53031/A vol. 1

Prix broché £10

4160

DICTIONNAIRE
PORTATIF
DE SANTÉ,

Dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les Maladies, des différens Signes qui les caractérisent chacune en particulier, des Moyens les plus sûrs pour s'en préserver, ou des Remèdes les plus efficaces pour se guérir, & enfin de toutes les Instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin;

Le tout recueilli des Ouvrages des Médecins les plus fameux, & composé d'une infinité de Recettes particulieres & de Spécifiques pour plusieurs Maladies.

*Par M. L.***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M. DE B***, Médecin des Hôpitaux.*

QUATRIEME ÉDITION
revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

Verwijderd K. B.
Koninklijke Bibliotheek v. s. Luik.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M DCC LXXI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

je certifie que cette édition est la seule véritable, Vincent

AVIS
DE L'IMPRIMEUR,
Sur la quatrieme Édition.

LE nombre des Editions du Dictionnaire de Santé, *faites dans un espace de tems assez court, prouve suffisamment le mérite & l'utilité de cet ouvrage. Nous n'avons cessé de faire tous nos efforts pour le rendre de plus en plus digne de la confiance du Public : à chaque nouvelle Edition, nous avons consulté les plus habiles Médecins ; & nous avons profité de leurs avis & de leurs réflexions. Notre but a toujours été de faire ensorte que ce Dictionnaire puisse tenir lieu de tous les ouvrages de Médecine faits pour être lus de tout le monde ; nous n'exceptons pas même de ce nombre les Ouvrages de M.* Tissot, *tels que l'*Avis au Peuple, *l'*Avis aux Gens de Lettres, *l'*Onanisme, *&c. Nous ne craignons pas d'avancer que ces Ouvrages ne contiennent rien qui ne se trouve dans ce Dictionnaire, & que celui-ci renferme une infinité de détails très-importans, & qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages rapportés ci-dessus.*

Les augmentations successives de cet Ouvrage, faites, dans la vue de le perfectionner de plus en plus, nous ont forcés, pour conserver le même format, & ne pas augmenter les Volumes, d'en détacher une partie qui méritoit, à juste titre, d'être traitée séparément : c'est la Partie chirurgicale, qui n'avoit été traitée que très-superficiellement, parce que les Auteurs de ce Dictionnaire, dès la premiere Edition, étoient dans le dessein de donner un Dictionnaire de Chirurgie, *qui servît de suite à celui-ci. Ainsi nous avons retranché dans cette quatrieme Edition les articles de Chirurgie, que nous avons renvoyés au Dictionnaire que nous venons de publier. Mais si notre Dictionnaire de Santé a perdu quelque chose, quant à la Chirurgie, le Public en sera doublement dédommagé; car, d'un côté, il aura, dans le* Dictionnaire de Chirurgie, *tout ce qu'il lui importe de sçavoir sur cette matiere; & de l'autre, il retrouvera dans celui-ci plusieurs articles très-intéressans, qui avoient été omis dans les Editions précédentes. Sans parler des corrections ni des augmentations faites aux articles déja imprimés, nous invitons le Lecteur à lire les articles* CRUDITÉ, COCTION, CRISE, POULS, MALADIES AIGUES, MALADIES CHRONIQUES, *&c. Il trouvera, dans ces différens articles, des principes sûrs*

d'après lesquels il pourra se conduire avec sécurité dans une infinité de cas. Leur omission n'avoit pas peu contribué à l'imperfection de cet Ouvrage dans les Editions précédentes.

Outre les augmentations, & plusieurs autres dispersées dans le cours de ce Dictionnaire, on a simplifié un très-grand nombre de Formules, en leur en substituant d'autres plus faciles à exécuter, sans cependant retrancher celles qui sont plus composées; nous étant fait une loi de ne rien changer au texte & de le laisser tel qu'il étoit. Nous avons en cela respecté le jugement du Public; & nous espérons que cette quatrieme Edition sera encore mieux accueillie que les autres, d'autant plus que nous n'avons épargné ni soins, ni peines, ni dépenses pour la rendre plus parfaite.

Les peines & les soins que nous nous donnons pour la perfection de cet Ouvrage sembloient nous mettre à l'abri des contrefactions. Cependant notre Dictionnaire a été imité en plusieurs endroits. Nous n'en parlerions pas, si ces Editions, sorties de l'obscurité, enfantées par le seul intérêt, ne fourmilloient pas de fautes qui ont pensé coûter la vie à plusieurs malades, & qui nous ont attiré des reproches que ne méritoient pas nos Auteurs. On peut voir ce qui a été dit,

*à ce sujet, dans l'*Année littéraire, *dans le* Journal de Médecine, *& dans le* Journal de Sçavans. *Aussi, pour répondre à la confiance du Public, nous avons poussé l'attention jusqu'à ne faire tirer aucune feuille, qu'elle n'eût été vue & revue par des gens de l'art. Nous ne délivrerons même aucun exemplaire que nous n'ayons mis au verso du Frontispice le Certificat suivant, écrit de notre main :*

Je certifie que cette Édition est la seule véritable. *Signé* VINCENT.

AVERTISSEMENT.

LE nombre des Dictionnaires augmente tous les jours. L'accueil avec lequel le Public les reçoit prouve assez leur valeur. Cet ordre alphabétique que l'on donne aux matieres que l'on traite leur prête un intérêt plus sensible; & la route des sciences devient par-là plus facile. Quelqu'avantage que l'on ait tiré jusqu'à ce jour du grand nombre d'ouvrages en ce genre, dont on a enrichi la littérature, nous osons avancer qu'il n'en est pas qui soit d'une utilité plus réelle & plus générale que celui que nous publions aujourd'hui. Les autres roulent sur des sciences & des arts qui peuvent, à la vérité, contribuer à rendre la vie plus agréable, & même plus commode; mais celui-ci tend directement au profit de l'humanité, & n'a pour objet que la santé & la vie des hommes.

Nous n'avons pas cherché à faire une compilation monstrueuse de tous les Ecrits qui nous ont précédés, & à grossir les Volumes, ou à les charger de connoissances inutiles ou étrangeres à l'objet que nous nous sommes proposés de traiter; ce défaut, qui est celui que l'on pourroit peut-être reprocher à la plûpart des Auteurs des Dictionnaires, nous avons eu grand soin de l'éviter. Nous avons réduit en deux petits Volumes *in*-8° toute la science de la médecine pratique, dispersée jusqu'ici dans un très-grand nombre de Volumes.

Les soins que nous nous sommes donnés pour

ſimplifier cette matiere ſont ſans doute d'une grande utilité pour le Public, puiſqu'il le met à portée de puiſer à peu de frais dans une ſeule ſource toutes les richeſſes qui étoient répandues par-tout, & qu'il n'auroit jamais pu ſe procurer. Mais un but plus important nous animoit encore : c'étoit de préſenter les différens objets que nous avions à traiter, d'une maniere ſi claire & ſi préciſe, que tout homme attentif & intelligent pût nous entendre, & en tirer avantage.

La Médecine, cette ſcience ſi vaſte & profonde, a toujours été trop obſcure aux yeux du Public. Si on lui eût dévoilé une partie de ſes myſteres, peut-être auroit-il moins douté de ſes merveilles. On eſt toujours porté à condamner & à détériorer ce qu'on ne comprend pas, ou ce ſur quoi on n'eſt pas ſuffiſamment inſtruit. Nous croyons donc avoir rendu un double ſervice à l'Humanité & aux Médecins ; à l'une, de lui avoir fait le tableau fidèle de ſes infirmités, & de lui avoir mis en mains les remèdes propres pour combattre ſes maux ; aux autres, d'avoir diſſipé les nuages qu'on répandoit ſur leurs connoiſſances, d'avoir mis au jour l'utilité qui réſulte de leurs talens, & d'avoir fait connoître aux hommes l'importance & la néceſſité de leur art.

L'ouvrage que nous préſentons aujourd'hui au Public n'eſt pas le fruit de l'imagination, mais le produit des Obſervations des Médecins de tous les tems. C'eſt d'après les deſcriptions les plus exactes, que tous les Auteurs ont données

des maladies & des vertus des remèdes les plus accrédités, que nous avons prononcé. La facilité que nous avons eu de voir & de traiter des malades depuis long-tems dans les hôpitaux & dans les armées, nous a fourni une collection d'Observations dont nous avons fait une application utile, toutes les fois que nous avons eu occasion de le faire. Nous n'avons jamais publié de Recette qui n'eût été éprouvée par nous, ou par des Autenrs dignes de foi. Nous avons cru être obligés à ne point nous départir de ce principe, pour la sûreté du Public, qui ne sçauroit être trop bien constatée, quand il y va de sa vie.

Nous avons quelquefois été forcés de puiser dans des Livres anciens & modernes, qui ont été faits dans un but à-peu-près semblable au nôtre. Mais, quand nous y avons eu recours, nous avons auparavant fait des tentatives de ces remèdes sur nos malades; & ce n'est qu'après avoir écouté la voix de l'Observation, que nous nous sommes décidés pour les adopter ou les rejetter.

Quoique tous les ouvrages de ce genre qui ont paru jusqu'ici, aient été assez bien reçus du Public, nous pensons cependant qu'ils pèchent tous par quelques endroits, & qu'ils n'ont pas suffisamment rempli leur objet. Les uns sont pleins de Formules de toute espece, & de Remèdes de toutes les sortes, dont la multiplicité jette la confusion & l'incertitude dans l'esprit du Lecteur; & il arrive souvent qu'après avoir bien balancé, il se décide pour ceux qui ont le

moins d'efficacité. Nous avons évité cet inconvénient, en nous bornant, pour l'ordinaire, à une ou deux Recettes dans les cas les plus embarraſſans. Les autres offrent un choix aſſéz bon de médicamens, mais ne donnent pas la connoiſſance préliminaire des maladies, ou le font ſi ſuccintement, qu'on n'en eſt preſque pas mieux inſtruit qu'auparavant.

Un déſavantage qui n'eſt pas moins grand, c'eſt l'embarras dans lequel ſe trouvent ceux qui cherchent dans ces ſortes de Livres, des remèdes pour le ſoulagement de leurs maux. Ils ignorent s'ils ſont pleinement dans les circonſtances où tel ou tel remède peut convenir; ils riſquent d'en faire uſage mal-à-propos, & de s'expoſer à des dangers réels. Nous avons expliqué dans chaque article tous les cas dans leſquels on peut ſe trouver, les différens ſymptomes que l'on peut éprouver, les modifications que l'âge, le ſexe, le tempérament peuvent apporter; de façon qu'en faiſant attention aux reſtrictions que nous avons miſes, on ne court aucun riſque; & on peut, avec un bon ſens ordinaire, ſe conduire tout ſeul dans la plûpart des maladies.

La ſaignée, par exemple, & la purgation, qui ſont preſque les deux avant coureurs de tous les remèdes, & dont on fait un très-grand uſage dans le traitement des maladies, forment deux articles ſéparés, dans leſquels nous avons fait voir les avantages & les inconvéniens qui peuvent en réſulter dans l'état de ſanté & dans la maladie, relativement aux différens âges,

sexes & aux tempéramens. Ainsi aucune personne ne doit avoir recours à la saignée & à la purgation, qu'elle n'ait auparavant consulté ces deux articles dans lesquels elle trouvera tous les éclaircissemens dont elle pourra avoir besoin.

Il y a encore d'autres remèdes qui sont très-familiers dans la pratique de la Médecine, & desquels on retire tous les jours les plus grands avantages : tels sont l'*émétique*, l'*opium*, le *quinquina* & le *mercure*. Ces quatre excellens médicamens forment quatre articles distincts, que chacun doit consulter. On y trouvera des réflexions intéressantes, sans lesquelles on pourroit s'exposer à faire un mauvais usage de ces remèdes, ou du moins à n'en pas tirer tout le fruit qu'on auroit lieu d'en espérer raisonnablement.

Le régime, qui est la base du traitement dans toutes les maladies, est également considéré en particulier ; on doit y avoir recours, conjointement avec les remèdes que l'on a indiqués : sans cette précaution, les peines qu'on prendroit seroient inutiles ; & les remèdes, loin de soulager, tourneroient au détriment du tempérament.

Comme la connoissance du tempérament est le premier devoir du Médecin, & comme personne ne peut & ne doit s'exposer à prendre aucun remède, sans être à portée de bien distinguer la nature du sien, nous avons donné à cet article tous les signes auxquels on peut reconnoître les différens tempéramens ; nous avons fait voir comment ils se divisent, ce qui les

différencie ; & nous avons prescrit les remèdes qui peuvent ou leur nuire, ou leur être salutaires, & le régime exact qui leur convient. Cet article est un des plus essentiels de ce Dictionnaire, & un de ceux auxquels on doit faire une plus sérieuse attention.

On trouvera au commencement du Tome I, une table latine alphabétique, en faveur des Médecins & des Etrangers qui pourroient être embarrassés pour chercher des mots dont la dénomination françoise leur seroit peut-être inconnue.

Nous n'avons pas cru qu'il suffît de donner la définition des maladies, les caracteres auxquels on peut les reconnoître ; de faire un détail de leurs causes, & de la maniere la plus avantageuse de les traiter : nous avons pensé qu'il falloit encore donner un moyen de discerner en particulier la maladie dont on est attaqué ; car, quand on sçaura que l'on a, par exemple, une colique venteuse, il sera aisé de chercher cet article, & de suivre ce qui y est prescrit. Mais, quand on éprouvera des douleurs au ventre, comment pourra-t-on sçavoir ce qu'elles signifient ? Cela est impossible à tout homme qui n'est pas médecin. Nous avons donc cru nécessaire de dresser la Table alphabétique qui suit des maladies les plus communes, avec les moyens de les reconnoître, afin de mettre au fait à ce sujet. On prendra, par exemple, dans cette Table le mot *Douleur de ventre :* on y trouvera l'énumération de toutes les maladies dans lesquelles le ventre est intéressé ; & on examinera ensuite,

dans les différens articles qui y seront annoncés, & que l'on cherchera dans le Dictionnaire, celui dont les signes s'accorderont avec les maux qu'on ressent; pour lors on sera sûr d'avoir découvert sa maladie. Cela ne peut pas avoir lieu pour certaines maladies qui sont si claires, qu'on ne peut pas s'y tromper, comme le dévoiement, la toux, le crachement de sang, &c. Elles portent leur caractere avec leur dénomination.

Nous avons mis à la fin du Tome II une Table alphabétique des Médicamens, tant simples que composés, qui entrent dans les Formules de cet Ouvrage, avec le Tarif du prix des Drogues simples, étrangeres, & des Médicamens composés. On y a joint leurs vertus principales, & les doses auxquelles on peut les ordonner.

Nous n'avons rien dit sur les mots CRISE, COCTION, &c. parce que d'un côté nous craignions que l'abondance des matieres ne nous forçât à faire un troisieme Volume, & parce que de l'autre, notre unique but n'étoit que de traiter des maladies.

Toutes les fois que nous aurons prescrit des purgations, des emplâtres, des tisanes, & que nous en aurons conseillé l'usage, il faudra avoir recours à ces différens articles, quoique nous nous soyons le plus souvent dispensés d'y renvoyer.

Pour donner à cet Ouvrage, quoique très-raccourci, toute l'étendue dont il étoit susceptible, nous avons placé parmi les mots de médecine, quelques termes de chirurgie, comme

Abcès, Ulcere, Enkyloſe, &c. dans leſquels, à la rigueur, on peut ſe paſſer de la main du chirurgien, afin qu'on y pût trouver généralement toutes les reſſources qu'on pourroit eſpérer.

C'eſt dans cette vue auſſi que, ſous le mot *Maladies*, nous avons donné les maladies des gens de lettres, des vieillards, des enfans, des femmes groſſes, des femmes en couche, des filles, des artiſans de toute eſpece : nous avons également décrit les maladies de la lymphe, des humeurs, du lait, de la peau : par ce moyen, nous eſpérons que non-ſeulement les habitans des villes & des campagnes, mais même les médecins & les chirurgiens trouveront, dans cet Ouvrage, du profit & de l'inſtruction : nous ſerons trop heureux, ſi nos travaux qui ont été dirigés pour le bien de l'Humanité peuvent être reçus favorablement du Public, & nous mériter ſa bienveillance.

TABLE ALPHABÉTIQUE
des Maladies les plus communes, avec les moyens de les reconnoitre.

L'Embarras dans lequel on se trouve tous les jours, quand on a quelque maladie dont on ne sçait pas au juste le nom, fait que l'on est obligé de se priver des secours que l'on peut tirer des livres & des différens remèdes qu'on y trouve. On a, par exemple, du mal à la tête; on ne sçait si c'est une migraine, une disposition à inflammation, trop de sang, ou quelque humeur âcre, qui pique & irrite les membranes du cerveau; pour éviter l'état d'incertitude dans lequel on est à ce sujet, on peut consulter cette Table. On trouvera, par exemple, à Douleur de tête, la description de toutes les maladies dans lesquelles on a mal à la tête; & on cherchera chacun de ces articles, pour découvrir celui dont les signes seront les mêmes que ceux de son mal, & on pourra alors y remédier avec sûreté.

A

Abcès, *s. m.* amas de pus, se trouve dans l'anthracose, l'anthrax, l'apostême, les blessures, les boutons, les brûlures, le cancer, le carcinome, le charbon, la chaude-pisse, la congestion, les coups, le crachement de pus, le dépôt, la draconcule, l'empyème, les engelures, les éruptions, les exanthêmes, la fièvre inflammatoire, la fièvre, la fièvre pestilentielle, la fistule, le flux céliaque, le furoncle, l'inflammation, la loupe, le mal d'aventure, le panaris, la petite-vérole, la phthisie, les plaies, la pleurésie, la péripneumonie, les pustules, le thrombus, les tubercules & la vomique.

Acreté, *s. m.* sensation piquante, que l'on ressent dans tout le corps, ou dans différentes parties, se trouve dans les achores, l'agitation, les aigreurs, l'ulcération, les ampoules, l'anasarque, l'ardeur d'urine, l'ascite, les boutons, la brûlure, le cancer, le catarrhe, le chancre, le coryza, le cours de ventre, le crachement de sang, les dartres, les demangeaisons,

la dyſſenterie, la dyſurie, les échauboulures, l'écorchure, les engelures, l'éryſipelle, les éruptions, les exanthêmes, l'excoriation, le feu de S. Antoine, le feu Perſique, la fiévre bilieuſe, ſcarlatine, la gale, les gerſures, la gonorrhée, la gratelle, la herpe, l'hydropiſie, l'iſchurie, la lienterie, le mal d'aventure, le mal des ardens, les morpions, les morſures des animaux, le panaris, la peſte, les pétéchies, la petite-vérole, le phthiriaſis, les piquures, le pourpre, le priapiſme, le pſora, les puſtules, la rétention d'urine, la roſe-goutte, la rougeole, le ſang âcre, le ſatyriaſis, la ſéchereſſe de la gorge & de la poitrine, la ſtrangurie, la teigne, la toux, les vers, les ulceres.

Acrimonie. Voyez *Acreté.*

Apoſteme. Voyez *Abcès.*

Aſſoupiſſement, ſ. m. penchant preſqu'inſurmontable au ſommeil, ſe trouve dans l'abſtinence, l'apoplexie, le carus, le coma, l'épaiſſiſſement, l'épuiſement, quelques fiévres aiguës, les fluxions ſur la tête, la foibleſſe générale & celle de l'eſtomac, l'hémiplégie, les grandes hémorrhagies, l'hydrocéphale, la léthargie, la paralyſie, la ſtupeur, la bile répandue, les bleſſures au foie, la cachexie, le calcul, le cancer, le chloroſis, les coliques violentes & opiniâtres, les convulſions, les douleurs vives, la fiévre bilieuſe, l'hépatite, l'hydropiſie, la jauniſſe, la lypothymie, la maladie noire, la mélancolie, l'obſtruction au foie, les pâles-couleurs, le ſquirrhe au foie, le tétanos.

B

Bouffiſſure, ſ. m. gonflement général ou particulier, produit par un épanchement de la ſéroſité, ſe trouve dans les ampoules, l'anaſarque, l'aſcite, la cachexie, le chloroſis, l'échymoſe, les engelures, la goutte, l'hydrocèle, l'hydromphale, l'hydropiſie, la jauniſſe, la leucophlegmatie, l'obſtruction, l'œdème, les piquures, les morſures, le phlegmon, la rougeole, les tumeurs, les vents.

Bourdonnement des Oreilles, ſe trouve dans les abcès aux oreilles, le travail de l'accouchement, les acho-

res, les acides, l'agitation, l'angine, le cauſus, la céphalalgie, la céphalée, le clou hyſtérique, le coma-vigil, le coup de ſoleil, le délire, l'enchifrenement, l'épilepſie, l'épuiſement, l'étourdiſſement, l'évanouiſſement, les fiévres aiguës, l'hydrocéphales la jauniſſe, les inquiétudes, l'inſomnie, les maux de tête, la mélancolie, les parotides, la phrénéſie, les vapeurs la petite-vérole, les vers, le vertige, les vents, le vomiſſement.

C

Colique. Voyez *Douleur au Ventre.*

Conſomption, *ſ. f.* dépériſſement de tout le corps, ſe trouve dans la cachexie, la chartre, la colliquation, les convulſions, le crachement de ſang, de pus; le dévoiement, le diabètes, la diſſolution, la dyſſenterie, l'épuiſement, l'éthiſie, le flux céliaque, le flux de ſang, l'hectiſie, les hémorrhagies habituelles, la lienterie, le maraſme, la mélancolie, la noueure, la paralyſie, la perte de ſang, la phthiſie, le piſſement de ſang; la pulmonie, le ſcorbut, les tabès, la vomique.

Convulſion, *ſ. f.* mouvement involontaire & forcé des muſcles, ſe trouve dans l'apoplexie, la catalepſie, la coqueluche, la colique ſpaſmodique, la crampe, l'éternument, quelques fiévres, la fureur utérine, l'hémiplégie, l'affection hypochondriaque & hyſtérique, la lipothymie, la paraphrénéſie, la petite-vérole, la phrénéſie, le phthiriaſis, la piquure de l'aponévroſe, des arteres, du périoſte, des tendons, des inſectes venimeux, les morſures des animaux enragés, le priapiſme, la rage, le ris ſardonique, le ſatyriaſis, le tarentiſme.

Courbature, *ſ. f.* eſpece de laſſitude que l'on ſent dans les membres, ſe trouve dans l'anaſarque, dans la cachexie, le devoiement, le diabètes, la dyſſenterie; l'épuiſement, dans le commencement de la fiévre, dans la foibleſſe univerſelle, dans la goutte, l'hydropiſie, la langueur, la lienterie, l'approche des régles, les pâles couleurs, la paralyſie, la perte de

ſang, la phthiſie, les différentes piquures, le rhumatiſme, le ſcorbut, la vérole, le vomiſſement.

D

D Egoût pour les alimens, ſe trouve dans l'abſtinence, les acides, les aigreurs, l'amertume, la cachexie, la cardialgie, le catarrhe, la colique, le cours de ventre, la dyſſenterie, l'épuiſement, la fiévre, la foibleſſe d'eſtomac, la gangrene, les hémorrhagies, l'hydropiſie, la jauniſſe, l'indigeſtion, la lienterie, la mélancolie, la migraine, les nauſées, les pâles couleurs, le ſcorbut, la ſuppreſſion des régles, & les vapeurs.

Demangeaiſon, *ſ. f.* ſe trouve dans les acides, l'âcrete, les aigreurs, les ampoules, l'anthrax, la bile répandue, la brûlure, le cancer, le chancre, le charbon, les croutes de lait, les dartres, les écorchures, l'éryſipelle, les éruptions, les exanthêmes, la fiévre miliaire, péthéchiale, éryſipélateuſe, ſcarlatine; la gale, la gratelle, la herpe, la jauniſſe, les inquiétudes, l'inſomnie, les pétéchies, la petite-vérole, la piquure, la rougeole, la teigne, les ulceres.

Douleur, *ſ. f.* ſentiment déſagréable & de ſouffrance dans quelque partie du corps.

Douleur à la tête, ſe trouve dans l'ægilops, le cancer, la carie, le carus, la catalepſie, la céphalagie, la céphalée, le clou hyſtérique, le cochemar, le coma vigil, le coryza, le coup de ſoleil, le délire, les maux de dents, la diſtorſion de la bouche, l'épilepſie, l'éryſipelle, l'étourdiſſement, les fiévres aiguës, les fluxions ſur les dents, les oreilles, les yeux, l'hydrocéphale, l'hydrophobie, la jauniſſe, l'inflammation de la tête, la mélancolie, la migraine, l'ophthalmie, les oreillons, la paraphrénéſie, les parotides, la peſanteur de la tête, la petite-vérole, la pleuréſie, le plica polonica, la ſurdité, le tétanos, le vertige.

Douleur à la poitrine, ſe trouve dans l'aphonie, la cardialgie, le catarrhe, le cochemar, le crachement de ſang, de pus; la dyſpnée, l'empyème, la fiévre catarrheuſe, la fluxion de poitrine, l'hémoptyſie, l'inflam-

l'inflammation à la poitrine, le marasme, l'obstruction aux poumons, l'orthopnée, la péripneumonie, la phthisie, la pleurésie, la pulmonie, la sécheresse de poitrine, le tabès.

Douleur au bas-ventre; se trouve dans les acides, l'ascite, le carreau, la chaude-pisse, le choléra-morbus, les différentes coliques, la constipation, le cours de ventre, les descentes, la diarrhée, la dyssenterie, la dysurie, l'emphysême, l'enfantement, le flux céliaque, le flux de sang, la gravelle, l'hépatite, la passion iliaque, l'indigestion, l'inflammation au bas-ventre; l'ischurie, la lienterie, la maladie noire, la néphrétique, la pierre, le poulain, la rétention d'urine, les tranchées, les vents, les vers, le volvulus, le vomissement.

Douleur dans les membres; se trouve dans l'ankylose, l'anthrax, les courbatures, la crampe, la dissocation, l'entorse, la goutte, l'inflammation des parties externes, les inquiétudes, la lassitude, les piquures de l'artere, du périoste, du tendon, de l'aponévrose, le rhumatisme, le scorbut, les mouvemens spasmodiques.

E

Enflure. Voyez *Bouffissure.*

Eruption, f. f. sortie de taches, de pustules, ou d'autres exanthêmes à la peau; se trouve dans les ampoules, l'anthrax, l'apostême, les boutons, le charbon, les cloux, les croûtes de lait, les dartres, l'ébullition, les échauboulures, l'érysipelle, les exanthêmes, les fiévres bilieuses, exanthémateuses, pétéchiales, pourprées, scarlatines, la gale, la herpe, la peste, les pétéchies, la petite-vérole, les phlyctènes, le pourpre, les pustules, la rose-goutte, la rougeole, les rousseurs, la suette, les taches, la teigne, les tubercules, les tumeurs, la vérole, les verrues.

Evanouissement, f. m. défaillance avec perte de connoissance; se trouve dans l'apoplexie, l'asphyxie, la lipothymie, la syncope, l'indigestion, les nausées, &c.

I

Jauniſſe. Voyez *Bile répandue.*

Inflammation, *ſ. f.* chaleur, ardeur, âcreté & rougeur qui ſurviennent aux parties du corps, tant internes qu'externes, même ſans tumeur; ſe trouve dans l'angine, l'anthrax, la calenture, le cancer, la cardialgie, le cauſus, le charbon, la colique de miſéréré, de Poitou, des peintres, dyſſentérique, hépatique, ſanguine, le délire, l'eſquinancie, l'hépatite, la paſſion iliaque, la néphrétique, l'ophthalmie, le panaris, la paraphrénéſie, la petite-vérole, la phrénéſie, la pleuréſie, la rougeole, le vertige.

M

Maux dans les différentes parties du corps. Voyez *Douleur.*

P

Pourriture, *ſ. f.* matiere corrompue, qui ſurvient dans différentes parties du corps; ſe trouve dans l'amertume à la bouche, la fiévre aſodes, la bile répandue, la bradypepſie, la cachexie, la cacochylie, la cacochymie, le cauſus, la dyſpepſie, les fiévres bilieuſe, cacochymique, exanthémateuſe, pourprée, putride; la fiévre hectique, la jauniſſe, le mal de cœur, les nauſées, les rapports nidoreux, les pétéchies, la petite-vérole, le ſynoque.

Puſtules. Voyez *Eruption.*

S

Paſme. Voyez *Convulſions.*

T

Toux. Voyez *Rhume*, *Fluxion de Poitrine*, *Pleuréſie*, *Séchereſſe.*

Tremblement. Voyez *Spaſme*, *Convulſion*, *Paralyſie*, *Friſſon de la Fiévre.*

U

Urine ſanglante. Voyez *Piſſement de Sang*, *Néphrétique*, *Calcul.*

Fin de la Table.

TABLE

DES NOMS LATINS.

A

Abcessus, ſ. m. *Abcès.*
Abortus, ſ. m. *Avortement.*
Abſtinentia, ſ. f. *Abſtinence.*
Achores, ſ. m. pl. *Achores.*
Acida, ſ. n. pl. *Acides.*
Acredo, ſ. f. *Acreté.*
Acrimonia, ſ. f. *Acrimonie.*
Adfluxus, ſ. m. *Fluxion.*
Aduſtio, ſ. f. *Brûlure.*
Ægilops, ſ. m. *Ægilops.*
Affectio, ſ. f. *Affection.*
Agitatio, ſ. f. *Agitation.*
Albugo, ſ. f. *Taie.*
Alimenta, ſ. n. pl. *Alimens.*
Alkalia, ſ. n. pl. *Alkalis.*
Alopecia, ſ. f. *Alopécie.*
Alteratio, ſ. f. *Altération.*
Amaritudo, ſ. f. *Amertume.*
Amblyopia, ſ. f. *Ambyoplie.*
Ampullæ, ſ. f. pl. *Ampoules.*
Analepſis, ſ. f. *Analepſie.*
Anaſarca, ſ. f. *Anaſarque.*
Anchylops, ſ. m. *Anchylops.*
Angina, ſ. f. *Angine.*
Ankyloſis, ſ. f. *Ankyloſe.*
Anorexia, ſ. f. *Anorexie.*
Anthracoſis, ſ. f. *Anthracoſe.*
Anthrax, ſ. n. *Anthrax.*
Aphonia, ſ. f. *Aphonie.*
Aphtæ, ſ. f. pl. *Aphtes.*
Apoplexia, ſ. f. *Apoplexie.*
Apoſtema, ſ. n. *Apoſtème.*
Apozema, ſ. n. *Apozeme.*
Apyrexia, ſ. f. *Apyrexie.*
Ardor urinæ. *Ardeur d'urine.*
Arthritis, ſ. f. *Goutte.*
Aſcarides, ſ. m. pl. *Aſcarides, vers.*
Aſcites, ſ. f. *Aſcite.*
Aſodes febris. *Fiévre aſodes.*
Aſphyxia, ſ. f. *Aſphyxie.*
Aſthma, ſ. n. *Aſthme.*
Atonia, ſ. f. *Atonie.*
Atrophia, ſ. f. *Atrophie.*

B

Balnea, ſ. n. pl. *Bains.*
Borborygmi, ſ. m. pl. *Borborygmes.*
Bradypepſia, ſ. f. *Bradypepſie.*
Branchus, ſ. m. *Rhume de gorge.*
Bubo, ſ. m. *Bubon.*
Bulimus, ſ. m. *Boulimie.*

C

Cachexia, ſ. f. *Cachexie.*
Cacochymia, ſ. f. *Cacochymie.*
Calculus, ſ. m. *Pierre.*
Cancer, ſ. m. *Cancer.*
Carbo, ſ. m. *Anthrax.*
Carbunculi, ſ. m. pl. *Charbons.*
Carcinoma, ſ. n. *Cancer.*
Cardialgia, ſ. f. *Cardialgie.*
Caries, ſ. f. *Carie.*
Cariunculæ, ſ. f. pl. *Carnoſités.*
Carus, ſ. m. *Carus.*
Catalepſis, ſ. f. *Catalepſie.*
Catamenia, ſ. n. pl. *Suppreſſion des menſtrues.*
Cataplaſma, ſ. n. *Cataplaſme.*
Cataplexis, ſ. f. *Stupeur.*
Catarrhus, ſ. m. *Catarrhe.*
Catoche, ſ. f. Catochus, ſ. m. *Catalepſie.*
Cauſus, ſ. m. *Fiévre ardente.*
Cephalæa, ſ. f. *Céphalée.*

Cephalalgia, f. f. *Céphalalgie.*
Chemosis, f. m. *Ophthalmie.*
Chiragra, f. f. *Chiragre.*
Chlorosis, f. f. *Pâles-couleurs.*
Cholera-morbus, f. m. *Choléra-morbus.*
Chordapsus, f. m. *Miserere.*
Chorea sancti Viti. *Danse de saint Vit.*
Chronicus morbus. *Maladie chronique.*
Clavus, f. m. *Clou.*
Clavus hystericus, *Clou hystérique.*
Coctio, *Coction.*
Coeliaca passio, *Passion céliaque.*
Colica, f. f. *Colique.*
Colliquatio, f. f. *Colliquation.*
Coma, f. f. *Coma.*
Condylomata, f. n. pl. *Condylomes.*
Congestio, f. f. *Congestion.*
Consomptio, f. f. *Consomption.*
Constipatio, f. f. *Constipation.*
Contusio, f. f. *Contusion.*
Convulsiones, f. f. pl. *Convulsions.*
Coryza, f. f. *Rhume du Cerveau.*
Crepitus, f. m. *Vent.*
Crinones, f. m. pl. *Crinons.*
Crisis, *Crise.*
Cruditas, f. f. *Crudité.*
Crusta lactea, *Achores.*
Cucurbitini, f. m. pl. *Vers cucurbitains.*
Cynanthropia, f. f. *Cynanthropie.*

D

Debilitas stomachi, *Foiblesse d'estomac.*
Deliquium, f. n. *Syncope.*
Delirium, f. n. *Délire.*
Dementia, f. f. *Démence.*
Dentitio, f. f. *Dentition.*
Dentium dolor, *Maux de dents.*
Depilatorium, f. n. *Dépilatoire.*
Diabetes, f. m. *Diabètes.*
Diarrhæa, f. f. *Diarrhée.*
Dieta, f. f. *Diéte, régime.*
Dissolutio, f. f. *Dissolution.*
Dracunculi, f. m. pl. *Dracunculs.*
Dyspepsia, f. f. *Digestion difficile.*
Dyspnæa, f. f. *Difficulté de respirer.*
Dysenteria, f. f. *Dyssenterie.*
Dysuria, f. f. *Dysurie.*

E

Efflorescentia, f. f. *Exanthémes.*
Elephanthiasis, f. f. *Lépre.*
Emetica, f. n. pl. *Emétiques.*
Epialos, f. m. *Epiale, espece de fiévre.*
Epilepsia, f. f. *Epilepsie.*
Erysipelas, f. m. *Erysipelle.*
Exanthemata, f. n. pl. *Exanthémes.*
Excoriatio, f. f. *Ecorchure.*
Excrescentia, f. f. *Excroissance.*

F

Fames, f. f. *Faim.*
Fartus, f. m. *Obstruction.*
Fatuitas, f. f. *Folie.*
Ficus, f. m. *Fic.*
Flatus, f. m. pl. *Vents.*
Fluor albus, *Fleurs blanches.*
Fœtor oris, f. m. *Puanteur de la bouche.*
Fuligo venenosa, *Vapeurs malfaisantes.*
Furor uterinus, *Fureur utérine.*

G

Gangrena, f. f. *Gangrene.*
Gargarisma, f. n. *Gargarisme.*
Gonagra, f. f. *Goutte aux genoux.*

Gonorrhœa, ſ. f. *Gonorrhée.*
Gravedo, ſ. f. *Eſpece de catarrhe.*

H

Hæmoptyſis, ſ. f. *Crachement de ſang.*
Hæmorrhagia, ſ. f. *Hémorrhagie.*
Hæmorrhoïdes, ſ. f. pl. *Hémorrhoïdes.*
Hectica febris, *Fiévre hectique.*
Hemictania, ſ. f. *Migraine.*
Hemiplegia, ſ. f. *Hémiplégie.*
Hepatitis, ſ. f. *Hépatite.*
Herpes, ſ. m. *Herpe.*
Hydatis, ſ. f. *Hydatide.*
Hydrocela, ſ. f. *Hydrocele.*
Hydrophobia, ſ. f. *Hydrophobie.*
Hydropiſis, ſ. f. *Hydropiſie.*
Hypercatharſis, ſ. f. *Surpurgation.*
Hypochondriaſis, ſ. f. *Hypochondriaſme.*
Hyſterica paſſio, *Paſſion hyſtérique.*

I

Icterus, ſ. m. *Jauniſſe.*
Iliaca paſſio, *Miſerere.*
Impetigo, ſ. f. *Eſpece de Gale.*
Inappetentia, ſ. f. *Défaut d'appétit.*
Incontinentia urinæ, *Incontinence d'urine.*
Incubus, ſ. m. *Cochemart.*
Indigeſtio, ſ. f. *Indigeſtion.*
Inedia, ſ. f. *Abſtinence.*
Infarctus, ſ. m. *Obſtruction.*
Inflammatio, ſ. f. *Inflammation.*
Inſomnium, ſ. f. *Inſomnie.*
Intumeſcentia, ſ. f. *Enflure.*
Iſchias, ſ. f. *Sciatique.*
Iſchuria, ſ. f. *Iſchurie.*

K

Kinakina, ſ. f. *Quinquina.*

L

Laſſitudo ſpontanea, *Laſſitude ſpontanée.*
Lepra, ſ. f. *Lépre.*
Lethargus, ſ. m. *Léthargie.*
Leucophlegmatia, ſ. f. *Leucophlegmatie.*
Lienteria, ſ. f. *Lienterie.*
Lippitudo, ſ. f. *Chaſſie.*
Literatorum morbi, *Maladies des gens de Lettres.*
Lochiarum ſuppreſſio, *Suppreſſion des Lochies.*
Lues venerea, *Vérole.*
Lumbago rheumatica, *Rhumatiſme aux lombes.*
Lumbrici, ſ. m. pl. *Vers.*
Lipothymia, ſ. f. *Lipothymie.*
Lycanthrophia, ſ. f. *Lycanthrophie.*
Lymphæ morbi, *Maladies de la lymphe.*
Lypiria, ſ. f. *Fiévre lypirienne.*

M.

Malacia, ſ. f. *Malacie.*
Maligna febris, *Fiévre maligne.*
Mania, ſ. f. *Manie.*
Maraſmus, ſ. m. *Maraſme.*
Mariſci, ſ. m. pl. *Excroiſſances au fondement.*
Melancolia, ſ. f. *Mélancolie.*
Menſium ſuppreſſio, *Suppreſſion des régles.*
Migrana, ſ. f. *Migraine.*
Miſerere, ſ. m. *Paſſion iliaque.*
Morbilli, ſ. m. pl. *Rougeole.*
Morſus animalium venen. *Morſure des animaux venimeux.*

N

NArium pruritus, *Demangeaiſon dans le nez.*
Nauſea, ſ. f. *Nauſée.*
Nephritis, ſ. f. *Néphrétique.*
Nidor, ſ. m. *Rapport nidoreux.*
Noli-me-tangere, *eſpece de cancer.*
Noſtalgia, ſ. f. *Maladie du pays.*

O

OBeſitas, ſ. f. *Embonpoint démeſuré.*
Obſtipatio, ſ. f. *Conſtipation.*
Obſtructio, ſ. f. *Obſtruction.*
Oculorum morbi, *Maladies des yeux.*
Odontalgia, ſ. f. *Douleur des dents.*
Odontagra, ſ. f. *Goutte ſur les dents.*
Œdema, ſ. n. *Œdeme.*
Omphalocele, ſ. m. *Hernie ombilicale.*
Ophthalmia, ſ. f. *Ophthalmie.*
Opiſthotonos, ſ. m. *Eſpece de Convulſion.*
Oppreſſio, ſ. f. *Oppreſſion.*
Orgaſmus, ſ. m. *Orgaſme.*
Orthopnæa, ſ. f. *Difficulté de reſpirer.*
Ozæna, ſ. f. *Ulcere des narines.*

P

PAlpebrarum conglutinatio, *Agglutination des paupieres.*
Palpitatio cordis, *Palpitation du cœur.*
Panaritium, ſ. n. *Panaris.*
Pandiculatio, ſ. f. *Extenſion violente des membres.*
Paracentheſis, ſ. f. *Ponction.*
Paralyſis, ſ. f. *Paralyſie.*
Paraphreneſis, ſ. f. *Paraphrénéſie.*
Paraplexia, ſ. f. *Paraplégie.*
Pareſis, ſ. f. *Paralyſie.*
Parotis, ſ. f. *Tumeur aux parotides.*
Partus, ſ. m. *Accouchement.*
Paſſio hypochondriaca, *Paſſion hypochondriaque.*
Paſſio hyſterica, *Paſſion hyſtérique.*
Paſſio iliaca, *Paſſion iliaque.*
Peripneumonia, ſ. f. *Péripneumonie.*
Petechiæ, ſ. f. pl. *Pétéchies.*
Petechialis febris, *Fiévre pétéchiale.*
Phagædenicum ulcus, *Ulcere phagédénique.*
Phlebotomia, ſ. f. *Saignée.*
Phlegmone, ſ. f. *Phlegmon.*
Phlogoſis, ſ. f. *Phlogoſe.*
Phrenitis, ſ. f. *Phrénéſie.*
Phthiſis, ſ. f. *Phthiſie.*
Pica, ſ. f. *Appétit dépravé.*
Plethora, ſ. f. *Pléthore.*
Pleuritis, ſ. f. *Pleuréſie.*
Plica polonica, *Maladie des cheveux.*
Podagra, ſ. f. *Goutte aux pieds.*
Pollutio nocturna, *Pollution nocturne.*
Polypus, ſ. m. *Polype.*
Prægnatio, ſ. f. *Groſſeſſe.*
Priapiſmus, ſ. m. *Priapiſme.*
Procidentia ani, *Chute du fondement.*
Uteri, *de la matrice.*
Pruritus, ſ. m. *Demangeaiſon.*
Pſyaliſmus, ſ. m. *Salivation.*
Pulſus, *Pouls.*
Purpura, ſ. f. *Pourpre.*

Q

QUartana febris, *Fiévre quarte.*
Quotidiana febris, *Fiévre quotidienne.*

R

Rabies, ſ. f. *Rage.*
Raucedo, ſ. f. *Enrouement.*
Rachitis, ſ. f. *Chartre*, ou *noueure.*
Rhagades, ſ. f. *Petites excroiſſances aux parties naturelles.*
Rhumatiſmus, ſ. m. *Rhumatiſme.*
Riſus ſardonicus, *Ris ſardonique.*
Roſea, ſ. f. *Eſpece d'éryſipele.*
Ructus, ſ. m. *Rapport.*

S

Saburra, ſ. f. *Saburre.*
Salivatio, ſ. f. *Salivation.*
Sarcoſis, ſ. f. *Excroiſſance charnue.*
Satietas, ſ. f. *Dégoût.*
Satyriaſis, ſ. f. *Satyriaſiſme.*
Scabies, ſ. f. *Gale.*
Schias, ſ. m. *Goutte ſciatique.*
Scirrhus, ſ. m. *Skirrhe*, ou *Squirrhe.*
Scorbutus, ſ. m. *Scorbut.*
Siriaſis, ſ. f. *Inflammation du cerveau.*
Sopor, ſ. m. *Aſſoupiſſement.*
Spaſmus, ſ. m. *Spaſme.*
Sphacelus, ſ. m. *Sphacele.*
Spina-ventoſa, *Spina-ventoſa.*
Spiſſitudo humorum, *Epaiſſiſſement des humeurs.*
Sterilitas, ſ. f. *Stérilité.*
Stertor, ſ. m. *Sterteur.*
Stomacace, ſ. n. *Eſpece de ſcorbut.*
Strabiſmus, ſ. m. *Strabiſme.*
Stranguria, ſ. f. *Difficulté d'uriner.*
Struma, ſ. f. *Ecrouelle.*
Subſultus tendinum, *Soubreſault des tendons.*
Sudor anglicus, *Suette.*
Suffocatio hyſterica, *Suffocation hyſtérique.*
Superpurgatio, ſ. f. *Superpurgation.*
Suppreſſio, ſ. f. *Suppreſſion.*
Hemorrhoïdum, *des hémorrhoïdes.*
Menſium, *des régles.*
Febrium, *des fiévres.*
Suppuratio, ſ. f. *Suppuration.*
Surditas, ſ. f. *Surdité.*
Syncope, ſ. f. *Syncope.*
Synochus putrida, *Synoche putride.*
Syphilis, ſ. f. *Vérole.*

T

Tabes, ſ. f. *Atrophie.*
Tympanites, ſ. m. *Tympanite.*
Tænia, ſ. f. *Ver ſolitaire.*
Tarentiſmus, ſ. m. *Tarentiſme.*
Temperamentum, ſ. n. *Tempérament.*
Teneſmus, ſ. m. *Téneſme.*
Tetanos, ſ. m. *Eſpece de convulſion.*
Tinea, ſ. f. *Teigne.*
Tinnitus aurium, *Tintement d'oreilles.*
Tophi, ſ. m. pl. *Tubercules.*
Tuberculum, ſ. n. *Tubercule.*
Tremor artuum, *Tremblement des membres.*
Tuſſis, ſ. f. *Toux.*
Tyriaſis. *Voyez* Satyriaſis.

V

Variolæ, ſ. f. pl. *Petite vérole.*
Venæ ſectio, *Saignée.*
Venena, ſ. n. pl. *Poiſons.*
Ventoſa ſpina, *Spina-ventoſa.*
Vermes, ſ. m. pl. *Vers.*
Verrucæ, ſ. f. *Verrues.*

Vertigo, ſ. f. *Vertige.*
Volvulus, ſ. m. *Paſſion iliaque.*
Vomica, ſ. f. *Vomique.*
Vomitus, ſ. m. *Vomiſſement.*
Urticatio, ſ. f. *Rougeur à la peau.*
Uſtio, ſ. f. *Brûlure.*
Vulnus, ſ. n. *Bleſſure.*
Uvulæ eroſio, *Eroſion de la Luette.*

X

Xerophthalmia, ſ. f. *Ophthalmie.*

EXPLICATION

Des Poids & des Meſures employés dans cet Ouvrage.

LA pinte eſt de deux livres.
La livre eſt de ſeize onces.
L'once eſt de huit gros.
Le gros eſt de trois ſcrupules, ou ſoixante-douze grains.
Le ſcrupule eſt de vingt-quatre grains.
Le grain équivaut à un grain d'orge.

DICTIONNAIRE
PORTATIF
DE SANTÉ.

(A B C)

ABCÈS, ſ. m. eſt un amas de pus renfermé dans le lieu même où il s'eſt formé aux dépens des parties molles dont il tient la place, ou qui l'environnent.

On diſtingue trois ſortes d'abcès, de ſimples, de compoſés, & de compliqués. Les ſimples ſont ceux dont le pus ſe trouve ramaſſé dans un ſeul endroit ou foyer; les compoſés ſont ceux où le pus ſe trouve répandu dans pluſieurs ſinus ou cavités; & les compliqués ſont ceux qui ſont accompagnés de carie, de virus, &c. Nous ne traiterons ici que des abcès ſimples, nous renvoyons pour les autres au Dictionnaire de Chirurgie, & aux articles ULCERE, CARIE, &c.

Il y a deux tems principaux à conſidérer dans l'abcès; celui où le pus ſe forme, & celui où il eſt déja formé.

Quand il y a de la fiévre, des élancemens dans la partie, que l'on y ſent une chaleur vive, qu'il y a tumeur, rougeur & douleur, on peut conjecturer avec aſſez de raiſon, que le pus eſt prêt à ſe former: l'augmentation de tous ces ſymptomes & des friſſons irréguliers font connoître que la ſuppuration ſe fait. Quand,

au contraire, les battemens dans la partie ceſſent; que la chaleur eſt moindre; qu'il y a une diminution de rougeur & de tenſion; que la tumeur s'éleve en pointe, & qu'en appliquant deſſus les deux doigts alternativement, on ſent flotter quelque choſe, il n'y a point de doute que le pus eſt formé, & que la matiere eſt parfaitement cuite. Néanmoins il faut remarqeur que lorſque la matiere ſe trouve ſous quelques parties voiſines des tendons & des os, la ſuppuration peut être faite, le pus bien formé, ſans que les ſymptomes diminuent, parce que ces parties tendineuſes, reſtant toujours tendues, font compreſſion ſur celles qu'elles entourent; ce qui arrive quelquefois dans le panaris. Il faut, dans ces ſortes de cas, faire ouvrir l'abcès par un chirurgien, quand le pus eſt trop long-tems à ſe former. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ABCÈS CRITIQUE. *Voyez* l'article DÉPÔT CRITIQUE.

ABSTINENCE, ſ. f. ſe dit ordinairement de la privation de nourriture en général, ou de quelqu'aliment en particulier.

L'abſtinence dans toutes les maladies vives, accompagnées de beaucoup de fiévre, devient indiſpenſable. Comme la fiévre n'eſt autre choſe qu'un effort que fait la nature pour détruire les humeurs viciées, ſi, dans cet inſtant, on lui donne de la nourriture ſolide, on partage ſes forces, & par ce moyen, on retarde la perfection de ſon travail.

Dans les fiévres continues avec redoublemens, c'eſt-à-dire, dans celles qui n'ont point d'interruption, & qui ſe manifeſtent dans certaines heures de la journée avec plus de force, il faut abſolument s'en tenir aux bouillons faits avec le bœuf & le mouton, & quelquefois un peu de veau.

Dans les fiévres qui ont quelque intermittence, il n'eſt pas néceſſaire de ſe réduire tout-à-fait à la nourriture liquide. On peut, dans les intervalles, prendre quelques alimens ſolides, comme de la ſoupe, de la chair de poulet, de bœuf, &c.

Il eſt bon d'obſerver que l'on doit toujours proportionner ſa nourriture à la force, à la durée de la fiévre;

de façon qu'il faut beaucoup moins manger dans une fièvre qui revient tous les jours, que dans celle qui eſt tierce & quarte.

L'âge, cependant, établit quelques exceptions dans le régime.

Les enfans ne ſont pas en état de ſoutenir l'abſtinence, comme les grandes perſonnes. Depuis la naiſſance, juſqu'à un an, on doit toujours donner le tetton aux enfans, quelque fièvre qu'ils aient, & quel que ſoit l'état de maladie dans lequel ils ſe trouvent. Depuis un an juſqu'à trois, il eſt néceſſaire également de ne point ſupprimer tout-à-fait la nourriture aux enfans dans l'état de maladie : il convient ſeulement de le faire avec modération.

On peut leur faire une panade avec quelques tranches de pain que l'on fait cuire avec un peu de beurre & de l'eau ; ou ſi la fièvre eſt legere, la nourriture qui leur convient le mieux eſt du lait, dans lequel on délaie de la mie de pain écraſée, que l'on fait cuire legérement en conſiſtance de bouillie. Si on veut rendre cet aliment plus nourriſſant, on peut y ajoûter un jaune d'œuf avec un peu de ſucre.

Les vieillards ſont à-peu-près dans le même cas que les enfans ; les longues abſtinences & la diète forcée les épuiſent.

Les jeunes gens qui jouiſſent d'un bon tempérament, & qui ſont dans la force de l'âge, ſont ceux qui ſont le plus en état de ſupporter la diéte dans les maladies.

L'habitude a ſes droits dans la maladie comme en pleine ſanté. Un porte-faix habitué à boire de l'eau-de-vie tous les jours, que l'on réduiroit ſubitement à un régime auſtere, & à prendre beaucoup de boiſſons aqueuſes, ſe trouveroit plutôt affoibli qu'un autre. Il faut à ces ſortes de tempéramens très-peu d'eau, & quelquefois un peu de vin pour les fortifier.

A l'égard de ceux qui ſont naturellement grands mangeurs, il leur faut auſſi un peu de nourriture pour ſatisfaire à l'habitude qu'ils ont contractée. Quand leur fièvre eſt très-vive, on ne peut pas leur permettre de nourriture ſolide ; mais il faut y ſuppléer par du bouil-

lon donné un peu plus fréquemment, par de la gelée de viande ; &, quand le feu de la fiévre commence à tomber, on doit même leur accorder un peu de nourriture solide, comme de la soupe. Cette tolérance est rarement funeste en pareil cas, pourvu qu'on en fasse usage avec modération. C'est à la prudence du médecin qui gouverne ces sortes de malades, à régler leur nourriture. Comme ils ont la fibre dure, tendue, les vaisseaux vigoureux, la matiere de la fiévre est mieux broyée, & est bien plutôt travaillée que dans les autres tempéramens ; c'est ce qui fait que l'on peut quelquefois courir les risques de partager les forces de la nature, & de donner à ces hommes forts & robustes un peu de nourriture solide.

L'abstinence produit de très-grands avantages dans la maladie ; & souvent elle sert de préservatif dans l'état de santé. Quand on se sent rempli, que l'on a du dégoût, un défaut d'appétit, ou point de besoin réel, pour lors on doit se condamner soi-même à la diéte. En général, dans la santé, la nourriture doit être proportionnée à son âge & à sa force, à l'exercice du corps & d'esprit que l'on fait ; en un mot, la réparation que l'on donne au corps, doit être mesurée sur la dissipation que l'on a faite.

Les enfans doivent beaucoup plus manger que les vieillards, parce qu'ils dissipent beaucoup, & qu'ils sont obligés de fournir à leur accroissement qui est très-prompt.

Les vieillards, au contraire, doivent être très-sobres, parce qu'ils n'éprouvent pas de grandes dissipations, & qu'ils décroissent tous les jours.

Les adultes mangent plus que les vieillards, & moins, à proportion que les enfans.

Dans l'âge viril, la balance est égale : on répare à-peu-près autant que l'on dissipe. On doit absolument s'abstenir des alimens que l'on a éprouvé être nuisibles à son tempérament : on peut, au contraire, manger de ceux qui s'accordent avec lui, quoiqu'ils paroissent mal-sains en général, pourvu qu'ils n'aient point un caractere pernicieux, & qu'ils ne soient pas si difficiles

à digérer, que l'estomac n'en puisse pas venir à bout.

Quoique nous ayons recommandé d'éviter toute nourriture solide dans les fiévres continues, il faut cependant distinguer celles qui viennent à la suite de longues maladies, après des fatigues considérables, des chagrins, des évacuations forcées, les fiévres lentes, les fiévres hectiques. La chaleur du sang est si grande dans ces sortes de fiévres; il y a une si grande vivacité dans la circulation, qu'il est à craindre que ce grand mouvement continué trop long-tems, ne rende les humeurs âcres, ne dessèche les solides, n'épuise & n'aigrisse les liquides. Il faut dans ces circonstances, permettre de la nourriture solide. Cela est sur-tout essentiel dans les enfans. Nous en avons vu plusieurs qui se sont rétablis par les seuls alimens solides, le bon air & un bon régime. La soupe, les œufs frais, le pain avec les confitures & les fruits cuits sont les seuls alimens qu'on puisse conseiller en pareilles occasions. Si on vouloit s'obstiner à refuser de la nourriture, on verroit ces malades dépérir tous les jours, & la fiévre augmenter, au lieu de diminuer. Nous croyons que ce précepte est de la plus grande importance pour tous ceux qui sont préposés pour veiller à la guérison des malades.

ACCÈS, s. m. retour périodique de certaines maladies, après lequel il succede une intermission ou une rémission, comme dans les fiévres intermittentes, dans la rage, dans la folie. On dit: Un malade est dans son accès, en parlant d'un fou, d'un homme qui est sujet à tomber du haut mal. On dit de quelqu'un qui est attaqué d'une fiévre tierce ou quarte, qu'il est dans son accès.

ACCOUCHEMENT, s. m. l'action par laquelle une femme met au monde le fœtus qu'elle contient dans son ventre.

Ordinairement une femme n'accouche que d'un seul enfant mâle ou femelle. Quelquefois cependant elle en fait deux, très-rarement trois & quatre.

Il y a trois sortes d'accouchemens, celui qui est naturel, celui qui est laborieux, & l'accouchement contre nature; le premier exige très-peu de précautions. Il

suffit de faire prendre auparavant le travail un lavement à celle qui est prête à accoucher & de lui tirer trois poëlettes de sang.

Quelquefois les accoucheurs fondent les femmes qui sont en travail, & font dégorger la vessie pour rendre l'accouchement plus heureux.

Dans l'accouchement laborieux, outre les précautions que l'on vient d'indiquer, il faut encore beaucoup d'adresse de la part de l'accoucheur, & beaucoup de patience de la part de celle qui est en travail. Néanmoins les douleurs sont si vives, & le travail si long, qu'elle peut courir risque pour la vie.

Quand la femme a perdu beaucoup de sang, qu'elle est extrêmement foible, on peut faire usage de la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux distillées, de Mélisse simple, & de Chardon bénit, de chacune, deux onces.*
Des Confections d'Hyacinthe & Alkermes, de chaque, un demi-gros.
De l'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros.
De Syrop d'Œillet,
De Limon, de chacun, une demi once.
De Lilium de Paracelse, vingt gouttes.

Mêlez le tout pour donner d'heure en heure une cuillerée.

Dans le cas où l'on ne pourroit pas se procurer facilement les drogues qui entrent dans cette potion, on pourroit y substituer un gros de confection d'hyacinthe dans deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, ou l'eau cordiale qui suit.

Prenez trois bouquets d'œillets rouges épluchés, ajoûtez trois demi-poignées de feuilles de mélisse, une poignée de fleurs de coquelicot, & une petite poignée de petite centaurée en fleurs, versez dessus deux pintes de bon vin rouge; mettez le tout dans un vaisseau bien couvert; laissez-le auprès du feu chaudement, pendant douze heures; passez ce vin pour en donner un petit verre ou quatre cuillerées, d'heure en heure.

Ce vin & la potion qui le précede ne conviennent nullement, quand il y a une fièvre considérable &

beaucoup de douleurs, ou quand la femme est encore forte & qu'on peut attendre la délivrance des efforts que doit faire la nature.

Dans les accouchemens laborieux où les douleurs sont petites & legeres, venant de loin en loin, & de mauvaise espece, la potion suivante les réveille par l'irritation qu'elle cause aux intestins & en mettant en contraction les muscles du bas-ventre, & facilitant par là l'expulsion du fœtus.

Prenez, *Du Séné mondé, deux gros.*

Faites-le infuser pendant une heure dans un petit verre d'eau bouillante, passez ensuite par un linge avec expression, & ajoûtez-y le jus d'une orange aigre, pour une potion à donner sur le champ.

Quand on a des preuves que le fœtus est mort, on peut donner le julep suivant pour le chasser hors du corps de la mere.

Prenez, *Des Eaux de Fleurs d'Orange.*
De Chardon-bénit, de chacune, deux onces.
De Trochisque de Myrrhe, un scrupule.
De Syrop d'Armoise, une demi-once.

Mêlez le tout pour un julep.

Ce julep convient dans les femmes qui sont fort foibles, mais non dans celles qui sont fortes & qui ont de vives douleurs; il faut, pour le donner avec sûreté, que tous les signes qui suivent, se trouvent en total ou en partie, par lesquels on connoîtra si l'enfant est mort.

S'il y a long-tems que la mere ne l'a senti remuer, s'il sort de la matrice des humidités cadavéreuses, si la femme sent une grande pesanteur dans le ventre, si l'enfant n'a aucun soutien, tombant toujours du côté où la mere se couche, si elle éprouve des syncopes & des convulsions fréquentes, s'il y a long-tems que l'arriere-faix & le cordon ombilical sont sortis; si, mettant la main dans la matrice, l'enfant est froid, son ombilic sans pulsation & sa langue immobile, & sur-tout si la mere a perdu beaucoup de sang & qu'elle soit fort affoiblie.

On peut faire usage aussi avec succès, pour faire sortir le fœtus quand il est mort, d'une décoction de la

racine de fougere mâle, à la dose d'une once dans cinq demi-septiers d'eau réduits à pinte.

Il est bon de remarquer que dans ce cas la main d'une sage-femme habile, ou d'un bon accoucheur vaut mieux que tous les remedes internes qu'on pourroit employer.

Les femmes en couche s'imaginent ordinairement que, quand elles sont échappées de l'accouchement sans une très-grande fiévre, & sans des symptomes très-fâcheux, elles peuvent & doivent manger de tout sans aucun ménagement. Ce malheureux préjugé moissonne le tiers des femmes en couche.

Le troisieme jour où se déclare la fiévre de lait, est sur-tout très-critique, & demande à être passé avec prudence & retenue : autrement la fiévre augmente, le lait se trouble, les vuidanges se suppriment, les convulsions & la mort bientôt se succedent.

Quand il n'y a point d'accidens fâcheux, on ne doit pas tenir les femmes en couche à une diéte sévere; mais il ne faut pas non plus leur laisser la liberté de vivre de tout, car elles en seroient bientôt les victimes : elles peuvent manger de la soupe, un peu de volaille, des œufs frais, du bœuf ou du mouton bouillis ou rôtis à dîner, & point de viande le soir. Il vaudroit mieux qu'elles fissent une diéte un peu exacte, que de se livrer sans réserve à leur gourmandise; d'un côté, elles ne risquent que de la foiblesse; de l'autre, au contraire, des maladies & la mort.

A l'égard de l'accouchement contre-nature, il exige une adresse infinie de la part de l'accoucheur, & beaucoup de force & de patience de la part de la femme qui est en travail; au reste, on doit suivre les mêmes remedes, & prendre les mêmes précautions que dans l'accouchement laborieux. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, à l'article ACCOUCHEMENT.

Les femmes en couche sont sujettes à bien des maladies que nous aurons occasion de détailler chacune à son article. *Voyez* FEMME EN COUCHE, POURPRE BLANC, VUIDANGES, TRANCHÉES, &c.

ACHORES, s. m. espece de teigne. C'est aussi un petit ulcere qui se forme sur la peau de la tête, & qui jette, par une infinité de petits trous dont il est parsemé, une quantité de pus qui est plus épais que l'eau, mais qui cependant n'a pas la consistance de miel.

On appelle aussi *achores* les croûtes de lait auxquelles les enfans sont sujets. Il y a cependant cette différence, que les achores font leur siége dans la peau même qui en est toute sillonnée, & les véritables croûtes de lait résident dans les glandes qui règnent dans la peau. *Voyez* CROUTES DE LAIT; *Voyez* TEIGNE.

On reconnoît ces sortes de croûtes à la nature de l'ulcere qui n'est pas profond, qui est parsemé de petits trous, qui réside à la tête, qui répand une matiere purulente, plutôt liquide qu'épaisse, comme le pus doit l'être.

La cause immédiate de cette maladie est l'âcreté de la lymphe qui, ne pouvant plus être contenue dans ses propres vaisseaux, les ronge, en détruit la texture, & produit des écoulemens sous la forme de petits ulceres.

Les causes éloignées sont un mauvais lait, l'usage du vin, du café, des ragoûts épicés, du sel, du vinaigre, un air épais & grossier, ou trop vif, un défaut de propreté de la part de la nourrice qui n'a pas soin de la tête de l'enfant; une transpiration arrêtée, un vice héréditaire, un virus vérolique, scrophuleux, &c.

Pour y remédier, voici ce qu'on peut faire. On commence par une saignée au bras: on doit prendre après, une purgation avec un gros de rhubarbe, deux gros de séné, deux onces de manne; pour tisane, la décoction de racine de patience sauvage, dont on fait bouillir la valeur d'une once dans une pinte d'eau, & dont on boit trois verres par jour: on finira le traitement par une seconde purgation au bout de huit jours, qui consistera en deux gros de feuilles de séné, un gros de sel de Glauber, six grains de jalap, & une demi-once de confection Hamec; on adoucira ce purgatif selon l'âge.

Quand on aura pris toutes ces précautions pour empêcher que l'humeur ne se jette sur la poitrine ou sur quelque partie essentielle à la vie, on pourra pour lors

appliquer sur cette espece de teigne le liniment suivant.

Prenez, *Des Bayes de Genièvre bien mûres, telle quantité qu'il vous plaira.*

Pilez-les & faites-les bouillir, battez & mêlez-les avec du sain-doux; passez ensuite par un linge avec expression, & gardez ce liniment pour l'usage.

On commencera par laver la tête avec de l'urine d'une personne en santé, dans laquelle on aura fait bouillir de la racine & des feuilles de mauve & de guimauve.

On appliquera ensuite le liniment, observant de couvrir la tête avec un papier brouillard; on réitérera la même chose tous les jours.

On fera prendre intérieurement aux enfans, avant & pendant l'usage du liniment, du petit-lait clarifié, dans lequel on mettra infuser une pincée de fleurs de coquelicot.

Quand ils seront plus grands & plus raisonnables, on leur fera une décoction legere de squine, à la dose de deux gros, bouillie dans trois demi-septiers d'eau réduits à chopine: on passera ensuite cette boisson; on la coupera avec du lait.

On pourra aussi, au lieu du liniment précédent, appliquer sur la tête de l'huile d'œuf, mêlé avec une partie égale d'huile des philosophes. On recommande aussi l'huile de girofle faite par infusion, comme un fort bon topique en ce cas. Le liniment dont nous avons donné la description ci-dessus, est plus facile à faire, & moins coûteux.

On aura toujours l'attention de purger les enfans attaqués de ces croûtes, tous les huit ou dix jours.

On ne fera pas saigner les enfans, on se contentera de leur faire boire de la tisane faite avec la racine de patience sauvage: on le purgera après, avec de l'eau de Rhubarbe, c'est-à-dire, avec un demi-gros de Rhubarbe infusée dans un demi-septier d'eau, pendant toute la nuit, sur des cendres chaudes. Après cette purgation, on appliquera le liniment comme ci-dessus.

ACIDES, adj. pris substantivement; maladies occasionnées par la surabondance des acides.

Presque tous les alimens dont on se nourrit sont sujets à tourner en acides, c'est-à-dire, qu'il arrive assez souvent qu'ils s'aigrissent. Ce sont ces aigreurs qui deviennent une des causes les plus fréquentes des maladies. On en voit des exemples assez communs parmi les enfans de l'un & l'autre sexe, & parmi les adultes qui menent une vie sédentaire & peu exercée.

Les alimens qui engendrent les sucs acides, sont ceux qu'on appelle farineux : tels sont le froment, le seigle, l'orge, les féves, les pois, le riz, & généralement tous les végétaux cuits ou cruds.

Le lait dont les enfans se nourrissent, produit fort souvent les mêmes inconvéniens.

La viande, & sur-tout la chair des jeunes animaux, comme le veau, l'agneau, le cochon de lait, fournissent quelquefois à l'estomac des sucs aigres; cela est cependant plus rare.

Les aigreurs prennent ordinairement naissance dans l'estomac ou dans les boyaux, d'où elles sortent par le vomissement; quelquefois les matieres aigres passent par les selles ou dans le sang.

Il y a plusieurs signes qui annoncent les aigreurs, comme les rapports qui sentent l'aigre, les picotemens à l'estomac, un sentiment de faim, des demangeaisons dans le nez, des rougeurs au visage, immédiatement après les repas; mais les caracteres les plus sensibles sont la qualité & la couleur des excrémens qui sont d'un jaune tirant sur le verd, quelquefois tout verds, & qui ont une odeur acide.

Quand les aigres sont répandus dans les boyaux, ils alterent la couleur & l'action de la bile; ils donnent lieu à des coliques, à des dévoiemens, à des dyssenteries & à des embarras dans les différentes parties du bas-ventre. De-là naissent les pâles couleurs dans les filles: c'est pourquoi on voit presque tous les enfans qui sont exposés à cette incommodité, porter un ventre plus gros qu'ils ne devroient l'avoir naturellement.

Quand les acides passent dans le sang, ils épaississent les humeurs, ils arrêtent le cours de la lymphe nour-

riciere, ils retardent le développement du corps, bouchent tous les vaisseaux, & forment un embarras général dans toute la circulation. Quelquefois ils s'annoncent avec plus d'éclat, selon les différentes parties où ils se portent. A la peau ils occasionnent des rougeurs, des boutons, des dartres; à la poitrine, des toux séches & presque convulsives; à la tête, des convulsions, des vertiges: en un mot, ce sont autant de maladies différentes qui tiennent toutes à la même racine, & qui dépendent entiérement de la même source. La cause étant une fois connue, on peut plus aisément en trouver le remede; il s'agit de mettre en usage tout ce qui peut détruire les acides.

Si l'on suivoit bien ce principe, & qu'on l'appliquât à propos, on viendroit à bout de beaucoup de maladies qui moissonnent les trois quarts des enfans. Voici la route que l'on peut suivre.

Lorsqu'un adulte sentira des rapports aigres, des chaleurs d'entrailles, des picotemens douloureux, des faims & des dégoûts extraordinaires, des demangeaisons dans le nez, avec des rougeurs au visage, on commencera par lui donner, pendant deux ou trois jours, un gros de poudre absorbante, faite avec les yeux, les pates, les écailles d'écrevisses, de cancres, de homards, d'huitre, de moules calcinées, ou avec les coraux, les perles, la nacre de perle, la craie, & le bol. On partagera le gros en six prises, dont on prendra trois, une heure avant les repas, en les délayant dans une cuillerée d'eau.

Après l'usage continué, pendant deux ou trois jours, d'une de ces poudres à son choix, on tâchera d'évacuer le malade ou par en-haut, ou par en-bas. Si les aigreurs sont accompagnées d'envies de vomir, le plus court parti est de prendre deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, en trois verres, à une heure de distance l'un de l'autre, en observant de beaucoup boire pendant que l'émétique fera son effet. *Voyez* ÉMÉTIQUE.

Si l'on n'a aucune envie de vomir, & que l'on ait au contraire des coliques assez fréquentes, pour lors on préférera une purgation simple. *Voyez* PURGATION.

Il ne faut pas oublier de faire précéder la médécine par l'usage de la poudre absorbante; car autrement l'émétique & la purgation feroient beaucoup moins d'effet. Si, malgré cette purgation, la même incommodité subsistoit, on se mettroit à l'usage d'une poudre faite avec douze grains de rhubarbe, & un scrupule d'yeux d'écrevisses dans une cuillerée de soupe. On continueroit cette poudre pendant huit jours, après quoi on se purgeroit comme ci-dessus.

Il y a encore un autre moyen de venir à bout de l'acide qui se trouve dans le corps, c'est en faisant usage des remedes qui sont propres à le détruire: tels sont les alkalis fixes ou volatils. Ainsi on pourroit faire des bouillons de poulet, dans lesquels on ajoûteroit du suc dépuré de cresson de fontaine, à la dose de deux cuillerées sur un bouillon; ou, si on aime mieux, on emploiera le syrop anti-scorbutique, à la dose d'une cuillerée à café dans un verre d'eau: il a une vertu très-efficace pour détruire l'acide qui se trouve dans l'estomac, & briser les glaires qui le produisent. Il a même cet avantage, ainsi que le cresson, sur les absorbans, comme les yeux d'écrevisses, &c. qu'il pénetre dans le sang, & va attaquer l'acide jusques dans les plus petits vaisseaux du corps.

On ne doit point s'effrayer de la chaleur que produisent ces remedes: elle ne vient que de l'effervescence de l'acide avec l'alkali; elle ne dure qu'un instant: elle ne cause que rarement des effets dangereux.

Quand les acides sont répandus dans le sang, qu'on a employé inutilement, pour les détruire, les absorbans, comme le corail, les yeux d'écrevisses, &c. que les alkalis fixes & volatils n'ont été d'aucune efficacité, on peut avoir recours à un remede qui est très-propre pour combattre ce levain; c'est le savon. On battra du savon dans un mortier, en versant dessus un peu d'huile d'olive; on en fera ensuite des pilules du poids de quatre ou six grains; on en donnera une, deux, trois ou quatre, selon l'âge & les forces de l'enfant, jusqu'à ce qu'on n'ait plus de preuve de l'existence des acides. Il est bon d'observer que les alkalis & le savon

ne doivent pas être mis en usage, quand il y a de la fiévre ou de vives douleurs.

Avec un enfant qui est encore à la mammelle, on ne peut pas avoir recours à ces sortes de remedes. On se contentera de lui faire prendre quelques cuillerées d'huile d'amandes douces, avec un peu de syrop de fleurs de pêchers, jusqu'à ce qu'il vienne quelques évacuations par le bas. On réitérera ce remede de deux jours l'un, pendant huit jours. On observera de ne lui donner du lait, que pour sa suffisance; & on aura soin de purger doucement la nourrice avec deux onces de manne, & une once de syrop de pomme. *Voyez* l'article COLIQUES, où l'on parle des coliques des enfans produites par les aigreurs des premieres voies.

Si l'enfant est un peu plus avancé en âge, on essayera de lui faire avaler un scrupule de poudre de corail pendant deux jours, après quoi on le mettra à l'usage de l'eau de rhubarbe, dont il prendra un verre tous les matins, pendant huit jours.

On doit être bien attentif à la santé des petits enfans; car la machine à cet âge est si foible, qu'un rien peut la détraquer: leur médecine se réduit aux alkalis volatils & fixes, aux poudres absorbantes, & aux legers purgatifs amers; en suivant cette conduite, on leur éviteroit bien des maladies auxquelles ils succombent quelquefois.

Il est à propos sur-tout de régler leur nourriture, de ne point les charger d'alimens, ni de ne point leur en donner de difficile digestion, comme la bouillie & les fruits. *Voyez* ABSTINENCE, RÉGIME.

C'est la gourmandise qui tue la plus grande partie des enfans.

Les filles qui ont atteint l'âge de puberté, doivent faire de l'exercice le plus qu'elles peuvent, & sur-tout éviter les alimens qui leur sont pernicieux, comme les fruits, les légumes, le veau, l'agneau, le cochon de lait, & généralement tout ce qui est contraire aux estomacs délicats. *Voyez* ALIMENS.

Ce que l'on a dit ici au sujet des acides qui résident dans l'estomac, doit s'entendre de ceux qui ont passé

dans le sang ; c'est à-peu-près le même traitement, excepté qu'il faut bien plus de tisane & de lavemens, quand il y a de la fièvre. Au reste les coqueluches des enfans, leurs dévoiemens, leurs coliques cédent ordinairement à la méthode que nous venons de tracer.

Il faut être bien scrupuleux, par rapport à la saignée ; car dans ces sortes de maladies, & chez les enfans sur-tout, elle sert à faire repomper les aigres dans le sang, &, par conséquent, à rendre la maladie encore plus grave. Il y a bien peu de circonstances qui rendent la saignée nécessaire dans ces sortes de maladies. Elle ne peut qu'augmenter la foiblesse naturelle de l'estomac & favoriser la reproduction des acides. *Voyez* Aigreurs, Enfant, (*Maladies des Enfans.*)

ÂCRETÉ, s. f. est une sensation désagréable, occasionnée par l'action des parties âcres dont nos humeurs sont infectées.

Nos humeurs sont susceptibles de trois sortes d'âcreté, l'âcreté acide, l'âcreté alkaline, & la muriatique ou saline.

Nous avons traité de celle qui est produite par les acides, à l'article Acides.

Celle qui est alkaline s'annonce par des rapports d'œufs pourris, par des selles d'une puanteur cadavéreuse, sur-tout lorsque ces signes se rencontrent dans un tempérament très-échauffé, sujet à manger beaucoup de viande, & particulièrement de la viande noire. Dans ce cas, il faut réduire le malade, pour toute nourriture, aux végétaux frais & bien préparés, à la soupe faite avec du bœuf & une moitié de volaille, le mettre à l'eau pour boisson à ses repas, & à la limonade dans le reste de la journée. *Voyez* Alkalis.

L'âcreté saline se caractérise par un goût salé & par tous les signes qui suivent. On reconnoît que le sang & les humeurs sont âcres, à la vivacité de la circulation, à la soif, au dessèchement, à la chaleur, à l'ardeur, à un appétit déréglé, à une faim extraordinaire, aux dévoiemens, aux irritations de poitrine, aux demangeaisons à la peau & aux différentes parties du corps, aux sueurs fétides, aux urines rouges & briquetées. Il

faut auſſi avoir égard au tempérament & à la façon de vivre; les bruns dont la peau & les cheveux ſont très-noirs, les blonds très-foncés ont ordinairement le ſang plus âcre; les perſonnes très-vives, celles qui font des exercices violens, qui ſont ſujettes aux débauches, qui font excès des liqueurs ſpiritueuſes, ſont dans le même cas.

Les cauſes de l'âcreté ſont d'abord le développement des ſels du ſang & des humeurs, qui eſt ordinairement produit par un air vif & chaud, ou chaud & ſec; des alimens de haut goût tels que les ragoûts, l'uſage du vin, du café, des liqueurs ſpiritueuſes, celui de la viande noire & ſalée, les exercices violens, les veilles forcées, la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, comme les hémorrhoïdes ou les régles dans les femmes, la rentrée des dartres, des boutons, de la gale, &c. un virus vérolique, ſcorbutique, cancéreux, &c. des paſſions de l'ame tumultueuſes, des grands chagrins, un amour exceſſif, en un mot, un mauvais levain produit par quelque maladie, comme la petite vérole, la fiévre maligne, ou que l'on a apporté en naiſſant de ſes pere & mere.

Voici un bouillon qui réuſſit aſſez bien dans cette circonſtance. Il humecte & rafraîchit, il donne une fluidité convenable au ſang & à toutes les humeurs, il adoucit l'âcreté qui s'y trouve. Il eſt propre dans toutes les indiſpoſitions qui viennent de chaleur & de ſéchereſſe; mais il ne doit pas ſe continuer long-tems, de peur qu'il ne relâche les fibres de l'eſtomac, ce qui affoibliroit la digeſtion: après dix ou douze jours de ſon uſage, il faut le ceſſer.

Prenez, *De la Rouelle de Veau, une demi-livre.*

Faites-la cuire dans trois chopines d'eau que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoûtez,

De Feuilles de Pourpier.
De Bourrache.
De chacune une demi-poignée, & une Laitue coupée en quatre.

Laiſſez infuſer le tout une demi-heure; paſſez-le par un

un linge avec une legere expreſſion, & partagez-le en deux doſes à prendre dans la journée ; l'une, le matin à jeun ; & l'autre, ſur les cinq heures du ſoir.

La tiſane ſuivante adoucit également l'âcreté des humeurs ; elle pouſſe les impuretés du ſang par les urines, & tempere le bouillonnement des humeurs.

Prenez, *De la meilleure Avoine nettoyée & lavée, deux onces.*

De la Racine de Chicorée ſauvage récente & ratiſſée, une once & demie.

Faites bouillir le tout pendant une demi-heure, dans trois chopines d'eau de riviere : ajoûtez-y ſur la fin,

Du Cryſtal minéral, deux gros.

Du Miel blanc, ou de Narbonne, une once.

Laiſſez encore bouillir le miel pour l'écumer une ou deux fois ; paſſez enſuite le tout par un linge, & mettez-le dans une cruche où vous le laiſſerez refroidir.

Cette tiſane ſe prend pendant quinze jours, à la doſe de deux verres tiédes, le matin, & un autre l'après-dîné pour les perſonnes robuſtes, & d'un verre le matin & autant l'après-dîné pour les perſonnes délicates. Quand on aura fini cette boiſſon, il convient de ſe purger avec deux onces de manne, & une once de ſyrop de chicorée, compoſée de rhubarbe, dans un verre de petit lait ; on prendra enſuite le bouillon ſuivant :

Prenez, *D'Eau de Poulet une pinte, dans laquelle vous ajoûterez,*

De Feuilles de Bourrache, une poignée.

De Fleurs de Mauve & de Bouillon-blanc, de chaque deux pincées.

Deux Figues graſſes.

Vous laiſſerez infuſer le tout pendant un quart d'heure, pour partager en trois bouillons, dont on prendra deux le matin à jeun, à trois heures de diſtance l'un de l'autre, & le troiſiéme, ſur les cinq ou ſix heures du ſoir. On continuera ce bouillon pendant trois jours de ſuite.

Si l'âcreté réſiſte à tous ces remedes, le malade ſe mettra à l'uſage du lait pour toute nourriture, qu'il continuera pendant une quinzaine de jours, s'il peut le ſupporter ; ce dont il s'appercevra, s'il lui donne de

l'appétit, s'il ne tourne point en dévoiement, & s'il ne lui cause ni pesanteur, ni tranchée.

Quand le malade ne sera point en état de se mettre totalement au lait, il se contentera d'en prendre le matin une chopine coupée avec de l'eau.

Les personnes qui ne seront pas en état de supporter l'usage du lait, y suppléeront par la boisson suivante: Faites brûler legérement deux cuillerées d'orge mondé & une de seigle, de façon qu'ils ne rôtissent pas trop vîte, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la couleur du café: mettez le tout en poudre & prenez-en deux cuillerées que vous ferez bouillir dans une chopine d'eau pour réduire aux deux tiers, laissez reposer la liqueur, tirez-la au clair & buvez-en avec du sucre, en y ajoûtant un peu de lait, si vous pouvez le digérer, & le prenant simple, si le lait vous incommode. On continuera cette boisson pendant quinze jours ou un mois, selon le plus ou le moins d'effet qu'on en retirera.

Quand l'âcreté se trouve dans un tempérament chaud & sec, vif, bouillant, assez robuste, il faut faire précéder tous ces remedes d'une ou deux saignées, selon le besoin.

Il est essentiel de faire attention que tous ces remedes deviendroient inutiles, si l'on ne coopéroit à leur succès, en ne vivant que d'alimens doux, en évitant le sel & les épiceries, le vin, les liqueurs spiritueuses, toutes les nourritures échauffantes, & également tout ce qui peut enflammer le sang, &, par conséquent, augmenter l'âcreté.

ACRIMONIE, s. f. On entend par ce terme une qualité particuliere des humeurs de notre corps, & dont la nature se manifeste plutôt par les effets qu'elle produit dans les parties qui en sont affectées, que par aucune sensation bien distincte. C'est moins une maladie qu'une disposition à la maladie.

L'acrimonie se marque par la vivacité de la circulation, par la soif, le desséchement, la chaleur, l'ardeur par un appétit déréglé, des faims extraordinaires, des dévoiemens, des irritations à la poitrine; à la peau, & dans les différentes parties du corps, des sueurs fétides, des urines bourbeuses.

Les causes sont dépendantes des humeurs dont les sels sont échauffés par les exercices violens, les alimens échauffans, l'air chaud & sec, le vin, les liqueurs spiritueuses, les passions de l'ame, le virus vérolique, scorbutique, écrouelleux, la suppression des régles, des vuidanges, les veilles forcées, le chagrin, & tout ce qui peut enflammer le sang.

L'émulsion suivante est très-propre pour adoucir l'acrimonie du sang, & pour en appaiser la chaleur. Elle convient dans toutes les chaleurs du sang, dans les fiévres ardentes, les trop grandes veilles, l'ardeur d'urine, l'inflammation des reins ou de la vessie, dans toutes sortes de douleurs; dans les diarrhées provenant d'irritation, les dysssenteries & les hémorrhagies. Elle est sujette, cependant, à s'aigrir dans l'estomac, c'est pourquoi il convient de purger, avant de s'en servir.

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, une demi-once.*

Des Amandes douces pelées dans l'eau chaude, une demi-once.

Pilez le tout dans un mortier de pierre ou de marbre, en versant peu-à-peu dessus une pinte de décoction d'orge mondé : passez ensuite par un linge, & versez dans la colature une once de syrop de guimauve.

Cette boisson doit être tiéde. Au reste il faut suivre le même traitement que celui qui est indiqué à l'article Âcreté.

ACROCHORDON, s. m. espece de verrue, ainsi appellée en grec, parce qu'elle ressemble à une corde coupée par son extrémité. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, articles Verrue, Porreau.

ÆGILOPS, s. m. petit ulcere qui se forme à l'angle interne de l'œil : il ne faut pas confondre l'ægilops avec l'anchilops & la fistule lacrymale.

L'anchilops est une petite tumeur phlegmoneuse, qui dégénere en abcès.

L'ægilops est le même abcès ouvert, c'est-à-dire un ulcere qui lui succede.

La fistule lacrymale est le même ulcere devenu calleux & sinueux.

Ce petit ulcere se trouve avec ou sans inflammation : quand il est accompagné de douleur, de chaleur, de rougeur, il faut faire précéder les saignées, la diéte, les délayans, & ensuite un purgatif. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie où l'on parle du traitement externe.

AFFECTION, s. f. signifie la même chose que maladie : dans ce sens, on appelle une maladie hystérique, une affection hystérique, une maladie hypocondriaque ou mélancolique, une affection mélancolique ou hypocondriaque. *Voyez* HYSTÉRIQUE, MÉLANCOLIQUE, &c.

AGITATIONS, s. f. plur. On entend par ce mot, un mouvement presqu'involontaire, qui fait que le malade se remue continuellement : c'est ce qui arrive, surtout pendant la nuit.

On éprouve des agitations, toutes les fois que le sang péche par âcreté, ou par une trop grande chaleur. Les personnes séches, maigres, qui se nourrissent d'alimens très-chauds, qui boivent des liqueurs spiritueuses, ou beaucoup de café, qui font des exercices violens, qui éprouvent des veilles forcées, ou qui ont des chagrins cuisans, sont sujettes à avoir des agitations.

Voici une émulsion qui convient dans ces sortes de cas, pourvu qu'il n'y ait ni fiévre violente, ni vomissemens qui puissent la rendre nuisible.

Prenez, *Quatre Amandes douces pelées dans l'eau chaude.*

Des quatre Semences froides majeures, deux gros.

Des Semences de Pavot, un gros & demi.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en versant peu-à-peu un grand verre d'eau commune.

Ajoûtez-y ensuite du syrop de diacode, depuis demi once jusqu'à six gros, ou du laudanum liquide de Sydenham, de douze à quinze gouttes.

Pour une dose à prendre, à l'heure du sommeil, quatre heures après avoir mangé legérement.

Si cette émulsion charge l'estomac, on la prendra tiéde, & on y ajoûtera deux gros de cannelle.

On peut aussi, dans la même vue, y ajoûter un gros d'yeux d'écrevisses préparés.

Voici une potion qui convient pour calmer les agitations & procurer du sommeil.

Prenez, *De l'Eau d'Armoise.*
De l'Eau de Mélisse simple, de chacune deux onces.
De la Poudre de Castoréum, douze grains.
De Laudanum liquide de Sydhenham, vingt gouttes.
De Syrop d'Armoise, ou d'Eau de Fleurs d'Orange, une demi-once.

Mêlez le tout pour prendre à la cuiller.

On peut aussi, en pareil cas, faire une décoction d'une cuillerée & demie de pain rassis & d'une tête de pavot dans une chopine d'eau reduite à demi-septier. Quand le tout est passé, on le prend en une dose, trois heures après soupé.

On peut substituer à ces émulsions & à ces potions, l'usage de la limonade qui est plus tempérante & plus rafraîchissante.

Le petit-lait pris pendant quinze jours, & ensuite le lait de vache le soir, en se couchant, temperent les agitations.

Comme les agitations proviennent, en général, de l'âcreté du sang ou de l'acrimonie des humeurs, on peut suivre à-peu-près le même plan que nous avons tracé dans les articles ÂCRETÉ, & ACRIMONIE. *Voyez ces deux articles.*

AIGREURS, s. f. plur. maladie à laquelle toutes les personnes qui ont l'estomac délicat sont fort sujettes.

Ce mot exprime ce goût piquant & astringent que l'on trouve dans les fruits qui ne sont pas encore en maturité, & dans le vin, le lait, le miel aigris.

Dans les estomacs débiles & paresseux, les alimens sont sujets à tourner en aigre, sur-tout ceux qui sont tirés des végétaux, comme les fruits, la salade, &c. On peut, quand cette incommodité n'est pas habituelle, mâcher un peu de cachou préparé, avant son dîné, ou prendre vingt-quatre grains d'yeux d'écrevisses, & douze

grains de rhubarbe mêlés ensemble, pendant huit ou dix jours, & se purger ensuite. *Voyez* ACIDES.

AIR. Il est absolument nécessaire que les malades, qui ont de la fiévre, respirent un air tempéré, c'est-à-dire qui ne soit ni trop froid ni trop chaud : il vaut même mieux qu'il soit frais que chaud, entre huit à douze degrés du thermometre de Reaumur. S'il est froid, il arrête la transpiration, les sueurs, les crachats ; donne des douleurs rhumatisantes. S'il est trop chaud, les malades ont de la peine à respirer, le sang n'est pas rafraîchi, en passant dans les poumons ; ce qui est un de leurs usages : les sueurs sont trop fortes ou déplacées, les humeurs se putréfient, l'air environnant se corrompt avec autant de danger pour les malades que pour ceux qui les soignent.

Un peu de feu dans une cheminée ou un poële à tuyau, est le meilleur moyen de corriger le trop grand froid ; la cheminée est préférable : il ne faut jamais mettre de braise dans un réchaud ou bassin de cuivre, à moins que la piéce n'ait plus de vingt pieds en tous sens, plus de douze pieds de haut, & ne reçoive fréquemment de l'air nouveau, comme les sales d'hôpital. S'il n'y a ni cheminée ni poële dans la chambre, il suffira d'empêcher que l'air n'y entre continuellement. On remédiera facilement à la trop grande chaleur de l'air, en tenant ouverte, pendant plus ou moins de tems, une porte ou une fenêtre. Mais il faut avoir attention que les malades ne soient pas frapés par l'air ; ce qui est aisé, en tirant les rideaux du lit, pendant le tems que la fenêtre sera ouverte, ou en entourant le lit, de ce côté, avec un drap ou une couverture, sur des chaises dont le dos soit élevé. C'est pourquoi il vaut mieux renouveller l'air, en ouvrant une porte dans une chambre voisine, afin que l'air ne frape pas les malades & qu'il soit un peu corrigé. On évitera de renouveller l'air, dans le moment de la pluie ou du brouillard.

Il est également de la plus grande nécessité que les malades respirent un air pur, tant pour eux que pour ceux qui les soignent. L'air se corrompt très-promptement dans les chambres où il y a plusieurs person

nes saines, rassemblées quelques heures sans que l'on ouvre ; & il devient préjudiciable. Cette corruption est bien plus prompte & plus nuisible dans les chambres des malades, sur-tout de ceux qui ont de la fièvre, spécialement si c'est une fièvre humorale, putride, telle que la fièvre maligne, la petite vérole, la dyssenterie. La fièvre & la corruption des humeurs en est bientôt augmentée, outre les inconvéniens causés par la chaleur, rapportés ci-dessus. Il faut renouveller l'air des chambres de ces malades, au moins deux fois par jour, en ouvrant à la fois, de deux côtés opposés, deux fenêtres, ou une porte & une fenêtre, en observant que les malades soient préservés du courant d'air par leurs rideaux, ou autrement. Il faut beaucoup plus de tems pour renouveller l'air, quand il n'y a qu'une ouverture. Il sera utile de brûler un peu de vinaigre sur une pelle rouge, ce qui corrige l'air putride, ou d'y jetter successivement deux ou trois pincées de poudre à tirer, si le malade ne hait pas cette odeur. On aura soin de faire enlever promptement les urines des malades, & ce qu'ils rendent par les selles, en le couvrant. Il ne faut souffrir dans la chambre des malades que ceux qui y sont nécessaires.

ALBUGO, ou TAIE, s. m. est une maladie des yeux, où la cornée devenue blanche & opaque, a perdu sa couleur naturelle. *Voyez* TAIE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ALCALIS. *Voyez* ALKALIS.

ALIMENS, (*les*) s. m. plur. On entend par alimens tout ce qui peut se digérer dans l'estomac, se convertir en chyle & en sang, & servir à l'augmentation ou à la réparation du corps.

Il n'est pas douteux que les alimens méritent une attention particuliere dans la pratique de la médecine ; car on peut les regarder comme causes de maladies, ou comme remedes : en ce cas, ils forment une partie du régime que les malades doivent observer pour parvenir à leur guérison.

Les alimens peuvent devenir la source des maladies

de deux façons différentes; quand on en fait excès, ou qu'on n'en fait pas un bon choix.

La trop grande quantité d'alimens énerve l'eſtomac, rend la digeſtion lente & pareſſeuſe, donne lieu aux rapports, aux vents, aux crudités, aux douleurs d'eſtomac, aux coliques, aux dévoiemens.

La mauvaiſe qualité des alimens n'eſt pas moins nuiſible: le chyle qui s'en ſépare eſt altéré, & digéré imparfaitement. Outre tous les maux que l'on vient de décrire, il paſſe dans le ſang, infecte les humeurs des vices par où il péche, & ſe tourne en humeurs âcres de toutes ſortes de nature.

Les grands mangeurs & les perſonnes capricieuſes alterent la durée de leurs jours; les premiers, en accablant leur eſtomac & leur corps d'un fardeau trop grand; les autres, en corrompant leur ſang & leurs humeurs par des ſubſtances mal-ſaines, & en mettant le trouble & l'incendie dans la machine.

La régle que l'on doit ſuivre pour n'être pas incommodé, c'eſt de proportionner ſa nourriture à ſon travail & à ſes forces.

Les femmes doivent moins manger que les hommes, parce qu'elles ont les vaiſſeaux plus foibles & les organes de la digeſtion plus délicats.

Les enfans ſont dans la néceſſité de manger plus ſouvent & davantage que les perſonnes qui ſont parvenues à un âge mur; l'accroiſſement dans l'enfance & dans la jeuneſſe eſt conſidérable; la diſſipation qui ſe fait chaque jour eſt très-abondante; la réparation doit y être proportionnée. Il y a même une réflexion eſſentielle à faire à ce ſujet. Comme l'accroiſſement eſt plus vif, plus prompt, depuis les premiers jours de la vie juſqu'à cinq ou ſix ans, & depuis douze juſqu'à quinze, il convient, dans ces différens tems, d'augmenter la nourriture.

Ce que nous diſons des femmes, des enfans, s'applique auſſi à toutes les eſpeces de tempéramens, aux ſaiſons & aux conditions différentes.

Les gens valétudinaires mangent moins; les tempéramens frecs ſe nourriſſent davantage.

Dans l'été, la nourriture doit être moindre que dans l'hyver, dans les pays froids que dans les pays chauds. Les personnes accoutumées à une vie dure & pénible, à faire un exercice considérable, ont besoin d'alimens plus nourrissans & plus abondans. Toutes ces différences, bien ou mal observées, sont du nombre des causes les plus fréquentes des maladies & de la santé.

Les alimens, comme on peut en juger, occasionnent bien des maladies, quand ils péchent, ou par leur quantité, ou par leur qualité; mais ils se changent souvent en remedes salutaires, quand on en use avec prudence & qu'on en fait un bon choix; c'est ce qu'on appelle Régime. *Voyez* RÉGIME.

Tout homme sain, & dans l'âge mûr, doit ne jamais perdre de vue cette régle, que les alimens ne sont faits que pour réparer les pertes journalieres qu'il fait par les selles, les urines, la transpiration, & pour entretenir dans les humeurs une douceur, une égalité, qui seule peut faire naître la santé; car autrement l'équilibre se perd, ou les humeurs s'accumulent par le trop de nourriture, ou elles s'enflamment par le trop peu.

Ainsi, quand on a passé l'âge de la croissance, on doit être plus sobre, modérer son appétit & proportionner toujours ses desirs & ses actions aux besoins réels du corps.

Si l'on doit être exact à ne pas trop prendre de nourriture dans l'état de santé, combien ne doit-on pas l'être dans la maladie, sur-tout lorsqu'il y a de la fiévre; car la fiévre n'est autre chose qu'un effort que fait la nature pour broyer la matiere étrangere qui est dans le sang. Si l'on prend beaucoup d'alimens, on partage les forces de la nature: elle se trouve par-là obligée de veiller d'un côté à la digestion de la nourriture & au travail du levain de la fiévre; ce qui fait que son ouvrage est imparfait, & qu'elle est forcée de le recommencer à plusieurs reprises. De-là naissent les redoublemens & les accès multipliés de la fiévre.

On connoît par-là, que plus la fiévre est vive, plus la nature emploie de forces pour vaincre son ennemi,

moins, par conséquent, il faut la détourner, en partageant son travail.

Les premiers accès de fièvre continue dans les tempéramens forts, sont de cette nature : aussi on ne s'en tire qu'avec une diéte des plus rigoureuses. Les gardes, & ceux qui sont près des malades, ne devroient jamais s'écarter de cette loi ; mais malheureusement ils n'y font aucune attention ; car nous voyons tous les jours des malades avec des fièvres violentes que l'on charge de bouillons : c'est vouloir retarder leur guérison ; quelquefois même, c'est leur donner la mort. Les Indiens sont bien persuadés de cette maxime ; car ils font les trois premiers jours de leurs maladies vives, sans prendre autre chose que de l'eau chaude : il est rare aussi de voir dans ces pays-là des fièvres aussi fortes & aussi opiniâtres que dans le nôtre.

Nous avons dit que tout ce qui peut se dissoudre dans l'estomac nous nourrit : il faut pourtant distinguer une partie qui est essentiellement la même dans tous les alimens, & qui est la seule propre à nous alimenter ; c'est une substance muqueuse, gommeuse, ou visqueuse : toutes les autres parties sont rejettées par l'estomac.

L'eau & les sels favorisent beaucoup la coction des alimens.

Cette matiere gluante se trouve dans toutes les substances qui forment notre nourriture, depuis la plante la plus tendre jusqu'à l'animal le plus fougueux. Plus cette substance est préparée & travaillée dans le corps qui nous nourrit, moins il nous reste de mouvemens à faire pour la digérer.

Ainsi, dans les végétaux, cette substance est presque toute grossiere, elle sort des entrailles de la terre ; à peine est-elle encore formée : aussi les végétaux sont-ils assez indigestes, & ont-ils besoin des apprêts de la cuisine, comme la coction & les assaisonnemens, pour qu'on n'en soit pas incommodé.

Il y a cependant des nuances dans les différentes parties des végétaux. Les racines, par exemple, comme les raves, les asperges, sont les substances les plus gros-

ſieres, celles où le même mucilage dont nous avons parlé plus haut eſt moins travaillé, puiſqu'il n'a fait d'autre chemin que celui qu'il y a des entrailles de la terre à la racine.

Les feuilles ſont à-peu-près dans le même cas; elles ſont cependant moins maſſives que les racines. C'eſt pourquoi les épinars ſe digerent un peu moins difficilement que les aſperges.

Ce qu'il y a de plus facile pour la digeſtion, dans les végétaux, c'eſt le fruit; cependant il s'en faut beaucoup que les principes y ſoient aſſez bien préparés, il y a encore trop d'acide & de terre.

De tous les fruits, ceux qui paroiſſent, parmi les végétaux, approcher le plus de notre nature, ſont les légumineux, comme les pois, les féves. Quand ils ſont frais, ils ſe digerent ſans peine. Ils donnent beaucoup de vents & d'excrémens quand ils ſont anciens.

Il n'en eſt pas de même des alimens que fourniſſent les animaux; le ſuc en eſt plus mûr, & notre eſtomac a beaucoup moins de peine à en venir à bout.

Les animaux, en général, ſe nourriſſent de plantes ou d'herbes; le ſuc des végétaux dont ils ſe repaiſſent ſe prépare dans leur eſtomac & leurs vaiſſeaux, & acquiert de nouveaux degrés de bonté. Ce ſont des eſtomacs vivans que l'Auteur de la nature a formés pour nous apprêter nos alimens: voilà pourquoi on donne le bouillon fait avec de la viande dans les maladies, parce que nos vaiſſeaux ont moins de peine, & la nature n'a pas beſoin de tant de forces pour en faire l'application.

Le ſuc des animaux qui ſe mangent entr'eux eſt encore au-deſſus des premiers. Les poiſſons de mer, par exemple, ſont les alimens les plus ſalutaires à l'homme. Ces animaux ſont dans un mouvement continuel; leurs ſucs ſe diviſent & ſe préparent beaucoup mieux par cette raiſon; &, comme ils ſe mangent les uns les autres, les derniers profitent de la préparation que les ſucs ont ſouffert dans les vaiſſeaux des premiers; & inſenſiblement ils acquierent le plus grand degré de perfection qu'il ſoit poſſible de leur donner. Voilà pourquoi on conſeille aux convaleſcens la chair de

poiſſons de mer, comme limandes, merlans, morue fraîche, &c.

Les poiſſons d'eau douce ne ſont pas dans le même cas; ils ſe nourriſſent de plantes, de mucilages & de bourbe, dont ils conſervent preſque toujours le goût. Le brochet eſt le ſeul à excepter, parce qu'il fait comme les poiſſons de mer; tous les poiſſons qu'il rencontre deviennent ſa pâture.

Après ce que nous venons de dire, il s'enſuit qu'on devroit donner aux malades du bouillon de poiſſon: cela eſt vrai; mais la difficulté d'en avoir de frais, fait qu'on doit préférer le bouillon fait avec le bœuf & le mouton. Il y a des peuples entiers qui ſe nourriſſent de bouillons de poiſſon dans leurs maladies, & qui s'en trouvent parfaitement bien. Pour nous, il nous ſuffit d'en faire uſage dans la convaleſcence & dans les cas où il faut ménager les forces de notre eſtomac.

Outre le bouillon dont on ſe ſert en état de maladie, on fait auſſi de la gelée avec de la viande. Ce n'eſt autre choſe qu'un ſuc de viande fort nourriſſant & épaiſſi par la coction & le froid. Il y a des cas où elle peut ſuppléer au bouillon. Quand les malades, par exemple, ſont dégoûtés des boiſſons, quand leur eſtomac eſt relâché, ou qu'il ſe révolte contre elles; dans ces ſortes de circonſtances, la gelée eſt une reſſource agréable & très-utile. On en fait avec le bœuf, le mouton, la volaille & les perdrix, ſelon les différens états où le malade ſe trouve; ce que nous détaillerons dans l'article Régime. *Voyez* RÉGIME.

ALKALIS, ſ. m. maladies produites par les alkalis. On ne trouve point d'alkali dans le corps vivant: ce n'eſt qu'après la mort qu'il commence à ſe former. Il s'agit ſeulement ici de la diſpoſition à l'alkaleſcence du ſang & des autres humeurs.

Cette diſpoſition peut exiſter dans les premieres voies, comme l'eſtomac & les inteſtins, ou dans toutes les routes de la circulation.

On reconnoît la diſpoſition aux alkalis dans les premieres voies, aux rapports d'œufs pourris, au dégoût,

aux maux de cœur, à la soif & à l'aversion qu'ont les malades pour tous les alimens qui tirent à l'alkalescence; tels sont les viandes noires.

La disposition alkalescente du sang & des humeurs se caractérise d'abord par les signes que nous venons de tracer; en second lieu, par la vivacité du pouls, la force & la vigueur de l'âge & du tempérament, par l'âcreté des humeurs, par la puanteur de l'haleine & des excrétions, telles que les urines & les selles; par une lassitude spontanée, une inquiétude universelle, un sentiment de chaleur incommode, & des douleurs inflammatoires au flanc, & enfin par différens accès de fièvre, qui dégénerent en suppuration ou en gangrene.

Les causes de l'alkalescence sont d'abord tous les alimens propres à tourner en putréfaction alkaline: tels sont les graisses, les œufs, les viandes aromatisées, le poisson vieux & pris en grande quantité, la marée gardée long-tems, les vins huileux & échauffans, & généralement tout ce qui peut exalter les soufres, & disposer le corps aux maladies inflammatoires; 2° la force excessive des organes de la digestion produit un sang âcre & une bile très-exaltée: c'est pourquoi les personnes robustes sont beaucoup plus sujettes à l'alkalescence que les autres; 3° une trop longue abstinence, qui fait que le sang contracte une acrimonie alkaline qui rend l'haleine puante, & dégénere souvent en fièvre putride: il en est de même, quand il y a quelques humeurs qui croupissent; car elles ne tardent point à se corrompre: la chaleur excessive des saisons & des climats, la violente agitation du sang, produisent les mêmes effets.

Pour remédier à cette indisposition, il faut d'abord faire attention si l'alkalescence dépend des premieres voies, ou si elle a passé dans les vaisseaux sanguins.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, quand l'alkalescence attaque l'estomac, il faut prendre des délayans, des tisanes propres à laver ce qui est dans l'estomac & les intestins, & en procurer ensuite l'évacuation par le vomissement ou les selles. Les vomitifs convenables

ſont deux grains de tartre ſtibié dans une chopine d'eau, pour prendre en pluſieurs verres, & à une heure de diſtance l'un de l'autre; l'ipecacuanha, à la doſe de dix-huit ou vingt-quatre grains, délayé dans un verre d'eau.

Dans le ſecond cas, où l'haleine eſt très-puante, les humeurs fort âcres, les urines, les ſelles très-fétides, où l'on ſent des laſſitudes univerſelles, un ſentiment de chaleur incommode, des accès de fiévre, &c. on doit avoir recours à la ſaignée, aux bains tiédes, aux fomentations, aux lavemens qui peuvent diminuer la chaleur & relâcher les fibres: on doit ceſſer les exercices violens, reſpirer un air frais, tel que celui de la campagne; ne ſe nourrir que d'alimens tirés des végétaux, tels que ſont les farineux, tous les fruits acides, la limonade; & on doit s'abſtenir totalement de la viande, à moins qu'on ne faſſe uſage, en petite quantité, du veau, de l'agneau & du poulet.

Voici une boiſſon très-propre à détruire l'acrimonie alkaline.

Prenez, *Avoine avec ſon Ecorce, deux onces.*
Eau de Riviere bouillante, trois chopines.

Laiſſez infuſer pendant une heure, filtrez & mêlez
Une pinte de cette infuſion avec une once de Suc de Citron, demi-once d'Eau de Cannelle, & une once & demie de Syrop de Meures ou de celui de Coings.

Le malade en uſera pour boiſſon ordinaire.

Il faut ſur-tout avoir attention d'obſerver un régime exact, de détremper bien ces humeurs, & de mener une vie douce & tranquille.

On peut conſeiller les bains tiédes, ou les bains de riviere en été.

Il eſt à propos de faire uſage des lavemens d'eau de riviere pour rafraîchir les entrailles, calmer la chaleur, & donner de la ſoupleſſe aux fibres. *Voyez* l'article FIÉVRE PUTRIDE.

ALOPÉCIE, ſ. f. maladie de la tête, qui fait tomber les cheveux & le poil en tout ou en partie; ce qui fait qu'on l'appelle vulgairement *la pelade.*

La cause immédiate de cette maladie est l'épaississement de la partie blanche du sang, qui fournit le suc nourricier à toutes les parties, & qui lui ôte la fluidité nécessaire pour pouvoir pénétrer jusques dans la racine des cheveux.

Cet épaississement reconnoît plusieurs causes: souvent c'est une humeur âcre qui l'occasionne, comme on voit dans les enfans, dans les poumoniques & dans toutes les personnes délicates, qui sont sujettes à avoir le sang âcre; souvent cette maladie tire sa source d'un vice vénérien ou scorbutique: quelquefois elle est produite par des maux de tête violens & invétérés; ce qui dessèche les canaux qui portent la nourriture aux cheveux & les font périr.

Les vieillards sont sujets à cette maladie par le dessèchement des fibres.

La grande chaleur produit quelquefois les mêmes effets, comme on le voit parmi ceux qui, en voyageant, passent sous la zone torride.

Pour détruire cette maladie, il faut attaquer la cause qui la produit. *Voyez* ÉPAISSISSEMENT DE LA LYMPHE, VÉROLE & SCORBUT, & sur-tout PELADE.

On peut, cependant, faire usage de tout ce qui est propre à adoucir le sang & les humeurs. *Voyez* RÉGIME ADOUCISSANT.

ALTÉRATION, s. f. se prend en différens sens, pour changemens de bien en mal; tous les excès causent l'altération dans la santé.

On entend aussi par altération une grande soif, qui est la suite ordinaire de la chaleur intérieure des parties, ou de l'âcreté des humeurs.

On peut appaiser l'altération par les boissons aqueuses & legérement acides, comme la limonade, l'eau de groseilles, l'eau de cerises: les pauvres gens, sur-tout, doivent faire usage du vinaigre, ou du syrop de vinaigre, dont ils peuvent mettre une cuillerée à café dans un grand verre d'eau.

Les hydropiques sont fort sujets à l'altération: on peut leur prescrire une boisson composée avec une chopine d'eau, & une cuillerée d'eau-de-vie. Cette liqueur

eſt très-efficace pour détruire la ſoif qui les dévore : il faut cependant qu'ils en faſſent un uſage modéré ; car autrement ils rendroient leur maladie plus ſérieuſe. *Voyez* SOIF.

AMAIGRISSEMENT, ſ. m. deſſéchement de tous les vaiſſeaux du corps, avec déperdition de ſubſtance. *Voyez* MAIGREUR, ATROPHIE, NOUEURE, ou CHARTRE DES ENFANS.

AMBLYOBIE, ſ. f. eſt un obſcurciſſement de la vue, qui empêche de diſtinguer clairement l'objet, à quelque diſtance qu'il ſoit placé. Cette maladie eſt une diſpoſition à la goutte-ſereine. *Voyez*, pour le traitement interne, le mot GOUTTE-SEREINE ; & pour les remedes externes, le mot AMBLYOPIE dans le Dictionnaire de Chirurgie.

AMERTUME, ſ. f. eſpece de ſenſation oppoſée à la douceur que l'on éprouve, lorſque l'eſtomac ne fait pas bien ſes fonctions.

Cette diſpoſition eſt cauſée par les rapports qui viennent de l'eſtomac, pendant & après la digeſtion, qui s'attachent à la langue & au palais, & produiſent le goût d'amertume.

On y remédie en ſe purgeant, en ſuivant un régime convenable ; car cette maladie vient de la foibleſſe de l'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On aura ſeulement attention, avant de ſe purger, de prendre, pendant quelques jours, les bouillons que nous avons indiqués à l'article ÂCRETÉ & ACRIMONIE. *Voyez ces deux articles.*

AMPOULES, ſ. f. plur. petites puſtules de la peau.

Pluſieurs cauſes peuvent occaſionner des ampoules, dont les unes ſont intérieures, les autres extérieures.

On range parmi les cauſes extérieures le frotement violent, comme quand on ſe grate ; l'attouchement d'une matiere ſale & mordicante : telle eſt la pouſſiere qui ſe trouve dans les livres, quand on y touche ; les humeurs âcres & corroſives, qui ſortent des boutons de ceux qui ont la gale, ou quelque maladie de la peau : on peut auſſi s'exciter des ampoules, en touchant des matieres piquantes, comme les orties, ou lorſqu'on eſt

mordu de quelqu'insecte, comme les cousins & certaines mouches; la chaleur, la fatigue & le grand exercice les occasionnent aussi.

A l'intérieur, on reconnoît pour causes des ampoules, l'âcreté du sang & l'acrimonie des humeurs.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, quand les ampoules sont produites par le frotement, elles sont si legeres, qu'elles se passent d'elles-mêmes & n'entraînent aucune incommodité.

Quand elles dépendent d'une humeur caustique, qui s'est insinuée par l'attouchement ou par l'approche de quelqu'insecte, le plus court est de les presser sur le champ pour en faire sortir l'humeur caustique qui y est entrée. On peut aussi appliquer dessus un peu d'eau de Luce, qui détruit l'action & l'activité de cette humeur.

Quand les ampoules proviennent de l'intérieur, & qu'elles sont la suite de l'âcreté du sang & des humeurs, on n'y remédiera qu'en attaquant les humeurs elles-mêmes. *Voyez* Âcreté, Acrimonie.

ANALEPSIE, s. f. C'est le recouvrement des forces après une maladie; on y réussit, en prenant une nourriture legere, peu abondante, & en faisant un exercice modéré. *Voyez* Alimens, Convalescence, Diéte, Régime.

ANASARQUE, s. f. espece d'hydropisie, où la peau est bouffie & enflée, qui retient l'impression du doigt, & qui est accompagnée de langueur, de pâleur, de difficulté de respirer, & d'autres symptomes qui dénotent la cachexie.

L'anasarque diffère de la leucophlegmatie en ce que les eaux dans celle-ci sont accumulées & croupissantes dans les cellules de la graisse; c'est ce qui fait la pâleur. Dans l'anasarque, la corruption du sang est beaucoup plus grande, la couleur de la peau & de la chair est beaucoup plus altérée, elle est d'un verd noirâtre; ce qui démontre évidemment que les visceres qui servent à la sanguification & à la dépuration des humeurs, sont ou trop relâchés ou engorgés, & conséquemment peu propres à remplir leurs fonctions naturelles. L'anasarque est plus difficile à guérir que la leucophlegma-

tie, par les raisons que nous venons de rapporter ; quoique plusieurs médecins pensent le contraire.

Les causes de l'anasarque sont, en général, celles de l'hydropisie & de la cachexie ; car il est très commun de voir cette maladie succéder à la cachexie. La dépravation des liquides & la molleſſe des solides sont les deux causes prochaines de l'anasarque : ainsi tout ce qui peut tendre à faire ramollir les fibres, doit nécessairement produire cette maladie, comme la molleſſe, l'oisiveté, le défaut d'exercice, un air humide, les boissons chaudes & relâchantes, prises en abondance, la suppression des évacuations aqueuses, comme la transpiration & les urines, &c. La dépravation des liquides peut être produite par un air sec & chaud, ou humide & épais ; par les alimens échauffans, l'usage des liqueurs spiritueuses, les exercices violens, l'usage des femmes, les veilles immodérées & les passions violentes.

Pour réussir dans le traitement de cette maladie, il y a trois choses à observer. 1° Il faut travailler à évacuer les eaux, 2° à donner du ressort aux fibres, 3° à rétablir le bon état des viscères, & à empêcher par-là la reproduction des eaux.

Pour évacuer les eaux qui sont amassées sur toute l'habitude du corps, on fera d'abord usage de l'apozème qui suit :

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage.*
De Chardon-Roland.
D'Arrête-bœuf, de chacune une demi-once.
D'Enula-Campana, deux gros.

Coupez le tout par morceaux, mettez-le dans un vaisseau bien couvert, après l'avoir bien ratissé, & faites-le bouillir dans deux pintes d'eau, que vous réduirez à trois chopines.

Ajoûtez à la derniere demi-heure :
Des Feuilles d'Aigremoine.
De Chicorée sauvage.
De Cerfeuil, de chacune une demi-poignée

Passez ensuite la liqueur par un linge ; dissolvez-y
De l'Arcanum-duplicatum, demi-once.
De la Poudre de Jalap, un gros.

Du Syrop de Nerprun, une once & demie.

La dose est d'un verre tiéde, trois fois le jour; deux le matin, & un l'après-midi, en prenant un leger potage par-dessus chaque prise. On continuera cet apozème pendant huit jours, en suspendant, pendant un jour, si l'on est assez purgé.

On peut, au lieu de l'apozème ci-dessus, faire usage de l'opiate suivante.

Prenez, *Du Safran de Mars apéritif, & de l'Antimoine crud, de chacun deux gros.*
De Diagrede, une once.

Faites du tout une poudre fine que vous incorporerez avec une suffisante quantité de syrop des cinq racines apéritives pour former une opiate de molle consistance, à prendre à la dose de deux scrupules, à un gros le matin & le soir, enveloppé de pain-à-chanter. La tisane suivante peut aussi suppléer à l'apozème.

Prenez, *De Racines de Petit-Houx, de Fraisier, coupées & ratissées, de chaque une once.*
De Feuilles de Cabaret, une demi-poignée.
De la seconde Ecorce de Sureau, une pincée.
De Tithymale, une demi-pincée; & d'Absinthe, demi-gros.

Faites, dans deux pintes d'eau réduites à chopine, une tisane, comme ci-dessus, en prenant les mêmes précautions; après quoi, on mettra le malade à l'usage des pilules suivantes:

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir.*
D'Absinthe.
De Petite-Centaurée, de chaque trois gros.
De Safran, un gros.
De Mercure doux, trente grains.
De Safran de Mars apéritif, une demi-once.
De Cannelle en poudre, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de Syrop des cinq Racines, pour faire des pilules du poids de dix grains. On en prendra une toutes les trois heures, en prenant par-dessus un verre de décoction faite avec une once de la seconde Ecorce de Sureau, bouillie dans une

pinte d'eau, ou avec une poignée de Capillaire de Canada, & quinze grains de Nître dans une pinte d'eau.

On peut substituer à ces pilules celles-ci plus faciles à faire.

Prenez, *Extrait de petite Centaurée, un gros & demi.*
Gomme Ammoniac, choisie.
Limaille d'Acier, de chacune un gros & demi.

Mêlez avec une suffisante quantité de syrop des cinq racines apéritives pour en faire des pilules de deux grains chacune, qu'on prendra matin & soir, au nombre de dix.

Quand le malade aura cessé l'usage de ces pilules, on lui fera prendre une prise de la poudre suivante :

Prenez, *D'Elatérium.*
De Gomme-gutte en poudre, de chaque un demi-gros.
D'Ipecacuanha, deux scrupules.
De Scammonée pulvérisée, trente grains.

Mêlez le tout ensemble pour en faire des paquets de six grains chaque. Le malade en prendra un paquet toutes les deux heures, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que cette poudre produise des évacuations suffisantes; & si elle occasionnoit quelques tranchées trop vives, on donnera au malade un bouillon pour empêcher l'effet de ce médicament. On ne prendra cette poudre, que de deux jours l'un.

Si l'on s'apperçoit d'une diminution sensible des eaux, il suffira, au bout de six jours que les prises de cette poudre seront finies, de reprendre l'apozème purgatif ci-dessus, de la même maniere que nous l'avons indiqué. Si cependant on ne voit aucun changement dans l'enflure, il faudra faire recevoir au malade la vapeur suivante :

Prenez, *Des Feuilles de Sauge.*
De Marjolaine.
De Thym.
De Laurier.
De Serpolet, de chaque deux poignées, ou seulement des deux premieres especes, trois ou quatre poignées.

Vous ferez infuser le tout dans six pintes d'eau bouillante : vous le verserez dans un vase que vous placerez entre les jambes du malade assis sur une chaise, ayant soin de l'entourer avec des couvertures, de façon que la vapeur se concentre autour de lui, & qu'elle ne puisse pas s'échapper au dehors.

Après que le malade aura fini ces bains de vapeurs, on le frotera avec une flanelle que l'on exposera à la fumée de parties égales de Succin en poudre & d'Æthiops minéral, que l'on jettera dans un réchaud sur des charbons ardens. Il faut continuer ces frictions pendant un demi-quart d'heure, & placer ensuite le malade dans son lit que l'on aura bien bassiné, en lui faisant prendre un verre de la boisson suivante :

Prenez, *De Racines de Scorsonere.*
De Patience, de chaque une once.
De Squine coupée par tranches, demi-once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau réduites à trois chopines.

Ajoûtez ensuite :

De Sassafras, de Sarcepareille, de chaque deux gros.
De Fleurs de Coquelicot, une demi-poignée.
De Sel Ammoniac, un gros.
De Syrop d'œillet, une once.

Passez la liqueur, & donnez-en un verre le plus chaud qu'il est possible au malade.

On réitérera les bains de vapeurs, avec les mêmes précautions, deux ou trois fois par jour, selon les forces & l'état du malade, & selon le bien qui paroîtra en résulter. On pourra aussi, si l'on veut, faire prendre tous les jours au malade des bains aromatiques, tels que nous les avons décrits à l'article Bain. *Voyez* BAIN.

En faisant tous ces remedes, il faut observer un régime exact, tel que celui que nous avons prescrit à l'article Hydropisie. *Voyez* HYDROPISIE.

Si le malade se trouve soulagé ou guéri de son anasarque, par l'usage suivi des remedes que nous venons de prescrire, il faut pour l'ors rétablir l'état des visceres,

& couper par-là la source de la reproduction des eaux. Le traitement est alors le même que celui de la Cachexie. *Voyez* CACHEXIE.

ANCHILOPS, s. f. amas de matiere entre le grand angle de l'œil & le nez. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

ANCHYLOSE, s. f. On nomme ainsi l'union de deux os articulés & soudés ensemble par le suc osseux, ou une autre matiere, de façon qu'ils ne fassent plus qu'une piece, & n'ont point de mouvement dans cette articulation.

Si les anchyloses viennent d'un virus vénérien, scrophuleux & scorbutique, ce qui sera indiqué par les symptomes propres à ces maladies, il faut attaquer la cause du mal. *Voyez* VÉROLE, ECROUELLES, SCORBUT, &, pour le traitement externe, le Dict. de Chir.

ANÉVRISME; ANEVRISME VRAI. Lorsque dans une artere sanguine il y a une étendue plus ou moins considérable, dont les tuniques, qui forment ses parois, ont cédé à la pression ou impulsion du sang, au point que le diametre de l'artere est devenu plus large dans cet endroit, ce qui y forme un sinus, la tumeur formée par le sang que contient ce sinus, se nomme *anévrisme* c'est-à-dire *dilatation*. On nomme cet anévrisme *anévrisme vrai*, pour le distinguer d'une tumeur formée par le sang artériel extravasé, & appellée *anévrisme faux*. (Voyez ci-dessous) Toutes les arteres du corps sont sujettes aux anévrismes vrais, mais spécialement celles dans lesquelles le sang est poussé avec le plus de force, parce quelles se trouvent moins éloignées du cœur: le cœur même est très-sujet aux anévrismes. Tout anévrisme vrai, qui se trouve, soit dans les arteres des extrémités, les bras ou les jambes, soit à la superficie du tronc, de la tête & du cou, se nomme *anévrisme vrai externe*, & on appelle *anévrisme vrai interne* celui qui se trouve dans les arteres qui occupent les cavités internes du corps, l'intérieur de la tête, de la poitrine & du bas-ventre.

Il peut arriver un anévrisme vrai, toutes les fois que le sang se porte avec une rapidité ou une force extraordinaire, ou fait un effort violent, à l'occasion de

quelqu'obſtacle, contre un point plus ou moins conſidérable d'une artere. Mais le plus ſouvent l'anévriſme ne ſe forme que parce qu'il y a une foibleſſe extraordinaire à la partie des parois ou tuniques de l'artere qui s'eſt dilatée.

Les cauſes de l'anévriſme vrai ſont, 1° les piquures & coupures des arteres : ſi une tunique eſt entamée, celles qui reſtent, ne pouvant plus réſiſter à l'effort du ſang contre cet endroit des parois, elles cédent plus ou moins promptement, mais ſans ſe rompre; ce qui forme un anévriſme vrai;

2° Les contuſions des arteres, aſſez violentes pour qu'une ou pluſieurs tuniques ſoient altérées dans leur organiſation, & affoiblies;

3° Les tiraillemens & diſtenſions aſſez fortes pour amincir ou affoiblir une portion d'artere;

4° Un effort violent du ſang qui eſt arrêté par quelqu'obſtacle que la nature s'efforce de ſurmonter;

5° Une étendue plus ou moins grande d'une artere peut être rongée, uſée, amincie par une humeur âcre, & ne plus réſiſter à la preſſion du ſang.

6° Les anciennes cicatrices des arteres cédent plus facilement que les parties ſaines.

7° L'amolliſſement d'une portion des tuniques des arteres, occaſionné par la graiſſe ou par quelqu'humeur morbifique. Ainſi l'on peut regarder comme des cauſes de l'anévriſme vrai, les fractures, les luxations, les tumeurs qui touchent aux arteres, exoſtoſes, ſquirrhes, &c, les efforts violens, vomiſſemens exceſſifs, accouchemens laborieux; lever un poids conſidérable, &c; les coups, chutes, &c; les terreurs ſubites, les humeurs rongeantes écrouelleuſes, vénériennes, ſcorbutiques, purulentes, ſanieuſes, ichoreuſes.

Les effets de l'anévriſme vrai ſont, quant à l'artere même qui en eſt attaquée, l'obſtruction des vaiſſeaux, de ſes tuniques; l'adhérence de ces vaiſſeaux, & des tuniques; l'état calleux des parois de l'artere, à l'endroit de l'anévriſme; ſouvent la concrétion du ſang en une ſubſtance polypeuſe, & comme charnue; la corruption du ſang, qui eſt en ſtagnation; une eſpece de

transudation de la sérosité du sang corrompu, l'érosion des tuniques par cette sérosité âcre, &c.

Les effets de l'anévrisme, quant aux parties voisines, sont leur compression par la tumeur, l'obstruction de leurs vaisseaux, l'inflammation, la difficulté du mouvement, tant de ces parties que du membre qui en est le siége, une tumeur à la peau, si l'anévrisme n'est pas situé profondément, l'érosion des parties voisines avec ulcere ou carie par la sérosité âcre du sang corrompu par la stagnation, les convulsions, &c.

Il y a encore une multitude d'autres effets des anévrismes vrais, qui sont différens selon l'artere attaquée d'anévrisme, selon la partie de l'artere qu'il occupe, selon l'étendue, le volume & l'ancienneté de l'anévrisme. *Voyez* les diverses especes d'Anévrismes.

L'anévrisme vrai, qui subsiste long-tems, se change ou dégénere en anévrisme faux; ce qui est suivi très-promptement d'hémorrhagie, de syncopes, de sueurs froides, de pâleur livide de froid des extrémités, de convulsions & de la mort, si cela arrive à un anévrisme interne. Le danger est presqu'aussi grand, si c'est un anévrisme externe ancien & profond. Enfin si l'anévrisme est récent & peu profond, il y a espérance d'être guéri. *Voyez* ANÉVRISME FAUX ci-dessous, & dans le Dictionnaire de Chirurgie.

Parmi les anévrismes vrais, il y en a que l'on reconnoît facilement : tels sont les anévrismes externes peu profonds & récens; d'autres, qu'il est difficile de reconnoître : tels sont les anévrismes externes fort profonds, & beaucoup sur l'existence desquels on ne peut avoir que des probabilités. De ce genre sont presque tous les les anévrismes internes : il faut sur-tout prendre garde de confondre les anévrismes externes avec des tumeurs qu'on croie devoir faire suppurer, amollir ou ouvrir; car dans les deux premiers cas, le traitement augmenteroit le mal; & dans le second, il causeroit la mort.

On regarde, en général, comme des moyens de reconnoître les anévrismes externes, le lieu de la tumeur, sa forme arondie, sa couleur; sa consistance molle, s'il est récent; les pulsations, s'il est récent & peu

considérable ; la disparition de la tumeur, quand on la presse, & son retour ; les causes qui peuvent le produire, les effets indiqués ci-dessus, &c.

Les funestes suites de l'anévrisme vrai que l'on changeroit en anévrisme faux, si on l'ouvroit, doivent rendre très-circonspects sur l'ouverture des tumeurs qui peuvent être anévrismales : il y a plusieurs exemples de ces fatales méprises.

Les anévrismes internes sont accompagnés des mêmes phénomenes que les anévrismes externes ; mais la plûpart ne sont point sensibles : on ne peut les connoître ou les présumer que par la connoissance des causes, par les effets & par les accidens convulsifs. (*Voyez ci-dessus.*) L'anévrisme vrai interne est un mal incurable, parce qu'on n'y peut pas porter remede par la compression ni par l'opération. Le mal continue de faire des progrès jusqu'à ce que l'artere soit ouverte, déchirée, & qu'il soit survenu une hémorrhagie qui est mortelle : aussi les personnes attaquées d'anévrismes internes, à quelque artere considérable, périssent-elles le plus souvent de mort subite.

Le traitement, que l'on peut employer dans le cas d'anévrisme interne, n'est que palliatif ou propre à empêcher ses progrès : du moins les guérisons radicales sont très-rares. Ce traitement consiste à établir une espece d'équilibre entre la force ou l'impulsion du sang & le degré de résistance qu'ont les parois de l'artere, & spécialement de l'anévrisme. Pour y réussir, on emploie les saignées réitérées, qui diminuent l'impétuosité du sang, sa raréfaction, sa quantité, &, par conséquent, sa force. On prescrit des médicamens laxatifs, rafraîchissans, délayans, & une diéte sévere, qui détruisent & préviennent la plénitude, la raréfaction, l'irritation & tout ce qui anime la circulation. Le repos du corps, la tranquillité de l'esprit sont nécessaires. On ne doit faire absolument aucun effort ; & on évitera la toux & le vomissement & tout ce qui est convulsif. Lorsqu'on aura, par les moyens précédens, affoibli la circulation à-peu-près au même degré où le sont les parois des arteres, il y aura lieu d'espérer que les pa-

rois de l'anévrisme reprendront par leur élasticité leur forme ordinaire. Il faut pour lors s'occuper à fondre ces substances polypeuses, le sang grumelé coagulé dans l'anévrisme : ainsi on joindra à l'usage des remedes précédens celui des substances legérement fondantes ou savonneuses, le Savon médicinal, la Crême de Tartre, le Nître, la Gomme ammoniac, les Légumes savonneuses, les Fruits d'été bien mûrs, regardés comme savonneux; si le malade a les nerfs très-sensibles, aisés à irriter, il est à propos de lui faire prendre quelque calmant en petite dose, soit du Syrop Diacode, soit de l'Opium.

Quand la cessation des symptomes ou effets de l'anévrisme indiquera, depuis un peu de tems, que l'artere a repris sa premiere forme, on pourra permettre au malade un régime de vie capable de fortifier peu-à-peu tous les solides du corps, des alimens moins relâchans, moins délayans, moins savonneux, un peu plus d'exercice, mais jamais les remedes ni les alimens propres à échauffer, raréfier & irriter. Il est plus ordinaire que les accidens, qui subsistent, obligent de suivre toute sa vie le même traitement pour entretenir l'équilibre ou une égalité de force dans la circulation du sang qui fait effort sur les parois de l'anévrisme, & dans l'élasticité ou la solidité des parois qui doivent résister pour que l'anévrisme n'augmente pas en étendue, & qu'il ne dégénere pas en anévrisme faux. L'anévrisme externe profond n'admet pas le plus souvent d'autre traitement que le palliatif. (*Voyez* ci-dessus & le Dictionnaire de de Chirurgie.) L'anévrisme externe ancien ne peut, dans bien des cas, être traité autrement que par les remedes palliatifs, exposés ci-dessus & dans le Dictionnaire de Chirurgie.

Si l'anévrisme externe est récent & peu profond, on emploie pour le guérir, 1° le traitement conseillé ci-dessus pour l'anévrisme vrai interne, 2° la compression ou l'opération décrites dans le Dictionnaire de Chirurgie au mot ANÉVRISME.

Il y a des cas où l'anévrisme externe, même récent, ne peut être traité par la main du chirurgien : tels sont

ceux où il se trouve à une artere considérable, dès sa sortie d'une cavité; on ne peut alors pratiquer la compression ni faire d'opération.

Les apparences peuvent faire croire qu'il y a deux anévrismes, tandis qu'il n'y en a réellement qu'un que quelque corps sépare en deux parties.

On a cru des malades guéris d'un anévrisme, parce qu'il avoit été plus ou moins de tems sans se faire sentir, ou parce qu'il avoit changé de place; on observe des anévrismes sans pulsations: on sent à quelques anévrismes un tremblement. Il y a des anévrismes composés de plusieurs très-peu éloignés. On a vu des arteres anévrismales, dans une très-grande étendue, toucher & comprimer fréquemment les anévrismes externes, & dangereux, premierement, parce que l'on fait refouler le sang vers le cœur, la tête, &c; ce qui cause des angoisses & des vertiges; secondement, parce que les filamens polypeux, qui se forment dans les anévrismes, étant portés par la pression dans le canal artériel, & venant à entrer ensuite dans de plus petits vaisseaux, peuvent y interrompre la circulation; troisiemement, parce qu'il est à craindre qu'on ne fasse rompre les tuniques délicates & minces. Nous n'ignorons pas qu'il y a plusieurs médicamens, tant simples que composés, que l'on vante comme capables d'opérer la guérison des anévrismes; mais l'expérience & le raisonnement s'accordent à prouver qu'il n'existe pas pour ces maux de remede spécifique, ni interne ni externe.

Anévrisme faux. Lorsque les tuniques d'une artere sanguine sont ouvertes dans une étendue plus ou moins considérable sans que la partie supérieure soit entiérement détachée de l'inférieure; si le sang ne sort pas au-dehors, mais se fait un passage dans le tissu cellulaire, de maniere à y former une tumeur plus ou moins considérable, cette tumeur se nomme *anévrisme faux*: elle grossit tant que les parties environnantes cédent, ou jusqu'à ce qu'un caillot de sang bouche l'ouverture de l'artere. Tout ce qui peut produire une solution de continuité dans une partie du canal d'une artere peut, par conséquent, occasionner un anévrisme

faux ; mais les principales causes sont, 1° l'anévrisme vrai dont le sac s'ouvre ou par l'effort continu du sang, la force de son impulsion, ou parce que le sang corrompu, sanieux le ronge ; 2° toutes les causes de l'anévrisme vrai, en les supposant à un plus haut degré, ou les tuniques des arteres plus foibles, la plénitude, la raréfaction du sang, les coupures, piquures, plaies, contusions, efforts, distensions, tiraillemens, érosions ; en un mot, tout ce qui peut occasionner une solution de continuité dans une portion du canal d'une artere, soit qu'elle arrive par la foiblesse des tuniques de l'artere, soit que l'impulsion du sang y donne lieu.

L'anévrisme faux se nomme *anévrisme externe*, lorsqu'il a son siége aux extrémités de la surface du tronc, du cou, de la tête. On l'appelle *anévrisme interne*, quand il se trouve dans la tête, la poitrine ou le bas-ventre : voici les effets de l'anévrisme faux. Le sang extravasé se coagule ; les parties voisines sont comprimées ; les fonctions de ces parties sont lésées, ainsi que la circulation du sang.

Lorsque l'anévrisme faux est externe, le sang s'amasse sous les tégumens communs, le tissu cellulaire & la peau : il se forme dans cet endroit une tumeur qui se fait voir à la peau, parce que cette partie céde, pour l'ordinaire, plus que celles qui sont dessous ; les parties voisines sont comprimées ; ce qui fait naître des obstructions, stagnations, inflammations, la difficulté du mouvement & du sentiment, la gangrene dans ces parties : le sang coagulé se change en matiere purulente, sanieuse, ichoreuse, &c.

On reconnoît assez facilement l'anévrisme faux externe par sa position sur une artere, par la tumeur qui est inégale & large, moins molle que dans l'anévrisme vrai, noirâtre ou livide ; par son progrès considérable, par la gangrene des parties voisines, par le défaut de pulsation, par l'existence des causes qui peuvent produire ce mal, tels que la saignée suivie d'une tumeur à l'endroit de la piquure, soit dans le moment de l'opération, soit peu de tems après ; les efforts pour élever des poids considérables, les chutes, coups, &c.

par la connoiſſance d'un vice ſcorbutique, cancéreux dans le ſujet, &c.

Il eſt bien plus difficile de connoître l'anévriſme faux interne : cependant on y parvient quelquefois en réflechiſſant ſur les cauſes expoſées ci-deſſus, & ſur les effets de l'anévriſme vrai interne.

Nous n'avons pas de traitement capable de guérir les anévriſmes faux internes, parce qu'il n'eſt pas poſſible de faire fermer l'ouverture de l'artere, ni d'empêcher l'écoulement du ſang qui continue juſqu'à la mort qui ne tarde pas beaucoup. Après un pareil accident, on ne peut employer qu'un traitement palliatif pour retarder la mort. (*Voyez* la cure de l'anévriſme vrai ci-deſſus, & le mot HÉMORRHAGIE.) Mais, lorſque l'anévriſme faux eſt externe, on peut le guérir par le moyen de l'opération, du moins s'il n'eſt pas très-profond ni aſſez ancien pour qu'il y ait gangrene, ou que la maſſe des humeurs ſoit déja infectée par la réſorbtion de l'humeur purulente & ichoreuſe, dans laquelle le ſang a dégénéré. (*Voyez* l'opération de l'anévriſme, au mot ANÉVRISME, dans le Dict. de Chirurgie.) Dans les cas où la cure radicale n'eſt pas praticable, il faut tenter la cure palliative. *Voyez* ANÉVRISME VRAI.

ANÉVRISME DU CŒUR. *Voyez* CŒUR. (*maladies du*)

ANGINE, ſ. f. eſpece d'inflammation à la gorge, accompagnée de fiévre, de douleur & d'étranglement. *Voyez* ESQUINANCIE, MAUX DE GORGE.

ANGOISSE, ſ. f. inquiétude; ſentiment de ſuffocation accompagnée ſouvent de palpitation, de triſteſſe.

Pluſieurs cauſes peuvent donner de l'angoiſſe : la plénitude occaſionnée par le trop de nourriture, & par le défaut d'exercice, ou par le chagrin. Comme c'eſt plus un ſymptome qu'une maladie, nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur cet article. *Voyez* PLÉNITUDE.

ANOREXIE, ſ. f. C'eſt un dégoût pour tous les alimens, occaſionné par quelque dérangement de l'eſtomac. *Voyez* DÉGOUT.

ANTHRACOSE, ſ. f. anthrax ou charbon des pau-

pieres; c'eſt une tumeur d'un rouge livide, qui s'éleve aux paupieres, qui y cauſe une chaleur & une tenſion conſidérables, accompagnées de douleur, de pulſation & de fiévre.

Cette maladie eſt ſi vive, qu'il s'y forme quelquefois une eſcarre, comme ſi on y avoit appliqué le feu.

L'anthracoſe ſe trouve quelquefois compliquée avec l'érésipelle de la face & le gonflement des glandes parotides.

On attribue la cauſe de l'anthrax des paupieres à un ſang inflammatoire, ou brûlé & deſſéché par l'ardeur du ſoleil, ou par des travaux durs & pénibles.

On remarque que cette maladie n'attaque preſque que les gens de la campagne, & ceux des villes, qui ſont accoutumés à des exercices violens.

On obſerve que cette maladie eſt plus commune dans les ſaiſons dans leſquelles la chaleur & la ſéchereſſe ſont exceſſives.

On doit porter remede ſur le champ à cette maladie: dès qu'on s'apperçoit de la formation de la puſtule, il faut avoir recours aux ſaignées, donner beaucoup de lavemens rafraîchiſſans & des boiſſons aqueuſes. On applique dans le commencement ſur la partie malade des compreſſes trempées dans de l'eau-de-vie, dans laquelle on fait fondre un peu de nître.

Si l'on ne peut appaiſer l'inflammation, & que l'eſcarre ſe forme, on l'inciſe avec une lancette, & on la lave avec une lotion faite d'onguent ægyptiac, diſſous dans le vin ou l'eau-de-vie.

Si la tumeur eſt conſidérable, on ſcarifie les parties gonflées à la circonférence de l'eſcarre, & on applique des cataplaſmes émolliens & réſolutifs.

Il faut obſerver de faire les ſaignées plus ou moins abondantes, ſelon la nature, l'âge & le tempérament du ſujet; par ces moyens, on borne les progrès de l'eſcarre dont on prévient la chute, avec des onguens digeſtifs: on travaille enſuite à mondifier, & à cicatriſer l'ulcere. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ANTHRAX, ſ. f. *Voyez* CHARBON.

APHONIE, ſ. f. C'eſt une incapacité de produire des ſons articulés, qui naît de quelque défaut dans la

langue & dans les autres organes de la parole.

Plusieurs causes donnent naissance à cette maladie ; d'un côté, la rigidité & la sécheresse des fibres, ou la cessation du fluide nerveux dans les nerfs ; de l'autre, l'obstruction des vaisseaux qui constituent l'organe de la voix, par fluxion, ou par le transport de quelqu'humeur que ce soit.

Les vieillards & les personnes qui se livrent à des exercices violens, & qui font un grand usage de liqueurs spiritueuses, sont dans le premier cas.

Tous ceux qui sont sujets à quelques vices particuliers de la lymphe, ou qui ont essuyé un air froid ou la suppression de quelqu'évacuation, peuvent aussi éprouver une extinction de voix ; telles sont les filles qui perdent leurs régles par quelque frayeur subite, qui, tout d'un coup, sont privées de l'usage de la voix.

Il en est de même d'un corps étranger, d'une inflammation, d'un abcès, qui peuvent gêner ou détruire, en quelque façon que ce soit, le mouvement de la parole & la liberté de la voix.

Quand l'aphonie reconnoît pour cause la paralysie des nerfs, ce qui vient ordinairement à la suite d'une apoplexie, il faut avoir recours aux remedes indiqués dans ces maladies. *Voyez* APOPLEXIE, HEMIPLÉGIE, PARALYSIE.

Si cette indisposition vient de la sécheresse & de la rigidité des fibres, il faut avoir recours à la saignée, au petit lait, aux lavemens, aux bains ; & on doit sur-tout éviter tout ce qui peut enflammer & dessécher le sang, & se réduire à un régime doux & humectant. *Voyez* RÉGIME.

Quand l'aphonie est produite par quelques vices particuliers du sang ou de la lymphe, comme vérole, scorbut, écrouelles, &c. on y remédie, en les détruisant. *Voyez* LYMPHE, & VICES DE LA LYMPHE.

Voici une tisane adoucissante pour lubréfier, adoucir le gosier, quand il est sec & rude, & pour dégager toutes ces parties, lorsqu'elles sont embarrassées.

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*
De la Graine de Lin renfermée dans un nouet.

Des Fleurs de Tussilage, une bonne pincée.
De la Réglisse, deux gros.

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante; &, après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur pour boisson ordinaire legerement dégourdie.

Voici quelques tablettes qui sont très-adoucissantes, & qui conviennent dans tous les cas où une sérosité âcre & salée se jette sur les organes de la voix.

Prenez, *De la Racine de Guimauve séchée & pulvérisée, une once.*
Du Sucre blanc, quatre onces.

Mêlez le tout, & faites-en des tablettes avec une suffisante quantité de mucilage de gomme adraganth.

Quand l'aphonie ne cede point aux remedes ci-dessus indiqués, on a recours aux suivans:

Prenez *une chopine de Lait de Vache écrémé.*
Faites-le bouillir, & ajoûtez-y
Une chopine d'infusion de Véronique mâle, avec suffisante quantité de Sucre candi,
pour en prendre dans la journée un verre, d'heure en heure.

Si, malgré ces remedes, la voix n'est pas plus libre ni plus forte, on appliquera un emplâtre véficatoire, large comme un petit écu, à la nuque, en le renouvellant tous les deux jours, & mettant d'un jour l'un, par-dessus, une feuille de poirée couverte de beurre frais.

Quand l'extinction de la voix provient d'un exercice trop violent avec les femmes, ou d'un épuisement de soi-même, on ne peut détruire cette incommodité, qu'en prenant de la tranquillité, & changeant de conduite. C'est sur-tout à l'âge de puberté que les jeunes gens se livrent le plus aux plaisirs de l'amour; aussi en sont-ils incommodés pour le reste de leurs jours. Il y a entre la voix & les parties de la génération un accord parfait: quand on se ménage du côté de l'exercice vénérien, la voix est plus mâle & plus vigoureuse; elle devient au contraire grêle & foible, quand on n'est pas modéré sur cet article. L'exemple des châtrés & des eunuques prouve manifestement ce que nous venons de dire; ils perdent la force de leur voix avec leurs parties.

Les

Les maladies longues, qui attaquent le poumon ou la gorge, ſont ſujettes à produire l'extinction de voix, comme cela ſe remarque dans la pulmonie & dans l'aſthme, où tous les vaiſſeaux ſe bouchent & s'obſtruent, & empêchent l'air d'exécuter le méchaniſme de la voix. On y remédie, en faiſant les remedes propres pour ces maladies. *Voyez* ASTHME. PULMONIE.

S'il arrivoit que ce fût un corps étranger, introduit dans la trachée-artere, qui fût cauſe de l'aphonie, on ne pourroit y remedier, qu'en le faiſant ſortir de ce canal, par le moyen de la bronchotomie. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Ce ſont quelquefois des ulceres ſur les muſcles qui ſervent à l'organe de la voix, qui ſont cauſe de l'aphonie; en ce cas, la guériſon eſt très-difficile: tout ce que l'on peut faire, c'eſt de détourner l'humeur qui eſt ſur cette partie, par le moyen d'un emplâtre véſicatoire, ſe ſervir du lait de vache pour toute nourriture, & de faire uſage des balſamiques que nous avons indiqués à l'article Ulcere. *Voyez* ULCERE.

APHTHES, ſ. m. petits ulceres ronds & ſuperficiels qui occupent l'intérieur de la bouche, le palais, la langue, les gencives, & qui ſont accompagnés d'une chaleur brûlante.

Le ſiége principal de cet accident eſt l'extrémité des vaiſſeaux qui ſéparent la ſalive, & de toutes les glandes qui fourniſſent une humeur ſemblable; ce qui fait que non-ſeulement les levres, les gencives, le palais, la langue, le goſier, la luette, mais même l'eſtomac & les inteſtins grêles, & quelquefois les gros inteſtins, ſe trouvent attaqués de cette maladie.

La cauſe de ces accidens eſt une lymphe âcre & viſqueuſe, qui occaſionne, par ſon ſéjour, ces eſpeces d'ulceres: les enfans & les vieillards y ſont expoſés, parce que, dans les uns & dans les autres, les humeurs ſont ſujettes à devenir âcres & viſqueuſes.

Dans le premier cas, il faut veiller ſoigneuſement au lait de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à ſon nourriſſon; le petit-lait convient parfaitement à l'enfant: tandis qu'on lui diminuera le lait de ſa nourrice, l'on

fera boire à la nourrice une décoction d'orge & de réglisse, pour rendre son lait moins âcre.

On peut appliquer à l'extérieur, sur ces sortes d'aphthes, le suc de joubarbe cuit à parties égales avec du lait, pour en imbiber avec une plume les endroits ulcérés ; on peut aussi se servir de la racine de fenouil en poudre, incorporée dans un peu de miel, ou d'une infusion de fumeterre dans du petit-lait.

Quand les aphthes attaquent les vieillards, on doit avoir soin de leur prescrire un régime doux & humectant, & de leur faire prendre beaucoup de boisson aqueuse.

On lavera ces aphthes avec une décoction de racine de quintefeuille & de sarriette, à laquelle on ajoûtera une pincée de véronique bouillie dans du lait, & quelques cuillerées de suc de cresson pour se gargariser.

On peut aussi appliquer une petite pierre de vitriol sur ces petits ulceres, quand ils commencent ; il n'en faut quelquefois pas davantage pour le détruire, ce que l'on recommence plusieurs fois par jour.

Les aphthes qui attaquent les adultes, sont ordinairement précédés de fiévre continue, accompagnés de diarrhée & de dyssenterie, de nausées, de la perte de l'appétit, de foiblesse, de stupeur & d'assoupissement.

Les remedes appropriés pour la cure de cette maladie, sont les saignées, les humectans, & les boissons propres à entretenir une moiteur continuelle.

On peut se servir pour gargarisme d'une décoction de miel, animée d'un peu d'esprit de vin camphré.

Lorsqu'on est venu à bout de faire tomber les aphthes, il suffit de se gargariser avec une décoction de racine de guimauve dans du lait.

Enfin on termine le traitement par un purgatif, composé d'un gros de rhubarbe concassée, infusée dans un verre d'eau, auquel on ajoûtera deux onces de manne.

A la suite des maladies vénériennes, il survient quelquefois des aphthes ; mais ils se guérissent avec les remedes propres à ces sortes de maladies. *Voyez* VÉROLE, ULCERE VÉROLIQUE.

On voit quelquefois de ces sortes d'aphthes qui surviennent tout d'un coup à la bouche & aux levres,

quand on a bu dans un verre mal rinsé, ou après quelqu'un de mal-sain. Le meilleur remede est de toucher la partie avec un peu de dissolution de vitriol dans l'eau, dont on imbibe un coton, & dont on frote la partie jusqu'à ce qu'il s'y forme une escarre, qui tombe à la suite.

Il y a des maux de gorge gangreneux, où il se forme des aphthes à la bouche, & sur-tout vers les amygdales. Voici un gargarisme qui est propre pour les détruire.

Prenez, *D'Eaux de Plantain,*
& de Roses, de chaque deux onces.
De sel de Saturne, un gros.
De syrop de Meures, trois gros.

Pilez le tout pour en faire un gargarisme, dont on frotera les aphthes plusieurs fois par jour, si l'on ne peut pas se gargariser, ou que les aphthes soient trop enfoncées dans la gorge; on peut couper un petit linge attaché au bout d'une plume, qu'on trempera dans le gargarisme, & qu'on appliquera sur la partie affectée plusieurs fois par jour.

Les médecins modernes ont reconnu une autre espece d'aphthes, qui ne sont que symptomatiques, & qu'on voit souvent arriver dans les fiévres aiguës, sur-tout les putrides : ils sont plus fréquens dans les pays septentrionaux, que dans tout autre. On les observe rarement en France. *Voyez* l'article FIÉVRE PUTRIDE.

APHTHES DES ENFANS. *Voyez* ENFANS. (*maladies des*)

APOPLEXIE, s. f. maladie dans laquelle il se fait une suspension de tous les mouvemens qui dépendent de la volonté & de l'action des sens, accompagnée d'un ronflement & de difficulté de respirer, & dans laquelle le pouls a coutume de se soutenir jusqu'à ce que la mort approche.

Le jeu du poumon & la circulation du sang ne sont cependant point interrompus; la respiration & le battement des arteres en sont même plus forts.

C'est une affection qui jette le malade dans un profond sommeil, accompagnée d'une espece de sifflement provenant de la poitrine, auquel les médecins ont donné le nom de *stertéur*.

On distingue deux sortes d'apoplexie, l'une que l'on appelle *sanguine*, ou vulgairement, *un coup de sang*; la seconde est l'apoplexie séreuse ou d'humeurs.

Les tempéramens sanguins, forts & robustes; les gens qui ont passé l'âge viril, qui ont beaucoup de couleur au visage, qui ont les yeux rouges & enflammés, qui ont le cou court, la poitrine étroite, des douleurs de tête violentes, & qui, dans l'état de santé, ont le pouls plus dur & plus fort, les vaisseaux plus pleins & plus tendus, & sur-tout les extrémités plus chaudes, sont plus sujets que les autres à l'apoplexie sanguine.

On reconnoît l'apoplexie séreuse au tempérament pituiteux, à l'âge plus avancé du malade, aux pesanteurs de tête, aux éblouissemens, à l'affaissement de tout le corps, & à la saison dans laquelle cette maladie se déclare. L'apoplexie séreuse est plus fréquente en hyver, & l'apoplexie sanguine plus commune en été.

Les causes de l'apoplexie sanguine sont d'abord l'abondance du sang, la mollesse & la flexibilité des vaisseaux du cerveau, la suppression de quelqu'hémorragie habituelle, ou de quelqu'autre évacuation sanguine, comme le flux hémorrhoïdal & le flux menstruel, le trop grand usage des liqueurs spiritueuses, le défaut d'exercice, & généralement tout ce qui peut augmenter la formation du sang.

Les causes de l'apoplexie séreuse viennent de l'épaississement de la lymphe, & de l'abondance des humeurs, de la délicatesse & de la molleſse des fibres, de la suppression de quelqu'évacuation pituiteuse, de la fréquentation d'un air lourd & épais, d'un trop grand usage des alimens nourrissans, d'un sommeil, & d'un repos trop long, & d'une vie molle & oisive.

L'apoplexie est le fléau de l'humanité & l'écueil de la médecine, la plûpart de ceux qui en sont frapés périssent; le peu qui en réchappent, se trouvent souvent accablés de maux très-graves.

Lorsque la respiration est très-laborieuse, la maladie est mortelle; quand le jeu de la respiration est plus libre, il reste quelqu'espérance.

La fièvre qui se déclare dans l'apoplexie est un très-

bon signe, parce qu'elle prouve que la nature se réveille, & qu'elle concourt à dissiper les obstacles qui nuisent à la circulation.

Apoplexie sanguine, ou Coup de sang.

La cure de l'apoplexie sanguine consiste dans la saignée prompte & fréquente; quelques praticiens la conseillent des deux bras tout à la fois; il est bien plus sage de la pratiquer au pied, ou, ce qui seroit encore plus efficace, à la jugulaire; on pourroit même en ce cas avoir recours à la saignée de l'artere, quand on veut donner un secours très-prompt, comme on le fait dans les grandes ophthalmies.

Quand on aura, par les saignées multipliées, suffisamment dégagé les vaisseaux, & qu'on aura donné plus de liberté à la circulation, pour lors il faut avoir recours aux vomitifs, tel que l'émétique, donné à la dose de six, de huit, dix, douze grains par intervalle, selon l'âge & les forces du malade.

Après la premiere ou la seconde saignée, on peut donner le lavement qui suit :

Prenez, *du Séné, trois gros.*

Faites-le bouillir dans trois demi-septiers d'eau que vous réduirez à une chopine; coulez la liqueur, & ajoûtez-y :

De l'Electuaire Diaphœnic, une once.
De Vin Emétique trouble, trois onces,

pour un lavement.

Il est bon d'observer que l'émétique est infiniment aidé de son opération, lorsqu'il est associé avec le séné, soit dans les lavemens, soit dans les potions purgatives, lesquels, par ce moyen, deviennent de puissans fondans.

Il faut répéter les saignées, les émétiques, les lavemens, selon leur plus ou moins grande efficacité, & suivant le degré de la maladie.

Quand tous ces remedes sont inutiles, on a recours à tout ce qui peut exciter le mouvement, comme le tabac, la bétoine, l'eau de Luce que l'on fait respirer au malade, pour tâcher de le faire éternuer. On peut

pousser des cris violens à ses oreilles, le piquer, lui arracher des poils, pour tâcher d'animer la nature, de quelque façon que ce soit.

Quand les saignées ont été multipliées sans succès, & que les autres remedes ont été inutiles, on peut mettre en usage les emplâtres véficatoires, tant à la nuque, qu'au gras des jambes; on les laisse mordre sur la peau pendant un jour, après quoi, on frote la plaie avec de l'onguent basilicon, ou avec un peu de beurre frais, que l'on recouvre d'une feuille de poirée; & on renouvelle deux fois par jour l'appareil.

Quand on a employé inutilement tous ces remedes, on peut prescrire la potion suivante, pour ranimer le jeu des solides, & travailler à la division des humeurs.

Prenez, *Des Eaux distillées de Scabieuse.*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
De Teinture de Myrrhe, un demi-gros.
De Tartre stibié, six grains.
De Lilium, demi-gros,
De Syrop d'Œillet, demi-once,
pour prendre par cuillerées.

On peut omettre la potion ci-dessus, ou lui substituer celle-ci.

Prenez, *De l'Eau de Méliſſe, deux onces.*
De la Liqueur de Corne-de-Cerf succinée, trois gros.
D'Oximel scillitique, une once.

Mêlez le tout, pour en prendre par cuillerée d'heure en heure.

Il est toujours dangereux, ou au moins inutile de donner des potions trop irritantes dans l'apoplexie sanguine.

Si cette potion réussit, & que le malade donne des preuves de connoissance, on lui fait prendre les eaux de Balaruc, dans lesquelles on met un paquet de sel de seignette sur la pinte, & deux grains d'émétique. On peut suppléer aux eaux de Balaruc par la boisson suivante.

Prenez, *De Sel de Glauber, demi-once.*
De Tartre stibié, six grains.

De Limaille d'acier très-fine, une once.

Faites fondre le tout dans trois pintes d'eau de rivière. Pour boisson, un verre toutes les deux heures, après quoi, on aura recours à l'apozème qui suit :

P. *Des Racines de Scabieuse.*

De Scorsonere, de chaque une once.
De Feuilles de Chicorée sauvage, une demi-poignée.
De Bois concassé de Squine, une once.
De Feuilles de Séné, une demi-once.
De Sel de Glauber, deux gros.
De Syrop de Nerprun, une once.
D'Eau commune, trois chopines,

pour réduire à pinte : on ajoûtera sur la fin, le sel, le séné & le syrop. On passera le tout pour en prendre deux verres le matin, de deux jours l'un, pendant huit jours.

Quoique cet apozème puisse être employé dans certains cas, il faut cependant observer que son usage doit être dirigé par un médecin éclairé & prudent.

On peut aussi faire prendre au malade les bouillons suivans :

Prenez, *De Collet de Mouton, une demi-livre.*
Une Vipere coupée en quatre.
De la Racine de Scorsonere, une once.
Des Feuilles de Scolopendre, une poignée.
Des Bois de Gayac & de Sassafras, de chaque demi-once.

Faites du bouillon, d'abord dans deux pintes d'eau réduites à trois chopines : ajoûtez ensuite la racine, les feuilles & les bois, que vous laisserez infuser auprès du feu, dans un vaisseau bien couvert pendant demi-heure ; passez le tout, pour en prendre un bouillon le matin, & l'autre, sur les six heures du soir, pendant huit ou quinze jours.

Apoplexie séreuse.

L'apoplexie séreuse exige un traitement tout différent de celui qu'on vient de tracer : les saignées n'y réussissent point ; &, comme disent Hippocrate & Celse, lorsque dans cette maladie les saignées ne donnent pas quelque soulagement, elles deviennent très-nuisibles par le

relâchement qu'elles occasionnent, & par l'engorgement qu'elles favorisent.

On commencera par donner au malade un lavement, tel qu'on l'a décrit ci-dessus ; immédiatement après on prescrira l'émétique, à beaucoup plus forte dose, que dans l'apoplexie sanguine ; on mettra en usage la poudre sternutatoire suivante :

Prenez, *De la Poudre d'Ellébore blanc, douze grains.*
D'Euphorbe, cinq grains.

Mêlez le tout ensemble, & soufflez-en dans le nez du malade, avec un tuyau de plume.

Si le sommeil n'est pas si profond, on peut se contenter d'employer la poudre qui suit :

Prenez, *Des Feuilles sèches de Bétoine.*
De Marjolaine.
De Lys des Vallées, de chacune un gros.

Pulvérisez-les, & les mêlez exactement, & soufflez-en dans le nez, comme ci-dessus.

Ces deux poudres excitent l'éternuement, & sont très-propres à réveiller les apoplectiques.

On ne doit point oublier en même temps d'avoir recours aux emplâtres vésicatoires, aux ventouses, aux scarifications que l'on fait dans les différentes parties du corps.

Si l'on s'appercevoit qu'il y eût une foiblesse considérable dans le pouls, & qu'on eût à craindre que le malade ne périt dans l'effet des remedes, on pourroit avoir recours à la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux de Mélisse simple.*
De Chardon-bénit, de chacune trois onces.
De Fleurs d'Orange.
De Cannelle, de chacune deux gros.
De Tartre émétique, dix grains.
De Kermès minéral, six grains.
De Lilium de Paracelse demi-gros.
De Syrop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour un julep, en trois doses, de quatre heures en quatre heures.

On peut substituer à la formule ci-dessus la potion suivante :

Prenez ; *Des Eaux de Mélisse & de Cannelle, de chacune trois onces.*
Tartre stibié, dix grains.

Partagez en trois doses, pour prendre, de quatre en quatre heures.

Si cette potion réveille le mouvement du sang & ranime la nature, on pourra pour lors recourir aux remedes indiqués ci-dessus à la page 60.

Malgré tous les signes qu'on vient de donner des deux especes d'apoplexie, il se trouve des cas dans la pratique, qui en imposent aux médecins, & dont on a beaucoup de peine à faire la distinction ; il y a des indigestions qui jettent tout-à-coup le malade dans une perte de connoissance & dans la privation de ses sens, comme s'il étoit attaqué d'une apoplexie ; on doit, en pareille circonstance, s'informer de ceux qui connoissent le malade, de l'heure où son accès l'a pris ; si c'est au sortir de table, si le malade est grand mangeur, & s'il est sujet aux indigestions ; auquel cas il est essentiel de commencer par lui donner un vomitif & des lavemens purgatifs pour débarrasser l'estomac & le bas-ventre pour se procurer la facilité de pratiquer ensuite la saignée.

Si l'on oublioit cette précaution, & qu'on saignât sur le champ le malade, on lui donneroit le coup de la mort.

On voit tous les jours des praticiens qui commencent par faire saigner les malades dans toute sortes d'apoplexie, & qui en même tems leur donnent des doses très-fortes, & très-souvent répétées d'émétique.

Cette conduite est inconséquente : si c'est une apoplexie sanguine, une saignée ne suffit point pour détendre les vaisseaux ; & l'émétique que l'on donne en pareil cas, jette le malade dans des convulsions continuelles, & ne produit aucune évacuation, comme on le voit tous les jours vis-à-vis certains malades, qui d'un côté sont apoplectiques, & de l'autre épileptiques. Si l'apoplexie est séreuse, la saignée devient inutile, & on peut dire même mortelle, puisqu'elle relâche encore plus les fibres, & par-là sert à augmenter l'embarras dans la circulation.

On doit donc bien prendre garde de se tromper, & de donner dans l'une des deux especes de cette maladie les remedes qui conviennent à l'autre.

Dans la plûpart des apoplexies, il est toujours bon de débuter par un lavement purgatif, parce que ces maladies sont presque toujours compliquées avec d'anciennes indigestions ou un amas actuel de matiere corrompue dans l'estomac.

Toutes les personnes qui ont échappé à quelqu'attaque d'apoplexie, & qui craignent les rechutes, doivent se purger souvent, observer un bon régime de vivre, & manger peu le soir. Ces attentions leur feront plus profitables que tous les sachets anti-apoplectiques, qui ne servent qu'à enrichir les charlatans qui les débitent, & à duper les gens qui s'en servent.

Voici un opiat qui est très-bon pour les préserver de rechutes.

Prenez, *De Semence de Moutarde, deux onces.*
De Sel Ammoniac, deux gros.
Des Feuilles séches d'Origan.
De Menthe, de chacune six gros.

Pulvérisez le tout, & incorporez-le avec une suffisante quantité de syrop de pivoine simple.

La dose est d'un gros le matin à jeun, & autant sur les cinq heures du soir, enveloppé dans du pain à chanter, en avalant par-dessus un gobelet de la tisane que nous allons décrire :

Prenez, *De la Racine de Raifort sauvage, ratissée & coupée par morceaux, deux onces.*
De la Semence de Moutarde, contuse, une once & demie.

Versez sur le tout trois chopines d'eau bouillante, & laissez infuser pendant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes dans un vaisseau couvert, & lutez avec de la pâte ; coulez la liqueur pour en faire usage.

On doit observer que cet opiat & cette tisane ne conviennent que dans les suites de l'apoplexie séreuse, & qu'elle seroit nuisible dans l'apoplexie produite par l'abondance du sang. On peut y suppléer par les bouil-

lons que nous avons décrits à l'article Acreté, & par des purgations douces & des saignées faites de tems en tems.

APOSTÈME, s. m. tumeur contre nature, produite par quelqu'humeur. *Voyez* ABCÈS. *Voyez* TUMEUR. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

APOZÈME, s. m. C'est une forte décoction de racines, de feuilles & d'autres ingrédiens. On les rend quelquefois purgatifs, quand on y fait infuser des drogues propres à purger.

Il faut faire attention, dans les apozèmes, de faire boullir d'abord les racines, les bois, les écorces, ensuite les feuilles, après cela les fleurs, & enfin les semences & les fruits, & de ne faire souffrir à toutes ces substances, qu'un leger degré de feu. Toutes ces différentes parties se jettent successivement dans l'eau bouillante, selon le degré d'altération de leurs principes. Quelquefois on y met en même tems les sels, afin qu'ils donnent plus d'efficacité à l'eau bouillante, pour tirer la teinture des plantes & des ingrédiens qui sont en décoction.

On se sert d'eau de riviere, de fontaine, de vin rouge & blanc pour faire les apozèmes.

On divise l'apozème en altérant & en purgatif; le premier est celui qui est fait pour produire dans la machine quelque changement, & pour donner quelqu'altération nouvelle aux liqueurs : tels sont ceux qu'on appelle apéritifs, tempérans, adoucissans; l'autre est composé de médicamens purgatifs, & est destiné pour purger le malade.

L'apozème ne sert point de tisane, ni de boisson ordinaire au malade; c'est un médicament qui ne se donne que toutes les trois ou quatre heures; autrement on s'exposeroit à dégoûter le malade, & à charger son estomac d'un remede trop pesant & fastidieux. Nous allons donner quelques modeles des différentes especes d'apozème.

Apozème tempérant.

Prenez, *Des Racines de Chiendent, une once.*
De Guimauve, demi-once.

De Feuilles de Chicorée blanche.
De Bourrache.
De Poirée lavées & coupées;
de chacune demi-poignée.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau commune, que vous réduirez à trois chopines. Passez la liqueur, & ajoûtez une once & demie de syrop de guimauve.

Cet apozème convient dans tous les cas où il faut détremper le sang, tempérer l'âcreté des humeurs: ainsi il convient dans les maladies aiguës, les fiévres ardentes, les inflammations & les hémorrhagies.

Apozème adoucissant.

Prenez, *D'Orge mondé, une demi-once.*
De Feuilles de Pas-d'âne.
De Tussilage.
De Pulmonaire, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau pour réduire à trois chopines. Ajoûtez-y une once & demie de syrop de guimauve.

Cet apozème doit être employé dans la sécheresse de poitrine, l'acreté du sang & de la lymphe, les demangeaisons, les dartres & les maladies de la peau, dans la pituite âcre & dans les rhumes opiniâtres.

Prenez, *Des Racines d'Asperge.*
D'Arrête-bœuf, de chaque une once.
Des Feuilles de chicorée sauvage.
De Pariétaire.
De Scolopendre.
De Persil, de chaque une demi-poignée.
Des Fruits d'Alkekenge, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines. Passez la liqueur: ajoûtez-y une once & demie de syrop des cinq racines.

On peut faire usage de cet apozème dans tous les cas où il y a de l'épaississement dans le sang & dans la lymphe, quand on veut dégager la pituite & les glaires; faire couler les urines en abondance; désobstruer

les vaisseaux & les glandes. Il est bon d'observer que l'on ne doit en faire usage que quand il n'y a point de fièvre, point de douleur & point de menace d'inflammation.

Apozème purgatif.

Prenez, *De Racines de Patience sauvage.*
De Polipode de Chêne, de chaque une demi-once.
Des Feuilles d'Aigremoine.
De Chicorée sauvage, de chaque une demi-poignée.
De Follicules de Séné, trois gros.
De Sel d'Epsom, demi-once.

Faites bouillir le tout successivement, comme nous l'avons dit ci-dessus, dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines; ajoûtez de *Semences d'anis, deux onces.* Tirez la liqueur du feu; passez-la; ajoûtez-y de *Syrop de Roses pâles, une once & demie*, pour prendre en trois verres, à trois heures de distance l'un de l'autre.

Cet apozème est indiqué dans tous les cas où il y a épaississement dans les humeurs, & en même tems une nécessité urgente d'évacuer les premieres voies. Il convient dans les maladies longues, dans les obstructions, dans les embarras de la lymphe, quand la fièvre n'est pas considérable, & que l'estomac est chargé d'impuretés qu'il faut évacuer.

Il faut avoir attention, en faisant un apozème, de couper, ratisser, laver les racines & les feuilles; de concasser legérement les bois & les écorces; de ne pas faire bouillir long-tems, & à grand feu, les racines, les feuilles & les bois; de ne faire jamais bouillir les fleurs & les semences aromatiques qui ont une odeur forte, & un goût piquant; de simplement les faire infuser, en couvrant bien le vaisseau dans lequel on les a mises.

Les apozèmes que l'on fait dans le vin blanc ou le vin rouge, & dans lesquels on ajoûte des sels, comme celui de duobus, le sel de nître ou le sel de tartre, exigent une ébullition moins longue & moins forte, parce que le vin & le sel pénetrent plus intimement les drogues

contenues dans ces apozèmes, & en tirent une teinture plus forte.

ARDEUR d'URINE. *Voyez* DYSURIE.

ASCARIDES, f. m, pl. petits vers qui se trouvent dans l'homme & dans quelques animaux : ils ont la figure de petites aiguilles ; ils sont ronds & courts, ce qui les fait distinguer des strongles qui sont ronds & longs, & du ver solitaire qui est long & plat ; ils sont blancs & pointus par les deux bouts, & résident communément dans l'extrémité du rectum, près de l'anus ; on les y trouve en très-grand nombre, & collés les uns aux autres par une matiere visqueuse.

Les enfans y sont plus sujets que les adultes.

Il s'en trouve quelquefois dans les parties naturelles des femmes, comme dans les pâles couleurs.

Il y a aussi quelques animaux, comme les bêtes de somme, qui en sont souvent incommodés.

On juge de la présence de ces sortes de vers, par une demangeaison très-vive à l'anus, & par l'inspection des selles qui en sont chargées, un amaigrissement du bas-ventre & une chaleur extraordinaire.

Il est assez difficile de chasser entiérement les ascarides, pour plusieurs raisons : la premiere est que ces animaux étant éloignés de l'estomac, les remedes que l'on peut prendre par cette voie ont changé de nature & perdu beaucoup de leur qualité, avant qu'ils soient parvenus à l'endroit où sont ces vers : la seconde est que les ascarides sont enveloppés dans les humeurs visqueuses qui empêchent l'action des remedes : la troisieme est que ces vers montent quelquefois si haut, qu'ils sont à l'abri des remedes qu'on veut injecter par le fondement.

Pour se défaire des ascarides, il vaut mieux les attaquer par bas que par haut : un suppositoire de coton trempé dans du fiel de bœuf, ou de l'aloës dissous, est un des meilleurs remedes. Le suppositoire suivant est très-propre pour détruire ces sortes de vers.

Prenez du lard macéré dans de l'eau froide, pour diminuer sa salure ; taillez-le en suppositoire, & introduisez-le dans le fondement.

Les lavemens peuvent aussi être d'une très-grande

utilité. On donnera aux enfans le lavement suivant :

Prenez, *De Feuilles de Mauve & de Violette, de chacune une poignée.*
De Choux, deux poignées.

Faites-en une décoction dans deux pintes de lait; ajoûtez ensuite :

De Fleurs de Camomille & de petite Centaurée, de chacune une demi-poignée.
De Grains de Coriandre & de Fenouil, de chaque deux gros.

Passez le tout, & faites fondre deux gros de confection d'hiéra-picra, ou faites leur prendre tout simplement une legere décoction d'absinthe en lavement.

Dans les adultes on mettra en usage le lavement qui suit :

Prenez, *Des Racines de Chiendent, une once.*
Des Feuilles de Poirée.
De Mauve.
De Pourpier.
De Mercucuriale, de chacune une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau réduites à trois chopines.

Ajoûtez ensuite :

De Coralline, un gros.
De Coriandre préparée & de Semen-contra, de chaque deux gros.

Passez & dissolvez deux onces d'huile rosat.

On peut se contenter d'un lavement avec une décoction de feuilles de mercuriale, dans laquelle on mettra trois gros de Semen-Contra.

Hippocrate conseille de broyer de la graine de l'agnus-castus avec un fiel de bœuf, d'ajoûter un peu d'huile de cédre, & d'en faire un suppositoire avec de la laine grasse.

L'usage de l'huile d'amandes-douces ou de l'huile de noix, prise tous les jours à la dose d'une cuillerée, les fait périr.

Les lavemens de décoction de gentiane, de petite

centaurée, d'absinthe, de tanésie, de camomille, sont aussi très-bons. On peut, par exemple, donner le lavement suivant :

Prenez, *De Racine de Gentiane, une once.*
De Feuilles de petite Centaurée.
D'Absinthe, de chaque une pincée.
De Fleurs de Camomille, une petite pincée.

Faites bouillir le tout très-légérement dans trois demi-septiers d'eau.

Ajoûtez :

D'Hiéra-picra, une demi-once.
D'Huile d'Olive, deux onces.

pour un lavement.

On doit observer que, malgré tous ces remedes qui peuvent détruire les vers, il s'en forme quelquefois de nouveaux ; c'est pourquoi on doit, pendant quelques jours, faire prendre au malade un bol composé de douze grains de jalap en poudre, dix grains de rhubarbe, & deux grains de mercure doux, incorporés dans une suffisante quantité de syrop de rhamno, ou d'absinthe.

Le malade prendra ce bol tous les trois jours pendant quinze jours.

ASCITE, s. f. hydropisie du bas ventre ; c'est une enflure, une élevation extraordinaire du ventre, faite par une grande quantité d'eau, renfermée dans cette région.

On distingue deux especes d'ascite, celle qui est vraie & celle qui est fausse. La premiere se trouve, quand les eaux sont amassées dans la cavité du bas-ventre. Il y a ascite fausse, lorsque les eaux ne sont point contenues dans l'intérieur du ventre, mais enfermées dans les membranes, &, pour ainsi dire, dans le sac du péritoine.

L'hydropisie fausse du bas-ventre se distingue de l'ascite vraie, en ce que le malade n'est point tourmenté de la soif ; n'a point perdu totalement l'appétit ; que la fluctuation est plus extérieure, moins profonde, & que le gonflement, au contraire, est plus extérieur.

Le traitement de l'ascite fausse est le même que celui de l'hydropisie en général & de l'ascite en particulier.

Comme

Comme cette maladie est moins dangereuse, on réussit aussi plus souvent dans le traitement; car l'autre espece d'ascite est la plûpart du tems incurable.

La cause de cette hydropisie est l'obstacle que trouve la sérosité du sang à sortir par les reins & par la vessie. Cet obstacle peut venir de la rupture d'un vaisseau lymphatique ou du défaut des sels urineux. L'épaississement de la lymphe suffit quelquefois pour la produire, en s'arrêtant dans les vaisseaux; elle force la sérosité à s'amasser dans différentes parties du corps, & à s'épancher ensuite dans la cavité du bas-ventre.

Il n'y a guères de maladies qui aient des signes plus assurés que celle-ci: on connoît que l'ascite commence, lorsqu'en urinant moins que de coutume, le ventre s'enfle peu-à-peu par l'amas de sérosité qui y tombe; quand le malade est couché sur le dos, son ventre est également tendu; s'il se couche sur un des côtés, alors l'eau se portant dans le côté inférieur, elle y fait une grande poche par son propre poids; & pour peu qu'il se remue, on entend flotter l'eau, comme dans un vaisseau à demi-plein: en mettant les deux mains de chaque côté du ventre, & en frapant dessus, on sent le mouvement de l'eau. Les bourses se tuméfient à la suite; la verge ou les levres de la matrice deviennent boursouflées, par la même sérosité; les cuisses, les jambes & les pieds grossissent également.

Plusieurs symptomes accompagnent le plus souvent cette maladie; tels sont la lenteur du pouls, la pesanteur de tout le corps, la difficulté de respirer, la soif excessive, la fiévre lente, la difficulté d'uriner.

C'est une des hydropisies les plus fâcheuses & des plus difficiles à guérir.

On emploie beaucoup de remedes pour le traitement de cette maladie, mais qui n'ont presque tous aucune efficacité: parmi les remedes extérieurs, on vante l'usage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux, & mise sur le ventre.

A l'égard des remedes internes, ils sont en si grand nombre, qu'on ne sçait sur lesquels se fixer; en général,

ce ſont tous les remedes qui raniment les urines, comme les ſels de cloportes, de rüe, d'armoiſe, de tartre, d'abſinthe dans du vin blanc, qu'on emploira à la doſe d'un ou deux gros dans une chopine de vin blanc.

On recommande auſſi la poudre de limaille d'acier pluſieurs fois par jour, à douze grains, dont on augmente tous les jours la doſe.

Voici une décoction purgative qui réuſſit aſſez bien dans l'hydropiſie du bas-ventre :

Prenez, *De l'Ecorce extérieure de Sureau qui eſt verte, une poignée.*

Faites-la bouillir dans une chopine d'eau, & autant de lait de vache.

Réduiſez le tout à moitié.

Paſſez-le enſuite par un linge avec expreſſion, & partagez-le en trois doſes à donner tiédes, d'heure en heure, le matin à jeun, en ſupprimant la troiſieme, ſi les deux premiers verres ont ſuffiſamment évacué.

Si, après avoir pris cette décoction, on n'eſt pas aſſez purgé ni déſenflé, on pourra la réitérer au bout de quelques jours. Si les malades ſont épuiſés par la longueur de la maladie, il ne faut leur donner que la moitié de la doſe.

Après l'uſage de cette eſpece de purgation, on peut paſſer aux pilules ſuivantes :

Prenez, *De la Gomme-gutte.*
Du Diagrede, de chaque un gros.
De la Poudre de Jalap, deux gros.
De l'Arcanum-duplicatum, une demi-once.

Mêlez le tout, après l'avoir réduit en poudre; & avec le mucilage de gomme adraganth, formez de pilules du poids de dix grains chacune. La doſe eſt de deux pilules à prendre le matin à jeun, dans du pain à chanter.

Quand on s'apperçoit que le malade vomit, on lui fait prendre ces pilules entre deux ſoupes, afin que l'aliment tempere l'effet du remede. On réitere les pilules, après trois jours d'intervalle; ſi l'on voit qu'elles cauſent de l'irritation, on ſubſtituera le vin apéritif & purgatif qui ſuit :

Prenez, *De Racines d'Iris de Florence, deux onces.*
D'Enula-campana.
De Scille, de chaque une once.
D'Ecorce de Sureau.
D'Hyèble, de chaque une once.
Du Séné, deux onces.
De l'Ellébore noir.
D'Agaric.
De Jalap, de chaque deux gros.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes de vin blanc, pendant un quart d'heure, & laissez ensuite infuser pendant deux heures; passez pour le besoin.

Ce remede est excellent pour l'hydropisie, & réussit à merveille, en en prenant trois verres par jour, à quatre heures de distance; si deux verres évacuent assez, on ne passera pas outre. Il faut avoir soin d'éviter tout ce qui peut favoriser l'augmentation des eaux, comme tous les alimens aqueux & les boissons abondantes. *Voyez* HYDROPISIE.

Quand ces remedes n'ont aucune efficacité, il faut se résoudre à la ponction, qui est du ressort de la chirurgie.

Le parti qu'on doit prendre, après la ponction faite, n'est point d'employer les purgatifs & les apéritifs violens; car ce seroit solliciter forcément les évacuations: d'ailleurs ces purgatifs ne réussiroient peut-être point à détourner le cours des humeurs du bas-ventre, où elles se précipitent; mais il y a un autre moyen dont on peut se servir, & qui réussira mieux, c'est de faire usage des remedes confortans: tels sont la pimprenelle, l'absinthe, le lierre terrestre dont on fait des bouillons, des jus dépurés, des tisanes ou des infusions, en faisant précéder chaque bouillon de douze grains de limaille d'acier, & de six grains de rhubarbe en poudre.

Les pilules de Starkey, qui sont diurétiques, calmantes & confortantes, sont bonnes pour prévenir la rechute des eaux dans le bas-ventre, à la dose de douze grains, tous les soirs en se couchant.

Il ne faut pas négliger de réitérer la ponction, quand il s'est formé un nouvel amas d'eau, puisqu'on a observé

que ce remede suffit quelquefois pour guérir cette maladie.

Quand les remedes ci-dessus n'ont point réussi, on peut faire usage de la décoction qui suit :

Prenez *Une poignée de Céleri sauvage, haché bien menu.*

Faites-le bouillir dans un demi-septier de vin rouge jusqu'à la diminution de la moitié.

Retirez le tout du feu, & ajoûtez-y :

Demi-gros de Sel de Tartre.

Passez le tout par un linge, & donnez à boire au malade.

On recommencera cette décoction pendant trois jours de suite, & en même tems on appliquera le cataplasme suivant :

Prenez, *De Soufre vif en poudre, une once.*
De Fiente de Vache, une demi-livre.
De fort Vinaigre, un demi-setier.

Mêlez le tout ensemble pour faire un cataplasme, que l'on appliquera sur le nombril & sur les reins, que l'on renouvellera deux fois le jour.

Plusieurs personnes ont employé avec succès la limaille d'acier en très-grande quantité, à la dose d'une demi-once, prise en trois ou quatre doses dans la journée, en l'incorporant dans une suffisante quantité d'extrait d'énula-campana. Ce remede seul continué pendant quelque tems, a guéri plusieurs hydropisies du bas-ventre.

On recommande aussi, dans cette maladie, l'usage des bains aromatiques, avec le thym, la marjolaine, dans lesquels on plonge le malade une fois par jour, en continuant la limaille d'acier. *Voyez* BAIN AROMATIQUE.

Il arrive quelquefois que l'on ne réussit point dans la cure de l'hydropisie, parce qu'on est trop timide dans l'application des médicamens. Il est à propos, selon les circonstances, de forcer la dose des remedes, afin de donner un ébranlement à la machine qui est dans un relâchement considérable. Il ne faut cependant point passer les bornes de la prudence ; & quand on veut tenter quelque remede actif, il faut l'essayer par degré.

Un autre précepte qui n'est pas moins essentiel pour la guérison de cette maladie, c'est le régime : il est consi-

tant qu'il faut abandonner l'usage du vin & de toutes liqueurs spiritueuses, éviter les mets échauffans, les ragoûts, les épiceries, & généralement tout ce qui peut porter le feu dans le sang; faire usage des viandes blanches, de nourriture sèche, telle que du mouton sur le gril, de la volaille rôtie, du pain bien cuit avec très-peu de mie, très-peu de boisson aqueuse, & sur-tout point d'alimens mal-sains.

ASODES, s. f. espece de fièvre continue, dont le symptome essentiel est une inquiétude si grande autour du cœur ou de l'estomac, qu'on ne peut demeurer dans une même place: à tout moment, le malade se remue & se tourmente; il se dégoûte de tout; il a des nausées, quelquefois un vomissement considérable, une tension & un gonflement au bas-ventre, une chaleur dans toutes les entrailles. Nous traiterons de cette maladie à l'article FIÉVRE. Le traitement de cette maladie est le même que celui de la fièvre inflammatoire. *Voyez* FIÉVRE ASODES.

ASPHIXIE, s. f. C'est une privation subite du pouls, de la respiration, du sentiment & du mouvement, ou un abbatement considérable & subit de toutes les forces du corps & de l'esprit. L'asphixie est le dernier degré de la syncope & de la défaillance. *Voyez* DÉFAILLANCE, SYNCOPE, LIPOTHIMIE.

ASSOUPISSEMENT, s. m. C'est un penchant presqu'insurmontable au sommeil.

Il faut en distinguer de deux especes; le premier est naturel, & ne provient d'aucune indisposition, c'est le commencement du sommeil qu'occasionnent la fatigue, le grand chaud & le grand exercice; l'autre, qui naît de quelque dérangement particulier de la machine, & qu'il faut attribuer à toutes les causes qui relâchent les solides, ralentissent la circulation, & s'opposent à la liberté de l'influx des esprits dans les nerfs.

Parmi les causes qui produisent cette indisposition, 1° la plénitude est celle qui joue le plus grand rôle; c'est elle qui remplit les vaisseaux déja tendus par eux-mêmes, & qui produit la compression sur le cerveau & le cervelet; 2° l'épaississement des humeurs; 3° l'inaction des vaisseaux & leur affaissement.

Plusieurs choses peuvent donner lieu à ces états différens du corps, comme un air lourd & pesant, un appétit immodéré, un excès du vin & des liqueurs spiritueuses, un défaut d'exercice, la suppression des urines, de la transpiration, ou de quelque évacuation habituelle, enfin l'état d'indolence & d'inertie de l'ame.

Pour remédier à l'assoupissement, il faut d'abord faire cesser la cause qui peut l'avoir produit, & se réformer sur son régime.

Si cette indisposition vient de plénitude, il faut dégager les vaisseaux par la saignée, le petit-lait, les lavemens & les évacuations.

Si, au contraire, cet état vient de l'affaissement des vaisseaux, comme on le voit après de longues maladies, de violens exercices, des hémorrhagies considérables, &c. il faut prendre les remedes propres à les fortifier. On trouvera aux différens articles où l'assoupissement a lieu, des remedes qui lui conviennent. *Voyez* COMA, LÉTHARGIE, CARUS, APOPLEXIE SÉREUSE, &c. Voici une boisson propre à remédier à l'assoupissement produit par relâchement.

Prenez, *De Racine de grande Consoude, une once.*
De Squine coupée par morceaux, demi-once.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-septiers d'eau pour réduire à pinte; passez la boisson pour en prendre deux verres dans la matinée, & deux dans l'après-dîner, à deux heures de distance l'un de l'autre, pendant huit jours. Les eaux de Balaruc sont bonnes aussi pour remédier à cette indisposition.

ASTHME, s. m. C'est une grande difficulté de respirer, dans laquelle la poitrine est dans un mouvement violent, accompagné d'une espece de sifflement. Cette difficulté de respirer est quelquefois si forte, que les malades étoufferoient, s'ils n'étoient assis la tête droite.

Voici les signes qui distinguent l'asthme de la difficulté de respirer; dans celle-ci, il n'y a point de sifflement, & le malade à la fin de l'accès n'est point hors d'haleine: le contraire arrive dans l'asthme.

On distingue deux sortes d'asthme; l'asthme convulsif, l'asthme humide ou humoral.

L'asthme humoral s'annonce par une difficulté de respirer, avec sifflement, par des crachats épais, par une pesanteur considérable à la poitrine, & par l'inspection du tempérament, qui est gras, pituiteux & sujet à rendre beaucoup de glaires.

L'asthme convulsif se déclare avec plus de violence que le précédent; l'oppression de poitrine est plus forte, la respiration est plus gênée : quelquefois il est accompagné d'une toux séche, & d'un resserrement douloureux dans toutes les parties de la poitrine. On le reconnoît aussi à l'examen de la constitution du malade, qui est ordinairement sec, échauffé, bilieux, & sujet aux mouvemens convulsifs.

Les causes générales de l'asthme viennent de l'embarras qui se forme dans les vaisseaux du poumon.

Dans l'asthme convulsif, cet embarras est formé par la crispation des vaisseaux & par l'abondance du sang aux poumons; aussi ce sont les personnes séches & sanguines qui y sont plus sujettes.

Dans l'asthme humoral, c'est l'épaississement de la lymphe & l'abondance des matieres glaireuses qui font tout le mal. Ce sont ordinairement les gens pituiteux, les tempéramens gras, qui ne font aucun exercice, qui rendent beaucoup de crachats épais & gluans, & beaucoup de pituite, qui sont attaqués le plus souvent de cette maladie.

L'air est une des principales causes de l'asthme : quand cet élément est chargé de parties malfaisantes, comme de la vapeur des marais, des exhalaisons de la terre & de celles qu'entraînent les vents pluvieux du midi, il produit ou réveille les accès de l'asthme humoral.

L'air vif & sec, la vapeur des mines, des acides, des matieres sulfureuses, le grand froid, forment ou augmentent presque toujours l'asthme convulsif.

Quand l'asthme attaque les vieillards, c'est pour le reste de leur vie; quelquefois les jeunes gens trouvent le moyen de s'en délivrer.

Cette affection tourne ordinairement en hydropisie de poitrine.

On doit observer deux choses dans le traitement de

cette maladie, le tems de l'accès, & celui du repos.

Dans l'accès de l'asthme convulsif, on ne peut employer un meilleur remede que la saignée, que l'on doit répéter selon les forces du malade & l'état de la maladie; car ces accès se trouvent rarement sans ardeur & sans fiévre: les délayans, la diéte, & tout ce qui peut diminuer la quantité & l'effervescence du sang, sont aussi d'un très-grand secours, quand l'étouffement est moindre, on peut avoir recours aux legers incisifs, telle que peut être une boisson faite avec le miel bouilli dans l'eau, & une pincée de fleurs de tussilage & de bouillon blanc; il faut ensuite évacuer le malade avec des purgations fort douces, pour entraîner les glaires qui sont dans l'estomac.

On peut avoir recours, pour adoucir l'humeur dans la poitrine, au looch suivant:

Prenez, *Du Syrop de Guimauve.*
De l'Huile d'Amandes douces, de chaque une once.
Du Blanc de Baleine dessous dans l'huile ci-dessus, un gros.

Mêlez tout ensemble pour un looch, à prendre par cuillerée dans les accès de toux, le faisant fondre doucement dans la bouche.

Après l'accès, le malade doit se faire saigner, de tems en tems prendre les bains, éviter l'air sec & froid, les lieux pleins des vapeurs, les alimens échauffans, les liqueurs spiritueuses, les exercices violens, les veilles & les travaux forcés, la suppression de la transpiration, en évitant l'alternative subite du chaud & du froid, & surtout la colere, le chagrin & les vives passions de l'ame, & se mettra au lait pour toute nourriture: pour boisson, il pourra faire usage tous les matins de la tisane qui suit:

Prenez, *De Feuilles de Caille lait, & de Fleurs de Tilleul, de chaque une pincée.*
De Mie de pain écrasée, une cuillerée à bouche.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau que l'on fera réduire à pinte; passez la boisson pour en prendre deux verres le matin, à jeun, & un sur les six heures du soir, pendant un mois.

Quand le malade se sentira quelques approches de son mal, il pourra ajoûter à sa tisane un scrupule de sel sédatif cryſtallisé.

Il peut aussi faire usage des pilules suivantes :

Prenez, *De l'Aloës hépatique, une once.*

De la Gomme Ammoniac, une demi-once.

Dissolvez le tout dans le vinaigre scillitique, le réduisant en consistance de pâte solide.

Ajoûtez-y ensuite du tartre vitriolé, un gros & demi. Formez des pilules de six grains chacune ; on en prendra deux, deux heures après le soupé.

On peut faire aussi usage de la poudre qui suit :

Prenez, *De la Craie préparée, une once.*

Des Trochisques Alhandal & du Cinnabre factice, de chacun un gros.

Pulvérisez le tout & mêlez-le exactement ; la dose est d'un demi-gros à prendre le matin à jeun, en y ajoûtant un gros d'arcanum-duplicatum.

L'asthme humide exige beaucoup moins de saignées que l'autre ; on peut même se dispenser d'en faire, à moins que l'accès ne soit très-violent.

On peut, immédiatement après, faire prendre au malade un vomitif composé de deux onces d'oxymel scillitique, & deux grains de kermès minéral dissous dans un verre d'infusion, de feuilles d'hyssope & de lierre terrestre, après quoi on le mettra à l'usage de la potion laxative suivante :

Prenez un verre d'une forte décoction de miel dans l'eau : dissolvez-y de la manne, deux onces ; passez la liqueur par un linge, & ajoûtez-y du sel végetal, un gros, du kermès minéral, deux grains, pour prendre tiéde, le matin à jeun.

Il faut mettre le malade à l'usage d'une boisson faite avec une bonne pincée de feuilles d'éryſimum, ou herbe-au-chantre, bouillies dans de l'eau. Les gens plus opulens peuvent prendre une infusion, comme du thé, de feuilles d'apalachine.

Il faut renouveller la purgation ci-dessus, de tems à autre, pendant le traitement.

Voici un hydromel composé, qui convient à mer-

veille contre la difficulté de reſpirer dans l'aſthme humide.

Prenez, *Des Racines d'Aunée, coupées par morceaux ; une demi-once.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau que vous réduirez à pinte ; ajoûtez-y ſur la fin :

Des Feuilles d'Hyſſope.
De Lierre terreſtre, de chacune une pincée.
De Miel blanc, une once.

Faites bouillir le tout quelques momens, pour écumer le miel une ou deux fois. Retirez le vaiſſeau du feu ; paſſez la boiſſon.

Pour ſe garantir des rechutes auxquelles expoſe cette maladie, il faut avoir attention d'éviter toutes les cauſes que nous avons dit ci-deſſus pouvoir la produire.

Dans l'aſthme humide, on doit reſpirer un air ſec & chaud, ou ſec & froid, vivre d'alimens ſecs, boire un peu de vin pur, faire de l'exercice, dormir peu, & travailler davantage, éviter la tranſpiration ſupprimée, &c.

Pour prévenir l'aſthme humoral, voici un bol purgatif qui a beaucoup d'efficacité :

Prenez, *Du Soufre, dix-huit grains.*
Du Diagrede, ſix grains.
Du Kermès minéral, deux grains.

Incorporez le tout avec un peu de ſyrop de chicorée, compoſé de rhubarbe, pour former un bol à prendre trois jours de ſuite, le matin à jeun, enveloppé de pain à chanter, en buvant par-deſſus une taſſe d'infuſion de capillaire.

Il faut ſur-tout obſerver, dans cette eſpece de maladie, d'éviter tous les fruits cuits ou cruds, tout ce qui eſt acide, & obſerver un régime très-exact. On ne doit jamais faire maigre dans l'aſthme humoral, & ſe mettre quelquefois au lait dans l'aſthme convulſif.

Le lierre terreſtre pris en infuſion tous les matins, à la doſe d'une ou deux taſſes, fait beaucoup de bien, en faiſant vuider des glaires, & préſerve des rechutes.

L'aſthme en général eſt ſujet à dégénérer en hydropiſie. Quand l'engorgement des glandes & des vaiſſeaux

du poumon eſt conſidérable, il s'y fait des ruptures, & la lymphe s'épanche dans la poitrine.

Cette maladie pour lors devient compliquée, & bien plus grave qu'elle n'étoit auparavant; elle exige un traitement combiné, des remedes propres à l'aſthme, & de ceux qui conviennent à l'hydropiſie. *Voyez* HYDROPISIE DE POITRINE.

On pourroit en ce cas mettre en uſage les pilules ſuivantes:

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, demi-once.*
De Gomme Ammoniac, deux gros.
De Kermès minéral, un ſcrupule.
Des Feuilles ſéchées & pulvériſées d'Hyſſope & de Lierre terreſtre, de chaque un gros.

Mêlez le tout avec une ſuffiſante quantité de ſyrop d'éryſimum, pour faire des pilules de dix grains chaque.

Le malade en prendra une toutes les trois heures, en buvant par-deſſus un coup d'infuſion de lierre terreſtre.

ATONIE, ſ. f. relâchement ou foibleſſe dans les vaiſſeaux ou dans les fibres du corps humain.

L'atonie ſe reconnoît à la foibleſſe & à la molleſſe des chairs, aux peſanteurs & aux laſſitudes dans les membres, à la facilité que l'on a de ſe fatiguer au moindre exercice, & à la lenteur de tous les mouvemens.

L'atonie ſuit ou précede les maladies; celle qui précede les maladies ſe trouve dans les tempéramens humides, pituiteux, dans les perſonnes énervées par des exercices trop violens, & plutôt dans les femmes que dans les hommes.

L'autre vient à la ſuite de quelques grandes évacuations, après les maladies longues, lors de la convaleſcence, & enfin par de grands travaux & de grandes douleurs.

L'atonie, comme cauſe de maladie, & comme maladie, ſe traite avec tous les remedes propres à fortifier; il faut d'abord prendre de bons alimens, en petite quantité, ſe faire faire des frictions ſur tout le corps, & ſe donner du mouvement.

Il faut avoir enſuite recours aux boiſſons ferrugineu-

ſes, qui reſſerrent toutes les fibres; telle eſt l'infuſion de la boule de Mars priſe comme du thé, de l'eau ferrée que l'on fait avec du fer rouillé infuſé dans de l'eau.

On doit auſſi faire uſage de tiſane fortifiante, comme une décoction de grate-cu.

Quand ces remedes ne produiſent pas l'effet qu'on en attend, on peut paſſer aux amers; tels ſont la rhubarbe en poudre, dont on peut prendre douze grains avant le repas, l'extrait de quinquina, à la doſe de dix grains. On peut faire auſſi uſage de l'opiat ſuivant:

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre.*
D'Abſinthe, de chaque deux onces.
Des Feuilles de petite Centaurée.
De Chamædris ſéchées & pulvériſées, de chaque deux gros.
De Sel de Tartre, un gros.
D'Ecorce de Citron ſéchée & pulvériſée, demi-once.
D'Extrait de Quinquina, un gros.

Mêlez avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'abſinthe pour faire un opiat, dont la doſe eſt d'un demi-gros dans du pain à chanter, avant le repas.

On peut ſuppléer à cet opiat par une cuillerée ou deux d'élixir de Garus, avant de manger, ou par un demi-gros de confection d'hyacinthe, ou de confection alkermes.

Quand l'atonie eſt une ſuite des évacuations immodérées, elle ſe traite comme la convaleſcence. *Voyez* CONVALESCENCE, FOIBLESSE, RELACHEMENT, MARASME, HECTISIE.

ATROPHIE, ſ. f. dépériſſement de tout le corps, occaſionné par la dépravation du ſuc nourricier, ou par l'obſtruction des vaiſſeaux propres à le recevoir. *Voyez* CHARTRE *ou* NOUEURE DES ENFANS, CONSOMPTION, RACHITIS.

AVORTEMENT, ſ. m. ſe prend pour l'accouchement avant terme d'un fœtus humain, ſoit vivant, ſoit mort.

L'avortement peut arriver dans tous les tems de la

groſſeſſe : quand il vient dans les deux premiers mois, on l'appelle faux-germe ; &, depuis ce tems juſqu'au ſeptieme, on lui donne le nom de fauſſe-couche.

Les cauſes ordinaires de l'avortement ſont des évacuations immodérées, des mouvemens violens, des paſſions vives & ſoudaines, des frayeurs, la groſſeur & la peſanteur du fœtus, l'irritation de la matrice, le relâchement des ligamens du placenta, la foibleſſe & le défaut de nourriture du fœtus, le trop ou le trop peu de nourriture de la part de la mere, des longues veilles, l'uſage des corps à baleine, les mauvaiſes odeurs, les violens purgatifs, & en général tout ce qui tend à échauffer le ſang & à augmenter ſon mouvement.

Les ſignes qui précedent l'avortement, ſont ordinairement la fiévre ; des douleurs dans les lombes & à la tête, une peſanteur des yeux, un affaiſſement & un reſſerrement du ventre, un écoulement de ſang pur ou aqueux, une diminution des mammelles, un lait séreux.

Lorſque le moment de la fauſſe-couche eſt arrivé, on ſent des douleurs très-vives.

Elle eſt très-dangereuſe, quand la groſſeſſe eſt fort avancée, que le fœtus eſt d'une groſſeur conſidérable ; que la malade a de fortes convulſions ; que la fauſſe-couche eſt précédée ou ſuivie d'une hémorrhagie, & que le fœtus eſt pourri : dans d'autres cas, elle eſt rarement funeſte.

Quand une femme groſſe craint de s'être bleſſée par quelqu'effort ou quelqu'accident, il eſt à propos qu'elle garde le lit huit ou neuf jours ; qu'elle évite tous les mouvemens conſidérables ; qu'elle ſe faſſe faire une ſaignée au bras, ſi elle n'eſt pas trop foible, & ſi elle eſt communément ſanguine ; elle prendra enſuite la potion qui ſuit, pendant quelques jours, juſqu'à ce que les douleurs ſoient finies :

P. *Des Eaux de Plantain.*
De Roſes, de chaque deux onces.
De la Terre ſigillée.
Du Bol d'Arménie, de chaque un demi-gros.
Du Suc d'Ortie dépuré, deux onces.
De Syrop Diacode, une demi-once,

pour avaler à l'heure du sommeil, en une ou deux prises.

Notez que, si ce julep se répete dans le jour, comme cela peut être nécessaire, on substituera au syrop diacode six gros de syrop de coings, ou bien

De l'Eau de Roses, quatre onces.
Du Bol d'Arménie, un gros.
Du Suc d'Ortie dépuré, deux onces.
Syrop de Coings, une demi-once.

Il est bon, dans bien des circonstances, de plutôt employer celui-ci que l'autre.

Si ce julep ne réussissoit point, on pourroit y joindre l'opiat qui suit :

P. *De la Graine de Kermès* ou *de Cochenille.*
Du Sang-Dragon pulvérisé, de chaque un gros.
Du Corail rouge préparé, un gros & demi.
De la Confection Alkermes, demi-once.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop de myrte ou de rose séche, pour former un opiat, dont la dose sera d'un demi-gros, le matin à jeun, pendant neuf jours, en buvant par-dessus une tisane faite avec une poignée de grate-cu, & une pincée de fleurs d'ortie blanche.

On emploira en même tems le cataplasme décrit ci-dessous :

Prenez, *Des racines de Chardon-Roland lavées & concassées, deux poignées.*

Faites-les bouillir dans une suffisante quantité de vin rouge, pour les cuire en consistance de cataplasme que l'on appliquera chaudement sur la région de la matrice, qu'on couvrira d'un linge plié en quatre.

Ce cataplasme se renouvellera huit heures après ; & on le répétera plusieurs fois, suivant le besoin : si cependant les douleurs & la perte ne cessoient point, il faudroit avoir recours aux saignées, & dans ce cas appeller du conseil.

Quelquefois l'avortement est accompagné d'hémorrhagie, par la matrice ; on se sert des remedes indiqués dans l'hémorrhagie. *Voyez* HÉMORRHAGIE, & le Dictionnaire de Chirurgie, article AVORTEMENT.

Il y a des filles qui essaient quelquefois de se faire sai-

gner, de prendre l'émétique & de se purger pour se faire avorter, quand elles ont eu le malheur de faire un enfant. Cette manœuvre criminelle réussit rarement; l'enfant reste très-souvent dans la matrice, quelqu'effort que l'on fasse pour l'en chasser; & tous les remedes que l'on prend, servent plus à altérer la santé de la mere, qu'à faire sortir le fœtus.

C'est pourquoi, soit par vue de religion, soit par vue d'humanité, soit par intérêt pour soi-même, il faut éviter ces ressources honteuses & funestes. *Voyez* FAUSSE-COUCHE.

(B A I)

BÂILLEMENT, s. m. symptome qui arrive dans plusieurs maladies, au commencement des fiévres soit continues, soit intermittentes, avant un accès de vapeurs, une indigestion, &c. *Voyez* ces différens articles.

BAINS, s. m. C'est une application extérieure que l'on fait d'un liquide dans lequel on se plonge.

De tout tems l'on a fait usage des bains, tant pour la propreté du corps que pour la santé; on les emploie beaucoup moins à présent qu'anciennement: c'est peut-être à cette négligence que l'on doit attribuer une infinité de maladies de la peau, auxquelles nous sommes exposés.

Ce sont des remedes extérieurs qui emportent la crasse que laisse sur la peau la transpiration; qui servent à tendre ou à amollir les fibres, selon leur application différente, & qui portent dans le sang un rafraîchissement que l'on ne peut souvent espérer d'aucun autre remede.

On distingue trois especes de bain, les bains chauds ordinaires, les bains de vapeurs, & les bains froids.

Bains froids.

Les bains froids, tels que ceux des rivieres, resser-

rent pour le moment les fibres du corps, repouſſent une partie de la tranſpiration, & calment par leur fraîcheur la fougue du ſang. Auſſi ces ſortes de bains conviennent-ils dans les tempéramens gras, pituiteux & dans les perſonnes délicates : en reſſerrant les fibres du corps, elles leur donnent plus d'action ; & par ce moyen elles deviennent plus propres à broyer les humeurs, à les faire circuler, & à favoriſer toutes les ſécrétions.

Les bains froids ſont auſſi ſalutaires, quand le ſang eſt échauffé, quand les eſprits ſont en mouvement ; c'eſt pourquoi on les conſeille aux foux, quand on a fait précéder les ſaignées & les lavemens, pour appaiſer l'effervescence de leur ſang, & pour ramener le calme dans la machine.

Il faut pourtant obſerver, en ordonnant les bains froids aux perſonnes délicates, que, ſi elles ſont trop maigres & trop ſenſibles, il faut les y accoutumer par degré. L'habitude que l'on contracte avec le froid, endurcit le corps, & le rend moins ſenſible à ſes impreſſions. L'exemple des peuples qui ſe baignent dans l'eau à la glace, prouve ce que peut l'habitude.

Les femmes, pendant le tems des régles ou des vuidanges, ne doivent point tremper les pieds ni les mains dans l'eau froide, ni s'expoſer d'aucune autre façon au contact immédiat de l'eau froide ; car leurs évacuations peuvent s'arrêter tout d'un coup, & leur ſuppreſſion produiroit des accidens facheux.

Bains chauds.

Les bains chauds ou tiédes ſont un effet oppoſé à ceux qui ſont froids : ils relâchent les fibres du corps, donnent de la ſoupleſſe à la peau, favoriſent la tranſpiration, & attirent les humeurs à la circonférence du corps ; de-là vient que, quand on fait uſage des bains chauds ou tiédes, on ſe trouve bien-tôt le corps couvert de boutons & d'éruptions de toute eſpece : auſſi eſt-ce un moyen ſûr pour extraire toutes les impuretés du corps. Les bains chauds conviennent dans les tempéramens vifs, bilieux, & dans les perſonnes robuſtes qui ont la fibre dure & les vaiſſeaux vigoureux.

On

On fait usage des bains chauds dans les cas où l'on veut faire passer de l'humide dans le sang, & donner de la flexibilité à toutes les parties du corps. On appelle les bains chauds ou tiédes, bains domestiques.

Les bains sont composés, en général, d'eau pure; celle qui est la plus salutaire est l'eau de riviere, & ensuite celle de fontaine.

Selon les circonstances & le besoin, on fait prendre des bains avec des plantes que l'on fait infuser dans l'eau: tels sont ceux dans lesquels on fait infuser les feuilles de laurier, de mélisse, d'origan, d'aurone, d'yssope, d'ormin, de baume frisé, d'herbe-au-chat, de pouillot, de matricaire, de camomille, de sauge, de thym, de serpolet, de marjolaine, de romarin, de lavande & d'autres plantes aromatiques qu'on fait bouillir peu de tems dans l'eau, enfermés dans un sac, en y ajoûtant quelques poignées de sel commun.

Ces bains que l'on appelle aromatiques, sont de la plus grande efficacité dans plusieurs circonstances: on les conseille avec succès dans la noueure des enfans, pour raffermir les fibres du corps, & pour fortifier les ligamens qui sont trop relâchés, dans la paralysie, & dans la perte de sentiment dans quelqu'une des parties du corps.

On les prescrit aussi dans les hydropisies universelles, qui dépendent de la foiblesse & de la délicatesse des fibres du corps. L'eau de ces bains, animée par les particules actives des plantes, dont elle est chargée, s'insinue dans les pores de la peau, en resserre la texture, en augmente la force, & par-là, rend les vaisseaux de la peau propres à se contracter & à chasser le liquide surabondant qui les tenoit distendus.

On ne fait point assez usage de ces bains, qui peuvent avoir des effets merveilleux dans tous les cas où il y a une foiblesse générale ou particuliere dans le corps, & où il faut donner aux fibres de la force, & aux chairs de la vigueur & de la consistance.

On prépare aussi des bains émolliens, dans lesquels on fait bouillir des racines & des plantes émollientes: tels sont ceux que l'on fait avec la racine de guimauve,

de mauve, les feuilles de bouillon-blanc, de pariétaire, de mercuriale, de laitue, de pourpier, de poirée, &c. Ces sortes de bains conviennent, quand les tempéramens sont extrêmement secs, sensibles & sujet à la douleur & aux inflammations.

On les emploie plus ordinairement en demi-bain, pour relâcher quelque partie, comme dans les entorses, les contusions, les coups que l'on reçoit aux jambes.

Les gens riches se baignent quelquefois dans le lait, pour entretenir la fraîcheur de leur peau, & pour nourrir leur sang d'un baume salutaire.

Ces sortes de bains, dont on se sert ordinairement pour la sensualité, pourroient se mettre en usage dans le cas où le sang auroit acquis une âcreté considérable. Les molécules laiteuses, s'insinuant par les pores de la peau, abbreuveroient les humeurs d'un mucilage onctueux, qui empâteroit les âcretés & les sels, & en fixeroit l'action.

On pourroit aussi employer ces sortes de bains dans des circonstances où il ne seroit pas possible de faire passer des alimens dans le corps. Le lait passant à travers de la peau, & s'insinuant dans les vaisseaux, soit par les pores absorbans, soit par la respiration, soutiendroit le corps pendant quelque tems, en attendant qu'on ait pu détruire l'obstacle qui empêcheroit le malade de prendre de la nourriture.

Au reste, il est bon d'observer que, pour tirer un plus grand avantage des bains, il faut se faire froter la peau avec une flanelle, auparavant de s'en servir; par ce moyen, on débouche les pores, on augmente la chaleur dans toutes les parties de la peau qui attire la liqueur du bain avec beaucoup plus de force.

Demi-Bains.

Les bains entiers ne sont pas les seuls dont on fait usage; on emploie aussi les demi-bains dans plusieurs circonstances: on se sert, par exemple, des demi-bains tiédes, dans lesquels on met les jambes, ou les jambes & les cuisses, pour détourner de la tête & des parties

supérieures le sang qui y aborde avec trop de violence & d'impétuosité, & pour attirer ce même sang dans les parties inférieures.

Quand les régles sont supprimées dans les femmes, ou que l'on veut rappeller le flux hémorrhoidal dans les hommes, on peut faire usage de ces sortes de demi-bains.

Par une raison toute opposée, si l'on fait usage des demi-bains froids, on fait refouler les humeurs vers la tête, & on les détourne des parties inférieures.

C'est pourquoi on emploie les demi-bains froids dans les pertes considérables par l'anus & les parties naturelles, pourvu cependant que l'on ait pris les précautions nécessaires pour éviter les suites de cette suppression, en faisant précéder les saignées, les boissons, &c.

On fait aussi usage des demi-bains aromatiques, quand on ne veut fortifier qu'une partie; c'est ce que l'on voit tous les jours dans les enfans qui ont les jointures des jambes foibles, ou qui ont de la peine à se soutenir sur l'épine du dos.

Il est bon d'observer qu'on ne doit jamais mettre en usage les bains froids ou tiédes, sans avoir auparavant réparé le corps par une saignée & quelques boissons, & sans avoir vuidé l'estomac, s'il a besoin de l'être; car sans cela, les bains attireroient dans le sang les crudités de l'estomac, & pourroient produire des fiévres & des maladies difficiles à guérir.

Bains de Vapeurs.

Il y a encore une autre espece de bain qu'on appelle bain de vapeur ou étuve: dans ces bains, on expose le corps à une vapeur chaude, comme celle qui s'exhale de l'esprit-de-vin allumé, ou des décoctions des plantes dans l'eau.

Quelquefois on y expose tout le corps: souvent on s'en sert que pour certaines parties.

Ces vapeurs chaudes possedent la vertu de faire sortir la sueur, d'ouvrir les vaisseaux de la peau, de ramollir les parties dures, de relâcher celles qui sont roides

& tendues, & même de dissoudre les humeurs ténaces & visqueuses.

On se sert de ces sortes de bains dans les épreintes, dans les hémorrhoïdes; on les emploie aussi avec beaucoup de succès, quand les régles ont de la peine à sortir.

Les bains de vapeur conviennent dans tous les cas où on est dans l'impossibilité de faire usage des bains entiers, & dans lesquels le malade est trop foible, pour pouvoir les soutenir.

Les bains d'eau pure ne sont pas les seuls qui puissent être profitables à la santé; la terre elle-même en produit de naturels, qui sont chargés des parties de différens mixtes qui la composent, & qu'on appelle bains d'eaux minérales.

Ces eaux, qui sont des eaux chaudes, font, pour la plûpart, des miracles dans plusieurs maladies, quand on les prend, sur-tout au degré de chaleur suffisant, & avec un régime convenable.

On fait aussi usage des bains des eaux froides & acidules. Les personnes qui ont des petits vaisseaux, des fibres tendres & délicates, le genre nerveux foible, se trouvent mieux des bains des eaux chaudes; mais les bains d'eau froide conviennent mieux aux personnes d'une constitution plus robuste.

Il se trouve de ces sortes de bains minéraux dans presque toutes les provinces de la France. Nous n'en ferons point l'énumération, parce que cet article nous meneroit trop loin, & que nous nous contenterons, dans les différentes maladies que nous traiterons, d'indiquer ceux qui conviennent le mieux aux malades.

BILE RÉPANDUE. On reconnoît cette maladie à la couleur du malade qui a le visage jaune, ainsi que les yeux.

Cette maladie est essentielle ou accidentelle. Dans le premier cas, elle ne diffère point de la jauniſſe. *Voyez* JAUNISSE. Dans le second, elle exige des remedes moins longs & moins suivis.

Les hommes sont plus sujets à cette indisposition que les femmes, parce qu'ils sont plus susceptibles de chagrin, & qu'ils ont des passions plus vives & plus bouillantes.

On commencera par donner au malade, pendant trois jours, une tisane faite avec une infusion legere des feuilles de chicorée sauvage, en le tenant à la soupe & aux bouillons, après quoi, on lui fera prendre deux grains d'émétique en lavage, pour évacuer la bile qui est amassée dans l'estomac, & afin que les remedes qu'on doit prescrire ensuite, puissent s'introduire dans le sang, sans être altérés par la bile; ce que l'on ne doit faire cependant, que quand il n'y a pas de douleur à l'estomac, quand le malade est d'un tempérament gras & pituiteux. On doit, dans le cas opposé, continuer la tisane plus long-tems, faire prendre des bains tiédes, des lavemens, avant d'avoir recours à l'émétique. Après le vomitif, le malade prendra la boisson suivante:

Prenez, *De Céleri sauvage, deux poignées.*
De petite Sauge, une poignée.

Hachez le tout, & mettez-les infuser dans une pinte de vin blanc, pendant trois jours & trois nuits; passez la liqueur par un linge, & gardez-la dans une bouteille bien bouchée. Le malade en prendra un verre, tous les matins à jeun, jusqu'à guérison, après quoi il sera purgé de la maniere suivante:

Prenez, *De Racines de Patience sauvage, une once.*
De Raisin sec.
De Capillaire de Canada, de chaque une pincée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau pour réduire à chopine; passez la liqueur dans laquelle vous ferez infuser, sur les cendres chaudes, pendant la nuit, trois gros de follicules de Séné; & le matin, vous ajoûterez:

Un Gros de Sel de Glaubert.
Deux onces de Manne.
Une once de Syrop de Rose pâle.

Vous passerez le tout pour en prendre deux verres; le matin à jeun, à une heure & demie de distance l'un de l'autre, en buvant beaucoup; les deux autres verres se prendront, le surlendemain, avec les mêmes précautions.

Quand le malade aura été purgé, il se mettra à l'usage de la liqueur suivante :

Prenez, *De Racine de Chélidoine sèche & pulvérisée, une once.*

Faites-la infuser dans une chopine de vin blanc toute la nuit sur des cendres chaudes ; passez la liqueur pour en prendre quatre cuillerées à bouche tous les matins.

Le régime doit être le même que celui qui est prescrit dans la jaunisse. *Voyez* JAUNISSE.

BLESSURE, s. f. est une solution de continuité, sur-tout dans les parties molles, occasionnée par une force extérieure. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

BORBORYGME, s. f. bruit qui se fait entendre dans les gros intestins, par des vents ou flatuosités qui les distinguent, & courent de cellules en cellules dans leurs circonvolutions.

Souvent cette maladie vient du besoin de manger : pour lors on y remédie, en prenant de la nourriture.

Quelquefois ce bruit est un symptome d'indigestion, de coliques & des affections hypochondriaques & hystériques ; dans ce cas, il se guérit, en se servant des remedes propres à chacune de ces indispositions. *Voyez* COLIQUE VENTEUSE, GARGOUILLEMENT D'ENTRAILLES, &c.

Quand cette indisposition est habituelle, elle indique presque toujours un vice de l'estomac, qui péche par foiblesse, ou de quelqu'humeur qui irrite les intestins, augmente leur sensibilité, & produit le bruit qui se fait entendre : on peut en ce cas faire usage de l'opiat qui suit :

P. *De Conserve d'Ecorce d'Orange, deux gros.*
D'Extrait d'Enula-Campana, un gros.
De Poudre tempérante de Sthal, deux scrupules.
De Cannelle en poudre, un demi-gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop d'absinthe, pour faire un opiat, dont la dose sera d'un demi-gros, soir & matin, en buvant par-dessus un verre d'une décoction legere de véronique.

Au bout de quelque jours de l'usage de cet opiat, on aura soin de se purger ; &, aussi-tôt qu'il sera fini, on se purgera une seconde fois.

Les borborygmes sont souvent des symptomes des vapeurs, & dépendent pour lors de la sensibilité des nerfs. *Voyez* VAPEURS HYPOCHONDRIAQUES & HYSTÉRIQUES.

Les dragées d'anis, prises trois heures après le repas, sont recommandées dans cette indisposition; on peut en continuer l'usage pendant quelques jours.

Les maladies aiguës, avec saburre dans les premieres voies, sont souvent accompagnées de borborygmes, sur-tout dans les commencemens. *Voyez* MALADIES AIGUES.

BOUFFISSURE, s. f. C'est un épanchement de la sérosité du sang dans tout le corps ou dans quelqu'une de ses parties.

On reconnoît cette maladie au gonflement qui l'accompagne, à la pesanteur de la partie, à sa mollesse & à sa flexibilité. On distingue cette maladie de l'embonpoint, en appuyant le doigt sur la partie gonflée, qui retient l'impression qui lui a été faite.

Il y a deux sortes de causes qui peuvent occasionner cette espece d'hydropisie, d'un côté la foiblesse des solides, de l'autre l'épaississement ou le défaut de consistance des liquides. Cette indisposition est assez commune dans la convalescence, parce que le long usage des remedes & la grande diéte ont affoibli les fibres du corps, & les ont rendues plus propres à céder à l'impression des liqueurs. Quelquefois la bouffissure est une suite d'une maladie plus grave, comme on l'observe dans le scorbut, la vérole, les écrouelles & le cancer. Mais cette maladie est dépendante de la maladie primitive; & l'on ne peut la guérir, sans détruire la cause qui l'a produite. *Voyez ces maladies à leurs articles.*

Comme la bouffissure tire son origine de la foiblesse des organes & de la mauvaise qualité des liquides, on ne peut mieux réussir dans le traitement, qu'en employant des remedes propres à dissoudre le sang & les humeurs, provoquer les urines, & fortifier les solides du corps: voici une tisane, dont on a plusieurs fois éprouvé l'efficacité en pareil cas.

P. *Des Racines de Chardon-Roland, une once.*
Des Feuilles de Capillaire de Canada, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine; passez la boisson, & coupez-la avec partie égale d'eau ferrée. La dose est d'un verre, toutes les trois heures, pendant huit jours.

Voici une eau minérale artificielle, dont on peut aussi se servir en pareil cas.

Prenez, *Du Tartre martial soluble.*
Du Sel de Glauber, de chacun une once.
D'Eau de Riviere, dix livres.

Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à diminution du cinquieme de la liqueur; retirez après le vaisseau du feu, & laissez reposer cette eau pendant trois heures; passez-la ensuite par un linge. On en prend ordinairement trois verres tiédes le matin à jeun, gardant un demi-quart d'heure d'intervalle entre chaque verre, & on se promene dans la chambre, ou à l'air, selon le tems; on ne mange que deux heures après avoir pris les trois verres: il faut se purger, avant de commencer cette boisson, & en continuer l'usage pendant un mois, pour qu'elle produise un bon effet, en se purgeant encore à la fin. Les personnes qui ont la poitrine délicate, qui sont sujettes à des toux séches, à cracher du sang, ou qui sont attaquées de fiévre hectique, doivent s'en abstenir.

On pourra se purger avec l'opiat qui suit:

Prenez, *De Safran de Mars apéritif.*
D'Antimoine crud, de chacun deux gros.
Du Diagrede, six gros.

Faites du tout une poudre fine, & ajoûtez-y une suffisante quantité de syrop des cinq racines pour former un opiat de molle consistance, à prendre le matin & le soir, à la dose de deux scrupules, ou d'un gros, enveloppé de pain à chanter.

Il faut avoir attention, quand on prend cet opiat, de ne point boire pendant son opération; il faut aussi le continuer assez long-tems, mais en éloigner les doses,

à mesure que le malade se trouve soulagé, c'est-à-dire, de n'en prendre que deux fois la semaine, ensuite une fois, & en terminer l'usage insensiblement.

Si la bouffissure résiste à l'usage de ces remedes, il faut suivre le traitement que nous avons indiqué aux articles HYDROPISIE, ANASARQUE, LEUCOPHLEGMATIE. *Voyez ces différens articles.*

BOUILLONNEMENT DES HUMEURS. C'est un état de chaleur répandue dans la masse du sang, qui dispose les humeurs à l'effervescence.

Le printems & l'été produisent dans certains tempéramens cette espece de bouillonnement dans le sang; la grande chaleur, les exercices violens, l'usage immodéré des liqueurs, & généralement tout ce qui peut échauffer ou animer le sang, est regardé comme cause de cette indisposition.

Voici un bouillon très-propre à rafraîchir les humeurs en pareil cas.

Prenez, *De la Rouelle de Veau, une demi-livre*

Faites-la cuire dans trois chopines d'eau que vous réduirez à deux bouillons. Ajoûtez à la derniere demi-heure :

Des Feuilles de Pourpier.
De Bourache.
De Poirée, de chaque une demi-poignée.
Une Laitue coupée en quatre.

Passez ensuite le tout par un linge, avec une legere expression, & partagez-le en deux doses, à prendre dans la journée, l'une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

Ce bouillon ne convient que dans les personnes qui ont l'estomac bon & qui peuvent le digérer; dans toute autre circonstance il ne faut pas en faire usage.

Voici une tisanne qui aura le succès qu'on en peut désirer, sur-tout lorsqu'on observera un bon régime.

Prenez, *De la meilleure Avoine nettoyée & lavée, deux onces.*
De la Racine de Chicorée sauvage récente & ratissée, une once & demie.

Faites bouillir le tout, pendant demi-heure dans trois chopines d'eau de riviere.

Ajoûtez-y sur la fin :

Du Cryſtal minéral deux gros.

Du Miel blanc ou *de Narbonne, deux onces.*

Laiſſez encore bouillir le miel pour l'écumer une ou deux fois ; paſſez enſuite le tout par un linge, & mettez-le dans une cruche où vous le laiſſerez refroidir. Cette tiſane ſe prend, pendant quinze jours, à la doſe de deux verres tiédes, le matin, & autant l'après-dîné, pour les perſonnes fortes & robuſtes, & d'un verre le matin, & autant le ſoir, pour les perſonnes délicates & infirmes.

Si le bouillonnement des humeurs étoit conſidérable, il ſeroit plus prudent, après avoir fait uſage, pendant quelques jours, de cette tiſane, de ſe faire tirer un peu de ſang, de prendre quelques lavemens, & de ſe mettre à l'uſage des eaux minérales de Paſſy épurées, ou d'une boiſſon faite avec la boule de mars, infuſée comme du thé, & que l'on coupera avec un tiers de décoction d'orge. Les bains tiédes ſont auſſi très-convenables dans cette maladie ; ils temperent les humeurs & s'oppoſent à leur efferveſcence. Quand on aura ſuffiſamment tempéré les humeurs, on ſe purgera doucement pour détourner les mauvais levains de l'eſtomac, qui pourroient occaſionner de nouveaux troubles dans le corps. *Voyez* PURGATION SIMPLE.

BOULIMIE, ſ. f. C'eſt une faim déſordonné & fréquente, accompagnée de défaillance.

Elle diffère de la faim canine, en ce que celle-ci eſt ſuivie de vomiſſement, à force de manger. Il n'en eſt pas de même dans la boulimie ; mais les défaillances en ſont un ſymptome inſéparable.

Pluſieurs cauſes peuvent produire cette maladie, ou la conformation particuliere des inteſtins, ou la quantité & la qualité des ſucs digeſtifs.

Quelquefois il arrive que les inteſtins ſont beaucoup plus courts qu'à l'ordinaire ; ce qui fait qu'on rend les nourritures preſqu'auſſi-tôt qu'on les a priſes : tel eſt l'homme dont parle Rioland dans ſon Anatomie, qui avoit pendant ſa vie une boulimie que rien ne pouvoit

appaiſer. Il le diſſéqua après ſa mort, & il ne lui trouva qu'un boyau de la longueur du bras.

Les cauſes ordinaires de la boulimie ſont les ſucs digeſtifs, qui ſe trouvent en trop grande abondance, ou qui ſont trop âcres, & qui font une irritation trop vive ſur les inteſtins. Auſſi ordinairement ce ſont les gens maigres, & qui ont les ſucs très-âcres, qui éprouvent cette ſorte de maladie. La grande diéte & la grande abſtinence peuvent occaſionner cette faim démeſurée, ou la trop grande diſſipation produite par la chaleur du corps, par les veilles, les paſſions vives & les exercices violens; quelquefois des vers formés dans les inteſtins peuvent être la cauſe de la boulimie, comme on l'obſerve dans le ver ſolitaire, qui détourne tout le chyle, & l'empêche de paſſer dans le ſang, pour ſervir à la nutrition.

On reconnoît que la cauſe de la boulimie vient des aigres, quand on a des rapports & des vomiſſemens acides, que les déjections ſont cruës, & que l'on reſſent de la ſoif & des douleurs d'entrailles. Si la boulimie vient du défaut de nourriture, on s'en apperçoit à l'amaigriſſement des malades; quand ce ſont des vers, on peut conſulter les ſignes qui caractériſent les vers. *Voyez* VERS.

Pour commencer le traitement de cette maladie, ſi elle vient de la qualité âcre des ſucs de l'eſtomac, il faut faire vomir le malade, lui donner quelques lavemens & le purger, après quoi on ſuivra la méthode que nous avons tracée dans l'article ÂCRETÉ. On fera boire au malade du bon vin vieux, en aſſez grande quantité; car le vin ôte l'appétit: on aura recours en même tems aux huileux, aux bouillons de mou de veau, aux boiſſons chaudes & humectantes, qui relâchent l'eſtomac.

Si l'on ne peut pas réuſſir par ces remedes à détruire la boulimie, on fera prendre au malade un demi-gros de thériaque ſoir & matin.

On recommande auſſi, dans le même cas, de faire diſſoudre ſept ou huit grains d'ambre gris dans un œuf mollet, & de l'avaler.

Quand la boulimie vient de la mauvaise conformation des intestins, ce qui est fort rare, elle est presqu'incurable; elle n'exige pas un traitement différent de celui que nous venons d'indiquer.

Quand ce sont des vers qui occasionnent cette indisposition, il faut employer les remedes propres à les détruire. *Voyez* VERS.

En général, il faut éviter les exercices violens, dormir beaucoup, ne faire aucune dissipation qui puisse donner lieu à cette faim contre nature.

BOURDONNEMENT DES OREILLES. C'est un bruit qui se fait entendre dans les oreilles, qui ressemble à celui que fait une mouche qui vole, & quelquefois au tintement d'une cloche.

Plusieurs causes peuvent former cette indisposition, comme la plénitude, la grande chaleur, le bouillonnement des humeurs, l'acreté de la bile, l'engorgement du sang, comme dans une inflammation & un abcès commençant; la grande sensibilité des nerfs, comme on le voit dans les vapeurs hypochondriaques & hystériques.

On reconnoît le bourdonnement des humeurs, occasionné par la plénitude, aux signes qui caractérisent cette indisposition. *Voyez* PLÉNITUDE. On emploie pour lors les remedes qui conviennent dans la plénitude, comme les saignées, les boissons aqueuses & abondantes, les lavemens, les bains, les purgations réitérées, l'exercice, la dissipation & la diéte.

Quand le bourdonnement des oreilles est occasionné par la chaleur, on s'en apperçoit au tempérament chaud & vif du malade, à sa jeunesse, à sa force, au feu continuel qui le tourmente, & qui lui monte à la tête, à la vivacité de son pouls, aux chaleurs de poitrine, & à tous les signes qui caractérisent la chaleur en général. *Voyez* CHALEUR & PLÉTHORE FAUSSE. Il faut en ce cas avoir recours à la saignée, aux boissons rafraîchissantes, telles que la limonade, l'orgeat; aux lavemens, aux liqueurs très-fraîches: il ne faut point faire usage du vin ni de liqueurs spiritueuses; ne faire aucun exercice violent; manger peu, & vivre d'alimens de facile

digestions : le traitement est le même que celui que l'on a indique à l'article CHALEUR & PLÉTORE FAUSSE.

Si le bourdonnement des oreilles est occasionné par le bouillonnement des humeurs, on s'en apperçoit au sentiment de chaleur répandu par tout le corps, à des ardeurs, des cuissons, des demangeaisons en différentes parties, & par tous les signes qui caractérisent la chaleur intérieure : on emploie pour lors le traitement du Bouillonnement des Humeurs. *Voyez* BOUILLONNEMENT DES HUMEURS.

Si c'est l'âcreté de la bile qui occasionne cette espece de bourdonnement, on suivra la conduite que nous avons tracée à l'article ÂCRETÉ *Voyez les signes & la guérison de l'âcreté.* Le remede suivant est très-utile dans cette occasion.

Prenez, *Du suc d'Oignon blanc passé par un linge.*

Faites-en tomber trois ou quatre gouttes dans les oreilles; bouchez-les ensuite avec du coton, & réitérez ce remede tous les trois jours.

Le bourdonnement des oreilles, qui vient d'une inflammation, s'annonce par tous le signes qui la caractérisent, & se guérit de même. *Voyez* INFLAMMATION.

Celui qui est produit par quelqu'abcès commençant, est accompagné des signes qui annoncent un abcès, & ne cesse ordinairement que quand l'abcès est ouvert. *Voyez* ABCÈS.

A l'égard du bourdonnement des oreilles, qui vient de la sensibilité des nerfs, c'est un symptome des vapeurs hypochondriaques & hystériques; il se guérit avec les remedes propres à ces maladies. On le reconnoit aux signes qui caractérisent les vapeurs: tels sont la grande sensibilité des nerfs, les vents auxquels on est sujet, les gargouillemens d'entrailles, la mélancolie habituelle, &c. *Voy.* VAPEURS HYPOCONDRIAQUES & HYSTÉRIQUES.

Quand le bourdonnement des oreilles est habituel, & qu'on est fort sujet à cette indisposition, on doit y faire une sérieuse attention, parce qu'elle indique toujours quelqu'embarras dans la tête ou dans le cerveau, à moins qu'elle ne se rencontre dans des tempéramens hypochondriaques ou vaporeux. Le bourdonnement

d'oreilles habituel est comme le précurseur de l'apoplexie ; ainsi les saignées, la diéte, les boissons & les lavemens doivent être mis en usage, pour se préserver d'une attaque.

Il faut cependant observer qu'on est quelquefois tourmenté d'un bourdonnement d'oreilles, à la suite d'un coup à la tête, alors il se dissipe de lui-même, dans un espace de tems plus ou moins long, ou si l'intérieur de l'oreille a été dérangé dans son organisation, le bourdonnement, qui en résulte, devient habituel & incurable. Dans ce dernier cas, celui qui a reçu le coup, s'il se porte bien d'ailleurs, n'a point à craindre une attaque d'apoplexie.

BOUTON, s. m. petite tumeur rouge, qui s'éleve sur la peau, principalement au visage.

Les boutons au visage sont presque toujours occasionnés par un vice de l'estomac, ou par une chaleur trop considérable du sang.

Dans le premier cas, les boutons reviennent périodiquement, & suivent la marche des digestions qui sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises ; on est sujet aux dégoûts, aux rapports aigres, aux vents, aux borborygmes, aux coliques, aux envies de dormir, & aux pesanteurs d'estomac. Pour guérir ces especes de boutons, il faut nécessairement remédier à l'estomac, en employant tous les remedes indiqués dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC. Le vin de quinquina, dont on prend un petit verre avant chaque repas, guérit souvent ces sortes de boutons, parce que le quinquina convient dans toutes les maladies qui procedent de la foiblesse d'estomac.

Quand les boutons viennent de l'effervescence du sang, ce que l'on connoît au tempérament jeune & bouillant du malade, aux alimens échauffans & liqueurs spiritueuses dont il se nourrit ; aux passions vives dont il est agité, aux exercices violens qu'il se donne, & aux veilles continuées qu'il essuie, il faut pour lors suivre le traitement que nous avons indiqué dans les articles Bouillonnement des Humeurs & Dartres. *Voyez* BOUILLONNEMENT DES HUMEURS & DARTRES.

Les boutons, qui surviennent accidentellement au visage, se guérissent avec du soin & peu de remedes.

Il faut se froter le visage, soir & matin, avec une flanelle chaude, afin de décrasser & de déboucher les pores de la peau, & favoriser par-là la transpiration. On recommande, en pareil cas, de se laver le visage, tous les jours, avec de l'eau de savon. La pommade qui suit, est aussi très-efficace, pourvu qu'on se fasse saigner & purger auparavant, & qu'on prenne une tisane de racine de patience sauvage, pendant huit jours.

Prenez, *De Cire en grains, quatre onces.*

Faites-la fondre à petit feu dans un poëlon, versez

D'Huile-Rosat, neuf onces,

en remuant jusqu'à ce que le mêlange soit fait:

Ajoûtez *De Sel de Saturne, une once.*

De Camphre, un gros.

Continuez de remuer jusqu'à ce que la matiere ait pris quelque consistance.

On en frotera, le soir, les boutons, en mettant un linge par-dessus.

BRADYPEPSIE, s. f. C'est une digestion lente, foible, imparfaite, & par conséquent un symptome de l'action diminuée de l'estomac qui digere mal les alimens; c'est ce qu'on appelle avoir la digestion lente: cet état se traite comme la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

BRUISSEMENT DES OREILLES. C'est un bruit extraordinaire, contre nature, que l'on ressent dans les oreilles; c'est la même chose que le bourdonnement des oreilles. *Voyez* BOURDONNEMENT DES OREILLES.

BRULURE, s. f. On appelle ainsi la solution de continuité qu'occasionne la force du feu dans une partie du corps. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Les vuidangeurs sont exposés à une maladie que l'on appelle le plomb, qui est une brûlure générale du corps, occasionnée par la vapeur qui, sortie de la fosse & venant à s'enflammer, brûle & fait périr sur le champ les malheureux qui font ce métier. On traitera de cette maladie à l'article Plomb *Voyez* PLOMB.

BUBON, s. m. tumeur subite, qui s'éleve ordinaire-

ment aux glandes voisines du col, & qui est une des suites de la peste. *Voyez* PESTE, ANTHRAX, & DÉPÔT CRITIQUE. On appelle aussi bubon, une tumeur qui survient dans l'aine, & qui vient d'un vice vénérien. *Voyez* CHAUDEPISSE, VÉROLE, POULAIN.

(CAC)

CACHEXIE, s. f. mauvaise constitution du corps humain, dans laquelle il y a une dépravation générale de tous les sucs nourriciers. Cette maladie est ordinairement accompagnée de déperdition de substance.

On reconnoît la cachexie au défaut de couleur des parties charnues, sur-tout à la pâleur du visage, à la déperdition des forces du corps, à l'inaptitude aux fonctions, tant naturelles que volontaires, aux lassitudes dans les bras & dans les jambes, à la langueur universelle, à la difficulté de respirer, sur-tout après qu'on a fait du mouvement; à l'inégalité, à la lenteur & à la foiblesse du pouls, aux mouvemens irréguliers de fièvre, à la perte de l'appétit, à la douleur de l'estomac, aux palpitations, aux douleurs dans les différentes parties du corps, aux vapeurs & aux chaleurs qui montent à la tête pendant la journée, à la bouffissure des bras & des jambes, & à l'amaigrissement & affaissement de la machine. Quand on néglige cette maladie, elle dégénere très-souvent en hydropisie.

On distingue la cachexie de l'hydropisie en ce que, dans celle-ci, le gonflement du corps est plus dur, la peau est plus tendue & plus luisante; au lieu qu'elle est plus flasque dans la cachexie.

On voit aisément, après cette exposition, pourquoi les jeunes personnes qui n'ont pas été réglées, ou les femmes qui auront essuyé des pertes considérables, deviennent cachectiques; leur appétit déréglé pour le fruit verd, pour la craie, les acides, le charbon, & autres drogues de cette espece, produit souvent chez elles

elles le même accident : ainſi l'on voit qu'il y a deux cauſes de la cachexie, d'un côté la molleſſe des fibres, de l'autre la dépravation des liquides. Les exercices violens, ou la trop grande oiſiveté, un air épais, les paſſions vives, les évacuations exceſſives peuvent occaſionner la cachexie ; elle peut être également produite par tout ce qui peut dépraver les liqueurs, comme une nourriture groſſiere & indigeſte, par le trop grand uſage des liqueurs ſpiritueuſes, ou par une trop grande abondance de boiſſon aqueuſe.

La cachexie eſt une des maladies les plus opiniâtres, & des plus difficiles à guérir, ſur-tout lorſqu'elle eſt la ſuite de quelque grande maladie, de quelqu'évacuation conſidérable ; qu'elle eſt accompagnée d'une fiévre rebelle, & qu'elle fait des progrès rapides : on y porte plus aiſément remede, quand elle vient inſenſiblement, & que l'on ne s'y prend point trop tard.

Il faut conſidérer dans le traitement de cette maladie, quelle eſt la cauſe qui l'a produite : quand ce ſont les parties ſolides qui ſont attaquées, il faut avoir recours aux remedes propres à les fortifier ; on doit avoir attention d'éviter ſur-tout la ſaignée, qui épuiſe le malade, & favoriſe les progrès de la maladie.

Il faut, avant tout, preſcrire au malade une chopine de petit-lait clarifié, qu'il prendra le matin, en pluſieurs verres, pendant huit jours ; il faut cependant obſerver que ſi le relâchement des fibres eſt conſidérable, on peut ſe diſpenſer de faire uſage du petit-lait & des lavemens, ſur-tout ſi le malade eſt épuiſé : on y ſuppléera par une infuſion legere de quantité égale de feuilles de chicorée ſauvage, & de véronique mâle, après quoi, on le mettra à l'uſage de l'opiat ſuivant, en l'y préparant avec des lavemens d'eau, dont il fera uſage tous les jours :

Prenez, *Du Safran de Mars apéritif, une demi-once.*
De la Rhubarbe.
Du Sel d'Abſinthe.
De l'Arcanum-duplicatum, de chaque un gros.
Du Jalap.
Du Diagrede, de chacun deux ſcrupules.
De la Gomme Ammoniac.

De la Myrrhe, de chacune quatre scrupules.
De la Cannelle, un gros.

Pulvérisez le tout; &, après l'avoir mêlé exactement, incorporez-le avec une suffisante quantité de syrop de fleurs de pêcher.

La dose est de deux gros pour un adulte, à prendre le matin à jeun, deux fois la semaine, pendant quinze jours, enveloppé dans du pain à chanter, & une fois la semaine pendant quinze autres jours.

La dose pour un enfant est depuis un scrupule jusqu'à demi-gros : on avale par-dessus un peu de tisane chaude ou de bouillon.

Quand la cachexie est plus avancée, & qu'il y a déja bouffissure, on peut se dispenser d'ordonner le petit-lait & les lavemens, & passer à l'usage de l'opiat que nous allons décrire, & qu'on peut aussi substituer à celui que nous venons de rapporter, quand on n'a pas la facilité de se procurer toutes les drogues qui entrent dans sa composition.

Prenez, *Du Safran de Mars apéritif.*
De l'Antimoine crud, de chacun deux gros.
De Diagrede, une demi-once.

Faites du tout une poudre fine ; & ajoûtez-y une suffisante quantité de syrop des cinq racines, pour former un opiat de molle consistance, à prendre à la dose de deux scrupules, à un gros le matin & le soir, enveloppé dans du pain à chanter.

Quand ces remedes ne réussissent point, & qu'il y a toujours une foiblesse marquée dans les fibres, il faut faire faire usage au malade d'un vin propre à le fortifier ; tel est le suivant :

Prenez, *Du Séné mondé, une demi-livre.*
Des Racines de Polipode de Chêne.
De Garance, de chacune deux onces.
Des Feuilles de Scolopendre, quatre poignées.
D'Ecorce de Quinquina.
De Myrrhe, de chacune demi-once.
De petite Absinthe, deux poignées.
De l'Écorce de Citron, une once.

Enfermez le tout dans un sachet de toile claire, que

vous mettrez dans un baril qui puisse contenir dix ou douze pintes : remplissez ce baril, au tems des vendanges, du moût de vin blanc, que vous laisserez bouillir ; bouchez-le ensuite, en laissant infuser le vin pendant deux mois ; tirez-le & gardez-le dans des bouteilles bien bouchées : la dose est d'un verre froid, le matin à jeun ; continuez pendant quinze jours : s'il purge trop, on n'en prendra que de deux jours l'un. Ce vin est merveilleux pour fortifier les fibres du corps, & convient très-bien dans tous les cas où les humeurs tirent à la dépravation.

Au défaut de ce vin, qui exige des soins particuliers ; & que l'on ne peut faire que dans certaines circonstances, on peut avoir recours au suivant :

Prenez, *Des Feuilles d'Absinthe.*
De Fumeterre, de chaque demi-poignée.
De Quinquina concassé, demi-livre.
D'Ecorce de Citron, trois onces.
De Séné en feuilles, deux onces.

Laissez infuser le tout dans cinq pintes de vin blanc, pendant vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes ; passez le tout, pour en prendre un verre le matin, & un sur les cinq heures du soir, tous les jours.

Pour remédier à la foiblesse générale des fibres, il faut prescrire au malade de l'exercice, lui faire faire des frictions sur tout le corps, lui ordonner des bains froids, si la saison le permet, & lui faire faire usage, pour sa boisson, d'une eau ferrée.

Il faut pourtant observer avec soin de ne point prescrire tous ces remedes aux personnes extrêmement délicates, qui crachent le sang aisément, & qui sont sujettes aux douleurs vives d'estomac & aux coliques. Dans ces sortes de cas, la cachexie se trouve réunie avec une si grande sensibilité, que les remedes échauffans nuisent presque toujours au malade ; il vaut mieux appuyer sur les délayans, tels que le petit-lait, la tisane de pariétaire & de chiendent, les lavemens, les bains, & les eaux minérales ferrugineuses, comme celles de Forges & de Passy, dont on peut prendre un pinte par jour, le matin

à jeun, pendant quinze jours. Si l'on a besoin de quelques remedes pour fortifier l'estomac, on peut faire usage du vin d'absinthe composé de cette maniere :

Prenez, *Des Feuilles d'Absinthe mondées & séchées à l'ombre, une poignée.*

Versez dessus une pinte de bon vin blanc, les laissant macérer à froid, pendant vingt-quatre heures, dans un vaisseau bien fermé ; passez ensuite le vin, & gardez-le pour l'usage : la dose est d'un verre, une demi-heure avant le dîné, pendant une quinzaine de jours.

Quand la cachexie reconnoît pour cause la dépravation des humeurs, il faut faire plus d'usage des boissons aqueuses, & suivre à-peu-près la méthode que nous venons de tracer. On doit, avant tout, songer à réformer son régime ; ne vivre que d'alimens de facile digestion ; faire plusieurs repas par jour ; se purger de tems en tems, & prendre, avant le dîné & le soupé, une poudre composée de quinze grains de safran de Mars apéritif, & de dix grains d'yeux d'écrevisses.

Il est essentiel, dans cette maladie, d'éviter le vin, les liqueurs spiritueuses, & tous les exercices violens. Si l'on a l'estomac trop foible pour bien digérer, on peut prendre à son choix, avant de diner, un demi-verre d'absinthe ou de vin de quinquina.

Les pauvres gens de la campagne, & les pauvres artisans dans les villes, contractent ordinairement des cachexies de plus d'une sorte : on en voit les causes dans la situation des lieux qu'ils habitent, dans le voisinage des étangs, des marais, des prés, & dans la nécessité où ils sont d'être continuellement dans le fumier, dans les ordures des écuries ; ce qui fait qu'ils respirent un air grossier & impur.

Voici une infusion purgative qui réussit assez bien dans cette maladie.

Prenez, *Des Racines de Polipode, deux onces.*
De Chicorée sauvage.
De Bugloſe, de chacune une once.
Des Raisins de caisse, six gros.
Du Séné mondé, demi-once.
De la Rhubarbe choisie, deux gros.
De la Crême de Tartre, un gros & demi.

Laissez infuser le tout chaudement, pendant douze heures, dans quatre pintes d'eau bouillante : dissolvez dans la colature, de la manne, deux onces ; de l'élixir de propriété, deux scrupules.

Prenez cette infusion en seize doses, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures.

Les pauvres gens peuvent aussi faire usage du vin d'absinthe, que nous avons décrit ci-dessus, & d'une eau ferrugineuse, faite avec une poignée de cloux infusés dans de l'eau ; mais tous ces remedes deviendront inutiles, s'ils ne cherchent un air plus pur, & s'ils ne prennent une nourriture plus saine.

Quand la cachexie est totalement détruite, & qu'on est venu à bout de la surmonter par les remedes, il faut éviter les rechutes, en observant un régime exact, en évitant les alimens visqueux, acides, salés, l'eau froide, les liqueurs spiritueuses, l'air humide, & en faisant un exercice modéré ; après quoi, on se mettra à l'usage des pilules suivantes :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre.*
De petite Centaurée, de chaque deux gros.
De Quinquina, un demi-gros.
De Gomme Ammoniac.
De Galbanum, de chaque un scrupule.
De Myrrhe, trente grains.
De Mercure doux, vingt grains.

Ou plus simplement :

Prenez, *Extrait de Fumeterre, quatre gros.*
De Quinquina, un demi-gros.
De Gomme Ammoniac, un gros.
De Mercure doux, vingt grains.

Mêlez le tout ensemble, avec suffisante quantité de syrop d'absinthe, pour faire des pilules du poids de vingt grains : la dose est de deux pilules, une le matin & l'autre sur les six heures du soir, en buvant par-dessus un verre d'infusion de petite centaurée.

On recommencera ces pilules tous les mois ; & on boira, avant ses repas, pendant l'usage de ces pilules,

un demi-verre de vin d'absinthe décrit ci-dessus, en observant de se purger, s'il est nécessaire.

Quand la cachexie est dégénérée en hydropisie, il faut pour lors unir les remedes propres à la cachexie avec ceux de l'hydropisie. *Voyez* HYDROPISIE.

On aura même l'attention de remédier au mal qui sera le plus pressé : si c'est l'hydropisie, on fera usage des remedes convenables en ces cas.

CACOCHYLIE, s. f. digestion dépravée, action lésée de l'estomac, qui convertit les alimens en un chyle mal conditionné : le traitement est le même que celui de la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC, & SABURRE.

CACOCHYMIE, s. f. mauvaise disposition des organes destinés à la digestion, qui font tourner en mauvais chyle les alimens dont on se nourrit.

On reconnoît cette maladie au dégoût, au défaut d'appétit, de sommeil, aux rapports aigres ou d'œufs pourris: il en est de même, quand on est sujet aux vents après la digestion, aux tranchées, aux coliques & aux devoiemens : l'urine est pâle & trouble : le visage est bouffi, jaunâtre & quelquefois plombé : il survient des maux de tête; & l'esprit est lourd & pesant.

On devient sujet à la cacochymie par plusieurs causes, 1° par l'usage habituel des alimens qui ont peine à être digérés, la plénitude, les hémorrhagies, les saignées habituelles, les diarrhées ; dans les femmes, les pertes, les fleurs blanches, ainsi que leur cessation subite, l'oisiveté, les veilles immodérées.

Quand cette maladie est ancienne, il est assez difficile d'y porter remede; on en vient plutôt à bout, quand elle a fait moins de progrès.

En général, la cacochymie se détruit, en attaquant la cause qui l'a produite; si ce sont des aigres qui donnent naissance à cette maladie, il faut avoir recours aux remedes absorbans, unis avec les corroborans & les remedes propres à faire circuler le sang & la bile : telles sont les pilules suivantes, qui sont d'une efficacité très-reconnue, pour remédier à la cacochymie.

Prenez, *De Savon de Venise, deux gros.*
De Safran de Mars apéritif.

D'Extrait de Quinquina, de chacun un demi-gros.

D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.

Battez le tout dans un mortier de marbre, en y ajoûtant quelques gouttes de la meilleure huile d'olive.

Faites-en des pilules de la groſſeur d'un petit pois: la doſe eſt de deux pilules le matin à jeun, & de deux autres ſur les cinq heures du ſoir. Il faut obſerver que, pour donner à ces pilules plus d'efficacité, il eſt eſſentiel de prendre auparavant quelques lavemens & quelque tiſane legere de chiendent & de réglisſe, pour ſe préparer à une purgation fort douce, compoſée de deux gros de follicule, un demi-gros de rhubarbe, deux onces de manne, & une once de ſyrop de roſe pâle.

Si la cacochymie tire ſon origine d'une matiere putride, il faut également prendre des boiſſons délayantes, & ſe purger comme ci-deſſus; mais au lieu des pilules, on prendra tous les matins une chopine de petit-lait clarifié, avec deux onces de creſſon, que l'on continuera pendant quelques jours.

Dans le premier cas, il faut obſerver un régime chaud, ſe nourrir de bouillon de viande de vieux animaux, de bœuf, mouton, perdrix, beccaſſe, levraut, & de poiſſon de mer: dans le ſecond cas, il faut, au contraire, abandonner le gras pour ſe nourrir des végétaux. *Voyez* ACIDES & ALKALIS.

Cet état dépend ordinairement de la foibleſſe d'eſtomac; c'eſt pourquoi, pour éviter les rechutes, il faut travailler à fortifier cette partie, de la maniere que nous l'avons indiqué. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On recommande, dans cette maladie, l'uſage continué, pendant long-tems, des eaux des Forges & de Paſſy, ou une eau ferrée legere.

La cacochymie eſt fort ſujette à dégénérer en ſcorbut. *Voyez* ce que l'on doit faire en pareil cas, à l'article SCORBUT.

CACOPHONIE, ſ. f. C'eſt une voix viciée, qui naît de quelques défauts dans les organes de la bouche & de la gorge. *Voyez* APHONIE.

CACOTROPHIE, ſ. f. Ce mot ſignifie en géné-

ral une mauvaise nutrition: c'est ce qui arrive quand les digestions sont mauvaises & que le corps tombe dans un appauvrissement & un amaigrissement considérable, comme dans la Cacochymie & dans la Cachexie. *Voyez ces deux articles.*

CADUC, (Mal) Haut-Mal, *ou* Mal S. Jean. *Voyez* EPILEPSIE.

CAIGNEUX. *Voyez* l'article NOUEURE, & RACHITIS.

CALENTURE, s. f. espece de fièvre accompagnée d'un délire subit, commun à ceux qui font des voyages de long cours dans des climats chauds, & à laquelle sont sur-tout sujets ceux qui passent sous la ligne.

C'est la grande chaleur qui cause cette fièvre & ce délire, en mettant le sang dans une effervescence si grande, qu'il peut à peine être contenu dans ses propres vaisseaux.

Cette maladie, qui attaque les matelots, se déclare plutôt la nuit que le jour, parce qu'alors les bâtimens sont plus fermés, & qu'il y entre moins d'air; les matelots se levent subitement, & se sentant animés par un transport violent, s'en vont sur le bord du vaisseau, & se jettent dans la mer; c'est ce qui arrive souvent dans la mer Méditerranée, dans les tems chauds comme en été: les matelots disparoissent, sans qu'on sçache ce qu'ils sont devenus.

Le premier objet qu'on ait à remplir dans la cure, c'est de saigner; il arrive assez souvent que les vaisseaux sont pleins d'un sang si épais, que pour en avoir, on est obligé d'ouvrir plusieurs veines à la fois: la veine jugulaire est préférable à celle du bras; huit ou dix heures après la saignée, on donnera l'émétique: on appliquera au col un large vésicatoire; on recommencera la saignée le plutôt qu'on le pourra, & sur le soir on fera prendre au malade un demi-gros de thériaque.

Si la maladie est suffisamment calmée, on ordonnera le purgatif doux qui suit:

Prenez, *Des Follicules de Séné, deux gros & demi.*
De Rhubarbe, un demi-gros.
De Sel de Tartre, deux scrupules.
De Graines de Coriandre broyées, un scrupule.

Faites infuſer le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau de riviere, ſur deux onces & demie de la liqueur paſſée, ajoûtez-y du ſyrop ſolutif de roſe, une once, pour une potion que le malade prendra en deux fois.

Il faut mettre le malade à l'uſage de la limonade pendant toute ſa maladie; & ſi l'on manquoit de citron, on pourroit faire une tiſane avec une pomme de reinette, dans laquelle on ajoûteroit vingt gouttes d'eſprit de vitriol par pinte.

Il faut tâcher de procurer du repos au malade, & proſcrire la bière & toutes les liqueurs ſpiritueuſes.

CALCUL, ſ. m. *Voyez* PIERRE.

CANCER, ſ. m. C'eſt une maladie des glandes, par laquelle elles ſe tuméfient, ſe durciſſent, deviennent inégales, raboteuſes, & de couleur cendrée ou livide, environnées tout autour de pluſieurs veines, & gonflées d'un ſang noir & limoneux, ſitué à quelque partie glanduleuſe.

On appelle ainſi cette eſpece de tumeur, parce qu'elle eſt à-peu-près de la figure d'une écreviſſe.

Toutes les glandes ſont ſuſceptibles d'une pareille impreſſion, mais aucunes n'y ſont ſi ſujettes que les glandes des mammelles; c'eſt pourquoi les femmes ſont ſi ſouvent attaquées de cette maladie; il y a des hommes qui y ſont quelquefois expoſés.

On diviſe les cancers ſelon qu'ils ſont plus ou moins invétérés, en cancer occulte, ou cancer ouvert ou ulcéré.

Le cancer occulte eſt celui qui ne s'eſt point encore fait jour au dehors, & on le reconnoît à la tumeur, à la dureté, à la ſenſibilité de la partie qui ſouvent change de couleur, devient noire & livide, & dans laquelle on reſſent des battemens très-douloureux.

Le cancer ulcéré ſe caractériſe par les inégalités & par quantité de petits trous, deſquels ſort une matiere ſordide, puante & glutineuſe, pour l'ordinaire jaunâtre; par des douleurs poignantes, qui reſſemblent aux piquures que feroient des milliers d'épingles, par ſa noirceur, par l'enflure des veines de l'ulcere, par la couleur noirâtre & le gonflement de la partie.

La cauſe immédiate du cancer a été ignorée juſqu'à préſent de tous les médecins.

Les cauſes éloignées du cancer ſont les paſſions vives, tel qu'un chagrin cuiſant & violent, les coups, les chutes, les alimens groſſiers & indigeſtes; & quant à la mammelle, le défaut d'évacuation du lait qui ſe fige & ſe coagule dans cette partie.

Il ſurvient ſouvent preſque tout-à-coup des tumeurs dures aux mammelles des filles qui entrent dans l'âge de puberté; elles ſe diſſipent pour la plûpart ſans aucun remede.

Le cancer naiſſant au contraire fait toujours des progrès qui ſont d'autant plus rapides, qu'on y applique des médicamens capables de réſoudre la congeſtion des humeurs qui ſe forme.

La bonne maniere de traiter les cancers, c'eſt de faire enſorte, dès le commencement, que ce levain ſe borne à la glande qui en eſt tuméfiée & durcie, & qu'il n'affecte pas le ſang & les parties voiſines.

Pour éviter cet inconvénient, il faut s'abſtenir des remedes mercuriaux, des cloportes & des fondans vifs & actifs; il vaut mieux avoir recours aux ſucs dépurés des plantes, tels que la chicorée ſauvage, l'endive, l'aigremoine, la bugloſe, le pourpier, la pimprenelle, dont on prend une once dans deux onces d'eau de laitue & de cerfeuil diſtillés: on mettra en outre le malade à l'uſage de vingt grains d'yeux d'écreviſſes, & de dix grains de nître purifié, dont il prendra une priſe le matin à jeun, & l'autre vers les cinq heures du ſoir; ſi ces abſorbans ne ſoulagent point les douleurs, il faudra avoir recours à une boiſſon faite avec une chopine d'eau ſeconde de chaux d'écailles d'huitres, dans laquelle on mettra une once & demie de lait & une demi-once d'eau de fleurs d'orange. Cette boiſſon eſt excellente dans les cancers commençans, qu'elle guérit quelquefois; elle diminue les douleurs dans le cancer ulcéré: on pourra la continuer pendant deux mois, en en prenant une chopine tous les jours, le matin à jeun: on en rendra l'uſage plus long, ſi elle produit quelque ſoulagement.

Pendant tout ce tems qui eſt quelquefois de pluſieurs mois, il ne faut rien appliquer ſur le ſein; il ſuffit de l'étuver legérement avec de l'eau de morelle, pour peu qu'il devienne douloureux.

Lorſqu'il paroît que la mammelle ſe gonfle, par l'abord du ſang qui y afflue, il convient d'y appliquer des ſangſuës, non ſur le globe ou le haut du ſein, que forme l'éminence de la mammelle, pour ne point prendre les vaiſſeaux dans leur extrémité ou ſur leur fin, mais ſur les parties baſſes & déclives, afin de les ouvrir & de les vuider dans les endroits de leur montée, & par ce moyen d'intercepter ou prévenir l'affluence du ſang dans le corps de la mammelle.

Quand on trouvera quelque ſoulagement de l'uſage des remedes ci-deſſus, on pourra prendre vingt grains de limaille d'acier porphyriſé, dix grains de cinnabre natif, & demi-gros d'yeux d'écreviſſes, que l'on partagera en trois priſes dans la journée, à quatre heures de diſtance l'une de l'autre.

Depuis long-tems l'on fait uſage de la morelle & de la belle-dame en cataplaſme, pour mettre ſur le cancer. Jamais on n'a oſé tenter ces remedes à l'intérieur, parce que l'on a cru juſqu'à préſent que c'étoit des poiſons redoutables. M. Lambergen, médecin à Groningue, a été le premier qui en ait fait la tentative. Sur un ſcrupule de feuille de bella-dame ou *bella-donna*, cueillie & ſéchée depuis trois ans, il verſa une dixaine de petites taſſes d'eau, & laiſſa la liqueur tirer toute la nuit à un feu très-doux. Il en prit la valeur d'une demi-taſſe à thé le lendemain matin: il étoit à jeun; il n'en apperçut aucun effet: le jour ſuivant, encore à jeun, il doubla la doſe; il s'apperçut bientôt que l'infuſion opéroit; car il eut, pendant une heure ou deux, à la bouche, une ſéchereſſe qui ne lui étoit pas ordinaire, & il éprouva un peu de vertige; après cette épreuve, il vit qu'il pourroit tenter ce remede à cette doſe legere, & qu'il pourroit ſoulager les malades attaqués du cancer. Il ne s'eſt pas trompé; car il a guéri, après un tems aſſez long de l'uſage de ce remede, une femme qui étoit véritablement atteinte du cancer. Si l'on veut ſe réſoudre à l'employer, il faut

nécessairement avoir recours à un médecin prudent qui le dirige ; en faisant usage de ce remede qui n'est point à négliger, puisque l'on a réellement opéré quelques guérisons de cette maniere, on peut s'y prendre de la maniere suivante :

Prenez des feuilles de bella-donna, dont vous exprimerez toute l'humidité, en les passant à la presse, & vous le ferez sécher ensuite à la chaleur du soleil pendant un mois, ou, si vous aimez mieux, à la chaleur très-modérées d'un four. Prenez deux grains de ces feuilles bien séchées, & mettez-les infuser dans quatre cuillerées à bouche d'eau de riviere ; vous mettrez le tout sur des cendres chaudes, à un feu très-lent, & dans un vaisseau bien fermé ; vous passerez cette liqueur que vous ferez prendre au malade tous les jours, le matin à jeun.

Il ne faut point s'effrayer de la sécheresse & de la chaleur qui accompagnent ce remede, ni des éblouissemens qui la suivent : tous ces accidens sont passagers, & ne doivent point empêcher de suivre l'effet du remede jusqu'à ce que l'on ait obtenu du soulagement. On peut prendre tous les jours une chopine de petit-lait clarifié, pour adoucir l'effet du remede, & un lavement de deux jours l'un.

On ne doit tenter aucune autre espece de remede pendant l'usage de celui-ci : le seul qui puisse convenir, c'est l'application de l'eau de morelle sur la partie.

On recommande à l'extérieur le suc de linaire ou de lin sauvage & la poudre de pimprenelle répandue dessus.

Voici un onguent dont on fait aussi grand cas :

Prenez, *De l'Huile Rosat long-tems battue dans un mortier, douze onces.*
De la Ceruse en poudre, quatre onces.
De la Litharge, deux onces.
De la Tuthie préparée.
De la Cendre d'Ecrevisse de riviere brûlée, de chacune une once.
Des Sucs de Ciguë, de Morelle & de grande Joubarbe, de chaque une once & demie.

Mêlez le tout, & faites-le cuire doucement sur le feu, pour un onguent.

Le baume dont nous allons donner la description, est aussi excellent dans le cancer.

Prenez, *Du Sel de Saturne, quatre onces.*
De l'Esprit de Térébenthine, douze onces.
De Camphre, un gros.
D'Opium, vingt-quatre grains.

Mêlez le tout ensemble exactement; laissez-le en digestion pendant deux jours, & servez-vous-en, pour mettre sur la mammelle ou la glande cancéreuse. Ce baume a sur-tout de grandes vertus, quand les douleurs sont vives; on peut le renouveller tous les jours.

Tous ces remedes extérieurs ne conviennent, comme l'on voit, que quand le cancer attaque quelques parties sur lesquelles on puisse faire ces sortes d'applications; ce qui est impraticable dans le cancer interne.

Tous ces remedes & tous les ménagemens que nous avons prescrits, ne sont nécessaires qué quand le cancer n'est point ouvert; quand l'ulcere est formé, on ne doit employer que des lotions faites avec les eaux de morelle, de frais de grenouille, de plantain dans lesquelles on fait fondre une petite quantité de suc de saturne, & quelques gouttes anodines, si les douleurs sont vives. On peut faire une composition de cette façon.

Prenez, *Des Eaux de Morelle.*
De Frai de Grenouille, de chaque deux onces.
De Suc de grande Joubarbe, une once.
Du Sel de Saturne, un gros.
Quinze gouttes anodines.

On se sert de cette eau, pour laver plusieurs fois par jour la partie affectée.

Pendant tout le traitement du cancer, un soin auquel on ne doit guères manquer, c'est de donner, même tous les jours, quatre grains de pilule de cynoglosse, ou un ou deux grains de pilule de laudanum, pour laisser du moins au malade l'espérance de mourir tranquille; moyennant cette méthode, on lui épargne tout le déplaisant & l'humiliant qu'apportent ces maux. En effet l'on a observé que les femmes, qui ont à mourir de leur cancer, sont exemptes des cruelles douleurs qui les

tourmentent, quand on a ſoin de leur donner les calmans que nous venons d'indiquer.

Malgré tous les remedes que nous avons tracés ci-deſſus, ſi le mal faiſoit des progrès rapides, il faudroit avoir recours à l'opération, quand elle eſt praticable; elle eſt du reſſort de la chirurgie.

Comme le traitement de cette maladie dure pendant pluſieurs mois, il faut, en réitérant les ſaignées plus ou moins ſouvent, par proportion aux douleurs & au beſoin de la malade, la purger après doucement avec deux onces de manne & une once de ſyrop de chicorée, compoſée de rhubarbe.

Ce que nous avons dit du cancer des mammelles, doit s'entendre de ceux qui ſurviennent aux autres parties du corps; tel eſt celui qui vient à la matrice, aux viſceres du bas-ventre, aux jambes, qu'on appelle *loup*, & celui qui ſe déclare au nez, & qu'on nomme *Noli me tangere*. Voyez LOUP, *NOLI ME TANGERE*.

1° Il réſulte des obſervations faites ſur le ſuc de ciguë, épaiſſi en conſiſtance d'extrait, que c'eſt un remede qu'on peut donner à aſſez grande doſe, dans tous les tempéramens, à tout âge, à l'un & à l'autre ſexe.

2° Ce remede ne dérange aucune fonction, aucune ſécrétion, aucune excrétion.

3° Il agit d'une maniere inſenſible, puiſqu'il ne purge ni ne fait vomir, & qu'il n'augmente ni la ſécrétion de l'urine ni celle de la ſueur.

4° Il réſout les ſquirrhes & les duretés qui réſiſtent aux autres remedes, même aux fondans les plus actifs.

5° Il fait le plus ſouvent ſuppurer les tumeurs qu'il ne peut pas réſoudre.

6° Il arrête les progrès du cancer.

7° Il en adoucit l'acrimonie, & en détruit la puanteur.

8° Il en change la matiere ichoreuſe en un pus louable.

9° Il en appaiſe les douleurs.

10° Il en guérit même.

11° Il guérit auſſi des ulceres qui ſeroient incurables, ſans ſon ſecours.

12° Il conſolide les ſinus & les fiſtules les plus rebelles.

13° Il diſſipe les tumeurs œdémateuſes, en l'appliquant extérieurement.

14° Il rétablit quelquefois la vue, lorsqu'on en est privé par une cataracte, pourvu qu'elle ne soit pas trop invétérée.

15° Il résout, ou du moins arrête les progrès des cataractes récentes.

A la suite de ces corollaires, M. Storck ajoûte les préceptes suivans.

1° Les femmes qui ont un squirrhe ou un cancer à la mammelle, doivent éviter tout travail des mains, & le trop grand exercice.

2° L'air de la campagne & un leger exercice facilitent la guérison.

3° La colere, la tristesse, la frayeur la retardent au contraire.

4° Les acides, le vin, les alimens acerbes, & les farineux crus & non fermentés, sont très-nuisibles.

5° Les frotemens, les compressions trop fortes nuisent toujours dans les squirrhes invétérés & dans les cancers.

6° La toux est aussi très-nuisible dans ces cas; & il a observé que les femmes dont la respiration est gênée, & qui sentent en toussant des douleurs très-aigues dans la mammelle squirrheuse & cancéreuse, & comme une espece de corde qui leur paroît serrer leur mammelle & la retirer dans la poitrine; il a observé que ces femmes ont les poumons squirrheux & adhérens à la plévre, ce qui rend la guérison beaucoup plus difficile & presqu'impossible. L'expérience m'a appris, ajoûte-t-il, que ces pilules ne nuisent pas aux phthisiques; qu'elles n'empêchent point l'expectoration, qu'au contraire elles la facilitent. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

CARCINOME, s. m. C'est la même chose que cancer ou tumeur cancéreuse; c'est pourquoi l'on appelle carcinomateux les ulceres & les tumeurs qui tiennent de la nature du cancer.

CARDIALGIE, s. f. douleur violente qui se fait sentir à l'orifice supérieur de l'estomac, que les anciens appelloient aussi le cœur.

Cette maladie s'annonce par une douleur violente aux parties qui avoisinent le cœur, par un pouls vif & serré, par une oppression de poitrine, des palpi-

tations, quelquefois l'intermittence dans le pouls: quand cette maladie eſt au plus fort degré, le malade reſſent des tranchées, les urines ſe ſuppriment, les extrémités deviennent froides, ainſi que les ſueurs. La lividité du viſage & ſa pâleur ſont les derniers ſignes qui caractériſent ce funeſte accident.

La cardialgie eſt eſſentielle ou ſymptomatique.

L'eſſentielle eſt occaſionnée par l'irritation des fibres de l'eſtomac, & par une trop grande contraction.

La ſymptomatique a des cauſes étrangeres à l'eſtomac, telles qu'une inflammation ou obſtruction du foie, ou quelqu'affection du cerveau ou de la matrice.

Il y a une eſpece de cardialgie que l'on nomme convulſive ou ſpaſmodique, qui eſt plus cruelle que les autres, & qui dépend de la tenſion extraordinaire des nerfs de l'eſtomac; elle eſt ordinairement cauſée par un amas d'humeur mordicante, par un émétique donné à trop forte doſe ou par un poiſon.

Quand la cardialgie reconnoît pour cauſe l'inflammation de l'eſtomac, du foie ou des parties voiſines, ce qui ſe caractériſe par les ſignes de l'inflammation, il faut traiter cette maladie comme une inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

Si la cardialgie eſt produite par les vents, ce dont on peut s'aſſurer, quand, après la digeſtion, le malade a de la difficulté de reſpirer, que l'eſtomac ſe gonfle, que les rots & les nauſées ſont fréquens, que la douleur augmente, ſur-tout après avoir mangé, & que cet état eſt ſubit & n'eſt point accompagné de fiévre, on peut, dans ces ſortes de cas, faire uſage avant ſon dîné, de la graine d'anis, ou de celle de coriandre: on peut appliquer ſur leſtomac le cataplaſme ſuivant:

Prenez, *De Semences d'Anis & de Fenouil, de chaque une pincée.*

De Fleurs de Camomille, une demi-pincée.

Mêlez le tout avec une once d'huile d'amandes-douces, & une demi-once de ſavon, & formez-en dans un mortier un liniment, pour appliquer ſur la partie.

Si les remedes ci-deſſus ne réuſſiſſoient point, on pourroit avoir recours à la décoction ſuivante:

Prenez,

Prenez, *De la Racine de Calamus aromaticus, une demi-once.*
De celle de Gentiane, deux gros.
Des Feuilles de petite Centaurée.
D'Absinthe séche.
De Fleurs des Camomille, de chaque un gros & demi.

Faites infuser le tout dans une pinte d'eau, y ajoûtant sur la fin deux gros de semence de carvi: la dose est de trois onces, deux fois le jour, le matin & le soir.

Ce remede réchauffe & fortifie l'estomac, augmente l'appétit, aide la digestion & dissipe les vents.

Cette infusion est excellente dans cette espece de maladie, que l'on appelle Cardialgie venteuse; mais il faut bien se donner de garde d'en faire usage dans celle qui est inflammatoire ou convulsive; car elle augmenteroit le mal sensiblement, & accéléreroit la mort du malade; il est donc essentiel de bien faire attention aux signes qui caractérisent les différences de cette maladie.

Quand la cardialgie est convulsive, elle s'annonce par un pouls serré & convulsif, par des mouvemens involontaires dans les membres, par une tension excessive dans toutes les fibres du corps, par une constriction considérable de poitrine, qui empêche le malade de respirer, par la suppression des urines, par le serrement des dents les unes contre les autres, &, en général, par tout ce qui peut caractériser un état convulsif.

Dans ce cas, il faut commencer par avoir recours à la saignée, pour diminuer le volume du sang, & par-là lui donner plus de jeu dans les vaisseaux qui sont trop retrécis; il faut répéter la saignée au bras plusieurs fois, selon la force du mal & du malade: il faut, immédiatement après la premiere saignée, lui faire avaler de l'huile d'amandes-douce en abondances, & lui appliquer sur l'extérieur de l'estomac un onguent fait avec deux parties d'onguent populéum, & une partie de baume tranquille.

Pendant ce tems, on ne négligera point les lave-

mens émolliens, avec la mauve, la pariétaire, la guimauve & les potions calmantes, telles que la suivante :

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul.*
De Nénuphar, de chacune, deux onces.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann ; vingt gouttes.
De Teinture de Castoréum, quinze gouttes.
De Syrop de Karabé, une demi-once.

On donnera cette potion par cuillerée, de quart en quart d'heure, pour appaiser la violence des convulsions.

On pourra aussi avoir recours à la potion qui suit :

Prenez, *D'Eau de Fleur d'Orange, une once.*
De Syrop de Pavot blanc, demi-once.

Avalez-en une prise.

Si l'on est sûr que la cardialgie convulsive soit produite par un émétique violent, ou par quelque poison, il faut, après la premiere ou la seconde saignée, faire prendre au malade beaucoup de substances huileuses, ou du lait, ou une forte décoction d'orge, de riz ou de gruau, pour empâter les parties mordantes de poison.

Il est pourtant nécessaire d'observer que quand c'est l'émétique qui produit cet effet, le lait réussit beaucoup mieux que l'huile, parce que l'émétique ne peut se dissoudre dans les parties huileuses : au reste, nous traiterons ces articles plus au long, en parlant des poisons. *Voyez* POISON.

CARÉAU, s. m. maladie qui consiste dans un gonflement & une dureté extraordinaire du ventre auxquels les enfans sont sujets. *Voyez* ENFANS. (MALADIE DES)

CARIE, s. f. C'est une solution de continuité dans un os ; c'est une sorte de corruption & de putréfaction des parties dures ou osseuses du corps, qui y produit le même effet que la gangrene ou la mortification sur les parties molles.

Il y a plusieurs especes de carie, la simple & la symptomatique ; la carie simple a plusieurs degrés : d'abord la superficie de l'os paroit couverte d'un enduit graisseux, jaunâtre ; dans le second degré, cette couleur

devient noirâtre; dans le troisieme, la surface de l'os devient inégale & raboteuse, & percée d'une infinité de petits trous; dans le troisieme degré, les os paroissent dissous.

Il y a une autre espece de carie qui differe de la carie ordinaire, en ce qu'elle tire son origine de l'intérieur, & fait des progrès de dedans au dehors; c'est ce qu'on appelle la carie symptomatique ou le *spina ventosa*. Voyez *SPINA VENTOSA*.

On reconnoît la carie à l'inégalité & à la rudesse de l'os, à sa molleſſe, à sa couleur. Les signes du *spina ventosa* sont une tumeur comme venteuse, accompagnée de douleur vive, & d'un écoulement fétide.

Les causes de la carie sont l'affluence continuelle d'une humeur vicieuse sur l'os, ou l'acrimonie de ses humeurs; une fracture, une contusion, une luxation, un ulcere, un virus vénérien, écrouelleux & scorbutique, des médicamens corrosifs. La carie peut aussi provenir de ce que l'os est resté long-tems à nud, & exposé au froid de l'air extérieur; la carie des dents est ordinairement occasionnée par le grand usage du sucre, par la viande, ou par l'abus des substances huileuses & émulsives, comme les amandes-douces, qui sont sujettes à se rancir.

La carie est un mal très-dangereux, dont il est essentiel d'arrêter les progrès; pour le *spina ventosa*, il est presqu'incurable. *Voyez SPINA VENTOSA.*

Les remedes qui sont employés dans la carie des os sont, l'essence de succin, l'essence de myrrhe, unies à quelques gouttes de térébenthine, ou, si l'on aime mieux, mêlées avec égale quantité d'essence d'aristoloche ronde; rien n'est plus propre à arrêter le progrès de la corruption, que l'huile essentielle d'œillet, de girofle, & sur-tout de cannelle, appliquée immédiatement sur la partie; quand on veut fixer davantage ce remede, on peut se servir d'un gros d'huile de cannelle dissoute dans un gros d'esprit-de-vin dont on imbibe un linge, & qu'on verse goutte à goutte sur la carie. On peut employer aussi pour les mêmes vues une teinture faite avec deux gros d'euphorbe, un gros de myrrhe, & de

gros & demi d'aloës, dans quatre onces d'esprit-de-vin, ou, si l'on aime mieux, réduire ces drogues en poudre, à poids égal, avec une addition de la même quantité d'iris & d'aristoloche : on peut mettre sur l'os un plumaceau saupoudré de ces substances pulvérisées, après avoir fait usage de la teinture ci-dessus.

Quand tous ces remedes ne réussissent point, il faut avoir recours à la chirurgie.

Si la carie vient d'une cause interne, comme dans le *spina ventosa*, il faut attaquer cette cause par les remedes appropriés. *Voyez* SPINA VENTOSA, & le Dictionnaire de Chirurgie.

CARNOSITÉ, s. f. excroissance charnue & fongueuse, formée dans l'uréthre, le col de la vessie ou dans la verge, qui occasionne une difficulté d'uriner fort douloureuse.

Il n'est pas douteux que c'est le retrécissement de l'uréthre qui est la cause de la difficulté que le malade éprouve en urinant ; ce qui est produit par la tuméfaction ou le gonflement du tissu spongieux de ce canal, ou par des masses véritablement charnues, qui croissent dans l'intérieur. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, article CARNOSITÉ.

CARUS, s. m. sommeil profond, espece de maladie léthargique, qui consiste dans un profond assoupissement, avec privation subite du sentiment & du mouvement.

Le carus differe du coma en ce que le malade attaqué du coma, répond, lorsqu'on lui parle ; ce que ne fait pas celui qui est affligé du carus. *Voyez* COMA.

Il differe de la léthargie en ce que si l'on agite ou qu'on pique un léthargique, le sentiment lui revient ; ce qui n'arrive pas de même dans le carus : en outre, la léthargie est accompagnée de fiévre & de délire. *Voyez* LÉTHARGIE.

Il differe de l'apoplexie en ce qu'il laisse la respiration libre, au lieu qu'elle ne l'est jamais dans l'apoplexie. *Voyez* APOPLEXIE.

Il differe de l'épilepsie en ce que le malade n'est point agité dans le carus, & n'écume pas, comme il fait dans l'épilepsie. *Voyez* ÉPILEPSIE.

Il differe de la syncope en ce que dans le carus, le pouls est élevé, le visage est rouge, au lieu que dans la syncope le pouls est misérable & le visage fort pâle. *Voyez* SYNCOPE.

Les causes de cette affection soporeuse viennent de la part du cerveau ou de la part des humeurs : un coup, une chute, un abcès, un chagrin violent, une peur subite ou une passion violente de l'ame sont les principaux instrumens du dérangement du cerveau : dans le second cas, c'est un amas ou un épaississement considérable des humeurs.

Quand le carus vient d'un dérangement particulier dans le cerveau, il est presqu'incurable, & est sujet à des récidives continuelles ; on ne peut y remédier, qu'en procurant au malade beaucoup de dissipation, ou en détournant la cause qui a pu former son chagrin ; si c'est une tumeur, un abcès, consultez ces différens articles, pour voir comment il faut vous conduire.

Quand le carus est occasionné par la plénitude ou par l'épaississement des humeurs, ce qu'on reconnoît par les signes de la plénitude, il faut attaquer les causes de cette maladie. *Voyez* PLÉNITUDE, ÉPAISSISSEMENT DES HUMEURS.

Quoi qu'il en soit, on doit travailler à réveiller le malade par toutes sortes de mouvemens & d'exercices, par des cris, par un bruit très-grand, par des odeurs qu'on lui fera respirer, comme le vinaigre, l'eau de luce, la poudre de bétoine ; & on doit lui faire prendre le lavement qui suit :

Prenez, *De Miel de Narbonne, deux onces.*

Faites-le bouillir dans une livre & demie d'eau ; ajoûtez-y ensuite :

D'Hiéra-picra.
De Diaphœnic, de chaque une once.
D'Huile de Lys & de Rhue, de chacune une once & demie.
De Sel de Prunelle, un gros.

Le lavement suivant est plus facile & tout aussi sûr en ce cas :

Prenez, *De Lénitif, deux onces.*

De Vin émétique trouble, quatre onces.
De Cryſtal minéral, deux gros.
Une ſuffiſante quantité d'eau pour un lavement.

Paſſez le tout pour un lavement qu'il faut réitérer tous les jours.

Ce qui convient le mieux dans ces ſortes de maladies, ſont les véſicatoires que l'on fait appliquer à la nuque ou aux gras des jambes, & les ventouſes que l'on fera ſcarifier.

Ce qui peut encore très-bien réuſſir, c'eſt l'application des ſangſuës ſur les veines jugulaires, que l'on renouvelle tous les jours, juſqu'à ce que le malade ait trouvé du ſoulagement: au reſte cette maladie differe peu de l'apoplexie dans le traitement. *Voyez* APOPLEXIE.

Comme les malades attaqués du carus ne ſe réveillent que pour prendre leurs repas, & qu'ils ſont extraordinairement voraces, il faut avoir l'attention de les faire manger ſobrement, & de ne leur donner que des nourritures très-ſaines; car autrement ils retomberoient perpétuellement.

CATALEPSIE, ſ. f. maladie ſoporeuſe & convulſive, qui ſaiſit tout d'un coup le malade, & le fait reſter dans la ſituation où il étoit au moment de l'accès, & lui fait perdre le mouvement & le ſentiment.

Cette maladie eſt fort rare; mais quand elle ſe déclare, elle eſt très-aiſée à reconnoître par l'attitude ſinguliere que conſerve le malade, lorſqu'il eſt frapé de la catalepſie: il y en a qui reſtent le bras en l'air, la bouche ouverte, ou ſuſpendus ſur une jambe.

Cette maladie a pluſieurs cauſes, la cauſe prochaine eſt totalement inconnue; à l'égard des cauſes éloignées, il y en a de pluſieurs eſpeces; telles ſont la mélancolie portée au dernier degré, toutes ſortes d'affections vives de l'ame, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſubites, comme la perte d'une perſonne chere, d'un procès, les méditations profondes & continuées long-tems ſur un même ſujet, un travail forcé dans le cabinet, & ſur-tout les chagrins vifs & cuiſans.

Il y a deux choſes à conſidérer dans le traitement,

le tems de l'accès & celui du repos : dans le tems de l'accès, on doit chercher à tirer le malade de cet état par les saignées, les vésicatoires, les scarifications, les émétiques, les calmans, les narcotiques & les purgatifs. Boerhaave conseille dans ce cas de procurer une hémorrhagie du nez, par le moyen des remedes qui font éternuer, ou les hémorrhoïdes, par l'application de sangsuës ; il ne faut pas négliger néanmoins les choses qui peuvent affecter vivement le malade, tels que le son d'une cloche, le bruit des armes, d'un pistolet, d'un fusil, & l'odeur des sels volatils & pénétrans. C'est à-peu-près la même méthode curative que l'on suit dans les maladies convulsives. *Voyez* CONVULSION, SPASME.

Quand le malade est hors de l'accès, il faut considérer avec attention quelle peut être la cause de cette affection singuliere, & tâcher de la dissiper ou de la détruire : il faut aussi saigner & purger le malade de tems en tems, & lui faire observer un régime humectant, (*voyez* RÉGIME,) & détourner de son esprit les causes de peine & de chagrin qui ont produit sa maladie.

Pour éviter la rechute de cette maladie, le malade prendra pendant un mois, de deux jours l'un, un lavement d'eau de riviere. Il se fera saigner tous les deux mois ; & il fera usage de l'opiat suivant :

Prenez, *D'Extrait d'Enula-campana.*
De Fumeterre, de chaque deux gros.
D'Extrait d'Ellébore noir, trois gros.
De Rhubarbe en poudre, un gros.
De Cinnabre factice en poudre, un gros & demi.
De Succin en poudre, un gros.
De Tartre vitriolé, demi-once.

Mêlez le tout ensemble avec une suffisante quantité de syrop de rhamno, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros le matin à jeun, & autant sur les six heures du soir.

L'opiat qui suit est d'un très-bon usage :

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir, une once.*
De Jalap, deux gros.
D'Æthiops, un gros.

De Cannelle en poudre un gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.

Mêlez le tout pour suffisante quantité de syrop de fleurs de pêcher, la dose est d'un demi-gros le matin, à jeun, & autant sur les six heures du soir.

CATAPHORA, s. m. sommeil profond. *Voyez* COMA.

CATAPLASME, s. m. topique ou remede externe de consistance molle, en forme de bouillie, composé de différentes parties de plantes, d'animaux, de minéraux, c'est-à-dire de farines, de pulpes, d'onguens, de graisses, d'huiles, de fleurs, de fruits, de gommes, de poudres & d'autres médicamens suivant l'indication.

Il y a plusieurs especes de cataplasmes : on appelle les uns anodins, émolliens, résolutifs, digérans, suppuratifs ; les autres, corroboratifs & anti-septiques.

Le cataplasme ne différe de la fomentation, qu'en ce que le marc des herbes s'applique sur la partie malade, soit simplement, soit passé par le tamis. On applique, pour l'ordinaire, les cataplasmes chauds ou tiédes, à nud, ou enveloppés dans du linge ; & ils conservent leur chaleur pendant un tems considérable, en faisant chauffer des serviettes qu'on applique dessus. Quelques-uns, pour cet effet, font usage d'une vessie de cochon, qu'ils recouvrent d'une brique chaude.

Comme ces sortes de remedes s'emploient communément dans les inflammations, les tumeurs, les abcès contre les enflures, nous allons donner ici des modeles de chaque espece, auxquels nous renverrons, quand les cas l'exigeront.

Cataplasme anodin.

Prenez, *De la Mie de pain blanc en miettes, trois onces.*

Faites-en une bouillie claire sur le feu, avec une chopine de lait de vache nouvellement trait, pour un cataplasme que l'on renouvellera trois ou quatre fois par jour.

Ce cataplasme convient dans toutes les inflammations extérieures ; il relâche les fibres, adoucit & tempere l'âcreté des liquides ; il réussit dans les douleurs vives & dans tous les cas où il y a de la chaleur, de

l'ardeur, de l'âcreté & de la demangeaiſon dans les parties.

Cataplaſme émollient.

Prenez, *De la Racine de Guimauve ratiſſée & bouillie juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en conſiſtance de pâte molle, une once.*

Ajoûtez-y :

De Feuilles de Pariétaire.
De Mercuriale.
De Mauve, de chaque demi-poignée.
De Figues graſſes, deux onces.

Laiſſez bouillir le tout un quart d'heure dans trois demi-ſetiers d'eau ; pilez-les enſuite dans un mortier, pour appliquer chaudement ſur la partie malade.

On peut ſe ſervir de ce cataplaſme dans tous les cas où on veut procurer aux fibres de la ſoupleſſe, détendre les parties : quand, par exemple, on veut favoriſer la ſuppuration d'une tumeur, ou la ſortie de quelques corps étrangers ; ou quand, après une brûlure ou une bleſſure, la peau ſe trouve tendue & reſſerrée, l'application de ce remede la ramollit & la rend plus propre aux effets qu'on en attend.

Cataplaſme réſolutif & diſcuſſif.

Prenez, *Farine d'Orge, ſix onces.*
Ciguë fraîche & pilée, deux onces.
Sel Ammoniac crud, demi-once.
Vinaigre deux livres.

Faites bouillir pendant quelque tems la farine d'orge & la ciguë dans le vinaigre, & jettez-y enſuite le ſel ammoniac pour un cataplaſme.

On ſe ſert de celui-ci dans les cas où l'on veut réſoudre & diſcuter quelqu'humeur amaſſée dans une partie, comme après les inflammations ; quand on a employé les ſaignées & les remedes adouciſſans, & qu'il reſte dans la partie une tumeur ſans douleur ni chaleur, on emploie ce cataplaſme avec ſuccès.

Cataplaſme maturatif.

Prenez, *Deux Oignons de Lys cuits ſous la cendre.*

Pilez-les dans un mortier de marbre, avec deux poignées de feuilles d'oſeille.

Faites cuire enſuite le tout avec une ſuffiſante quantité de ſain-doux, juſqu'à conſiſtance de cataplaſme.

Ce cataplaſme eſt propre à ramollir les tumeurs, & à avancer leur ſuppuration; on l'étend ſur un linge, & on l'applique chaudement ſur la partie, en le renouvellant deux fois par jour. On fait ordinairement précéder celui-ci par le cataplaſme émollient ci-deſſus.

Cataplaſme ſuppuratif.

Prenez, *Mie de Pain, huit onces.*
Savon blanc, une once.
Lait de Vache bien frais, une pinte.

Faites bouillir le tout enſemble; ajoûtez-y:

Oignons cruds pilés, une once & demie.
Onguent Baſilicum, une once.

Mêlez le tout enſemble, pour un cataplaſme.

On en fait uſage pour faire ſuppurer les tumeurs; quand elles ſont ouvertes, on en applique ſur de la charpie que l'on inſinue dans l'ulcere, ſur-tout lorſqu'on a beſoin d'une ſuppuration plus abondante.

Cataplaſme corroboratif.

Prenez, *Racine d'Ariſtoloche longue.*
Bayes de Laurier.
Feuilles de Scordium.
Semences de Cumin.
Myrrhe, de chaque une once.
Poivre de la Jamaïque; une demi-once.

Battez toutes ces drogues dans un mortier, en y ajoûtant de miel le triple du poids des drogues précédentes.

Mêlez le tout; faites un cataplaſme.

Dans toutes les maladies où il ſe fait quelque relâchement, on peut faire uſage avec ſuccès de ce cataplaſme, pour donner du reſſort aux fibres & les fortifier; c'eſt ce que l'on voit après des dépôts, des bleſſures conſidérables, ou quand, par quelqu'exercice violent, on a fait quelqu'effort; &, quand la peau ſe trouve détendue ou relâchée dans les deſcentes nouvelles, ce cataplaſme peut être de quelqu'utilité, pour raffermir la peau, & maintenir à l'intérieur les parties qui formoient les deſcentes.

Si ce cataplasme étoit d'une exécution trop difficile, on pourroit y suppléer par le suivant :

Cataplasme confortatif.

Prenez, *De la Poudre de Lavande.*

De Serpolet, de chaque une livre.

Farines résolutives, une demi-livre.

Faites-les bouillir dans trois pintes de vin rouge, jusqu'à la consistance de cataplasme ;

Et ajoûtez-y ensuite :

Miel commun, quatre onces.

De Styrax, six onces,

pour faire un cataplasme.

Pour rendre le cataplasme anti-septique, on peut y ajoûter deux gros de camphre.

Cataplasme anti-septique.

Il se fait, en prenant une once du corroboratif ci-dessus, & en y ajoûtant un gros de camphre & un demi-gros d'onguent de styrax.

On mêlera le tout, & on y ajoûtera encore un peu de miel.

Toutes les maladies qui tirent à la pourriture, comme les fiévres putrides, la gangrene, les maux de gorge gangreneux, exigent nécessairement des remedes propres à détruire la pourriture. Ce cataplasme est de ceux dont les vertus sont les plus reconnues dans ces sortes de cas : il faut le renouveller toutes les trois heures.

Nous donnerons la description des autres cataplasmes particuliers, dans les différentes maladies que nous aurons à traiter. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CATARRHE, s. m. fluxion d'humeurs âcres qui se fait sur la tête, la bouche, la gorge & le poumon.

Quand la fluxion se fait sur les yeux, le nez & les sinus frontaux, on l'appelle *Coryza*, ou vulgairement rhume de cerveau.

Si cette même humeur se porte à la gorge, & qu'elle embarrasse les glandes salivaires, elle forme ce qu'on appelle une esquinancie catarrhale.

Quand la poitrine se trouve engorgée par cette

humeur, il y survient une toux opiniâtre, accompagnée d'âcreté à la gorge.

On reconnoît aisément le rhume du cerveau à l'embarras, aux demangeaisons que l'on sent dans le nez, aux éternuemens, aux pesanteurs de tête, à la disposition au sommeil, à la perte d'appétit, à une espece d'embarras dans le goût, l'odorat & la vue, à la respiration qui est lente & difficile, au gonflement qui accompagne toutes ces parties, & à l'humeur âcre qui en distille.

La fluxion catarrhale sur la gorge se distingue de la véritable esquinancie, par un gonflement plus considérable de toutes les parties de la gorge, par une douleur moins vive, & par une fonte d'humeurs gluantes & visqueuses.

On distingue la toux, symptome de la phthisie, d'avec la toux catarrhale, par deux signes particuliers; celle-ci est humide dès son commencement, & produit des phlegmes; la toux de la phthisie est séche & aride dans sa naissance. La catarrhale cesse quelque tems après qu'elle a commencé, l'autre va toujours en augmentant. On reconnoît également le catarrhe de la poitrine à la difficulté de respirer, à l'oppression & à l'âcreté particuliere de l'humeur qu'on crache, qui est salée.

Les causes du catarrhe sont de deux especes : les causes prochaines sont des levains âcres ou acides, qui épaississent la lymphe dans ses couloirs, & gênent la liberté de son mouvement. Cette humeur étant en plus grande quantité qu'elle ne doit être, & acquérant de plus en plus un degré d'âcreté, occasionne de la chaleur, de la sechéresse dans le gosier, le nez, la bouche & la gorge, d'où naissent la roideur dans les muscles du col, la tension des tégumens, l'enchifrenement, l'écoulement involontaire d'une humeur séreuse & âcre par les narines, le gonflement de toutes les glandes du col, l'enrouement, l'oppression, la difficulté de respirer & la toux.

Les causes éloignées de cette maladie sont les éva-

cuations supprimées, comme la transpiration, les urines, les régles ou le flux hémorrhoïdal, mais sur-tout la suppression de la transpiration insensible, par une alternative subite de chaud & de froid.

Le traitement du catarrhe differe, selon les circonstances.

Le rhume de cerveau n'étant point une maladie fort grave, n'exige point des remedes bien puissans : néanmoins si l'embarras est considérable ; si la chaleur & la sécheresse sont fortes ; s'il y a un peu de fiévre, il seroit à propos de se faire tirer un peu de sang, & de faire usage de boissons adoucissantes, & propres en même tems à rétablir la respiration ; telle est la tisane suivante :

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*
De la Graine de Lin renfermée dans un nouet.
Des Fleurs de Tussilage.
De Mauve.
De Coquelicot, de chaque une pincée.
De la Réglisse, deux gros.

Versez sur le tout deux pintes d'eau bouillante ; & après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur, pour boisson ordinaire. La seule attention qu'il faut avoir, c'est de ne faire bouillir aucun des ingrédiens qui y entrent, parce qu'elle deviendroit trop gluante, & qu'elle chargeroit trop l'estomac. On peut se contenter pour boisson, d'une infusion de véronique en forme de thé, à la place de la tisane ci-dessus.

Le malade aura soin de prendre tous les jours un lavement, pour tenir le ventre libre. Il pourra faire usage, en se couchant le soir, d'une boisson composée d'un jaune d'œuf délayé dans un demi-setier d'infusion de coquelicot, en y ajoûtant un peu de sucre.

Dans la journée, le malade prendra par intervalle un peu de tabac, ou un peu de poudre de muguet séchée, & mêlée avec partie égale de poudre de bétoine, pour tâcher de détourner l'affluence de l'humeur.

On recommande, en pareil cas, de respirer la vapeur

d'une décoction de fleurs de marjolaine ; la vapeur du vinaigre versé sur un fer rouge, & respirée par le nez, est aussi d'une grande efficacité dans cette maladie ; mais la poudre qui suit, est la plus propre & la plus agréable que nous connoissions, pour débarrasser les engorgemens qui se forment dans toutes les parties voisines du nez.

Prenez, *Du Café moulu & réduit en poudre fine, un gros.*

De Fleurs de Muguet séchées & pulvérisées, deux gros.

Du Sucre en poudre, un gros & demi.

Mêlez le tout ensemble exactement, pour l'usage.

On en jettera plusieurs fois une petite pincée sur des charbons ardens ou sur un fer rouge, & l'on en respirera la vapeur, ou l'on en prendra en guise de tabac.

Quand on aura suivi cette méthode pendant plusieurs jours, & que le rhume de cerveau sera dissipé, on se purgera avec un gros de follicule, deux onces de manne & une once de syrop de pomme.

Quand le catarrhe a son siége dans la gorge ou dans les glandes salivaires, il exige tout un autre traitement ; s'il y a fiévre, inflammation, douleur & chaleur dans la partie, il est essentiel d'avoir recours à la saignée, pour détendre ces parties. On réitérera ce remede, selon la force & la violence du mal ; il est bon cependant d'observer que la saignée ne suffit point pour guérir cette maladie, & qu'il faut avoir recours aux remedes intérieurs ; tels sont les lavemens & les boissons faites avec une décoction d'orge mondé & de fleurs de bouillon-blanc ; après quoi on purgera le malade, si les douleurs & la chaleur sont diminuées, avec quatre onces de casse en bâton, bouillie dans un demi-setier d'eau, dans lequel on ajoûtera deux onces de manne ; & après avoir passé la liqueur, on y fera fondre deux grains de tartre stibié, pour prendre en deux verres, à deux heures de distance l'un de l'autre, en observant de boire beaucoup de bouillon coupé, ou du thé dans l'intervalle.

On fera usage en même tems du gargarisme suivant ;

Prenez *Huit Navets de moyenne groſſeur, & autant de Carottes.*

Après les avoir lavés & ratiſſés, faires-les bouillir dans trois pintes d'eau, pour réduire à moitié; paſſez enſuite par un linge, & ajoûtez:

Du Sel végétal, une once.

Le malade ſe gargariſera ſouvent dans la journée, avec cette décoction tiéde; & on appliquera le marc, avec deux linges autour de la gorge, le plus chaudement qu'il ſera poſſible.

Ce gargariſme eſt fondant & réſolutif: il diviſe les humeurs viſqueuſes & épaiſſes qui abbreuvent les glandes du goſier dans cette eſpece d'eſquinancie; mais il ne conviendroit pas, s'il y avoit des preuves d'inflammation, de douleur & de chaleur.

Il faudra faire uſage en même tems du looch qui ſuit:

Prenez, *Des Feuilles d'Agremoine, deux poignées.*
De Ronce.
De Plantain, de chaque une poignée.
Une Grenade.

Mettez le tout dans un pot de terre, avec une pinte d'eau, que vous réduirez à une chopine par l'ébullition.

Paſſez enſuite la liqueur par un linge, & ajoûtez-y aſſez de ſucre, pour en faire un ſyrop plus épais que le ſyrop ordinaire, dont le malade prendra une cuillerée de quart d'heure en quart d'heure, le laiſſant fondre doucement dans la bouche.

Ce looch qui fait couler la ſalive viſqueuſe des glandes de la bouche, convient très-fort dans cette eſpece d'eſquinancie, que l'on appelle humorale, œdématuſe ou catarrhale. Il feroit beaucoup de mal dans l'eſquinancie ſanguine. *Voyez* ESQUINANCIE.

Malgré tous ces remedes, les boiſſons abondantes & les lavemens réitérés tous les jours, s'il y avoit toujours un gonflement à la gorge, & qu'il en diſtillât une humeur âcre & ſéreuſe, il faudroit avoir recours à l'emplâtre ſuivant:

Prenez, *De l'Emplâtre de Céruſe, dix gros,*
De l'Emplâtre Véſicatoire ordinaire, ſix gros.

Mêlez & uniſſez le tout enſemble, pour former un emplâtre qu'on appliquera à la place du véſicatoire ordinaire, le levant au bout de vingt-quatre heures, pour l'eſſuyer, & le renouvellant tous les deux jours.

On aura ſoin auſſi de purger le malade tous les quatre ou cinq jours, avec la médecine preſcrite ci-deſſus. *Voyez* RHUME DE CERVEAU.

La méthode curative que nous avons tracée pour le catarrhe de la gorge, peut avoir ſon application dans celui de la poitrine : c'eſt à-peu-près la même cauſe qui le produit ; ce doit être à-peu-près les mêmes remedes. Après une ou deux ſaignées, ſelon le beſoin, les boiſſons & les lavemens appropriés, on peut faire uſage de l'apozème ſuivant :

Prenez, *Des Feuilles de Cynogloſſe, deux poignées.*
De la Régliſſe, demi-once.
Des Raiſins de Caiſſe mondés, deux onces.
De l'Orge mondé, une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau, réduites à deux ; diſſolvez dans la colature deux onces de ſyrop diacode : la doſe eſt de quatre onces, trois fois le jour. On continuera cet apozème pendant quatre ou cinq jours, après quoi l'on paſſera au bouillon ſuivant :

Prenez *La moitié d'un Mou de Veau, que l'on aura bien lavé dans de l'eau chaude.*
Six Navets bien ratiſſés.
Une once de Riz lavé.
Deux onces de Raiſins mondés de leurs pépins.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, réduites à moitié, y ajoûtant ſur la fin une poignée de lierre terreſtre, pour deux ou trois petits bouillons, à prendre, deux le matin, à trois heures de diſtance l'un de l'autre, & le dernier ſur les cinq heures du ſoir.

Quand on aura pris ces bouillons pendant huit jours, on ſe purgera, comme il eſt preſcrit ci-deſſus ; on recommencera enſuite pendant huit autres jours l'apozème ci-deſſus, en ſuivant un régime exact, & en obſervant la méthode curative que nous avons indiquée ci-deſſus. *Voyez* ENROUEMENT, PULMONIE, RHUME, TOUX, &c.

Il y a encore une espece de catarrhe, qu'on appelle *suffoquant*, parce que tout-à-coup l'humeur se jette sur le canal de la respiration, & que le malade est en danger de suffoquer, s'il n'est promptement secouru. Ces parties sont dans un si grand resserrement, que l'air a très-grande peine à entrer & sortir.

Il est donc question de procurer à l'instant même quelque relâchement, pour empêcher le malade d'étouffer, par les saignées copieuses & réitérées, les lavemens, les vésicatoires & autres remedes de cette espece.

Il est pourtant nécessaire d'observer que cette maladie est si violente, qu'il est souvent difficile d'y porter remede, quelque diligence que l'on fasse.

Voici une petite potion que l'on peut prendre dans ces sortes de cas:

Prenez, *De l'Eau distillée de Tussilage, quatre onces.*
Du Sucre Candi blanc, six gros.
Deux Jaunes d'Œufs.

Battez bien le tout auprès du feu, pour faire prendre cette prise toute chaude.

Le catarrhe est une maladie à laquelle on est sujet à tout âge: les vieillards y sont beaucoup plus exposés que les jeunes gens & les enfans; il y a même un certain âge où les catarrhes deviennent habituels, & où l'on est obligé de vivre avec eux, comme dans la vieillesse. *Voyez* l'article VIEILLARDS.

Les tempéramens pituiteux, les personnes qui transpirent beaucoup, ceux qui ont le poil roux ou le poil très-noir, sont souvent attaqués de cette maladie, à moins qu'ils n'ayent la prévoyance de s'en préserver, en se garantissant du chaud & du froid, en vivant de régime & en se purgeant de tems en tems.

CATOCHE, s. m. maladie convulsive de tout le corps, qui le retient dans la même posture où la maladie l'a surpris. Semblable à une statue, celui qui est attaqué de cette maladie, demeure les yeux ouverts, sans voir, sans entendre, sans faire aucun mouvement; mais, quand on le pousse, il se meut, fait un pas ou deux, & reste dans la situation où il se trouve;

c'eſt la même choſe que la catalepſie. *Voyez* CATALEPSIE.

CAUSUS, ſ. m. fiévre ardente, eſpece de fiévre continue, aiguë, accompagnée d'une chaleur brûlante, & d'une ſoif qui ne peut s'éteindre. *Voyez* FIÉVRE.

CÉPHALALGIE, ſ. f. douleur de tête violente.

Il y a pluſieurs eſpeces de douleurs de tête : quand il n'y a que la moitié ou un côté de la tête d'affecté, on appelle cette maladie migraine. *Voyez* MIGRAINE.

Quand la douleur n'excede pas la largeur de la tête d'un clou, on l'appelle le Clou hyſtérique. *Voyez* PASSION HYSTÉRIQUE, CLOU & VAPEURS HYSTÉRIQUES.

La céphalalgie ou la douleur de tête ſe diſtingue en ſympathique, c'eſt-à-dire, qui dépend de quelque partie éloignée qui eſt affectée, & en idiopathique, qui a ſon ſiége dans la tête même.

Il y a pluſieurs douleurs de tête ; les unes ſont poignantes ; les autres viennent de peſanteur : quelques-unes ſont accompagnées de tenſion & de pulſation.

La céphalalgie n'eſt point un mal conſtant ; quand la douleur eſt permanente à la tête, on l'appelle Céphalée.

Quand le cerveau eſt le ſiége immédiat de cette maladie, on ne doit en chercher la cauſe que dans la quantité ou la qualité du ſang, à moins qu'il n'y ait quelque corps étranger qui ait pris croiſſance dans le cerveau, auquel cas, il n'y a point de remede à tenter.

Quand la douleur de tête eſt occaſionnée par le trop de ſang ou la plénitude, ce que l'on connoît par un pouls plein, par des peſanteurs, les laſſitudes dans tous les membres, par des hémorrhagies fréquentes, par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes ou des régles, ou par l'âcreté des humeurs, qui ſe manifeſte par des picotemens dans le ſang, des demangeaiſons à la peau, des urines échauffées, une haleine puante & des ſueurs fœtides, il faut avoir recours aux remedes propres à cette eſpece de maladie. *Voyez* ÂCRETÉ, PLÉNITUDE.

Si la céphalalgie tire ſon origine de la mauvaiſe digeſtion, comme on peut en juger par les rapports ai-

gres ou nidoreux, par des vents ou des rots, par des douleurs de colique, par le défaut d'appétit ou le dégoût, il faut travailler à remédier aux vices de l'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC & MIGRAINE.

Lorsque la cause de la céphalalgie vient d'un sang épais & visqueux, qui se reconnoît à la lenteur de la circulation, à la plénitude & à la molleſſe du pouls, à l'engorgement des vaiſſeaux sanguins des yeux, aux pesanteurs de tête & aux tintemens d'oreilles, on peut avoir recours aux saignées faites au pied, à la jugulaire, aux lavemens pris tous les jours, aux eaux ferrugineuſes & fondantes, comme les eaux de Forges, de Passi, de Balaruc, aux sangsuës appliquées à l'anus, ou, ce qui est encore mieux, à l'extérieur de la tête, & enfin à un emplâtre véſicatoire & à un régime humectant *Voyez* RÉGIME.

CEPHALÉE, s. f. douleur de tête invétérée, qui provient des mêmes cauſes, & qui exige le même traitement que la céphalalgie. *Voyez* CÉPHALALGIE.

CHAIRS BAVEUSES : diſpoſition particuliere des chairs, & mauvaiſe qualité des ſolides, qui eſt accompagnée de pourriture, lorſque les plaies ou les ulceres ſont ſordides. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHALEUR ANIMALE, s. f. maladie à laquelle on eſt ſujet dans différens tems de la vie, & qui n'eſt autre choſe qu'un échauffement du corps, accompagné de léſion des fonctions, de douleur, de mal-aiſe, & d'incommodité.

La chaleur peut être augmentée contre-nature, ou trop diminuée.

La diminution contre-nature de la chaleur eſt ce qu'on appelle froid. *Voyez* FRISSON.

La chaleur augmentée ſe fait reſſentir dans tout le corps, ou dans quelque partie.

On appelle idiopathique, la chaleur générale qui dépend immédiatement d'une cauſe évidente, ſçavoir, de quelques-unes des ſix choſes non naturelles; telle eſt celle qui eſt produite dans nos corps par un exercice exceſſif ou par la fatigue, par l'uſage continué des li-

queurs spiritueuses, par la chaleur de l'atmosphere, les excès avec les femmes, &c.

On appelle symptomatique, la chaleur générale qui dépend d'une cause qui a un siége déterminé; telle est la chaleur de la fiévre qui accompagne les maladies aiguës.

Les signes de la chaleur que l'on appelle communément échauffement, sont le mal-aise, une ardeur intérieure dans le sang & dans les urines, la sechéresse à la peau, & la constipation.

Cette incommodité ne mérite, dans la plûpart des cas, aucun traitement vraiment médicinal; & on peut se contenter de prescrire à ceux qui l'éprouvent, de cesser de s'exposer à l'action des causes qui la leur ont procurée: si cependant on pouvoit craindre quelque suite fâcheuse, comme cela peut arriver dans les tempéramens ardens, vifs & sensibles, on la prévient très-sûrement par le repos du corps, le silence des passions, les boissons abondantes & aqueuses, comme la limonade, l'eau de citron, l'orangeade, les émulsions, les legeres décoctions des plantes rafraîchissantes, les alimens de facile digestion, les fruits aqueux, aigrelets, les légumes d'un goût fade, les farineux fermentés.

On commencera donc par faire saigner le malade, s'il n'est pas trop épuisé, après quoi on le mettra à l'usage de l'émulsion prescrite dans l'article Acrimonie. *Voyez* Acrimonie.

Il faut continuer cette boisson pendant sept ou huit jours, en en prenant quatre ou cinq verres par jour.

Si le malade avoit l'estomac trop foible pour soutenir cette émulsion, on pourroit y suppléer par le bouillon de mou de veau, prescrit à l'article Âcreté, dont on feroit également usage pendant huits jours.

En cas que ce bouillon fût trop froid pour l'estomac, on pourroit avoir recours à celui qui suit:

Prenez, *Des Racines d'Oseille.*

De Chicorée sauvage lavées, ratissées & coupées par morceaux, de chacune une demi-once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de de veau dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoûtez à la derniere demi-heure :

Des Feuilles de Bourrache.

D'Aigremoine, de chacune une demi-poignée.

Paſſez-le enſuite par un linge, partagez en deux bouillons, à prendre pendant quinze jours, l'un le matin à jeun, l'autre vers les cinq heures du ſoir.

Au bout de huit jours de l'uſage de ces bouillons, le malade prendra tous les jours, pendant une heure, un bain tiéde ou un bain froid, s'il eſt trop foible, pourvu que ce ſoit dans l'été.

Il obſervera auſſi de prendre des lavemens tous les jours; après quoi il paſſera à l'uſage des eaux ferrugineuſes. *Voyez* ÂCRETÉ, ACRIMONIE, AGITATION.

La chaleur que nous avons appellée Symptomatique, eſt préciſément la même choſe que la chaleur de la fiévre; nous en traiterons à l'article Fiévre. *Voyez* FIÉVRE, INFLAMMATION.

CHANCRE, ſ. m. C'eſt un ulcere malin, qui ronge & mange les chairs.

On donne communément le nom de chancre à des petits ulceres qui viennent au-dedans de la bouche; ils ſont ſimples, ſcorbutiques ou véroliques.

Les premiers ne ſont point différens des aphtes. *Voyez* APHTES.

Voici néanmoins un gargariſme qui réuſſit très-bien dans les chancres de la bouche.

Prenez, *Six Figues graſſes.*

Faites-les bouillir dans une chopine de lait & un demi-ſetier d'eau commune, que vous réduirez en tout à une chopine, pour un gargariſme, dont on ſe ſervira pluſieurs fois le jour, en y ajoûtant une once de miel roſat.

Les chancres vénériens, qui viennent dans la bouche & aux parties naturelles, ſe guériſſent ordinairement par les remedes indiqués dans la vérole. *Voyez* VÉROLE, CHAUDE-PISSE, &c.

Cependant il arrive quelquefois, que les chancres vénériens qui viennent à la verge ou aux parties naturelles, réſiſtent aux remedes propres à ces maladies; il faut pour lors, s'ils ſont anciens, les couper avec des ciſeaux, & appliquer deſſus quelques gouttes de vitriol diſſous dans de l'eau. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Les chancres ſcorbutiques qui affectent ordinairement ceux qui ont la bouche en mauvais état, les gencives tuméfiées & les dents déchauſſées ſe guériſſent par les remedes propres au ſcorbut. *Voyez* SCORBUT.

On ſe ſert ordinairement, dans ces ſortes de cas, du ſuc exprimé de cochléaria & de creſſon, avec partie égale de lait & quelques gouttes d'eſprit de vitriol. Voici un gargariſme propre pour les chancres ſcorbutiques.

Prenez, *Des Feuilles de Ronce.*
D'Aigremoine, de chacune une poignée.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau commune, que vous réduirez à trois demi-ſeptiers; mettez-y, un moment avant que de retirer le vaiſſeau du feu, des feuilles de cochléaria, une poignée; paſſez le tout; exprimez-le & ajoûtez-y de miel roſat, une once, pour un gargariſme, à répéter pluſieurs fois le jour.

CHARBON, ſ. m. C'eſt une tumeur rouge, un peu dure, ronde, élevée en pointe, accompagnée d'une douleur vive, d'une chaleur brûlante & d'une groſſe puſtule dans le milieu, ou de pluſieurs petites, qui ſe changent en une croûte noire ou cendrée, comme ſi on y avoit appliqué un fer chaud.

Il y a deux ſortes de charbons, l'un ſimple, l'autre malin ou peſtilentiel. La douleur qui accompagne celui-ci, eſt plus vive, plus brûlante: il eſt entouré d'un cercle livide, noirâtre, plombé ou violet, la gangrene y ſurvient promptement; il paroît en tems de peſte. On appelle cette tumeur charbon, à cauſe de ſa couleur noire.

On reconnoît le charbon à une ou pluſieurs puſtules qui s'élevent, & qui entraînent, en huit ou dix heures, la gangrene & la corruption. On ſent à la partie une

chaleur; & elle devient d'une couleur rouge, pourprée, noirâtre. Cette maladie se déclare sur-tout dans les parties musculeuses, avec des douleurs inouïes, qui causent des veilles continues; & la promptitude avec laquelle cette tumeur tourne en gangrene, acheve de la caractériser.

Les causes de cette maladie sont la violence du mouvement du sang, occasionnée par quelque miasme particulier, comme on le voit dans la peste; c'est ce même levain étranger qui fixe les parties du sang, & qui produit ces tumeurs inflammatoires, qui ne se terminent ordinairement que par la gangrene.

Le charbon est plus ou moins dangereux, selon les parties qu'il affecte; celui qui se déclare dans les parties membraneuses, est plus à craindre que celui qui se forme dans les parties charnues. Quand il est blanc, d'une couleur cendrée & ensuite d'un rouge vif, on court moins de risque; celui qui est jaune, livide ou noir, est le plus dangereux.

On doit commencer le traitement de cette maladie par des saignées fréquentes & multipliées, par des boissons abondantes, proportionnellement aux forces du malade & de la maladie. La boisson la plus avantageuse est le petit-lait clarifié, dans lequel on mettra vingt gouttes d'esprit de vitriol sur chaque pinte, & quinze grains de nitre purifié; comme cette maladie fait des progrès d'une rapidité inconcevable, si l'on n'a point de petit-lait, on y suppléera par la limonade qu'on boira en grande abondance. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHARTRE, s. m. dépérissement auquel sont sujets les enfans, qui les rend secs, hectiques, & tellement exténués, qu'ils n'ont que la peau sur les os.

C'est une espece de marasme particulier aux enfans, accompagné d'une langueur & d'une maigreur considérable, & d'un ramollissement des os, qui rend les enfans courbés & noués. *Voyez* MARASME, NOUEURE, RACHITIS.

CHASSIE, s. f. maladie particuliere des paupieres, qui est plus ou moins considérable, suivant sa nature.

C'eſt un écoulement involontaire d'une matiere gluante & viſqueuſe, qui par la ſuite ſe ſéche, ſe durcit & devient écailleuſe.

Ce ſont des petites glandes répandues ſur les paupieres, qui ſéparent une petite tumeur ſuifeuſe, qui, lorſqu'elle eſt altérée par la maladie, s'épaiſſit, & devient purulente.

La chaſſie ſe rencontre dans pluſieurs maladies des yeux, dans l'ophthalmie, dans l'ulcération des paupieres; dans l'inflammation de l'œil; c'eſt pourquoi il eſt eſſentiel d'en faire la diſtinction.

La cauſe immédiate de cette maladie vient de l'engorgement des glandes qui ſont ſituées aux bords des paupieres; & la cauſe éloignée eſt l'épaiſſiſſement & l'âcreté de la lymphe.

Nous ne donnerons point de ſignes pour caractériſer cette indiſpoſition, parce qu'ils ſont ſenſibles par eux-mêmes. Si ces parties ſont ulcérées, ou qu'il y ait fiſtule lacrimale, on ne remédiera point à cet écoulement, ſans remédier à la maladie primitive. *Voyez* ULCERE, FISTULE LACRYMALE.

Pour remédier à la chaſſie, toute la cure qui n'eſt que palliative, c'eſt-à-dire, qui eſt rarement radicale, conſiſte à baſſiner les paupieres avec des eaux appropriées; telles ſont les ſuivantes:

Prenez, *Des Eaux diſtillées de Frai de Grenouille.*
De Lys, de chaque deux onces,
dans leſquelles on fait infuſer,
De Semence de Lin.
De Pſyllium, de chaque une demi-pincée,
y ajoûtant, après avoir paſſé le tout,
Un gros de Sel de Saturne.

On peut auſſi quelquefois laver les paupieres dans la journée, avec un collyre tiéde, compoſé
De Myrrhe.
D'Aloës.
De Tuthie préparée, de chaque un ſcrupule.
De Safran, ſix grains,

qu'on diſſout dans quatre onces d'eau diſtillée de fenouil & de miel.

On laiſſera pendant la nuit un linge imbibé dans cette infuſion.

Si on l'aime mieux, on aura recours au collyre ſuivant, qui a beaucoup d'efficacité.

Prenez, *De la Couperoſe blanche, un ſcrupule.*
Du Verd-de-gris, vingt grains.

Verſez ſur le tout trois demi-ſeptiers d'eau chaude, & gardez la liqueur pour l'uſage.

Ou bien

Prenez, *De l'Eau-Roſe, quatre onces.*

Diſſolvez-y

Un gros de Sel Ammoniac.

Verſez enſuite la liqueur dans un vaiſſeau de cuivre, & l'y laiſſez juſqu'à ce qu'elle ait pris une legere couleur bleue.

La maniere de ſe ſervir de ces collyres, eſt d'en laiſſer tomber quelques gouttes dans l'œil, deux ou trois fois le jour; ſi elles cauſent trop de cuiſſon, on y ajoûtera un peu d'eau, pour l'adoucir.

Au reſte, quand la chaſſie dépend d'un épaiſſiſſement général de la lymphe ou de ſon âcreté, il faut y remédier en travaillant à corriger ces vices. *Voyez* ÂCRETÉ, ÉPAISSISSEMENT DE LA LYMPHE.

CHAUDE-PISSE, ſ. f. écoulement qui ſe fait par la verge d'une matiere épaiſſe, viſqueuſe, fœtide, qui devient ſouvent verdâtre. Les médecins ont donné le nom de gonorrrhée à cette maladie.

Toutes les fois que l'on doit être attaqué de la gonorrhée, après avoir approché d'une femme impure, peu de jours après le coït, les hommes ſentent un écoulement qui ſe fait goutte-à-goutte par l'uretre, & qui eſt accompagné d'une eſpece de ſentiment de plaiſir.

Cette matiere qui coule eſt graſſe, épaiſſe, & s'attache à l'extrémité du canal. L'uretre devient rouge; on y ſent une chaleur & un chatouillement extraordinaire, ſur-tout lorſque l'on urine, accompagné d'un ſentiment de plaiſir, qui devient de jour en jour douloureux.

Inſenſiblement la maladie augmente; la verge ſe tend,

se durcit sans aucune cause apparente, & non pas sans douleur ; il en sort goutte à goutte une humeur qui ressemble à de la semence épaissie, sur-tout après avoir uriné.

La difficulté d'uriner augmente de jour en jour, ainsi que l'acrimonie & la chaleur : insensiblement le périné se gonfle ; il se fait une érection fréquente, involontaire & douloureuse : la verge même se courbe quelquefois ; c'est ce qu'on appelle *Chaude-pisse cordée*.

Il y a un écoulement abondant de semence ou d'une humeur âcre, mordante, quelquefois de couleur cendrée, semblable à du pus, quelquefois jaune, verte, & toujours puante.

Quand l'inflammation & la chaleur sont moindres, l'humeur coule aussi en moindre abondance ; elle devient plus blanche, plus épaisse, & insensiblement elle s'arrête.

Ce que nous avons dit des hommes, peut s'appliquer aux femmes : les premiers jours elles sentent un écoulement extraordinaire, une demangeaison & une chaleur considérable dans la vulve, & une difficulté d'uriner qui augmente de jour en jour ; l'ardeur, la chaleur, la rougeur, la douleur deviennent plus considérables, l'écoulement augmente, & suit les mêmes progrès que dans les hommes.

Il faut observer que les femmes qui sont dans cet état, souffrent beaucoup, quand on les approche.

On reconnoit la chaude-pisse aux différens signes que nous venons de tracer, qui se succedent les uns aux autres.

A l'égard des causes, il est évident que c'est le virus vénérien qui s'est fixé dans cette partie, qui en est la source. La semence se trouve infectée de ce mauvais levain, qui agit avec plus ou moins de rapidité, suivant qu'il est plus ou moins corrosif, & que le sujet est plus ou moins disposé à le recevoir.

Quand il est dans des parties musculeuses, il y excite des inflammations, beaucoup de douleur ; c'est ce qui arrive dans tous les muscles qui sont destinés aux usages de la verge,

Quand, au contraire, le virus vénérien s'attache directement aux parties plus molles & moins sensibles, telles que sont les vésicules séminaires, pour lors la douleur est moindre; & la semence fixée par cette espece de levain acide, ne sort que par expression; de-là vient que la semence coule goutte-à-goutte; & quand l'inflammation est tombée, tout se relâche, & l'humeur sort à plein canal.

Les auteurs se sont figuré jusqu'ici, que l'écoulement dans la chaude-pisse provenoit de l'ulcération des orifices des glandes de l'uretre dans les hommes, & des lacunes glandulaires dans les femmes; ce sentiment paroît totalement démenti par l'expérience & par le traitement ordinaire: c'est cette fausse théorie qui est cause de la longueur du traitement de la plûpart de ceux que l'on guérit de la gonorrhée, & de l'incurabilité des autres.

Les baumes dont on se sert pour déterger ces ulceres, ne servent qu'à enflammer le sang, à augmenter l'âcreté de l'humeur, & à faire faire à la maladie des progrès considérables. Il paroît plus vraisemblable que ce n'est autre chose qu'un véritable épaississement de l'humeur séminale qui se trouve figée par l'âcreté du virus, & qui s'arrête dans toutes les glandes & dans tous les vaisseaux par où elle passe, & qui cause tous les symptomes que nous avons décrits, tels que l'âcreté, la demangeaison, la douleur dont ces parties sont affectées.

Un auteur célebre, par un livre qu'il a publié sur cette matiere, prétend qu'il faut commencer, dans toutes les gonorrhées, par les saignées, les bains, les délayans, afin de détendre toutes les fibres: il faut bien se donner de garde de suivre cette pratique dangereuse, qui est la cause de toutes les fautes & de toutes les impérities qui se commettent dans le traitement de cette maladie.

Quand il y a une inflammation marquée par des douleurs vives, une chaleur, une rougeur, une tension considérable dans toutes ces parties & de la fiévre, il est certain qu'il faut avoir recours aux saignées, pour appaiser l'inflammation; mais il est en même tems essen-

tiel d'obſerver que l'inflammation n'eſt qu'un ſymptome de la maladie, & que les remedes que l'on emploie pour le diſſiper, ſont tout-à-fait inutiles dans une chaude-piſſe commençante ou dans une chaude-piſſe ancienne, où il n'exiſte pas, ou peu.

Le traitement général propoſé pour la chaude-piſſe, qui conſiſte dans les relâchans, abbat les forces de l'eſtomac du malade, le jette dans un affoibliſſement ſi conſidérable, que l'épaiſſiſſement particulier, occaſionné par le virus, devient bientôt général. Ce même relâchement eſt cauſe de la ſalivation abondante dont les malades ſont tourmentés, & de l'écoulement qui reſte après le traitement complet de la maladie, & que très-ſouvent aucun remede ne peut détruire.

Pour établir une méthode curative, fondée ſur des principes sûrs, il ne faut point perdre de vue la cauſe du mal, qui n'eſt autre choſe qu'un levain âcre, qui s'eſt fixé dans une partie, & qui y cauſe des ravages conſidérables.

Pour y remédier, il ne faut travailler qu'à donner les remedes qui peuvent fondre & diſſiper l'épaiſſiſſement que cette cauſe a produit; il s'en faut de beaucoup, par conſéquent, que nous ſoyons de l'avis d'un auteur célébre, qui penſe qu'il faut ſaigner le malade, l'accabler de boiſſons, & lui donner enſuite la ſalivation, qui eſt ſelon ſa façon de penſer, la ſeule voie de guériſon. C'eſt au contraire un ſymptome cruel, un effet violent de l'activité du mercure & de la mauvaiſe diſpoſition du malade, occaſionnée par ſa préparation, & qui n'entraîne après elle que des maux encore plus grands, comme l'ébranlement de toutes les dents, le gonflement de la tête & des os, le relâchement de toutes les glandes de la bouche; ce qui jette le malade dans des maux de tête, des dégoûts continuels, & ce qui altere ſon tempérament pour toujours.

Voici le traitement que l'on doit ſuivre:

Quand celui qui eſt attaqué de la chaude-piſſe a tous les ſymptomes de l'inflammation, il faut ſe hâter d'y remédier, en le ſaignant une ou deux fois, ſelon l'âge &

le besoin, en lui faisant prendre beaucoup de tisane & de lavemens. Immédiatement après, il faut le mettre à l'usage de l'opiat suivant :

Prenez, *De Savon de Venise, une demi-livre.*
De Mercure crud, revivifié du Cinnabre, une once & demie.
De Mercure doux, un demi-gros.
De Panacée mercurielle, deux scrupules.

Battez le savon dans un mortier de marbre, avec suffisante quantité de gomme adragant dissoute dans l'eau, jusqu'à ce que le savon soit mollet & réduit en pâte demi-liquide : pour lors vous mettrez le mercure crud, le mercure doux & la panacée dans le mortier, & vous les battrez jusqu'à ce qu'ils s'unissent avec le savon.

Quand le tout est suffisamment mêlé, ajoûtez-y :
D'Extrait de Bourrache.
De Bugloſe, de chaque deux onces.
De Jalap en poudre, trois onces.
De Camphre purifié, une demi-once.

Mêlez le tout exactement, avec suffisante quantité de gomme adragant, fondue dans de l'eau, pour faire un opiat dont vous prendrez demi-gros pendant les huit premiers jours, & un gros ensuite tous les jours, jusqu'à parfaite guérison.

On peut, avec cet opiat, boire & manger comme à son ordinaire, pourvu qu'on ne fasse aucun excès.

Si l'on s'appercevoit que l'on eût des douleurs aux gencives & à la bouche, il faudroit suspendre pendant quelques jours, & en éloigner les doses.

L'opiat ci-dessus réussit dans presque tous les cas ; il détruit le germe de cette maladie d'une maniere plus prompte & plus efficace que toutes les autres méthodes qu'on a indiquées jusqu'à présent. On peut faire usage des pilules de panacée mercurielle, à la dose de cinq à six grains par jour pendant une dixaine de jours, au lieu de l'opiat ci-dessus.

Si la gonorrhée avoit fait des progrès considérables & qu'elle se fût répandue dans le sang, il faudroit pour lors remédier en particulier aux maux qu'elle auroit

produits. *Voyez* CHANCRE, POULAIN, ULCERE VÉROLIQUE & VÉROLE.

Quand on aura pris, pendant quinze jours, de l'opiat ci-dessus, on pourra faire quelques injections dans l'uretre avec de l'eau d'orge & du miel bouillis ensemble; &, quelque tems après, on aura recours à la liqueur qui suit :

Prenez, *Deux Jaunes d'Œufs.*
Térébenthine, un gros.
Onguent mercuriel double, une once.

Mêlez le tout ensemble dans un mortier.

Ajoûtez-y une suffisante quantité d'huile d'hypéricum, pour rendre le tout assez liquide, pour pouvoir en injecter le quart d'une petite seringue de plomb dans l'uretre, deux fois par jour.

On ne doit rien appréhender de l'usage de cette injection; elle n'est point répercussive, c'est-à-dire qu'elle n'est point faite pour arrêter l'écoulement, mais simplement pour laver & sécher le canal de l'uretre. C'est surtout dans les chaudes-pisses anciennes que cette injection réussit; mais il faut toujours faire précéder l'usage de l'opiat, & le continuer pendant que l'on emploira cette injection.

La composition suivante fait aussi très-bien dans les anciennes chaudes-pisses qui ont résisté à tous les remedes.

Prenez, *De Sassafras.*
De Sarcepareille réduits en poudre fine, de chaque deux onces.
De Gayac en poudre, une once.

Versez dessus une pinte d'esprit-de-vin, laissez le tout au soleil, ou dans une chambre chaude, jusqu'à ce qu'il soit desséché; alors vous verserez dessus quatre pintes d'eau bouillante : on laissera infuser les bois pendant deux heures, on passera la boisson au travers d'un linge, pour en prendre un verre tous les matins, en se tenant chaudement dans son lit; deux heures après, on continuera jusqu'à parfaite guérison : on suspendra ce remede pendant deux ou trois jours, s'il portoit trop de chaleur, pour le reprendre ensuite, jusqu'à ce que l'on se trouve bien guéri.

Pour les femmes dans lesquelles il est difficile d'injecter aucune liqueur, on aura recours à une petite éponge, que l'on fixera au bout d'un petit morceau de bois que l'on imbibera de l'injection & que l'on appliquera sur la partie la plus malade, en assujettissant le tout avec des rubans autour du corps.

CHÈMOSIS, s. m. espece d'ophthalmie. *Voyez* OPHTHALMIE.

CHIRAGRE, s. f. goutte qui prend aux mains. *Voyez* GOUTTE.

CHIRONIEN, adj. épithète qu'on donne aux ulceres malins & invétérés, dont les bords sont durs, calleux & gonflés, & qui jettent une sanie claire, sans pourriture, sans inflammation & sans grande douleur, mais qui se cicatrisent difficilement; ou, quand il y survient une cicatrice, elle est si mince, qu'elle se déchire facilement, & l'ulcere se renouvelle : ces sortes d'ulceres attaquent principalement les pieds & les jambes. On les nomme aussi *Téléphiens*. (*Voyez* ULCERE, & le Dictionnaire de Chirurgie.)

CHLOROSIS, s. m. *ou* pâles Couleurs, Fiévre blanche, Ictere blanc, Jauniſſe blanche : maladie dont les filles & les veuves sont quelquefois attaquées. C'est une fiévre lente & irréguliere, presqu'insensible, accompagnée d'une couleur pâle, livide & verdâtre, avec un cercle violet au-dessous des yeux, d'une inquiétude & d'une tristesse sans sujet, d'un pouls petit, inégal & changeant. *Voyez* PALES COULEURS & CACHEXIE.

CHOLERA-MORBUS, s. m. C'est un débordement violent, par haut & par bas, de matieres âcres, communément bilieuses, qui reprend à différens intervalles très-proches les uns des autres, & qui peut emporter le malade dans vingt-quatre heures.

Cette maladie se caractérise par un vomissement & un dévoiement très-abondans, accompagnés de douleurs très-vives dans le ventre, de foiblesse & de sueur froide.

On distingue cette maladie de la dyssenterie, en ce que celle-ci n'a pas un progrès si rapide, & que communément elle n'est point accompagnée de vomissement : en outre, dans la dyssenterie, les matieres sont muqueuses & sanguinolentes.

La diarrhée bilieuſe n'eſt qu'une ſimple évacuation d'excrémens bilieux par l'anus : le choléra-morbus eſt un débord par haut & par bas.

Le choléra-morbus ſe déclare ordinairement ſubitement. Les malades ſentent des rapports acides ou putrides, des douleurs pongitives dans l'eſtomac & dans les inteſtins, des cardialgies & du mal-aiſe dans les parties circonvoiſines ; mais c'eſt tout d'un coup & en même tems : ils ſont affligés de vomiſſement & d'une grande évacuation de matiere ; ils rendent d'abord les reſtes des alimens, puis des humeurs bilieuſes, tantôt jaunes, tantôt vertes ou noires : ils reſſentent de plus des anxiétés, des nauſées, des picotemens dans le ventre & dans le reſte du corps, de la chaleur, de l'inquiétude, de la fiévre, des friſſons, des foibleſſes & des convulſions.

Cette maladie eſt aſſez commune en été, & plus en automne qu'au printems & en hyver.

La cauſe immédiate de cette maladie n'eſt autre choſe que le picotement & l'irritation occaſionnés par la préſence des matieres âcres dans l'eſtomac ou les inteſtins. Comme cette matiere eſt en très-grande abondance, elle agit en même tems, & ſur l'eſtomac, & ſur les inteſtins ; ce qui fait qu'il y a vomiſſement & diarrhéee.

Les cauſes générales qui peuvent donner à la bile cette qualité âcre & mordicante, ſont la conſtitution chaude de l'atmoſphere, les débauches fréquentes des liqueurs ſpiritueuſes pendant l'été, les alimens gras, putrides & bilieux, réunis aux liqueurs fermentées, les fruits acides, la chaleur & le refroidiſſement du corps, les paſſions violentes.

Il n'y a point de maladie qui demande des ſecours plus prompts que celle-ci ; car elle eſt ſi violente, qu'elle enleve en peu de tems ceux qui en ſont attaqués.

Le premier ſoin que l'on doit avoir, c'eſt, 1° d'adoucir cette matiere âcre & de faciliter ſa ſortie par des remedes convenables, 2° de calmer le mouvement des nerfs qui ſont en convulſion, & de rendre enſuite aux parties la force qu'elles ont perdue.

Pour parvenir au premier point, il faut preſcrire beaucoup

beaucoup d'eau chaude, d'eau de poulet & de veau, les lavemens huileux & émolliens; tels sont les bouillons faits avec un poulet bouilli pendant une heure & demie, dans cinq pintes d'eau: au défaut d'eau de poulet, qui demande une préparation un peu longue, on peut se servir d'une décoction d'orge, de riz, d'avoine ou du petit-lait que l'on fera avaler chaud en grande abondance.

Quand la matiere âcre qui cause tout le désordre, sera un peu tempérée, ce qui est l'ouvrage de deux ou trois heures, il faut avoir recours aux remedes calmans & adoucissans; telle est la potion suivante:

P. *Des Eaux distillées de Fleurs de Tilleul.*
De Laitue, de chaque deux onces.
De Coquelicot.
De Mélisse simple, de chaque demi-once.
De la Liqueur anodine de Sydenham, quinze gouttes.
De Syrop de Karabé, une once.

On donnera cette potion par cuillerée, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'elle produise du calme.

On peut aussi, au lieu de cette potion, donner à la fois deux onces d'huile d'amandes-douces, & une demi-once de syrop diacode mêlés ensemble.

Si l'on n'étoit point à portée de trouver sur le champ ces sortes de remedes, on peut prescrire tout simplement un demi-gros de thériaque délayée dans un peu d'eau de fleurs d'orange; ou, si le malade a de la peine à avaler cette boisson, on peut lui faire prendre un grain de laudanum dans du pain à chanter.

Nous allons tracer ici la méthode curative que l'on doit suivre dans cette maladie. Si le malade qui est attaqué du choléra-morbus a le pouls fort, plein & serré; que l'accès soit dans son commencement, & qu'il n'éprouve pas de fréquentes foiblesses, on ne peut rien faire de mieux qu'une saignée: immédiatement après, on lui fait boire largement, & à trois ou quatre reprises, de l'eau chaude.

On passera ensuite à une boisson faite avec une dé-

coction de pain d'avoine, sans levain ni levure de bière, bien rôtis, & d'une couleur approchante de celle du café brûlé.

Cette boisson adoucit la soif & appaise le vomissement; quand on n'a point de pain d'avoine, on peut y substituer le pain de froment ou le bled bien rôti, & qui forme une espece de panade mucilagineuse.

Cette boisson qui produit des effets excellens dans cette maladie, sert à remplacer les eaux de veau ou de poulet, dont on pourroit manquer.

Lorsque le malade est extrêmement épuisé par les grandes évacuations qu'il a souffertes, sans le faire saigner, il faut lui faire prendre sur le champ un verre de la décoction ci-dessus, après quoi, on lui fait avaler de la thériaque ou du laudanum, comme ci-dessus.

Si le malade a des convulsions & les extrémités froides; si son pouls est foible & intermittent, & en un mot, s'il est réduit à l'extrémité, il faut commencer par lui donner vingt gouttes de laudanum liquide & deux gros d'eau de cannelle simple dans un verre de la décoction de pain d'avoine, pour prévenir la rechute que le malade ne pourroit pas soutenir: six ou sept heures après, on renouvellera la même potion, au cas que le malade n'ait pas été suffisamment soulagé de la premiere, en observant de lui faire boire beaucoup de la décoction de pain d'avoine décrite ci-dessus.

Il ne faut absolument donner aucune nourriture au malade, tant qu'il y a des vomissemens, & ne lui faire prendre que du bouillon très-leger.

On recommande beaucoup dans le vomissement le remede suivant:

Prenez, *De Suc de Limon ou de Citron, une once.*
Du Sel d'Absinthe en poudre, un gros.

Mêlez le tout pour une prise que l'on réitérera trois ou quatre fois par jour, selon le besoin. Après que l'on aura suivi la route que nous venons d'indiquer, il faudra travailler à rétablir les forces de l'estomac, & suivre ce qui est prescrit dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

CHORDAPSE, s. m. C'est la même chose que le miserére, le volvulus, la passion iliaque, espece de

colique dans laquelle on rend les excrémens par la bouche. *Voyez* COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

CHUTE, s. f. accident qui arrive à ceux qui, en tombant, se font quelques contusions dans quelqu'endroit du corps.

Quand la chute est accompagnée de gonflement, de tumeur, de douleur & de rougeur, ou l'appelle chute avec contusion.

C'est ordinairement la rupture, ou le relâchement des vaisseaux sanguins, qui occasionne la fluxion & l'embarras qui se forme dans l'endroit de la chute; ce qui est produit, ou par le choc de la partie sur quelque corps dur, ou par le dérangement de quelque partie osseuse qui a été ébranlée par le coup.

La chute est plus ou moins dangereuse, suivant la partie qui est affectée, suivant la force & la qualité de l'instrument qui a formé le coup.

Il est toujours à propos, dans toutes les chutes, soit qu'elles soient simples, ou soit qu'elles se trouvent accompagnées de symptomes graves, comme la rupture de quelques gros vaisseaux & des parties osseuses, d'avoir recours à la saignée, que l'on réitere plus ou moins, selon l'exigence du cas, de la force & de l'âge immédiatement après, on mettra le malade à l'usage de la boisson qui suit :

Prenez, *Des Vulnéraires Suisses, une pincée.*

Versez dessus une pinte d'eau bouillante, & laissez infuser, pendant une demi-heure, dans un vaisseau couvert; adouciſſez ensuite cette boisson avec une once de syrop de grande consoude.

La dose est d'un verre tiéde de trois heures en trois heures; cette tisane est propre à dissoudre le sang extravasé dans la tête, dans la poitrine & par-tout ailleurs, par des chutes, des coups.

Il faut avoir attention que le malade soit sans fiévre considerable, parce que cette boisson étant échauffante, elle augmenteroit le mouvement du sang.

Nonobstant cette tisane, si la contusion est considérable, il faut avoir recours à la potion suivante :

Prenez, *De l'Eau distillée de Pavot rouge, quatre onces.*

Du Sel Végétal, un gros.

Du Syrop de Roses séches, une once.

Mêlez le tout pour deux doses, à prendre une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

On frotera la partie contuse avec le liniment que nous allons décrire :

Prenez, *De l'Huile Rosat.*

De Laurier, de chaque une once.

Mêlez-les ensemble, & ajoûtez-y une suffisante quantité d'esprit-de-vin, pour faire un liniment clair, dont on frotera la partie trois fois le jour, la couvrant d'un papier brouillard & d'une compresse pliée en quatre.

Voici une potion qui fait des merveilles dans les chutes avec contusion, pourvu qu'il n'y ait point de fievre :

Prenez, *De Vin d'Espagne, trois onces.*

D'Esprit de Térébenthine, quatre gouttes.

De la Terre sigillée.

Du Sang-Dragon, de chaque vingt-quatre grains.

Du Sucre Candi blanc, deux gros,

pour faire avaler en une prise.

Quand on n'a point la commodité de se procurer tous ces remedes, & qu'on est à la campagne, on peut faire une tisane avec une décoction de lierre terrestre, dont on prendra cinq ou six verres par jour ; & on appliquera le marc sur la partie contuse.

On recommande aussi, dans ces sortes de cas, une tisane faite avec une très-petite pincée de feuilles d'arnica, que l'on appelle communément bétoine de montagne, dans une pinte d'eau, dont on prendra cinq ou six verres par jour.

Il faut observer que cette plante contient beaucoup de sel & d'huile ; qu'elle est, par conséquent, fort chaude : & qu'il ne faut point en mettre une dose trop forte : on peut en mettre infuser douze grains dans une pinte d'eau.

Quand on a fait une chute, les principales précautions qu'il faut prendre ; 1° c'est, s'il y a quelques vaisseaux

ouverts, de laisser couler le sang pendant quelque tems; 2° d'appliquer sur la contusion un corps dur, comme un écu de six livres, pour repousser l'affluence des humeurs & empêcher l'inflammation; 3° de boire sur le champ un ou deux coups d'eau froide, & de passer ensuite aux remedes que nous avons indiqués.

Quand les chutes sont accompagnées d'entorse, de luxation, de rupture des os ou de gros vaisseaux, elles deviennent du ressort de la chirurgie. *Voyez* ENTORSE, CONTUSION & HÉMORRHAGIE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHUTE DE LA LUETTE. C'est la descente ou le relâchement de la luette ou des amygdales.

Si cet accident est produit par inflammation, il faut suivre ce qui est prescrit dans les articles Esquinancie, Maux de Gorge & Inflammation de la Gorge & de la Bouche. *Voyez* LUETTE, (*Maladie de la*) & *ces différens articles.*

Si c'est au contraire une lymphe viciée qui cause ce changement dans la luette, il faut avoir recours au liniment suivant:

Prenez, *De la Noix de Galle.*
De l'Alun.
Du Poivre, de chaque un scrupule.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le avec un peu de blanc d'œuf, pour en toucher la luette avec le bout d'un petit morceau de bois garni d'un peu de linge, & trempé dans cette composition; il faut réitérer deux ou trois fois le jour cette manœuvre.

CHUTE DE LA MATRICE, est la descente de cette partie en en-bas, causée par le relâchement des ligamens destinés à la retenir dans sa place.

Ce désordre peut procéder de mouvement violent, de toux, d'éternuement, de fleurs blanches: il arrive le plus souvent aux femmes grosses, en conséquence du poids qui presse sur la matrice, principalement si le fœtus est mort, s'il est dans une mauvaise posture, ou s'il a été tiré par force.

Le plus court parti est d'en faire la réduction sur le champ & d'y appliquer ensuite un bandage convenable,

& de travailler ensuite aux causes qui ont pu produire cette chute.

On peut ordonner à l'intérieur une tisane faite avec une pincée de mille-feuille & de sanicle infusées dans une pinte d'eau, dont on prendra cinq ou six verres par jour ; & on fera usage du liniment suivant :

Prenez, *De l'Huile de Ver de terre, trois onces.*
De l'Esprit-de-vin camphré, une once.
D'Alun pulvérisé, deux gros.

Mettez pour un liniment.

On expose le tout au soleil dans une phiole extrêmement bouchée, jusqu'à ce que le camphre soit dissous dans l'esprit-de-vin : la dose est d'un demi-gros de camphre dans une once d'esprit-de-vin.

Il faut froter devant le feu les parties génitales avec ce liniment, afin qu'il pénetre davantage ; on le réitere deux ou trois fois par jour. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHUTE DE L'ANUS *ou* FONDEMENT : accident qui consiste en ce que le malade allant à la selle, l'intestin rectum lui sort si considérablement, qu'il ne peut plus rentrer dans le corps, ou que s'il y rentre, il retombe.

Quand cette maladie est occasionnée par la paralysie du sphincter de l'anus, elle est incurable, à moins qu'on ne guérisse la paralysie. *Voyez* PARALYSIE.

Si cette maladie tire son origine d'une diarrhée, d'une dyssenterie ou du ténesme, on la guérit en détruisant la cause. *Voyez* DIARRHÉE, DYSSENTERIE, TÉNESME.

Quand la chute de l'anus est accompagnée d'hémorrhoïdes, il faut travailler à la détruire. Dans ce cas on a besoin d'une opération manuelle, pour faire rentrer l'intestin, qui est quelquefois si étranglé, que la gangrene peut s'y mettre.

Quand la chute du fondement n'est point habituelle, & qu'elle n'a point de cause incurable, on peut se servir du cataplasme qui suit :

Prenez, *De la Racine de grande Consoude ratissée & pilée.*
De la Farine de Féve, de chacune partie égale.

Formez-en un cataplasme, avec une suffisante quantité de gros vin noir.

On peut se contenter quelquefois de boucher le fondement avec un tampon de coton, imbibé de gros vin rouge ou de vinaigre, mêlé avec autant d'eau dans laquelle on aura fait bouillir des roses rouges.

Voici un opiat dont on peut se servir dans cette maladie.

Prenez, *De la Conserve de Grate-cu.*
D'Ecorce de Citron confite, de chacune une once.
Des Yeux d'Ecrevisses, deux gros.
Des Roses rouges pulvérisées.
De Rhubarbe torréfiée, de chaque quarante grains.
De Gland de Chêne pulvérisé, deux gros.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un opiat, avec suffisante quantité de syrop d'absinthe.

Le malade en prendra chaque matin de la grosseur d'une grosse noisette, pendant quinze jours; & il vivra de régime. Il gardera le lit pendant trois jours, afin de donner le tems au boyau de reprendre son ressort & de s'affermir. *Voyez* FONDEMENT. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CLAVUS, s. m. C'est le nom que les médecins donnent à une douleur lancinante à la tête, où elle se fait sentir ordinairement au-dessus des yeux ou sur le sommet de la tête; de telle sorte qu'il semble au malade qu'il lui entre dans la tête un poinçon ou un clou.

Cette maladie est quelquefois accompagnée de fièvre, & se reconnoît à la vivacité de la douleur, au peu d'espace qu'elle occupe, aux naufées & aux especes de dégoût qui accompagnent cette douleur.

La cause immédiate de cette maladie est l'irritation des nerfs; la cause éloignée est ordinairement un mauvais levain dans l'estomac, ou quelques matieres âcres & corrosives, qui en irritent les nerfs. Les maladies de la matrice peuvent aussi produire cet effet.

Nous donnerons le traitement du Clavus ou Clou

hystérique, à l'article Passion hystérique. *Voyez* Céphalalgie, Passion hystérique.

Il suffit seulement d'observer que cette disposition étant périodique, il est vraisemblable qu'elle est causée par le vice de l'estomac, ou par celui de la matrice.

Les bouillons recommandés dans la foiblesse d'estomac, quelques purgations douces, & sur-tout l'extrait de quinquina en poudre, pris à la dose de dix grains, avant chaque repas, avec vingt grains d'yeux d'écrevisses, sont les remedes qui conviennent; ou, si l'on aime mieux, une demi-heure avant le repas, on prendra un verre de vin d'absinthe, décrit dans l'article Cachexie. *Voyez* Cachexie.

Il vaut cependant mieux, dans ce cas, faire usage d'un verre de vin de quinquina, que de celui d'absinthe. En voici la composition:

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux onces.*
De bon Vin rouge, une pinte & demie.

Laissez infuser le tout dans un vase de verre bouché & exposé au soleil, pendant l'espace de huit jours, en agitant la liqueur de tems en tems.

Il faut la passer pour l'usage.

CLOU, s. m. maladie de l'œil, espece de staphilome.

On donne le nom de clou au staphilome, quand, par un ulcere de la cornée, l'uvée s'étant avancée en dehors, s'endurcit & se resserre à la base de la tumeur qu'elle forme, ou lorsque la cornée s'endurcit pareillement, & se resserre de telle maniere, que la base de la tumeur en est fort retrécie, la tumeur en paroît éminente & arrondie, en forme de tête sphérique d'un clou. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Cette tumeur détruit la vue, & est incurable.

CLOUX, s. m. pl. especes de tumeurs qui viennent dans les différentes parties du corps, qui sont ordinairement accompagnées de douleur, rougeur, chaleur & de tous les signes de l'inflammation, selon qu'ils sont plus ou moins gros, & dans des parties plus ou moins sensibles.

Quand les cloux sont considérables, il faut les trai-

ter, dans le commencement, comme les tumeurs inflammatoires. *Voyez* INFLAMMATION, TUMEUR, FURONCLE.

Quand ils ſont petits, & qu'ils ne ſont point accompagnés d'accidens, on peut ſe contenter d'appliquer deſſus un peu de l'onguent que nous avons décrit à l'article ANCHYLOSE; il eſt bon pour les tumeurs : il conduit doucement à la ſuppuration ; &, lorſque les cloux ont ſuffiſamment ſuppuré, il les cicatriſe ſans autre ſecours, & fond la dureté qui y reſte quelquefois ; ou, ſi l'on aime mieux, on peut ſe ſervir de l'emplâtre de Nuremberg, décrit dans l'article Brûlure.

Il y a des cloux qui ſont occaſionnés par un vice particulier du ſang, ſoit vérolique, ſoit ſcorbutique, écrouelleux ou cancéreux : dans ces ſortes de cas, on ne peut en détruire les ſources, qu'en ſe ſervant des remedes appropriés à chaque eſpece de ces maladies. *Voyez ces différens articles. Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CLYSTERE, ſ. m. C'eſt une eſpece d'injection qu'on porte dans les inteſtins, par le moyen d'une ſeringue qu'on inſinue dans l'anus. *Voyez* LAVEMENT.

COAGULATION, ſ. f. Ce mot exprime tout changement qui arrive à un liquide compoſé, par lequel la maſſe de ce liquide eſt convertie en un corps plus denſe; c'eſt une des maladies auxquelles nous ſommes les plus expoſés.

La partie blanche de notre ſang & le ſang lui-même ſont ſujets à ſe condenſer, par l'union qu'ils contractent avec des matieres propres à le coaguler ; tels ſont les acides, les alkalis. La chaleur & le mouvement contribuent beaucoup à la coagulation des humeurs, en diſſipant les parties liquides, & en approchant les parties fibreuſes.

On reconnoît la coagulation des humeurs aux malaiſes & aux douleurs que l'on reſſent dans les différentes parties du corps, aux picotemens, aux irritations, aux laſſitudes, aux boutons & aux tumeurs qui ſurviennent ſur le corps.

La coagulation du ſang ſe reconnoît aux mêmes ſignes & à des effets plus ſenſibles, ſur-tout à ſa nature,

quand on le tire des veines, comme, par exemple; quand il eſt gelatineux, coëneux.

On remédie à la coagulation des humeurs & du ſang, par la ſaignée, faite cependant avec modération, les délayans, les tiſanes nîtrées, les lavemens, & par les remedes que nous avons indiqués dans les articles AGITATION, BOUILLONNEMENT & EPAISSISSEMENT DES HUMEURS.

COCHEMART, ſ. m. C'eſt un embarras dans la poitrine & une difficulté de reſpirer qui attaque ceux qui dorment, ſur-tout pendant la nuit, qui eſt accompagné de rêves fatiguans, qui peint à l'ame quelque choſe qui comprime la poitrine.

Cette maladie eſt ordinairement de peu de conſéquence; mais quand elle eſt devenue habituelle, elle acquiert une ſi grande violence, qu'elle demande, ſans contredit, les ſecours de la médecine. En effet les malades ſont attaqués d'une ſi grande peſanteur de poitrine, qu'ils courent riſque d'être ſuffoqués; & quand ils ont le bonheur d'échapper à ce danger, ils s'éveillent avec une extrême inquiétude dans tout le corps, un friſſon ſubit & même des mouvemens convulſifs des différentes parties, palpitation de cœur, & abbatement total des forces.

Cette maladie diffère de l'aſthme convulſif, en ce qu'elle ſe déclare preſque toujours dans le ſommeil; au lieu que l'aſthme convulſif ſurvient dans la veille. L'accès du cochemart eſt momentané; celui de l'aſthme eſt beaucoup plus long. La reſpiration eſt ſi fort interceptée dans le cochemart, que la voix en eſt preſque ſupprimée. L'aſthme rend la voix plus libre.

On reconnoît le cochemart à un ſentiment de peſanteur à la poitrine, à une difficulté de reſpirer, ſi grande, qu'on ne peut ni remuer le corps, ni proférer des ſons; la poitrine eſt dans une agitation très-grande, & tout le reſte du corps eſt preſqu'immobile & ſans force; l'imagination eſt troublée par toutes ſortes de phantômes; l'accès ceſſe auſſi-tôt qu'on a mis quelque membre en mouvement: on reſſent une laſſitude conſidérable par tout le corps, & quelquefois il ſurvient des taches

rouges & livides sur les membres & sur tout le corps.

Cette maladie est occasionnée par l'épaississement de l'humeur bronchiale & de la lymphe qui s'arrête dans les poumons, & qui ne pouvant plus reculer, y cause cette pesanteur & ces étouffemens qui forment le cochemart; ce qui fait que le malade s'éveille avec un sentiment d'importunité & de mal-aise, & qu'il est obligé de faire des inspirations fréquentes, pour briser cette humeur.

La cause éloignée de cette maladie vient, en général, de la foiblesse de l'estomac, occasionnée par le trop de nourriture, ou par la mauvaise qualité des alimens. Ce sont ordinairement les gens voraces & gourmands, qui mangent à souper beaucoup de choses crues & indigestes, qui sont sujets à cette maladie; ce qui produit un chyle aigre, qui fige la lymphe & le sang; & les force de s'arrêter dans les vaisseaux du poumon.

Tout l'objet qu'on doit se proposer dans la cure du cochemart est, dans l'accès, de briser, de broyer l'acide & de corriger la grande ténacité du sang & des humeurs.

Il faut par conséquent avoir recours aux remedes delayans, aux lavemens & aux bouillons que nous avons indiqués dans l'article ÂCRETÉ.

Quand l'accès du cochemart est violent, on doit avoir recours à la saignée, à moins qu'on ne s'apperçoive que l'estomac est plein, & à la potion suivante:

Prenez, *Des Eaux de Fleurs de Sureau.*
De Pied-de-chat, de chaque deux onces.
De Mélisse composée, demi-once.
D'Oxymel scillitique, une once.
De Poudre tempérante de Stahl, un gros.
De Sel sédatif, un demi-gros
De Laudanum liquide, quinze gouttes
De syrop d'Hyssope, deux onces.

Mêlez le tout ensemble pour une potion, dont on donnera cinq ou six cuillerées dans l'accès.

On peut y substituer

Deux onces d'eau de Fleurs d'Orange, & une demi-once de Syrop de Pavot blanc,

en deux prises.

Si l'eſtomac eſt chargé de crudités ou de nourriture, il faut le dégager par le moyen de l'émétique, & faire prendre enſuite au malade quelques gouttes d'eſſence d'abſinthe dans de l'eau.

Les malades, qui ont été attaqués pluſieurs fois du cochemart, doivent s'accoutumer à dormir ſur les côtés, & jamais ſur le dos; car autrement ils riſqueroient de rendre les accès plus fréquens.

Pour remédier aux rechutes auxquelles cette maladie expoſe, il faut commencer par réformer ſon régime, ſouper très-peu, éviter les fruits cruds & tous les alimens indigeſtes, faire beaucoup d'exercice pendant le jour; ſe mettre à l'uſage d'une eau ferrée, dont on boira à ſes repas & dans la journée, & à un demi-verre de vin d'abſinthe avant ſes repas.

CŒLIAQUE, ſ. f. La cœliaque ou l'affection cœliaque, la paſſion cœliaque; ces termes ſont ſynonymes. C'eſt une eſpece de flux de ventre copieux & fréquent, dans lequel on rend par le fondement les alimens digérés, mais avec du chyle qui s'y trouve confondu.

Cette maladie diffère de la lienterie, en ce que dans celle-ci les alimens ſortent preſque cruds, au lieu que dans la paſſion cœliaque, le chyle ſort avec les excrémens: ainſi on peut regarder la lienterie, comme une paſſion cœliaque au dernier degré.

Cette maladie tire ſon origine de la foibleſſe d'eſtomac, qui devient incapable de digérer les alimens, ce qui eſt occaſionné ordinairement par le défaut de bile ou des ſucs qui ſe répandent dans l'eſtomac, ou enfin de la part du foie & des glandes inteſtinales, qui ſe trouvent obſtrués.

Cette maladie eſt ordinairement très-dangereuſe, quand elle eſt accompagnée d'un ſquirrhe au foie ou aux glandes du bas-ventre; ce qui eſt aiſé à reconnoître, quand le malade eſt jaune; qu'il a des douleurs au côté droit; qu'il y ſent une dureté & une peſanteur; qu'il a des dégoûts, des nauſées, des coliques, & qu'il rend des urines extrêmement rouges, c'eſt ce qui prouve l'obſtruction du foie, ou s'il a le ventre gros, douloureux, ſquirrheux, & qu'il tombe dans l'amaigriſſement; preuve de l'obſtruction des glandes des inteſtins.

Si cette maladie eſt occaſionnée par l'obſtruction du foie ou par celle des glandes qui ſéparent les ſucs digeſtifs, il faut mettre en uſage les remedes indiqués dans ces ſortes de maladies. *Voyez* OBSTRUCTION DU FOIE & DES GLANDES INTESTINALES.

Si la paſſion cœliaque eſt cauſée par des alimens cruds & indigeſtes, il faut purger doucement le malade, réformer ſon régime de vivre, & le mettre à l'uſage de quelques ſtomachiques : tel eſt l'élixir de Garus, dont on prend une cuillerée avant le repas, ou l'élixir de propriété, à la doſe d'une demi-cuillerée; on peut auſſi faire uſage, dans ce cas, d'un verre de vin de quinquina, décrit à l'article CLAVUS.

Quand la paſſion cœliaque vient de la foibleſſe d'eſtomac, elle eſt en général produite par un épuiſement, à la ſuite d'une longue maladie ou d'un violent exercice, il faut avoir recours aux remedes indiqués dans ce cas. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Il faut bien ſe donner de garde, dans ce dévoiement ainſi que dans tous les autres, de faire uſage des remedes propres à en arrêter tout d'un coup le cours; car on s'expoſeroit à des maladies très-grandes : telles ſont l'hydropiſie, la pulmonie, &c.

COLIQUE, ſ. f. eſt une douleur plus ou moins violente, qui ſe fait ſentir dans différentes parties du ventre, mais ſur-tout qui ſuit la marche de l'inteſtin colon, dont la capacité, les replis, les ſinuoſités & la ſituation donnent ſouvent lieu à cette maladie.

En général, on appelle colique toutes les douleurs que l'on ſent dans le ventre. Cette expreſſion eſt impropre; car on ne devroit nommer ainſi, que les douleurs qui ſe paſſent dans l'inteſtin colon; mais l'uſage en a décidé autrement, & ce nom ſe donne communément à toutes les douleurs aiguës que l'on reſſent dans l'eſtomac & les inteſtins.

Il n'y a point de maladie auſſi commune que la colique : dans tous les âges, dans tous les états & dans toutes les conditions, on y eſt ſujet; &, comme le ſiége de cette maladie eſt dans le canal deſtiné aux alimens, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit univerſelle.

On distingue plusieurs especes de colique, selon les causes qui les ont produites, ou selon les parties qui sont irritées, telles sont la colique venteuse, la colique d'indigestion, la colique bilieuse, pituiteuse, dyssentérique, sanguine, spasmodique, la colique de miserére, la colique des peintres, la colique de Poitou. On distingue ensuite d'autres especes de colique, selon les différentes parties qui sont affectées; telles sont la colique d'estomac, quand la douleur est renfermée dans ce viscere; la colique hépatique, qui est occasionnée par quelque vice du foie, la colique néphrétique produite par une douleur très-vive dans les reins: on appelle aussi colique hémorrhoïdale, celle qui vient de l'embarras & du séjour du sang dans les veines hémorrhoïdales, qu'on prend souvent pour une colique intestinale.

Les causes, en général, des coliques sont en très-grand nombre; on peut cependant les réduire sous quatre chefs généraux, 1° des matieres attachées dans les intestins, 2° des matieres qui y sont portées, & qui n'y séjournent point ordinairement; 3° la correspondance des nerfs affectés; 4° les maladies propres aux intestins & au bas-ventre peuvent produire les diverses douleurs de colique. Nous parlerons plus au long de toutes ces causes, en entrant dans le détail de chaque colique en particulier.

La colique est en général une maladie très-aiguë: celles qui paroissent les plus dangereuses se trouvent ordinairement accompagnées d'inflammation; telles sont la colique de miserére, la colique bilieuse, la colique dyssentérique, &c. La colique devient encore plus dangereuse, si, conjointement à ces symptomes, se trouvent réunis la constipation, la suppression d'urine, la fiévre, la difficulté de respirer, la foiblesse, le délire & le hoquet; on peut annoncer la mort; quand les convulsions, les sueurs froides & les foiblesses succedent.

La cure, en général de la colique doit être variée, suivant la cause qui l'a produite; quand elle se trouve accompagnée d'inflammation, il faut presque toujours avoir recours aux saignées, aux délayans, aux fomentations émollientes & aux lavemens; il est cependant

plus sûr, quand on ignore la cause, de faire un grand usage des boissons & des lavemens, que d'employer la saignée, parce que quelquefois la colique peut provenir d'indigestion : on peut aussi faire usage des huileux, des mucilagineux, des anti-spasmodiques, des anodins & des calmans, selon les circonstances & la variété des cas.

Quand on a guéri la colique, le malade doit chercher à en éviter les rechutes, observer un régime sévere, fuir les passions violentes, s'abstenir des alimens de difficile digestion, entretenir la transpiration, sur-tout dans le bas-ventre & dans la région des reins, se tenir les pieds chauds, faire usage des frictions, de l'exercice, ne pas boire de vin échauffant ni liqueurs spiritueuses, en un mot, suivre un bon régime. *Voyez* RÉGIME.

COLIQUE BILIEUSE. Elle procede d'un débord de bile âcre dans les intestins ; cette espece de colique est accompagnée de douleurs vagues & violentes dans le ventre, de dégoût, de nausées, de vomissement, de constipation & quelquefois, de déjections vertes, jaunes & porracées.

La cause de cette maladie est l'âcreté de la bile, qui irrite les intestins, & y cause des douleurs très-vives.

Comme les douleurs dans cette maladie sont très-vives, on ne peut trop tôt employer la saignée, les boissons aqueuses & les lavemens : ainsi on commencera par une ou deux saignées, selon les forces du malade ; on le mettra en même tems à l'usage du petit-lait, dont il boira en grande abondance, ou, s'il aime mieux, une tisane faite avec une pomme de reinette bouillie dans l'eau, & un peu de chiendent & réglisse ; après quoi, on lui fera prendre le lavement suivant.

Prenez, *De la Racine de Guimauve, une once.*
Des Feuilles de Mauve.
De Pariétaire.
De Mercuriale.
De Bouillon-blanc, de chacune une demi-poignée,

que l'on fera bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine.

Passez la liqueur pour un lavement que l'on réitérera quatre à cinq fois, selon la violence des douleurs.

Quand on aura donné au malade un peu de calme, on ajoûtera au lavement ci-dessus deux onces de miel mercurial & un gros de cryſtal minéral, ſi les douleurs ne ſont pas trop vives; car il eſt eſſentiel d'obſerver que la conſtipation eſt ſi forte dans cette maladie, que les lavemens émolliens ne produiſent preſqu'aucun effet. On continuera les lavemens tous les jours juſqu'à parfaite guériſon.

Le troiſieme ou quatrieme jour de la maladie, après les ſaignées, les lavemens, on purgera le malade avec la médecine qui ſuit :

Prenez, *Quatre onces de Caſſe en bâton, bouillie dans une chopine de petit-lait.*

De Tamarins, une once,

que vous ferez auſſi légérement bouillir.

Paſſez le tout; ajoûtez-y

Deux onces de Manne,

pour prendre en deux priſes.

Les pauvres gens pourront ſuppléer à cette médecine par la ſuivante :

Prenez, *Des Feuilles de Séné, deux gros.*

De Créme de Tartre, un gros.

D'Agaric; un gros,

que vous ferez bouillir dans un demi-ſetier d'eau, en ajoûtant,

Deux onces de Diaprun.

Paſſez le tout, pour une médecine.

On ne doit pas craindre d'être trop purgé par cette médecine; car, dans ces ſortes de coliques, les matieres âcres, qui ſéjournent dans les inteſtins, diminuent beaucoup l'action des purgatifs, & par conſéquent il eſt néceſſaire d'en augmenter la doſe, pour produire quelqu'effet; pourvu, cependant, qu'on ait ſuffiſamment employé les ſaignées, les boiſſons & les lavemens.

Pour tiſane, on donnera au malade une décoction de racine de chicorée ſauvage, à la doſe d'une once, de feuilles de bourrache & de bugloſe, en ajoûtant dans chaque

chaque verre de cette tisane une cuillerée à café de syrop violat.

On observera de réitérer plusieurs fois la purgation dans le cours du traitement.

Pour confirmer la guérison, & empêcher la rechute, la diète sévere est absolument nécessaire, ainsi que le régime : du reste on rétablira l'estomac avec les remedes indiques dans la Foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

COLIQUE DES ENFANS, produite par la présence des acides dans les premieres voies. *Voyez* MALADIES DES ENFANS.

COLIQUE DE MISÉRÉRÉ *ou* PASSION ILIAQUE. C'est une des plus douloureuses & des plus aiguës coliques que l'on puisse jamais éprouver.

On voit dans cette maladie tout ce qui est dans l'estomac sortir avec impétuosité par le vomissement; le malade rend même jusqu'aux matieres fécales. Les douleurs vives qu'il éprouve, le jettent dans des angoisses continuelles: le pouls est vif & serré; & cet état affreux est accompagné de foiblesse, de sueur froide, & suivi quelquefois de la mort.

La cause immédiate de cette maladie cruelle est le renversement des intestins qui rentrent les uns dans les autres, qui par-là forment un étranglement qui intercepte le passage des matieres par en-bas, & qui les fait refluer vers le haut. Cet accident arrive souvent dans les descentes, lorsqu'il y a quelques intestins d'engagés dans l'anneau. Quelquefois cette colique est produite par des matieres âcres, bilieuses, caustiques, qui mettent les intestins dans une contraction violente & spasmodique : il n'y a point d'autre remede, dans ce cas, que la réduction de l'intestin; c'est l'affaire d'un chirurgien. *Voyez* DESCENTE *ou* HERNIE.

Quelle que soit la cause qui produit cet accident violent, comme il est toujours accompagné d'inflammation, de douleurs vives & de beaucoup de fiévre, on doit avoir recours aux saignées fréquemment réitérées au bras, & donner en même tems les délayans aqueux, comme beaucoup d'eau de poulet, de petit-lait, d'eau de graine

de lin, d'orge, de gruau, des lavemens adouciſſans & huileux, & faire des fréquentes frictions ſur le ventre, avec le liniment ſuivant :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, une once.*
D'Onguent Populéum, demi once.
De Baume Tranquille, un gros

Mêlez le tout, pour faire les frictions ſur le ventre; on paſſera après au lavement ſuivant :

Prenez, *De Racine de Guimauve, deux onces.*
Des Feuilles de Mercuriale, deux poignées.
Une Laitue coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau & un demi-ſetier de vinaigre, pour réduire à chopine; paſſez le tout.

Ajoûtez-y
Deux onces d'Huile.
Deux grains d'Opium.

Si tous ces remedes ne réuſſiſſent point, & qu'on ſoit ſûr qu'il y ait toujours étranglement dans les inteſtins, il faut plonger le malade dans un bain d'eau tiéde, & l'y laiſſer juſqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'il s'y affoibliſſe.

Quelques praticiens conſeillent, quand les boyaux ſont noués, de faire avaler au malade des balles de plomb ou de mercure crud. On peut tenter ces ſortes de remedes, quand on voit que les autres n'ont pu réuſſir. Ambroiſſe Paré aſſure avoir été témoin de pluſieurs guériſons faites ſur des malades de cette eſpece, auxquels on avoit fait prendre juſqu'à deux & trois livres de mercure à la fois. Quand on n'a point de mercure, on peut ſe ſervir de balles de plomb; mais ces remedes ne doivent point empêcher d'employer de tous les autres que nous avons preſcrits; car cette maladie eſt ſi grave, qu'on a bien de la peine à réchapper les malades, avec tous les remedes qu'on emploie.

COLIQUE DE POITOU. C'eſt une douleur lancinante & mordicante qui ſe manifeſte dans les inteſtins, & qui s'étend dans les lombes, dans les cuiſſes, dans la poitrine & dans les autres parties.

Il faut bien ſe donner de garde de confondre cette maladie avec la colique des peintres que nous décrirons

à la suite. Il n'y a rien de si commun, que de voir se méprendre sur cet article ; ce qui peut avoir donné sujet à cette erreur, c'est ce qu'on appelle la colique des peintres, colique de potier, parce que les potiers de terre qui se servent d'une espece de plomb minéral pour vernir leurs ouvrages, sont sujets à la colique des peintres ; & l'on a confondu potier avec Poitiers ou Poitou. Comparez les signes de ces deux coliques.

Cette colique, qui est familiere & épidémique dans le Poitou, s'annonce par les signes qui suivent. Ceux qui en sont attaqués, changent de l'état de santé à celui de maladie, comme s'ils avoient été frapés de la foudre ; la pâleur se répand sur leur visage : ils ont les extrémités froides, des foiblesses fréquentes, des rapports, des nausées, des vomissemens d'une bile porracée ; si cet état dure quelque tems, le hoquet survient, & la dysurie, que l'on prend souvent pour une attaque de néphrétique : quelquefois il n'y a point de fièvre ; souvent il y a une fièvre lente, mais sur-tout une douleur très-vive dans les intestins, les lombes, les os des iles & des aines, souvent cet état est accompagné d'une diarrhée copieuse, souvent de constipation : immédiatement après, la maladie augmente ; les épaules, les mammelles & la poitrine sont tourmentées de douleurs cruelles, qui quelquefois s'étendent jusqu'à la plante des pieds : ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans le tems que le malade y pense le moins, & qu'il croit être au bout de ses douleurs, il devient tout-à-coup paralytique, & perd l'usage de ses membres ; dans quelques-unes, cette paralysie est précédée de quelques mouvemens épileptiques & convulsifs ; dans d'autres, la vue s'obscurcit pendant quelques heures.

Quand on a le bonheur d'être traité méthodiquement de cette maladie, on en est quitte pour garder le lit pendant quelque tems, avec la paralysie de toutes les parties inférieures ; &, au bout de quelques mois, les forces se rétablissent peu-à-peu, & le mouvement renaît dans les parties. Cette espece de colique se termine ordinairement par quelques diarrhées abondantes, par quelqu'écoulement par les hémorrhoïdes ou par les parties na-

turelles; quelquefois il survient des pustules aux pieds; qui amenent le dénouement de toute cette scène cruelle & tragique.

On voit, par les signes que nous venons de donner de cette maladie, qu'il est aisé de juger qu'elle a beaucoup de rapport avec la colique bilieuse que nous avons décrite ci-dessus; elle en diffère cependant par les symptomes qui sont bien plus vifs, par les douleurs qui sont bien plus général par la qualité de l'urine qui est beaucoup plus âcre & bilieuse, par la dysurie qui occasionne des especes de douleurs de néphrétique, & en un mot, par la longueur & la constance des accidens.

Cette maladie est moins grave dans les hommes que dans les femmes, mais plus commune. Quand elle dégénere en paralysie, elle est ordinairement de longue durée, & fait tomber le malade dans le marasme.

Les causes éloignées de cette affection bilieuse sont les alimens âcres, salés, poivrés, qui donnent à la bile cette qualité mordicante & corrosive; il en est de même des fruits aigres qui ne sont point mûrs, & sur-tout des vins acides; ce qui rend cette maladie commune dans le Poitou. On doit aussi regarder les veilles immodérées, le travail forcé; les passions vives de l'ame, comme des causes propres à donner à la bile cette âcreté si funeste; car il faut regarder la bile, dans cette maladie, comme la seule cause de tous ces accidens.

Le commencement de cette maladie doit être traité comme la colique bilieuse, par les saignées, les lavemens répétés, les boissons aqueuses, comme les eaux de poulet. *Voyez* le traitement de la COLIQUE BILIEUSE. Dans les vives douleurs on peut aussi faire usage du syrop diacode à la dose d'une demie-once, ou du syrop de nénuphar, pris à une once, ou, si l'on aime mieux, quatre grains de pilules de cynoglosse.

Quand on a purgé le malade plusieurs fois, avec les lavemens & avec des minoratifs fort doux, on peut prescrire le lait d'ânesse ou le lait de chevre, continué pendant quelques jours.

On recommande beaucoup, dans la paralysie de cette

maladie, les eaux de Pougues, les eaux de Vichy & de Balaruc, que l'on rend purgatives, en y faisant fondre un paquet de sel de seignette; au reste, la paralysie, qui succede à cette maladie, se traite à l'ordinaire: il est bon pourtant d'observer que les remedes sudorifiques, les baumes & la diéte chaude que l'on prescrit dans cette sorte de paralysie, ne réussissent presque point; il vaut mieux avoir recours à l'usage des eaux ci-dessus.

COLIQUE DES PEINTRES *ou* DES PLOMBIERS. C'est une douleur violente & convulsive, qui arrive à tous ceux qui travaillent au plomb; &, comme la plûpart des peintres qui broient leurs couleurs, dans lesquelles il y a de la litharge ou de la céruse, en sont attaqués, on lui a donné le nom de *colique des peintres.*

Les malades tourmentés de cette colique éprouvent plus ou moins les symptomes suivans, à proportion des degrés de la maladie: ils ressentent dans le bas-ventre des douleurs insupportables, qui les obligent à faire mille contorsions horribles; ils sont pleins de mal-aises & d'inquiétudes; ils ne peuvent dormir; ils s'agitent, se couchent sur le ventre, sur l'un ou l'autre côté, pour trouver une posture qui les soulage. Quelquefois les vents & les borborygmes se joignent à cet état, de même que la constipation, le ténesme, le pouls serré, la fiévre, la suppression d'urine, les difficultés de respirer, le hoquet & les frissons, la syncope, les sueurs froides & le délire.

Quelquefois ces symptomes se terminent par d'autres maladies, la suppuration, la jauniſſe, la diarrhée, la dyssenterie & plusieurs autres maux.

Les pauvres barbouilleurs, peintres, vernisseurs, broyeurs de couleurs, les cordonniers qui colorent les talons de souliers de femme, les plombiers, les metteurs en couleurs, les doreurs, enfin une quantité de pauvres gens qui boivent du vin frelaté, sont sujets à cette terrible maladie.

On a essayé en vain de guérir cette colique par les méthodes ordinaires; les saignées, les lavemens émolliens, les purgatifs doux n'y font rien.

Voici la meilleure méthode de les traiter: on com-

mencera par donner quelques lavemens très âcres ; mais on y disposera les intestins, en faisant précéder le lavement anodin suivant :

Prenez, *Cinq onces de gros Vin.*
Autant d'Huile de Noix.

Faites-les tiédir, & les battez un peu, pour faire un lavement.

Une demi-heure ou une heure après, on en donne un autre, composé d'une livre de décoction émolliente, à laquelle on ajoûte quatre onces de vin émétique trouble.

On répete ce lavement plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que les excrémens paroissent & indiquent que le trouble des intestins est cessé ; alors les douleurs sont ordinairement bien diminuées. On profite de cet intervalle pour donner au malade un émétique fait avec trois parties de verre d'antimoine en poudre & une partie de sucre, que l'on fait fondre sur un feu doux : on donne six grains de cette préparation, qui fait quelquefois beaucoup vomir le malade, mais qui le fait aussi souvent aller par bas. On peut y suppléer par deux grains de tartre stibié.

Le soir où le malade a pris un vomitif ou quelques lavemens âcres & violens, on lui fait prendre un demi-gros de thériaque, pour calmer les efforts des muscles & des viscères.

On répete l'usage des lavemens & du vomitif, autant que les douleurs & l'état du malade semblent l'exiger, en observant de donner toujours la thériaque comme ci-dessus.

On rétablit la maigreur par la diéte blanche & par les alimens aisés à digérer, & adouciſſans.

Il arrive quelquefois, sur-tout lorsque la colique a duré fort long-tems, que le malade tombe en paralysie des extrémités inférieures ; alors il faut nécessairement employer l'usage d'un demi-bain d'eau tiéde, & d'une chaleur égale, un tant soit peu plus grande que celle du corps humain, lequel doit être continué pendant plusieurs jours. Ce bain réussira d'autant mieux, qu'il sera employé au commencement de la paralysie, & qu'on

aidera la transpiration par l'usage de la tisane suivante :

Prenez, *Des Bois de Gayac.*
De Buis.
De Sassafras, de chaque une once.
Des Racines de Squine.
De Sarcepareille, de chaque deux gros,

ou seulement

Du Bois de Gayac, deux onces.
La Racine de Squine, une demi-once.

Vous ferez bouillir legérement & infuser ensuite le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte.

Le malade boira quatre verres par jour de cette tisane, de trois heures en trois heures, en observant de se tenir chaudement, & de faire le plus d'exercice qu'il pourra.

COLIQUE D'ESTOMAC. Ce sont des douleurs & des élancemens que l'on ressent à l'estomac, par rapport à quelques matieres âcres qui y séjournent; ce sont à-peu-près les mêmes signes, les mêmes causes & le même traitement que la colique d'indigestion. *Voyez* COLIQUE D'INDIGESTION.

COLIQUE D'INDIGESTION. Elle est ordinairement produite par des matieres âcres & à demi-digérées, qui piquent & irritent la membrane de l'estomac. *Voyez* le traitement de cette colique dans les articles INDIGESTION & FOIBLESSE D'ESTOMAC.

COLIQUE DYSSENTÉRIQUE. C'est une douleur très-aiguë, accompagnée de déjections muqueuses & sanglantes, de ténesme & d'envies fréquentes d'aller à la selle. *Voyez* DYSSENTERIE.

COLIQUE HÉMORRHOÏDALE. C'est la douleur qu'occasionnent dans les intestins les hémorrhoïdes internes ou externes, quand elles sont enflammées, & qu'elles ne fluent point : on dissipe cette colique, en guérissant les hémorrhoïdes. *Voyez* HÉMORRHOÏDES.

COLIQUE HÉPATIQUE. C'est une douleur vive dans le foie, qui répond au côté droit, & qui est accompagnée d'inflammation dans ce viscere. Nous donnerons

le traitement particulier de cette maladie dans l'article HÉPATITE *ou* INFLAMMATION DU FOIE.

COLIQUE NÉPHRÉTIQUE. On appelle ainsi une douleur qui attaque les reins, & s'étend jusqu'aux ureteres.

Cette maladie s'annonce par une douleur fixe & permanente autour des lombes, par des urines ensanglantées, qui sont quelquefois aqueuses & en petite quantité, par quelques graviers qui échappent dans les urines, par des nausées & des vomissemens, & souvent même par la sortie d'une pierre contenue dans la vessie.

On distingue la douleur néphrétique d'avec la colique bilieuse, par les signes suivans : 1° d'abord la douleur néphrétique est fixe dans le rein, & ne s'étend que jusqu'aux testicules ; dans la colique bilieuse, la douleur est vague & change de place : 2° quand on a mangé, la colique augmente & la douleur néphrétique diminue : 3° le vomissement dans la colique bilieuse est plus fort, & le ventre plus constipé : 4° dans la colique bilieuse, on est soulagé par le vomissement & par la diarrhée ; ce qui n'arrive pas dans la colique néphrétique : 5° dans la douleur néphrétique, les urines sont d'abord claires, & ensuite chargées de graviers ; dans la colique bilieuse, elles sont épaisses dès le commencement.

La cause immédiate de la colique néphrétique est la présence de quelques pierres ou de quelques graviers dans les reins ou dans la vessie : ce qui peut augmenter les douleurs qu'occasionne cette maladie, c'est l'usage des liqueurs spiritueuses, des vins tartareux ; des alimens chauds, âcres ; des chagrins, des veilles, des exercices violens, & généralement tout ce qui peut enflammer le sang.

Cette maladie est ordinairement dangereuse ; elle produit des inflammations, des ulceres, des douleurs vives, accompagnées de fièvre, de foiblesse, de suppression d'urine, &c. Quand cette maladie est héréditaire, elle est incurable.

Le traitement de cette maladie consiste à calmer les douleurs, & à tâcher d'adoucir l'âcreté du sang & des urines ; si la douleur est très-vive, & qu'il y ait de la fié-

vre, on commencera par saigner le malade, en lui ordonnant le lavement suivant :

Prenez, *Des Racines de Guimauve.*
De Lys, de chaque une once.
Des Feuilles de Mauve.
De Pariétaire.
De Branc-ursine, de chaque une demi-poignée.
De Graine de Lin.
De Fœnugrec, de chaque deux gros.
Deux Figues grasses.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau; passez, pour deux lavemens.

Trois heures après, si les douleurs persévérent, on réitérera la saignée, & on fera prendre le lavement suivant :

Prenez, *Du Lait de Vache, douze onces.*
De la Térébentine de Venise, dissoute dans deux jaunes d'œufs & dans deux gouttes d'Essence d'Anis, une once.
De la Thériaque deux gros,

le tout pour un lavement.

Immédiatement après, on mettra le malade à l'usage de l'apozème qui suit :

Prenez, *De la Racine de Guimauve, une once & demie.*
Des Feuilles de Guimauve.
De Pariétaire, de chacune une poignée.
De la Semence de Persil, deux gros.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau d'orge, réduites à trois pintes.

La dose est, toutes les quatre ou cinq heures, d'un verre, où l'on aura dissous trois gros de syrop de guimauve.

On réitérera la saignée, si la maladie & les forces du malade l'exigent, & le premier lavement que nous avons décrit ci-dessus; on aura attention aussi de froter les reins, les lombes & les parties affectées avec l'onguent suivant :

Prenez, *De l'Onguent Populéum, une once & demie.*
De l'Huile de Scorpion, une demi-once.
De l'Opium, six grains.
De Camphre, un demi-scrupule.

Mêlez le tout ensemble pour un onguent dont on se servira dans les accès des douleurs.

Pour tisane ordinaire, on prescrira au malade la suivante :

Prenez, *Du Chiendent, une demi-poignée.*
Des Fruits d'Alkekenge, une demi-douzaine.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte ; après quoi, faites infuser dans la liqueur toute chaude

De la Racine de Guimauve lavée.
De la Graine de Lin.
De la Réglisse effilée, de chacune deux gros.

On passera le tout, pour en faire sa boisson.

Quand on a traité cette maladie, de la maniere que nous venons de le dire, il faut travailler à prévenir les rechutes, en purgeant le malade doucement, & en lui faisant prendre quelques remedes propres à lui faire jetter des sables, & à fondre les glaires qui lui causent sa maladie : tel est l'opiat dont nous allons donner la composition.

Prenez, *Du Lénitif fin, deux onces.*
Du Savon d'Alicante, une demi-once.
De la Térébenthine de Venise.
De la Crême de Tartre, de chacune deux gros.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité de syrop de chicorée composé, pour faire un opiat dont la dose est d'un gros, deux fois le jour en plusieurs prises.

Les pilules qui suivent sont aussi très-bonnes dans ce cas.

Prenez, *Du Savon de Venise.*
De Cloportes préparés.
Du Sel Ammoniac crud, de chaque deux gros.
Du Safran, un demi-gros.

De l'Eſſence de Genièvre, ſeize gouttes.
De la Térébenthine de Veniſe, ſuffiſante quantité.

Formez-en une maſſe de pilules, dont la doſe eſt d'un demi-gros, le matin à jeun, & autant le ſoir ſur les cinq heures.

Quand le malade eſt totalement délivré de ſa colique, il faut qu'il évite les alimens glaireux, les vins purs, les liqueurs ſpiritueuſes, le trop de ſommeil, les paſſions violentes; & il eſt néceſſaire qu'il prenne, pendant un mois ou ſix ſemaines, tous les jours le matin, un gros de ſavon réduit en petites pilules.

COLIQUE PITUITEUSE (*la*) ſe fait connoître par une peſanteur douloureuſe dans l'eſtomac & les inteſtins, par le défaut d'appétit, par les fréquentes indigeſtions, avec des rapports d'une odeur particuliere: les douleurs qu'elle cauſe ne ſont jamais auſſi vives que dans les autres coliques; ce ſont plutôt des angoiſſes que des douleurs: ceux qui en ſont affectés ont ordinairement le ventre ſerré, & rendent des glaires parmi leurs excrémens. Cette colique eſt de longue durée, & affecte les perſonnes dont les entrailles & l'eſtomac ſont affoiblis, comme les mélancoliques & les hypocondriaques.

Cette eſpece de colique vient d'une pituité épaiſſe, amaſſée ſur les parois de l'eſtomac & des inteſtins, qui acquiert un degré d'âcreté, & qui pique & irrite ces parties. C'eſt ordinairement la foibleſſe d'eſtomac & le défaut d'action de la part des ſucs digeſtifs, qui forment cet amas pituiteux.

Pour y remédier, on mettra le malade à l'uſage du bouillon ſuivant:

Prenez, *Des Racines de Chicorée ſauvage.*
De Patience ſauvage.
D'Aunée.
De Polipode de Chêne, ratiſſées & concaſſées, de chaque deux gros.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de collet de

mouton dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoûtez à la derniere demi-heure.

Des Feuilles d'Aigremoine.
De Chicorée ſauvage.
De Bourrache, de chaque une demi-poignée.

Paſſez le tout; partagez-le en deux doſes, à prendre, l'une le matin, l'autre vers les cinq heures du ſoir; en faiſant fondre dans chacune un gros de ſel de Glauber, en ajoûtant en outre à celle du ſoir cinq grains de tartre martial ſoluble.

Après l'uſage de ces bouillons, on purgera le malade avec un demi-gros de jalap en poudre, un gros de crême de tartre diſſoute dans un bouillon; &, pour donner plus d'efficacité à cette médecine, on peut y faire infuſer une pincée de fleurs de camomille & autant de grains d'anis.

Immédiatement après, on fera prendre au malade les pilules ſuivantes:

Prenez, *Du Savon de Veniſe, deux gros.*
De Jalap en poudre, deux ſcrupules.
De Safran de Mars apéritif.
De Gomme Ammoniac, de chaque demi-gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité d'huile d'amandes-douces, pour faire des pilules du poids de dix grains; on en prendra ſix par jour, à trois repriſes différentes.

Quand ces pilules ſeront achevées, on purgera le malade, comme ci-deſſus, & on le mettra à l'uſage des amers & des ſtomachiques indiqués dans la Foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

COLIQUE PRODUITE PAR LA SUPRESSION DE LA TRANSPIRATION. C'eſt une douleur dans le bas-ventre, qu'on éprouve ſur-tout par l'impreſſion du froid ſur les extrémités inférieures.

Quand on a éprouvé un violent froid aux pieds, qu'on a marché ſur un pavé, ayant les pieds nuds, peu d'heures après, on reſſent des douleurs violentes dans le bas-

ventre. Les femmes, à cause de la délicatesse de leur tempérament, y sont plus sujettes ; &, si cela leur arrive dans un tems critique, les accidens en deviennent bien plus graves. *Voyez* SUPRESSION DES RÉGLES.

Les enfans délicats y sont encore très-sujets, sur-tout, quand leur éducation physique n'a point été dirigée de maniere à leur procurer un tempérament robuste. (*Voyez* l'Introduction au Dictionnaire de Santé, où l'on fait voir les abus d'une éducation trop molle, & les avantages de celle qui l'est moins.)

La cure de cette colique est facile, si on s'y prend de bonne heure : elle consiste à rétablir la transpiration, par le moyen des frictions aux jambes, avec des linges chauds ; à tremper les pieds dans l'eau tiede, à faire mettre au lit le malade ; à l'entretenir dans une chaleur moderée, & à lui faire prendre en même tems une legere infusion de fleurs de camomille, ou de sureau.

Les lavemens émolliens conviennent beaucoup, si les douleurs sont violentes ; une simple décoction de feuilles de mauve suffit.

Quelquefois cette colique est accompagnée de fiévre aiguë, de douleurs lancinantes & des autres symptomes de l'inflammation du bas-ventre : il faut alors éviter toutes boissons échauffantes & irritantes ; saigner le malade ; lui administer les bains tiédes ; en un mot, faire le traitement détaillé à l'article INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.

Les potions huileuses ne conviennent point dans cette colique, comme le remarque judicieusement le célèbre M. Tissot.

COLIQUE SANGUINE. C'est une douleur occasionnée par l'embarras du sang dans les vaisseaux des intestins, accompagnée de fiévre, avec menace d'inflammation.

Comme cette maladie dépend de l'embarras du sang dans toutes ses parties, elle ne diffère de l'inflammation du bas-ventre, que par le degré : ainsi elle exige à-peu-près le même traitement. On doit cependant moins appuyer sur la saignée, sur les délayans & les remedes

propres à détruire l'inflammation, que dans l'inflammation du bas ventre.

On reconnoît la colique sanguine, par la connoissance des causes qui l'ont précédée, comme la suppression des régles, du flux hémorrhoïdal, d'une hémorrhagie; par l'inspection du tempérament, de l'âge & de la force du malade, enfin par les douleurs cruelles qu'on lui cause en appuyant sur le ventre, & par le soulagement considérable qu'il éprouve des saignées & des lavemens. *Voyez* INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.

COLIQUE SPASMODIQUE. C'est une douleur qui est excitée dans les parties du bas-ventre, & qui est occasionnée par le spasme & la convulsion des membranes & de nerfs de l'estomac.

Cette maladie s'annonce par des douleurs très-vives; & elle est familiere & commune dans certains climats; mais elle est plus rare dans ces pays-ci: on la distingue en général, parce qu'elle n'attaque ordinairement que des personnes sujettes aux convulsions ou aux spasmes, comme les vaporeux & les hypocondriaques, & parce qu'elle n'est précédée ni suivie d'aucun des signes qui caractérisent les autres especes de coliques. On peut seulement la confondre avec la colique sanguine; mais l'état du pouls, qui est serré & convulsif, suffit pour la distinguer. Au reste, les erreurs que l'on pourroit faire dans les signes ne seroient pas de grande conséquence; car ces deux especes de colique se traitent à-peu-près de la même façon.

Les causes de la colique spasmodique sont en général tout ce qui peut mettre les nerfs dans le spasme, comme les liqueurs spiritueuses, les poisons, les purgatifs trop violens, qui font sur-tout beaucoup de progrès, quand le sujet est d'une nature sensible, & qu'il est sujet aux spasmes.

Le traitement de cette maladie consiste dans les saignées, les délayans, les lavemens & les potions calmantes: telle est celle que nous avons décrite dans l'article Choléra-morbus, que l'on peut prendre par cuillerées. *Voyez* CHOLÉRA-MORBUS, SPASME.

Les femmes sujettes aux vapeurs hystériques sont quelquefois attaquées de cette espece de colique. *Voyez* PASSION HYSTÉRIQUE.

COLIQUE VENTEUSE. On reconnoît cette colique, au bruit que l'on entend dans les intestins, au gonflement du ventre sans dureté, & au soulagement que ressent le malade, lorsque ces vents ont pris cours par haut & par bas, ainsi qu'à l'habitude où il est d'être attaqué de cette espece de colique.

La cause immédiate de cette colique vient de la diminution du ressort des fibres des intestins, qui permet à l'air contenu entre leurs parties de se dégager & de s'amasser en un certain volume.

Les causes éloignées sont les alimens venteux, les matieres âcres & irritantes, qui, en resserrant l'estomac & les boyaux, interceptent la liberté du passage de l'air qui est forcé à distendre les parties. La colique venteuse arrive plus souvent dans les gros intestins que dans les petits, à cause du séjour que les matieres fécales font dans ces intestins, & de la difficulté qu'elles éprouvent pour en sortir. L'estomac est aussi fort sujet aux coliques venteuses, par le séjour qu'y font les matieres des alimens, par la chaleur de ce viscere & par le resserrement naturel de ses deux orifices.

Pour remédier à cette maladie, il faut rétablir le ressort presque toujours diminué des parties qui sont affectées, corriger ou évacuer les matieres qui produisent les vents.

Lorsque la colique venteuse est dans les gros intestins, ce qu'on reconnoît à la douleur qui est plus basse & plus profonde, & aux vents qui sortent par en-bas, on peut faire usage du lavement suivant :

Prenez, *Des Sommités de Camomille.*

De Mélilot, de chaque une poignée.

D'Anis une pincée.

Faites bouillir le tout legérement dans trois demi-setiers de bouillon de tripe; passez ensuite, pour un lavement.

Le fenouil, l'aneth, les graines de coriandre que l'on

fait legérement bouillir, après les avoir pilées, sont très-efficaces, prises en lavement; on peut y ajoûter, lorsqu'on a lieu de soupçonner que la colique venteuse vient de quelque matiere corrompue dans les intestins,

Une once de Catholicon double.

Un gros de Sel Gemme.

On peut appliquer sur l'extérieur du ventre un cataplasme fait avec une poignée de fenouil, une pincée de graine d'anis & autant de coriandre, que l'on fait bouillir legérement dans un demi-setier de vin rouge, & dans lequel on ajoûte un gros d'huile de cumin, pour faire un cataplasme qu'on applique à nud sur le ventre.

Quand la colique venteuse attaque l'estomac, il faut faire prendre au malade tous les remedes propres à donner du ressort à l'estomac, comme l'eau de cannelle simple, prise par cuillerée, dans laquelle on écrase une pincée d'anis & une pincée de coriandre, après quoi on lui donnera le lavement prescrit ci-dessus.

Si ces remedes ne réussissoient point, on pourroit faire usage de l'élixir de propriété ou de celui de Garus, à la dose d'une ou deux cuillerées: on peut y substituer celui d'un verre de vin d'absinthe, d'un demi-gros d'opiat de Salomon, ou autant d'extrait de geniévre; ou, au défaut de ces drogues, on pourra faire usage de quinze grains de poudre d'hiéra-picra, délayée avec six grains de syrop de safran, pour prendre en une fois.

Au reste, tous les stomachiques & les amers conviennent dans cette maladie. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On recommande, sur-tout dans la colique venteuse, un petit verre du ratafia ci-dessous, qui fait des merveilles.

Prenez, *Six onces de Noix vertes & entieres.*

Concassez-les dans un mortier.

Mettez-les ensuite infuser, pendant six semaines, dans une pinte d'eau-de-vie, en y ajoûtant un gros de macis.

Remuez le tout, de tems en tems: passez la liqueur, & faites-y fondre une demi-livre de sucre; laissez reposer le tout pendant un jour, & passez-le ensuite une seconde fois à travers le papier gris.

Il

Il est bon d'observer que ce ratafia a trop de feu, pour pouvoir en faire usage sur le champ ; il faut qu'il ait été gardé pendant cinq ou six mois.

COLLECTION DU SANG DANS LA MATRICE ET LE VAGIN. *Voyez* IMPERFORATION.

COLLEMENT DES PAUPIERES. *Voyez* l'article, MALADIES DES YEUX, dans le Dict. de Chirurgie.

COLLIQUATION, s. f. Ce terme est employé pour signifier la dissolution & la décomposition des humeurs, ou la dépravation des parties solides.

La colliquation des humeurs s'annonce par des évacuations abondantes & excessives, qui jettent le malade dans des foiblesses, dans la maigreur, le marasme, & dans un épuisement mortel ; telles sont les sueurs copieuses & continuelles, l'écoulement immodéré des urines & des excrémens liquides. Cette espece particuliere de dépravation des humeurs se forme ordinairement à la suite des grandes maladies, comme après des fièvres lentes, malignes, pestilentielles, le scorbut, l'hydropisie, la pulmonie, &c. La colliquation des parties solides s'annonce par une sécheresse très-grande à la peau, par un dépérissement de toutes les parties charnues, par des dégoûts, des foiblesses continuelles, & enfin par la destruction insensible de la machine. La consomption, si commune parmi les Anglois, est l'effet d'une véritable colliquation des parties solides. *Voyez* CONSOMPTION.

On distingue deux especes de colliquation, l'une qui est acide, l'autre qui est alkalescente ; la premiere s'observe dans les constitutions délicates & foibles, & à la suite des grandes maladies, comme la pulmonie ; l'autre se trouve dans les tempéramens bilieux, après les fièvres ardentes & malignes, & après le scorbut.

Les causes de cette affection sont de deux sortes ; les causes éloignées, & les causes prochaines. Les causes éloignées de la colliquation des humeurs sont le vice de l'air, qui peut être trop lourd ou chargé de vapeurs nuisibles, les alimens mal-sains, les liqueurs spiritueuses, les exercices trop violens, les veilles continuelles & les passions de l'ame trop vives : les poisons, la

grand usage des remedes chauds, les élixirs & le virus scorbutique peuvent aussi occasionner la colliquation; mais la cause immédiate de cette maladie est la dissolution des parties intégrantes des liquides & des solides.

Comme la colliquation des humeurs est presque toujours une suite de quelques grandes maladies, & qu'elle reconnoît des causes différentes, on doit en établir le traitement, conformément à la maladie qui l'a précédée, & la cause qui l'a produite.

Quand la colliquation des humeurs est occasionnée par un vice acide, il faut en détruire le germe, en évitant tous les alimens & les remedes acides, & en prescrivant au malade tout ce qui peut déraciner cette cause. On reconnoît la colliquation acide à la délicatesse habituelle du tempérament, à l'usage que le malade a fait des alimens & des fruits acides, aux rapports aigres auxquels il est sujet, aux sueurs & aux excrémens qui ont une odeur d'acidité. On peut se mettre au fait des signes & du traitement de cette maladie dans l'article Acides. *Voyez* ACIDES.

Si la colliquation est d'une nature alkalescente, on la traite comme l'alkalescence des humeurs: on peut juger de cette cause par la force, la jeunesse, la chaleur du tempérament du malade; par les maladies aiguës, comme les fièvres ardentes, auxquelles il peut avoir été sujet, par l'âcreté de son sang & de ses humeurs, par la pesanteur excessive de ses évacuations & par tous les autres signes qui caractérisent l'alkalescence. *Voyez* ALKALIS.

Nous traiterons de la colliquation des solides dans l'article Consomption. *Voyez* CONSOMPTION.

Il suffit d'observer qu'il y a peu de maladies, où il soit si essentiel d'observer un bon régime, que dans celle-ci: il consiste en général à éviter la cause qui peut avoir donné lieu à cette maladie, à faire usage d'alimens sains & aisés à digérer, & à observer un régime restaurant. *Voyez* RÉGIME RESTAURANT.

En travaillant à détruire cette maladie par le régime il faut aussi tourner toutes ses vues du côté de sa cause. *Voyez* FIÈVRE HECTIQUE, COLLIQUATIVE, MALI-

GNE; PESTE, DIARRHÉE, SUEUR, DIABÈTES, CONSOMPTION, HYDROPISIE, &c.

COMA, s. m. C'est une affection soporeuse qui ressemble beaucoup à la léthargie, mais dans laquelle le sommeil est moins profond : ainsi il suffit, pour distinguer cette maladie, de faire attention aux signes qui accompagnent les maladies soporeuses.

Dans le coma, le sommeil est leger, de façon qu'aussitôt qu'on excite le malade, il ouvre les yeux, parle & répond; dans la léthargie, le sommeil est plus profond, & est accompagné de fièvre & de délire: dans le carus, le malade dort profondément; mais si on l'excite, il ne répond point: à peine ouvre-t-il les yeux. L'apoplexie est un sommeil très-profond & une dépravation totale des sens, de façon que les malades ne voient, ni n'entendent, & n'ont aucun sentiment.

Les causes du coma peuvent venir de plénitude sanguine, ou d'un amas de pituite & de sérosité, qui se jette sur le cerveau, ou d'une extravasion du sang & des humeurs, occasionnée par quelque chute ou contusion, ou quelque tumeur qui s'est formée dans la tête, ou enfin parce qu'il passe continuellement dans le sang des matieres crues & putrides, qui s'arrêtent dans le cerveau, & y causent des assoupissemens, comme on voit dans les différens paroxysmes des fièvres. Les causes éloignées sont un chaleur excessive, une nourriture trop abondante, l'usage des vins chauds & spiritueux, le repos & le sommeil trop grands, l'habitude de se servir des remedes calmans, comme l'opium, dont on peut quelquefois avoir pris une trop forte dose; ce qui jette le malade dans une affection soporeuse & dans un affaissement mortel.

On reconnoît que cette maladie est produite par la plénitude sanguine, par les signes qui la caractérisent. *Voyez* PLÉNITUDE *ou* PLÉTHORE.

On peut juger que le coma est produit par un amas de pituite, quand le tempérament est pituiteux, que le malade est d'un âge avancé, que la saison est froide & humide, qu'il y a eu une suppression d'évacuation par le nez, ou par la bouche, d'une pituite abondante, &

que le malade se plaint d'une pesanteur de tête, d'un obscurcissement des yeux & d'un abbatement universel.

Quand le coma est produit par une tumeur qui survient dans l'intérieur de la tête, ou par du sang épanché, il est très-difficile d'en reconnoître la cause; mais comme, dans ce cas, le malade n'est dans aucun des états que nous venons de décrire, & que cette maladie est incurable, ou qu'on ne peut obtenir la guérison que par le trépan, il est moins essentiel d'en établir ici les signes caractéristiques.

Le traitement de cette maladie est à-peu-près le même que celui de l'apoplexie: il varie seulement, selon la nature des causes, c'est-à-dire qu'on doit avoir recours plus ou moins à la saignée, aux lavemens âcres & purgatifs, aux émétiques, aux véscatoires, selon que la maladie vient, ou de trop de sang, ou de trop de pituite.

On commencera par exciter le malade, & tâcher de le réveiller, en faisant beaucoup de bruit dans la chambre, en criant à ses oreilles, en lui faisant respirer du vinaigre, de l'eau de Luce, de l'esprit de sel volatil d'Angleterre, en lui arrachant les poils, en le piquant; immédiatement après, on lui donnera le lavement suivant:

Prenez, *D'Hiéra-picra.*
De Diaphœnic, de chaque une once.
De Vin Emétique trouble, deux onces.
D'Huile de Rhue.
De Lys, de chaque demi-once,
dans une chopine d'eau bouillante, pour un lavement. On peut se contenter de diaphœnic & de vin émétique, si on n'a pas la facilité de se procurer les autres drogues.

Immédiatement après, on examinera si le malade a réellement besoin de la saignée, que l'on fera aux pieds où à la jugulaire; & l'on aura soin de faire l'ouverture un peu grande, afin de dégager plus vîte le malade: une heure après la saignée, on donnera au malade la potion suivante:

Prenez, *De l'Electuaire Diacarthame, une once.*

Dissolvez-le dans deux onces d'eau de bétoine; & ajoûtez-y, après l'avoir passé, trois grains d'émétique, pour une prise.

On ne doit pas oublier de répéter les lavemens ci-dessus, de deux heures en deux heures, de faire appliquer des véficatoires, si le cas l'exige, de faire respirer de la poudre de bétoine, &, ce qu'il y a de plus efficace, de faire appliquer sur la tête des ventouses.

On peut faire brûler aussi, dans la chambre, du succin en poudre, du poil de chevre que l'on jettera sur des charbons ardens, & généralement tout ce qui peut exciter & éveiller le malade par des odeurs fortes: on lui fera des frictions sur la plante des pieds, avec du vinaigre & du sel; & on mettra dans la bouche du malade une décoction de moutarde & de pyrethre dans le vin: on n'oubliera pas les scarifications.

Quelques-uns proposent, dans cette affection, de froter la tête avec de la graisse extrêmement chaude.

Dans le coma pituiteux ou dans celui qui est sanguin, quand les saignées ont été pratiquées, on peut se servir de l'eau suivante, pour en froter la tête:

Prenez, *De Racines de Pivoine.*
De Gui de Chêne, de chaque deux onces.
De Calamus aromaticus.
De Galanga, de chaque une once.
De Feuilles de Bétoine.
De Sauge.
De Marjolaine, de chaque une poignée.
De Semence de Pivoine.
D'Anis.
De Fenouil, de chaque trois gros.
De Fleurs de Lavande.
De Romarin, de chaque une pincée.
De Macis, une once.
De Cannelle concassée, deux onces.

Concassez le tout dans un mortier; mettez-le en-

suite dans un alambic de verre, & versez-y une suffisante quantité d'esprit-de-vin, de façon que la liqueur surnage de trois doigts: laissez digérer le tout au soleil, pendant huit jours; distillez-le, & servez-vous de cette liqueur pour en froter la tête, les temples & le cou du malade.

Comme il est quelquefois difficile de se procurer toutes les especes ci-dessus, on peut substituer à cette eau un vin médicinal fait avec les fleurs de sauge, d'origan & de lavande, une bonne poignée de chacune, infusées à chaud dans quatre livres de fort vin rouge.

Du reste, il faut suivre la méthode que nous avons tracée dans l'Apoplexie. *Voyez* APOPLEXIE.

COMA-VIGIL. C'est une affection dans laquelle le malade ferme les yeux & paroît dormir, quoiqu'il veille cependant, & qu'il soit dans le délire: quand on le touche, il ouvre les yeux, ou regarde de travers, & retombe ensuite dans le même état.

Cette maladie est aisée à reconnoître par sa description.

La cause immédiate de cette maladie est l'âcreté de la bile qui se porte au cerveau, & y cause une espece d'inflammation: si la bile est extrêmement âcre, & qu'elle soit en abondance, le délire est plus violent; &, quoique le malade ait toujours les yeux fermés, il ne dort point du tout. Quand la pituite domine, le malade dort un peu & délire moins.

Quand le délire est violent, il est ordinairement accompagné de convulsions, d'agitations, de cris & de gémissemens; ce qui rend la maladie plus grave.

Le traitement varie selon la cause & les effets: quand le délire est considérable, on traite le malade comme un phrénétique. *Voyez* PHRÉNÉSIE. Quand au contraire il est plus tranquille, & qu'il dort un peu, on suit le traitement de la Léthargie. *Voyez* LÉTHARGIE.

CONDILOME, s. m. C'est en général une excroissance charnue qui vient aux doigts des mains & des pieds, & principalement autour de l'anus, au périnée & aux parties naturelles des hommes & des femmes: ainsi les verrues, le fic, le marisca, le thymus, les crê-

tes sont des espèces de condilome ; mais on entend plus particuliérement par condilome les excroissances qui se forment à l'anus, au périnée, à la partie interne & supérieure des cuisses, & aux parties naturelles de l'un ou l'autre sexe : elles prennent différens noms, selon leur figure ; elles sont ordinairement des symptomes de la vérole. *Voyez* VÉROLE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

CONGESTION, s. f. C'est l'amas de quelque matiere morbifique qui se fait lentement, dans quelque partie du corps.

Toutes les fois que le cours des humeurs s'arrête, elles se rassemblent en plus grande quantité dans quelque partie du corps : c'est cette accumulation qu'on appelle Congestion.

On reconnoît les congestions, parce qu'elles causent l'enflure de la partie dans laquelle elles se sont déposées, qu'elles y produisent des pesanteurs, qu'elles s'y corrompent & s'y putréfient par la stagnation : elles compriment la partie voisine, rendent son action plus pénible ou la détruisent ; quelquefois les humeurs ainsi accumulées s'endurcissent & forment des concrétions incurables : d'autres fois, elles dégénerent en abcès, en suppuration, &c.

La cause de la congestion vient de l'inaction de la partie solide, incapable de dompter & de chasser la matiere qui commence à se former ; 2° de la dérivation de la matiere peccante, déja formée ailleurs, dans la partie maintenant affectée.

Les humeurs s'accumulent dans les lieux voisins par la solution de continuité des vaisseaux, comme par des blessures, des ruptures, des piquures & des contusions ; 2° elles se répandent dans les vaisseaux les plus amples, les plus relâchés & qui manquent de soutien ; 3° elles s'épanchent au-dessus des parties obstruées, liées, comprimées ; 4° le défant ou la diminution de mouvement dans les solides ou dans les liquides, forment les congestions ; 5° l'excès de mouvement & le frotement produisent le même effet.

Les congestions de matieres morbifiques sont caractérisées par des signes qui leur ont fait donner plusieurs dénominations, telles que celles de Fluxion, Dépôt, Apostême, Métastase. *Voyez ces différens articles.*

En général, dans la congestion, il y a deux choses à distinguer, le tems où elle commence & celui où elle est prête à se former. Dans le premier cas, on y remédie par les saignées, les délayans, les lavemens, les purgatifs, les répercussifs froids ou astringens, & par tout ce qui peut donner de la liberté aux vaisseaux & aux humeurs. Quand la congestion est formée, il faut pour lors considérer si elle est d'une nature à se résoudre ou à tourner en abcès, en un mot, si elle est d'une nature dure & squirrheuse. Dans le premier cas, où il s'agit de fondre & de résoudre, on peut appliquer sur la partie l'emplâtre suivant, dans le cas même où l'obstruction squirrheuse seroit déja formée dans la partie.

Prenez, *Des Emplâtres de Ciguë.*
De Vigo.
De Diachilon gommé de chacun partie égale.

Mêlez le tout ensemble pour former un emplâtre, dont on appliquera sur la partie, & qu'on renouvellera deux fois par jour.

En faisant usage de cet emplâtre, on prendra de la tisane vulnéraire, décrite dans l'article Chute. *Voyez* Chute. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CONSOMPTION, s. f. C'est l'amaigrissement de tout le corps, causé souvent par un ulcere dans le poumon, accompagné de dévoiement, des sueurs colliquatives. *Voyez* Phthisie, Atrophie, Hectisie, Marasme.

CONSTIPATION, s. f. rétention des excrémens, causée par leur sécheresse & par leur dureté.

Cette affection est extrêmement aisée à reconnoître, puisqu'elle se caractérise par un état totalement opposé au devoiement.

Ce sont ordinairement les gens vigoureux & actifs qui

ſont conſtipés, ſur-tout dans les pays chauds. Les vieillards, les femmes vaporeuſes, les hypocondriaques, ſont très-ſujets à avoir le ventre ſerré.

On diſtingue deux ſortes de conſtipation ; l'une qui eſt habituelle, & qui eſt preſque toujours une preuve d'une ſanté délicate : cette eſpece de conſtipation ne doit pas être regardée comme une maladie.

La ſeconde eſpece de conſtipation eſt celle qui eſt contre nature, & que l'on caractériſe ordinairement par le mot Echauffement. Les accidens, qui accompagnent cette eſpece de maladie, ſont ce qu'on appelle des Feux, des Vapeurs ou des Bouffées de Chaleur, qu'on ſent au viſage ou aux autres parties de la tête, & qui ſont quelquefois accompagnées d'étourdiſſement & de peſanteur de tête, de migraine, de rougeurs aux yeux, d'éblouiſſemens plus ou moins fréquens.

La cauſe immédiate de la conſtipation dépend d'une diminution conſidérable de l'excrétion des humeurs inteſtinales, qui, dans l'état naturel, humectent les excrémens, les amolliſſent & facilitent par-là leur ſortie. Les cauſes éloignées ſont la chaleur & la ſéchereſſe du tempérament du malade, qui eſt habituelle, ou qui eſt occaſionnée par la chaleur du tems, par l'uſage des alimens chauds, des boiſſons ſpiritueuſes, des exercices violens, &c.

Les remedes ordinaires de la conſtipation ſont les lavemens d'eau commune, auxquels on peut ajoûter une ou deux cuillerées d'huile d'olive ; les lavemens faits avec le lait, ou avec les décoctions émollientes, comme les feuilles de guimauve, de pariétaire, de bouillon-blanc, ſont auſſi d'une grande efficacité. *Voyez* LAVEMENT EMOLLIENT, RAFRAÎCHISSANT. Les purgatifs très-doux, comme la caſſe, la manne, les tamarins, peuvent être mis en uſage avec ſuccès. On peut prendre auſſi, en ſe couchant le ſoir, un ou deux gros de caſſe cuite dans du pain à chanter : à l'intérieur, on peut faire uſage du petit-lait, des eaux de veau & de poulet ; & on peut ſe mettre à l'uſage du bouillon rafraîchiſſant décrit dans l'article BOUILLONNEMENT DES HUMEURS. On le continuera pendant huit jours, en obſer-

vant d'éviter toutes les choſes qui peuvent augmenter la ſéchereſſe & la chaleur. *Voyez* BOUILLONNEMENT DES HUMEURS.

Quand la conſtipation eſt très-foible, & que le fondement eſt échauffé, il faut tâcher de le relâcher, en appliquant deſſus de l'onguent populéum, ou une feuille de poirée couverte de beurre frais; & on prendra, immédiatement après, un lavement compoſé d'une chopine d'huile d'olive.

Si ces remedes ne réuſſiſſent point, on fera uſage du ſuppoſitoire ſuivant:

Prenez un morceau de côte de poirée, que vous taillerez en forme ronde, que vous garnirez d'une lame très-mince de lard, pour inſinuer dans le fondement.

S'il n'y a point de douleur dans la partie, & que la conſtipation ne vienne que par défaut de l'irritation des excrémens ſur les inteſtins, on peut faire un ſuppoſitoire avec une once de miel & un gros de ſel commun, que vous ferez bouillir, juſqu'à ce que le tout ait acquis une conſiſtance ſolide; après quoi, vous le réduirez en forme oblongue, pour l'inſinuer dans l'anus.

Si la ſéchereſſe & la chaleur du tempérament ſont conſidérables, il faut avoir recours à la ſaignée & aux bains domeſtiques, que l'on continuera pendant quelques jours.

Les enfans ſont fort ſujets à la conſtipation: cette maladie eſt ordinairement occaſionnée par la préſence des aigres; on y remédie en les détruiſant. *Voyez* ACIDES.

CONTAGION, ſ. f. qualité d'une maladie, par laquelle elle peut paſſer du ſujet affecté à un ſujet ſain, & produire chez le dernier une maladie de la même eſpece.

Les maladies contagieuſes ſe communiquent, ſoit par le contact immédiat, ſoit par celui des habits, de quelques meubles, ou de quelques corps infectés, ſoit même par le moyen de l'air qui peut tranſmettre, à des diſtances aſſez conſidérables les ſemences, des maladies.

On diſtingue trois eſpeces de contagions; la premiere, qui ſe fait par le moyen de l'air, comme dans

la peste & la petite vérole; la seconde, où il faut un contact immédiat, c'est-à-dire l'application de la partie malade sur une partie saine, comme dans la gale & dans la vérole; la troisieme espece est celle qui se communique par l'introduction de la matiere morbifique dans le corps: telle est la rage.

Nous donnerons à l'article PRÉSERVATIF, des moyens de se garantir de la contagion. *Voyez* PRÉSERVATIF.

CONTUSION. s. f. solution de continuité dans la chair ou dans les os, occasionnée par une chute, un coup ou une compression violente, par laquelle la chair est endommagée & sa couleur en est changée, sans cependant qu'il y ait effusion de sang.

Ce sont ordinairement des coups ou des chutes qui forment les contusions.

Il faut commencer par saigner le malade, si la contusion est considérable, & lui faire prendre la tisane & la potion vulnéraire que nous avons décrites dans l'article CHUTE, & suivre à-peu-près le même traitement. *Voyez* CHUTE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

CONVALESCENCE, s. f. recouvrement insensible de la santé.

Quand on a souffert quelque grande maladie, le corps a perdu l'aisance, la promptitude de ses fonctions naturelles: le tems que l'on passe à les recouvrer, s'appelle Convalescence.

Le long usage des remedes, des boissons aqueuses, & la grande diéte que l'on est obligé d'observer dans les maladies, jettent le corps dans un épuisement & un relâchement universel. Les organes de la digestion sont sur-tout ceux qui sont les plus vivement affectés: les fibres de l'estomac ont perdu une partie de leur ressort; les sucs digestifs sont énervés & sans action: c'est cette foiblesse de l'estomac & des parties en général, qui est cause des lassitudes que l'on ressent dans les membres, des courbatures & des douleurs qu'on éprouve dans les différentes parties du corps, parce que les vaisseaux affoiblis n'ont point assez de ressort pour pousser les humeurs, & les empêcher de séjourner dans les différentes parties du corps: de-là naissent les pesanteurs d'es-

tomac, les bâillemens, les rapports, les aigreurs que l'on sent après la digestion, & les enflures aux bras & sur-tout aux jambes, auxquelles sont sujets presque tous les convalescens.

On voit par ce que nous venons de dire, combien il est essentiel de se ménager sur la nourriture, aux sorties des maladies : la foib'esse est si grande, que le corps ne peut point travailler la nourriture qu'on lui donne à préparer ; &, par conséquent, plus on la rend abondante ou mal-saine, plus on charge le corps d'un poids inutile & nuisible : c'est faute d'observer ce précepte, que les trois quarts des malades rendent leur convalescence si longue & si fastidieuse ; & c'est ce qui cause les rechutes continuelles auxquelles ils sont exposés.

Il est donc essentiel d'observer un régime exact, de se procurer des idées douces & agréables, de choisir une nourriture facile à digérer, d'en user en petite quantité, de respirer un air pur, de se faire faire des frictions sur tout le corps, de prendre un exercice modéré, & de faire usage des remedes stomachiques que nous avons indiqués dans la Foiblesse d'Estomac. *Voyez* Foiblesse d'Estomac.

A l'égard de l'enflure qui survient aux jambes, dans la convalescence, on ne doit point s'en effrayer : elle se dissipe par un bon régime, par un exercice modéré.

Il est bon d'observer qu'il n'y a rien de si nuisible, quand on est en convalescence, que de faire usage des lavemens & des boissons aqueuses en grande abondance, parce que ces remedes contribuent à relâcher davantage les solides : il vaut mieux patienter, & souffrir quelques indispositions, que d'avoir recours à de pareils remedes.

Les convalescens sont fort sujets à être constipés, parce que les sucs digestifs sont énervés, & qu'ils n'ont pas assez d'activité pour exciter dans le canal intestinal l'écoulement des liqueurs propres à détremper les excrémens : on ne doit point faire une attention sérieuse à cette indisposition ; l'exercice & la sobriété en sont les remedes.

La grande foibleſſe accompagne ordinairement la convaleſcence : le corps eſt épuiſé par les remedes & la diéte ; il n'eſt donc pas étonnant qu'il ſe trouve affoibli : il ne faut pas en ce cas ſuivre les préjugés de ceux qui croient que le meilleur moyen, pour acquerir des forces, eſt de bien manger ; c'eſt en ce cas tout le contraire : l'eſtomac & des fibres ne peuvent pas préparer toute la nourriture qu'on leur donne ; de-là les enflures, les demangeaiſons, les dartres, les courbatures. On doit ſe ſouvenir que ce n'eſt pas ce qu'on mange qui nourrit, mais ſeulement ce qu'on digere. Les alimens qui conviennent, le mieux dans la convaleſcence, ſont le bouillon, la ſoupe graſſe, la chair de bœuf, de mouton bouilli ou rôti, les œufs frais, le poiſſon de mer grillé ou cuit dans du bouillon gras ou du vin au courbouillon, les limandes, les merlans, la ſole, les œufs à l'eau, les légumes au jus. Il faut éviter la chair qui n'eſt pas faite : telle eſt celle du veau, de l'agneau, du cochon-de-lait ; le poulet même eſt ſouvent indigeſte, ſur-tout lorſqu'il eſt bouilli dans le pot : un convaleſcent ne doit jamais faire maigre, boire peu de vin, très-peu de café & de chocolat, point de ratafias, & prendre de l'exercice tous les jours, proportionnellement à ſes forces.

CONVULSION, ſ. f. Ce ſont des contractions ſubites & involontaires dans tous les muſcles de la machine : quand cet état eſt conſtant, on l'appelle Convulſion ; quand il revient par intervalle, il forme ce qu'on appelle Mouvement convulſif.

On reconnoît les convulſions à un pouls ſerré, tendu & vif, à des agitations ſubites, irrégulieres & involontaires dans le corps, aux dérangemens & à la diſtorſion des membres, à la perte de connoiſſance, aux renverſemens des yeux, au grincement des dents, à l'écume qui ſort de la bouche en abondance, aux vomiſſemens, aux diarrhées, aux hémorrhagies, à la perte d'urine & de ſemence, & enfin aux laſſitudes, à la ſoif, aux vertiges & aux ſueurs fétides qui ſuivent l'accès.

Les femmes ſont ſujettes aux convulſions plus que

les hommes; & les enfans y ſont très-communément expoſés.

Les convulſions viennent de l'irritation du principe nerveux. Les cauſes éloignées ſont l'épaiſſiſſement du ſang, la coagulation de la lymphe, l'effet de quelqu'humeur dartreuſe ou galeuſe, qui a été repouſſée dans le ſang, l'interruption de la reſpiration occaſionnée par quelque toux violente; les matieres irritantes qui ſont dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, comme les poiſons, les vers, les purgatifs; les maladies aiguës, ſurtout celles qui ſont accompagnées d'éruption qui rentre au-dedans; les corps ſolides qui viennent dans l'intérieur du cerveau, comme du ſang ou quelques portions d'os; les plaies faites aux tendons & aux nerfs; la morſure des animaux enragés, les douleurs violentes aux dents, les vives paſſions de l'ame.

Les convulſions, qui viennent aux enfans, ſont moins dangereuſes que celles qui attaquent les adultes: celles qui ſe déclarent après l'avortement, ſont preſque toujours mortelles; celles qui ſont les moins dangereuſes ſe trouvent dans les filles, quand leurs régles ſe ſupprimment, ou quand il y a quelque dérangement à la matrice.

Avant de travailler au traitement des convulſions, il faut conſidérer ſi elles dépendent de quelques maladies primitives, ou ſi elles ne ſont occaſionnées par aucune autre maladie.

Dans le premier cas, qui eſt celui des fiévres malignes, des affections hyſtériques ou hypocondiaques, il faut avoir ſoin de détruire la maladie où les convulſions prennent naiſſance: on peut cependant travailler à les calmer, en obſervant d'unir les remedes propres à détruire les convulſions, avec ceux qui ſont appropriés à la maladie.

Si les convulſions ſe déclarent dans un enfant, & qu'elles ſe trouvent précédées de fiévre, de tranchées & de déjections fétides, on pourra faire uſage de la poudre ſuivante:

Prenez, *De la Poudre d'Yeux d'Ecreviſſes.*
De Guttete.

Du Cinnabre préparé, de chaque un gros.
Du Laudanum, deux grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire prendre vingt-quatre grains dans une cuillerée d'eau, toutes les deux heures.

Si l'on ne pouvoit pas venir à bout de faire prendre cette poudre aux enfans, on pourroit avoir recours à la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul.*
De Cerise noire, de chaque une once.
De Sel sédatif, vingt-quatre grains.
De Poudre de Guttete, dix-huit grains.
De Syrop Diacode, demi-once,
pour prendre en deux prises, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Il ne faut point oublier, en faisant usage de ces remedes, d'attaquer la cause qui produit les convulsions. On aura recours aux absorbans, si ce sont des acides. *Voyez* ACIDES. Si ce sont des vers, on fera usage des vermifuges. *Voyez* VERS.

Quand les enfans éprouvent des convulsions occasionnées par la douleur des dents, on peut faire usage des remedes indiqués à l'article DENTITION.

Les convulsions, qui attaquent les adultes à la suite de quelque maladie, sont plus dangereuses que celles des enfans, & exigent des remedes plus efficaces; telles sont les saignées multipliées, les délayans, les lavemens, les calmans, les narcotiques comme la potion suivante:

Prenez, *De l'Eau de Cerise noire.*
D'Armoise.
De Mélisse simple, de chacune deux onces.
De la Teinture de Castoréum, vingt-quatre gouttes.
Du Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes.
Du Syrop de Karabé, une once,
pour prendre par cuillerée, de demi-heure en demi-heure.

S'il y a de la foiblesse, on peut ajoûter une demi-once d'eau des Carmes.

Il faut, comme nous l'avons déja dit, avoir bien de l'attention à la cause des convulsions, & tâcher de la détruire par quelque moyen que ce soit; c'est à quoi on réussira, en consultant les différens articles qui traitent des maladies, à la suite desquelles les convulsions peuvent se déclarer.

Dans les vapeurs hystériques, accompagnées de convulsions, on peut faire usage des pilules suivantes:

Prenez, *De l'Extrait d'Aloës, une demi-once.*
De Succin en poudre, deux gros.
De Castoréum, un gros & demi.
Du Laudanum solide.
De l'Extrait de Safran, de chaque un demi-gros.
De l'Huile de Tartre par défaillance, deux gros.

Mêlez le tout exactement, & formez-en une masse de pilules, dont la dose sera de quinze grains, en se couchant.

Il faut avoir l'attention qu'il y ait trois heures de distance du repas, lorsqu'on voudra s'en servir: on peut les prendre en toute sûreté, pourvu que ce ne soit ni pendant la grossesse, ni pendant les régles.

On peut substituer à ces pilules, & à la potion ci-dessus, un petit morceau du sucre gros comme une noisette, trempé dans de l'æther, & avalé, dans le tems de l'accès.

Quand les convulsions partent des intestins, on peut faire usage de l'emplâtre qui suit:

Prenez, *Du Galbanum, trois gros.*
De la Gomme Tacamahaca.
De la Poudre de Castoréum, de chacune deux gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité d'huile de succin; étendez-le sur une peau, pour appliquer au-dessus du nombril.

Quand les convulsions ne reconnoissent point de maladies particulieres pour cause, & qu'elles sont générales, on appelle cet état *Tétanos*, qui est un spasme universel:

verſel : il faut, dans ce cas, avoir recours aux ſaignées au bras & au pied, multipliées, aux potions huileuſes, aux lavemens huileux & relâchans, & aux potions antiſpaſmodiques : telle eſt celle que nous avons décrite à l'article Cardialgie. *Voyez* CARDIALGIE CONVULSIVE.

Il faut obſerver, en général, que les convulſions ne ſont que l'effet des nerfs irrités : on doit par conſéquent tâcher d'en découvrir la cauſe, en examinant l'état du malade, celui qui a précédé la maladie, ſa façon de vivre ordinaire & les maladies auxquelles il eſt ſujet. Nous en dirons davantage ſur cet objet dans différens articles. *Voyez* PASSION HYSTÉRIQUE, SPASME, ÉPILEPSIE, &c.

COQUELUCHE, ſ. f. eſpece de catarrhe accompagné de fiévre, de mal de tête, de foibleſſe, de difficulté de reſpirer, de toux & de douleurs vagues.

Cette maladie commence ordinairement par un enrouement qui gagne juſqu'à la poitrine, & qui eſt ſuivi immédiatement après d'une petite toux qui inſenſiblement augmente & devient violente & convulſive, & a tous les ſymptomes que nous venons de rapporter.

Les cauſes éloignées de cette maladie conſiſtent vraiſemblablement dans quelque vice particulier, répandu dans l'air : on a obſervé que cette maladie ſe déclaroit près les grands brouillards & des tems chauds & humides. Il paroît que la cauſe prochaine n'eſt autre choſe que l'épaiſſiſſement & l'âcreté de la lymphe contenue dans l'eſtomac & dans les vaiſſeaux du poumon.

La méthode, qui réuſſit le mieux dans ces ſortes de maladies, conſiſte d'abord, quand ce ſont des adultes qui en ſont attaqués, à déſemplir auſſi-tot les vaiſſeaux par une ou deux ſaignées, à faire boire au malade beaucoup d'eau de poulet; immédiatement après la ſeconde ſaignée, il faut preſcrire deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, pour tâcher de débarraſſer l'eſtomac, qui eſt toujours la partie affectée : ſi l'on ne veut pas ſe ſervir de l'émétique, on peut y ſuppléer, en donnant vingt grains d'ipecacuanha dans un bouillon. Après l'évacuation qu'aura produit ce remede, on peut faire uſage de la tiſane ſuivante :

Prenez, *De l'Eau bouillante, une pinte.*

Ajoûtez-y

Du Miel de Narbonne, une once.

Ecumez-le sur le feu une ou deux fois, & retirez le vaisseau.

Faites-y infuser ensuite

Du Serpolet, une petite pincée.

Passez la liqueur une demi-heure après, pour servir de boisson dans la journée.

Le surlendemain de l'évacuation qu'aura produite l'émétique, il faut purger le malade avec une médecine très-douce : telle est celle que nous avons décrite dans l'article PURGATION.

Immédiatement après la purgation, on fera usage d'une boisson faite avec cinq ou six navets ratissés & une poignée d'orge bouillis dans de l'eau que l'on passe, & dont on prend plusieurs verres par jour.

Quand les accès de la toux sont trop violens, on peut faire usage des remedes adoucissans, propres pour la toux. *Voyez* TOUX.

On recommande, dans ce cas, de se servir d'une pomme cuite, dans laquelle on met du beurre bien frais & un peu du sucre ; cela calme la violence de la toux.

Au reste, il est essentiel d'observer que les remedes adoucissans, comme les syrops, l'huile d'amandes-douces, ne conviennent nullement dans cette maladie qui est occasionnée par un vice de l'estomac, & non par celui de la poitrine.

Cette maladie, qui est très-commune parmi les enfans, doit se traiter de même que nous venons de le dire : il faut seulement faire attention de ne point les faire saigner, de leur donner l'émétique ou l'ipecacuanha à la moitié de la dose que nous avons prescrite ; de leur faire prendre les tisanes & les infusions ci-dessus ; &, si l'on s'apperçoit qu'ils aient de la peine à jetter les humeurs gluantes qui causent leur mal, on leur fera prendre, le matin à jeun, six grains d'iris de Florence en poudre nouvellement faite, dans une ou deux cuillerées d'eau de chardon-bénit.

La coqueluche des enfans est souvent occasionnée

par un levain aigre qui est dans l'estomac : les absorbans, comme les yeux d'écrevisses, pris, toutes les demi-heures, à la dose de douze grains, calment les accidens ; & l'émétique en lavage ou l'ipecacuanha assurent la guérison.

Quand la poitrine, dans les enfans ou dans les adultes, a été beaucoup fatiguée par la toux, on finit le traitement, en leur faisant prendre, pendant quelques jours, une décoction d'orge dans du lait.

COR, s.m. C'est un durillon qui se forme aux doigts des pieds.

Les cors viennent de ce qu'étant obligé continuellement d'être sur nos pieds, de faire des efforts & de marcher beaucoup avec une chaussure souvent trop étroite, nous mettons en presse & nous gênons les fibres de la peau. Les cors ont ordinairement des racines très-profondes.

On ne doit pas confondre les cors aux pieds avec les calus ou oignons ; c'est ainsi que l'on appelle communément de grosses callosités qui se forment à côté des gros orteils, ou ailleurs, sur la plante des pieds. Il est de la prudence de ne toucher à ces sortes de tumeurs, qu'après les avoir fait examiner par une habile chirurgien.

Pour remédier aux cors aux pieds, il faut d'abord se donner toutes les facilités nécessaires de la part des chaussures : ensuite l'on aura soin de ratisser, de tems en tems, & de couper extérieurement le cor ou la callosité, sans jamais aller jusqu'au vif, c'est-à-dire, sans tirer du sang ; après cela, on se contentera d'appliquer sur les endroits malades un peu de diapalme : on en fait un emplâtre mollasse, dont on forme une espece de chaperon collé sur la tumeur ; l'on n'y touche que rarement, après quoi l'on voit mourir, pour ainsi dire, cette tumeur, comme étouffée sous cette enveloppe.

En général, ou guériroit plus souvent les cors aux pieds, si l'on avoit plus de patience : il faudroit les amollir, pendant un tems assez long, avant d'employer d'autres remedes. On conseille, pour cet effet, de mettre, tous les matins, ses pieds dans l'eau tiede, pendant une demi-heure, & insensiblement de tâcher de déraciner,

sans effort, ces especes d'excroissances ; après quoi l'on peut appliquer dessus, des feuilles de lierre terrestre battues, pendant quelques jours, au bout desquels on fera dégoutter dessus le cor bien lavé, & coupé legérement, du suc de la racine de raifort sauvage, en le couvrant immédiatement après de feuilles de grande joubarbe ; ou, si l'on aime mieux, on appliquera dessus une compresse trempée dans le suc de souci & de pourpier, en frotant deux fois par jour les cors, avec les feuilles écrasées de ces plantes. Ce dernier remede a ordinairement un succès singulier ; car il enleve les cors en sept ou huit jours.

On recommande aussi pour les cors l'emplâtre suivant :

Prenez, *De la Poix navale, une once.*
Du Galbanum dissous dans le Vinaigre, demi-once.
Du Sel Ammoniac, vingt-quatre grains.
Du Diachilon, une once & demie.

Mêlez le tout ensemble, & étendez-en un peu sur de la peau, pour appliquer sur le cor.

Il faut bien se donner de garde de faire usage des remedes chauds & caustiques, proposés par les charlatans : il en peut provenir des tumeurs cancéreuses, la gangrene quelquefois, & la carie dans les os.

CORIZA, s. m. fluxion d'humeur séreuse & âcre sur les narines ; l'humeur qui en sort est si âcre, qu'elle cause des fréquens éternuemens, qui sont suivis d'une douleur & d'une rougeur de nez, quelquefois d'excoriation, & même d'ulcere des narines : on appelle cette maladie vulgairement Rhume de Cerveau. *Voyez* ENCHIFRENEMENT, CATARRHE DE LA TÊTE, RHUME DE CERVEAU.

COUP, s. m. choc plus ou moins violent d'un corps qui nous frape, ou contre lequel nous allons heurter.

Il en résulte, tous les jours, que les coups un peu considérables détruisent le ressort des vaisseaux, & qu'il s'y forme des épanchemens. Les coups legers n'ont ordinairement point de suite fâcheuse : les autres peuvent produire toutes sortes de maux, comme des tumeurs,

des bleſſures, des contuſions, des entorſes, des chutes. *Conſultez* ces différens articles & le Dict. de Chirurgie.

COUP DE SOLEIL, ſ. m. impreſſion ſubite & momentanée des rayons du ſoleil ſur le corps, & particuliérement ſur la tête.

On reconnoit cet état, quand, après un grand ſoleil, on ſent de grandes douleurs, des étourdiſſemens, des peſanteurs & quelquefois une eſpece d'aſſoupiſſement.

La cauſe de ces accidens vient de la raréfaction des humeurs contenues dans les vaiſſeaux; ce qui leur fait perdre leur reſſort, cauſe des engorgemens dans le cerveau, & devient la cauſe de tous les maux qu'on reſſent.

Les gens les plus expoſés à ces ſortes de maladies, ſont les laboureurs, les moiſſonneurs, les couvreurs, les paveurs, & généralement tous ceux qui ſont obligés de travailler à l'ardeur du ſoleil; il y a des pays en Afrique, où les hommes tombent morts ſur le champ: on dit qu'à Lisbonne, la chaleur eſt quelquefois ſi violente, que, quand on s'y expoſe, on riſque d'avoir les vaiſſeaux rompus & les os brûlés. En général, cette chaleur exceſſive, qui produit des effets ſi violens, vient preſque toujours de la diſpoſition particuliere des rayons du ſoleil, occaſionnés, ou par les nuages, ou par le reflet des montagnes ou des murs échauffés.

Pour remédier à cette maladie qui eſt extrêmement violente, il faut proportionner les remedes à la violence de l'accident; on emploie les ſaignées multipliées aux pieds, les boiſſons abondantes, comme la limonade, les eaux à la glace, & tout ce qui peut condenſer les liquides qui ſont trop raréfiés: il en eſt de même des bains froids, du repos & de la tranquillité qu'il faut procurer au malade. Il convient auſſi de le placer dans un endroit où il puiſſe reſpirer un air froid, & de lui faire des fomentations froides ſur la tête, avec des plantes émollientes, comme la pariétaire, la mauve, la mercuriale, &c.

Quand on s'apperçoit que l'on ne retire aucun ſecours des ſaignées, il faut faire avaler au malade beaucoup d'eau glacée, & lui appliquer ſur la tête des ſer-

viettes trempées dans l'eau froide, pour tempérer l'action de l'air & des liqueurs trop raréfiées.

Pour se préserver de ces accidens fâcheux, on fera bien de mettre sous son chapeau une calotte de carton, pour briser l'ardeur du soleil.

On ne doit songer à purger le malade en ce cas, que quand on a suffisamment employé les saignées, les lavemens, les boissons, les fomentations, & qu'il ne ressent plus de douleurs.

On terminera la cure par l'usage d'une tisane faite avec une pincée de vulnéraires Suisses infusés dans une chopine d'eau, dont le malade boira plusieurs verres par jour; & on lui frotera la tête avec le liniment suivant:

Prenez, *D'Huile Rosat.*

De Laurier, de chacune une once.

Mêlez-les ensemble, & ajoûtez-y une suffisante quantité d'esprit-de-vin, pour faire un liniment clair, dont on frotera la tête trois fois le jour, la couvrant d'un papier brouillard & d'une compresse pliée en quatre.

COURBATURE, s. f. se dit du sentiment de douleur & de chaleur dans les bras, dans les jambes, accompagné de fatigue, de mal-aise, de pesanteur & de langueur. Cet état peut être occasionné par le travail & l'exercice, ou peut être naturel; c'est pour lors un symptome de la fièvre. *Voyez* LASSITUDE.

COURS DE VENTRE, Flux de ventre, Dévoiement, Diarrhée: tous ces termes sont synonymes & signifient une Dejection des excrémens plus fréquente & plus liquide que dans l'état naturel. *Voyez* DIARRHÉE.

CRACHEMENT DE SANG, s. m. action par laquelle on crache du sang pur ou mêlé avec les différentes humeurs qui viennent de la poitrine ou de la gorge.

On distingue deux sortes de crachemens de sang; celui qui vient de la gorge & de la bouche, & celui qui part de la poitrine.

On reconnoît que le crachement de sang ne vient pas de la poitrine, quand on le rend sans effort & sans toux,

que l'on a les gencives sensibles & qui saignent aisément, que l'on sent quelques douleurs dans la bouche ou dans la gorge ; qu'on s'y est fait quelque contusion, quelque déchirement.

Quand le crachement de sang prend sa source dans la poitrine, on le reconnoît aux picotemens & aux douleurs qu'on ressent dans la partie, à une espece de difficulté de respirer, à la toux qui l'accompagne, à la foiblesse naturelle de la poitrine & à la qualité du sang qui est beaucoup plus rouge & beaucoup plus dissous.

La cause immédiate du crachement de sang vient de la rupture ou de la dilatation extraordinaire des vaisseaux ; les causes éloignées sont l'abondance du sang ou ses mauvaises qualités, quand il est âcre & corrosif, qu'il ronge les vaisseaux, détruit leur texture & s'ouvre un passage au-dehors : la quantité du sang augmente par le trop de nourriture, le trop peu de transpiration & le trop peu d'exercice, & généralement par toutes les causes qui peuvent former la plénitude. *Voyez* PLÉNITUDE. Il y a une infinité de choses qui peuvent augmenter l'âcreté du sang, comme l'usage du vin ou des liqueurs spiritueuses, des alimens âcres & échauffans, les exercices violens, les veilles immodérées, les différentes évacuations supprimées, les violentes passions de l'ame & les vices particuliers du sang, comme les virus vérolique, écrouelleux, cancéreux, scorbutique, &c.

Le crachement de sang, qui vient de la bouche ou de la gorge, n'est nullement dangereux, & se guérit par les remedes propres à détruire la cause qui l'a produit ; tels sont les gargarismes rafraîchissans, avec du lait chaud & quelques figues grasses qu'on y fait bouillir, en y ajoûtant une once de suc de cresson : on se sert aussi, avec succès, dans ce cas, d'une infusion de pourpier, de plantain dans une décoction d'orge, dans laquelle on ajoûte vingt gouttes d'esprit de vitriol.

Si le crachement de sang vient de la poitrine, c'est ordinairement une maladie qui demande beaucoup d'attention, par la crainte où l'on doit être que les vaisseaux ouverts ne forment quelque suppuration & ne se tournent en pus.

Quand on connoîtra par les signes de la plénitude, que le crachement de sang vient de la trop grande quantité de ce liquide, il faut nécessairement avoir recours à la saignée qu'il faut multiplier, selon la force du malade & la violence de l'hémorrhagie ; prescrire beaucoup de boissons aqueuses, comme l'eau de poulet, les lavemens, beaucoup de tranquillité & de repos, & sur-tout de ne point parler, ni se mettre en colere : quand on aura suffisamment saigné le malade, & qu'il aura pris de la boisson en abondance, on pourra lui faire prendre la tisane suivante :

Prenez, *Des Racines de grande Consoude, ratissées & coupées par tranche, une once.*
Du Riz lavé, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau réduites à trois chopines, & sur la fin jettez-y de la régliſſe effilée, deux gros.

Passez le tout pour servir de boisson, en observant de ne la pas faire bouillir trop long-tems.

Après l'usage de cette tisane, continué pendant trois jours, on passera au bouillon suivant :

Prenez, *La moitié d'un Mou de Veau.*
Une cuillerée de Riz.
De la Racine de grande Consoude ratissée, une once.
De Feuilles d'Ortie-grièche.
De Feuilles de Plantain, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons, pour prendre, un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir : on continuera ce bouillon pendant trois jours.

Après l'usage de ces remedes, on fera prendre, tous les matins, au malade une infusion de feuilles de sanicle, en observant de ne pas lui faire quitter son lit, de ne point le faire travailler, de ne lui faire prendre aucun exercice, avant qu'il ne soit parfaitement rétabli.

Il faut, dans cette maladie, observer un régime très-exact, ne prendre, pendant long-tems, que des bouillons & des nourritures très-legeres, jusqu'à ce que les vaisseaux soient entiérement consolidés.

Quand le crachement de sang vient d'âcreté, les saignées y sont beaucoup moins profitables. *Voyez* aux articles ÂCRETÉ & ACRIMONIE les signes qui caractérisent l'âcreté du sang.

Après une ou deux saignées, selon les forces du malade, on le mettra à l'usage de la tisane décrite ci-dessus, en lui faisant prendre le looch qui suit:

Prenez, *De la Gomme Arabique dissoute dans six onces d'Eau de Plantain, deux gros.*
De Sang-Dragon, une demi-gros.
De Corail rouge préparé, deux scrupules.
Un Jaune d'Œuf.
D'Huile d'Amandes-douces, deux onces.
Du Syrop de grande Consoude, une once.

Mêlez le tout pour un looch, dont on prendra sept à huit cuillerées par jour.

On pourra, nonobstant ce remede, employer la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Plantain.*
De Mille-feuille, de chaque une once.
De Nitre purifié, un demi-gros.
De la Liqueur minérale anodine d'Hoffman, vingt gouttes.
De Cachou préparé & pulvérisé, un gros.
De Syrop de Grenade, une once.

Mêlez le tout, pour prendre une cuillerée d'heure en heure, quand le malade ne fera point usage de son looch.

Nous observerons qu'il faut être extrêmement réservé sur l'usage des astringens, dans le crachement de sang, & ne les employer que lorsque les autres moyens sont devenus insuffisans. Si le cas est grave, il faut avoir recours à un médecin prudent & éclairé, qui sçache apprécier leur vertu, & saisir leur vraie indication.

Pour boisson ordinaire, on prescrira au malade une décoction de riz & de millet, dans laquelle on écrasera des semences de pourpier, de plantain & de pavot blanc, de chaque une pincée, sur une pinte de la décoction: on passera le tout, & on y ajoûtera une once & demie de syrop de nénuphar.

Si le crachement de sang étoit considérable, il faudroit avoir recours aux saignées fréquentes; & on donneroit immédiatement après le bol suivant:

Prenez, *Du Sang-Dragon.*
De la Terre sigillée.
Du Corail rouge préparé.
De l'Alun purifié, de chaque un gros.

Pulvérisez le tout, & incorporez-le dans une suffisante quantité de conserve de rose.

On en fera prendre au malade, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que le crachement de sang s'arrête; &, quand il sera arrêté, on aura le soin de faire faire encore une saignée pour éviter les engorgemens.

Au reste, il faut observer de ne jamais employer ces remedes abstringens, qu'à la derniere extrémité, ou à moins qu'auparavant on n'ait fait des saignées suffisantes.

Il arrive quelquefois que le crachement de sang vient à la suite d'un effort violent, qui a brisé quelques vaisseaux; dans ce cas, il faut traiter cet accident, comme dans le cas des grandes hémorrhagies. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

Il est essentiel de faire attention que, dans le crachement de sang produit par âcreté, il arrive presque toujours, que l'estomac est chargé d'une matiere putride; ce qu'on connoît à la langue qui est chargée, aux mauvais goûts, aux rapports, à la perte d'appetit, &c: pour lors les purgations répétées sont très-avantageuses, quand elles ont été précédées par les saignées & les boissons.

CRACHEMENT DE PUS. Cet accident ne vient guères que dans la pulmonie, ou à la suite de quelqu'inflammation de poitrine: nous en parlerons dans ces différens articles. *Voyez* PULMONIE, VOMIQUE.

CRAMPE, s. f. espece d'engourdissement ou de convulsion, accompagnée d'une douleur violente & de la rétraction du membre.

Les muscles de la jambe & de la cuisse sont le siége le plus ordinaire de cette maladie, qui est trop commune, pour que nous cherchions à en donner ici les signes.

Les causes générales de cet accident sont l'irritation

des nerfs, occasionnée par la contraction violente des muscles, par l'âcreté du sang & des humeurs.

Quand cet état n'est point habituel, il suffit de faire des frotemens sur la partie, pour dissiper cet accident.

Quand la crampe est un mal familier, & qui est périodique, il exige pour lors des attentions sérieuses. Au reste, le traitement en est le même que celui de la convulsion. *Voyez* CONVULSION, SPASME.

CRASSE: excrément du sang & des humeurs retenus dans les pores de la peau, ou à sa superficie, qui est capable de produire plusieurs maladies, comme des cloux, la gale, des dartres.

L'âcreté de cette matiere, qui séjourne sur la peau, pique & irrite les vaisseaux sanguins, & y excite de petites inflammations, des demangeaisons, des boutons, la gale, &c.

On ne sçauroit croire combien il est essentiel de faire attention de tenir sa peau nette & débarrassée de toutes ces immondices. Beaucoup de personnes ne doivent les boutons qu'ils ont au visage, les ardeurs qu'ils éprouvent aux différentes parties du corps, qu'à ce défaut de soin; joint à ce que les pores de la peau se trouvant bouchés par cette matiere onctueuse, la transpiration insensible ne peut point se faire avec la facilité nécessaire, il en reste une partie dans le corps, qui peut occasionner de fâcheuses maladies.

Pour obvier à ces accidens, on doit, tous les matins, se froter le corps avec un linge, pour enlever la crasse qui peut y être amassée, & faire usage des bains le plus souvent qu'il est possible.

CRINONS, s. m. pl. sorte de petits vers qui s'engendrent sous la peau. *Voyez* DRACUNCULES.

CRISE, s. f. On entend par ce mot un changement subit dans une maladie aiguë, duquel résulte l'excrétion de la matiere morbifique, & par conséquent la guérison de la maladie. Les anciens s'en servoient pour désigner l'état de la maladie, qui annonçoit ou la mort, ou la santé, c'est pourquoi dans son étymologie, Crise signifie Jugement.

Les modernes ont restreint la signification de ce mot, & ne s'en servent que pour désigner un changement en bien.

Il ne sera pas inutile d'entrer dans quelque détail sur les crises, & de développer cette doctrine, autant que peut le permettre la nature de cet ouvrage.

Les anciens distinguoient quatre tems dans les maladies aiguës, le commencement, le progrès, l'état & le déclin; & ils dirigeoient leur traitement en conséquence, c'est-à-dire qu'ils employoient tel régime & tel médicament, dans tel tems de la maladie. Dans le commencement, ils faisoient une grande attention au régime : dans le progrès & l'état, ils se contentoient d'être simples spectateurs; & ils n'employoient les médicamens que vers le déclin. La plûpart des modernes ont réduit les quatre tems des anciens, à trois; le tems d'irritation, qui répond au commencement & au progrès; le tems de coction, qui répond à l'état, & enfin le tems d'excrétion qui répond au déclin. Cette division est plus lumineuse que celle des anciens; elle est plus propre à bien déterminer, & l'espece de remede qu'il faut employer, & le tems précis de le mettre en usage. *Voyez* l'article MALADIES AIGUES.

Les crises se font dans l'état de la maladie, la nature alors rassemble toutes ses forces, acheve de mettre la matiere morbifique en état d'être évacuée, & en procure l'excrétion ou le déplacement. Le travail de la nature à cette préparation à l'excrétion est ce qu'on appelle *coction*.

L'excrétion, qui arrive après la crise, s'appelle *évacuation critique*, on la distigue de l'évacuation morbifique, en ce que la maladie diminue par la premiere; au lieu qu'elle augmente par la seconde : d'ailleurs les évacuations morbifiques arrivent plutôt au commencement des maladies, & celles qui sont critiques, sur la fin de l'état, & au commencement du déclin.

Il faut observer cependant, que quelquefois il arrive, au commencement des maladies aiguës, des évacuations non critiques, qui sont utiles, & qui termi-

nent la maladie. Alors la matiere, qui causoit tous les dérangemens, se trouvant disposée par sa nature, ou par celle de son siége, à être évacuée, la nature d'elle-même, ou aidée par l'art évacue promptement la matiere morbifique, sans qu'aucune coction ait précédé. Les maladies aiguës produites par la saburre des premieres voies, c'est-à-dire de l'estomac & des intestins, se guérissent souvent sans qu'il y ait crise, soit par des vomissemens, ou des diarrhées qui arrivent d'elles-mêmes, ou qui sont produites par un émétique ou un purgatif.

Les maladies inflammatoires sont celles où les crises s'observent le plus fréquemment.

Les crises arrivent plutôt dans certains jours que dans d'autres. En recueillant les observations des plus célèbres praticiens de tous les tems, on peut se convaincre que les crises arrivent le plus souvent, le septieme, le quatorzieme & le vingtieme jour de la maladie, ces trois jours sont appellés *radicaux* ou simplement *critiques*, les crises, qui arrivent dans ces jours-là, sont ordinairement parfaites & jugent la maladie favorablement.

Il en est d'autres qui ont été regardés comme tenant le second rang parmi les jours heureux; ce sont le neuvieme, l'onzieme & le dix-septieme. Le troisieme le quatrieme, le cinquieme, jugent moins parfaitement. Le sixieme est très-souvent malheureux, aussi-bien que le huitieme & le douzieme, enfin le treizieme, le seizieme & le dix-huitieme sont presque toujours vuides c'est-à-dire qu'il n'arrive point de changement ces jours-là.

Au reste, il ne faut pas faire une si grande attention aux jours critiques, quoique très-souvent les maladies se terminent à certains jours déterminés. La saison, le climat, le tempérament du malade, le genre de la maladie, & enfin les remedes, avancent ou retardent plus ou moins la coction, & par conséquent la crise. Mais, quoiqu'on puisse négliger les jours sans beaucoup risquer; on doit faire une attention particuliere aux tems d'irritation, de coction & d'évacuation critique, autrement

on courroit risque de troubler la nature dans son travail, on négligeroit l'occasion de l'aider ou de la modérer, en un mot, cette conduite seroit exposée à des inconvéniens, on ne peut pas plus grands. La marche de la maladie est déterminée par les phénomenes qui paroissent dans les trois tems, & qu'il faut distinguer avec grand soin, & non par les heures ni les jours de la maladie. Le tems d'irritation ou de crudité, (*Voyez* l'article CRUDITÉ.) est plus ou moins long ainsi que les deux autres, par les raisons rapportées plus haut. Nous terminerons cet article par donner les signes qui indiquent la coction & la crise dans les maladies aiguës, en ajoûtant les régles selon lesquelles on doit se conduire dans ces deux tems. *Voyez* pour les signes du premier tems les articles CRUDITÉ & MALADIES AIGUES.

La coction est le travail de la nature, ou l'effort qu'elle fait pour rendre la matiere morbifique propre à être évacuée, en la rendant plus analogue aux différens couloirs par lesquels elle doit être expulsée. L'action des solides, aidée du mouvement intestin des humeurs, opere la coction; on reconnoît qu'elle commence aux signes suivans. Les fonctions vitales commencent à s'exercer avec plus de force, &, en même tems, plus de facilité; le pouls s'éleve & se développe; il se ramollit; la respiration est plus grande. Les symptomes propres à la maladie diminuent, le ventre se détend un peu, les urines sont plus chargées & déposent un sédiment blanc, égal & d'une moyenne consistance; la peau, de séche & aride qu'elle étoit, devient moite. C'est sur-tout vers la fin des redoublemens dans les fiévres, que ces signes de coction se manifestent davantage. Le médecin doit se contenter alors d'observer le travail de la nature & de le suivre pas-à-pas; de soutenir les forces du malade, si elles paroissent s'affoiblir un peu trop; de les diminuer, si elles sont trop grandes, & de ne rien faire, si elles sont à un degré convenable pour procurer la coction & l'excrétion de la matiere morbifique.

Si aucun obſtacle n'arrête ce précieux travail de la nature, la matiere morbifique commence à s'évacuer, ce quelle fait quelquefois tout d'un coup & par un redoublement qui fait craindre pour la vie du malade, ſur-tout quand on ne ſçait pas bien diſtinguer les mouvemens critiques des ſymptomes propres de la maladie. Cette criſe ſubite s'annonce par une augmentation de force & de chaleur, par une plus grande viteſſe dans le pouls avec développement & molleſſe de l'artere, par une reſpiration profonde, lente & difficile, par une anxiété conſidérable dans les entrailles qui eſt tantôt accompagnée d'inſomnies, tantôt d'aſſoupiſſement, & tantôt de délire; par un engourdiſſement & une peſanteur extraordinaire dans les membres, & enfin quelquefois par des vertiges, des ſurdités & un affoibliſſement momentané de tous les ſens.

Outre ces ſignes généraux, il y en a encore de particulier à chaque maladie, & qui indiquent les voies particulieres que la nature choiſit pour évacuer la matiere morbifique. *Voyez* les articles POULS, URINES, EXCRÉMENS.

Les ſignes rapportés plus haut, ayant duré plus ou moins long-tems, alors il ſurvient une évacuation, ſoit par les ſelles, ſoit par les ſueurs, ſoit par les crachats. Quelquefois une hémorrhagie du nez, d'autresfois une excrétion abondante d'urine.

Il arrive auſſi, dans certaines maladies que l'exacerbation critique finit non par une excrétion, mais par un tranſport d'humeur d'une partie à une autre. *Voyez* DÉPÔT CRITIQUE, & MÉTASTASE.

Dans beaucoup de maladies, la criſe ne ſe fait pas ſi ſubitement, ni ſi violemment; mais l'excrétion critique arrive ou ſe fait ſucceſſivement, & à pluſieurs repriſes, ſans trouble; mais toujours avec diminution des ſymptomes de la maladie, & un vrai ſoulagement du malade.

C'eſt ſur-tout dans le moment de l'exacerbation critique, qu'il faut bien ſe donner de garde de rien faire qui puiſſe troubler l'ouvrage de la nature. Un ſeul lavement eſt quelquefois capable de procurer la

mort, en dérangant la crise. Quand l'évacuation critique est déterminée par telle ou telle voie, il faut alors aider la nature : si c'est par les selles, on prescrit un minoratif; si c'est par les sueurs on emploie quelques legers diaphorétiques & si c'est par l'expectoration, on la facilite par les moyens connus & rapportés dans leurs lieux.

On ne sçauroit trop recommander de s'attacher, dans le traitement des maladies aiguës, à bien distinguer les tems de *crudité*, de *coction* & de *crise*. Pour ne pas prolonger cet article au-delà de ses bornes, nous nous réservons de suppléer dans l'article MALADIES AIGUES ce qui pourroit manquer dans celui-ci.

CROUTES DE LAIT, s. f. pl. petite éruption écailleuse, qui couvre tout le corps ou quelque partie. *Voyez* MALADIES DES FEMMES EN COUCHE.

CRUDITÉ, s. f. qualité de la nourriture qui séjourne dans l'estomac, & qui n'a point subi la coction nécessaire pour former du bon chyle.

Ce terme, qui peut s'étendre jusqu'aux matieres contenues dans les vaisseaux, s'applique ordinairement au sujet de celles qui sont contenues dans l'estomac & les intestins, que l'on appelle *premieres voies*.

On reconnoît les crudités aux rapports pourris qui viennent après la digestion, aux aigreurs auxquelles on peut être sujet, aux vents, aux pesanteurs d'estomac, au dégoût, au défaut d'appétit, quelquefois même aux envies de vomir, & aux déjections liquides & très-fétides.

Les crudités de l'estomac viennent, en général, de la foiblesse de ce viscere, ou de la quantité & de la mauvaise qualité des alimens; ce qui fait que le chyle qui en sort est crud & indigeste.

L'élixir de Garus, à la dose d'une cuillerée à café dans du vin, avant le repas, est un bon remede contre les crudités. On peut faire usage aussi, avant le dîné, de vingt grains de magnésie, & de six grains de rhubarbe.

D'ailleurs on remédie à cet état, en suivant le traitement que nous avons indiqué dans la Cacochymie & dans

dans la Foibleſſe d'Eſtomac. *Voyez* CACOCHYMIE, FOIBLESSE D'ESTOMAC.

CRUDITÉ, ſe dit encore du premier tems des maladies aiguës. C'eſt un état de la maladie ou la matiere morbifique eſt autant éloignée qu'elle puiſſe l'être & de la nature des humeurs, & du degré d'élaboration néceſſaire pour qu'elle ſoit évacuée; c'eſt le tems d'une maladie qui précede celui de coction. *Voyez* MALADIES AIGUES & CRISE.

CUCURBITAINS *ou* CUCURBITAIRES, ſ. m. pl. vers plats, ovales, blancs, ſemblables à des pépins de courge. Ce ne ſont que des portions du ver ſolitaire, qui ſe ſont détachées dans leurs articulations. *Voyez* VER SOLITAIRE.

CYNANTROPHIE, ſ. f. délire dans lequel les malades ſe croient changés en chien, & en imitent les actions. Cette maladie eſt peu commune: elle vient preſque toujours du vice du cerveau, & exige, outre les remedes indiqués à la Mélancolie, de la diſſipation, de l'exercice & de la gaieté. C'eſt un ſymptome de la mélancolie hypochondriaque & de la rage. *Voyez* RAGE, MÉLANCOLIE HYPOCHONDRIAQUE.

(D A N)

DANSE DE SAINT-WIT, eſpece de maladie convulſive, à laquelle les enfans ſont quelquefois ſujets: c'eſt une maladie aſſez rare.

Elle attaque les enfans des deux ſexes, depuis l'âge de dix ans juſqu'à la puberté; elle ſe fait connoître par les ſymptomes ſuivans: le malade commence à boiter & à reſſentir une foibleſſe dans une de ſes jambes; ce qui augmente au point qu'il ne peut plus ſe ſoutenir deſſus, & qu'il la traîne après ſoi, comme font les innocens; il ne peut retenir ſa main un inſtant dans la même ſituation. Les contorſions convulſives de cette partie l'obligent à la changer ſans ceſſe de place, quelqu'effort qu'il faſſe pour la fixer; lorſqu'il veut boire,

il fait mille gestes & mille contours, comme les joueurs de gobelets, jusqu'à ce que, se trouvant à la portée de la bouche, il puisse fixer le verre avec les lévres : pour lors il avale d'un trait précipité la boisson qui y est contenue ; ce qui fait un spectacle original.

Tous les auteurs, qui ont traité de cette maladie, prétendent qu'elle est produite par des convulsions ; cependant quand on considere les mouvemens que font ceux qui en sont attaqués, il semble qu'ils approchent plus du temblement ; ce qui feroit penser que cet état seroit à demi-convulsif & à demi-paralytique.

La cause immédiate de cette maladie est, sans contredit, la mauvaise constitution des nerfs ou du fluide nerveux ; mais la cause éloignée vient des premieres voies, c'est-à-dire de l'estomac qui se trouve chargé de mauvais levains qui passent dans le sang, & de-là dans les nerfs, & qui causent les agacemens qu'on observe dans cette maladie ; les enfans qui en sont attaqués sont ordinairement sujets aux vers.

Le traitement doit tendre à évacuer les mauvais sucs de l'estomac, à corriger l'épaississement des humeurs & à raffermir les parties, si c'est la disposition paralytique qui domine, & à les relâcher, si c'est l'état convulsif qui l'emporte.

On commencera par une saignée faite au bras, si l'enfant est sanguin, & que les parties soient plus convulsives que paralytiques ; immédiatement après, on lui fera prendre deux grains de tartre émétique dans une chopine d'eau, pour évacuer l'estomac. Le soir on donnera à l'enfant quatre grains de pilules de cynoglosse ; le lendemain on le purgera avec la médecine suivante :

Prenez *Un gros de Séné.*

Un gros de Créme de Tartre.

Vous laisserez infuser le tout dans un demi-setier d'eau bouillante, pendant une demi-heure, sur les cendres chaudes.

Vous y ajoûterez

Dix grains de Poudre Cornachine.

Trois gros de Syrop de Rhamno,

pour une prise.

Le soir, on lui donnera la potion suivante:

Prenez *D'Eau de Cerises, une once.*
De Theriaque récente, un scrupule.
De Laudanum liquide, huit gouttes,

pour avaler en une fois, en se couchant.

On aura soin de purger l'enfant, comme ci-dessus, de deux jours l'un, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus aucune preuve de mauvais levain dans l'estomac.

Les jours où on ne purgera pas l'enfant, on lui donnera de l'électuaire suivant:

Prenez *De Conserve d'Absinthe.*
D'Ecorce d'Orange, de chaque une demi-once.
De vieille Thériaque.
De Noix-Muscade confite, de chaque un gros & demi.

Faites une espece de marmelade, avec une suffisante quantité de syrop d'écorce d'orange.

Le malade prendra de cet électuaire, gros comme une noisette, le matin à jeun, & sur les cinq heures du soir, pendant huit ou dix jours, en lui faisant boire un petit verre du vin suivant:

Prenez, *De Racine de Pivoine.*
D'Enula-Campana.
D'Angélique, de chaque une once.
De Feuilles de Sauge.
De Chamædris.
De Marrube blanc.
De petite Centaurée, de chaque une poignée.
Des Bayes de Genièvre.
D'Ecorce d'Orange, de chaque deux gros.

Battez le tout dans un mortier, & faites-le infuser ensuite sur des cendres chaudes, pendant douze heures, dans trois pintes de bon vin blanc.

Passez le tout; l'enfant en prendra un petit verre, qui en contiendra quatre ou cinq cuillerées.

Il faut observer de répéter les purgations, quelquefois même la saignée, selon qu'on s'apperçoit que l'enfant a plus ou moins de mouvemens convulsifs.

Au reste, on reconnoît que les remedes font quelques effets, quand les mouvemens sont moins fréquens, & quand il fixe sa main avec plus de fermeté.

Quand les tremblemens sont bien fréquens, & que l'on s'apperçoit, en touchant le bras, qu'il y a moins de roideur, c'est une preuve que cette maladie est d'une nature moins convulsive; il faut pour lors ménager les saignées, & appuyer davantage sur les émétiques & les purgatifs; & l'on peut employer les remedes que nous indiquons dans la paralysie & dans le tremblement. *Voyez* PARALYSIE, TREMBLEMENT.

Il est bon d'observer qu'il faut, toutes les fois que l'on purge, ou que l'on donne l'émétique aux enfans attaqués de cette maladie, leur prescrire le soir les pilules de cynoglosse, ou la potion calmante que nous avons décrite ci-dessus.

Pour éviter la récidive, il faut avoir soin de faire saigner de tems en tems les malades, de les purger, de leur faire observer un régime très-exact, & de travailler à fortifier leur estomac par les remedes indiqués dans la Foiblesse d'Estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

DARTRE, s. f. est une maladie de la peau, que l'on nomme quelquefois Herpe.

Il y a plusieurs especes de dartres; quand elles sont séparées les unes des autres, comme il arrive à celles qui ont leur siége sur le visage, on les appelle Discrettes; on les reconnoît, parce qu'elles s'élevent en pointe, qu'elles ont une base enflammée, dont la rougeur & la douleur disparoissent, après qu'elles ont jetté la petite quantité d'humeurs qu'elles contenoient; après quoi, elles se séchent d'elles-mêmes.

Si les pustules sont réunies plusieurs ensemble, ordinairement en forme circulaire ou ovale, elles constituent les dartres confluentes, qui sont ordinairement malignes, corrosives, accompagnées de grandes demangeaisons, qui se changent quelquefois en douleurs très-vives.

Quand les boutons sont petits, ramassés, accompagnés communément d'inflammation tout autour, que leurs pointes se rempliſſent d'une matiere blanchatre

& se couvrent ensuite d'une croûte ronde, la dartre ainsi formée, prend le nom de Miliaire.

Il arrive quelquefois que l'humeur dartreuse est si âcre & si corrosive, qu'elle pénetre dans la substance de la peau & la détruit; on l'appelle pour lors Dartre rongeante.

Toutes ces especes de dartres reconnoissent pour cause l'âcreté de la lymphe, qui s'arrête dans les vaisseaux capillaires ou dans les glandes qui regnent sur la peau, & qui se présente sous différentes faces, selon les différentes parties où elle séjourne. Il y a bien des choses qui peuvent occasionner cette âcreté particuliere de la lymphe, comme le virus vérolique, scorbutique, cancéreux, &c. Le vice particulier de la lymphe, qui est héréditaire ou accidentel, le défaut de transpiration qui rend le sang grossier & la lymphe chargée de parties excrémentitielles, âcres & mordantes; les évacuations périodiques supprimées, comme les régles, les fleurs blanches, les sueurs, l'écoulement par les hémorrhoïdes, &c.

Les dartres qui viennent sur le visage, & que nous avons appellées Discrettes, se guérissent presqu'ordinairement d'elles-mêmes; elles suppurent & se dessèchent presqu'aussi-tôt; on peut seulement avoir l'attention, dans ce cas, de laver son visage plusieurs fois par jour, avec de l'eau de guimauve tiéde; de le froter ensuite avec un linge propre.

La seconde espece de dartre que nous avons nommée Confluente, ne vient jamais à maturité; il en sort seulement une humeur claire, quand on se grate: elle est très-opiniâtre; &, quand on s'en croit délivré, elle renaît de nouveau.

Le traitement des dartres en général demande des préparatifs longs & suivis, pour pouvoir en obtenir la guérison; il faut, avant tout, faire saigner le malade au bras, s'il n'est point trop épuisé & si son âge le permet, en observant de lui faire prendre auparavant, pendant quelques jours, la tisane qui suit:

Prenez, *De la Racine de Patience sauvage mondée, coupée par morceaux, une once & demie.*

Faites-la bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte.

Faites-y infuser ensuite

Prenez, *De la Réglisse effilée, deux gros.*

Passez, & ajoûtez :

Deux gros de Sel de Glauber :

la dose est de trois ou quatre verres tiédes par jour, continués pendant huit jours.

Après l'usage de cette tisane, on fera prendre au malade le bouillon suivant :

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage.*

De grande Bardane, lavées & coupées par tranches, de chacune une once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de veau, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

Ajoûtez à la derniere demi-heure :

De Cerfeuil.

Des Sommites de Houblon.

De Fumeterre.

De Cresson de Fontaine, de chaque une demi-poignée.

Passez le tout, pour prendre un bouillon le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, en faisant fondre dans celui du matin deux gros de sel de Glauber, & une once de syrop de pomme.

On continuera ce bouillon pendant cinq ou six jours.

Avant de prendre chaque bouillon, on fera usage d'une prise de la poudre suivante :

Prenez, *De l'Antimoine crud, une demi-once.*

De l'Æthiops minéral, deux gros.

Réduisez le tout en poudre fine, & mêlez-le exactement. Les adultes en prendront un demi-gros, les enfans quinze ou vingt grains, dans du pain à chanter, deux fois par jour.

On observera de purger le malade, avec une médecine, tous les huit jours.

Après cette préparation, on passera aux remedes appropriés à chaque espece de dartre en particulier. Celle que nous avons appellé Discrette, est si bénigne,

qu'elle n'a presque pas besoin du secours de l'art ; il suffit seulement de prendre la tisane de patience, que nous avons décrite ci-dessus, de boire beaucoup de petit-lait clarifié, de se purger & de se laver le visage plusieurs fois par jour, avec de l'eau de guimauve tiéde ou du lait chaud.

La seconde espece que nous avons nommé confluente, exige une préparation très-longue, telle que celle que nous venons de proposer ; après quoi, on fera usage des bols suivans, que l'on continuera pendant huit ou quinze jours, selon la force du mal & l'état du malade.

Prenez, *De l'Æthiops minéral, un scrupule.*
De la Poudre de Cloportes.
De la Gomme Ammoniac, de chaque quinze grains.

Incorporez le tout avec suffisante quantité de conserve de fumeterre, pour former trois bols à prendre en trois fois, de deux jours l'un, le matin à jeun, en se purgeant tous les dix jours.

A l'égard des remedes extérieurs, on ne peut & on ne doit les employer que quand on a bien préparé le malade, & qu'on n'a aucun lieu de craindre de faire rentrer la dartre. Dans ce cas, on peut se servir du suc de plantain, ou de celui de morelle dans du vinaigre, dont on arrose la partie, ou de l'onguent qui suit :

Prenez, *De la Graisse de Porc récente, une demi-livre.*
De la Céruse, quatre onces.
Du Mercure sublimé corrosif, un gros.

On nettoiera la graisse, on la lavera plusieurs fois dans l'eau ; on la fera fondre par un feu lent, dans un plat de terre vernissé, & puis on mêlera peu-à-peu la céruse avec le sublimé qu'on aura auparavant réduit en poudre subtile ; on agitera l'onguent jusqu'à ce que les ingrédiens soient bien unis : on en frotera les dartres deux fois par jour, le matin en se levant, le soir en se couchant.

Dans les dartres miliaires, il est très-essentiel de suivre tout ce que nous avons dit au sujet des remedes intérieurs ; à l'extérieur, on peut ouvrir la pointe des

boutons avec des ciseaux, quand ils seront parvenus à maturité; on peut y appliquer aussi un peu de cérat de Galien, de l'onguent de Pompholyx & de l'emplâtre de Nuremberg, décrit à l'article BRULURE.

On peut aussi, & avec plus de sûreté, faire un usage familier de la composition qui suit:

Prenez, *D'Eau distillée de Sureau, une chopine.*
De Mercure précipité rouge, un gros.

Mêlez le tout pour en baſſiner le dartre plusieurs fois par jour, & pour en appliquer une compresse, le soir en se couchant.

Les dartres rongeantes sont celles qui demandent la préparation la plus longue, le régime le plus exact & la plus grande constance dans l'usage des remedes; c'est le même traitement que ci-dessus: voici un onguent qui fait des merveilles dans ce cas.

Prenez, *De l'Onguent blanc de Rhasis, deux onces.*
Du Mercure précipité blanc, deux gros.

Mêlez le tout pour en former un onguent, dont on frotera les dartres, pendant six jours de suite, le soir en se couchant; si elles ne se dissipent pas, on ajoûtera à cet onguent un gros de précipité rouge.

Au reste, il faut, dans le traitement des dartres, être très-exact sur le régime, ne point employer inconsidérément les remedes extérieurs, & suivre, sans se rebuter, tout ce que nous avons détaillé dans cet article.

DÉFAILLANCE, s. f. se dit de la diminution des forces vitales, qui tendent à s'éteindre.

La défaillance vient de l'épuisement des esprits, occasionné par des exercices violens, des maladies longues, une diéte opiniâtre, par des évacuations copieuses & abondantes; quand cet état est poussé un peu loin, il survient des syncopes; & la mort s'ensuit *Voyez* SYNCOPE.

Il y a aussi une espece de défaillance qui provient de l'usage trop fréquent des saignées, ou à la suite de quelques bleſſures. *Voyez* MALADIES DU SANG.

DÉGOUT, s. m. se dit de la répugnance que l'on a à prendre des alimens.

Le dégoût s'annonce par une opposition marquée

pour la nourriture, accompagnée ordinairement de soif & d'ardeur à l'estomac, de rapports, de pesanteur & de douleur, quand on a mangé.

Plusieurs causes peuvent occasionner le dégoût; d'un côté, ce sont les alimens indigestes qui croupissent dans l'estomac, qui énervent l'action de ses fibres, & qui alterent la vertu des sucs digestifs; de l'autre, c'est le défaut des sucs propres à la digestion, tels que la bile & le suc pancréatique, dont la source peut être interceptée dans des obstructions, comme dans la jaunisse; par des évacuations abondantes, comme après la salivation, après un diabètes & après des sueurs considérables, ou parce que les mêmes sucs qui se séparent dans l'estomac, abondent trop en sérosité, & n'ont point assez d'action sur les fibres de l'estomac; comme on le voit dans les grands buveurs d'eau, qui énervent leurs sucs & en émoussent l'action; enfin le dégoût peut être produit par le relâchement considérable de l'estomac, qui devient insensible à l'action des sucs: on en voit des exemples parmi ceux qui ont fait de grands repas, qui ont distendu leur estomac outre mesure, ou dans ceux dont l'estomac devient paralytique.

Il arrive quelquefois que le dégoût, loin d'être une maladie, est un signe salutaire: la répugnance que nous éprouvons pour certains alimens, vient de ce qu'ils se digerent difficilement dans notre estomac, ou de ce qu'ils sont contraires à notre tempérament.

Quand, dans les grandes chaleurs, les tempéramens chauds sentent de la répugnance pour les alimens échauffans, comme la viande & les boissons, comme les liqueurs spiritueuses, ils doivent regarder ce sentiment naturel, comme une bonne leçon, pour se nourrir d'alimens contraires. Ceux qui éprouvent ces sortes de dégoûts, ressentent ordinairement une douleur à l'orifice supérieur de l'estomac, avec soif & nausée, amertume de bouche, vomissement; ces sortes de personnes ont communément l'haleine forte & des rapports d'œufs couvés: il faut pour lors corriger ce vice naturel de l'estomac, en faisant usage des alimens tirés des vé-

gétaux, en ne buvant que très-peu de vin, & en faisant un grand choix dans son régime.

Quand, au contraire, le dégoût se déclare pour des alimens lourds & pesans, c'est une preuve que l'on a l'estomac froid & qu'il faut une nourriture échauffante: dans ce cas, on ressent des rappotts aigres, des pesanteurs & quelques envies de vomir, & l'on rend des matieres visqueuses & glaireuses avec les selles; ce qui prouve la lenteur de la digestion: il faut pour lors faire usage de la soupe à la viande, de la chair des vieux animaux, comme du bœuf, du mouton, quelquefois de la viande noire, qui se digere, dans ce cas, très-facilement; le vin pur, le café & les liqueurs échauffantes, prises en petite quantité, conviennent assez dans ces sortes de tempéramens.

Si le dégoût se déclare dans un tempérament chaud, & qu'il vienne d'une nourriture échauffante, ce que l'on connoît aux signes que nous avons indiqués ci-dessus, il faut mettre le malade à l'usage des délayans; de la limonade, des eaux de groseille prises en grande quantité; après quoi on le purgera avec un vomitif, s'il éprouve des nausées ou des envies de vomir, sinon on se contentera de le purger doucement; car dans ces sortes de cas, l'estomac est fort sensible: on lui prescrira ensuite les eaux de Forges, ou les eaux épurées de Passy, dont il prendra une pinte ou deux par jour, en observant d'y faire fondre un demi-paquet de sel de Seignette, pour tâcher de donner de la liberté au ventre. Si ces remedes ne réussissoient point, on feroit prendre au malade les bains ou les demi-bains domestiques & les bouillons que nous avons décrits dans l'article Acreté, dont il continueroit l'usage pendant huit jours. *Voyez* Âcreté. Il faut aussi qu'il observe un régime rafraîchissant. *Voyez* Régime.

Quand le dégoût vient d'un estomac trop froid, il faut d'abord réformer la nourriture, & se mettre à l'usage, pendant quelques jours, d'une infusion de feuilles de chicorée sauvage, après quoi, on se purgera une ou deux fois, selon le besoin; immédiatement après,

on boira plusieurs verres par jour d'une infusion d'écorce de citron; on peut aussi, dans ce cas, prendre du café, un peu de vin pur, un demi-gros de confection alkermès, deux cuillerées d'élixir de Garus, & suivre ce que nous indiquons dans la Foiblesse d'Estomac, & sur-tout éviter les alimens indigestes *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

DÉLIRE, s. m. C'est une espece particuliere de dérangement dans les fonctions animales, un égarement de l'esprit, qui fait juger faussement des objets.

Le délire est accompagné de fiévre, ou sans fiévre, on distingue trois sortes de délire; la premiere, qui s'excite par une cause interne, & est différente des idées simples; la seconde, lorsque de ces idées, il suit un jugement; la troisieme est, quand ces idées sont présentées à l'ame, comme plus ou moins agréables ou désagréables, & sont accompagnées d'agitation du corps, de mouvemens plus ou moins violens.

La cause immédiate du délire vient du changement de la disposition du cerveau. Le délire peut donc être produit par tout ce qui peut augmenter ou retarder le cours des liquides dans cette partie; telles sont les passions vives, comme le chagrin, la tristesse, la congestion & l'abondance du sang & des humeurs dans cette partie; par le séjour d'une matiere âcre & caustique, qui irrite les membranes du cerveau, & y cause une nouvelle espece de sensation: c'est particuliérement ce délire qui accompagne les fiévres & les maladies aigues.

Quand le délire vient de l'inflammation du cerveau, ce qui s'annonce par une fiévre violente, un pouls dur & plein, des yeux enflammés, des hémorrhagies, & par l'examen du tempérament du malade, il faut traiter cette maladie comme une véritable inflammation: la saignée au pied plus ou moins répétée, celle de la jugulaire, les lavemens, les boissons abondantes, la diéte, les sangsues, & généralement tout ce qui peut détourner l'humeur de la tête, convient dans cette occasion; tels sont aussi les bains tiédes des pieds, les fomentations émollientes sur la tête, & faire donner au ma-

lade le plus de repos & de tranquillité qu'il eſt poſſible.

Quand le délire eſt occaſionné par une matiere âcre qui ſe porte au cerveau, comme on le voit tous les jours dans les fiévres putrides & dans les fiévres malignes, après les ſaignées multipliées, il faut bien ſe donner de garde d'avoir recours à la ſaignée, qui ne peut qu'augmenter l'engorgement du cerveau, en y attirant plus abondamment la matiere des premieres voies, & en augmentant la foibleſſe & l'épuiſement du malade; il faut, dans ce cas, avoir recours aux purgatifs unis, aux cordiaux legers, aux lavemens, aux emplâtres véſicatoires, que l'on appliquera au cou, aux jambes, & que l'on laiſſera ſuppurer pendant quelques jours. Quand l'épuiſement eſt trop grand, on peut faire mettre les pieds du malade dans de l'eau tiéde, & appliquer ſur l'extérieur de la tête des ſerviettes trempées dans l'eau froide: ce remede eſt ſur-tout efficace, quand le délire eſt occaſionné par une matiere âcre, qui ſéjourne dans ces parties, & qui met les nerfs dans une criſpation, une irritation & une chaleur conſidérable.

Si le délire vient à la ſuite de quelque chagrin violent ou de quelque révolution ſubite de joie ou de peine, il faut pour lors tenter le moins de remedes qu'il eſt poſſible, ſe garantir ſur-tout de la ſaignée, purger de tems en tems le malade, lui preſcrire un régime fort doux, & principalement tâcher de le ramener, en éloignant de ſon eſprit les cauſes de ſon délire: il faut quelquefois avoir recours aux expédiens ſinguliers, comme à la muſique, aux chants, à la danſe, pour ſubſtituer de nouvelles idées plus fortes; il faut avoir ſoin d'oppoſer toujours des affections contraires à celles qui ſont dominantes.

DEMANGEAISON, ſ. f. ſenſation déſagréable dans quelque partie extérieure du corps, qui nous oblige de grater, pour la faire ceſſer.

Il paroît que la demangeaiſon conſiſte dans une irritation des mammelons nerveux; c'eſt une lymphe âcre qui ſe verſe ſur ces parties, qui les irrite, & produit les douleurs que nous éprouvons dans les différentes parties du corps.

Les remedes qui conviennent dans les demangeaisons, sont ceux que nous avons décrits dans les articles ÂCRETÉ, ACRIMONIE, BOUILLONNEMENT DES HUMEURS, AGITATIONS, &c. qui consistent dans la saignée, les délayans, la diéte, les purgations & le grand usage des boissons aqueuses. A l'égard des remedes extérieurs, on recommande l'onguent que nous avons décrit dans l'article Dartre. *Voyez* DARTRE. On peut aussi se servir du mucilage que l'on retire de l'écorce moyenne du tilleul. On recommande aussi l'onguent de céruse uni aux fleurs de soufre : quand les demangeaisons sont douloureuses, on se sert du jus de citron & des fleurs de soufre mêlés ensemble. Les demangeaisons occasionnées par les engelures, se guérissent avec de l'esprit-de-vin ou de l'esprit-de-sel pur, dont on se frote les mains. Dans la demangeaison des paupieres, on se sert du collyre suivant :

Prenez, *Des Eaux d'Euphraise.*
De Fenouil, de chaque une once.
De la Tuthie préparée, dix-huit grains.
Du Vitriol blanc, un demi-gros.

Mêlez le tout pour un collyre, dont on laissera tomber quelques gouttes dans l'œil, deux ou trois fois le jour.

Il y a une espece de demangeaison occasionnée par l'attouchement des insectes, comme les chenilles, ou par la piquure, comme les cousins, ou par le frotement de l'ortie : il ne faut, pour en être soulagé, que laver la partie plusieurs fois, avec un peu d'eau de Luce ; ou, quand on n'a pas de cette liqueur, on se sert de l'esprit-de-vin.

Quand tous les remedes que nous avons indiqués ne suffisent pas pour détruire les demangeaisons qui sont occasionnées par quelque froid qui aura supprimé la transpiration, & qui retient l'humeur âcre qui les cause, il faut faire usage de la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Patience sauvage, une once.*
De Squine coupée par tranches.
De Sarcepareille, de chacune trois gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine.

Passez la liqueur, & coupez-la avec une décoction d'orge. On prendra trois ou quatre verres par jour de cette boisson, pourvu que le malade ne soit ni trop maigre, ni trop sec, ni trop échauffé.

On conseille, dans les demangeaisons, l'ail pilé avec la graisse de porc, en maniere d'onguent, auxquels on ajoûte de la racine d'aunée pulvérisée. On fait aussi beaucoup de cas d'un liniment composé avec le suc de fumeterre & de patience, un peu de bon vinaigre & un peu de miel: il en est de même de l'onguent fait avec le suc de la grande scrophulaire, cueillie au mois de Mai, & incorporée avec de la cire & de l'huile. On peut essayer tous ces remedes & choisir celui qui convient le mieux.

DÉMENCE, s. f. perte de raison & de mémoire, sans siévre & sans fureur, comme il arrive aux vieillards décrépits.

Cette maladie provient de l'obstruction des vaisseaux du cerveau, qui charrient les esprits animaux dans les nerfs. Cette maladie est incurable, sur-tout lorsqu'elle vient de vieillesse. Quand elle se déclare dans la jeunesse, elle exige le même traitement, à-peu-près, que la folie. *Voyez* FOLIE.

DENT. *Voyez* MAUX DE DENTS, & DENTITION.

DENTITION, s. f. C'est la sortie naturelle des dents, qui se fait depuis le moment de la naissance, jusqu'à l'adolescence.

Les dents ne sortent des gencives où elles sont renfermées, que vers le sixieme, le septieme ou le huitieme mois, quelquefois cependant plutôt ou plus tard: les dents canines sortent les premieres; ensuite viennent les incisives, & enfin les molaires.

On observe communément que les dents sortent successivement, dans l'espace de deux années. Environ à sept ans, il vient d'autres dents à la place des premieres; & à vingt-un ans environ, on voit paroître les deux dernieres dents molaires, que l'on appelle

dents de sagesse : quelquefois ces dents ne viennent que dans un âge beaucoup plus avancé.

Les signes qui annoncent l'éruption des dents, sont la chaleur contre nature de la bouche, la demangeaison, l'enflure & la douleur des gencives, l'écoulement abondant de salive : quelquefois même, quand les dents sont grosses, & que les gencives sont d'un tissu plus ferme, les accidens qui s'ensuivent sont encore plus violens ; il survient des inflammations à la bouche, des insomnies, des inquiétudes, des coliques, de la fiévre, un flux de ventre, avec des déjections verdâtres & des convulsions.

Dès qu'il est bien constaté par les différens accidens que nous venons de rapporter, que ce sont les dents qui causent tous ces désordres, on doit d'abord presser le bord des gencives avec le doigt, faire mâcher aux enfans du mucilage de psyllium, de la pulpe de racine de guimauve, de la moëlle de veau ; du cerveau de liévre, pour ramollir les gencives. Lorsque les dents font enfler considérablement les gencives, & y causent des douleurs violentes, il faut avoir recours au bistouri qui, en faisant cesser le tiraillement des fibres, emporte souvent le mal, comme par enchantement.

Si la dentition est accompagnée de convulsions, il faut la combattre avec tous les remedes que nous avons prescrits dans les convulsions, que l'on doit cependant donner à plus petite dose ; telle est, par exemple, la poudre de Guttete, à douze grains, dans deux gros de syrop de pavot blanc ; ou, si l'on aime mieux, on fera prendre à l'enfant vingt-quatre grains de poudre de la Comtesse, délayés dans un petit verre d'eau, dans laquelle on ajoûtera vingt gouttes d'esprit de corne-de-cerf. On ne doit point négliger de donner des lavemens, pour diminuer les tranchées : on peut même avoir recours à la saignée, si les enfans ont passé l'âge de six ans, qu'il soient d'un bon tempérament, & que les douleurs soient fort vives.

Les enfans ne sont pas les seuls qui soient sujets aux maux de dents ; les adultes en sont tous les jours cruellement tourmentés. Quand la dent est totalement gâtée,

le meilleur parti à prendre eſt de la faire arracher ou du moins plomber. On peut faire uſage, dans la violence de la douleur, d'un peu de coton trempé dans un demi-ſcrupule d'huile bézoardique que nous allons décrire, mêlée avec des huiles eſſentielles de cannelle, de girofle & de gayac, de chacune deux gouttes; on introduit ce coton dans la dent creuſe qui fait mal.

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, une once.*
Un peu de Racine d'Orcanette en poudre.

Ajoûtez-y,
Deux gros de Camphre.
Deux ſcrupules d'Huile eſſentielle de Citron.

Gardez cette huile pour le beſoin.

Quand les remedes que nous venons d'indiquer ne réuſſiſſent point, on peut avoir recours à l'emplâtre qui ſuit:

Prenez un emplâtre de maſtic, de la largeur d'une piéce de vingt-quatre ſols; placez-y au milieu deux grains d'opium, & quatre gouttes d'huile de ſuccin. Cet emplâtre s'applique ſur les temples, dans les maux de dents violens.

Malgré les effets de ces remedes, dans l'intervalle des douleurs, il faut laver la bouche avec une décoction de racine d'ellébore noir dans du vin; on peut faire uſage auſſi de la perſicaire broyée & appliquée ſur la dent, juſqu'à ce qu'on en reſſente la chaleur. La racine de pyretre macérée dans le vinaigre, & la décoction de ſabine dans la bière, que l'on remue pendant quelque tems dans la bouche, produiſent auſſi de bons effets.

Quand la douleur ou le frottement occaſionné par les inſtrumens, dont on peut s'être ſervi dans les maux de dents, les ont ébranlées, on peut, pour les raffermir, mâcher un morceau de racine de mouron à fleur violette, & laver ſa bouche avec une décoction d'une poignée d'argentine, dans un demi-ſetier de vinaigre.

DÉPILATOIRE, ſ. m. remede qui fait tomber le poil.

Comme les poils forment très-ſouvent une incommodité & un déſagrément ſur quelque partie du corps, on cherche les moyens de s'en délivrer; on ſe ſert, pour cet

cet effet, des remedes gluans; mais ils font beaucoup de mal & agiſſent de la même façon que font les pinces: il vaut beaucoup mieux avoir recours aux remedes qui attaquent le poils, qui les détruiſent en ménageant la peau; tels ſont les ſuivans:

Prenez, *De la Gomme de Lierre, une once.*
De l'Orpiment.
Des Œufs de Fourmis.
De la Gomme Arabique, de chaque un gros.

Réduiſez le tout en poudre, & faites-en un liniment avec ſuffiſante quantité de vinaigre.

Ambroiſe Paré donne la compoſition ſuivante, comme un fort bon dépilatoire:

Prenez, *De la Chaux vive, trois onces.*
De l'Orpiment, une once.

Faites diſſoudre la chaux dans l'eau, & mêlez le tout enſemble. Il eſt bon d'obſerver que ce remede brûle la partie, quand on l'y laiſſe trop long-tems: il faut, quand on l'a appliqué, grater avec le doigt, pour voir ſi le poil ſe détache, & auſſi-tôt jetter beaucoup d'eau deſſus & l'eſſuyer.

Ce dépilatoire, comme l'on voit, demande beaucoup de ménagement & de circonſpection dans l'uſage qu'on en peut faire; voici celui dont ſe ſervent nos baigneurs dans les bains de propreté.

Sur huit onces de chaux vive, mettez une once d'orpiment: après avoir réduit ces deux matieres en une poudre très-fine, vous les mêlerez bien exactement; puis vous les paſſerez par un tamis, ayant grand ſoin de ne pas reſpirer cette pouſſiere. On conſervera cette poudre dans une bouteille bien bouchée. Quand on en voudra faire uſage, on y mêlera un huitieme de farine de ſeigle; on verſera enſuite ſur le tout un peu d'eau tiéde, & l'on en formera une pâte que l'on appliquera ſur les endroits dont on veut faire tomber le poil: on laiſſe cette pâte quelques minutes, en l'humectant, de peur qu'elle ne ſe ſéche; & auſſi-tôt que la pâte s'en va avec le poil, il faut jetter de l'eau ſur la partie; car, par un plus long ſéjour, cette pâte endommageroit la peau.

DÉPOT, s. m. amas d'humeur qui se jette sur quelque partie, & qui y forme des tumeurs, des abcès. *Voyez* ABCÈS, APOSTÈME, TUMEUR, MÉTASTASE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

DESCENTE, s. f. C'est une tumeur formée par la sortie de quelque partie du bas-ventre, comme les intestins, l'épiploon, &c.

Cette tumeur arrive, soit au nombril, soit dans l'aine, au sortir des anneaux, soit entre les muscles droits relâchés, soit enfin à l'arcade des vaisseaux cruraux. Lorsque la descente est dans les aines, on l'appelle *Bubonocèle;* au nombril, *Exomphale;* dans toute autre partie du bas-ventre, *Hernie ventrale.* Voyez le Dictionnaire de Chirurgie, article HERNIES.

DÉTORSE *ou* ENTORSE, s. f. *Voyez* ENTORSE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

DÉVOIEMENT, s. m. *Voyez* DIARRHÉE.

DIABÈTES, s. m. C'est un écoulement surnaturel d'urine, qui est accompagné de dépérissement & de consomption.

On distingue le diabètes de l'incontinence d'urine, parce que dans celle-ci le flux est continuel.

Cette maladie peut être causée par le relâchement des reins & des conduits urinaires, ou par une trop grande dissolution du sang, qui se tourne en eau.

Les causes qui disposent à cette maladie, sont la boisson trop copieuse d'eau, de bière, de cidre, le trop grand usage du vin, du café, & principalement du thé, les maladies longues, les veilles immodérées, & le trop grand usage des liqueurs spiritueuses.

Les symptomes, qui accompagnent le diabètes, sont ordinairement une très-grande soif, une chaleur ardente dans la poitrine, l'abbatement des forces: il produit même quelquefois la fièvre hectique; si on n'y apporte pas remede promptement, les malades périssent par la consomption.

Le traitement de cette maladie est de deux sortes: il consiste, d'un côté, à raffermir les vaisseaux des reins qui sont relâchés; de l'autre, à prescrire des remedes propres à donner de la consistance au sang & aux humeurs.

Il faut commencer par mettre le malade à l'usage d'une forte décoction d'orge, dont on mettra une demi-poignée dans une pinte d'eau, en y ajoûtant un gros de cachou; on prescrira en même tems les bouillons suivans:

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*
Sept ou huit Limaçons bien lavés,
& que l'on aura fait écumer dans de l'eau bouillante.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pendant une heure & demie.

Ajoûtez-y
De Racine de grande Consoude, une once.
Des Feuilles d'Ortie blanche.
De Mille-feuille, de chaque une pincée.

Laissez bouillir le tout, pendant une demi-heure encore.

Passez ce bouillon, pour en prendre trois par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre. On continuera ce bouillon pendant sept à huit jours.

Immédiatément après l'usage de ce bouillon, on fera prendre au malade le looch décrit dans l'article Crachement de Sang. *Voyez* CRACHEMENT DE SANG.

On observera en même tems de lui prescrire, trois fois par jour, quinze grains d'yeux d'écrevisses, & vingt-quatre grains de cachou unis ensemble.

Si ses forces le permettent, on le purgera le plus doucement qu'il sera possible de le faire; après quoi, on le mettra à l'usage du lait, pour toute nourriture, qu'on aura soin de lui couper, les premiers jours, avec un tiers d'eau de chaux seconde.

Il continuera l'usage du lait, pendant huit ou dix jours; après quoi, on le purgera, & on lui fera prendre, quatre fois par jour, les bols décrits à l'article Crachement de Sang. *Voyez* CRACHEMENT DE SANG.

Au reste, le malade doit s'abstenir de boire, le plus qu'il est possible; le peu de boisson qui lui est nécessaire, doit être du vin pur, qui soit très-vieux. Les alimens dont il use, doivent être secs: on doit éviter le froid, rester au lit long-tems, & faire de l'exercice.

On se sert, avec succès, d'une flanelle trempée dans l'oxycrat, que l'on applique sur la partie, & que l'on renouvelle plusieurs fois par jour.

DIARRHÉE, s. f. flux de ventre, qui signifie en général toutes sortes de déjections de matieres liquides, plus fréquentes que dans l'état naturel.

On distingue la diarrhée ou le dévoiement simple de la dyssenterie, en ce que dans celle-ci on rend des matieres muqueuses, accompagnées de sang & de tranchées; ce qui n'arriveroit point dans la diarrhée. Dans l'affection cœliaque, on rend le chyle dans les excrémens; cela suffit, pour la distinguer du cours de ventre ordinaire. La lienterie est un flux dans lequel on rend les alimens, sans être presque digérés. Le flux hépatique diffère de la diarrhée par la quantité des matieres que l'on rend, qui sont sanguinolentes, & qui ressemblent à des lavures de chair. Le flux de ventre consiste dans des déjections liquides, mais qui ont éprouvé l'action de l'estomac.

Les causes du cours de ventre viennent de l'irritation des intestins, occasionnée par l'âcreté de la bile & des sucs qui se répandent dans l'estomac: les causes éloignées sont des alimens indigestes, le trop grand usage des liqueurs spiritueuses, l'air froid qui supprime la transpiration, les veilles immodérées, les purgatifs violens, & généralement tout ce qui peut enflammer le sang & détourner les matieres âcres qui s'en exhalent, & les faire porter vers les intestins.

Le point essentiel, dans le traitement de cette maladie, consiste à sçavoir si l'on doit l'arrêter ou le laisser subsister; quand on arrête mal-à-propos le cours de ventre, il peut survenir des maux cent fois plus grands: en général, quand la diarrhée est ancienne, qu'elle est accompagnée d'une foiblesse considérable, on court beaucoup moins de risque d'en arrêter les progrès; mais, quand elle est récente, & qu'elle se déclare avec abondance, il faut bien se donner de garde d'en enchaîner le cours.

Le premier soin que l'on doit prendre dans la diarrhée, c'est de suspendre tous les alimens solides, & d

s'en tenir à la soupe & aux bouillons ; après quoi, on fera usage de la décoction suivante, qui adoucit, calme les tranchées, & arrête doucement les évacuations.

Prenez, *De la Raclure de Corne-de-Cerf, une once.*
De la Mie de Pain blanc bien écrasée, deux onces.
De la Racine de grande Consoude lavée, une demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, que vous réduirez à moitié ; passez la liqueur, pour boisson ordinaire, legérement dégourdie.

Quand on aura fait usage de cette boisson, pendant quelques jours, on pourra y ajoûter

Une once & demie de Syrop de Coings.

Immédiatement après cette boisson, on purgera le malade, avec une médecine douce ordinaire, en observant de lui faire prendre, le soir qu'il aura pris sa médecine, un demi-gros de diascordium, en se couchant.

Si, malgré ces précautions, le dévoiement subsistoit toujours, on feroit prendre au malade le lavement suivant :

Prenez, *Des Racines de Guimauve, une once.*
Des Feuilles de Pariétaire.
De Bouillon-blanc, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau ; ajoûtez-y deux onces de bonne huile : on répétera ce lavement plusieurs fois par jour.

On repurgera ensuite le malade, comme ci-dessus, en lui faisant prendre la potion qui suit :

Prenez, *Des Eaux distillées de Plantain, deux onces.*
Du Bol d'Arménie, deux gros.
Du Diascordium, un gros.
Du Syrop de Coings, une once,

pour une potion à prendre par cuillerée, d'heure en heure.

Le lendemain, on purgera le malade, avec la potion suivante :

Prenez, *Un verre de décoction de Feuilles de Plantain.*

Faites-y fondre

De la Manne, une once & demie.

Passez la liqueur par un linge, dissolvez-y

Du Catholicon double.

Du Syrop Magistral, de chaque une demi-once,

pour prendre tiéde, le matin à jeun.

Quand on aura suivi la méthode que nous venons d'indiquer, on travaillera à remédier à la foiblesse d'estomac, en employant les remedes qui sont indiqués dans cet article. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Tous ces remedes conviennent dans les diarrhées récentes, qui suivent l'indigestion, & qui viennent de l'excès d'alimens solides ou liquides; mais si le dévoiement est ancien, qu'il ne soit accompagné que de déjections aqueuses, pour lors, après avoir purgé le malade comme ci-dessus, on lui prescrira la tisane suivante:

Prenez, *De Racine de Guimauve, une once.*

De Riz, une demi-poignée.

D'écorce de Sima rouba, une demi-once.

Faites boullir le tout dans trois demi-setiers d'eau; pour réduire à chopine; le malade prendra de cette boisson quatre verres par jour, de trois heures en trois heures, en observant, de jour en jour, d'augmenter la dose du sima rouba, & de suivre exactement les remedes & le régime tracés dans l'article Foiblesse d'Estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Il y a des diarrhées qui surviennent tout d'un coup, sans aucune cause apparente, & sans avoir fait aucun excès; telles sont celles qui sont produites par un froid subit, comme il arrive la nuit, lorsqu'on se trouve découvert, ou le jour, quand on a été exposé à la pluie, à la neige ou à quelques vents froids: il faut, dans ce cas, avoir recours aux remedes propres à favoriser la transpiration, se couvrir la nuit plus qu'à l'ordinaire, & prendre, en se couchant, un verre de vin & d'eau, dans

lequel on fera fondre un peu de sucre, & on y ajoûtera un peu de muscade & un peu de canelle, en le faisant chauffer au bain-marie.

On peut aussi faire usage, en pareil cas, d'une infusion de fleurs de coquelicot délayée avec un jaune d'œuf, dans laquelle on met un peu de sucre & une demi-once d'eau de canelle simple; on prend cette boisson, le soir en se couchant, la plus chaude qu'il est possible.

Nonobstant ces remedes, il faut suivre un régime exact, pendant quelques jours, & se purger, comme ci-dessus.

Si le dévoiement étoit accompagné de fiévre, de tranchée vive, de douleur d'estomac, de soif & de chaleur, il ne faudroit pas faire usage de ces derniers remedes, mais simplement avoir recours au traitement que nous avons indiqué ci-dessus, qui consisteroit dans les saignées, les délayans, les lavemens & la tisanne de mie de pain & de corne-de-cerf.

DIÉTE, s. f. signifie en général une maniere de se servir, avec ordre, de tout ce qui est nécessaire pour la vie animale, soit en santé, soit en maladie.

Ainsi la diéte regarde non-seulement l'usage des alimens & des boissons, mais encore celui de l'air dans lequel on doit vivre, de la situation des lieux; du climat, des saisons, &c.

La diéte, dans le sens usité, signifie particuliérement le régime qu'on prescrit aux malades, par rapport à la nourriture. *Voyez* RÉGIME.

On entend aussi très-communément par la diéte, l'abstinence que l'on garde, en ne prenant pas, ou ne prenant que peu de nourriture. *Voyez* ABSTINENCE & ALIMENS.

DISLOCATION, s. f. se dit d'un os sorti de sa jointure par quelqu'effort; on l'appelle *Luxation Voyez* LUXATION, & le Dictionnaire de Chirurgie.

DISSOLUTION, s. f. se dit en parlant des humeurs dont les parties intégrantes se séparent les unes des autres, se résolvent en un liquide plus atténué, soit par l'action naturelle des organes qui constituent la vie, soit

par l'action contre nature des solides contre les liquides: ainsi la fiévre, par son activité, décompose le sang, le dissout; les exercices violens, les passions vives en font à-peu-près de même. Les maladies longues, comme le scorbut, la vérole, produisent le même effet.

Pour remédier à cet état, il faut remonter à la cause qui l'a produit; si ce sont les exercices ou les passions, il faut observer un régime plus doux & plus tranquille. *Voyez* RÉGIME. Si la fiévre en est la cause, il faut chercher à la détruire. *Voyez* FIEVRE, HYDROPISIE, JAUNISSE, PULMONIE, SCORBUT, VÉROLE, &c.

Voici une émulsion dont on peut faire usage, pour éviter la dissolution des humeurs.

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, un gros & demi*

Quatre Amandes douces pelées dans l'eau chaude.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en versant doucement dessus, un grand verre d'infusion d'une pincée de véronique mâle, & d'une demi-pincée de lierre terrestre ou de fleurs de tussilage.

Passez la liqueur; & ajoûtez-y

Six gros de Syrop de Violette,

pour prendre en deux doses, le matin à jeun, ce qu'on peut répéter le soir, en se couchant; il faut continuer ce remede, pendant quinze jours: il est préférable à l'usage du lait, dans bien des occasions, comme dans les malades qui ont l'estomac assez bon; mais, dans ceux qui ont ce viscere affoibli, il vaut mieux avoir recours au lait, que l'on peut couper avec partie égale d'eau de chaux seconde: au reste, on peut suivre le traitement que nous avons indiqué dans l'article Diabètes. *Voyez* DIABÈTES, MALADIES DE LA LYMPHE.

DISTORSION, s. f. se dit de la bouche, lorsque cette partie du visage & celles qui l'avoisinent sont tirées de côté.

On reconnoît la distorsion de la bouche à la figure viciée du visage, de maniere que l'angle des lévres est portée en haut ou en bas, ou transversalement hors de sa situation ordinaire.

La distorsion de la bouche, lorsque cette partie est affectée des deux côtés, est ordinairement occasionnée par le spasme & la convulsion des muscles qui servent à mouvoir les lévres dans l'action du rire naturel.

La distorsion de la bouche, qui n'a lieu que d'un côté, peut provenir de deux causes bien différentes, sçavoir, de convulsion & de paralysie. Quand les deux côtés sont affectés à la fois, cet état est convulsif, comme nous l'avons dit : le même effet arrive, si l'un des deux côtés de la bouche est relâché par quelque cause que ce soit : pour lors, le côté antagoniste tire la bouche, pendant que le muscle paralysé se laisse allonger.

La cure de cette maladie doit être différente, selon la differente cause qui l'a produite ; ainsi on doit employer les médicamens anti-spasmodiques, & suivre le traitement indiqué dans les convulsions, quand la distorsion de la bouche est convulsive. *Voyez* CONVULSION, SPASME. Quand, au contraire, cette maladie n'affecte qu'un côté, & qu'elle vient du relâchement d'une des parties de la bouche, il faut se servir des remedes indiqués dans l'article Paralysie. *Voyez* PARALYSIE. Tels sont les saignées au bras & au pied, les bains, les bouillons de vipere, les eaux de Balaruc, de Brissac, &c. On peut, dans ce cas, avoir recours à un bandage, en forme de chevrette, pour réduire le visage à la forme naturelle, & l'y retenir, pendant qu'on travaille à corriger le vice dominant, qui a produit la distorsion.

DOULEUR, s. f. se dit d'un sentiment désagréable que l'on ressent dans différentes parties du corps.

La cause immédiate de la douleur est l'irritation & l'agacement des nerfs ; car ce sont les nerfs qui sont les seuls instrumens du sentiment.

Les causes éloignées sont toutes les choses qui peuvent occasionner cette irritation dans les nerfs. Ces causes sont extérieures ou intérieures. On range, parmi les premieres, un coup, une chute, une solution de continuité. Les causes intérieures dépendent de la nature & de la quantité des liquides, qui peuvent être ou trop abondans, & par-là distendre les vaisseaux & occasion-

ner un sentiment douloureux, ou qui peuvent être trop âcres, & piquer & irriter les nerfs. On peut aussi rapporter à ces causes les poisons, les purgatifs violens, & généralement tout ce qui peut mettre les nerfs en action.

On établit ordinairement quatre especes de douleur; sçavoir, la tensive, la gravative, la pulsative & la pongitive.

On appelle douleur tensive, celle qui est accompagnée d'un sentiment de distension dans la partie souffrante; tel est l'effet de la torture que l'on fait souffrir aux criminels, lorsqu'on les suspend par les bras, & qu'on tire violemment leurs membres.

La douleur gravative est accompagnée d'un sentiment de pesanteur, qui occasionne la distention des fibres de la partie souffrante; tel est l'effet du fœtus dans le ventre de sa mere; de l'eau dans le ventre ou dans la poitrine.

La douleur pulsative est produite par une distension des nerfs, qui répond à la pulsation des arteres; telles sont les douleurs qu'on éprouve quelquefois dans les doigts, dans la peau, dans les oreilles.

La douleur pongitive est accompagnée d'un sentiment aigu, comme d'un corps qui pénetre la partie souffrante; telle est la douleur qu'on éprouve, lorsqu'on s'est piqué, avec quelqu'instrument pointu, ou qu'on éprouve l'action de quelque matiere âcre.

La douleur est un sentiment si évident, qu'il ne faut pas beaucoup de signes pour la reconnoître.

Le traitement de la douleur varie, selon la cause qui la produit; quand la douleur est occasionnée par la distension des fibres, il faut d'abord éloigner la cause qui les tient distendues, & avoir recours en même tems aux saignées, aux lavemens, aux humectans, aux cataplasmes, aux fomentations, à la vapeur de l'eau tiéde, aux bains, en un mot, à tous les remedes qui peuvent produire le relâchement des parties solides. *Voyez* INFLAMMATION.

Lorsque la douleur provient d'une matiere amassée, qui forme un poids dans la partie, il faut donner issuë à

cette matiere, soit par les selles, soit par les urines, soit par les sueurs, pour lors on auroit recours aux lavemens, aux boissons chaudes, farineuses & propres à pousser la peau. Si cette douleur provient d'un corps étranger, qui distend ou irrite les nerfs, il faut tâcher d'en faire l'extraction, comme dans la grossesse, dans la pierre & dans les abcès.

Si la douleur est pulsative, elle exige à-peu-près le même traitement que la douleur tensive.

Enfin, quand la douleur est pongitive, il faut employer généralement tous les remedes qui peuvent empâter les matieres âcres qui irritent les nerfs; tels sont les huileux, le lait, la gomme adraganth, les bouillons de mou de veau, l'eau de poulet, la décoction de fraise de veau, & généralement tout ce qui peut adoucir les âcretés, & en fixer l'action: on se sert aussi, dans ce cas, des absorbans, comme les yeux d'écrevisses, les écailles d'huitres préparées, qui se chargent des parties âcres, & en émoussent l'action.

Il est assez difficile de donner une méthode curative particuliere dans la douleur, parce qu'elle se trouve presque toujours compliquée avec d'autres maladies que nous avons traitées, chacune en particulier.

Quand la douleur ne reconnoît point pour cause l'engorgement du sang ni des humeurs, qu'elle est subite & très-violente, le remede qui est dans ce cas le plus efficace, c'est l'opium; on pourroit prescrire un grain de laudanum ou la potion suivante:

Prenez, *Des Eaux de Pourpier.*
De Laitue, de chaque deux onces.
De Laudanum liquide, quinze gouttes.
De Syrop Diacode, une demi-once,
pour prendre en deux doses, à une heure de distance l'une de l'autre.

Il est bon d'observer que l'opium, qui est un des remedes les plus efficaces que l'on connoisse dans la douleur, n'en détruit point la cause: il ne fait simplement qu'en éloigner l'effet, en rendant les nerfs insensibles; c'est pourquoi, après avoir remédié à la douleur, on doit travailler à en détruire la cause.

Quand la douleur eſt d'habitude, & qu'elle vient d'une cauſe incurable, comme d'un cancer, d'une carie dans les os, il faut ſe contenter pour lors d'avoir recours à l'opium, parce que c'eſt le ſeul remède qui puiſſe donner du calme aux malades; mais il faut remarquer qu'on s'habitue inſenſiblement à l'uſage de ce remede, & qu'à la fin il ne produit plus les mêmes effets, à moins qu'on n'en augmente la doſe: auſſi voit-on de ces ſortes de perſonnes, condamnées à des douleurs mortelles, prendre juſqu'à trente & quarante grains d'opium à la fois; au reſte, il eſt eſſentiel de ſe ſervir de l opium avec tout le ménagement poſſible.

Il eſt bien naturel, quand la douleur eſt ſupportable, d'avoir recours aux ſaignées & aux délayans, parce qu'on met le corps dans un état preſqu'inſenſible, en courant beaucoup moins de riſque; néanmoins les douleurs ſont quelquefois ſi violentes, que l'on n'a pas le tems de recourir à ces ſortes de remedes: c'eſt-là le cas où l'on doit faire uſage de l'opium. *Voyez* OPIUM.

DRACUNCULES, ſ. m. *ou* CRINONS. Ce ſont des petits vers capillaires qui s'engendrent ſous la peau, & qui cauſent une grande demangeaiſon. Ils ont environ deux lignes de l'ongueur. On a remarqué, par le microſcope, qu'ils ſont d'une couleur cendrée. Ils ont deux longues cornes ſur la tête, deux gros yeux longs, avec une queue longue, terminée par une touffe de pluſieurs poils: ils paroiſſent velus par les côtés; il eſt difficile de les tirer entiers, en frotant le corps du malade.

Cette maladie eſt fort rare, & fort peu connue en France; elle ſe déclare par une petite puſtule qui s'éleve dans les différentes parties du corps, qui, en groſſiſſant, forme une eſpece d'ampoule; quand on la perce, il en ſort une humeur rouge & noirâtre: ſouvent on ſent ſous la peau une eſpece de mouvement vermiculaire, comme celui d'un ver qui ſe remue. On reſſent à la partie où ſe fait l'éruption, ſelon qu'elle eſt plus ou moins ſenſible, une douleur plus ou moins vive, ſelon que le ver eſt plus ou moins actif; néanmoins on y éprouve toujours le caractere de l'inflammation accompagnée d'un peu de fiévre dans le moment de l'éruption.

Cette maladie a son siége ordinairement à la cuisse, dans les mains & sur les flancs. Les enfans sont sujets à cette vermine; ils en deviennent hectiques, malgré la bonne nourriture qu'ils prennent; les personnes plus âgées en sont aussi quelquefois attaquées.

Les causes de ces productions vermineuses sont difficiles à connoître. On prétend qu'elles viennent d'une espece de corruption dans le sang, occasionnée par les alimens de mauvaise qualité, tels que sont tous les fruits, & par la chaleur & la nature du climat.

Pour se préserver de cet accident, c'est de ne point habiter les climats dans lesquels il est commun, parce qu'il y a dans l'air des causes qui étendent sur tous les hommes qui habitent le même pays les mêmes especes de maladies. Le second moyen pour s'en préserver, c'est d'éviter tous les fruits; tous les alimens cruds & indigestes qui peuvent engendrer un mauvais chyle.

Voici comme on s'y prend, pour guérir les enfans atteints de cette sorte de maladie: on les baigne & on les lave dans de l'eau chaude; après ce bain, on leur frote le dos, les épaules & les bras, avec de la farine détrempée dans du vinaigre ou du miel; aussi-tôt il paroît sur la peau des petits tubercules semblables à des graines de pavot; on les racle, dès qu'ils paroissent, & on les tire adroitement avec des pinces, autrement ils rentreroient sous la peau: on réitere l'opération, jusqu'à ce qu'on n'en apperçoive plus; car, à chaque fois qu'on frote & qu'on racle, le nombre de ces tubercules diminue.

Quand ce sont des adultes qui sont attaqués de cette maladie, il est bon de faire précéder une saignée & une purgation, de continuer long-tems les bains tiédes, d'appliquer des fomentations émollientes & des cataplasmes relâchans sur la partie affectée; pour lors on fait ce que nous avons indiqué ci-dessus, en observant, quand le ver est long, de le tirer doucement, & de faire des legeres frictions, du côté de la sortie, pour le pousser legérement du côté que l'on veut le tirer; si, par malheur, il vient à se rompre, il faut lui donner une nouvelle ouverture, & le faire sortir en entier. On

recommande une dissolution de quatre grains de sublimé corrosif dans une pinte distillée d'eau de sureau : on en frotera la partie comme ci-dessus ; & quand le ver se présente, on l'en frote également : on prétend que cela le fait périr, & qu'on vient après plus aisément à bout de faire son extraction.

DRAGON *ou* DRAGONEAU, s. m. espece de corde polypeuse, longue, blanchâtre, semblable à un ver ou à un petit serpent, renfermé dans une veine sous la peau des bras, des jambes, des côtés, & qui fait élever une tumeur phlegmoneuse, que l'on fait aboutir avec des cataplasmes, & par laquelle l'on tire doucement cette corde, en la roulant sur un petit morceau de bois, à mesure qu'on en fait l'extraction. Cette maladie étoit commune à Médine, ville d'Arabie ; c'est pourquoi on l'appelle *veine de Médine*.

DRAPEAU, s. m. maladie des yeux. C'est une espece d'excroissance variqueuse sur l'œil, entrelacée de veine, & d'arteres, gonflée d'un sang épais, & accompagnée d'inflammation, d'ulcération, de douleur & de demangeaison.

Ce mal provient ordinairement d'inflammation sur les yeux, de quelqu'épanchement de sang entre les membranes du blanc de l'œil, d'un ulcere ou d'autre semblable maladie, qui, par la rupture des vaisseaux sanguins, ont donné occasion au sang de s'y amasser insensiblement.

Si le mal n'est point ancien, on le traitera, comme l'Ongle ordinaire, c'est-à-dire, en en faisant l'extirpation. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie. Mais, quand il est accompagné de cuisson, de demangeaison incommode, d'inflammation, de croûtes, d'ulceres, que le malade ressent de grandes douleurs à l'œil, & qu'il ne peut souffrir le jour, il vaut mieux alors ne point entreprendre l'opération, & se contenter de saigner le malade, de lui faire prendre des lavemens, de le mettre à l'usage des bouillons rafraîchissans, tels que ceux que nous avons décrits dans les articles ÂCRETÉ, AGITATIONS, &c; le purger au bout de quelque tems, & lui faire faire usage du collyre suivant,

Prenez, *De l'Eau de Plantain, deux ontes.*
De la Poudre de Tuthie préparée, vingt grains.
De Sel de Saturne, douze grains.
D'Esprit de Vitriol, quinze gouttes.

Mettez le tout pour un collyre que l'on fera tiédir, & dont on baſſinera les yeux trois ou quatre fois le jour, en en laiſſant tomber quelques gouttes dans l'œil.

Quand on a appaiſé tous les ſymptomes les plus preſſans, & qu'on a rendu le calme au malade, le plus sûr parti eſt d'extirper la tumeur. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

DURILLON, ſ. m. calloſité ſaillante de la peau, qui a été preſſée, foulée, endurcie par un exercice fréquent ou violent.

Les durillons viennent en pluſieurs endroits du corps, ſur-tout ſous la plante des pieds, à la paume & aux doigts de la main; ce qui les diſtingue des cors qui naiſſent ſur les doigts des pieds & entre les orteils.

Les durillons ſont d'une même nature, ont une même cauſe, & par conſéquent exigent les mêmes remedes que les cors aux pieds. *Voyez* CORS.

DYSPEPSIE, ſ. f. difficulté de digérer; c'eſt la même choſe que la foibleſſe d'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

DYSPNÉE, ſ. f. difficulté de reſpirer.

On en diſtingue de trois degrés: le premier eſt la dyſpnée proprement dite, qu'on appelle autrement *courte-haleine*, c'eſt-à-dire, une reſpiration difficile & fréquente, ſemblable à celle qui ſurvient, lorſqu'on fait quelqu'exercice violent.

Le ſecond degré eſt l'aſthme, qui eſt une plus grande difficulté de reſpirer, accompagnée de ronflement & de ſiflement ſans fiévre.

Le troiſieme s'appelle *orthopnée;* c'eſt la difficulté de reſpirer la plus violente. Les malades ne peuvent demeurer couchés: ils ſont obligés de ſe tenir debout ou aſſis, pour pouvoir reſpirer.

Ces trois états ne ſont que des modifications de l'aſthme, & exigent les mêmes remedes. *Voyez* ASTHME.

Il y a une autre difficulté de reſpirer, qui eſt un ſymptome de maladie, comme de la pleuréſie, de l'eſquinancie, de l'hydropiſie du bas-ventre & de la poitrine, de l'apoplexie, &c. On la guérit, en portant remede à la maladie qui en eſt la cauſe.

DYSSENTERIE, ſ. f. maladie qui eſt accompagnée de fréquentes envies d'aller à la ſelle, de tranchées, de téneſme, avec de violens efforts, ſans aucune déjection, ou avec une matiere glaireuſe & ſanglante.

Cette maladie eſt aiſée à reconnoître par les caracteres que nous venons d'en donner: on peut voir en quoi elle diffère du choléra-morbus & de la diarrhée. *Voyez* CHOLÉRA-MORBUS & DIARRHÉE.

La dyſſenterie s'annonce ordinairement par un friſſon qui eſt ſuivi de chaleur; on commence enſuite à reſſentir des tranchées dans les boyaux: les déjections ſont glaireuſes; les malades ſouffrent beaucoup en allant à la ſelle: les matieres ſont mêlées de ſang; quelquefois il ſurvient de la fiévre, qui eſt même très-violente.

Tout ce qui peut irriter vivement les inteſtins, en excorier les membranes, en enlever le mucilage qui les couvre, établit les cauſes de la dyſſenterie; tels ſont les alimens âcres, les fruits cruds, les boiſſons ſpiritueuſes, les purgatifs violens, les poiſons, les humeurs bilieuſes, âcres & corroſives, & les matieres purulentes & ſanieuſes fournies par quelqu'abcès.

Dans cette maladie, la matiere des déjections eſt preſque toujours comme de la gomme fondue dans l'eau; enſuite elle preſente des pellicules à demi-diſſoutes, en forme de raclure, comme des petits lambeaux d'épiderme, & enfin des portions de la propre ſubſtance des inteſtins, accompagnées de mucoſité ſanglante, quelquefois d'une grande quantité de matiere purulente. Ces trois degrés ne s'obſervent pas toujours dans toutes les dyſſenteries.

La cure de la dyſſenterie conſiſte à détendre les ſolides, à diminuer leur ſenſibilité, à corriger l'âcreté des humeurs, à les évacuer, & à réparer les inteſtins.

Pour cet effet, il faut preſcrire au malade du repos, lui faciliter le ſommeil: il faut qu'il évite toute nourriture

ture solide, quand même il n'auroit point de fièvre; après quoi, on suivra la méthode que nous allons indiquer.

On commencera par faire saigner le malade, proportionnellement à ses forces & à la violence de la maladie; & on renouvellera la saignée dans tout le cours de la maladie, si les douleurs, la fièvre ou l'état du malade semblent l'exiger: on observera en même tems de lui faire prendre des lavemens avec de l'eau de tripes, ou avec une décoction de fraise de veau, ou, si l'on aime mieux, un lavement avec de la graine de lin, du son bouilli dans de l'eau, à laquelle on ajoûtera de l'huile. Voici un lavement qui est très-efficace dans la dyssenterie.

Prenez, *Une tête de Mouton nouvellement tué, avec la laine.*

Brisez la tête en morceaux, après avoir ôté le cerveau & la langue; faites bouillir cette tête dans quatre pintes d'eau réduites à trois, pour plusieurs lavemens dans la journée. On mettra le malade en même tems à l'usage d'une tisane faite avec une décoction d'une demi-poignée de riz & d'une once de racines de grande consoude dans une pinte d'eau: s'il y avoit de la fièvre & qu'elle fût considérable, il faudroit substituer à la racine de grande consoude une demi-poignée de chiendent; si les déjections étoient abondantes & que les douleurs fussent considérables, on pourroit faire une tisane avec la graine de lin seulement, ou avec de l'orge mondé & grillé.

Après quoi, on fera usage de la mixture suivante:

Prenez, *Des Eaux de Plantain.*

De Menthe simple, de chacune cinq onces.

Diascordium, trois gros.

Syrop Diacode, deux onces.

Mêlez le tout, pour une potion: la dose est de deux onces, deux fois par jour.

Quelquefois cette potion pourroit suspendre les évacuations: il faudroit en ce cas en interrompre l'usage

& donner des lavemens, tels que ceux que nous avons indiqués ci-dessus.

Quand on aura appaisé par ces remedes la douleur violente qu'on éprouve dans les intestins, on pourra pour lors faire usage de l'ipecacuanha, que l'on donnera à la dose de dix-huit grains délayés dans un bouillon, pour un adulte, & à sept ou huit grains pour un enfant. On doit sur-tout faire usage de ce remede dans les especes de dyssenterie qui sont accompagnées d'envies de vomir.

Il faut observer, le jour que l'on prescrira l'ipecacuanha, d'ordonner en même tems au malade quinze gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de plantain; ou, si l'on aime mieux, l'on fera usage de la potion suivante:

Prenez, *De l'Eau distillée de Lys, quatre onces.*
D'Yeux d'Ecrevisse préparés, un gros.
Du Laudanum liquide, quinze gouttes.
Du Syrop de Stœchas, six gros.

On prendra la moitié de ce julep, en se couchant; &, s'il ne produit aucun effet, on achevera le reste par cuillerées.

Il ne faut pas négliger en même tems de faire usage des lavemens que nous avons prescrits plusieurs fois par jour; & quand on aura, par ce moyen ou celui de l'ipecacuanha, suffisamment purgé & évacué le malade on ajoûtera dans chaque lavement un gros de diascordium & demi-once de baume de tranquille; si les douleurs subsistent toujours, on peut aussi composer des lavemens, avec une chopine de lait & deux gros de thériaque: ils calment & adoucissent très-promptement les douleurs.

Voici un lavement qui ne manque guères d'appaiser les douleurs, quelques vives quelles soient.

Prenez, *D'Huile d'Olive la meilleure.*
De Vin de Bourgogne, de chaque quatre onces.
De Thériaque, deux gros.
Ou deux Têtes de Pavot, bouillies dans une demi-setier d'Eau.

Et six cuillerées d'Eau de Fleurs d'Orange.

Faites chauffer le tout legérement pour un remede.

On peut substituer à ce lavement, dont l'usage doit être circonspect, des lavemens faits avec une décoction de fraise de veau, ou d'herbes émollientes.

Le surlendemain que l'on aura pris l'ipecacuanha, si les douleurs sont appaisées, il ne faut pas manquer de purger le malade, avec deux onces de manne & une once de catholicon double, dans une décoction de feuilles de plantain. Le soir de la purgation, on lui prescrira la moitié de la potion que nous avons décrite ci-dessus, ou un grain de laudanum.

Il est bon de remarquer que, comme il y a beaucoup d'agitation dans cette maladie, il est essentiel de procurer du sommeil au malade; c'est pourquoi on lui donnera tous les soirs cette même potion, sur-tout après les saignées.

Voici un bol contre la dyssenterie, dont on peut faire usage, qui a le même effet que l'ipecacuanha.

Prenez, *Du Verre d'Antimoine préparé, avec la Cire, six grains.*

Incorporez-le avec un peu de conserve de rose rouge, pour prendre le matin à jeun dans du pain à chanter; ce que l'on continuera jusqu'à guérison, en laissant toujours un jour d'intervalle entre chaque prise, & donnant, le soir qu'on a pris ce remede, la potion calmante ci-dessus.

Pour les enfans, la dose est de deux grains; &, pour les adultes, de six: ce remede fait rarement vomir; il purge, mais sans mauvaise suite.

Si, par les déjections abondantes, par les envies de vomir, par l'amertume da la bouche, on s'appercevoit que le malade eût beaucoup d'humeurs dans l'estomac ou les intestins, il faudroit réiterer l'usage de l'ipecacuanha, jusqu'à deux ou trois jours de suite, ou de deux jours de l'un.

Si la dyssenterie venoit à résister à tous ces remedes, il faudroit donner en lavement vingt-quatre grains d'ipecacuanha bouillis avec une tête de pavot blanc dans une chopine d'eau.

Quand la dyſſenterie n'eſt point accompagnée de fiévre, & que les tranchées ſont moindres, il eſt inutile de multiplier les ſaignées; on peut, après un ou deux jours de boiſſon & de l'uſage des lavemens, paſſer à l'ipecacuanha. Dans ces ſortes de cas, nous nous ſommes très-bien trouvés du looch ſuivant, qui adoucit & lubréfie les membranes de l'eſtomac.

Prenez, *De Gomme Arabique en poudre fine, deux gros.*
Un Jaune d'Œuf.

Mêlez le tout, en verſant inſenſiblement une demi-once d'eau de plantain; ajoûtez enſuite,

D'Huile d'Amandes douces, deux onces.
D'Yeux d'Ecreviſſes, un gros.
De Syrop de Diacode, ſix gros.
D'Eau de Plantain, trois onces & demie.

Faites un looh à prendre par cuillerées.

Il arrive quelquefois que la dyſſenterie devient habituelle, malgré tous les remedes qu'on y emploie pour la détruire: il faut pour lors être extrêmement circonſpect ſur ſon régime, ne vivre que de ſoupe, de bouillon, de crême, de riz; l'on peut boire auſſi un peu de vin vieux. Le remede le plus efficace, dans ces ſortes de cas, eſt le ſimarouba que l'on peut prendre en boiſſon, comme nous l'avons indiqué dans l'article Diarrhée. *Voyez* Diarrhée. On peut auſſi preſcrire, de tems en tems, des purgatifs compoſés d'une décoction de deux gros de quinquina, dans un demi-ſetier d'eau, auquel on ajoûtera une once de ſyrop magiſtral & une once de catholicon double.

Au reſte, dans cette eſpece de dyſſenterie, l'eſtomac eſt preſque toujours affoibli, & eſt la cauſe de ſa durée; c'eſt pourquoi il faut ſuivre le traitement que nous avons indiqué dans la Foibleſſe d'Eſtomac. *Voyez* Foiblesse d'Estomac.

Pour réparer les inteſtins, il faut avoir recours aux crêmes de riz, de lentilles, aux alimens doux, au lait pour toute nourriture, & ſur-tout au looch ci-deſſus.

DYSURIE, ſ. f. C'eſt une excrétion douloureuſe & pénible de l'urine, avec une certaine ſenſation incommode de chaleur & de douleur.

Quand cette opération ne se fait que goutte-à-goutte, on l'appelle *strangurie :* ce n'est, à proprement parler, qu'un dégré plus violent de dysurie. *Voyez* STRANGURIE.

Quand la suppression d'urine est totale, on la nomme *ischurie. Voyez* ISCHURIE.

La cause immédiate de cette maladie vient du resserrement de toutes les parties qui constituent les voies urinaires, & de la sensation douloureuse que l'on y souffre ; c'est ordinairement l'âcreté de l'urine qui produit cet effet : la grande chaleur, les exercices violens, les alimens âcres, les liqueurs spiritueuses contribuent beaucoup à donner de l'âcreté aux urines. *Voyez* ÂCRETÉ & ACRIMONIE. La dysurie peut aussi être occasionnée par la présence d'une pierre, par une inflammation ou un ulcere de la vessie.

On doit commencer le traitement de cette maladie par des saignées plus ou moins répétées, des lavemens, des fomentations émollientes, avec les herbes de pariétaire, de mauve, de guimauve, le petit-lait, l'eau de poulet pris en grande abondance, & sur-tout les bouillons & les tisanes que nous avons prescrits dans les articles ÂCRETÉ & ACRIMONIE.

On peut donner au malade, trois fois par jour, un petit bol composé d'un scrupule de racine de guimauve séchée, & d'un scrupule de sucre candi, que l'on unit avec un peu de syrop de guimauve : si ce bol est trop gros, on le partage en deux.

On recommande aussi de donner au malade une demi-once de suc de lierre terrestre dans un bouillon, deux fois par jour.

On peut aussi froter la partie avec de l'huile rosat, de l'onguent populéum, & appliquer immédiatement dessus un cataplasme fait avec la mie de pain, le lait & un gros de thériaque unis ensemble.

Il ne faut purger dans cette maladie, que quand les douleurs sont totalement cessées, & que l'on n'a plus à craindre de rechute. *Voyez* SUPPRESSION D'URINE, & le Dictionnaire de la Chirurgie.

(EAU)

EAU, s. f. est la boisson la plus commune & la plus salutaire. Les buveurs d'eau jouissent plus communément d'une bonne santé que ceux qui boivent du vin. Ils sont moins sujets à la goutte, aux rougeurs des yeux, aux tremblemens des membres, &c.

L'eau est le meilleur dissolvant des alimens, comme dit ordinairement le vulgaire: en mangeant des fruits ou des sucreries, il faut boire nécessairement de l'eau, parce qu'ils s'y dissolvent mieux.

On boit l'eau froide ou tiéde: dans le premier état, elle remplit mieux les vues de la nature; elle appaise la soif, & ranime l'estomac. L'eau froide convient dans tous les tempéramens qui ont l'estomac foible & délicat. Il y a des personnes à qui l'eau froide donne des coliques, dans lequel cas il faut s'en abstenir.

L'eau chaude n'est point amie de l'estomac; elle ne convient que dans le cas où ce viscere est trop sensible: car son effet est d'y produire un relâchement.

Il est bien rare que l'on se trouve incommodé de l'usage de l'eau froide, quand on s'y habitue. L'eau chaude, au contraire, ne sert qu'à énerver l'estomac & le corps, & à rendre l'esprit paresseux. Les vieillards qui ont l'estomac affoibli ou relâché; les personnes foibles & délicates, qui dirigent mal par le défaut d'action des fibres de l'estomac, se trouvent quelquefois très-bien de faire usage, tous les soirs en se couchant, & les matins, en se levant, de quelques verres d'eau très-froide: cela donne du ressort à l'estomac, & le met en état de faire la digestion. On a à-peu-près les mêmes vues, quand, pendant l'été, dans les chaleurs vives, on fait usage des glaces qui relevent l'abbatement de l'estomac, occasionné par la chaleur, & qui rétablissent par-là la digestion interrompue.

Quoique l'eau froide soit préférable en général à l'eau

chaude, il faut bien se donner de garde d'en faire usage, quand on est en sueur, à moins que l'on ne continue à s'échauffer, après en avoir bu.

L'eau prise en trop grande quantité fait toujours beaucoup de mal ; &, quand on veut en faire excès, il vaut mieux la boire froide.

L'eau de pluie, quand elle tombe, est la plus legere de toutes pour l'estomac, & par conséquent la meilleure, ensuite l'eau de source, de riviere : celles que fournissent les pluies, les neiges & les glaces fondues viennent après celles-là ; les eaux des lacs sont plus pesantes à l'estomac, que celles-ci : les plus lourdes sont les eaux de puits, d'étang ou de marais.

Si l'eau convient dans l'état de santé, elle n'est pas moins profitable dans l'état de maladie : c'est sur-tout dans les maladies vives, dans les inflammations, que l'on doit faire un grand usage de l'eau. Quand les malades sont dans la force de leur âge, & qu'ils sont d'un tempérament fort & robuste, ils ressentent un effet marqué de l'eau : dans ces cas, il faut presque toujours la boire chaude. Elle nettoie l'estomac des restes d'une mauvaise digestion ; &, en mettant de l'humide dans le sang, elle prévient les inflammations. Il est bien rare que l'on fasse usage, dans les maladies, de l'eau chaude toute pure ; car elle est trop rebutante par elle-même : on y fait infuser quelques plantes qui en changent souvent le goût, sans en changer la vertu.

L'eau prise extérieurement a des vertus très efficaces ; nous les avons détaillées dans l'article Bain. *Voyez* BAIN.

On se sert quelquefois de l'eau froide, jettée avec force sur le visage, pour arrêter les évanouissemens : elle produit aussi quelquefois le même effet dans les hémorrhagies, par le resserrement subit qu'elle occasionne dans les vaisseaux.

EAUX MINÉRALES. On donne ce nom aux eaux qui contiennent des sels ou des substances métalliques en dissolution.

On partage en deux classes les eaux minérales ; on appelle les unes *aigrelettes*, qui ont effectivement un goût piquant, & qui sont communément froides &

ferrugineuſes ; on nomme les autres *thermales*, qui ſont ſimplement ſalines, bitumineuſes, & dont le degré de chaleur excede celui de la température ordinaire des fontaines.

Nous allons faire l'énumération des principales eaux minérales de France, & donner un précis de leurs vertus.

Eaux minérales du Mont-d'Or en Auvergne.

Ces eaux ont un goût aigrelet, vineux, qui prend au nez, qui eſt couvert enſuite par un goût fade & déſagréable, auquel bien des malades ne ſçauroient s'accoutumer ; elles n'ont point d'odeur marquée, ſinon une legere odeur de leſſive : au reſte, cette eau eſt très-vive, très-claire, douce au toucher, juſqu'à paroître ſavonneuſe.

Ces eaux contiennent de la ſélénite, du ſel marin, du ſel alkali minéral, un peu de ſel de Glauber, & une matiere graſſe & bitumineuſe. On preſcrit ces eaux dans les obſtructions du bas-ventre, dans l'épaiſſiſſement des humeurs, pour les faire circuler, & pour rendre le ſang plus liquide : elles conviennent ſur-tout dans les maladies du foie, & dans la foibleſſe d'eſtomac.

Eaux minérales de Vichy.

Il y a dans ces eaux un ſel minéral alkali dominant, avec quelque legere portion de ſoufre, de fer & de vitriol.

Les vertus principales des eaux de Vichy ſont de purger, & de pouſſer par la voie des urines & de la tranſpiration. Les eaux froides, comme celles des fontaines Gargniés & l'eau tiéde du Gros-boulet ſont plus purgatives que les eaux chaudes de la Grille & des deux puits des Capucins ; & ces dernieres agiſſent auſſi plus ſenſiblement par la tranſpiration.

Comme les eaux de Vichy ſont vives, & qu'elles portent près d'un gros & demi de ſel ſur une pinte, on doit être circonſpect à en preſcrire l'uſage : elles operent des fontes ſubites, & donnent très-aiſement la fiévre ; ſouvent, les premiers jours, elles ne purgent que peu ou point du tout : dans la ſuite, elles purgent davantage ; elles conviennent dans les maladies cauſées par

la crudité & l'épaississement de la lymphe, dans celles qui résultent de l'obstruction des premieres voies, dans les abondances de pituite qui coule du cerveau; encore doit-on prendre garde que les malades ne soient point épuisés, & qu'ils soient d'une constitution forte & robuste. Elles sont pernicieuses dans les maladies de poitrine, dans les tempéramens secs & atrabilaires.

Eaux minérales de Forges.

On trouve dans ces eaux de la sélénite, du sel marin, du sel de Glauber & une espece de bitume ou de parties sulfureuses. On fait beaucoup de cas de ces eaux, dans les embarras des visceres & dans l'obstruction des vaisseaux. Elles délaient, absorbent & adouciſſent l'âcreté des humeurs; elles sont résolutives, & donnent de la force aux parties.

Eaux minérales chaudes de Bourbon-l'Archambault.

Ces eaux contiennent naturellement du sel marin, du sel de Glauber, un sel alkali, du bitume, de la sélénite, une terre fort absorbante, & du fer.

Les vertus de ces eaux sont de déterger, d'inciſer, de résoudre, tant par la transpiration que par les urines: elles servent aussi à dessécher & à fortifier.

Nouvelles Eaux minérales de Passy.

Les matieres contenues dans ces eaux fraîches, & non altérées, sont un vitriol naturel, du sel de Glauber, du sel marin, un bitume liquide ou une huile minérale, de la terre alkaline & de la sélénite dont le mêlange étendu dans une eau claire & bien filtrée au travers de la terre, fait ce composé merveilleux que la nature travaille elle-même, & nous fournit abondamment.

Ces eaux sont rafraîchiſſantes, émollientes, apéritives: elles purgent, pouſſent aux urines & donnent de la force aux parties.

On laiſſe repoſer ces eaux, juſqu'à ce qu'elles aient dépoſé une partie du fer qu'elles contiennent, & pour lors on les appelle Eaux dépurées de Paſſy. Elles ſont compoſées à-peu-près des mêmes principes que les nouvelles eaux, mais en bien moindre quantité: auſſi ſont-elles bien moins actives, puiſqu'elles ne purgent pas, & qu'elles paſſent par les urines.

Eaux minérales de Plombieres & de Bains.

Dans certains cas, les eaux de Bains l'emportent ſur celles de Plombieres, comme pour les maladies de poitrine, les gouttes vagues & les rhumatiſmes goutteux.

Ces deux eſpeces d'eaux ſont thermales, inſipides, ſans odeur, & très-limpides: toutes deux contiennent en plus ou moins grande quantité une terre ſavonneuſe.

Les effets & les propriétés de ces eaux ſont à-peu-près les mêmes. Celles de Bains purgent, ce que ne font pas celles de Plombieres. Les eaux de Bains excitent une tranſpiration douce; au lieu que celles de Plombieres ſont diurétiques, chaudes ou ſudorifiques. Elles conviennent toutes deux dans l'épaiſſiſſement du ſang & des humeurs, dans les obſtructions au foie & aux différentes parties du corps: comme celles de Bains ſont plus douces, elles ſont plutôt appropriées dans les maladies de poitrine.

Eaux minérales de Cauterets.

On retire, par l'analyſe de ces eaux, de la ſélénite, du ſel marin, du ſel de Glauber & quelques parties ſulfureuſes; mais ces principes ſont mêlés en ſi petite quantité, que l'effet de ces eaux n'eſt pas violent: on s'en ſert dans les maladies de poitrine, dans la pulmonie, dans les obſtructions au foie; elles ouvrent les vaiſſeaux, diviſent le ſang & les humeurs, levent les obſtructions, & pouſſent à la tranſpiration & aux urines.

Eaux minérales de Balaruc & de Bagneres.

On fait un grand uſage de ces deux eſpeces d'eau, dans tous les cas où il y a épaiſſiſſement dans la lymphe, ſur-tout à la ſuite des apoplexies, des paralyſies, des engourdiſſemens dans les nerfs, de peſanteurs dans les membres. Ces eaux ſont chaudes: elles contiennent du ſoufre, du vitriol & du ſel de Glauber.

Nous ne nous ſommes pas beaucoup étendus ſur les eaux minérales, parce que nous indiquerons à chaque article les cas où elles conviennent.

EBULLITION, ſ. f. petite tumeur qui s'éleve ſur la ſurface de la peau, en très-peu de tems: c'eſt une eſpece

d'effervescence du sang ; c'est ce qui fait qu'on lui donne le nom d'Ebullition. Le premier tems de la petite vérole se nomme ainsi. Nous en traiterons dans différens articles. *Voyez* ERUPTION, EXANTHÊME.

ECHAUBOULURE, s. f. petites pustules rouges qui viennent à la peau. *Voyez* EBULLITION.

ECHAUFFEMENT, s. m. se dit de toute maladie qui est causée par une trop grande agitation du corps, qui en augmente la chaleur. *Voyez* ce que nous en avons dit aux articles CHALEUR ANIMALE, CONSTIPATION.

ECHYMOSE, s. f. tumeur superficielle, molle, qui rend la peau livide ou bleue, & qui est produite par du sang épanché dans les cellules graisseuses.

Les causes des échymoses sont les chutes, les coups, les piquures, les tiraillemens, les extensions violentes, les fortes compressions, les ligatures trop serrées; c'est ce qu'on voit arriver quelquefois après la saignée, & quand on s'est donné quelque coup violent sur les doigts.

Il y a des échymoses qui sont très-considérables; telles sont celles qui viennent aux yeux, après des coups violens, & celles dans lesquelles il y a quelques vaisseaux rompus, dont le sang se dégorge en très-grande abondance.

Quand les échymoses sont encore nouvelles, & qu'il n'y a pas long-tems que l'on a reçu le coup, on ne peut rien faire de mieux, que d'appliquer sur la partie de la raclure de la racine de couleuvrée fraîche, & se servir de la pulpe de la racine vierge & du suc de la racine de sceau de Salomon, en se contentant de faire prendre à l'intérieur une tisane de vulnéraire, ou une infusion des plantes qui sont rapportées dans l'article Contusion. *Voyez* CONTUSION. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Quand l'extravasation du sang est considérable, & qu'il y a long-tems que la contusion est faite, il faut commencer par saigner le malade, lui faire prendre des tisanes vulnéraires, & appliquer sur la partie des compresses trempées dans une décoction de sommités de petite centaurée & d'absinthe, de fleurs de sureau, de

camomille & de mélilot, cuites dans des parties égales de vin & d'eau.

Si la quantité du sang extravasé est trop forte pour pouvoir le rappeller dans la circulation, on doit ouvrir la tumeur, pour donner issuë au sang épanché ; c'est le seul moyen de prévenir la gangrene de la partie. On jugera que la gangrene est prête à se former, quand la partie est tout-à-fait livide, que la tumeur est sans douleur, qu'il n'y a plus de chaleur dans les parties, & qu'elle commence à se gonfler : au reste, on doit, dans ce cas, avoir recours au chirurgien.

En faisant usage à l'extérieur des remedes propres à repousser le sang extravasé, on pourroit, pour lui donner plus de facilité, prescrire au malade un grain d'opium : ce calmant, en donnant du repos, diminueroit la fluxion & la tension des fibres ; ce qui rendroit la résolution du sang plus facile. Il faut remarquer que l'usage de l'opium n'est bon que dans le premier instant de l'échymose : au reste, nous avons traité de ces maladies dans les articles CONTUSION, COUP, CHUTE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ECORCHURE, s. f. dépouillement de la surpeau, occasionnée par quelque cause externe.

Cette maladie est extrêmement commune ; mais elle est fort legere : on peut mettre sur la partie un linge couvert d'huile, d'un peu de populéum, ou de quelqu'un des onguens que nous avons décrits dans la Brûlure. Nous en traiterons plus au long dans l'article Excoriation. *Voyez* EXCORATION, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ECORCHURE DES ENFANS. Les petits enfans sont très-sujets, lorsqu'ils sont au berceau, & qu'on ne les tient pas dans une grande propreté, à des écorchures entre les cuisses. Les excrémens & l'urine, par leur séjour, irritent la peau délicate de ces petits, & y cause ces écorchures qui sont accompagnées de cuisson.

Comme chez les enfans, les humeurs tendent toujours à l'aigre, c'est plutôt l'acide qui se dévelope dans leurs excrémens, qui y donne lieu que toute autre cause : c'est pourquoi les absorbans, comme la craie en poudre,

ou les coquilles d'œufs calcinées, sont ce qu'on peut employer de plus favorable pour guérir ces petites écorchures. Si on a soin de tenir les enfans très-propres, on leur évitera ces petits maux, & plusieurs autres plus graves, qui résultent de la mal-propreté. *Voyez* MALADIES DES ENFANS.

ECROUELLES, s. f. pl. scrophules, humeurs ou tumeurs froides : ce sont des tumeurs dures, squirrheuses, souvent indolentes, qui se forment peu-à-peu dans les glandes du cou, de la gorge, des aisselles, des aînes, quelquefois aux jarrets, aux bras, aux poignets, aux mammelles ; on comprend aussi, sous le nom d'Écrouelles, les tumeurs froides qui surviennent aux jointures & sur les os, comme aux pieds, aux genoux, aux coudes, aux mains, & principalement aux doigts, ainsi que la plûpart des fluxions opiniâtres, qui se jettent insensiblément sur les articulations, sans cause manifeste, & qui sont suivies d'abcès, de gonflement dans les os, &c.

Les écrouelles sont bénignes ou malignes. Les bénignes sont blanches, sans odeur, sans inflammation : elles ont coutume de durer long-tems, sans causer d'accidens fâcheux ; elles cédent même quelquefois assez facilement aux remedes.

Les malignes sont rouges, livides, enflammées & douloureuses : elles tiennent ordinairement de la nature du cancer, & résistent à presque tous les remedes.

On reconnoît cette maladie aux différentes parties qu'elle affecte, qui sont toujours les glandes ; à leur nature, qui est ordinairement spongieuse ; à l'inspection du malade qui a le visage pâle, la fibre foible, & qui est ordinairement dans un âge peu avancé.

La cause formelle de cette maladie vient de l'embarras de la lymphe dans les glandes : cet épaississement est occasionné par des matieres acides ou âcres qui arrêtent son mouvement. Les mauvais alimens, le trop grand usage des boissons aqueuses, la foiblesse naturelle du corps, l'oisiveté & l'usage prématuré du vin dans les enfans contribuent beaucoup à former cette maladie ;

elle eſt pourtant quelquefois héréditaire, & pour lors elle dépend d'un vice particulier dans les humeurs.

Quand les écrouelles ſont récentes, qu'elles ne ſont point héréditaires, & qu'elles ne portent aucun caractere de malignité, on en vient plus aiſément à bout. La ſaignée eſt un remede qu'on doit éviter dans cette maladie, parce qu'elle ne ſert qu'à relâcher les vaiſſeaux, & à augmenter l'embarras des humeurs; cependant, quand le ſujet eſt d'un certain âge, qu'il eſt d'un tempérament ſanguin, on peut faire tirer un peu de ſang: immédiatement après, on mettra le malade à l'uſage de la boiſſon abſorbante, décrite dans l'article Cancer. *Voyez* CANCER. Le malade en prendra une pinte par jour: au bout de huit jours de l'uſage de cette boiſſon, on lui preſcrira les bains tiédes, & on lui donnera ſoir & matin un lavement anodin. *Voyez* LAVEMENT. On le purgera, immédiatement après, avec une médecine, en deux verres, que l'on répétera le ſurlendemain. *Voyez* PURGATION.

Ces remedes généraux ne ſervent qu'à préparer le ſujet à ſupporter le reſte du traitement, après quoi, on le mettra à l'uſage des pilules ſuivantes:

Prenez, *Savon de Veniſe, deux gros.*
Gomme Ammoniac, un gros.
Cloportes en poudre, deux ſcrupules.
Æthiops minéral, un gros.

Mêlez-le tout dans un mortier, avec ſuffiſante quantité d'huile d'amandes douces, pour faire des pilules de ſix grains chaque.

Le malade en prendra, de trois heures en trois heures, tous les jours, en buvant par-deſſus un verre de la boiſſon abſorbante, recommandée ci-deſſus.

Il faut obſerver de purger le malade, tous les huit jours, avec le bol qui ſuit:

Prenez, *Jalap en poudre, dix grains.*
Aquila-alba, quatre grains.
Diagrede en poudre, ſix grains,

dans une ſuffiſante quantité de ſyrop de Rhamno, pour faire un ou deux bols que l'on réitérera tous les huit

jours. On n'en donnera que la moitié, si le malade est un enfant.

On recommencera ensuite l'usage des pilules ci-dessus ; après quoi, on appliquera sur les parties affectées un peu de l'emplâtre suivant :

Prenez, *De l'Emplâtre de Ranis cum Mercurio, trois gros.*
Du Galbanum.
Du Sucre de Saturne.
Du Sel volatil Ammoniac, de chacun demi-gros.
De l'Huile de Rhue. suffisante quantité.

Faites un emplâtre, en faisant d'abord dissoudre les emplâtres sur un feu doux, ensuite l'huile, & enfin les sels pour en étendre sur un peu de peau, que l'on appliquera sur la partie affectée.

Si le malade se laissoit de la boisson ordinaire, ou qu'elle ne lui fît pas un bien marqué, il pourroit y suppléer, en se servant de la suivante :

Prenez, *Des sommités d'Ortie blanche, une poignée.*

Faites-les infuser à froid dans une pinte d'eau commune ; passez & buvez-en, pendant un mois.

Enfin, après avoir suivi tout ce que nous venons d'indiquer, on terminera la cure par l'usage de la tisane suivante :

Prenez, *Des Bois de Buis.*
De Genévrier, de chacun une once & demie.
De la rapture de Bois de Gayac, six gros.
De Sassafras, trois gros.
De l'Anis, un gros.

Concassez les bois par petits morceaux, & versez sur le tout quatre pintes d'eau bouillante, le laissant infuser trente heures sur des cendres chaudes dans un vaisseau luté exactement avec de la pâte.

Ajoûtez-y
Du Séné mondé, une once.
De Poudre de Jalap, un gros & demi.
De Sel de Glauber, une demi-once.

Laissez infuser le tout sur des cendres chaudes, pendant deux heures ; passez la liqueur refroidie, & gardez-la ensuite en un lieu frais dans des bouteilles bien bouchées : la dose est de trois verres tièdes par jour. On continuera cette boisson pendant quinze jours.

Ce que nous venons de dire concerne les écrouelles simples ; mais, quand elles sont héréditaires ou malignes, elles demandent des remedes bien plus puissans.

On recommande en ce cas pour boisson la décoction de Varet, qui est la plante marine avec laquelle on couvre les paniers d'huitres.

On en prend une très-petite quantité, qu'on fait bouillir dans deux pintes d'eau : l'usage continué, pendant un mois, en est très-salutaire dans les écrouelles.

Après quoi, on aura soin de prescrire au malade l'opiat qui suit :

Prenez, *De l'Eponge calcinée.*
De l'Os de Séche préparé, de chaque une demi-once.
De Cloportes préparés, trois gros.
D'Æthiops minéral, une once.
Et une suffisante quantité de Conserve de Roses,

pour faire un opiat dont le malade prendra un demi-gros soir & matin, en buvant par-dessus chaque prise un verre d'eau de mer.

Un médecin fameux d'Angleterre a observé que l'eau de mer, bue à la dose d'une chopine par jour, étoit le meilleur fondant qu'on connoisse dans la cure des écrouelles : ainsi ceux qui, après avoir essayé inutilement de tous ces remedes, voudront en faire usage, se transporteront sur un port de mer, & en boiront une chopine par jour, en prenant en même tems l'opiat ci-dessus.

Si les tumeurs écrouelleuses sont ouvertes & qu'elles suppurent, on suivra la même méthode que nous avons prescrite pour les écrouelles malignes ; on aura soin seulement de mettre dans les plaies un peu du baume qui suit :

Prenez,

Prenez, *Une demi-livre de Feuilles de Tabac.*
Des Feuilles de Véronique.
De Cynoglosse, de chaque deux poignées.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes de vin jusqu'à réduction de la moitié; on retirera ensuite les feuilles dont on exprimera le suc: cela fait, on mettra dans la décoction pareille mesure d'huile d'olive; on fera bouillir ce mêlange, jusqu'à ce qu'on n'entende plus de bruit: alors on retirera promptement le chaudron, pour verser le tout dans un autre vaisseau. On prend de cette espece de liqueur que l'on fait fondre avec de la cire, & dont on charge les compresses que l'on applique sur les plaies, en renouvellant l'appareil deux fois par jour.

Quand l'ulcere écrouelleux s'est étendu jusqu'aux os, & qu'il y cause la carie, ce mal est alors presqu'incurable: voici pourtant une espece d'opiat qui a réussi quelquefois dans ces sortes de cas.

Prenez, *De Mercure révivifié du Cinnabre éteint dans du Savon de Venise, deux gros.*
D'Eponge brûlée.
De Cloportes, de chaque deux gros.
De Gomme Ammoniac.
De Camphre, de chaque un gros.
De Conserve de Roses.
De Syrop des cinq Racines, de chaque suffisante quantité.

Mêlez le tout pour un opiat, dont on prend un demi-gros soir & matin, en buvant par-dessus chaque prise un verre d'eau de mer ou de décoction de Varet.

M. Storck, médecin à Vienne en Autriche, a fait depuis quelque tems des expériences avec la ciguë dans les maladies scrophuleuses; elles lui ont assez bien réussi. Depuis, plusieurs médecins en ont fait un usage assez heureux. C'est pourquoi nous conseillons très-fort à ceux qui sont dans le cas d'en avoir besoin, d'y avoir recours: on trouvera à l'article CANCER la maniere de se servir de ces sortes de pilules; l'observation suivante, tirée du Journal de médecine du mois

de Février 1761, suffira pour régler ceux qui voudront employer ce remede.

OBSERVATION

Sur les bons Effets de la Ciguë dans les Maladies scrophuleuses ; par M. MARTEAU, médecin à Aumale.

Alexis, marchand du bourg d'Hornoi en Picardie, s'est senti, dès l'âge de quatorze ans, de scrophules au pied gauche. Il alloit à bequilles : cinq à six trous fournirent, pendant trois mois, une mauvaise suppuration : il guérit ; mais le pied demeura gonflé.

A Noël de l'année 1758, l'humeur scrophuleuse affecta le bras droit. Ce n'étoient, en apparence, que des furoncles : ils se multiplierent rapidement, & fournirent des ulceres qui étoient suivis d'autres, à mesure que les premiers se guérissoient : la suppuration n'étoit que séreuse ou glaireuse ; le dégoût avoit précédé : l'amertume de la bouche, les rapports, les nausées accompagnoient cet état. Une femme y appliqua un emplâtre vésicatoire, & tarit ensuite l'écoulement, au moyen de quelques herbes dessicatives : l'humeur refoula sur l'estomac, & mit, pendant trois semaines, ce malheureux dans le plus grand danger ; elle se jetta enfin sur le pied gauche, son ancien siége dans la jeunesse : elle s'y ouvrit plusieurs issuës, & l'estomac se trouva soulagé. Quelque tems après, la main droite se trouva reprise : il languit long-tems sans secours. La charité engagea M. Mantel, prieur d'Hornoi, à m'appeller au 5 Juillet dernier. L'humérus étoit atrophié : l'avant-bras étoit pâle, œdémateux & très-gonflé ; le carpe enkylosé, & percé de plusieurs trous fistuleux, dont les bords pâles étoient couronnés de chairs baveuses : il n'y avoit aucun mouvement à la totalité du bras ; celui des doigts étoit très-obscur ; le mouvement du pied étoit un peu plus libre, pour la flexion & l'extension seulement ; la face étoit pâle : le malade n'avoit point

l'appétit : il pressentoit les changemens de tems ; le bras étoit paralytique.

Je ne vis rien de mieux à tenter que les pilules de ciguë. Je les fis avec l'extrait féculent & la poudre des racines : je les prescrivis à la dose de quatre grains, en commençant ; avec ordre d'augmenter peu-à peu. Au 29 Septembre, le malade étoit à cinquante-quatre grains, sans aucun inconvénient. Le succès a été si rapide, que ce malade s'est trouvé en état de faire la moisson, quoiqu'exténué par dix-huit mois de langueur. Cette guérison est d'autant plus ailurément l'effet de la ciguë, que l'abstinence de tout autre remede ne laisse pas la moindre équivoque. Je n'ai placé qu'un seul purgatif fondant, dès les premiers jours de Juillet : une violente superpurgation qu'il occasionna me fit tenir sur mes gardes ; par la suite, la ciguë a fait l'office d'un leger solutif : elle tenoit le ventre libre, deux à trois fois le jour : ces pilules, aidées de la ciguë en fomentation, ont suffi pour la guérison radicale des ulceres scrophuleux. Au 29 Septembre, ils étoient tous cicatrisés, après avoir fourni une suppuration louable : le malade avoit le teint fleuri, très-bon appétit, de l'embonpoint, l'humérus avoit repris nourriture, le malade marchoit & filoit : il ne lui restoit qu'une inflammation aux paupieres ; le carpe demeuroit ankilosé : c'étoit un vice sans remede ; mais les mouvemens du bras & de l'avant-bras s'exécutoient très-bien, à l'exception de l'extension, flexion, adduction & abduction du poignet : la pronation & la supination se faisoient quelque peu difficilement ; les changemens de tems ne faisoient presque plus d'impression. Il m'a fait dire, il y a quelques jours, qu'il continuoit à jouir d'une bonne santé.

Je fus consulté au mois de Juillet par une demoiselle d'Amiens, âgée de trente-cinq ans, dont toutes les glandes du col étoient strumeuses ; une, entr'autres, égaloit la grosseur du poing. L'usage des mêmes pilules fit un effet si prompt, que, trois semaines après, il lui restoit à peine une tumeur de la grosseur d'un œuf de poulette. Je n'ai pas eu occasion de la revoir depuis.

Ces observations suffisent du moins pour prouver que

la ciguë n'eſt un poiſon que par la quantité ; qu'à doſe modérée, elle peut être un très-bon remede : je n'en connois pas qui l'égale, pour détruire le virus ſcrophuleux. Je ne puis en dire ſi affirmativement autant de l'obſtruction du foie, ſon action ayant été aidée par les eaux ferrugineuſes, & par le ſavon qu'on ſçait être le diſſolvant ſpécifique de la bile.

EDME. *Voyez* Œdème.

EFFERVESCENCE du Sang, ſe dit du ſang & des autres humeurs qui ſe raréfient par une chaleur contre nature, & qui gonflent extrêmement les vaiſſeaux, comme il arrive dans la chaleur de la fiévre. *Voyez* Fiévre, Bouillonnement des Humeurs.

EFFORT, ſ. m. Ce terme eſt employé vulgairement, pour exprimer un mouvement violent & extraordinaire, qui eſt ſuivi de rupture ou de deſcente. *Voyez* Descente.

On peut, dans le cas d'un effort, qui n'a fait qu'affoiblir les parties, & qui n'a point produit une véritable deſcente, faire uſage de l'emplâtre qui ſuit :

Prenez, *Une Peau d'Agneau avec ſa laine.*

Coupez-la en morceaux : faites-la bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau, juſqu'à ce que la peau ſoit preſque diſſoute ; paſſez & exprimez fortement la liqueur, & faites bouillir dans ce réſidu,

De Gui de Chêne, une demi-livre.
De Vers de terre lavés dans le vin, quatre onces.

Paſſez le tout, & exprimez.

Ajoûtez-y

D'Huile de Myrtille.
De Coings, de chaque une livre.

Faites cuire le tout en emplâtre.

Faites y fondre enſuite

De la Cire jaune, une livre.
De la Poix navale.
De la Réſine.
De la Térébenthine, de chaque demi-once.

Ajoûtez alors

De Gomme Ammoniac.

De Galbanum.
De Myrrhe.
D'Encens.
De Maſtic.
De Sang de Porc deſſéché, de chaque quatre onces.
Des Racines d'Ariſtoloche ronde, & longue.
De grande Conſoude.
De Noix de Galle.
De Bol d'Arménie.
De Mumie, de chaque trois onces.

On pulvériſera enſemble les gommes & la mumie, après avoir fait ſécher le galbanum; d'une part, on mettra en poudre les racines, les galles; de l'autre part, le ſang de cochon, le bol: on mêlera les poudres enſemble; le reſte, comme nous l'avons preſcrit.

On étendra un peu de cet emplâtre ſur de la peau, & on l'appliquera ſur la partie où on s'eſt donné un effort.

Comme cet emplâtre eſt très-compliqué, & qu'il ſeroit peut-être difficile de ſe procurer toutes les drogues qu'il contient, on peut y ſuppléer avec le ſuivant:

Prenez, *De Racines de grande Conſoude & de Biſtorte ſéchée, de chaque demi-once.*
D'Alun en poudre, deux gros.
D'Onguent Roſat, deux onces.
De Cire jaune; demi-once.

Faites fondre la cire, l'onguent; ajoûtez les autres ingrédiens, & faites-en un emplâtre.

Au reſte, on peut ſe donner des efforts dans différentes parties du corps; aux pieds, ce qui forme des *entorſes*. (*Voyez* ENTORSE;) aux mains, ce qui ſe nomme *foulure*. (*Voyez* FOULURE, & le Dictionn. de Chirurgie.)

ÉLÉPHANTIASIS, ſ. f. eſpece de lépre appellée *lépre des Arabes*, différente de celle des Grecs. *Voyez* LÉPRE.

ÉMACIATION, ſ. f. état du corps, dans lequel il ſurvient un amaigriſſement & un dépériſſement conſidérable des parties charnues.

Cet état est ordinairement la suite des maladies aiguës ; c'est le compagnon des maladies chroniques, comme dans la fièvre lente, la fièvre hectique, la pulmonie, &c. On y remédie, dans le premier cas, par un bon régime & une bonne conduite. (*Voyez* CONVALESCENCE.) Dans le dernier cas, on ne peut obtenir l'embonpoint qui est perdu, qu'en détruisant ou combattant la maladie que la maigreur accompagne. Il s'agit ici de la maigreur indépendante de la maladie. On y remédie par des alimens doux & humectans, par l'usage abondant de l'eau, & de l'eau chaude, en respirant un air humide & évitant l'air froid & sec, en dormant beaucoup, faisant peu d'exercice, & sur-tout en modérant toutes ses passions, en ne buvant jamais ni liqueur ni café, en se mettant au lait, en évitant le vinaigre & les ragoûts épicés.

EMBONPOINT EXCESSIF. C'est l'état dans lequel se trouvent ceux qui sont trop puissans, & dans lesquels la graisse s'accumule outre mesure.

Quoique cet état ne soit pas toujours regardé comme maladie, il n'en est pas moins à craindre, non seulement par les accidens dont il menace, mais encore par les incommodités habituelles, qui en sont inséparables ; telles sont la peine de se mouvoir, l'oppression au moindre exercice : la graisse qui, dans cette circonstance, s'accumule dans le bas-ventre & aux environs du cœur qui y est comme enseveli, ne peut que nuire aux fonctions vitales & naturelles, & gêner la circulation.

On n'a rien de mieux à faire dans cet excès d'embonpoint, que de se retrancher une partie des alimens ordinaires, d'abréger son sommeil, de faire beaucoup d'exercice, & de travailler à quelque chose de pénible : on peut en même tems se purger de tems en tems, se faire suer avec de la tisane de squine, & se faire bassiner avec une tisane de racines de petit houx, de fraisier & de chardon-roland, à la dose d'une demi-once chaque dans une chopine d'eau.

Les alimens doivent être peu nourrissans & assaisonnés avec le poivre, la muscade, le sel, le vinaigre, de

l'anis, du fenouil: on a employé quelquefois en pareil cas l'eau de mer, dans la même vue. On peut faire usage des frictions sur tout le corps, prendre des bains de vapeurs de tems en tems, fumer & mâcher du tabac, ne jamais se faire saigner, car rien n'est plus propre à engraisser, & sur-tout se donner beaucoup de mouvement en jouant à des jeux d'exercice violent, comme la paume, &c. *Voyez* l'article GROS-VENTRE.

ÉMÉTIQUE, adj. s. m. remede qui excite le vomissement, ou qui, étant pris intérieurement, fait sortir avec effort les matieres contenues dans l'estomac & les intestins.

Il y a plusieurs especes d'émétiques; tels sont le vin & le tartre émétique, le foie & le verre d'antimoine, la poudre d'algaroth, le *gilla vitrioli*, l'ipecacuanha, l'*azarum*, le tabac, &c.

Tous ces différens vomitifs que nous venons de rapporter, ne sont pas également sûrs dans leurs usages: voici ceux dont on peut se servir sans aucun risque.

1. Prenez, *Du Vin émétique, depuis quinze ou vingt gouttes*, pour un petit enfant;
Jusqu'à une once, pour les adultes.

2. Prenez, *Du Tartre émétique, depuis un grain, jusqu'à deux*, pour les enfans;
Et jusqu'à six pour les adultes, *dans une chopine d'eau.*

Il faut observer que pour en donner cette dose, il faut que le malade soit par lui-même très-robuste, ou qu'il soit dans un cas d'insensibilité, ou que l'on soit assuré du peu d'efficacité de l'émétique.

3. Prenez, *De l'Ipecacuanha, depuis trois ou quatre grains*, pour les petits enfans;
Jusqu'à dix-huit ou vingt, pour les adultes, *dans un bouillon.*

4. Prenez, *De l'Oxymel scillitique, une once.*
De Vitriol blanc, quinze grains.
Du Vin émétique, trois gros.
La dose est du tiers pour un enfant.

5. Prenez, *De l'Oxymel scillitique.*

De l'Huile d'Amandes douces, de chaque quatre onces.

Donnez-en deux cuillerées à la fois, de tems en tems jusqu'à ce que le remede opere.

6. Prenez, *Des Feuilles vertes d'Azarum* ou *de Cabaret, depuis cinq jusqu'à neuf feuilles.*

Pilez-les avec trois onces de vin blanc, & faites-les macérer à froid, pendant une heure, pour faire prendre en une prise, & le quart à un enfant.

7. Prenez, *De l'Ecorce moyenne de Sureau, deux poignées.*

Faites-les bouillir dans un demi-setier de lait & d'eau, jusqu'à consommation de la moitié.

8. Prenez, *D'Huile d'Olive, quatre ou cinq onces dans un bouillon.*

Cela peut quelquefois faire vomir, quand on y a de la disposition, ou même de l'eau chaude toute seule, en se chatouillant le gosier avec la barbe d'une plume ou avec le doigt.

Il faut remarquer, en faisant usage des vomitifs, d'avoir toujours une quantité d'eau tiéde toute prête, ou de l'eau de veau, ou de poulet, pour délayer les matieres contenues dans l'estomac, & en faciliter la sortie, afin d'emplir l'estomac, & par-là de rendre les efforts moins violens. Faute de cette précaution, le vomitif, loin de produire les évacuations, ne fait qu'irriter, & jetter le malade dans des convulsions très-fortes.

C'est précisément l'abus dans lequel on tombe tous les jours dans l'apoplexie, où l'on donne l'émétique, jusqu'à soixante, soixante-dix grains; ce qui ne faisant point d'effet, se change en un poison dans l'estomac du malade, & le fait tomber dans un spasme universel: c'est pourquoi, quand on a donné huit ou dix grains de ce vomitif, il vaut mieux suspendre & avoir recours aux purgatifs, que de continuer un remede qui peut devenir aussi dangereux.

Il est essentiel aussi, en employant le tartre émétique, de ne donner ni bouillon gras, ni faire usage des hui-

leux, parce qu'ils empâtent l'émétique, l'empêchent de se dissoudre, &, par conséquent de produire son effet.

Le moyen le plus sûr pour appaiser les efforts du vomissement, quand ils sont trop violens, c'est de donner la potion suivante par cuillerées.

Prenez, *Des Eaux distillées de Cerises noires.*
De Menthe, de chaque deux onces.
De Laudanum liquide, vingt gouttes.
D'Esprit de Vitriol blanc, vingt gouttes.
De Syrop de Stœchas, une once.

On peut aussi donner la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Menthe, deux onces.*
De Mélisse composée, une demi-once.
De Gouttes anodines, vingt.

Mêlez pour une dose.

Ou, si l'on aime mieux, on peut verser une once de suc de citron sur deux gros sel d'absinthe ; cela est bon pour arrêter le vomissement, en le prenant en une dose.

On observera de faire des frictions au malade sur le dos, & d'appliquer à l'extérieur des serviettes chaudes, & de faire passer beaucoup de boissons aqueuses.

Au reste, il faut être fort circonspect sur l'usage de l'émétique & des vomitifs ; ne point prescrire ces remedes que l'on n'ait fait précéder les saignées, ou les boissons : il faut aussi faire attention de ne point employer les vomitifs, quand le malade a quelque descente, qu'il est sujet au crachement de sang, qu'il est d'un tempérament trop foible, à moins qu'il n'y ait une nécessité urgente pour le faire. On ne doit pas les prescrire aux femmes grosses, à celles qui ont leurs régles, aux nouvelles accouchées, aux malades attaqués d'inflammation à l'estomac ou au foie ; ce que l'on connoît par la tension du bas ventre, & par la vive douleur que l'on y ressent, lorsqu'on y touche. Il ne faut pas même se tromper sur les envies de vomir qui accompagnent cet état, car ce seroit de quoi faire périr le malade sur le champ.

Avant de donner l'émétique, on doit s'informer si le malade vomit facilement ; car il y a des personnes qui ne vomissent jamais, en prenant même la plus forte dose

d'émétique : d'autres sont d'une constitution si délicate, qu'ils ne supportent que très-difficilement le vomissement ; de sorte que les forces leur manquent, & qu'ils tombent dans des syncopes dangereuses : il faut examiner de plus, si le malade est poumonique ; & si c'est une femme, si elle est sujette à des pertes.

L'émétique ne convient point dans les apoplexies causées par un coup reçu à la tête ou par quelques chutes violentes, ni dans les obstructions invétérées du bas-ventre, à moins que l'on ne soit forcé de le faire par quelques grands accidens.

Quand on est dans un cas pressant ; il ne faut pas tarder à donner l'émétique, sinon il vaut mieux le donner le matin à jeun, parce qu'alors il agit avec plus de force, & plus immédiatement sur les mauvais levains de l'estomac. *Voyez* VOMITIF.

EMPHYSÈME, s. m. tumeur molle, blanche, luisante, élastique, indolente, faite d'air répandu sous la peau dans les cellules du corps graisseux : c'est une bouffissure semblable à celle des animaux qu'on souffle après les avoir tués.

L'emphysème est universel ou particulier : il diffère de l'œdème, en ce qu'il ne retient point l'impression du doigt. Quand on comprime celui de la poitrine, l'air se retirant de cellule en cellule, fait une crépitation comme le parchemin sec.

La cause de l'emphysème est presque toujours externe ; il est souvent une suite des plaies faites aux différentes parties du corps. Il arrive rarement que l'emphysème soit produit par une cause interne, parce que l'air qui en fournit la matiere, étant naturellement incorporé avec les humeurs, & réduit à ses parties élémentaires, a perdu les qualités qui lui sont propres, & n'agit plus comme un air élastique.

Le traitement de l'emphysème consiste à faire sortir du tissu cellulaire l'air qu'il contient ; ce que l'on peut obtenir par des pressions & des frictions modérées, qui poussent l'air du côté de la plaie, s'il y en a une ; ou, s'il n'y en a point, on a recours aux scarifications.

Quand l'emphysème est formé par quelqu'ouverture

faite au corps, il faut la fermer, autant qu'il eſt poſſible. On peut faire ſaigner le malade, lui faire prendre des boiſſons rafraîchiſſantes, pour calmer ſon ſang & diminuer la raréfaction de l'air : on peut auſſi, dans ces ſortes de cas, appliquer ſur la partie de la glace pour condenſer l'air & diminuer ſon volume. Au reſte, rien n'empêche qu'on ne faſſe uſage des cataplaſmes que nous avons décrits dans la Colique venteuſe : ils donnent du reſſort aux parties, & facilitent la ſortie de l'air. *Voyez* COLIQUE VENTEUSE.

EMPLÂTRE, ſ. m. médicament externe, de conſiſtance ſolide & glutineuſe, compoſé de différentes drogues cuites & unies en maſſe, qu'on étend ſur du linge ou ſur de la peau, pour appliquer ſur quelques parties du corps.

Les ingrédiens qui donnent de la conſiſtance aux emplâtres, ſont la cire, les réſines, la poix, les gommes, les graiſſes, la litharge, la céruſe, le minium ou autres ſemblables. Cette compoſition eſt la plus ſolide de toutes celles qui s'appliquent extérieurement. Nous allons donner des modèles des différens emplâtres auxquels nous avons recours dans les différentes maladies.

Emplâtre anodin diſcuſſif.

Prenez, *Emplâtre de Cumin, deux onces.*
De Camphre, trois gros.
D'Opium, un gros & demi.

Broyez le camphre avec quelques gouttes d'huile d'olive ; vous le mêlerez avec les autres ingrédiens, pour s'en ſervir au beſoin.

Cet emplâtre convient dans tous les cas où il faut calmer la douleur & réſoudre les humeurs qui ſont amaſſées.

Emplâtre chaud.

Prenez, *Emplâtre de Gomme, une once.*
Emplâtre connu ſous le nom de Véſicatoire, deux gros.

Mêlez le tout, en l'amollifſant à un feu doux.

Cet emplâtre eſt un mordant très-efficace & très-utile dans les douleurs fixes, ſoit dans les membres &

dans l'intérieur du corps, comme dans le rhumatisme, la sciatique, la goutte, la dyssenterie & la pleurésie: lorsque ces douleurs ne cédent point aux remedes ordinaires, rarement elles résistent à cet emplâtre.

Emplâtre de Cire.

Prenez, *Cire jaune, quatre livres.*
Résine blanche, deux livres.
Graisse, une livre & demie.

Unissez bien le tout, & faites-le cuire à un feu doux.

Emplâtre défensif.

Prenez, *De Litharge préparé, une livre.*
D'Huile d'Olive, deux livres.
De Bol d'Arménie préparé.
De Cire jaune, trois onces.
De Térébenthine de Venise, deux onces.
De Sang-Dragon en poudre, une once.

Faites bouillir la litharge dans de l'huile, jusqu'à ce que le mêlange soit sur le point d'acquérir la consistance d'emplâtre: faites-y fondre ensuite l'oliban & la cire; &, lorsque ces deux matieres seront fondues, ajoûtez-y le bol, le sang-dragon & la térébenthine.

Emplâtre véficatoire.

Prenez, *De Poix de Bourgogne, dix onces.*
De Térébenthine de Venise.
De Cantharides en poudre, de chaque trois onces.

Faites un emplâtre comme ci-dessus.

Emplâtre de Gomme.

Prenez, *D'Huile de Palmier, deux livres.*
De Litharge préparée.
De Gomme Ammoniac.
Du Galbanum, de chaque douze onces.

Faites bouillir l'huile avec la litharge, jusqu'à ce que le mêlange soit sur le point d'acquérir la consistance d'emplâtre; ajoûtez enfin la gomme ammoniac & le galbanum.

Emplâtre stomachique.

Prenez, *De Cire jaune, quatre onces.*
De Tacamahaca en poudre.
D'Huile de Palmier; de chaque deux onces.

De Cloux de Girofle en poudre, une once.
D'Huile de Macis par expreſſion, ſix gros.

Faites fondre la cire & la gomme dans l'huile de palmier, & ajoûtez-y enſuite les cloux de girofle & l'huile de macis. Il faut avoir attention de froter l'emplâtre avec un peu d'huile de menthe, lorſqu'on l'a étendu ſur un linge.

Emplâtre de Ciguë.

Prenez, *De Cire jaune.*
De Réſine de Pin, de chacune demi-livre.
De Poix blanche, ſept onces.
De Gomme Ammoniac diſſoute dans le Vinaigre, & épaiſſie en forme d'emplâtre, huit onces.

Faites fondre le tout au bain-marie; après quoi, ajoûtez

Du Suc de Ciguë exprimé, ſix livres.

Faites-en un emplâtre, en remuant le tout avec une ſpatule de bois, & en ajoûtant, pour donner de la conſiſtance, ſi cela eſt néceſſaire, un peu d'huile de caprier.

Cet emplâtre eſt très-efficace dans les obſtructions: il fond & diſſout les glaires épaiſſies; il diviſe les humeurs coagulées; il en procure la réſolution; il convient dans tous les cas d'obſtruction, ſurtout lorſqu'on a fait précéder l'uſage de notre emplâtre anodin diſcuſſif.

Nous n'expoſerons pas davantage de modèle d'emplâtre, parce que nous en ferons la deſcription dans les différens articles que nous en avons à traiter. *Voyez auſſi* le Dictionnaire de Chirurgie.

EMPYÈME, ſ. m. Ce mot ſe prend pour une maladie, ou pour une opération de chirurgie. Comme maladie, c'eſt, en général, un amas de pus, de ſang ou de ſéroſité dans la poitrine.

L'épanchement de matiere dans la poitrine peut ſe faire par cauſe interne, à la ſuite de quelque maladie, ou par cauſe externe, à la ſuite d'une plaie ou d'un coup; une plaie qui ouvre quelque vaiſſeau ſanguin, occaſionne un épanchement de ſang. L'épanchement d'eau eſt un effet de l'hydropiſie de poitrine. Celle du

pus est celui d'une pleurésie ou d'une péripneumonie terminée par une suppuration.

Cette maladie ne peut se guérir que par l'opération ; ainsi il faut avoir recours au chirurgien. Il faut faire attention de ne point se résoudre à l'opération, que l'on n'ait les signes suivans : 1° la respiration courte & laborieuse ; 2° l'inspiration plus facile que l'exspiration ; 3° le malade, en se remuant, doit sentir le flot d'un liquide épanché ; 4 quand l'épanchement n'est que d'un côté, on y tient un poids ; 5° ce côté est souvent œdémateux ; 6° le malade respire mieux couché sur un plan horizontal, que debout ou assis ; & il ne peut rester couché, que du côté de l'épanchement, &c. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, au mot EMPYÈME.

ENCANTHIS, s. m. excroissance de chair, qui se forme à l'angle interne de l'œil, & qui est souvent accompagnée d'un écoulement involontaire de larmes. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ENCÉPHALE, adj. s. m. & f. s'emploie particuliérement pour désigner plusieurs especes de vers qui naissent en différentes parties de la tête.

Ces especes de vers s'engendrent dans le cerveau, ou plus vraisemblablement dans les sinus frontaux, ou dans les celiules de l'os ethmoïde. *Voyez* VERS.

ENCHIFRENEMENT, s. m. maladie qui a son siége dans la membrane pituitaire ; c'est celle que l'on appelle vulgairement Rhume de Cerveau.

L'enchifrenement est un véritable catarrhe, qui ne differe de celui de la gorge & de la poitrine, que par la différence de la partie affectée : nous avons fait voir quelles étoient ses causes & son traitement à l'article Catarrhe. *Voyez* CATARRHE.

Il suffit seulement de dire que quand on a suivi la méthode que nous avons tracée, & que le mal est toujours opiniâtre, le plus sûr moyen, pour s'en débarrasser, est d'appliquer à la nuque, ou derriere les oreilles, l'emplâtre chaud, décrit à l'article EMPLATRE, que l'on étendra sur une peau, de la largeur d'un écu de six francs. *Voyez* EMPLATRE CHAUD.

ENFANT. (*Maladie des Enfans.*) Aussi-tôt que nous

venons au monde, nous commençons par souffrir : nos douleurs même sont quelquefois si vives, & notre machine si délicate, que nous sommes forcés d'y succomber. *Voyez* l'Introduction au Dictionnaire de Santé, où l'on donne des préceptes sur l'éducation physique des enfans qui sont de la plus grande importance.

Du Mœconium.

Quand l'enfant vient au monde, il rend par le fondement une matiere excrémentitielle, noirâtre, que l'on appelle le Mœconium : il arrive quelquefois que cette même matiere séjourne dans les intestins, & ne sort point à l'extérieur ; ce qui est annoncé par des cris, des gémissemens que pousse l'enfant.

Il suffit, pour y remédier, de lui faire prendre de l'huile d'amandes douces, avec moitié de syrop de guimauve par cuillerées, jusqu'à ce qu'il survienne une évacuation.

Des Acides, Coliques, Tranchées.

La premiere maladie à laquelle sont sujets les enfans, dépend de la nourriture qu'ils prennent, & de la négligence & de l'ignorance des nourrices auxquelles ils sont confiés. Le lait qui est la nourriture, en apparence la plus saine, celle que prescrit la nature, est souvent sujet à se tourner en aigre, & à produire des coliques & des tranchées.

Quand on s'en s'apperçoit, il faut y remédier, en purgeant l'enfant, comme ci-dessus, & en ne donnant à la nourrice, que des alimens tirés des animaux, comme le bouillon, la soupe, le bœuf, le mouton : on peut aussi lui faire manger du cresson, pendant quelques jours, pour corriger l'acide de son lait ; après quoi, si cela dure, on lui fera prendre une médecine composée de deux onces de manne, & d'une once de syrop de pomme. Si, malgré ces précautions, on s'apperçoit que son lait soit toujours acide, ce que l'on connoît en le goûtant, & qu'il cause des tranchées à l'enfant, il faudra changer de nourrice.

Un des alimens les plus pernicieux pour les enfans, c'eſt la bouillie : les nourrices cependant n'ont point d'autre reſſource, quand elles manquent de lait, ou qu'elles le deſtinent à quelqu'autre uſage ; cette eſpece de colle préparée avec la farine, qui eſt une partie brute & groſſiere, qui n'a ſubi encore aucune préparation, ni par la nature, ni par le feu, eſt un aliment qui ſe digere toujours très-mal dans l'eſtomac délicat des enfans : auſſi c'eſt elle qui eſt la ſource d'une grande partie de leurs maladies ; la farine qui la compoſe ſe tourne facilement en aigre qui pique & irrite l'eſtomac & les inteſtins des enfans, & leur donne des tranchées continuelles.

Le moyen le plus sûr, pour éviter ces inconvéniens, eſt de ne jamais leur donner cette mauvaiſe nourriture : on peut y ſuppléer avec une panade faite de mie de pain coupée par tranche & bouillie dans de l'eau & du bon beurre, avec quelques grains de ſel ; ou, ſi l'on aime mieux, on leur fera prendre la panade ſuivante, qui eſt beaucoup plus facile à digérer & beaucoup plus nourriſſante.

Prenez, *De bon Lait de Vache, un demi-poiſſon.*
De la Mie de pain écraſée, deux onces.

Faites bouillir le tout enſemble legérement pendant trois ou quatre minutes ; ajoûtez-y pour lors un jaune d'œuf, que vous battrez bien avec le lait & du ſucre en quantité ſuffiſante.

On peut donner de cette nourriture aux enfans, quand ils en auront beſoin, ſans craindre, ni qu'elle s'aigriſſe, ni qu'elle leur cauſe de tranchées.

Il eſt encore mieux de leur faire une bouillie avec de la croûte de pain réduite en poudre. La mie n'eſt pas aſſez cuite, & par-là d'une digeſtion plus difficile.

Dans le cas où l'enfant auroit été nourri avec de la bouillie, & qu'il auroit des tranchées, le ventre gros & dur ; qu'il fît des déjections vertes ; qu'il ſe rebutât contre cet aliment, il ſeroit bon de lui faire prendre, avant de paſſer à la panade que nous venons de décrire, de l'huile d'amandes-douces & du ſyrop, comme nous avons dit

dit ci-dessus ; & si l'enfant avoit passé l'âge de trois ans, on pourroit le traiter, comme nous l'avons dit aux articles ACIDES & AIGREUR.

Le principal inconvénient de l'estomac des enfans, c'est de faire tourner tous les alimens en aigre ; c'est pourquoi il ne faut jamais oublier dans leurs maladies ce point de vue, auquel on doit toujours s'attacher dans le traitement de leurs maux, parce qu'ils sont toujours comme cause unique ou cause conjointe de toutes leurs maladies. Nous avons traité cet article très-au-long. *Voyez* ACIDES, AIGREUR.

Des Descentes ou Hernies.

Les cris redoublés que font ces petites créatures, quand elles ont des tranchées, font qu'ils sont exposés quelquefois aux descentes, par les efforts & les contorsions qu'ils font.

Pour y remédier, aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut d'abord éloigner toutes les causes qui l'ont produite, & faire tout ce que nous venons de dire ; après quoi, on appliquera sur la partie le remede qui suit :

Prenez, *De Queue de Cheval que l'on nomme Equisetum, une poignée.*

Hachez cette plante bien menue, & faites-la bouillir à petit feu dans un quarteron d'huile d'olive ; quand le tout sera refroidi, servez-vous-en pour froter la partie, en appliquant dessus le marc qui reste ; ou, si l'on veut, on peut se servir du remede suivant :

Prenez, *De Fleurs de Sureau réduites en poudre fine, ou de Farine de Féve, une once.*

Faites-les bouillir dans six onces d'eau distillée de pruneaux de buisson.

Ajoûtez-y

De Sang-Dragon.

De Bol d'Arménie, de chacune un gros.

Réduisez le tout en bouillie.

Versez-y

Six cuillerées de Lait de Chévre.

Etendez de ce mêlange sur de la filasse, appliquez-le sur la partie deux fois par jour.

Le remede suivant est aussi d'une grande efficacité en pareil cas :

Prenez, *Deux onces de Minium en poudre subtile.*
Une once de Suc de Racine de grande Consoude.
Un demi-gros de Térébenthine.

Battez ces drogues ensemble dans un mortier, jusqu'à ce qu'elles soient intimement mêlées, & appliquez-en sur la partie trois fois par jour.

Si tous ces remedes ne sont d'aucune efficacité, il faut avoir recours à un bandage ponr contenir les parties.

Du Carreau.

Les enfans sont sujets à avoir le ventre gros & dur : cette maladie s'appelle le Carreau. La cause de cette maladie vient ordinairement de l'épaississement de la lymphe, de l'embarras général dans la circulation du bas-ventre, & d'une disposition aux obstructions.

Ce sont ordinairement les enfans qui mangent beaucoup, qui se nourrissent d'alimens indigestes, comme de fruits, de bouillie, &c. qui sont exposés à cette maladie. Quand elle est ancienne, & qu'il y a un an & plus qu'elle est formée, l'enfant tombe bientôt en chartre. *Voyez* CHARTRE. Quand la maladie est récente, il suffit de réformer la nourriture, tant pour la qualité que pour la quantité : (*voyez ce que nous avons dit ci-dessus ;*) de ne point faire porter de corps à baleine qui gêne le bas-ventre de l'enfant, & de le mettre à l'usage du remede qui suit :

Prenez, *D'Huile de Lin bien fraîche & bien exprimée, une cuillerée à bouche,*

que l'on donnera à l'enfant le matin à jeun en deux prises, à une heure de distance l'une de l'autre. On aura soin en même tems de le purger avec une once de syrop de chicorée composé de rhubarbe, auquel on ajoûtera, selon l'âge & les forces,

Vingt-quatre Grains de Crême de Tartre,
Huit ou dix grains de Jalap :

on appliquera en même tems sur le nombril, des linges

imbibés de l'élixir qui suit, avec lequel même on fera à l'enfant des frictions.

Prenez, *De Colophone, six onces.*
D'Aloes hépatique, une once.
D'Encens mâle, trois onces.

Pilez ces drogues; prenez ensuite une pinte d'eau-de-vie, dans laquelle vous dissoudrez

Du Vitriol verd.
De Sel Ammoniac, de chaque deux gros
De Sel de Tartre, deux gros & demi.

Mêlez toutes ces drogues ensemble.

Bouchez bien la bouteille, & tenez-la trois jours sur des cendres chaudes.

Versez encore de l'eau de-vie, jusqu'à ce qu'elle surmonte les drogues de la hauteur de sept à huit pouces. Bouchez la bouteille avec un bouchon & du parchemin par-dessus; & laissez-la pendant quinze jours au soleil, ou pendant huit jours auprès du feu. Il faut toujours laisser la liqueur sur les drogues, & prendre garde de la troubler, quand on veut s'en servir.

Quand le carreau résiste à ces sortes de remedes, il faut avoir recours à ceux que nous avons indiqués à l'article Chartre *ou* Noueure. *Voyez* CHARTRE, NOUEURE.

Des Maladies de la Peau.

Les enfans sont très-sujets aux dartres, aux pustules, aux échauboulures, aux achores, qui naissent à la suite de l'épaississement de leur lymphe, occasionné par la présence des acides dans le sang. Voici la conduite qu'on doit tenir. Après avoir réformé la nourriture, comme nous l'avons dit ci-dessus, on passera à l'usage d'un demi-setier de petit-lait, qu'on leur fera prendre dans la journée en plusieurs verrées, en y ajoûtant une cuillerée de syrop de violette; on leur donnera en même tems un quart de lavement d'eau de riviere, ou la moitié, selon leur âge; ce que l'on réitérera tous les jours: on leur fera prendre ensuite une petite médecine, composée d'un demi-gros de rhubarbe, infusé dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoûtera une once de syrop de

fleurs de pêchers, dont on leur fera prendre un ou deux verres le matin, selon leur âge. Après la médecine, on les mettra pendant quelques jours à l'usage d'un scrupule d'yeux d'écrevisses en poudre, partagé en quatre prises, pour prendre à trois heures de distance l'une de l'autre; ce qu'on continuera pendant cinq ou six jours. On les purgera ensuite comme ci-dessus; & on leur fera prendre après, un demi-setier de petit-lait par jour, dans lequel on fera fondre une once de syrop anti-scorbutique.

Si tous ces remedes ne produisent pas un bon effet, on pourra faire prendre à l'enfant les bains tiédes, pendant trois ou quatre jours, dans lesquels on le plongera pendant un quart d'heure ou une demi-heure, s'il peut le supporter; & on lui fera prendre les pilules suivantes:

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, demi-gros.*
De Mercure doux, quatre grains.
De Fleurs de Soufre, vingt grains.
D'Extrait d'Enula-Campana, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour faire des pilules du poids de quatre grains, pour un enfant de deux ans, & du poids de six grains, pour un enfant de trois ans. On donnera de ces pilules de quatre en quatre heures, enveloppées dans de la marmelade d'abricot, ou dans une cerise confite. *Voyez* ACHORE, BOUTON, DARTRES, ECHAUBOULURE, PUSTULES, &c.

Des Maux de Dents.

Toutes les douleurs des enfans ne sont pas produites par les alimens dont ils se nourrissent, ni par la foiblesse de leur estomac: les dents qui leur poussent, leur causent des maux cruels; c'est ce qu'on appelle *la Dentition.*

Comme les enfans ne peuvent s'exprimer sur la nature de leurs douleurs, il est assez difficile de distinguer si elles viennent des dents ou de l'estomac: on peut cependant s'en douter, quand on examine le tems où les dents doivent pousser, quand il coule une salive abondante de leur bouche, quand ils ont les doigts perpétuellement à leurs gencives, & quand les douleurs

qu'ils ressentent, viennent indifféremment après avoir pris de la nourriture; ce qui les distingue de celles de l'estomac, qui s'appaisent par la présence des alimens.

Il est assez difficile de trouver des remedes à la dentition des enfans; tout ce qu'on peut faire, c'est d'adoucir les gencives, en y seringuant continuellement du lait chaud, ou une décoction de guimauve & de figues grasses, & en frotant les gencives des enfans avec du beurre bien frais pour les ramollir, en leur faisant tenir dans la bouche une racine de guimauve pelée, lavée & ramollie, qu'ils compriment entre leur mâchoire, & par laquelle ils facilitent la sortie de leurs dents.

Il arrive quelquefois que, malgré ces précautions, les douleurs qu'occasionnent les dents, sont si vives, qu'il survient des convulsions. Quand les enfans ont passé l'âge de trois ou quatre ans, & que les convulsions & les douleurs sont considérables, on peut tenter une saignée faite au bras, d'une poëlette, & faire usage de la potion qui suit, qu'on leur donnera par cuillerées.

Prenez, *De l'Eau de Nénuphar, deux onces.*
De Syrop de Pavot blanc, demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre d'heure en heure.

Si les douleurs ne se calmoient point, on pourroit appliquer à la temple de l'enfant un petit emplâtre d'opium, large comme une piéce de 24 sols. *Voyez* CONVULSION.

Au reste, les douleurs de dents, occasionnés par leur pousse, se guérissent assez difficilement; & le tems en est le plus sûr remede. Quelques dentistes conseillent, dans ces vives douleurs, de scarifier les gencives des enfans, afin de donner plus d'aisance aux dents, pour prendre leur accroissement. Mais il en résulte plusieurs inconvéniens; le premier, c'est que les enfans ne crachent & ne rejettent jamais le sang qui en coule, & en l'avalant, ils peuvent se faire beaucoup de mal, parce qu'il se corrompt dans l'estomac; le second est, que les enfans ne pouvant dire positivement où est lieu de leurs douleurs, on ne peut aller qu'à tâtons dans cette

opération, à moins que la dent ne se présente en partie ; pour lors les scarifications ne font qu'augmenter les douleurs, sans procurer aucun soulagement. *Voyez* DENTITION.

Des Convulsions.

Outre les convulsions occasionnées par les douleurs des dents, les enfans en éprouvent encore d'autres qui sont occasionnées ou par les vers, ou par la présence des acides ; si ce sont les acides, ce dont on peut s'assurer par les signes qui les accompagnent, on y remédie par les absorbans, les délayans & les évacuans. (*Voyez* ACIDES.) Quand ce sont les vers qui excitent ces convulsions, on s'en assure, en consultant les signes qui prouvent la présence des vers, & on les détruira par les remedes appropriés à cette maladie. *Voyez* VERS & VERS DES ENFANS dans l'article ci-dessous.

Il est essentiel d'observer que ces convulsions ne se guérissent jamais avec la saignée, & que quand on a le malheur de la pratiquer en pareil cas, elle augmente les convulsions des enfans, & précipite leur mort.

Les enfans nouveaux-nés sont sujets quelquefois, après un long travail de la part de la mere, une abstinence très-longue, à avoir des convulsions produites par la foiblesse ; ce que l'on reconnoît à la foiblesse & à la défaillance du pouls, à des bâillemens fréquens, au défaut de cris & d'expressions de douleur, qui accompagnent ordinairement toutes les autres especes de convulsions des enfans : il faut alors leur prescrire une potion cordiale, pour ranimer leurs forces. On peut, par exemple, leur donner une cuillerée de vin d'Alicante, avec quelques gouttes de l'élixir de propriété, décrit dans la Foiblesse d'Estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On peut aussi avoir recours à la potion suivante, s'ils sont plus avancés en âge.

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit, deux onces.*
De Mélisse simple, une once.
D'Eau de Cannelle, deux gros.
De Syrop d'Œillet, une demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion que l'on prendra par cuillerées, jusqu'à ce que les forces reviennent.

Des Vers.

Quoique les vers attaquent indifféremment tous les estomacs délicats, il est pourtant certain que les enfans y sont plus sujets que les adultes, tant par rapport à la délicatesse naturelle de l'estomac qui ne peut pas digérer fortement & pleinement la qualité de la nourriture qu'on leur donne, que par rapport à la nourriture qu'ils prennent, qui est très-disposée à engendrer des vers.

On reconnoît que les enfans ont des vers, aux signes suivans : aux rapports d'un goût aigre & doux, à la pâleur du visage, à la tension du ventre, aux demangeaisons dans le nez, à l'examen de la langue qui est presque toujours chargée d'une couche blanche, aux caracteres des yeux qui sont vifs, brillans, & qui semblent tourner à la folie, au pouls qui est vif & serré, & aux déjections qui sont ordinairement très-fetides & accompagnées de vers & de quelques glaires vermineuses.

Si l'enfant qui a des vers, n'a qu'un an ou deux, on lui fera prendre le remede suivant :

Prenez, *Deux grains de Mercure doux.*
Quatre grains d'Extrait de Rhubarbe,

que vous incorporerez avec un peu de marmelade d'abricot, & que vous ferez avaler, en donnant par-dessus une petite tasse de bouillon, ou le tetton.

Depuis l'âge de deux ans jusqu'à cinq ans, on doit augmenter la dose par proportion : on continuera ce remede pendant huit jours, en le faisant prendre de deux jours l'un.

Le mercure crud, bouilli dans l'eau, peut aussi être donné en boisson dans le même cas ; on en fait bouillir un gros dans une pinte d'eau, pendant un gros quart d'heure, & on en donne un petit verre de quatre en quatre heures ; ce qu'on réitérera tous les trois jours, jusqu'à parfaite guérison. On peut en même tems appliquer le liniment suivant :

Prenez, *De Fiel de Taureau, demi-once.*
De Coloquinte pulvérisée, demi-gros

D'Huile essentielle d'Absinthe, un gros.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un liniment que l'on partagera en trois fois, & que l'on appliquera sur le nombril pendant trois jours.

Si l'on ne peut pas venir à bout de faire prendre tous ces remedes à l'enfant malade, on y substituera le suivant :

Prenez, *Quatre cuillerées à bouche de Vin rouge.*
De Mercure doux, deux grains.
De Semen-contra, vingt grains.

Laissez infuser le tout, pendant un quart d'heure, sur des cendres chaudes ; passez la liqueur que l'on donnera par cuillerées, d'heure en heure, ce que l'on réitérera pendant trois jours ; après quoi, on donnera à l'enfant la potion suivante :

Prenez, *De Syrop de Fleurs de Pêchers, une demi-once.*
De Tartre émétique, un grain.

Ajoûtez-y
Quatre cuillerées d'Eau de Riviere.
Une cuillerée d'Eau de Fleurs d'Orange,

pour en faire une potion que l'on fera avaler en une fois à l'enfant, & dont on augmentera la dose, si l'enfant a plus de trois ans, en y ajoûtant encore

Une demi-once de Syrop de Fleurs de Pêchers.

L'huile d'amandes douces, prise en partie égale, avec le syrop de violette, & continuée pendant huit jours, à la dose, chaque jour, d'une demi-once, est aussi très-efficace pour chasser les vers des enfans. *Voyez* ce que nous avons dit à ce sujet aux articles ASCARIDES, STRONGLE, VERS, &c.

Des Indigestions & Dévoiemens.

Comme l'estomac des enfans est très-foible & qu'ils sont extrêmement voraces & gourmands, ils sont exposés aux indigestions & aux dévoiemens ; il faut, pour y remedier, commencer par faire un bon choix de leurs nourritures, & les empêcher de les prendre en trop grande quantité ; après quoi, on les purgera, s'ils sont à l'âge d'un an ou de deux, avec une once de syrop de

chicorée, dans deux onces d'huile d'amandes douces; on peut auſſi leur donner, en ce cas, quelques lavemens: s'ils ſont plus avancés, on les mettra tous les matins à une infuſion de rhubarbe, faite avec un demi-gros de rhubarbe, dans une chopine d'eau ſur des cendres chaudes, pendant tout la nuit; & on leur fera prendre entre deux tranches de ſoupe.

Six grains de Rhubarbe.
Dix grains d'Yeux d'Ecreviſſes.
Six grains de Sel de Quinquina.

On peut auſſi les mettre à l'uſage d'une tiſane faite avec un demi-gros de bayes de geniévre bouillies dans une pinte d'eau, dont on leur fera prendre deux ou trois verres par jour, en y ajoûtant un peu de ſucre. *Voyez* DÉVOIEMENT, FOIBLESSE D'ESTOMAC, INDIGESTION.

Du Scorbut.

Une des maladies à laquelle les enfans ſont le plus ſujets, c'eſt le ſcorbut: quoique leur eſtomac ſoit aſſez foible, pour engendrer beaucoup d'acide, la vivacité de leur pouls, & la chaleur de leur corps eſt ſi grande, que leurs ſucs ſont ſouvent diſpoſés à dégénérer dans une acrimonie ſcorbutique.

On reconnoît le ſcorbut des enfans à la paleur de leur viſage, à leur foibleſſe naturelle, aux douleurs vagues qu'ils éprouvent dans tout le corps, aux laſſitudes qu'ils reſſentent au moindre mouvement & à leur indolence naturelle, aux accès de fiévre qui leur ſurviennent de tems en tems, aux enflures des jambes & bouffiſſures du viſage, à la facilité qu'ont leurs gencives de jetter du ſang, à la mauvaiſe qualité de leurs dents, à une odeur puante & fétide qui ſort de leur bouche, à la foibleſſe des jambes & à la difficulté qu'ils ont de ſe tenir debout & de marcher.

Comme cette diſpoſition au ſcorbut dépend preſque toujours de l'épaiſſiſſement des humeurs & de la trop grande quantité de nourriture ou de ſa mauvaiſe qualité, il faut commencer par preſcrire aux enfans attaqués de cette maladie un régime convenable.

On les mettra à l'usage de bouillons de bœuf, dans lesquels on mettra un tiers de veau : on leur donnera de la soupe, des œufs frais, quelques crêmes de riz, d'orge, de la farine de sagou, de la semoulte, dont on mettra une cuillerée à bouche dans une cuillerée de bouillon, en les faisant bouillir, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une consistance de bouillie liquide; ou, si l'on aime mieux, pour éviter que le bouillon ne devienne trop âcre par la cuisson, on fera cuire ces crêmes dans de l'eau, & on en mettra une ou deux cuillerées dans du bouillon, en y ajoûtant un peu d'eau de cannelle. Si le scorbut est bien décidé, il faut faire abandonner aux enfans totalement la viande, & ne les nourrir que de ces especes de crême dans du bouillon. Dans la saison nouvelle des fruits & des légumes, on peut leur faire manger quelquefois des petits pois, des petites féves, des fraises, des pêches, pourvu qu'on le fasse avec modération; ces productions nouvelles de la terre contiennent un sel savonneux, très-propre à détruire le virus scorbutique & à débarrasser les entrailles, à fondre la lymphe & même à adoucir la qualité du sang.

Après avoir travaillé au régime, on s'occupera des remedes propres à détruire cette maladie; on peut d'abord mettre l'enfant à l'usage du petit-lait clarifié, à la dose d'un demi-setier par jour, en ajoûtant sur chaque verre une cuillerée ou deux à café de syrop anti-scorbutique; ce qu'on leur fera continuer pendant six jours. Voici des bouillons qu'ils prendront à la suite de l'usage du petit-lait.

Prenez, *Un Poulet maigre.*

Faites-en du bouillon avec deux pintes d'eau; après quoi, ajoûtez-y

De Racine de Raifort sauvage, une once.
De Cresson de Fontaine.
De Becabunga, de chaque une demi-poignée.

Coupez les racines par petits morceaux; battez-les legérement dans un mortier, & laissez ensuite infuser le tout chaudement, pendant un quart d'heure, dans le bouillon, ayant grand soin de couvrir le pot, de peur que la partie la plus volatile ne s'évapore; passez ce

bouillon, pour en prendre un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, pendant huit jours.

Après l'usage de ces bouillons, on passera au vin qui suit :

Prenez, *Des Racines d'Enula-Campana.*
De Raifort sauvage, de chaque une once.

Battez-les legérement dans un mortier; après les avoir coupées par morceaux,

Prenez, *Des Feuilles de Cresson de Fontaine.*
De Cochléaria, de chaque une poignée.
De Myrrhe pulvérisée, un gros.
De Sel Ammoniac, deux gros.

Versez dessus une pinte de bon vin blanc; mettez le tout dans un vaisseau de verre bien fermé, & laissez-le exposé au soleil, pendant quinze jours ou pendant vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes; vous passerez après la liqueur à travers un linge, & vous y ajoûterez *D'Esprit volatil de Cochléaria, une demi-once.* pour prendre par cuillerée, dont une le matin à jeun, l'autre sur les onze heures, & la troisieme sur les cinq heures du soir. On continuera l'usage de ce vin, conjointement avec le petit-lait, dont l'enfant boira à sa soif.

On aura soin de purger l'enfant tous les quinze jours, avec une once & demie de manne, & une once de syrop de pomme.

A l'égard de la bouche, on aura soin de la nettoyer tous les matins & tous les jours, avec moitié lait & moitié suc de cresson.

Comme les enfans sont d'un tempérament fort échauffé, & que tous ces remedes sont fort chauds, il sera à propos quelquefois de les suspendre, pour les mettre à la simple nourriture des crêmes que nous avons prescrites ci-dessus; &, quand le feu sera un peu calmé, on recommencera les remedes jusqu'à parfaite guérison. *Voyez* SCORBUT.

Des Ecrouelles.

Les écrouelles attaquent les enfans, par préférence

aux adultes : l'épaississement naturel de leur lymphe joint à la foiblesse de leurs organes, fait qu'ils sont plus exposés aux engorgemens des glandes, &, par conséquent, aux tumeurs froides & aux écrouelles.

Il n'y a point de différence dans le traitement de cette maladie, chez les enfans & chez les adultes, à l'exception des remedes qui doivent être plus doux, donnés en plus petite dose, & la préparation moins longue. On se contentera de faire prendre à l'enfant, pour le préparer, deux verres par jour de bouillon de veau, dans chacun desquels on mettra deux cuillerées de suc de cresson de fontaine ; ce qu'il continuera pendant huit jours, après quoi, on le purgera avec une once de syrop de chicorée, composé de rhubarbe, & une once & demie de manne. On suivra ensuite le traitement indiqué à l'article Ecrouelles. *Voyez* ÉCROUELLES.

De la Vérole.

Quoique les enfans n'aient point mérité d'être attaqués d'aucun vice vénérien, il arrive cependant quelquefois, qu'ils portent en naissant le germe de cette maladie, & qu'ils en sont même quelquefois si maléficiés, qu'ils sont contrefaits & pleins d'ulceres & d'humeurs. On trouvera à l'article Vérole la méthode qu'on doit suivre pour cette maladie. *Voyez* VÉROLE.

Des Maladies violentes ou aiguës.

Les enfans sont exposés aux maladies vives & aiguës, encore plus que les adultes : la grande vivacité de leur sang fait que la fiévre s'allume facilement, & que leurs maladies sont plus dangereuses.

La saignée qui est le remede le plus commun dans les fiévres aiguës, ne convient nullement aux enfans ; il est rare qu'elle ne soit suivie d'accidens fâcheux : les seuls cas où elle convient, sont les convulsions & les douleurs considérables ; nous ne parlons point de l'inflammation primitive dans les enfans, parce qu'ils n'y sont point sujets : il vaut mieux donc, dans les maladies vives des enfans, accompagnées d'une fiévre considérable, de chaleur, de sécheresse, de soif & d'ardeur, avoir

recours aux tisanes adoucissantes, aux lavemens & aux bouillons, qu'aux saignées; mais les remedes les plus efficaces dans ces sortes de cas, & qui ne peuvent jamais nuire, sont les absorbans, comme les écailles d'huitre préparées ou les yeux d'écrevisses pris en grande quantité: ils produisent presque toujours de très-bons effets, quand on en continue l'usage pendant deux ou trois jours, en les mêlant dans les bouillons, dans les tisanes, & généralement dans toutes les boissons. On voit ordinairement la fièvre se calmer, la sécheresse se dissiper, la langue devenir plus humide, les déjections moins vertes, & moins puantes, & les urines couler en abondance: on ne doit point s'effrayer de la quantité de ces matieres terreuses qu'on fait prendre aux enfans; il faut quelquefois qu'ils en aient pris jusqu'à un once, une once & demie, avant de voir cesser les accidens: au reste, on doit proportionner la quantité de ces remedes à la force de la fièvre & des symptomes; & on ne doit pas oublier de purger les enfans qui sont dans ce cas, de trois jours en trois jours, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus dans les selles de ces matieres absorbantes, qui sont comme la pierre broyée.

Le traitement des fièvres aiguës des enfans, comme on le voit, diffère de celui des adultes; & ce que nous venons de dire est d'une si grande importance, que quand on a malheureusement pratiqué une ou deux saignées, il survient des accidens affreux, qui exigent qu'on ait recours aux délayans en boisson & en lavement, & aux absorbans pris en grande quantité.

Des Fièvres lentes, de la Chartre.

La maladie la plus à craindre & la plus difficile à guérir parmi les enfans, est la chartre ou la noueure, dans laquelle toutes les parties du corps, au-dessous de la tête tombent dans l'amaigrissement; l'épine se courbe, ainsi que les os, dont les extrémités se gonflent & se nouent, pendant que la tête est fort grosse, que le visage est plein & vermeil, & que le ventre est gonflé & tendu. Cette maladie est presque toujours accompagnée de la fièvre lente; & en guérissant l'une, on re-

médie à l'autre. *Voyez* CHARTRE, NOUEURE, FIÉVRE LENTE, RACHITIS.

Des Ophthalmies des Enfans.

Les enfans sont sujets aux ophthalmies, ainsi que les grandes personnes ; c'est une sérosité âcre & mordicante qui se jette sur les yeux, qui produit ces sortes de maladies : l'acrimonie des humeurs pique & brûle les membranes des yeux, & y excite de legeres inflammations.

Il faut commencer à donner dans ce cas un lavement aux enfans qui en sont attaqués ; on leur fera prendre en même tems du petit-lait clarifié, & on les mettra à l'usage des yeux d'écrevisses en poudre, à la dose de six grains, toutes les deux heures : une pincée d'euphraise infusée, comme du thé, dont on leur donne quelques gorgées, produit souvent de très-bons effets ; la pulpe de pomme cuite détrempée avec de l'eau-rose, où l'on aura battu un blanc d'œuf, convient ici parfaitement pour appliquer sur les yeux, ou un petit cataplasme bien leger, fait avec la mie de pain, le lait de la nourrice & quelques grains de safran, ou bien le lait même de la nourrice, rayé dans les yeux du nourrisson, quelque collyre très-leger, composé, par exemple, avec une once d'eau-rose, & un gros de trochisque blanc de Rhasis, dont on étuve souvent les yeux & les environs : on continuera en même tems les lavemens tous les jours ; & si la fluxion est opiniâtre, on aura recours à l'emplâtre suivant :

Prenez, *De l'Emplâtre de Céruse, deux gros.*
De l'Emplâtre Vésicatoire, un gros.

Mêlez le tout ensemble pour un emplâtre : on en étend un peu sur une peau, que l'on applique à la nuque, & que l'on renouvelle tous les jours jusqu'à parfaite guérison.

ENFANTEMENT, s. m. la sortie de l'enfant à terme hors de la matrice.

L'enfant est ordinairement à terme au neuvieme mois, quelquefois au septieme, au huitieme, au dixieme, & rarement passe-t-il ce terme.

Il y a de trois sortes d'accouchement, le naturel, le

laborieux, & le contre-nature. Le naturel eſt celui dans lequel l'enfant préſente le ſommet de la tête, la face tournée du côté du rectum de la femme, & ſort avec facilité : le laborieux eſt celui dans lequel l'enfant a peine à ſortir, quoiqu'il ſe préſente bien : dans le contre-nature, l'enfant préſente toute autre partie que le ſommet de la tête, comme un bras, une jambe, les feſſes, ou quand le fœtus eſt monſtrueux, qu'il a deux têtes, quatre bras, quatre jambes. *Voyez* ACCOUCHEMENT, dans le Dictionnaire de Chirurgie.

ENFLURE, ſ. f. Ce terme eſt employé pour exprimer toute élévation contre-nature qui ſe forme ſur le corps.

L'uſage cependant reſtreint la ſignification du mot *Enflure*, pour déſigner un amas d'air ou d'humeur. Si c'eſt l'air renfermé ſous la peau, qui eſt la matiere de l'enflure, on l'appelle *emphysème*. (*Voyez* EMPHYSÈME, TYMPANITE.) Si c'eſt la ſéroſité ou toute autre humeur aqueuſe qui gonfle le tiſſu cellulaire, on appelle l'enflure qui eſt formée, *leucophlegmatie*, *anaſarque*. Si elle eſt étendue ſur toute la ſurface du corps, on l'appelle *bouffiſſure*. Quand elle n'affecte que le viſage ou quelque partie du corps, & que l'impreſſion du doigt reſte, après l'avoir comprimée, on la nomme *œdème*. Quand elle eſt produite par un amas d'eau épanchée dans le bas-ventre, on l'appelle *aſcite* : ou dans toute autre cavité du corps, elle ſe nomme *hydropiſie* ; dans les bourſes, *hydrocele*. *Voyez* ANASARQUE, ASCITE, LEUCOPHLEGMATIE, ŒDÈME, HYDROPISIE, HYDROCÈLE.

ENGELURE, ſ. f. enflure qui vient en hyver aux mains, aux doigts des pieds, aux talons, quelquefois aux coudes, au nez, aux oreilles, accompagnée d'inflammation, de douleur, de demangeaiſon, & ſuivie bien ſouvent de ſolution de continuité.

Les engélures ſont des tumeurs enflammées : elles ſont d'abord ſans rougeur, ſans chaleur & ſans douleur ; mais bientôt après elles s'enflamment, deviennent rouges, livides, jettent une ſéroſité rouſſe & âcre, & dégénerent ſouvent en ulcere très-conſidérable.

La cause prochaine de cette maladie est la suppression de la circulation, occasionnée par le froid : le tempérament pituiteux, les humeurs naturellement épaisses, le peu de soin à se garantir des rigueurs de l'hiver, sont les causes qui disposent aux engelures ; les enfans & les jeunes personnes y sont plus sujets que les autres, à cause de la viscosité de leurs fluides & de la foiblesse de leurs solides.

Les engelures ne sont pas dangereuses ; cependant quand on n'y porte pas remede de bonne heure, elles deviennent très-difficiles à guérir ; elles peuvent même quelquefois attirer la suppuration & la gangrene dans la partie.

Les premieres précautions que l'on doit prendre, c'est de se garnir les pieds & les mains du mieux qu'il est possible, & de porter des gants ou des chaussons humectés d'esprit de vin ; après quoi, le soir en se couchant, & le matin en se levant, on peut appliquer dessus de l'emplâtre défensif. *Voyez* EMPLATRE DÉFENSIF.

Quand les engelures ne sont point ouvertes, on peut se froter les pieds ou les mains avec l'esprit de sel ; cela fortifie les parties, & en empêche l'ouverture, en faisant sur-tout des frictions avec une flanelle imbibée de cette liqueur : on recommande aussi, en pareil cas, le jus de navets ou de la pulpe de rave cuite sous la braise.

Quand les engelures sont ouvertes, on doit les panser avec l'onguent de Rhasis. *Voyez* ONGUENT, *ou* L'EMPLÂTRE DE NUREMBERG, décrite à l'article Brûlure. *Voyez* BRULURE.

Si la gangrene survient, on la traite selon les régles ordinaires. *Voyez* GANGRENE.

On doit observer de ne pas se présenter tout-à-coup à un grand feu, lorsqu'on se sent les extrémités affectées d'un grand froid, parce que cela peut augmenter l'engorgement des humeurs, & occasionner de l'inflammation : il faut rechauffer les parties froides par degré, les laver d'abord dans l'eau tiéde, & augmenter ensuite la chaleur.

On est dans l'usage, dans certain pays où l'on est exposé

exposé au grand froid, de ne pas entrer dans les étuves, qu'on ne se soit froté le visage, les pieds ou les mains avec de la neige. On pourroit pratiquer cette méthode, pour endurcir la peau des enfans, & la rendre moins accessible au froid.

On peut faire usage aussi, avec succès, dans les engelures, du remede qui suit :

Prenez, *Parties égales de Feuilles de Tabac verd.*
De Cynoglosse, ou Langue-de-Chien.
De Jusquiame.

Pilez-les dans un mortier, en les humectant un peu avec du vin blanc ; tirez le suc : sur une pinte de ce suc, vous mettrez demi-pinte de vin & une pinte d'huile d'olive, & vous ferez bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que le vin soit tout évaporé, & qu'il n'y reste à-peu-près que l'huile ; gardez ce baume dans des bouteilles fermées.

On en applique sur les parties, après l'avoir fait chauffer.

ENGORGEMENT, s. m. se dit des vaisseaux du corps humain, remplis, distendus par les liquides trop abondans ou trop épais, pour pouvoir circuler avec facilité. *Voyez* INFLAMMATION, OBSTRUCTION.

ENGOURDISSEMENT, s. m. Ce terme est employé pour signifier la Diminution du sentiment dans tout le corps.

La cause immédiate de l'engourdissement vient de ce que les nerfs sont gênés, comprimés ou obstrués ; on éprouve l'engourdissement, quand on est assis sur une cuisse dans une situation gênée : ainsi tout ce qui peut resserrer ou comprimer les nerfs, peut occasionner l'engourdissement ; le froid, un coup, une chute, une ligature produisent cet effet.

Quand l'engourdissement est général, & que l'exercice du sentiment & du mouvement ne se fait qu'imparfaitement, c'est alors l'effet d'un vice du cerveau ; c'est ce qu'éprouvent ceux qui sont près de tomber en apoplexie, ou qui ont quelqu'attaque de paralysie.

Cette maladie se combat en détruisant la cause qui l'a produite : on y réussit, en donnant la liberté aux nerfs

& en rétablissant le mouvement de la circulation, qui avoit été intercepté.

Mais, quand l'engourdissement vient d'un vice du cerveau, c'est une véritable paralysie qu'il faut traiter avec les remedes appropriés à cette maladie. *Voyez* PARALYSIE.

ENROUEMENT, s. m. Cette maladie est une espece de fluxion catarrhale, qui a son siége dans les parties de la gorge, & principalement dans celles qui constituent l'organe de la voix.

Ce défaut est produit par le gonflement des cordes vocales, ou par le relâchement ou le dessêchement des muscles qui tendent ces mêmes cordes; en général, ce qui peut relâcher ces parties est un amas d'humeurs, qui s'y porte : les tempéramens pituiteux sont sujets à cette maladie, quand sur-tout le froid supprime chez eux la transpiration; ce qui forme une espece de catarrhe & un son désagréable dans l'organe de la voix, que l'on appelle *voix rauque*. Il peut arriver aussi que l'enrouement soit produit par le dessêchement des cordes vocales; ce qui fait que les muscles ne peuvent plus se contracter, & que la chaleur forme dans les cordes vocales des engorgemens qui produisent également l'enrouement; c'est ce qui arrive, quand on a crié longtems & avec violence; on se trouve enroué.

Pour ce qui est du traitement de cette maladie, si la cause est catarrhale, il ne diffère pas de celui du catarrhe en général. *Voyez* CATARRHE, ENCHIFRENEMENT, RHUME.

Si le relâchement des muscles de la gorge est la cause de l'enrouement, il faut pour lors employer les remedes propres à fortifier ces parties, comme les fumigations qu'on respireroit par la bouche, avec un peu de succin & de myrrhe pulvérisés & mêlés ensemble, dont on recevroit les vapeurs sur un fer rouge; il faudroit en même tems se tenir chaudement, se garnir le cou, boire de tems en tems un peu de vin pur, & chanter, pour ramener le jeu des muscles. On recommande dans ce cas une infusion de véronique mâle, avec un peu de sucre candi, dont on prendra quelques verrées le matin à jeun.

Si ces parties étoient paralysées, il faudroit avoir recours aux remedes propres à la paralysie. *Voyez* PARALYSIE.

Quand l'enrouement vient de sécheresse à la gorge, on applique à l'extérieur le cataplasme fait avec les plantes émolientes. *Voyez* CATAPLASME ÉMOLLIENT. On respire par la bouche la vapeur du lait chaud, dans lequel on a fait bouillir quelques figues grasses : on évite les exercices violens ; on a soin de ne point crier, de ne point chanter, & de ne forcer aucunement la voix. *Voyez* APHONIE.

ENTORSE, s. f. distorsion violente & subite des tendons & des ligamens d'un article, en conséquence d'un coup, d'une chute ou d'un effort.

Elle est quelquefois accompagnée ou suivie de luxation. L'articulation souffre tant de violence, que les os peuvent sortir de leur situation naturelle, ou s'écarter. La détorse la plus fréquente est celle du pied : elle arrive quelquefois au poignet, à l'épine, & à plusieurs autres parties du corps.

Pour prévenir ces fâcheux accidens, il faut, s'il est possible, dans le moment de l'entorse, plonger le pied nud dans un seau d'eau très-froide ; faute de ce remede, il faut employer un cataplasme anodin. *Voyez* CATAPLASME ANODIN. Si ce sont les lombes qui aient souffert un effort extraordinaire, on applique dessus du baume tranquille, mêlé avec un peu d'eau-de-vie camphrée, ou bien un peu de poix de Bourgogne, mêlé avec du baume du Pérou, & quelques gouttes anodines : au reste, si l'entorse est considérable, il faut saigner copieusement le malade, le mettre à la diéte, lui donner beaucoup de lavemens ; quand les accidens sont passés, on met la partie qui a souffert l'entorse dans le ventre d'un bœuf ou d'un autre animal nouvellement tué.

Si ces remedes ne réussissent point, on a recours aux douches de différentes especes, telles que celles de Bourbon, Bagnères, Barèges, Aix-la-Chapelle, &c. *Voyez* CONTUSION, CHUTE, DÉTORSE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ENVIE, s. f. On appelle Envies certaines marques

ou taches que les enfans apportent en naissant. Elles sont de différentes grandeurs & figures. Les unes sont plates; les autres ont du relief : on prétend qu'elles ressemblent à ce que la mere a desiré avec empressement pendant sa grossesse.

La cause des envies ne peut s'attribuer qu'à l'état de gêne dans lequel s'est trouvé le fœtus dans le ventre de sa mere; ce qui a fait souffrir les fibres de son corps, & a fixé le cours du sang en différentes parties. Les médecins croient, en général, que les envies sont des bizarreries de la nature.

Le traitement de cette maladie est assez difficile à établir : on peut cependant traiter ces sortes de taches, comme les contusions legeres, & consulter à ce sujet les différens articles qui ont rapport à la Contusion. *Voyez* Chute, Contusion, Entorse.

On donne aussi le nom d'Envies à des petites pellicules qui se détachent des doigts des mains, à la racine des ongles, qui causent de vives douleurs, quand on veut les arracher : ainsi il faut avoir l'attention de les couper avec des ciseaux, pour éviter l'inflammation & les douleurs qu'elles pourroient occasionner. *Voyez* Mal d'Aventure, Panaris.

ÉPAISSISSEMENT, s. m. se dit ordinairement des humeurs qui ont trop de consistance.

Plusieurs signes particuliers caractérisent l'épaississement; d'abord les tempéramens fort gras & fort secs y sont également sujets : ceux qui ont le visage pâle, qui rendent beaucoup de pituite, qui ont des pesanteurs & des lassitudes dans les membres, qui éprouvent souvent des mal-aises, des bâillemens, des maux de tête, des fréquentes envies de dormir, sont exposés à l'épaississement du sang ou des humeurs.

Le sang & les humeurs ne sont plus ou moins liquides, que par proportion aux parties aqueuses, qui entrent dans leur composition : ainsi tout ce qui peut dissiper ce véhicule aqueux, produit l'épaississement. Un air épais & grossier, une nourriture trop solide, l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses, les acides, les visqueux, les mucilagineux & les huileux, les mouvemens violens,

le trop grand exercice, les veilles trop longues, les évacuations trop abondantes, comme celles de l'urine & de la transpiration, & enfin les vives passions de l'ame, sont les causes qui déterminent l'épaississement des différentes humeurs du corps.

Le traitement de l'épaississement varie selon les causes. Si le sang trop épais occasionne des engorgemens, il faut avoir recours aux saignées, aux boissons abondantes, aux lavemens & à la diéte. (*Voyez* INFLAMMATION.) On trouvera à cet article les signes de l'engorgement du sang.

Quand ce sont les humeurs qui sont épaissies, les saignées sont beaucoup moins avantageuses: il faut pour lors mettre en usage le petit-lait, pris à la dose d'une chopine tous les matins, que l'on continuera pendant huit jours, & dans lequel on fera fondre un demi-gros de sel de duobus, & on continuera encore le petit-lait, pendant huit jours; après quoi, l'on fera usage des bouillons que nous avons conseillés dans la Cachexie. *Voyez* CACHEXIE.

Quand on aura fini ces bouillons, que l'on prendra pendant huit jours, on se purgera avec une médecine douce, & on recommencera l'usage des bouillons.

Quand l'épaississement est produit par l'usage des liqueurs spiritueuses, des acides ou des huileux, il faut d'abord s'en abstenir, & suivre le traitement ci-dessus; observer une diéte exacte, prendre beaucoup de boissons aqueuses, & éviter généralement tout ce qui peut former l'épaississement. *Voyez* EPAISSISSEMENT DE LA LYMPHE.

ÉPHÉLIDES, s. f. plur. taches larges, rudes, noirâtres, qui viennent au visage par l'ardeur du soleil, ou par quelques inflammations.

On donne aussi ce nom à certaines taches de visage, qui naissent aux femmes grosses, qui leur rendent la peau noire & ridée. Elles sont larges, ordinairement brunes, quelquefois rouges. L'accouchement les fait disparoître. Les filles, qui sont sur le point d'avoir leurs régles, y sont aussi sujettes: elles s'effacent quand les regles viennent, & renaissent quand elles sont supprimées.

On peut faire usage, pour détruire ces nouvelles productions, de l'emplâtre anodin discussif, que nous avons décrit : on en frote les taches plusieurs fois par jour; & on applique dessus, pendant la nuit, une mouche chargée du même emplâtre. *Voyez* EMPLÂTRE.

Quelques-uns recommandent, dans ces affections, une dissolution de vinaigre dans des coquilles d'œuf calcinées & préparées, dont on se sert pour froter les taches plusieurs fois par jour.

On conseille l'usage des graines de laurier réduites en poudre, après en avoir ôté l'écorce, & mêlées avec du miel en forme d'onguent, dont on frote le visage. L'émulsion de graine de chanvre, dont on lave la partie affectée, est aussi employée, avec succès, dans ce cas. On recommande, pour les filles, de froter les taches avec un linge imbu du suc qui découle d'une racine de bugloss coupée & exprimée. *Voyez* TACHES.

ÉPÉHMÈRE, adj. On appelle Fiévre éphémère, une fiévre continue, qui se termine ordinairement en vingt-quatre heures. *Voyez* FIÉVRE.

ÉPHIALTES, s. m. pl. C'est la même maladie que le Cochemart. *Voyez* COCHEMART.

ÉPIALE, adject. On appelle Fiévre épiale, une espece de fiévre continue, quotidienne, dans laquelle on ressent une chaleur répandue par tout le corps, & en même tems, des frissons vagues & irréguliers. *Voyez* FIÉVRE ÉPIALE.

EPILEPSIE, s. f. *ou* Mal-caduc, Haut-Mal, Mal de S. Jean, Mal sacré : convulsions irrégulieres de tout le corps, ou de quelques-unes de ses parties, particuliérement de la mâchoire inférieure, qui saisit subitement & fait tomber le malade, avec léſion des sens internes & externes, écume à la bouche, ronflement, oppression, écoulement involontaire d'urine, d'excrément, & même de semence, qui revient par accès, de tems en tems.

Dans l'accès, on reconnoît un épileptique, quand il s'agite, se tord les membres, serre les dents, se mord quelquefois la langue & les lévres : il a les yeux fixes, le visage rouge, livide, gonflé, les poings fermés : il se donne des coups sur la poitrine, ou se frape la tête con-

tre terre ; ſon viſage eſt comme s'il avoit été battu de verges : quand l'accès eſt fini, il reſte étonné & aſſoupi ; enſuite il revient à lui, ſans ſe ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé. Il ne ſe plaint que d'une peſanteur de tête, d'un grand ſerrement d'eſtomac, & d'un accablement univerſel avec grande laſſitude.

On diſtingue l'épilepſie en eſſentielle, qui dépend du vice ſeul du cerveau ; en accidentelle, qui ſurvient de quelqu'autre maladie ; & en héréditaire, que l'on tient de ſes pere & mere.

Les cauſes de cet accident ſon très-nombreuſes. On regarde la léſion du cerveau & des nerfs, comme la ſource immédiate de cette cruelle maladie. Tout ce qui peut augmenter la quantité des humeurs vers le cerveau ou leur épaiſſiſſement, peut donner lieu à l'épilepſie, comme la plénitude, l'exercice immodéré, la chaleur, l'excès dans l'uſage du vin, de la bonne chere, du coït ; les profondes méditations, les grands efforts d'imagination, & ſur-tout la crainte & la ſurpriſe, les douleurs fortes, la paſſion hyſtérique, les irritations & les éroſions cauſées dans les enfans par l'effet des vers & par les acides, la trop grande abſtinence de manger, la crapule : l'uſage des alimens & des boiſſons âcres, des remedes & des poiſons produit auſſi les mêmes effets.

On doit placer, parmi les cauſes externes, la léſion du cerveau dans ſes enveloppes, ſa ſurface, ſa ſubſtance, ſes cavités ; par commotion, contuſion, bleſſure ; par abſcès, effuſion ou épanchement de ſang, de ſanie, de pus, de lymphe âcre, par quelqu'excroiſſance oſſeuſe de la ſurface interne du crâne ; par enfoncement de quelqu'une de ces parties, par quelque fragment ou quelqu'eſquille d'os, ou par un corps dur, étranger, qui bleſſe la ſubſtance de ce viſcere.

On doit diſtinguer, dans le traitement, le tems & l'intervalle des accès. Dans le premier cas, quand le malade eſt tombé en épilepſie, on doit d'abord le faire placer étendu ſur le dos, la tête un peu élevée, plutôt dans un lieu bien éclairé, que dans un endroit obſcur, lui faire enſuite ouvrir la bouche, & lui inſinuer entre les mâchoires un tampon de linge, pour éviter qu'il ne

se coupe la langue ; il faut ensuite lui froter les narines & les temples avec quelques gouttes d'eau thériacale que l'on verse dans du vin, ou avec des eaux spiritueuses, comme celles des Carmes & d'Ardel ; faire respirer des odeurs fortes, comme l'eau de luce, l'esprit volatil de sel ammoniac, lui souffler dans les narines de la poudre de bétoine, lui faire avaler la prise suivante :

Prenez, *Des Huiles distillées de Succin.*
De Romarin, de chacune deux gouttes.
Du Sucre candi blanc, un gros,
mêlé & pilé dans un mortier de verre, en y ajoûtant
De l'Eau de Cerises noires, une once.
De Laudanum liquide, quinze gouttes.

On lui donnera ensuite des lavemens âcres. *Voyez* LAVEMENT. *Voyez* APOPLEXIE. On lui fera faire en même tems des frictions aux extrémités. Toutes ces précautions sont sur-tout essentielles, quand la foiblesse & les défaillances sont considérables.

Après l'accès, on doit mettre en usage tous les remedes nécessaires, pour empêcher le retour de cette maladie.

Quand elle est occasionnée par un vice particulier du cerveau, comme un corps étranger, une excroissance osseuse, il n'est pas possible de la guérir ; mais on peut seulement en éloigner les accès, en diminuant la plénitude & l'engorgement des vaisseaux, ou en employant les remedes propres à tempérer l'acrimonie des humeurs. *Voyez* PLÉNITUDE, PLÉTHORE, ACRIMONIE DES HUMEURS.

Quand l'épilepsie est occasionnée par l'épaississement de la lymphe, par la suite d'une peur ou d'un saisissement, il faut observer le traitement qui suit :

Si le malade est d'un tempérament sec & sanguin, on le fera saigner une ou deux fois au pied, selon son âge & ses forces ; on lui fera prendre des lavemens émolliens tous les jours ; après quoi, il fera usage des bains tiédes ; immédiatement après, on lui fera prendre l'émétique en lavage, en lui donnant le lendemain la poudre suivante :

Prenez, *Des Poudres de Racines de Valériane sauvage.*

De Pivoine mâle, de chacune une demi-once.

Mêlez-les exactement : la dose est depuis un demi-gros, jusqu'à un gros & demi, suivant l'âge, dans deux cuillerées de vin blanc, pour prendre le matin à jeun, huit jours de suite, en observant de purger le malade à la fin, avec une médecine ordinaire.

Le lendemain de la purgation, on fera usage de l'opiat suivant :

Prenez, *De Quinquina, six gros.*

De la Racine de Serpentaire de Virginie, deux gros.

De Safran de Mars apéritif, un gros.

Reduisez le tout en poudre subtile, & incorporez-le avec suffisante quantité de syrop de pivoine composé, pour en faire un opiat, dont on prendra un gros, matin & soir, en buvant par-dessus une décoction de la racine de pivoine & d'un gros de baies de la plante appellée *raisin de renard*, & d'une demi-poignée de fleurs de tilleul dans une pinte d'eau : il faut continuer l'usage de l'opiat ci-dessus, pendant un mois.

Voici des pilules propres à préserver de l'épilepsie.

Prenez, *Du Cinnabre naturel réduit en poudre très-fine.*

Du Gui de Chêne, de chacun deux gros.

Du Castoréum.

Du Sel de Succin, tous deux en poudre très-fine, de chacun un gros.

De l'Essence de Marjolaine ; douze gouttes.

Du Baume du Perou, un gros.

Du Syrop de Pivoine, une quantité suffisante.

pour reduire en douze doses.

Le malade prendra deux ces pillules par jour, l'une le matin & l'autre le soir, en buvant par-dessus un verre de la tisane décrite plus haut.

En prenant tous ces remedes, il faut avoir attention de garder un régime exact, d'éviter les alimens

âcres, comme les chairs salées, les liqueurs spiritueuses, le vin pur, les exercices violens, & tout ce qui peut animer le sang & les humeurs.

Au reste, tout ce que nous avons dit ici ne peut avoir lieu que dans l'espece d'épilepsie qui est occasionnée par l'épaississement & l'acrimonie de la lymphe, & non dans celle qui est héréditaire, ou qui reconnoît pour cause quelques corps étrangers.

Quand l'épilepsie est produite par une tumeur, par une varice qui se forme dans le cerveau, le remede le plus sûr, après tout ce que nous avons dit, est d'établir un cautere à la jambe ou un séton à la nuque pour entretenir une espece d'écoulement par cette voie.

On recommande beaucoup de remedes pour l'épilepsie, que l'on regarde comme spécifiques; mais il n'est point de maladie où ils réussissent moins bien que dans celle-là. Celui qui paroît avoir le plus d'efficacité est le quiquina, parce que ce remede est approprié dans toutes les maladies périodiques. On fait aussi quelque cas de la poudre de guttete, de la racine de pivoine, & de celle de valériane.

Voici un opiat que l'on dit être fort bon en ce cas.

Prenez, *De Suc épaissi de Sureau.*
Et de Raisin sec, de chaque deux onces.
De Castoréum en poudre.
De Racine de Valériane sauvage, de chaque demi-once.
De Sel essentiel de Quinquina, trois gros.
De Sel de Succin, deux gros.
De Syrop de Pivoine, quantité suffisante.

Mêlez le tout, pour en prendre un gros, soir & matin, en buvant par-dessus un verre d'infusion de caille-lait.

De très-célèbres praticiens recommandent l'huile animale de Dippel rectifiée, comme il convient, à la dose de dix ou douze gouttes par jour, dans une cuillerée de bouillon; on se met au lit immédiatement après, & on se tient modérément couvert. Le sommeil survient accompagné d'une legere sueur: quelquefois aussi les

malades éternuent plusieurs fois. On continue l'usage de ces gouttes, en en augmentant la dose pendant un mois & même davantage. Il est bon d'en recommancer l'usage quelques jours avant la nouvelle lune. M. Rouelle l'aîné a guéri plusieurs épileptiques, en se servant de ce remede, & M. Werlhof, célèbre praticien d'Hanovre, a guéri plusieurs épilepsies déja anciennes, en employant le même remede, de la maniere indiquée plus haut. Il est bon d'en faire précéder l'usage par la saignée, l'émétique & les atténuans selon que le cas l'exige.

EPINYCTIDE, s. f. C'est une espece d'éruption cutanée, en forme de pustule livide, noirâtre, rouge ou blanchâtre, grosse ordinairement comme une petite féve, qui s'éleve la nuit sur la peau.

Ces petites tumeurs excitent ordinairement de l'inflammation & de la douleur.

On les reconnoît à leur petitesse, à la vivacité avec laquelle elles se forment, & au progrès qu'elles font; car elles s'ouvrent très-vite, & se changent en un petit ulcere qui cause, pendant la nuit, de très-grandes inquiétudes.

Cette tumeur est produite par une matiere bilieuse; âcre, qui se ramasse dans quelques follicules de la peau, la ronge & se fait une issue en ulcerant; la chaleur du lit sert à augmenter l'âcreté de cette humeur.

Le traitement des épinyctides consiste à avoir recours à la saignée, aux délayans, aux purgations & à observer un régime adoucissant. Quand l'épinyctide est seule, & qu'elle ne cause pas de grandes douleurs, c'est un mal qui n'exige pas de remede, & sur lequel il suffit d'appliquer un peu de cérat. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ÉPIPHORE, s. m. écoulement continuel de larmes avec inflammation, rougeur & picotement.

La cause de cette maladie dépend du relâchement des canaux excrétoires des glandes, dans lesquels se fait la sécrétion de cette humeur. Cette maladie peut venir aussi de l'âcreté de la lymphe. Ceux qui sont

ſujets à cette maladie ont toujours les yeux mouillés & pleurans.

Il faut employer dans cette maladie les remedes indiqués dans l'acrimonie des humeurs. *Voyez* ACRIMONIE DES HUMEURS.

Après quoi, on fera faire uſage au malade, tous les matins, d'un demi-ſetier d'eau de rhubarbe, pour fortifier les ſolides & détourner la fluxion par le ventre ; après l'uſage continué pendant huit jours de ce remede, on peut avoir recours aux véſicatoires appliqués derriere les oreilles, pour faire diverſion à l'humeur qui engorge les glandes lacrymales ; le cautere au bras peut auſſi ſatisfaire à la même indication.

On peut auſſi faire faire uſage au malade de la poudre que nous avons décrite dans le Catarrhe de la tête. *Voyez* CATARRHE. *Voyez* le Dict. de Chir.

ÉPREINTES, ſ. f. plur. douleurs au fondement accompagnées d'envies d'aller à la ſelle. *Voyez* TÉNESME.

ÉPUISEMENT, ſ. m. Ce terme eſt employé pour ſignifier la perte des forces & des eſprits par l'effet de quelqu'exercice violent, long-tems continué, ou de quelque fiévre, lorſqu'elle eſt très-aiguë ou qu'elle a été de longue durée, ou des débauches avec les femmes, celle du vin, ou des travaux, des contentions d'eſprit, des veilles immodérées. *Voyez* ATROPHIE, COLLIQUATION, DÉFAILLANCE, FOIBLESSE, IMPUISSANCE.

Il y a une autre eſpece d'épuiſement qu'on appelle *anémie*, & qu'on peut regarder comme l'épuiſement des vaiſſeaux ſanguins & dont on n'a preſque fait aucune mention. Cette maladie ne ſe manifeſte guères, que par l'ouverture des cadavres, elle n'eſt même pas aiſée à connoître : on peut la ſoupçonner, avec aſſez de fondement, après de longues abſtinences, les grandes pertes de ſang, tant par la ſaignée, les pertes, que par les hémorrhagies.

Voici les ſignes qui ſont les plus apparens. Les malades pour la plûpart ſont dans un état de foibleſſe qui leur permet à peine de ſe ſoutenir : l'appétit leur

manque abſolument. Ils ont communément le cours de ventre ou le diabètes; & ſouvent ils ſuent prodigieuſement, tant le jour que la nuit : tous ont de fréquentes défaillances, des ſyncopes ſouvent mortelles. Leur viſage & toute leur peau ont une couleur cadavéreuſe : leurs jambes s'enflent; & il ſe fait des épanchemens de ſéroſité dans diverſes cavités. Les malades ſont communément dans la plus grande inquiétude ſur leur ſort, & ſe ſentent tourmentés d'une mélancolie invincible : quelque-uns ont des ſiflemens dans les oreilles, & des troubles dans l'eſprit, qui ne leur permettent pas la moindre application. Si l'on ajoûte à ces ſignes l'hiſtoire qui a précéde, on peut raiſonnablement ſoupçonner l'anémie.

Il eſt évident que la cauſe de cette maladie eſt le vuide produit dans les vaiſſeaux, par le défaut de ſang, & la foibleſſe conſidérable qui doit néceſſairement s'enſuivre; de-là l'épuiſement dans lequel ſe trouvent les malades : les cauſes éloignées ſont, comme nous l'avons déja dit, l'abus des ſaignées, les pertes de ſang longues & habituelles, les bleſſures conſidérables, &c.

Les remedes doivent être pris dans la claſſe des fortifians de l'eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On peut faire uſage, avant le repas, du bol ſuivant:

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, ſix grains.*
D'Aloës en poudre, deux grains.
De Safran de Mars aſtringent, un ſcrupule.
De Cannelle en poudre, douze grains.
Quantité ſuffiſante de Conſerve de Roſes.

Mêlez; faites-en un bol que vous partagerez en deux pour l'avaler.

On continuera ce bol pendant quinze jours.

On peut ſubſtituer à l'uſage de ce bol celui d'extrait de geniévre, pris le matin de la groſſeur d'une bonne noiſette, pendant pluſieurs jours.

Le principal objet, dans la cure de cette maladie, eſt de bien choiſir la nourriture & de la proportionner aux forces de ſon eſtomac. Il faut manger peu & ſouvent, faire uſage de poiſſons de mer cuits dans

le bouillon gras & dans du bon vin ; peu de soupe ; quelquefois des crêmes de riz, du gruau, de la crême & purée de lentilles, que l'on aura soin d'aromatiser avec de la cannelle ou de la muscade ou du girofle. L'exercice agréable, les voyages, la dissipation, autant que le malade en est susceptible, sont convenables à cet état, ainsi qu'une vie douce & modérée du côté des passions

EPULIDE *ou* EPULIE, s. f. tubercules & excroissance de chairs qui se forment sur les gencives ou sur les parties qui les avoisinent.

On distingue deux sortes d'épulies, sçavoir, celles qui sont sans douleur, & celles qui en causent beaucoup, qui ont un caractere de malignité, & sont susceptibles de devenir chancreuses : souvent elles gênent le mouvement de la mâchoire, & elles sont si douloureuses, qu'elles occasionnent une tension & un engorgement dans toutes les parties voisines.

On reconnoît ces sortes d'excroissances en ce qu'elles se forment presque toujours sur les dents molaires, & qu'elles sont d'une nature spongieuse.

La maniere la plus simple de remédier à ces tubercules, est de mettre en usage les gargarismes astringens & résolutifs ; tel est le suivant :

Prenez, *D'Eau de Plantain.*
De Fleurs de Sureau, de chaque deux onces.
D'Alun de Roche, un demi-gros.
De Sel de Saturne, un gros.
Syrop de Meures, une once,

pour se gargariser plusieurs fois par jour.

Quelquefois un simple gargarisme avec le miel & le vinaigre suffit.

Si les épulides résistent à ce remede, on peut avoir recours à la ligature, pour nouer ces tumeurs & les dessécher, à moins qu'elles ne soient d'un trop grand volume pour pouvoir être liées ; auquel cas, on peut tenter de les extirper avec les pinces dont on se sert pour les polypes des narines. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ÉRÉSIPELE *ou* ÉRYSIPELE, ſ. f. ſuivant quelques-uns, *Roſe*, *Feu ſacré*, *Feu de S. Antoine*. C'eſt une tumeur ſuperficielle inflammatoire, qui s'étend facilement ſur la peau, qui eſt accompagnée d'une chaleur âcre & brûlante, & qui devient blanche quand on la preſſe, mais qui reprend ſa couleur rouge, auſſi-tôt qu'on ceſſe de la comprimer.

On reconnoît l'érésipele à la douleur, la chaleur, la demangeaiſon, à une couleur rouge tirant ſur le jaune, qui cede à l'impreſſion des doigts; ce qui caractériſe encore cette tumeur, c'eſt qu'elle ſemble changer de place, à meſure qu'elle ſe diſſipe dans la premiere qu'elle occupoit: elle eſt ordinairement parſemée de petites puſtules ou veſſies qui ſe deſſéchent dans la ſuite, & ſe détachent, en maniere de farine ou de petites écailles furfuracées. Cette maladie n'eſt pas toujours accompagnée de ſymptomes violens, ſur-tout lorſqu'elle n'attaque pas le viſage; cependant il s'y en joint ſouvent de très-fâcheux, tels que la fiévre, qui eſt plus ou moins forte & plus ou moins ardente, les inſomnies, les inquiétudes: l'érésipele la plus fâcheuſe attaque ordinairement le viſage.

On diſtingue deux ſortes d'érésipele; celle qui eſt externe, qui affecte communément la peau, la membrane adipeuſe, & quelquefois, mais rarement, la membrane des muſcles, & l'interne, qui peut avoir ſon ſiége dans tous les viſceres; mais en ce cas il eſt difficile de la diſtinguer de l'inflammation en général.

Le traitement de l'érésipele doit être à-peu-près le même que celui de l'inflammation; & par conſéquent la méthode la plus ſûre pour y remédier, c'eſt d'en tenter la réſolution. Si l'érésipele ſe déclare à la face, & qu'elle ſoit accompagnée de fiévre, & des ſymptomes que nous avons décrits ci-deſſus, il faut néceſſairement avoir recours à la ſaignée faite au pied, qui doit être répétée proportionnellement à la violence de la fiévre, des forces & du tempérament du malade; il faut en même tems preſcrire une diéte très-ſévere & ordonner beaucoup de boiſſon, tel que le petit-lait pris en grande abondance: il convient auſſi de faire uſage des lave-

mens émolliens, & même d'un vomitif proportionné à l'âge du malade. *Voyez* EMÉTIQUE. Après l'usage des remedes ci dessus, si le malade ressent des dégoûts, qu'il ait la bouche amere, pâteuse, qu'en un mot, il y ait des preuves de mauvais levain dans l'estomac, il faut faire usage, des purgatifs les plus doux, si l'inflammation subsiste encore. Le soir où le malade aura été purgé, ou celui qu'il aura pris le vomitif, on aura soin de lui donner du julep suivant :

Prenez, *De l'Eau de Laitue, quatre onces.*
Du Syrop Diacode, six gros,
pour prendre à l'heure du sommeil.

On n'appliquera à l'extérieur aucun remede de quelque nature qu'il soit ; quand cependant le malade aura été suffisamment saigné & évacué, on pourra lui bassiner le visage avec une infusion de fleurs de sureau dans du vin rouge.

Quand l'érésipele occupe toute autre partie que la face, on peut faire usage des mêmes remedes que ci-dessus, mais ménagés & placés selon la force & la violence des symptomes : il faut sur-tout insister sur les remedes intérieurs, propres à donner de la fluidité au sang & au humeurs ; tels sont ceux que nous avons décrits dans les articles ÂCRETÉ & ACRIMONIE DES HUMEURS.

Il faut bien se donner de garde de faire usage des onguens, des huileux, des astringens, & généralement de tout ce qui peut repousser l'humeur dans l'intérieur du corps ; car, cette humeur une fois rentrée, se jetteroit sur les nerfs, sur les jointures des parties voisines, & deviendroit un mal incurable.

Il faut observer qu'il est inutile de faire la saignée au pied, quand l'érésipele attaque quelqu'autre partie du corps que la tête.

Quand on a suffisamment désempli les vaisseaux par les saignées, & qu'on a assez délayé le sang avec les boissons ; il faut purger le malade plusieurs fois, avec des médecines en lavage. *Voyez* PURGATION. On finira le traitement qui suit :

Prenez, *De Miel de Narbonne, une once & demie.*

Faites

Faites-le bouillir dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte. Ajoûtez.

De Salsepareille, demi-once.
De Sassafras, deux gros.
De Fleurs de Coquelicot, une pincée.

Laissez infuser pendant demi-heure, passez la boisson pour en prendre deux verres, l'un le matin une heure avant de se lever, l'autre sur les onze heures du soir, après avoir mangé la soupe.

Cette boisson ne convient que quand la fièvre est passée; & que le malade a été suffisamment purgé. On observe encore une espece d'érésipele qui excite des pustules avec demangeaison par tout le corps, qui se changent en écailles, & qui laissent par leur chute une rougeur qui dure quelque tems. Ceux qui font usage du vin & des liqueurs y sont fort sujets: on lui donne quelquefois le nom d'érésipele boutonné; mais il y en a une autre espece qui peut recevoir la même dénomination, elle n'attaque que les enfans & les jeunes gens. Cette derniere se manifeste, dans les premiers jours, par des pustules peu différentes de celle de la rougeole; mais les taches, qui leur servent de base, s'étendent & s'unissent pour couvrir le corps d'une vraie érésipele, qui disparoît vers le neuvieme de la maladie & laisse la peau couverte d'écailles. Au sur plus, ces deux especes d'érésipele ne diffèrent en rien des deux autres pour le traitement.

Au reste, quelquefois l'érésipele est compliquée avec des fièvres putrides; & dans ce cas, elle exige les remedes propres à cette maladie. *Voyez* FIEVRE PUTRIDE. Quelquefois elle se trouve réunie avec un phlegmon, un œdème ou un squirrhe, & pour lors elle exige les traitemens appropriés à ces différentes maladies. *Voyez* PHLEGMON, ŒDÈME, SQUIRRHE.

ÉRÉTISME, s. m. Cest une sorte d'irritation & de tension violente des fibres qui surmontent le mouvement naturel de leurs oscillations; cet état est produit par la violence & l'impétuosité des esprits animaux. *Voyez* INFLAMMATION, SPASME & MALADIES AIGUES.

ERGOT, s. m. maladie produite par le bled gâté. *Voyez* FEU DE S. ANTOINE.

ERUPTION, s. f. Ce terme est ordinairement employé pour signifier une sorte de tache, de pustules, de boutons ou d'autres exanthèmes à la peau; telle est l'éruption de la rougeole, de la petite vérole, du pourpre, de la gale, &c. Ce mot se prend aussi pour une évacuation subite & abondante de quelque matiere liquide, comme de sang, de pus, de sérosité, de vents. *Voyez* MALADIES ÉRUPTIVES.

ESQUINANCIE, s. f. maladie de la gorge qui rend la respiration & la déglutition très-difficiles.

On distingue l'esquinancie en vraie & en fausse, la vraie est accompagnée de chaleur, de douleur, d'une grande difficulté de respirer, d'une espece d'étranglement & d'une fievre aiguë: la fausse est ordinairement sans fievre; ou, s'il y en a, elle est petite: l'inflammation se fait lentement, le gonflement est plus extérieur & plus œdémateux.

Les causes de l'esquinancie inflammatoire sont d'abord l'engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires, qui peut être occasionné par les alimens échauffans, les boissons spiritueuses, les exercices violens, les veilles immodérées, la suppression des évacuations, comme les régles, les hémorrhoïdes, & en général toutes les causes de l'inflammation.

Comme l'inflammation est ordinairement fort vive dans cette maladie, & que le malade est en danger d'être suffoqué, il faut sans délai avoir recours à la saignée que l'on fait d'abord au bras, ensuite au pied, & même à la jugulaire; il faut répéter ce remede, jusqu'à ce que la pâleur du malade, le refroidissement des membres, la foiblesse, l'abbatement des forces annoncent que le volume des humeurs est suffisamment diminué: on ne doit pas oublier en même tems de faire usage des lavemens émolliens, des tisanes rafraîchissantes, comme la limonade, le petit-lait avec le syrop de limon, on peut en même tems prescrire le cataplasme suivant:

Prenez, *Du Bec-de-Grue appellé* Herbe-à-Robert ; *une poignée.*
De l'Eau commune.
Du Vinaigre, de chaque, trois cuillerées.

Mêlez le tout, & faites-le chauffer sur un plat de terre, en froissant l'herbe, jusqu'à ce quelle soit suffisamment imbibée, pour un cataplasme que l'on appliquera chaudement sur la gorge: on réitérera ce remede toutes les huit heures.

Le cataplasme suivant est aussi recommandé dans ce cas.

Prenez, *Un Nid d'Hirondelle.*
Deux ou trois Oignons cuits sous la cendre.
Des Fleurs de Sureau, deux pincées.

Faites bouillir ces différentes substances dans une suffisante quantité de lait.

Passez le tout, & avec de la mie de pain, faites un cataplasme.

Il est bon d'observer que ces cataplasmes conviennent beaucoup mieux après les saignées, parce qu'ils tendent à résoudre l'engorgement; on peut, dans le commencement de l'inflammation; se contenter d'un cataplasme de mie de pain & de lait.

On n'oubliera point en même tems de prescrire au malade un gargarisme; pour calmer le feu de la gorge; tel est le suivant:

Prenez, *Des Eaux d'Aigremoine.*
De Plantain, de chacune deux onces.
D'Alun, demi-gros.
D'Eau de Rabel, quinze gouttes.
De Syrop de Limon, une once.

Mêlez le tout pour un gargarisme.

Les deux premiers jours, on se contentera de se gargariser avec une infusion de figues grasses dans du lait; & ensuite avec l'oxymel.

Nonobstant tous ces remedes, quand l'inflammation est calmée, il faut prescrire au malade l'émétique en lavage, si l'estomac se trouve chargée; ce que l'on reconnoit à la langue qui est pâteuse & aux rapports dont

le malade se plaint : au reste on entretiendra toujours une évacuation par le ventre, avec les lavemens émolliens. On peut aussi faire entrer dans la tisane quinze grains de nître purifié, pour tâcher de pousser les urines.

Il arrive quelquefois que les remedes n'ont pas le tems de produire leur effet, & que le malade est en danger d'être suffoqué; pour lors il faut avoir recours à l'opération qu'on appelle *bronchotomie*, qui consiste à ouvrir le canal de l'air, pour entretenir la respiration. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Si l'esquinancie a fait des progrès, & qu'il se soit formé un abcès, on tâchera de le faire ouvrir par des applications émollientes & relâchantes; & on suivra ce que nous avons prescrit à l'article Abcès. *Voyez* Abcès.

Quand l'angine devient gangreneuse, il faut employer les remedes conseillés dans la gangrene. *Voyez* Gangrene. L'oxymel délayé avec la décoction de fleurs de sureau, peut être mis en usage très-utilement en gargarisme & sous forme de vapeurs reçues dans la bouche, pour faciliter la suppuration de l'escarre : si la gangrene paroît faire des progrès rapides, il faut pour lors avoir recours à un remede plus actif; tels sont les alkalis volatils, comme l'esprit de raifort sauvage, l'esprit volatil de corne-de-cerf, de sel ammoniac, de cochléaria, l'eau de luce, dont on respire la vapeur par la bouche, jusqu'à ce qu'il se forme une legere douleur, & qu'il s'établisse une nouvelle inflammation. On fera prendre en même tems au malade une boisson faite avec une décoction d'une demi-once de quinquina, de quinze grains de nître en une pinte d'eau, pour réveiller le mouvement des humeurs.

L'angine fausse se caractérise par des symptomes moins violens : elle a ordinairement son siége dans les glandes, dans les vaisseaux sécrétoires & excrétoires de la mucosité, qui est destinée à lubréfier toutes les parties de la gorge.

La cause de cette esquinancie est d'abord l'humeur lymphatique, qui s'arrête dans ses conduits, ainsi que dans les glandes muqueuses; ce qui peut être produit

par le froid, l'humidité, les alimens mucilagineux, les boissons aqueuses trop abondantes, le sommeil, le repos, & généralement tout ce qui peut arrêter les humeurs dans leur cours.

Comme il arrive souvent que cette maladie se trouve compliquée avec une espece d'engorgement sanguin, par la compression que font les glandes sur les veines voisines, il est presque toujours à propos de commencer par la saignée faite au bras, & ensuite au pied : il faut cependant faire attention de ne pas trop la répéter, parce qu'elle deviendroit très-nuisible, en produisant un relâchement, & par conséquent un plus grand engorgement. On peut donner à l'intérieur une tisane faite avec de la bière coupée avec de l'eau, à parties égales, ou avec une espece de panade, en observant de faire prendre des lavemens émolliens plusieurs fois le jour, & sur-tout l'émétique en lavage, aussi-tôt que le premier feu de la fiévre est un peu calmé, ou bien faire prendre au malade la potion suivante :

Prenez, *De l'Oxymel scillitique, deux onces.*
Du Tartre vitriolé, un gros.
Du Syrop d'Hyssope, une once.

On en fera prendre d'abord la moitié ; & si elle ne produit point assez d'effet, on donnera le reste par cuillerées : il faut ensuite purger le malade, de deux jours l'un, avec la casse & la manne prises en plusieurs verres ; on ne doit point négliger d'employer le gargarisme que nous avons décrit à l'article du Catarrhe œdémateux.

On fera usage, en même tems, du looch décrit dans le même article, que l'on prendra par cuillerées dans la journée. *Voyez* CATARRHE ŒDÉMATEUX.

A l'égard du cataplasme, on fera usage du suivant :

Prenez, *Des Feuilles de Ronces.*
De Plantain, de chaque une demi-poignée.
De Fleurs de Sureau, une forte pincée.
De Fleurs de Camomille, une petite pincée.

Faites infuser le tout dans une chopine d'eau, & appliquez ces substances chaudes autour du col.

Nous avons déja traité cette matiere dans l'article Catarrhe. *Voyez* CATARRHE ŒDÉMATEUX.

Il y a une autre espece d'esquinancie que l'on nomme Paralytique ; c'est une difficulté de respirer occasionnée par l'impuissance & le relâchement des muscles de la gorge, ou par l'altération des nerfs qui se répandent dans cette partie. Cette maladie est souvent une suite de l'apoplexie, de la paralysie, des grandes évacuations & des longues convalescences.

Cette espece d'esquinancie est très-difficile à guérir ; on la traite avec les remedes appropriés à la paralysie. *Voyez* PARALYSIE.

La quatrieme espece d'angine est appellée *convulsive* ; elle consiste dans un mouvement spasmodique des parties qui composent la gorge, & en particulier le canal alimentaire & celui de la respiration. C'est moins une maladie, qu'un symptome d'affection spasmodique, comme l'épilepsie, la passion hystérique, hypochondriaque, l'hydropisie, &c.

On reconnoît l'angine convulsive, au défaut de tumeur, tant au dedans qu'au dehors de la gorge, & aux signes des maladies dont elles sont les accessoires.

L'angine convulsive se traite comme le spasme. *Voyez* SPASME, PASSION HYSTÉRIQUE & HYPOCHONDRIAQUE.

La derniere espece d'angine est celle qu'on caractérise de Mal de gorge gangreneux.

Cette maladie s'annonce par un grand mal de tête & au dos, des chaleurs & des frissons, par un mal à la gorge, un enrouement, une petite toux, & par une haleine très-puante ; le pouls est ordinairement vif, petit & agité : le visage ordinairement est plein & bouffi ; quelquefois cependant il paroît pâle & affaissé : la voix est excessivement rauque & creuse, comme l'ont ceux qui ont quelques ulceres vénériens dans la gorge ; le malade sent une difficulté d'avaler médiocre, & l'on voit dans le fond de la gorge une escarre gangreneuse, qui fait beaucoup de progrès, si on ne l'arrête pas.

Cette maladie reconnoît pour cause une gangrene

blanche, sous la forme de l'escarre: la cause éloignée est la putridité du sang & des humeurs, qui est poussée au plus haut degré.

Il faut bien se donner de garde de commencer la curation de cette maladie par les saignées: il est bien rare que ce remede puisse être salutaire, à moins qu'il n'y ait une preuve marquée de plénitude. Il faut commencer par donner au malade un lavement avec une chopine de lait, du sucre & une pincée de sel. pour donner aux intestins le moyens de se vuider; après quoi, si le malade a des nausées & des vomissemens, il faut lui faire prendre un vomitif, tel que l'émétique en lavage: on peut y suppléer dans les enfans, en leur donnant une demi-once d'oxymel scillitique.

Ensuite on fait avaler au malade quelques pilules composées avec dix grains de nître, trois grains de camphre, & un peu de confection alkermès.

Pour tisane ordinaire, on peut faire une limonade, ou se servir du syrop de groseille avec de l'eau.

Nonobstant ces remedes, on continuera les lavemens comme ci-dessus; &, s'il y a nécessité de purger, il faut le faire avec des purgatifs fort doux, comme la manne, le syrop de pomme.

Pour gargarisme ordinaire, on emploira le suivant:

Prénez, *Une Figue grasse.*
De Roses rouges, une pincée.
De Myrrhe, un demi-gros.
De Miel, deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau, pendant l'espace d'un demi-quart d'heure; passez la liqueur, & ajoûtez-y

Trente gouttes d'Esprit de Vitriol.

Quand ces remedes ne produisent point un effet assez prompt, & que la gangrene fait des progrès rapides, il faut avoir recours aux remedes âcres & volatils; tel est le gargarisme suivant:

Prenez, *Des Eaux distillées de Ronces.*
D'Aigremoine, de chacune deux onces.
De l'Esprit de Raifort sauvage, demi-gros.

De l'Esprit volatil de Corne-de-Cerf, vingt gouttes.

De Syrop anti-scorbutique, une once.

Mêlez le tout pour un gargarisme, dont on se servira souvent dans la journée.

Le malade aura soin en même tems de respirer la vapeur de cette composition, de tems en tems, pour ranimer toutes les parties de la gorge, & détruire la gangrene.

On appliquera aussi à l'extérieur un cataplasme, tel que le suivant :

Prenez, *De Graine de Moutarde demi-livre.*

De Poivre blanc.

De Gingembre, de chaque un gros.

D'Oxymel simple, une quantité suffisante;

pour réduire le tout à la consistance de cataplasme; après avoir concassé les graines, & réduit en poudre très-fine le reste.

Quelquefois il se fait un dépôt sur les glandes du col, dont le gonflement est si considérable, que le malade est en danger de suffoquer : un emplâtre véficatoire fait des merveilles en ce cas, & attire au-dehors la matiere de la maladie.

Un remede que l'on doit célébrer dans la cure de cette maladie, est la teinture de quinquina dont on peut joindre quelques gouttes dans toutes les boissons du malade.

Quand la gangrene agit avec trop de force & de violence, on peut prescrire au malade, pour boisson, du petit-lait dans lequel on fait entrer vingt ou trente gouttes d'esprit de cochléaria, & cinq ou six gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac.

On doit terminer la cure de cette maladie par des purgatifs répétés, & faire usage, sur-tout du mercure doux, comme un des plus grands fondans de la lymphe visqueuse & épaissie. On peut faire un bol, de la maniere suivante :

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, dix grains.*

De Mercure doux, deux grains.

De Jalap en poudre, douze grains.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop de chicorée composé; faites-en deux bols égaux, que l'on prendra à une heure de distance l'un de l'autre, en buvant par-dessus une legere infusion de camomille. *Voyez* MAL DE GORGE GANGRENEUX.

ESSERE, s. f. *ou* SORA des Arabes. Ce sont des petites pustules écailleuses, semblables à celles de la gale, qui s'élevent sur la peau. Les femmes & les enfans y sont sujets: il en paroît assez souvent dans le commencement des accès des fiévres intermittentes. Ces petites tumeurs, qui sont sous la peau, ressemblent à celles qui sont produites par la piquure des orties, & causent des demangeaisons insupportables.

Sydenham dit que cette maladie est occasionnée par le trop grand usage des liqueurs spiritueuses. La maladie commence, suivant cet auteur, par une petite fiévre, par des éruptions pustuleuses sur le corps, qui causent une cuisson excessive, sur-tout lorsqu'on s'est graté.

On guérit cette maladie par les remedes appropriés à la gale. *Voyez* GALE.

ÉTERNUEMENT, s. m. mouvement subit & convulsif des muscles qui servent à l'exspiration, dans lequel l'air, après une grande inspiration commencée & un peu suspendue, est chassé tout d'un coup & avec violence par le nez & par la bouche.

La cause de l'éternuement est une irritation faite sur la membrane pituitaire, & communiquée au diaphragme & aux autres muscles de la respiration.

L'éternuement excessif est une maladie: on peut employer, pour la calmer, le lait chaud & l'huile d'amandes douces, attirée par le nez; on peut aussi se servir d'une décoction de racines & de feuilles adoucissantes, comme la racine de guimauve, le bouillon-blanc, la pariétaire, les fleurs de mauve, le tout bouilli dans le lait. On peut arrêter l'éternuement, en comprimant fortement, avec le doigt le grand angle de l'œil & en engourdissant par-là les nerfs qui sont en convulsion.

ÉTIQUE, adject. qui est atteint d'une maladie qui consume & desséche toute l'habitude du corps: on appelle aussi Fiévre étique une fiévre lente, qui mine

& desséche peu-à-peu tout le corps. *Voyez* FIÉVRE ÉTIQUE & HECTISIE.

ÉTOURDISSEMENT, s. m. C'est le premier degré de vertige : on se sent la tête lourde, pesante ; les objets semblent tourner, & on est chancelant sur ses pieds. Cette affection est souvent le commencement du vertige : quelquefois c'est l'avant-coureur de l'Apoplexie, de l'Epilepsie, de l'Affection hypochondriaque & des Vapeurs hystériques. *Voyez ces différens articles.*

ÉVANOUISSEMENT, s. m. foiblesse qui suspend tous les mouvemens dans l'animal, & lui dérobe les objets sensibles.

Quand l'évanouissement est leger, on l'appelle *défaillance ;* quand il est très-fort, on le nomme *syncope.*

Les causes de l'évanouissement, sont, de la part des fluides, une diminution subite & considérable de la masse du sang par de grandes évacuations, comme les hémorragies, &c ; la raréfaction du sang, par la chaleur & par les sudorifiques : la dégénération du sang & des esprits, par les poisons & les levains morbifiques, les exercices violens, le défaut de nourriture, les passions vives, les études pénibles, une situation perpendiculaire ou trop renversée peuvent également produire des défaillances.

Les causes de l'évanouissement, qui attaquent les parties solides, sont les abcès de la moëlle allongée, des nerfs & des tendons, les douleurs vives, les maladies du cœur, des vaisseaux & des os.

Quand l'évanouissement est au dernier degré, les arteres ne battent point, la respiration est insensible ; ce qui le distingue de l'apoplexie.

Dans les évanouissemens commençans, on se contente de jetter de l'eau froide sur le visage : on applique sur les lévres du sel, & sur la langue du poivre ou du sel volatil ; on approche du nez du vinaigre, des eaux spiritueuses, comme l'eau de la reine d'Hongrie, de la poudre de muguet, de la fumée de tabac : on relâche aussi les habits lorsqu'ils sont trop serrés. Quand ces remedes sont inutiles, ou secoue le malade, on l'irrite par des frictions, des impressions douloureuses ;

on se sert aussi de lavemens âcres, avec de la fumée de tabac. Les syncopes hypochondriaques & hystériques se guérissent avec des remedes fétides, tels que le castoréum & le sagapénum, le poil brûlé : la teinture de succin est aussi utile dans la défaillance produite par l'agitation des nerfs.

On ne doit tenter la saignée, dans ces sortes de cas, qu'avec bien de la circonspection. Il faut, pour cet effet, que le pouls soit plein & comme étouffé ; qu'il y ait des mouvemens violens, comme convulsifs. Au surplus, on doit toujours faire précéder aux saignées tous les remedes que nous avons indiqués ci-dessus. Il vaut mieux, dans ce cas, faire avaler au malade, si-tôt qu'on le peut, du vin vieux ou quelques cuillerées d'eau spiritueuse, comme l'eau de cannelle & de mélisse. Il est toujours avantageux, avant tout, de faire mettre le malade dans une situation horizontale ; &, quand il est un peu remis de son évanouissement, il convient de lui faire de legeres frictions, & de lui donner une nourriture legere.

Dans les défaillances qui accompagnent les fiévres putrides & malignes, on aura recours aux absorbans, comme les yeux d'écrevisses, & aux cordiaux legers. Dans les fiévres, avec abbatement & perte de forces, les acides, comme le citron, le vinaigre, sont très-profitables. Au reste, il faut s'attacher sur-tout à connoître la cause des évanouissemens & les traiter par les remedes contraires : nous avons eu occasion d'en dire davantage aux différens articles qui y ont rapport. *Voyez* DÉFAILLANCE & SYNCOPE, & sur-tout LIPOTHYMIE.

EXANTHÈME, s. f. signifie toutes sortes d'éruptions à la peau, soit avec ou sans solution de continuité ; ainsi voyez les différens articles qui ont rapport aux maladies de la peau. *Voyez* FIÉVRE EXANTHÉMATEUSE.

EXCORIATION, s. f. dépouillement de l'épiderme, plaie superficielle, qui n'offense que la peau.

Cette maladie est ordinairement occasionnée par un frotement violent, par le feu & par des matieres âcres.

Le frotement, la compreſſion & la mal-propreté y donnent lieu communément. On ſçait que, dans les longues maladies, lorſque ceux qui en ſont affligés reſtent long-tems couchés ſur la même partie, il s'y fait des écorchures qui ſont précédées par des taches rouges qu'on doit avoir ſoin de laver ſouvent avec le vin chaud ou avec de l'eau-de-vie camphrée, ſur-tout lorſqu'il y paroît quelque noirceur: ſi on ne peut éviter l'écorchure, on la deſſéche avec la poudre de céruſe, celle de pierre calaminaire, le pompholyx, l'emplâtre de Nuremberg, celui de céruſe, &c.

Quand l'excoriation eſt conſidérable, on peut appliquer deſſus, deux ou trois fois par jour, du blanc-raiſin, du beurre frais, de la crême: le point principal eſt de garantir la plaie entamée de la compreſſion & de la mal-propreté.

EXCROISSANCE *ou* EXCRESCENCE, ſ. f. eſpece de tumeur contre nature, qui ſe forme dans les chairs, & qui naît dans quelques endroits du corps par une abondance de ſuc nourricier, en conſéquence des relâchemens des parties ou d'une ſolution de continuité.

Telles ſont les Loupes, les Polypes, les Verrues, le Farcome, les Condylomes, le Fic, le Thimus, les Carnoſités, les Fungus, &c. *Voyez ces différens articles.*

EXTRAVASATION, ſ. f. effuſion des liqueurs hors des vaiſſeaux. *Voyez* ECHYMOSE.

(FAI)

FAIM CANINE, ſ. f. beſoin de manger, appetit inſatiable & contre nature, qui oblige de manger avec voracité une grande quantité d'alimens.

On appelle cette maladie Faim canine, parce que ceux qui y ſont ſujets, rejettent ſouvent les alimens, comme font les chiens.

Elle diffère de la boulimie, qui eſt auſſi un faim ex-

ceſſive, en ce qu'elle n'eſt point accompagnée, comme celle-ci, de défaillance.

Il y a bien des cauſes qui peuvent produire la faim canine : tels ſont les vers, les acides, les âcres, une bile rongeante, & la grande chaleur de l'eſtomac. Toutes les fois qu'il y a des humeurs vicieuſes dans l'eſtomac ou qu'elles péchent par une trop grande âcreté, elles excitent ſur les membranes de l'eſtomac, & principalement à l'orifice ſupérieur, une douleur plus ou moins vive, & y produiſent le ſentiment de la faim, qui eſt très-ſouvent une impreſſion fauſſe que l'on ne doit point écouter : c'eſt par le même méchaniſme que les vers agiſſent ſur l'eſtomac qu'ils piquent & irritent, quand ils ne trouvent plus de matiere alimenteuſe à digérer.

Les ſignes, qui caractériſent que la faim eſt produite par les acides, ſont les rots & les vomiſſemens acides, les déjections vertes & cruës. (*Voyez* ACIDES.) Ceux qui prouvent que la faim dépend du défaut d'aliment, ſont la maigreur du malade & l'âcreté conſidérable de ſon ſang, joint aux plaiſirs particuliers qu'ils trouvent à prendre la nourriture. Quand la faim canine dépend des vers, on la reconnoît par un ſentiment de chatouillement à l'orifice de l'eſtomac, par des demangeaiſons dans le nez, par les déjections qui ſont quelquefois accompagnées de vers, & par les rapports fades & nidoreux qui ſurviennent aux malades.

On y rémedie par les ſecours oppoſés à la cauſe qui l'a produite : on peut conſulter chacun de ces différens articles.

Au reſte, on peut détruire l'appétit exceſſif par l'uſage des narcotiques, comme un grain d'opium ou un demi-gros de thériaque, ou par l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, comme l'eau-de-vie, les ratafias ; par le grand uſage des boiſſons aqueuſes, tiédes ; par le ſommeil & le repos.

On commencera d'abord par ſaigner le malade, ſi ſes forces le permettent : on lui fera prendre, immédiatement après, deux grains d'émétique en lavage, beaucoup de lavemens, & une grande quantité d'eau tiéde ; après quoi, on le purgera avec une médecine

douce, & on le mettra à l'usage de la potion qui suit :

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul.*
De Prime-vere, de chaque deux onces.
D'Huile d'Amandes douces, trois onces.
De Syrop Diacode, six gros.

Mêlez le tout pour une potion à prendre en trois doses, de quatre heures en quatre heures.

Le malade, après l'usage de cette potion, prendra, tous les soirs en se couchant, un demi-gros de thériaque récente.

Si tous ces remedes ne réussissent point pour calmer la faim, on pourra faire prendre à l'intérieur du vin pur, ou, ce qui est encore plus puissant, de l'eau-de-vie : quoique ce remede soit un peu fort, on n'a rien à en appréhender dans cette occasion.

On recommande aussi six grains d'ambre gris, dissous dans un jaune d'œuf, que l'on prend deux fois par jour.

FAUSSE-ANGINE. *Voyez* ESQUINANCIE.

FAUSSE-GROSSESSE : état de la femme qui se croit enceinte & qui ne l'est pas.

Les maladies qui imitent la grossesse, sont les moles charnues ou vésiculaires ; la collection d'air, de sang ou d'eau dans la matrice, & enfin la tumeur des ovaires & des trompes.

La mole charnue occupe ordinairement toute la cavité plus ou moins étendue de la matrice ; mais elle s'y rencontre quelquefois avec la grossesse. On croit qu'elle peut se former sans avoir eu aucun commerce avec l'homme.

Il est très difficile de distinguer la mole charnue, non-seulement des autres corps inanimés, qui sont enfermés dans la matrice, mais encore de la véritable grossesse ; cependant la matrice, qui contient une mole, est moins tirée, & semble balloter avec un sentiment de pesanteur que la malade éprouve dans son lit, toutes les fois qu'elle y change de situation : dans la mole, la tumeur du ventre est plus arrondie que dans la grossesse ; les accidens dans la mole augmentent toujours en gravité ; le signe le plus distinctif & le moins équivoque

doit être tiré du mouvement de l'enfant, que les femmes sentent à quatre ou cinq mois de leur grossesse, & du terme de l'accouchement auquel la mole ne doit pas être assujettie; elle peut rester dans la matrice quelquefois toute la vie, sans beaucoup d'incommodité, si ce n'est celle qui vient de son poids.

On recommande dans cette maladie les seignées aux pieds, l'emétique, les purgatifs composés de quatre grains d'aloës, d'un demi-gros de rhubarbe & de dix grains de jalap. On peut aussi suivre le traitement indiqué dans la suppression des régles. *Voyez* cet article.

Il y a plusieurs autres maladies de matrice, qui en imposent, comme la mole véficulaire: *Voyez* HYDATIDES, la mole venteuse: *Voyez* VENTS; la rétention du sang dans la matrice: *Voyez* SUPPRESSION DES RÉGLES; l'hydropisie de matrice: *Voyez* HYDROPISIE. On trouvera à tous ces articles le traitement de chaque maladie en particulier.

FAUSSE-PLEURÉSIE. *Voyez* PLEURÉSIE.

FAUSSE-ESQUINANCIE. *Voyez* ESQUINANCIE.

FAUSSE NÉPHRÉSIE. *Voyez* LUMBAGO.

FAUSSE-COUCHE, s. f. expulsion du fétus avant terme. *Voyez* AVORTEMENT.

FEMME EN COUCHE: état de la femme délivrée de son fruit.

Les femmes en couche sont sujettes à beaucoup de maladies: nous allons les suivre les unes après les autres.

Aussi-tôt que la femme a été délivrée, il faut commencer par lui mettre à l'entrée de la vulve un linge assez épais, doux, maniable, un peu chaud pour éviter l'air froid qui pourroit supprimer les vuidanges. Après cela, on placera la femme dans un lit chauffé & garni de linges nécessaires pour l'écoulement des vuidanges: il faut la mettre dans une situation horizontale sur le milieu du dos, la tête & le corps néanmoins un peu levés, les cuisses abbaissées, les jambes jointes l'une contre l'autre, & par-dessous le jarrets, un petit oreiller sur lequel elle puisse être appuyée.

Cela étant fait, on entourera le ventre de la femme

d'une large bande ; on tâchera de garantir son sein du froid ; & on lui donnera, un quart d'heure après, un bouillon : quoiqu'on doive avoir l'attention de la préserver du froid, parce qu'elle doit y être sensible, cependant il faut éviter de tomber dans un excès opposé ; car les grandes sueurs sont aussi nuisibles aux nouvelles accouchées, que le froid.

On commencera d'abord par nettoyer les grumeaux de sang qui peuvent être restés aux parties, & on les lavera deux ou trois fois la journée pendant, les six premiers jours, avec une décoction d'orge, de graine de lin & de cerfeuil. Au bout d'une quinzaine, on pourra faire usage d'une eau plus fortifiante, propre à raffermir & resserrer les parties ; telle est, par exemple, une décoction de cerfeuil, d'ortie, à laquelle on ajoûtera un gros d'alun. Si l'on veut resserrer encore davantage les parties, on peut les étuver avec la liqueur suivante :

Prenez, *De Racine de grande Consoude, une once.*
De Mille-Feuilles.
De Racine de Venche.
De Pervenche, de chaque une demi-poignée.
De Sanicle, une bonne pincée.
De Bol d'Armenie, deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pendant un quart d'heure.

Ajoûtez
Deux gros d'Alun.

Il est essentiel de ne point faire usage de ce remede, tant qu'il y a de la douleur & de l'inflammation à la partie.

Au bout des douze premiers jours de la couche, on doit serrer plus fortement le bandage, pour ramener peu-à-peu, rassembler & soutenir les diverses parties qui ont été distendues durant le cours de la grossesse.

On se contentera de garnir le sein de la femme en couche, avec des linges doux & mollets.

A l'égard du régime de la femme en couche, sa boisson doit être toujours chaude dans le commencement, & sa nourriture composée de panade, de crême de riz, d'orge,

d'orge, de gruau, de bouillon leger de veau & de volaille, ou autres alimens semblables. Au bout du quatrieme jour, & quand la fiévre de lait sera passée, on lui permettra un régime moins sévere.

Il faut que la femme en couche se tienne dans son lit en repos; qu'elle évite les passions tumultueuses, le trop grand jour, la conversation, en un mot, tout ce qui pourroit l'émouvoir, l'agiter ou lui causer du trouble.

On doit exclure du régime des femmes en couche le vin & les nourritures solides en abondance; car l'usage précipité des alimens & des liqueurs échauffantes, ainsi que des bouillons trop succulens, sont les causes de presque tous les accidens dont elles sont attaquées.

Suppression & Flux immodéré des Vuidanges.

La premiere maladie qui se déclare dans la femme en couche, c'est la suppression ou le flux immodéré des vuidanges.

Quand cette évacuation est supprimée ou qu'elle n'est point assez considérable, il faut tâcher de la provoquer, en lui faisant prendre quelque boisson legérement cordiale; telle est la potion suivante:

Prenez, *De Safran, un demi-gros.*

Versez dessus un grand verre d'eau bouillante, & laissez infuser sur les cendres chaudes, pendant une heure; passez la liqueur par un linge, & ajoûtez le jus exprimé d'une orange aigre pour prendre en une dose.

Si l'on s'apperçoit cependant que le cours des vuidanges ne se rétablisse point, que la fiévre soit de la partie, & qu'il y ait douleur & menace d'inflammation, il faut avoir recours à la saignée & aux boissons abondantes. Si au contraire il n'y a point de fiévre, qu'il n'y ait point de douleur, on peut rétablir le cours des vuidanges par la potion qui suit:

Prenez, *D'Eau de Scabieuse, deux onces.*
De Mélisse simple, une once.
De Confection Alkermès, un gros.
De Syrop de Pavot blanc, demi-once,

pour faire une potion que l'on prendra en deux prises, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Quand les vuidanges coulent trop abondamment, il faut travailler à en arrêter le cours; & on se sert en ce cas des remedes que nous avons indiqués dans l'Hémorrhagie, dans le Crachement de Sang. *Voyez ces différens articles.* Il faut cependant être bien réservé sur l'usage que l'on pourroit faire des astringens : en général, on ne peut bien juger d'une perte excessive, que quand elle affoiblit considérablement la malade, que le pouls est fort foible, qu'elle ne peut plus digérer ni prendre du repos, & que les mammelles se dépriment & s'affaissent; il vaudroit mieux en ce cas faire une saignée du bras & passer ensuite à l'ipecacuanha que l'on donneroit à douze grains, que de se servir des remedes astringens tout d'un coup. On passeroit, après la saignée & l'ipecacuanha, à des médecines avec deux onces de manne & une once de catholicon double.

Syncope.

On voit quelquefois les nouvelles accouchées tomber en syncope: cela vient, ou de la perte du sang, ou de ce que le bas-ventre est trop serré, auxquels cas, il faut rétablir les esprits par la nourriture, comme le bon bouillon; mettre le corps dans une position horizontale, & donner du jeu au bas-ventre, en relâchant les bandes. Quand cela vient de la perte du sang, on peut faire ce que nous venons de dire ci-dessus.

Tranchées.

Une des maladies qui tourmentent le plus les femmes en couche, est celle que l'on connoît sous le nom de *tranchées :* ce sont des douleurs qu'elles ressentent quelquefois vers les reins, aux lombes, & aux aines, quelquefois dans la matrice seulement.

Ces tranchées procedent de plusieurs causes; 1° de l'évacuation désordonnée des vuidanges, ou de leur suppression subite; 2° de quelques parties de l'arriere-faix, de sang coagulé, ou de quelqu'autre corps étranger resté dans la matrice; 3° de la constitution spasmodique des nerfs de la mattice; 4° des vents contenus dans le bas-ventre, qui, après avoir été comprimés par le fœtus, se dilatent & font effort pour sortir.

Dans le premier cas, on suivra le plan que nous avons tracé dans les Vuidanges. *Voyez ci-dessus* VUIDANGES.

Dans le second cas, où il y a des corps étrangers dans la matrice, on peut faire usage de la potion suivante :

Prenez, *De l'Eau de Fleurs de Sureau, deux onces.*
Du Syrop d'Armoise, une once.

Mêlez le tout pour une dose.

Quand les tranchées sont occasionnées par l'irritation des nerfs, il faut employer les narcotiques, comme un demi-gros de thériaque, ou un grain de laudanum, ou un demi-gros de liqueur minérale anodine d'Hoffmann ; si l'on aime mieux, on peut avoir recours à la potion que nous avons décrite ci-dessus à l'article des Vuidanges : on peut aussi appliquer sur le ventre des frictions avec des onguens nervins, & des fomentations avec des décoctions legeres de romarin, de menthe, de fleurs de camomille & autres semblables.

Quand les vents sont causés par des tranchées, ce qu'on connoît aux vents que la malade rend, & qui la soulagent, on peut avoir recours à la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Mélisse & de Fleurs d'Orange, de chaque une demi-once.*
De Liqueur anodine d'Hoffmann, ou d'Æther vitriolique, trente gouttes,

pour prendre en une dose.

Enflure du Ventre.

L'enflure du ventre, dans la femme en couche, naît fréquemment de l'omission des bandages nécessaires après sa délivrance ; on doit donc recourir à ces bandages, auxquels on peut joindre les frictions comme ci-dessus.

Inflammation de la Matrice.

L'inflammation de la matrice survient quelquefois après la suppression des vuidanges, ou par quelques contusions, blessures, chutes, ou violentes compressions qu'a souffert ce viscere, soit dans le travail, soit après le travail.

On connoît cette maladie par l'enflure, la douleur

de la partie, la pesanteur au bas-ventre, une grande tension, la difficulté de respirer & d'uriner, la fièvre & tous les symptomes de l'inflammation : on traite cette maladie comme une véritable inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

Diarrhée.

La diarrhée succede aussi quelquefois à la suppression des vuidanges, & fait une maladie très-dangereuse. Quand elle est accompagnée d'une fièvre aiguë, on y remédie par les boissons délayantes, les yeux d'écrevisses, pris à la dose de douze grains, cinq ou six fois par jour, le diascordium prescrit par demi-gros, deux fois dans la journée; on doit sur-tout faire usage des bols suivans :

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, vingt-quatre grains.*
D'Yeux d'Ecrevisses, un demi-gros.
D'Alun en poudre, un scrupule.
D'Extrait de Gentiane & de Diascordium, de chaque demi-gros,

pour faire six bols avec du syrop d'absynthe, dont on prendra un toutes les quatre heures : on aura soin de donner au malade des lavemens avec la décoction de riz & de graine de lin.

Vents.

Les vents sont, de toutes les maladies, celle qui affecte le plus les femmes en couche : on peut dans ce cas employer les remedes que nous avons indiqués à la Colique venteuse. *Voyez* COLIQUE VENTEUSE. On peut se servir aussi du remede suivant :

Prenez, *D'Eau distillée de Mélilot,*
De Camomille, de chaque deux onces.
De Teinture de Quinquina, trente gouttes.
D'Eau minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.
De Syrop de Karabé, demi-once,

pour une dose. On peut aussi faire usage de la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Fleurs d'Orange simple, une once.*
D'Æther nîtreux, quinze gouttes.
De Syrop de Stœchas, trois gros.

La potion décrite à l'article *Tranchées* produites par des vents, est aussi très-efficace.

Fiévres inflammatoires.

Elles se connoissent à la douleur universelle, à la vîtesse de la circulation, à la dureté du pouls, au sang qui est couenneux, au tempérament vif de la malade; à l'habitude qu'elle a de boire des liqueurs échauffantes, &c.

Les fiévres inflammatoires des femmes en couche se traitent comme les fiévres inflammatoires ordinaires.

Les Hémorrhoïdes.

Les hémorrhoïdes dont les femmes sont ordinairement incommodées dans leurs couches, se guérissent par les remedes ordinaires à ces sortes de maux. *Voyez* HÉMORRHOÏDES. Au reste, le point essentiel est de soutenir l'écoulement des vuidanges, pour empêcher le progrès des hémorrhoïdes.

Quand une femme a eu des couches heureuses, mais que néanmoins elle est d'un tempérament délicat, il est de la prudence de lui faire garder le lit pendant huit ou dix jours, & sa chambre pendant le mois.

Fiévre de Lait.

Une autre maladie à laquelle les femmes sont sujettes, dans ces circonstances, est la fiévre de lait, qui arrive ordinairement vers le troisieme ou le quatrieme jour après les couches; pour lors les vuidanges deviennent laiteuses ou lymphatiques: ordinairement cette fiévre n'a pas de suites fâcheuses; il suffit seulement d'observer un régime exact & sévere, pendant qu'elle subsiste. Quand il arrive cependant que la fiévre de lait dégénere en fiévre ardente & qu'elle subsiste pendant un trop long tems, on la traite à la maniere de ces sortes de fiévres. *Voyez* FIÉVRE ARDENTE.

Lait répandu.

Le lait épanché cause souvent de grandes incommodités aux femmes en couche; on s'en apperçoit, quand les vuidanges se suppriment, que le sein ne coule point, qu'il survient une plénitude, une pesanteur de tête, des difficultés de respirer, de la fièvre, des gonflemens & des tumeurs dans les différentes parties du corps.

La saignée en ce cas est presque toujours critique; il vaut mieux observer un régime très-exact, mettre la malade aux bouillons de poulet pour toute nourriture, en lui faisant prendre la tisane suivante :

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once*, que vous ferez bouillir dans cinq demi-setiers d'eau réduits à pinte: vous ajoûterez dans cette boisson un gros d'arcanum-duplicatum; on fera prendre un verre de cette tisane, toutes les deux heures : on donnera en même tems, toutes les heures, un verre de petit-lait dans lequel on aura fait fondre douze grains de magnésie & une cuillerée à bouche de suc de cerfeuil; dans chaque bouillon de poulet, on fera fondre six grains de nître & dix grains d'yeux d'écrevisses. Comme l'humeur laiteuse tire beaucoup à l'acide, on peut employer, avec succès, quelques prises de syrop antiscorbutique dans de l'eau, pourvu qu'il n'y ait pas de fièvre, & que les signes de l'inflammation soient un peu calmés.

Quand on aura observé pendant quelques jours ce plan de conduite, on pourra faire donner à la malade quelques lavemens avec un quarteron de miel mercurial & une once de lénitif. Si la bouche est mauvaise, la langue pâteuse, qu'il y ait des preuves de crudités dans l'estomac par des rapports, &c. il faudra purger la malade avec les eaux de Vichy, dans lesquelles on fera fondre sur chaque pinte une demi-once de sel de Seignette.

Quand l'humeur laiteuse se porte à la tête, avec vivacité, & qu'il y a crainte de délire ou d'inflammation, il faut avoir recours à la saignée au pied, & faire met-

tre les pieds de la malade dans l'eau chaude plusieurs fois par jour, afin d'attirer l'humeur dans les parties inférieures.

Croûtes de Lait.

Les femmes en couche sont exposées à cette maladie, qui consiste dans une éruption croûteuse, qui survient sur toute la peau, principalement à la tête, aux mains & à la poitrine : ce sont de petites écailles comme farineuses, qui sont quelquefois humides, & qui ont un caractere d'âcreté qui demange & irrite la peau.

C'est l'humeur laiteuse, qui produit cette maladie ; & c'est la matiere âcre qu'elle contient qui, se portant à la peau, occasionne cet accident.

Les enfans sont aussi sujets à cette maladie, sur-tout ceux qui sont à la mammelle, par rapport à la matiere laiteuse dont ils sont nourris, & à la bouillie qui, venant à s'aigrir, excite sur la peau ces croûtes que nous venons de décrire.

On remédie aux croûtes de lait des femmes en couche, par beaucoup de petit-lait dans lequel on fait fondre sur chaque pinte un gros d'arcanum-duplicatum, par des lavemens continués pendant quelques jours, par l'usage de la poudre suivante, prise intérieurement.

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisse en poudre, deux gros.*
De Cinnabre natif, demi-gros.
De Sel de Duobus, deux gros.

Mêlez le tout ensemble pour en prendre vingt-quatre grains, de trois heures en trois heures. On aura soin en même tems de purger le malade, comme nous l'avons dit ci-dessus, avec les eaux de Vichy, dans lesquelles on fait fondre une once de sel de Seignette par pinte.

Il y a des femmes en couche, qui rendent le lait par la peau presqu'en nature, & dans lesquelles cette humeur forme des écailles humides qui se moisissent : le traitement est le même que ci-dessus.

A l'égard des enfans qui sont attaqués des croûtes de lait, on doit commencer par leur faire prendre à l'intérieur du petit-lait, à la dose d'un demi-setier par jour,

selon leur grandeur & leur âge ; après quoi, on les purgera doucement avec une once de syrop de fleurs de pêchers & deux onces d'huile d'amandes douces, que l'on leur donnera par cuillerées : on leur fera prendre ensuite, tous les matins, un grain de mercure doux, six grains d'yeux d'écrevisses en poudre dans une pomme cuite.

A l'extérieur, on frotera les petites croûtes avec un peu d'huile d'œuf ou un peu d'huile de girofle. On aura soin après de repurger l'enfant comme ci-dessus.

Pourpre blanc.

Le pourpre blanc, que l'on appelle vulgairement ainsi, est une espece de fiévre miliaire, à laquelle les femmes sont exposées dans leurs couches : elle est accompagnée d'une éruption, d'une infinité de petites glandes, mêlées de quantité de papilles séreuses & limpides, qui occupent le centre de ces taches.

Cette maladie est en partie produite par le levain laiteux qui est poussé à la peau par la chaleur interne de la malade, par l'usage des médicamens chauds & des sudorifiques. On y remédie, en supprimant les alimens succulens & échauffans, le vin, les tisanes chargées de cannelle. Il faut faire prendre des boissons délayantes, comme le petit-lait, les lavemens de graine de lin & de son, & suivre à-peu-près le même traitement que nous venons de tracer pour le lait repandu.

Inflammation, Tumeur, Squirrhe & Suppuration du Sein.

Le sein des femmes en couches est sujet à s'enflammer, à se tuméfier, à se durcir ou à suppurer. L'inflammation au sein se traite comme l'inflammation en général. (*Voyez* INFLAMMATION.) La tuméfaction de la partie se dissipe avec les remedes propres au lait repandu. On y remédiera aussi, en faisant de legeres frictions, de doucés fomentations, en faisant sucer le tetton, & en appliquant dessus des cataplasmes de mie de pain, de lait, de fleurs de sureau & de safran. *Voyez* la suppuration du

sein à l'article CANCER, & le Dictionnaire de Chirurgie.

On trouvera à l'article LAIT les autres maladies qui affectent les femmes en couche. *Voyez* LAIT, & GRUMELÉ. (*lait*)

FER-CHAUD. On appelle ainsi l'état de l'estomac qui est tourmenté d'une chaleur brûlante : elle s'étend communément le long de l'œsophage, & est produite par des sucs corrosifs, qui croupissent dans l'estomac, & se manifestent par des rapports auxquels les mélancoliques sont assez sujets. Cette maladie doit se traiter à-peu-près comme la CARDIALGIE. *Voyez* cet article.

FŒTUS MORT. (*Voyez* ACCOUCHEMENT.) Vous y trouverez les signes & le traitement du Fœtus mort.

FEU. Feu de saint Antoine, *ou* Feu sacré, *ou* Mal des Ardens : tels sont les noms vulgaires que l'on donne à l'éryspelle. *Voyez* ERÉSIPELLE.

On donne aussi le nom de Feu de saint Antoine à une maladie épidémique, qui se déclare dans quelques pays & dans certaines années : elle est produite par la nourriture de pain faite d'une espece de seigle gâté. Le seigle ergoté, mêlé dans le pain, produit des effets funestes, comme on l'a observé en France, en 1709. Le pain infecté de ce bled donna à plusieurs une gangrene affreuse, leur fit tomber successivement & par parties tous les membres. On remédie à cette maladie, en détruisant la cause qui l'a produite, & du reste on la traite comme une fievre gangreneuse pestilentielle. *Voyez* FIÉVRE GANGRENEUSE PESTILENTIELLE.

FEU PERSIQUE, s. m. espece d'éryspelle, ou de dartres qui entourent le corps comme une ceinture. Quelques-uns nomment aussi Feu persique le charbon ou l'anthrax. *Voyez* ERÉSIPELLE.

Le feu persique est une espece particuliere d'éryspelle; ou plutôt ce sont de petites tumeurs cryſtallines formées de petites vessies contiguës les unes aux autres, qui s'élevent à la peau, principalement autour du nombril & des reins, & qui forment une espece de ceinture.

Cette même éruption paroît quelquefois sur le col & sur la tête.

On sent d'abord une legere démangeaison qui aug-

mente par degré, & qui eſt ſuivie de chaleur, d'ardeur & d'élancemens très-vifs à la partie, ſur-tout de mouvemens ſpaſmodiques violens, qui cauſent des douleurs très-vives : c'eſt une eſpece de brûlure générale de la peau, qui laiſſe échapper une ſérosité âcre & cauſtique, & quelquefois même une eſpece d'eau purulente.

La bile eſt ordinairement la cauſe immédiate de cette maladie : par cette âcreté, elle ronge & détruit le tiſſu de la peau, & produit ſur elle l'effet de l'eau-forte ; les cauſes éloignées ſont l'alternative du chaud & du froid ſubite & violente, les liqueurs échauffantes, ſpiritueuſes, les évacuations ſupprimées, comme les régles & les hémorrhoïdes, les veilles trop longues, les exercices forcés, les paſſions vives, ſur-tout celles de l'amour, un tempérament chaud & ſec dont la bile eſt âcre & enflammée.

Le progrès de cette maladie eſt aſſez lent : comme elle n'eſt point accompagnée de fiévre pour l'ordinaire, l'effort de la nature eſt moins prompt ; auſſi ce mal dure-t-il pendant douze ou quinze jours, ſans avoir une marche bien ſenſible.

On y remédie par le petit-lait & les lavemens. La ſaignée n'eſt point d'une efficacité bien grande dans cette maladie ; elle n'appaiſe pas même les douleurs : on fait des fomentations ſur la partie avec l'eau d'orge ; on l'étuve avec l'eau de guimauve & du lait chaud, les premiers jours, & enſuite avec une infuſion de fleurs de ſureau & de ſafran, pour donner un peu d'activité à cette matiere, & pour tâcher d'en procurer la réſolution.

Quand la douleur eſt ſi vive, que le malade a beaucoup de peine à la ſupporter, & qu'il ne peut prendre de ſommeil, on lui preſcrit tous les ſoirs le julep ſuivant :

Prenez, *D'Eau de Ceriſes noires, quatre onces.*
De Syrop Diacode, ſix gros,
pour une priſe.

Quand la douleur ſera un peu calmée, on purgera le malade deux fois.

FEU VOLAGE *ou* SAUVAGE : eſpece de dartre vive ;

érysipélateuse, qui attaque le visage, particuliérement dans les petits enfans, & qui en occupe tantôt une partie, tantôt l'autre; ce qui lui a fait donner le nom de Volage. *Voyez* DARTRE, FIC, ERÉSIPELLE.

FIC, s. m. excroissance charnue, qui pend en maniere de figue, & qui arrive dans toutes les parties du corps. Il est souvent rougeâtre & mol, quelquefois dur & squirreux: ceux qui viennent au fondement, se guérissent pour l'ordinaire avec les remedes anti-vénériens; sinon on les coupe avec les ciseaux ou avec le bistouri, ou on y fait une ligature que l'on serre de plus en plus tous les jours, jusqu'à ce que la partie soit desséchée.

Il vaut mieux cependant avoir recours à l'instrument, parce qu'il est plus sûr & moins douloureux; & on traitera ensuite la plaie à l'ordinaire, avec nos emplâtres digestifs & consolidans.

A l'égard des autres tumeurs de cette espece, qui surviennent sur le corps, on les guérit par le secours de la chirurgie. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FIEVRE, s. f. mouvement déréglé de la masse du sang, avec fréquence permanente du pouls, & léſion des fonctions, accompagné le plus souvent d'une chaleur excessive.

On reconnoît les vrais symptomes de la fiévre, 1° à l'accélération & à la vîtesse du pouls, 2° à sa force & à son resserrement, 3° au surcroît de chaleur du corps, 4° à la respiration qui devient plus prompte, 5° au sentiment pénible de lassitude qui s'oppose aux mouvemens du corps.

La fiévre se déclare ordinairement par un sentiment de froid & de frémissement, lequel est plus grand ou plus petit, a plus ou moins de durée, est interne ou externe, selon la différente nature de la fiévre: alors le pouls devient fréquent, petit; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le froid, l'insensibilité saisissent souvent les extrémités.

Les causes de la fiévre se distinguent en causes prochaines & causes éloignées: les causes éloignées dépendent de la nature de l'air, des alimens, du tempéra-

ment & de la façon de vivre du malade : les causes particulieres ou prochaines se réduisent aux suivantes, 1° à des matieres âcres prises en aliment ou en boisson, 2° à l'application extérieure des matieres âcres, qui piquent, déchirent, brûlent & enflamment, 3° aux mauvaises qualités de l'air, 4° au vice du régime, 5° à la contagion, 6° au défaut des sécrétions, 7° à la suppression lente ou subite des évacuations accoutumées, 8° à l'irritation des parties nerveuses, produite par quelque cause que ce soit.

On distingue la fiévre en essentielle, qui ne dépend que d'elle-même, & en symptomatique, qui survient comme symptome à une maladie antérieure, comme à une plaie, à un abcès, &c.

La plus simple distinction des fiévres est de les diviser en deux classes générales ; celle des fiévres continuës, & celle des intermittentes.

La fiévre continuë est de deux sortes, l'une simple ou sans redoublement, & l'autre composée ou avec redoublement.

Il y a trois especes de fiévre continue simple ; l'éphémere, qui ne dure ordinairement qu'un jour ; la synoque, qui s'étend jusqu'au quatrieme ou au septieme jour, & la fiévre ardente. *Voyez-les à leur rang.*

La fiévre continuë, avec redoublement, est périodique ou erratique : les redoublemens de la périodique reviennent à des heures réglées ; ceux de l'erratique ne gardent aucun ordre. La périodique est quotidiennne, tierce ou quarte.

La quotidienne continuë redouble également une fois tous les jours : elle est double ou triple, quand il y a deux ou trois redoublemens par jour.

La tierce continuë a ses redoublemens, de deux jours l'un : elle laisse un jour de rémission entre deux ; elle est double ou triple, s'il y a deux ou trois redoublemens en deux jours.

La quarte continuë est celle qui redouble tous les quatre jours inclusivement : elle est double, lorsqu'elle redouble deux jours consécutifs, & ne laisse qu'un

jour de rémiſſions, ou, ſelon quelques médecins, lorſqu'elle a deux redoublemens chaque quatrieme jour; elle eſt triple, lorſqu'il y en a trois.

Il y a trois ſortes de fiévres intermittentes; la quotidienne, la tierce & la quarte.

La quotidienne prend & quitte tous les jours : elle eſt double ou triple, quand il y a deux ou trois accès en vingt-quatre heures.

La tierce revient de deux jours l'un : la tierce eſt double, lorſqu'elle revient tous les jours comme la quotidienne, avec cette différence, qu'elle a alternativement un accès plus fort que l'autre; le troiſieme répondant au premier, le quatrieme au ſecond.

La fiévre quarte n'attaque que tous les quatre jours inclusivement, & laiſſe deux bons jours de ſuite; elle eſt double, quand elle prend deux jours conſécutifs, qu'elle ceſſe le troiſieme, & qu'elle reprend le quatrieme : elle eſt triple, lorſqu'il y a un accès tous les jours, comme à la quotidienne & à la double tierce; mais le quatrieme répond au premier, le cinquieme au deuxieme, le ſixieme au troiſieme.

On a auſſi obſervé des fiévres intermittentes, qui ne reviennent que tous les cinq, ſix ou ſept jours : elles ſont fort rares. Au reſte, nous allons parcourir toutes ces fiévres les unes après les autres.

Fiévre aigue. C'eſt une fiévre continue, violente & dangereuſe, qui fait beaucoup de progrès en peu de tems, & qui ſe termine plus ou moins promptement.

Les ſymptomes de la fiévre aiguë ſont d'abord la vivacité du pouls, le froid, le tremblement, la chaleur, la ſoif, la ſéchereſſe, &c; ſouvent les nauſées, les vomiſſemens; quelque tems après, le délire, l'aſſoupiſſement, l'inſomnie, les convulſions, les ſueurs, la diarrhée, &c.

Les cauſes de la fiévre aiguë, qui n'eſt point accompagnée de redoublement, ſont d'abord l'augmentation de dureté dans les ſolides, une eſpece de mouvement ſpaſmodique, & une accélération dans la progreſſion des liquides : ainſi tout ce qui peut augmenter la force des

fibres, & rendre les liquides âcres & irritans, peut exciter la fiévre aiguë, comme les passions vives, la colere, la maigreur, la sécheresse du tempérament, un air chaud & sec, les liqueurs spiritueuses, les alimens échauffans, les veilles forcées, l'exercice violent, & en un mot, tout ce qui peut enflammer le sang.

Quand la fiévre aiguë est accompagnée de redoublement, elle prend ordinairement sa source dans l'estomac. *Voyez* FIEVRE CONTINUE avec redoublement.

On remédie à cette fiévre par les saignées, les délayans, les lavemens, les doux purgatifs, les boissons nitreuses, &c. Comme il arrive rarement que cette maladie soit simple & sans complication, nous en donnerons le traitement aux différens articles ci-dessous. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIÉVRE ARDENTE. C'est ainsi qu'on appelle une fiévre continuë aiguë, accompagnée d'une chaleur & d'une soif considérable.

Ses symptomes principaux sont une chaleur presque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente à la tête, à la poitrine & au ventre, tandis qu'aux extrémités elle est souvent modérée. Il y a une sécheresse dans toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue, au gosier, aux poumons, & même quelquefois autour des yeux. Le malade a une respiration serrée, laborieuse & fréquente, une langue séche & brûlée, une soif qu'on ne peut éteindre, & qui cesse souvent tout-à-coup, un dégoût pour les alimens, des nausées, le vomissement, un accablement extrême, une voix claire & aiguë, l'urine en petite quantité, âcre, très-rouge, le ventre constipé, &c.

Elle a pour cause un travail excessif, l'ardeur du soleil, la respiration d'un air sec & brûlant, l'abus des liqueurs spiritueuses & des alimens trop échauffans. Cette même fiévre peut être causée par des substances corrompues, comme la bile : enfin elle peut être produite par la constitution épidémique de l'air dans les pays & les tems chauds.

L'ardeur extrême de la fiévre indique des saignées répétées, sur-tout dans le commencement. L'air doit

être pur, renouvellé souvent, les couvertures legeres, la boisson abondante : il faut faire prendre du petit-lait dans lequel on mettra vingt gouttes d'esprit de soufre par pinte ; ou l'on fera boire de la limonade en grande abondance : on donnera des lavemens, de deux heures en deux heures, avec une décoction de feuilles de nénuphar, de pariétaire, de mauve & de bouillon-blanc ; ou, si l'on aime mieux, on fera usage d'une grande quantité d'eau chaude, avec du syrop d'orgeat : il ne faut pas oublier en même tems d'humecter toutes les parties du corps, qui sont trop échauffées, avec une éponge trempée dans de l'eau & de l'eau-de-vie ; faire respirer au malade la vapeur d'eau chaude ; tremper ses pieds dans l'eau tiéde, & lui faire souvent gargariser la bouche & le gosier, avec le gargarisme que nous avons indiqué dans l'Esquinancie. *Voyez* ESQUINANCIE INFLAMMATOIRE. Quand on aura, pendant quelques jours, relâché le corps & tempéré la fiévre, on pourra avoir recours aux purgatifs doux, tels que sont deux onces de tamarins bouillies dans de l'eau, un gros de sel végétal, & deux onces de manne ; le tout dans une eau de citron. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIÉVRE ASSODES. C'est une espece de fiévre ardente, dont le symptome essentiel est une inquiétude si grande autour du cœur ou de l'estomac, qu'on ne peut demeurer dans une même place : à tout moment le malade remue & se tourmente ; il a des nausées ; il se dégoûte de tout : il sent une tension & un gonflement au bas-ventre, & une chaleur dans toutes les entrailles.

Les causes sont à-peu-près les mêmes que celles de la fiévre ardente : il en est de même de la méthode curative. *Voyez* FIÉVRE ARDENTE.

FIÉVRE BILIEUSE. C'est une fiévre aiguë, qui doit son origine à l'abondance ou à la dépravation de la bile.

Les malades qui en sont affectés ont du dégoût, des nausées, de fréquentes & vives inquiétudes, mais surtout une soif continuelle, une sécheresse à la bouche, des tranchées, des hoquets, de la constipation, & un pouls petit, serré & pas trop fréquent.

L'âcreté ou la quantité de la bile sont la cause pro-

chaine de cette espece de fiévre : l'abus des alimens échauffans, des liqueurs spiritueuses, des passions violentes, peuvent en être les causes éloignées.

On commencera par saigner le malade au bras ; on le mettra ensuite à l'usage d'une tisane rafraîchissante, du petit-lait, avec le syrop violat : on aura sur-tout soin de donner au malade des lavemens, de trois en trois heures, pour éviter la constipation qui est le symptome le plus fâcheux & le plus commun de cette maladie. Si la chaleur & la fiévre sont vives, il faut réitérer la saignée : si l'on s'apperçoit au contraire que les naufées & les vomissemens augmentent, il faut faire prendre deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, à la maniere accoutumée. Si, malgré ces secours, la fiévre subsiste toujours, & que la bile ne prenne point son cours par le bas, il faut employer pour lors une ou deux saignées pour détendre les fibres, les tisanes legérement apéritives, comme sont celles qui sont faites avec une demi-once de racine de chicorée sauvage, une poignée de bourrache & autant de bugloſſe, & quinze grains de sel de nître dans une pinte d'eau. Si l'on est à portée de mettre en usage les eaux minérales, on pourra se servir de celles de Vichy, dont on prendra cinq ou six verres par jour, en observant de mettre dans chaque pinte une demi-once de sel de Seignette.

Il faut avoir grand soin, dans cette espece de fiévre, d'entretenir toujours un écoulement par le bas, soit avec les lavemens, soit avec les purgatifs les plus doux ; car la saignée y est rarement salutaire. Quand la bile même se porte au cerveau, & y cause des insomnies ou le délire, les lavemens répétés, soutenus par les purgatifs & les bains des pieds, sont plus efficaces que les saignées faites au pied : on peut aussi dans ce cas employer les vésicatoires, sur-tout lorsque le malade a suffisamment pris de boissons & de lavemens, pour ne rien craindre de l'effet de ce remede. *Voyez* COLIQUE BILIEUSE.

Après la cure de ces sortes de fiévre, il seroit à propos de faire prendre au malade les tisanes apéritives, comme celle que nous avons indiquée ci-dessus, & de le purger de tems à autre.

FIÉVRE CACOCHYMIQUE : fiévre lente, causée par une abondance d'humeurs cruës qui se sont amassées dans l'estomac, & qui ont formé ensuite un levain qui passe dans le sang, & y produit la fiévre. *Voyez* CACHEXIE & CACOCHYMIE.

FIÉVRE CATARRHEUSE : fiévre symptomatique, par le secours de laquelle la nature s'efforce de corriger la qualité viciée de la lymphe, & de la chasser hors du corps d'une maniere critique & salutaire.

Cette fiévre attaque ordinairement, le soir, avec continuité ou rémission.

Ses symptomes, quand elle est très-grave, sont des frissons suivis de chaleur, un pouls fréquent & petit, l'enrouement, la pesanteur de tête, les lassitudes par tout le corps, une chaleur & un picotement dans la gorge. Nous avons traité cette affection à l'article Catarrhe. *Voyez* CATARRHE.

FIÉVRE COLLIQUATIVE, ainsi nommée, quand elle est accompagnée de la colliquation des humeurs, c'est-à-dire de leur évacuation fréquente & abondante par les selles, la peau & les autres couloirs du corps, avec dépérissement des forces.

Cette fiévre se manifeste par une petite sueur, une chaleur âcre, un pouls serré, la lassitude, des urines ordinairement troubles, & la partie rouge du sang nageant dans la poëlette, dans un fluide très-abondant.

Cette fiévre est presque toujours la suite de quelqu'autre maladie; c'est pourquoi la méthode curative consiste à opposer des remedes aux causes du mal. *Voyez* COLLIQUATION.

FIÉVRE COMATEUSE : affection morbifique, qui accompagne quelquefois la fiévre, & qui consiste dans l'assoupissement & dans une envie continuelle de dormir. Nous avons traité de cette maladie à l'article Coma. *Voyez* COMA. *Voyez* FIÉVRE TIERCE, SOPOREUSE ou APOPLECTIQUE.

FIÉVRE CONTINUE, est celle qui est sans interruption, depuis son commencement jusqu'à la fin.

La fiévre continuë simple se guérit par la saignée, les

lavemens, la diéte humectante, les apozèmes apéritifs; & les purgatifs doux.

Quand la fiévre continuë eſt accompagnée de redoublemens, elle devient d'un traitement plus difficile.

Il eſt vraiſemblable, en général, que les redoublemens ne ſont produits que par la matiere, ſoit alimentaire viciée, ſoit bilieuſe âcre, qui paſſe des premieres voies dans le ſang. On doit donc être extrêmement attentif à ne prendre aucune eſpece de nourriture, quand on eſt attaqué de cette fiévre; à couper les bouillons à la viande avec de l'eau; à ſe mettre à l'uſage d'une tiſane faite avec une décoction d'orge mondé, ou avec un tiers de bière ſur deux tiers d'eau.

On conçoit, d'après la cauſe que nous venons d'établir, combien peu la ſaignée eſt utile dans ces ſortes de cas; on ne doit la mettre en uſage que dans les premiers jours, ou dans les redoublemens violens, pour empêcher le ſang de ſe porter, avec trop de vivacité, dans quelques parties eſſentielles à la vie: il eſt bien plus à propos, après avoir employé une ou deux ſaignées, ſelon l'âge, les forces & le tempérament du malade, après avoir mis en uſage les délayans de toutes eſpeces, de paſſer aux purgatifs, pour entraîner le levain qui eſt dans l'eſtomac, & qui produit les redoublemens. L'émétique & l'ipécacuanha font des merveilles dans ces ſortes de fiévres après les premieres ſaignées.

On ne doit cependant placer les purgatifs que ſur la fin des accès; & il ne faut pas s'inquiéter de la chaleur ni de la vivacité de la fiévre, parce qu'elles ne ſont occaſionnées que par cette même matiere, qui part de l'eſtomac, & qu'il eſt eſſentiel d'évacuer: auſſi voit-on la chaleur & la fiévre diminuer après les purgatifs.

Il faut cependant obſerver que ce traitement ne convient que dans les ſeules fiévres continuës avec redoublement, qui ne ſont accompagnées d'aucun caractere d'inflammation; ce que l'on reconnoît aux ſignes de l'inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

Il eſt bon auſſi de remarquer qu'on ne doit point mettre cette méthode en uſage, avant d'avoir détendu les

vaisseaux par la saignée, les lavemens & la diéte. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIÉVRE CONTINUE RÉMITTENTE, est celle qui, sans discontinuer, donne de tems en tems quelque relâche, & ensuite quelques redoublemens. Sa cure est la même que celle de la fiévre continue. *Voyez* FIÉVRE CONTINUE.

FIÉVRE DYSSENTÉRIQUE : on nomme ainsi celles qui sont jointes à des tranchées douloureuses dans le bas-ventre, suivies de déjections muqueuses & sanglantes ; nous avons traité cette matiere à l'article Dyssenterie. *Voyez* DYSSENTERIE.

Il est bon seulement d'observer que l'on doit plus ou moins appuyer sur les saignées, selon que la fiévre est plus ou moins active.

FIÉVRE ÉPHÉMÈRE, la plus simple des fiévres continuës, dont le commencement, l'état & le déclin se font ordinairement dans l'espace de douze, vingt-quatre, ou tout au plus trente-six heures.

Cette sorte de fiévre céde ordinairement à la simple diéte & à la privation des nourritures solides, pendant un ou deux jours.

FIÉVRE ÉPIALE, est une espece de fiévre dans laquelle le malade sent de la chaleur, du froid & des frissons en même tems.

Cette fiévre est en même tems accompagnée d'un froid violent & douloureux dans les parties extérieures du corps, & d'une chaleur considérable à l'intérieur.

Cette fiévre exige le même traitement que la fiévre continue, excepté qu'il faut prescrire pendant plus longtems les délayans, les adouciſſans, pour tempérer l'âcreté des humeurs intérieures : on peut aussi, quand le froid est trop violent, avoir recours aux frictions faites avec les liqueurs spiritueuses & les onguens chauds & nervins. On pourra faire boire au malade pour tisane, en ce cas, une décoction d'une once de miel blanc dans une pinte d'eau, en y ajoûtant un bon verre de vin blanc.

FIÉVRE ÉRYSIPÉLATEUSE, est celle qui est accompagnée d'éryſipelle, ou qui en est l'effet. *Voyez* ERÉSIPELLE.

Fiévre exanthémateuse : fiévre accompagnée de boutons inflammatoires, nommés Exanthèmes, qui se déclarent sur tout le corps ou sur une partie seulement. *Voyez* Exanthème.

Fievre hectique : fiévre lente, qui mine & dessèche peu-à-peu tout le corps ; c'est pourquoi l'on nomme Hectique un homme maigre, exténué, qui n'a que la peau & les os.

Cette fiévre se manifeste par un pouls foible, dur, petit & fréquent, la rougeur des lévres, de la bouche, des jouës, qui s'augmente dans le tems qu'il passe de nouveau chyle dans le sang, une chaleur inquiétante, une aridité brûlante dans la peau, qui est sur-tout sensible aux mains après le repas, une urine nidoreuse, écumeuse, qui dépose un sédiment, & porte sur sa surface un nuage leger, gras, de couleur foncée, le desir de toute nourriture froide, la sécheresse de la bouche, une soif continuelle, le sommeil de la nuit sans soulagement, & la langueur répandue par tout le corps.

A cet état succedent des crachats glutineux & écumeux, un sentiment de poids & de douleur dans les hypochondres, une grande sensibilité au moindre changement de tems, une tête étourdie, des évacuations d'humeurs fétides, l'abbatement de toutes les forces ; ce qui fait le marasme.

Le mal s'augmente de jour en jour, produit des symptomes encore plus funestes, des tremblemens, des taches, des pustules, une couleur livide & plombée, le visage cadavéreux, le vertige, le délire, l'enflure, la suffocation, les diarrhées colliquatives, les convulsions & la mort.

Cette fiévre est occasionnée par une corruption générale dans la masse des humeurs.

Cette maladie est ordinairement très-funeste dans les tempéramens chauds & dans la jeunesse.

La fiévre hectique est produite à-peu-près par les mêmes causes que la fiévre lente, & doit être traitée presque de même. *Voyez* Fiévre lente & Hectisie.

Fiévre inflammatoire ; fiévre aiguë ou fiévre

ardente, dont l'inflammation eſt répandûe généralement ſur tout le corps, lorſqu'elle n'eſt pas fixée particuliérement dans tel ou tel organe.

Cette fiévre ſe connoît par la vîteſſe de la circulation, la durée du pouls, la diſpoſition douloureuſe de tout le corps, l'examen du ſang qui eſt couenneux, le tempérament du malade qui eſt vif, ardent, & par tous les autres ſignes qui caractériſent l'inflammation.

Cette maladie ſe traite en général comme l'inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

FIÉVRE INTERMITTENTE. C'eſt celle, comme nous l'avons déja définie, qui revient par accès.

Elle commence ordinairement par des bâillemens, des allongemens, des laſſitudes, du froid, des friſſons, des tremblemens, une reſpiration difficile, anxiété, nauſée, vomiſſement, célérité, foibleſſe & petiteſſe du pouls.

Au premier état, il en ſuccéde un ſecond, qui commence avec chaleur, rougeur, reſpiration fort étendue, un pouls plus élevé, plus fort; une grande ſoif; de la douleur aux articulations & à la tête, le plus ſouvent avec des urines rouges & enflammées.

Enfin la maladie finit d'ordinaire par des ſueurs plus ou moins abondantes; tous les ſymptomes ſe calment: les urines deviennent plus cuites, & dépoſent un ſédiment qui reſſemble à de la brique pilée, &c.

La cauſe prochaine de la fiévre intermittente vient de la viſcoſité du ſang, & de l'inaction des nerfs.

Quant aux cauſes éloignées, elles ſont très-difficiles à pénétrer : on doit cependant préſumer qu'elles viennent ou du vice de l'eſtomac, ou des autres organes qui concourent à la digeſtion.

Nous donnerons la cure de la fiévre intermittente, en traitant de la fiévre quarte & de la fiévre tierce.

FIÉVRE HYSTÉRIQUE. *Voyez* VAPEURS HYSTÉRIQUES.

FIÉVRE LENTE. C'eſt une fiévre continue ou rémittente, par laquelle la nature cherche à ſe débarraſſer des humeurs viciées du corps.

On diſtingue la fiévre lente de la fiévre hectique,

1° parce que la premiere eſt ordinairement produite par la dégénération des fiévres intermittentes mal traitées, au lieu que la fiévre hectique ſuit ordinairement des accidens graves, comme les abcès: 2° dans la fiévre lente, les viſceres ne ſont point encore griévement attaqués; mais dans la fiévre hectique, ils le ſont déja par quelqu'ulcere: 3° dans la fiévre lente, les ſymptomes ſont ſi legers, que les malades doutent s'ils ont de la fiévre; il n'en eſt pas de même dans la fiévre hectique: 4° dans celle-ci, les ſueurs ne paroiſſent que quand elle eſt parvenue à ſon dernier période; dans l'autre, les ſueurs ſe déclarent au commencement: 5° la fiévre lente dégénere ordinairement en d'autres maladies; la fiévre hectique ne ſouffre aucun changement.

La fiévre lente ſe manifeſte par une chaleur non naturelle, à peine ſenſible au tact & aux yeux du médecin; le pouls foible, fréquent, inégal; les urines troubles, un froid interne avec leger tremblement, de la peſanteur dans les membres, de la laſſitude, une langue blanche, une bouche ſéche, la ſoif & le défaut d'appétit: bientôt après il ſurvient des ſueurs abondantes pendant la nuit, une ſoif continuelle, l'abbatement, le dépériſſement & le maraſme.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt ordinairement l'embarras de quelque viſcere, ou l'engorgement de quelques humeurs.

La fiévre lente peut être produite par les paſſions triſtes de l'ame, par l'habitation des pays marécageux, par la corruption ſpontanée des humeurs, par l'obſtruction des viſceres, & par la ſuppreſſion des évacuations accoutumées, ou par l'épuiſement de quelqu'évacuation forcée.

Quand la fiévre lente reconnoît pour cauſe l'abus des paſſions, on y remédie par la diſſipation, l'exercice, le repos & le régime, &c.

Quand elle tire ſon origine de la corruption ſpontanée des humeurs, ce que l'on connoît à l'examen de la vie du malade, à l'habitude qu'il a de manger de la viande, aux ſueurs & aux urines puantes qu'il rend, à la puanteur de ſon haleine, aux crachats de mauvais goût,

qu'il expectore, &c. On a recours aux boissons apéritives ; telle est la suivante :

Prenez, *De Racines de Pimprenelle blanche.*
De Dompte-venin, de chaque une once.
De Feuilles de Cerfeuil.
De Lierre terrestre, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau.

Ajoûtez-y :

Vingt grains de Nitre,

pour boire par verrées dans la journée.

Immédiatement après, on fera prendre au malade les pilules suivantes :

Prenez, *D'Extrait de Bourrache, une demi-once.*
De Gomme Ammoniac, un gros.
De Safran de Mars apéritif, un gros & demi.
D'Yeux d'Ecrevisses en poudre, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour faire des pilules du poids de huit grains, avec suffisante quantité de syrop d'absinthe, dont on prendra une prise toutes les quatre heures.

Il faut observer en même tems de tenir le ventre libre avec les lavemens, & de purger de tems en tems le malade.

On remédiera aux sueurs qui surviennent quelquefois la nuit, par une potion calmante & nitrée ; telle est la suivante :

Prenez, *D'Eau de Nénuphar, deux onces.*
De Liqueur minérale d'Hoffmann, trente gouttes.
De Nitre putrifié, quinze grains.
De Syrop de Stœchas, une once.

Mêlez le tout pour une dose.

Quand on s'apperçoit de quelque redoublement de chaleur, de sécheresse ou de fièvre, on peut faire prendre au malade la poudre suivante :

Prenez, *D'Arcanum-duplicatum.*
De Nitre purifié, de chaque trois gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.

Mêlez le tout ensemble : la dose est d'un scrupule, trois fois par jour.

Si le vice est scorbutique, on aura recours au traitement du scorbut. *Voyez* SCORBUT.

Quand la fièvre lente est occasionnée par les obstructions, on met en usage les remedes propres à les détruire. *Voyez* OBSTRUCTION.

Si ce sont quelques fièvres intermittentes supprimées qui l'ayent produite, il faut tenter de les faire revenir, en observant une diéte exacte, & en mettant le malade à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *De la Racine d'Aunée, une once.*
De Feuilles de Pimprenelle, une poignée.
De petite Centaurée, une demi-poignée.
D'Ecorce d'Orange, deux gros.
De Follicules de Séné, une demi-once.

Vous ferez bouillir le tout dans trois pintes d'eau réduites aux deux tiers, pour en prendre trois verres par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

La formule qui suit est aussi très efficace pour rappeller les fièvres intermittentes.

Prenez, *De Racines de Dompte-venin.*
D'Enula-campana.
De Pimprenelle blanche, de chaque deux gros.
De Feuilles de Fumeterre.
De Capillaire.
De Sommités de petite Centaurée, de chaque une poignée & demie.
De Fleurs de Stœchas, trois pincées.
D'Ecorce d'Orange, une demi-once.
De Feuilles de Séné, une once.
D'Ellébore noir.
De Rhubarbe, de chaque deux gros.

Concassez & pilez dans un mortier toutes ces drogues; ajoûtez-y trois pintes de vin rouge, & laissez infuser le tout chaudement au bain-marie, pendant vingt-quatre heures; passez ce vin, pour en prendre la valeur de deux onces, de deux jours l'un.

Quand les évacuations supprimées demandent d'être rétablies par la guérison de la fièvre lente, il faut mettre en usage les remedes indiqués dans la suppression. *Voyez* SUPPRESSION.

Quand au contraire cette maladie est l'effet de trop grandes évacuations, il faut avoir recours aux bons bouillons, aux crêmes de riz, de gruau d'orge, aux legeres teintures d'acier & aux remedes propres à fortifier les visceres.

Au reste, comme la fièvre lente dépend presque toujours ou d'obstruction, ou d'épaississement, ou d'altération dans les humeurs, on peut consulter les articles EPAISSISSEMENT, CACHEXIE, CACOCHYMIE, OBSTRUCTION, &c.

FIÉVRE MALIGNE. On appelle ainsi cette fièvre, parce qu'elle est produite par quelques causes malignes & de mauvais caractere, & parce qu'il y a des symptomes très-graves, & que le malade est souvent à l'extrémité, tandis que le pouls, la chaleur du corps & les urines sont dans l'état naturel.

Cette maladie s'annonce ordinairement par un abbatement universel, un sommeil inquiet, des tremblemens dans tout le corps, des mouvemens convulsifs : le malade est comme hébêté ; le pouls cependant est petit & presque point fiévreux ; les urines sont claires & belles, la respiration est facile, &c.

Plusieurs médecins ont cru que cette maladie étoit occasionnée par le sang qui se portoit à la tête, & engorgeoit le cerveau, d'autres pensent que c'est une bile extrêmement âcre & mordicante, qui porte son impulsion sur les nerfs & sur le cerveau, & qui forme ces accidens fâcheux qui accompagnent la fièvre maligne ; ce sentiment est le plus vraisemblable, parce que ni le pouls, ni la nature du sang, ni l'état abbatu du malade, n'indiquent l'inflammation ; il est bien plus naturel de penser que c'est cette même bile âcre, qui se porte au cerveau, & qui cause tous les dérangemens qu'éprouve la machine ; car on voit tous les jours des fièvres bilieuses, ou des fièvres putrides mal traitées, devenir mali-

gnes, par l'usage des saignées mal placées & des remedes anti-phlogistiques & calmans.

La cause de la fiévre maligne dépend, d'un côté, de l'acrimonie de la bile ou des humeurs, & de l'abbatement des nerfs : les causes éloignées sont les constitutions épidémiques, les alimens grossiers & putrides, les boissons échauffantes, les chagrins vifs & cuisans, la chaleur trop grande de l'air & les évacuations supprimées; comme les régles, les hémorrhoïdes ou les hémorrhagies considérables.

Pour commencer la guérison, on fera saigner le malade au bras; après quoi, on lui fera prendre l'émétique à l'ordinaire : le lendemain, on le mettra à l'usage du petit-lait clarifié, auquel on ajoûtera par pinte un demi-gros de sel sédatif, s'il y a des mouvemens dans les tendons : on ne négligera pas en même tems les lavemens avec une décoction de son, de graine de lin & d'huile, & les potions calmantes; le surlendemain, on purgera le malade avec l'apozème purgatif suivant :

Prenez, *De Racines de Guimauve, une once.*
De Chicorée sauvage, une demi-once.
Des Feuilles de Ce-feuil, demi-poignée.
De Follicules de Séné, trois gros.
De Sel d'Epsom, demi-once.
De Syrop de Chicorée composé, une once.

Le tout dans trois demi-setiers d'eau réduits à chopine, pour prendre en trois verres, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

S'il y avoit du délire considérable, que le pouls fût vif & élevé, que le malade sentît des douleurs à la tête & une grande séchereſſe, on pourroit, avant que de faire usage de l'apozème ci-dessus, pratiquer une saignée au pied, & donner ensuite un grain d'émétique dans une pinte de petit-lait pour fondre pendant deux jours, en observant de donner des lavemens toutes les quatres heures.

Si l'accablement & la foibleſſe du pouls sont considérables, si la chaleur est médiocre, on pourra ajoûter à l'apozème ci-dessus,

Deux gros de Quinquina concaſſé.
Une demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange.

Si l'on s'apperçoit, après l'uſage de cet apozème, que les accidens ſubſiſtent, comme embarras à la tête, ſoubreſault dans les tendons, une urine claire & ſans dépôt, il faut avoir recours aux véſicatoires que l'on appliquera à la nuque du col.

On donnera pour tiſane ordinaire au malade une décoction d'orge mondé, dans laquelle on ajoûtera par pinte, une demi-once d'eau de fleurs d'orange & quinze grains de nître.

Il arrive quelquefois que le malade eſt dans un ſi grand abbatement, qu'il ne peut pas ſupporter les boiſſons ni les grandes évacuations, auquel cas il faut travailler à relever les forces, avec des bouillons de viande, dans leſquelles on ajoûtera, ſur chaque bouillon, une cuillerée d'eau de cannelle; ce que l'on continuera, juſqu'à ce qu'on ait vu le malade en état de ſupporter les remedes que nous venons d'indiquer.

Il eſt rarement utile de placer la ſaignée dans ces ſortes de maux : cependant, quand le pouls ſe ſoutient dans toute ſa force, que le malade reſſent un battement conſidérable au col, qu'il a les yeux rouges, enflammés, qu'il délire, on peut pratiquer une ſaignée au pied, ou, ce qui eſt encore mieux, à la jugulaire; mais la ſaignée n'eſt point un remede dans cette maladie : elle ne peut tout au plus que calmer les ſymptomes.

Quand on s'apperçoit que tous les accidens graves de cette maladie ſubſiſtent, on peut faire prendre au malade toutes les heures dix grains d'yeux d'écreviſſes, délayés dans de l'eau; on ſera ſurpris de la promptitude avec laquelle ce remede innocent tempere l'âcreté des humeurs, & calme les accidens; on peut auſſi, en pareil cas, faire uſage de la poudre ſuivante, qui eſt tant en vogue en Allemagne, contre les fiévres malignes.

Prenez, *De Bol d'Arménie, une once.*
De Corail rouge préparé, deux gros.
De la Cannelle pulvériſée, un gros.
De l'Ecorce de Citron.

De Santaux rouges & citrins, de chaque un gros.
D'Ecorce d'Orange, deux gros.
De la Raclure d'Yvoire, un gros.
De Safran oriental, un demi-gros.
De la Corne-de-Cerf préparée, un gros.

Mettez le tout en poudre très-fine, & donnez-en au malade un demi-gros, deux fois par jour; dans trois ou quatre cuillerées d'eau de chardon-bénit.

Quoi qu'il en soit, on ne doit faire usage de ce remede, que quand on a fait précéder ceux que nous avons indiqués; car autrement, en le donnant dans le commencement, il pourroit être nuisible.

On peut, avant que d'en venir à ce remede, faire usage de la potion suivante recommandée par M. Tissot.

Prenez, *Eau thériacale camphrée, cinq onces.*
Esprit de Tartre rectifié, trois onces.
Esprit de Vitriol concentré, une once.

Mêlez & faites-en prendre de tems en tems une cuillerée à café, ou deux dans un verre de tisane ordinaire.

Si les forces étoient très-abbatues, il faudroit joindre à chaque prise de la potion ci-dessus le bol suivant:

Prenez, *De la Racine de Serpentaire de Virginie, un demi-gros.*
Du Camphre, dix grains.
Du Rob de Sureau, ce qu'il en faut pour faire un bol.

FIEVRE MILIAIRE, est ainsi appellée des pustules ou vésicules qui s'élevent principalement sur les parties supérieures du corps, & qui ressemblent en quelque sorte à des grains de millet.

Cette maladie est souvent accompagnée d'une douleur considérable par tout le corps, d'une chaleur & d'un froid qui se succedent tour-à-tour; mais cette chaleur est plus douce, plus naturelle que celle qui accompagne une fiévre continuë ordinaire.

La paume de la main est extrêmement chaude: le pouls est fréquent, mais foible; les esprits sont souvent

très-abbatus, & la poitrine paroît surchargée d'un poids considérable, qui oblige à pousser de profonds soupirs. Un des symptomes les plus inséparables de cette maladie, c'est un sommeil très-interrompu; le malade passe souvent plusieurs jours & plusieurs nuits sans dormir, mais cependant sans délire & sans mal de tête.

Les pustules miliaires ne se déclarent ordinairement que sur la poitrine, le col, les interstices des doigts: quelquefois aussi elles couvrent tout le corps.

Cette maladie paroît dépendre d'une abondance de sérosité âcre qui se trouve dans le sang, & en partie de l'agitation extraordinaire du liquide nerveux.

La saignée convient rarement dans ces sortes de maladies; il vaut mieux commencer par faire prendre des poudres absorbantes, comme dix grains d'yeux d'écrevisses ou d'écailles d'huitres préparées; & l'on peut faire faire une tisane avec une once de racine d'oseille, de bourrache & de buglose, de chaque une pincée, & de sel de nître quinze grains dans une pinte d'eau. On fera prendre en même tems, toutes les six heures, les bols qui suivent:

Prenez, *De Poudre composée de pattes d'Ecrevisses.*
De Sel d'Absinthe, de chaque un scrupule.
De Safran, six grains.
De Syrop de Prime-vere, ou *de Lierre terrestre, une quantité suffisante*,

pour faire deux bols.

On boira par-dessus la potion qui suit:

Prenez, *Des Sucs dépurés de Bourrache.*
De Buglose, de chaque une demi-once.
De Syrop de Lierre terrestre, trois gros.

On délayera le tout dans un petit verre d'eau pour prendre en une prise.

Quand on s'apperçoit que le malade ne dort point, qu'il est agité, nonobstant les remedes ci-dessus, on doit lui appliquer les véscatoires, pour tâcher de détourner les sérosités âcres qui se portent à la tête.

FIÉVRE PESTILENTIELLE, est celle qui est produite par une cause funeste, qui n'a aucune affinité avec les

humeurs de notre corps, qui est indomptable, & résiste à la coction. *Voyez* PESTE.

FIÉVRE PÉTÉCHIALE, est celle qui est accompagnée de taches semblables à des morsures de puces; c'est une espece de pourpre. *Voyez* PÉTÉCHIES.

FIÉVRE POURPRÉE. C'est une éruption cutanée de plusieurs taches malignes, ou exanthèmes, semblables à des morsures de puces ou à des grains de millet, qui sont de couleur pourpre, violet ou azuré, ou qui n'en ont pas; ce qui fait qu'on les appelle improprement *pourpre blanc*. *Voyez* POURPRE.

FIÉVRES PRINTANNIERES. *Voyez* FIÉVRES DES SAISONS, & l'art. INTERMITTENTE PRINTANNIERE. (*Fiévre*)

FIÉVRE PUTRIDE, est celle qui est accompagnée de la putréfaction des humeurs.

On distingue cette fiévre en continuë & en intermittente; mais nous n'entendons parler ici que de la seule fiévre continue putride.

On reconnoît la fiévre continuë putride à la chaleur âcre & mordicante, au pouls qui est grand & fréquent & souvent inégal, aux urines qui sont cruës, aux nausées, aux vomissemens, à la pesanteur de la tête & du corps, à la soif considérable; la langue est jaunâtre, & chargée, les déjections & les sueurs fétides, & le malade éprouve des défaillances fréquentes.

Les causes de cette fiévre dépendent d'une humeur putride, d'une bile âcre & d'une disposition des fluides à la putridité.

On doit commencer par une ou deux saignées, selon la fiévre & la vigueur du tempérament; immédiatement après, on doit faire prendre l'emétique en lavage à l'ordinaire; on laissera ensuite reposer le malade pendant un jour; & on le purgera avec la médecine qui suit:

Prenez, *De Tamarins, deux onces.*
D'Agaric, un gros.
De Sel de Glauber, deux gros.

Faites infuser le tout dans une chopine d'eau bouillante sur des cendres chaudes, pendant l'espace de quatre heures.

Ajoûtez-y

De Manne, deux onces.
Le Suc d'un Citron exprimé.

Passez le tout, pour prendre en deux verres, à une heure & demie de distance l'un de l'autre.

Pour boisson ordinaire, on mettra le malade à l'usage de l'eau de poulet; s'il aime mieux, on lui fera faire une tisane composée d'une décoction d'orge, à laquelle on pourra ajoûter par pinte, un petit bâton de réglisse, vingt gouttes d'esprit de soufre, s'il y a beaucoup de fièvre, & si la soif est grande; on peut aussi faire usage de l'eau panée, avec un peu de syrop de limon, de grenade ou d'épine-vinette. Quand la fièvre est considérable, qu'on n'ose pas risquer les purgatifs, on peut employer une décoction de pruneaux, à laquelle on ajoûte deux onces & demie de tamarins dans une pinte d'eau pour en faire prendre un verre toutes les deux heures au malade.

On ne négligera pas en même tems les lavemens dans lesquels on ajoûtera un gros de sel de prunelle avec une laitue coupée en quatre.

On aura attention de purger le malade, comme ci-dessus, tous les deux jours, pour tâcher de détourner la matiere putride par les selles.

Si l'humeur se porte à la tête, & qu'il y ait de l'engorgement au cerveau, du délire de l'assoupissement, il faut avoir recours aux véficatoires que l'on appliquera à la nuque; on peut aussi mettre en usage les bains tiédes des pieds. Quand, malgré tous ces secours, la tête s'embarrasse, on peut appliquer dessus des compresses trempées dans de l'eau froide.

On pourroit, les jours de purgation, donner au malade quelque chose pour le calmer, comme un grain d'opium, un demi-gros de thériaque; mais, comme ces sortes de remedes suppriment les évacuations, il faut ne s'en servir qu'avec beaucoup de ménagement, & après que le malade a été suffisamment purgé.

Quelquefois les fièvres putrides sont accompagnées d'aphthes à la bouche, ce qui dénote la putridité des humeurs poussée à un très-haut degré. On peut les

comparer à une éruption qui se fait à la bouche, au gosier & quelquefois tout le long du canal intestinal; cette éruption est analogue à celle qu'on observe dans les fiévres malignes avec pétéchies. Quand la présence des aphthes se manifeste avec des symptomes d'inflammation dans le bas-ventre, c'est un signe que les aphthes se continuent jusques dans le bas-ventre; alors il faut traiter la maladie comme étant accompagnée d'une inflammation dans le bas-ventre. (*Voyez* INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.) Lorsqu'il n'y a point d'inflammation & que les aphthes ne paroissent qu'à la bouche & au commencement de l'œsophage, on se contente de faire usage du gargarisme suivant:

Prenez, *Eau de Plantain, quatre onces.*
Syrop de Roses sèches, une demi-once.
Sel Ammoniac en poudre, un scrupule.

Mêlez le tout pour un gargarisme dont le malade usera plusieurs fois dans la journée.

Il est bon de remarquer que ce symptome s'observe rarement en France; il est beaucoup plus commun en Hollande & dans les pays septentrionaux.

FIEVRE QUARTE, n'attaque que tous les quatre jours inclusivement, & laisse deux bons jours de suite. Nous en avons donné la definition & les causes, en traitant de la Fiévre intermittente. *Voyez* FIÉVRE INTERMITTENTE.

Il suffit d'observer que l'humeur de cette fièvre, qui reste dans les entrailles ou dans le sang, pendant plus de deux jours, sans se faire sentir, & qui se manifeste le quatrieme jour, peut se perpétuer, dans cet état, des années entieres, sans intéresser absolument le fond de la vie; 2° que cette fiévre mal traitée, ou fixée par les remedes contraires, peut dégénérer en cachexie, hydropisie, phthisie, &c. Il n'y a rien de si ordinaire que de voir des malades réduits à la derniere extrémité, pour avoir fait arrêter ces sortes de fiévres par l'usage du quinquina.

Un moyen sûr & efficace pour réussir à la guérison, c'est de soustraire au travail de la nature une partie de l'humeur, afin qu'elle en ait moins à digérer. Il faut d'abord

d'abord se donner de garde, pour remplir ces vues, d'employer la saignée, sur-tout si cette fièvre est invétérée ; car on ne manque jamais par-là de la faire dégénérer en fièvre continuë, ou d'en rendre la guérison presqu'impraticable. Il vaut mieux commencer par mettre le malade à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *De Chiendent, une demi-poignée.*
De Racine de Fraisier, demi-once.
De Feuilles de Bourrache, deux poignées.
De Sel de Nître, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau pour réduire à pinte, & pour en faire prendre un petit verre toutes les heures. Il faut continuer cette tisane pendant quatre jours ; après quoi, on fera prendre au malade deux grains d'émétique en lavage : on recommencera, immédiatement après, la tisane, comme ci-dessus, pendant quatre autres jours ; après quoi, on mettra le malade à l'usage de la boisson qui suit :

Prenez, *De Racines d'Oseille.*
De Chicorée sauvage, de chaque une once.
De Follicules de Séné, demi-once.
De Sel de Glauber, trois gros.
De Feuilles de Scolopendre.
D'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte, & ajoûtez-y

Une once & demie de Syrop de Chicorée composé.

Passez le tout : le malade en prendra trois verres chaque jour, de quatre heures en quatre heures, les jours seulement qu'il n'aura point de fièvre.

On peut substituer à cette tisane,

De la Poudre de Créme de Tartre, une once,

qu'on partagera en huit prises, dont on prendra quatre, par jour.

Quand le malade aura fait usage deux fois de cette tisane purgative, on lui fera prendre l'opiat qui suit :

Prenez, *Du Quinquina en poudre.*

Du Diaprun solutif.
Du Syrop de Fleurs de Pêchers, de chaque une once.
De Sel Ammoniac pulvérisé, deux scrupules.
Du Safran de Mars apéritif, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour former un opiat, dont le malade prendra, six jours de suite, un demi-gros, le matin à jeun, & autant le soir, enveloppé de pain à chanter, buvant, un demi-heure après chaque prise, un bouillon.

Après qu'on aura fini cet opiat, on pourra faire usage, pendant huit ou dix jours, d'une eau ferrée ou des eaux de Passy, & avoir soin de reprendre la boisson purgative ci-dessus. *Voyez* FIÉVRE TIERCE.

FIÉVRE QUOTIDIENNE. On entend par cette fiévre, celle qui prend & qui quitte tous les jours. On peut suivre à-peu-près le même traitement que celui que nous venons d'indiquer dans la Fiévre quarte. *Voyez* FIÉVRE QUARTE.

Il n'est pas nécessaire cependant d'appuyer si longtems sur les apéritifs; on peut, après avoir fait, pendant huit jours, usage d'une décoction de feuilles de chicorée sauvage & de quinze grains de nître, se mettre à l'usage de l'opiat qui suit:

Prenez, *Du Quinquina en poudre, six gros.*
De Séné mondé, quatre scrupules.
Du Sel de Glauber.
Du Sel d'Absinthe.
Des Yeux d'Ecrevisse préparés, de chacun un gros.

Pulvérisez le tout, & incorporez-le avec une suffisante quantité de syrop de fleurs de pêchers.

La dose est d'un gros pour un adulte, en deux prises chaque fois, à prendre, de quatre heures en quatre heures, trois fois le jour, & de vingt-quatre grains pour les enfans.

FIÉVRES DES SAISONS. Il est des fiévres qu'on voit plus fréquemment arriver dans certains tems de l'année, soit à cause de la constitution de l'air particuliere à telle ou telle saison, soit à cause des dispositions du corps

dont les humeurs ou les solides disposent à telle ou telle maladie particuliere.

C'est principalement au printems & en automne qu'on voit paroître beaucoup de fiévres intermittentes, sur-tout quand l'hiver ou l'été y ont disposé. Au printems, souvent ces fiévres sont accompagnées d'un caractere d'inflammation, &, en automne, d'un caractere de putridité ; ce qui provient des saisons qui précedent. Les tierces règnent plutôt au printems, & les quartes en automne. Les premieres, quand elles sont simples, durent peu, & se guérissent souvent d'elles-mêmes après le septieme accès, comme Hippocrate la observé. Les dernieres, au contraire, quoique sans complication, sont de longue durée & souvent rebelles aux remedes. *Voyez* FIÉVRE TIERCE, FIÉVRE QUARTE.

Les autres saisons, comme l'hiver & l'été, sont aussi accompagnées de maladies qui sont plus fréquentes dans celles-ci que dans d'autres. Les fiévres éruptives inflammatoires, les fiévres malignes, les fiévres putrides, le choléra-morbus, les pleuresies, &c. sont plus fréquens pendant l'été : l'hiver a ses catarrhes, ses rhumes, ses fluxions de poitrine, &c. (*Voyez l'article* SAISONS *où on entre dans un plus grand détail sur les Maladies des saisons, leurs causes & la maniere de les traiter.* Voyez aussi l'article INTERMITTENTES PRINTANNIERES & INTERMITTENTES AUTUMNALES. *Fiévres*)

FIÉVRE SCARLATINE : affection morbifique, qui consiste dans des taches d'un rouge d'écarlate, qui accompagnent quelquefois la fiévre, & qui lui ont fait donner le nom de Scarlatine.

Ces taches, plus fréquentes dans l'âge tendre, que dans aucun tems de la vie, ont coutume de paroître sur le visage, & quelquefois même couvrent tout le corps. Elles commencent ordinairement, le troisieme ou le quatrieme jour, par une petite fiévre : elles deviennent insensiblement plus larges, subsistent peu de tems, & s'évanouissent, en laissant sur la peau quelques écailles farineuses.

Cette maladie paroît avoir son siége dans les vaisseaux de la transpiration, & pour cause une dépravation bi-

lieuſe, dépoſée ſur la peau par un mouvement fébrile; en conſéquence de la chaleur de la ſaiſon ou du tempérament. On éprouve alors ſur la peau un leger ſentiment de douleur & de chaleur, & intérieurement quelqu'anxiété jointe à une petite toux aſſez fréquente.

On guérit cette ſorte de fiévre par les délayans, l'infuſion de coquelicot, une chaleur modérée & l'abſtinence des remedes échauffans.

FIÉVRE TIERCE Elle revient de deux jours l'un.

C'eſt la plus fréquente de toutes les fiévres intermittentes: elle commence ordinairement par un leger friſſon, qui eſt bientôt après ſuivi de chaleur. Le malade reſſent de l'ardeur, de la ſoif, une agitation univerſelle; & ces ſymptomes ſubſiſtent, tant que dure l'accès, qui eſt quelquefois de quatre, de ſix, dix ou douze heures.

La cauſe de cette fiévre eſt, comme celle des autres fiévres intermittentes, une altération dans les liquides du corps & dans les organes de la digeſtion. Il eſt très-ordinaire de voir cette ſorte de fiévre ſuccéder à quelques débauches de nourriture ou de boiſſon, ou à quelque fatigue extraordinaire d'eſprit & de corps, qui énerve l'eſtomac & le rend incapable de faire la digeſtion des alimens.

Pour commencer la cure, on mettra le malade à l'uſage d'une tiſane faite avec une poignée de cerfeuil & une demi-poignée de feuilles de chicorée ſauvage, & une demi-once de racine de patience ſauvage, que l'on fera bouillir dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte. On fera prendre de cette tiſane un verre, toutes les deux heures, le jour où il n'y aura point de fiévre: on ſe contentera de donner du petit lait & du bouillon coupé, le jour de la fiévre, avec un lavement d'eau de riviere; le lendemain, on recommencera la tiſane, comme ci-deſſus, & le petit-lait le ſurlendemain. Le jour d'après, qui doit être ſans fiévre, on fera prendre au malade l'émétique en lavage, comme nous l'avons indiqué à la Fiévre quarte. *Voyez* FIÉVRE QUARTE.

Cela étant fait, on mettra le malade à l'uſage du quinquina purgatif, que l'on fait bouillir à la doſe d'une

demi-once, avec trois gros de follicules & un gros de sel de Glauber, dans trois demi-setiers d'eau réduits à chopine. On partage cette chopine en deux, pour deux jours.

Si la fiévre ne cede pas, on fera usage de l'opiat qui suit :

Prenez, *Du Quinquina en poudre, une demi-once.*
De Jalap pulvérisé, un gros.
De la Racine d'Arum en poudre, un gros & demie.
De Sel Ammoniac, deux gros.
De Sassafras pulvérisé, un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop des cinq racines, pour faire un opiat de molle consistance, dont on prendra un gros le matin & un gros le soir, en buvant par-dessus un coup d'infusion de feuilles de chicorée sauvage.

Après l'usage de cet opiat, on se purgera, pendant deux jours, avec l'apozème fébrifuge que nous avons indiqué dans la Fiévre quarte, (*voyez* FIÉVRE QUARTE ;) & si la fiévre n'est pas entierement déracinée, on recommencera l'opiat ci-dessus.

Si le malade ne pouvoit s'astreindre à prendre l'opiat, on pourroit y suppléer par le lavement qui suit. Le quinquina pris en lavement ne cause aucune irritation, même dans la grossesse.

Prenez, *De Quinquina pulvérisé, une once ;*

Faites-le infuser, pendant trois heures, dans une chopine d'eau bouillante ; passez ensuite le tout par un linge, & en remplissez une seringue, laissant de la place, pour y ajoûter

Du Syrop Diacode, une demi-once,

pour deux lavemens.

Il doit être donné sur la fin de l'accès ; on le réitérera une ou deux fois, si la fiévre est opiniâtre, en observant de le garder le plus long-tems qu'on pourra.

Au reste, quoique nous conseillions l'usage du quinquina dans les fiévres intermittentes, nous faisons observer ici, qu'il est extrêmement dangereux de le donner inconsidérément, parce qu'il peut fixer la fiévre

qui est une maladie nécessaire, pour broyer & diviser les humeurs du corps : il faut toujours faire précéder ce remede des boissons délayantes, apéritives, des lavemens, des émétiques, des purgatifs; autrement il arrive que la fiévre se supprime, & qu'il survient des maladies très dangereuses.

Il n'est pas moins essentiel d'observer une diéte & un régime exact dans toutes les fiévres intermittentes, c'est-à-dire qu'on doit, les jours de fiévre, s'en tenir au bouillon, aux crêmes de riz, d'orge & de gruau : on peut, dans les autres jours, se permettre de la soupe, des œufs frais & quelques poissons bouillis ou rôtis; mais il faut s'abstenir généralement de toute autre nourriture, & même se priver de vin : autrement on voit la fiévre, qui, de quarte devient tierce, ensuite quotidienne & qui finit pas être continuë; tant il est vrai qu'on ne sçauroit être trop attentif sur le régime que l'on doit suivre!

Fiévre tierce soporeuse. C'est une fiévre tierce qu'on peut mettre au rang des fiévres malignes, à cause du symptome terrible qui l'accompagne. Les accès sont accompagnés d'un assoupissement très-grand, qui commence quelquefois avec l'accès; d'autres fois, seulement vers le milieu; qui augmente avec la fiévre, & diminue avec elle : dans l'intervalle des accès, il reste toujours une pente au sommeil. Il est rare que le malade en revienne, si on ne s'y prend pas de bonne heure, car il arrive souvent que le malade est emporté au second ou au troisieme accès par une vraie apoplexie.

Lorsqu'on s'apperçoit, dans une fiévre tierce & même dans quelque fiévre intermittente que ce soit, de ce symptome; sans négliger les autres remedes généraux, il en faut venir promptement à l'administration du quinquina, qui est le seul remede connu dans ce cas, & dont l'effet a été observé, dans ces derniers tems, par les plus célébres médecins de l'Europe. Ce remede se donne en substance, à la dose d'une once, s'il y a déja eu un accès avec assoupissement. L'accès étant passé, on en donne encore une demi-once, &, cinq à six heures après, une autre demi once : lorsqu'on en agit ainsi, &

qu'on s'y prend à tems, il eſt rare que l'aſſoupiſſement revienne. On continue le traitement, comme dans une fièvre tierce ordinaire, en preſcrivant encore pluſieurs jours le quinquina, mais à une plus grande doſe.

Il faut remarquer que ces fièvres ſont rares, qu'elles demandent beaucoup d'habileté dans l'art de guérir, & un médecin très éclairé. Ce qu'on vient de dire ſuffit pour pouvoir, dans un cas preſſant, mettre en uſage ce qui peut éviter la mort au malade.

FILET *ou* FREIN, ſ. m. l'extrémité du ligament membraneux qui eſt ſous la langue. Il eſt quelquefois ſi long aux enfans nouveaux-nés, qu'il empêche de remuer la langue avec liberté, & de tetter facilement.

Pour y remédier, il faut couper le filet avec la pointe des ciſeaux: c'eſt une opération de chirurgie. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FILLES. (*Maladies des*) Pour ſe donner une juſte idée des maux qui attaquent les filles, il faut ſe ſouvenir que la nature les a deſtinées à la production de l'eſpece, & qu'elle les a en même tems aſſujetties tous les mois à un écoulement de ſang par les parties naturelles. Cette évacuation, qui les débarraſſe d'un ſang inutile & qui s'accumule dans leurs corps, devient déſormais la bouſſole de leur ſanté; & c'eſt de cet écoulement ſupprimé que naiſſent tous les maux auxquels les filles ſont ſujettes, comme la cachexie, les pâles couleurs, les vapeurs, la fureur utérine, les fleurs blanches, les foibleſſes d'eſtomac, la langueur, & le maraſme. Nous avons traité de toutes ces maladies, chacune en particulier. *Voyez ces différens articles.*

Un des remedes que l'on conſeille le plus aux jeunes filles, c'eſt le mariage: c'eſt une reſſource néceſſaire pour la plûpart des filles, ſur-tout celles qui ont paſſé un certain âge, & qui ont un tempérament bouillant & impétueux. Il n'en eſt pas de même pour les filles qui ſont trop jeunes; car le mariage peut leur être préjudiciable, en empêchant leur croiſſance parfaite & le développement des ſolides du corps; ce qui, bien loin de leur donner des forces, les rend languiſſantes pour toujours.

FISTULE, s. f. ulcere dont l'entrée est étroite & le fond ordinairement large, accompagné le plus souvent de dureté & de callosité.

Les fistules affectent toutes les parties du corps; de-là vient la fistule lacrymale, qui est un ulcere situé au grand angle de l'œil, qui attaque le conduit lacrymal, & qui l'ayant percé, permet aux larmes de se répandre sur les joues.

La fistule salivaire, qui est un écoulement de salive, à l'occasion d'une plaie ou d'un ulcere aux glandes qui servent à la sécrétion de cette humeur ou aux canaux excréteurs par lesquels elle passe.

La fistule urinaire, qui vient de l'écoulement de l'urine.

La fistule au périnée, qui est un ulcere au canal de l'uretre & de la peau qui le recouvre, qui donne issue à l'urine.

La fistule à l'anus, qui est un ulcere dont l'entrée est étroite, situé près de la marche du fondement, avec issue d'un pus fétide, & presque toujours accompagné de callosité; cette fistule est toujours la suite d'un abcès plus ou moins considérable dans le tissu graisseux qui avoisine l'intestin rectum.

Comme toutes ces fistules sont du ressort de la chirurgie, nous ne nous arrêterons pas sur cet article. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FLATUOSITÉS, s. f. pl. Ce sont des vents ou des rapports venteux, qui partent de l'estomac ou des boyaux, & qui très-souvent font beaucoup de mal à ceux qui y sont sujets. *Voyez* VENTS.

FLEURS BLANCHES, s. f. pl. on dit aussi *flueurs blanches:* écoulement d'humeurs séreuses, lymphatiques, visqueuses, blanches, quelquefois vertes, jaunâtres, noirâtres, qui se fait par les parties naturelles des femmes.

Les fleurs blanches forment quelquefois un écoulement continuel, rarement bien abondant: quelquefois il cesse par intervalle irrégulier ou périodique. Il précede souvent chaque évacuation ordinaire des menstrues, & il subsiste quelque tems après qu'elle est finie.

L'écoulement d'une humeur quelconque, qui n'eſt pas du pus, ſuffit pour caractériſer les fleurs blanches. Il n'y a que la chaude-piſſe, proprement dite, de cauſe virulente, ou le flux des glandes proſtates, avec leſquels on puiſſe les confondre ; mais cette ſorte de flux vérolique eſt ordinairement beaucoup moins abondant : d'ailleurs, ſi l'écoulement continue dans le tems des régles, on peut conjecturer que c'eſt une chaude-piſſe, ſur-tout ſi les ſignes de la chaude-piſſe ſe trouvent réunis ; quand il ceſſe pendant ce même tems, on peut aſſurer que ce n'eſt que des fleurs blanches.

Au reſte, la couleur, l'odeur, jointes à la confeſſion de la malade, achevent de déterminer ſi ce flux eſt virulent ou non.

Lorſque les fleurs blanches ſont continuelles, ou qu'elles reviennent ſouvent, elles ſont accompagnées de la pâleur & de la bouffiſſure du viſage, du dégoût, de l'abbatement des forces, des maux de cœur fréquens, des tiraillemens & des foibleſſes d'eſtomac.

Les femmes qui ſont ſujettes à des fleurs blanches, claires & abondantes, ſont ordinairement ſtériles, parce qu'elles détrempent continuellement la matrice & le vagin, & parce qu'elles énervent & noient, pour ainſi dire, la liqueur ſéminale.

Les fleurs blanches dépendent de bien des cauſes : la cauſe prochaine eſt l'épaiſſiſſement & l'âcreté de la partie lymphatique du ſang, & ſon engorgement dans la matrice ; à l'égard des cauſes éloignées, elles dépendent ou de la foibleſſe des ſolides, ou de quelques vices communiqués aux ſolides. Le relâchement naturel de la matrice, la délicateſſe du tempérament des femmes, & les mouvemens violens & fréquens que cette partie éprouve ſans ceſſe, tant par le coït, que par l'accouchement, ſont cauſes des amas & des congeſtions de la partie blanche du ſang qui ſe forme. Les différens vices des liquides ſont ou acides ou virulens, comme on le voit à la ſuite de la vérole, du ſcorbut, du cancer, des écrouelles, &c.

Au reſte, une des raiſons qui favoriſe le plus l'épaiſ-

siſſement de la lymphe, & par conſéquent les fleurs blanches, c'eſt la foibleſſe de l'eſtomac.

Cependant il arrive très-ſouvent que la foibleſſe d'eſtomac n'eſt qu'une ſuite des fleurs blances, ſur-tout lorſqu'elles exiſtent depuis long-tems.

Quand les fleurs blanches ſont occaſionnées par quelque virus, on reconnoît de quel caractere il eſt par les ſignes généraux, & on le traite comme ces ſortes de maladies. *Voyez* CANCER, CHAUDE-PISSE, ÉCROUELLE, VÉROLE, &c.

Si l'écoulement lymphatique auquel les femmes ſont ſujettes, ne reconnoît pour cauſe aucun vice vénérien, il faut pour lors ſe perſuader qu'il vient de l'épaiſſiſſement de la lymphe & du vice des liqueurs.

On commencera, en ce cas, par mettre la malade à l'uſage de la tiſane qui ſuit :

Prenez, *De Racine d'Oſeille, une once.*
De Feuilles de Scolopendre.
D'aigremoine, de chaque une demi-poignée.
De Sommités fleuries d'Ortie blanche, une poignée.

Faites bouillir le tout legérement dans cinq demi-ſeptiers d'eau réduits à pinte.

Ajoûtez
De la Cannelle concaſſée, un demi-gros.

Vous laiſſerez repoſer le tout pendant une heure ſur des cendres chaudes.

La malade en prendra un verre, de deux en deux heures, pendant quatre jours ; après quoi, on lui fera prendre deux grains d'émétique à l'ordinaire, & le lendemain on la remettra à l'uſage de la tiſane ci-deſſus, pendant quatre autres jours.

On purgera après la malade, avec une purgation ſimple ; on paſſera enſuite à l'uſage de la poudre ſuivante :

Prenez, *De Fleurs de Menthe.*
De Véronique mâle.
De Sommités d'Ortie blanche ſéchées.

Du Corail rouge préparé.
Du Succin, de chaque deux gros.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le exactement : la dose est d'un gros le matin à jeun, pendant neuf jours, en buvant, immédiatement par-dessus, une tasse d'une infusion legere de feuille de véronique.

On purgera la malade, à la fin de l'usage de cette poudre, comme ci-dessus ; après quoi, on lui prescrira les eaux de Passy dépurées ou celles de Cransac, dont elle prendra une pinte ou deux le matin, d'heure en heure, pendant huit jours ; ou, au défaut de ces eaux, elle aura recours à une boisson faite avec du fer rouillé, dissous dans de l'eau, dont elle boira également une pinte par jour ; après lesquels, la malade se purgera encore, comme ci-dessus, & passera ensuite à l'usage de l'opiat suivant.

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir.*
D'Absinthe.
De petite Centaurée, de chaque demi-once.
De Rhubarbe en poudre, demi-gros.
De Sel de Quinquina.
De Gomme Ammoniac.
De Safran de Mars apéritif, de chaque deux gros.
De Fiel de Bœuf, épaissi en consistance de Miel, demi-once.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop d'écorce de citron, pour faire un opiat de molle consistance, dont la malade prendra un gros le matin à jeun, & autant sur les six heures du soir.

On peut substituer à l'opiat ci-dessus les bols suivans :

Prenez, *Poudre de Quinquina, une once & demie.*
Safran de Mars, un demi-gros.

Mêlez avec suffisante quantité de syrop d'absinthe ; partagez en douze bols, dont on en prendra un tous les matins à jeun.

On aura l'attention de se purger au milieu & à la fin de cet opiat ; &, si l'on se trouve échauffé par l'usage des remedes, on se mettra au lait d'ânesse, pendant un ou

deux mois, en buvant des eaux, comme nous l'avons prescrit ci-dessus, & en observant de se purger tous les quinze jours.

Tout le plan que nous venons de tracer ne doit se suivre que dans le cas où les fleurs blanches sont anciennes, opiniâtres, & qu'elles ont résisté aux remedes.

Il est bon d'observer aussi que tous ces remedes deviendroient inutiles, si l'on n'avoit soin d'en favoriser le succès par un régime convenable, c'est-à-dire, d'éviter les ragoûts, les fruits, la salade, la pâtisserie, les légumes, le maigre, & vivre de potage au gras, de soupe au riz, de bœuf, mouton bouillis ou rôtis, & de volaille.

Comme cette maladie dépend presque toujours d'un vice de l'estomac, on peut consulter à ce sujet la FOIBLESSE D'ESTOMAC. *Voyez cet article.*

Il est essentiel de ne jamais se servir, dans ces sortes de maux, de remedes propres à arrêter cet écoulement; car on risqueroit de tomber dans des maladies très-fâcheuses.

Il y a cependant des fleurs blanches qui ne dépendent point de l'estomac ni du vice des liquides, mais simplement de plénitude ou de relâchement de la matrice, produit par quelque violence qu'elle aura essuyée, comme après l'accouchement : en ce cas, l'usage de la tisane que nous avons indiquée au commencement de cet article, suivie d'une ou deux purgations, termineront la cure; sinon on aura recours aux remedes qui suivent :

Prenez, *De Lait de Vache, un chopine.*

Faites bouillir dedans

De Mille-feuille.

De Cerfeuil.

De Sanicle, de chaque une demi-poignée.

De Myrrhe.

De Cochenille, de chaque un gros.

Versez le tout dans un pot de chambre, sur lequel la malade s'asséyera, en tâchant de diriger vers la matrice la vapeur de cette décoction; elle pourra aussi se servir d'une partie de cette décoction, pour se laver plusieurs fois par jour.

Il faut avoir, pour attention, dans les fleurs blanches, de tenir les parties par où se fait l'écoulement, toujours propres, en se lavant avec une décoction de miel dans du vin blanc : on pourra aussi en injecter avec une seringue dans la partie.

Quand les fleurs blanches ne sont point anciennes, on peut faire usage, tous les jours, d'une infusion de romarin en guise de thé : plusieurs personnes ont été guéries par ce seul remede.

FLUX, s. m. Ce terme a plusieurs significations, qui concourent toutes à exprimer un transport d'humeur d'une partie dans une autre, soit pour y être déposée, soit pour y être evacuée.

De-là viennent les différentes dénominations qu'on a données aux maladies : telles sont le flux de bouche, *voyez* SALIVATION ; Le flux de ventre, *voyez* DIARRHÉE, DÉVOIEMENT *ou* COURS DE VENTRE, LIENTERIE, PASSION CŒLIAQUE, DYSSENTERIE, HÉMORRHOÏDES, HÉPATIQUE; (*flux*) Flux immodéré de Lochies, des Mois, *voyez* LOCHIES & MENSTRUES ; Flux de sang, *voyez* HÉMORRHAGIE; Flux d'urine, *voyez* DIABÈTES ; Flux cœliaque, *voyez* CŒLIAQUE.

FLUXION, s. f. dépôt d'humeurs, qui se fait promptement sur quelque partie du corps.

C'est une expression générique qui est ordinairement accompagnée d'un terme qui caractérise la partie affectée ; c'est dans ce sens qu'on entend par Fluxion de poitrine, la péripneumonie. *Voyez* PÉRIPNEUMONIE.

Nous avons traité des différentes fluxions aux articles CONGESTION, INFLAMMATION, PHLEGMON, ERYSIPELLE, ŒDÈME.

Fluxion sur les Dents.

Quand elle n'est pas occasionnée par quelques dents gâtées, qu'il n'y a point de caractere d'inflammation, on peut se servir de l'élixir qui suit :

Prenez, *De Pyrethre grossièrement concassée, deux onces.*

Mettez-la dans un matras, & versez dessus une chopine d'eau-de-vie rouge de lavande.

Ajoûtez

De Sel Ammoniac très-pur, un demi-gros.

Mettez le tout en digestion sur un bain de sable, pendant vingt-quatre heures, en remuant le matras, de tems en tems; transvasez la liqueur, & gardez-la pour le besoin.

Cet élixir est parfaitement indiqué dans les tempéramens phlegmatiques, lorsque quelques humeurs se jettent sur les gencives, y deviennent âcres, irritent les parties nerveuses, & y causent de la douleur : il ouvre les tuyaux excrétoires des glandes salivaires, donne de l'action à leurs fibres, & fait rendre beaucoup de pituite.

La dose est d'une cuillerée à café dans quatre cuillerées à bouche d'eau : on se gargarise avec, plusieurs fois par jour. Nous avons traité des maux & des fluxions sur les dents, à l'article Dentition. *Voyez* DENTITION.

Fluxion sur les Oreilles.

Se dit des humeurs qui se jettent avec promptitude sur ces parties, & qui y causent de l'engorgement.

Toutes les humeurs, qui séjournent dans quelques parties, doivent y former de l'engorgement; c'est ce qui fait qu'on les distingue en sanguin & lymphatique. Nous avons traité de l'engorgement sanguin à l'article Inflammation. (*Voyez* INFLAMMATION.) Nous ne considérons ici que celui qui est produit par l'amas de quelques humeurs.

Le froid subit est une des principales causes des fluxions : il fixe la lymphe âcre, qui se trouve dans cette partie, & l'empêche de circuler; c'est ce que l'on voit arriver tous les jours, quand, après une grande chaleur, on expose sa tête au froid, en se découvrant, ou quand il fait un tems humide & froid dans lequel il règne beaucoup de catarrhes.

Pour remédier à cet inconvénient, on doit d'abord faire tirer du sang au bras, si l'engorgement est considérable; appliquer ensuite sur la partie de la flanelle, pour

entretenir la transpiration, & garnir les oreilles de coton.

On mettra ensuite le malade à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *De Racine de Guimauve, une once.*
Des Feuilles de Chicorée sauvage.
De Bourrache, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau pour réduire à pinte ; ajoûtez-y ensuite

Quinze grains de Nitre purifié.

Le malade boira de cette tisane cinq ou six verres par jour, & aura recours aux lavemens d'eau de riviere.

Après cela, il se purgera avec une purgation simple.

Si la fluxion ne céde point à ces remedes, le plus sûr moyen d'arrêter le cours de cette humeur est d'appliquer à la nuque l'emplâtre qui suit :

Prenez, *De l'Emplâtre de Ceruse, dix gros.*
De l'Emplâtre vésicatoire ordinaire, six gros.

Mêlez le tout exactement, pour former un emplâtre qu'on levera au bout de vingt-quatre heures, & qu'on renouvellera, tous les deux jours, jusqu'à parfaite guérison.

On aura attention de se purger, de quinze en quinze jours, pendant un mois, aussi-tôt qu'on aura retiré cet emplâtre.

Fluxion sur les Yeux.

Quand quelqu'humeur s'arrête sur les yeux, elle y forme une fluxion.

Ce n'est point de la fluxion inflammatoire que nous entendons parler ici : nous en traiterons à l'article INFLAMMATION ; c'est simplement de celle qui est produite par une lymphe âcre.

On peut cependant, dans cette maladie, tenter une saignée au pied, faire prendre au malade beaucoup de boisson, comme une infusion de feuilles d'oseille ou d'alleluia, & un peu de syrop de limon.

On ne négligera pas les lavemens & les purgations douces, tous les huit jours ; après quoi, on aura recours à l'emplâtre vésicatoire décrit ci-dessus.

On fera usage, en même tems, du collyre que nous avons indiqué à l'article Amblyopie. *Voyez* AMBLYOPIE.

Dans les commencemens cependant, il vaut mieux étuver ses yeux avec du lait chaud.

On peut en même tems se servir de la poudre qui suit, quand on aura fait usage de la saignée, des boissons & des lavemens.

Prenez, *De l'Euphraise, une demi-once.*
De Semences de Fenouil, deux gros.
De Macis, un scrupule.
De Sucre candi, une demi-once.

La dose est d'un gros dans un petit verre de vin, à prendre le soir, avant que de se coucher, en continuant pendant quelque tems.

Cette poudre convient singuliérement aux personnes d'un tempérament phlegmatique, & dont la foiblesse de la vue & la fluxion ne viennent que d'une lymphe âcre, qui se dépose sur cet organe; car elle nuiroit beaucoup à celles qui sont d'un tempérament sec & échauffé.

FOIBLESSE, *s. f.* se dit de la diminution des forces, si considérable, qu'elle dérange les fonctions.

La foiblesse en général dépend du relâchement des fibres, de leur défaut d'action, & de l'épuisement du liquide nerveux.

Quand la foiblesse vient à la suite de quelqu'exercice pénible, ou de quelque longue maladie, on y remédie par les alimens nourrissans, les boissons fortifiantes, comme le vin, & un exercice proportionné à sa nourriture. Il arrive quelquefois, dans les maladies vives, que la foiblesse est si grande, que le pouls s'affaisse, & que l'on ne peut, par rapport à cet accident, placer les remedes convenables: on peut, dans cette occasion, faire usage de la potion suivante, pour relever les forces, pourvu cependant qu'il n'y ait ni vives douleurs, ni engorgement, ni quelqu'affection grave à la tête, à la poitrine, au bas-ventre, &c.

Prenez, *Des Eaux distillées de Mélisse simple.*
De Chardon-bénit, de
chaque deux onces.
D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.

De

De Cannelle spiritueuse, deux gros.
De Confection Alkermès, un gros.
De Lilium de Paracelse, trente gouttes.
De Syrop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour faire une potion à prendre par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, ou seulement toutes les demi-heures, selon que la foiblesse est plus ou moins grande. *Voyez* CONVALESCENCE, DIÉTE, RÉGIME, &c.

A la place de cette potion, on peut donner celle qui suit :

Prenez, *Eaux de Menthe, six onces.*
De Cannelle, une demi-once.
Syrop d'Œillet, une once.

Mêlez, pour prendre par cuillerées : quand la foiblesse est considérable, on peut y ajoûter trente-six gouttes de lilium de Paracelse.

Quelquefois la foiblesse vient d'un épuisement subit des forces, comme on le voit arriver après les excès dans l'acte vénérien : on y porte remede par le moyen du repos & de la tranquillité, du bouillon, de la soupe, de la nourriture très-legere, & d'un peu de vin pur.

Il faut bien se donner de garde, dans ces sortes d'états, de vouloir prendre beaucoup de nourriture pour se donner des forces : l'estomac, qui est affoibli comme le reste du corps, devient incapable de digérer les alimens ; de-là viennent les crudités, les coliques, les diarrhées & des maux encore plus grands.

Dans un pareil cas, on peut faire usage, immédiatement après l'acte vénérien, de la liqueur suivante :

Prenez, *De bon Vin de Bourgogne, un demi-setier.*
De Cannelle, un gros.
D'Extrait de Quinquina demi-gros.

Laissez infuser le tout sur des cendres chaudes, pendant une demi-heure, dans un vaisseau couvert ; passez la liqueur, pour prendre en deux doses, à une heure de distance l'une de l'autre.

Il faut avoir attention, pendant deux ou trois jours, de se nourrir de crême de riz au gras, dans laquelle on fera infuser un demi-gros de cannelle, de manger très-

peu de viande, quelques rôties au vin avec du sucre, & sur-tout de prendre du repos & de la tranquillité.

Les symptomes très-communs à la suite de cet épuisement, sont des maux de tête violens, & des douleurs dans le dos, des fatigues dans les lombes, & des courbatures dans les membres; on peut y remédier de la maniere suivante:

Prenez, *De la Conserve liquide de Rose rouge, un demi-gros.*
De Camphre purifié en poudre, un scrupule.
De Musc en poudre, deux grains.
D'Opium, quatre grains.

Mêlez le tout pour trois bols, dont on prendra un toutes les quatre heures, en buvant par-dessus une infusion de fleurs de camomille. *Voyez* COLLIQUATION, ÉPUISEMENT, DÉFAILLANCE, &c.

FOIBLESSE D'ESTOMAC, est une des maladies les plus communes, & une de celles dont on se méfie le moins.

Il ne faut pas confondre la foiblesse d'estomac avec l'indigestion; celle-ci est ordinairement accompagnée de rots, de nausées, de douleur, de colique, de vomissement ou de dévoiement. Cet état dépend presque toujours de quelque cause accidentelle, & forme une maladie dont on verra le traitement à l'article Indigestion. *Voyez* INDIGESTION.

A l'égard de la foiblesse habituelle de l'estomac, elle s'annonce par des signes qui ne sont pas assez sensibles; d'abord, par une pesanteur après la digestion, un gonglement d'estomac, une chaleur, des rougeurs, & des feux qui montent au visage, un accablement, des bâillemens, des envies de dormir, & quelquefois des rapports, souvent aussi par des maux de tête, par des douleurs à l'estomac, des courbatures dans les bras & dans les jambes; après le repas, par la soif, ainsi que par les signes extérieurs, comme la pâleur du visage, la blancheur de la peau, la délicatesse du teint, & la foiblesse du tempérament.

Il y a bien peu de personnes qui ne soient expofées à cette incommodité: elle attaque cependant plutôt ceux

qui sont sédentaires, qui menent une vie oisive, qui mangent toutes sortes d'alimens, selon leur caprice, ou ceux qui se nourrissent avec trop de voracité, qui mangent trop, ou trop vîte.

Il y a aussi d'autres circonstances qui peuvent donner de la foiblesse à l'estomac; telles sont la convalescence à la suite d'une longue maladie, des exercices violens & continus pendant long-tems, un épuisement à la suite de quelques évacuations abondantes & forcées.

La chaleur du climat peut aussi influer beaucoup sur la nature de l'estomac. Les personnes qui habitent les pays chauds ont ordinairement l'estomac plus foible que celles qui vivent dans les pays froids; c'est pour cela qu'en été on a ordinairement moins d'appétit, & qu'on se sent l'estomac plus foible.

L'âge peut aussi influer sur l'estomac; dans l'enfance, l'estomac est foible; dans la jeunesse, il l'est moins; dans l'âge viril, il est fort; & il recommence à devenir foible dans la vieillesse.

Les causes de la foiblesse d'estomac sont de deux sortes, les unes qu'on appelle Prochaines, & les autres Eloignées.

Les causes prochaines viennent du vice des solides ou du vice des liquides qui servent à la digestion.

Le vice des solides provient ordinairement de sécheresse ou de relâchement.

Le vice des liquides dépend, ou de ce qu'ils sont âcres, ou qu'ils sont en trop petite quantité, pour opérer la digestion, ou enfin de ce qu'ils sont abbreuvés d'une si grande quantité d'eau, qu'ils n'ont aucune action.

On range parmi les causes éloignées de la foiblesse d'estomac, la grande chaleur, le grand usage des liqueurs chaudes, comme du thé, les grands exercices, les passions de l'ame, le trop fréquent usage de l'acte vénérien, qui relâche la texture des fibres de ce viscere, & entretient sa foiblesse.

Les causes éloignées de la sécheresse de l'estomac sont, 1° un tempérament sec & bouillant, le trop grand exercice, l'abus des liqueurs spiritueuses & du vin, les veilles

immodérées, l'air sec & vif, & les passions de l'ame, comme la colere, l'amour, &c.

Les causes éloignées du vice des liquides de l'estomac, sont, l'air épais & humide, le trop grand usage de l'eau qui énerve les sucs, l'oisiveté, la molleſſe, le travail forcé du cabinet, qui s'oppoſent à la parfaite élaboration des sucs, le sommeil trop long, & le défaut de passion, les évacuations ordinaires supprimées, comme celles des urines & de la sueur, qui baignent les sucs, & leur ôtent leurs actions.

Inflammation d'Eſtomac par la ſéchereſſe des Fibres.

Quand la foibleſſe de l'estomac est occasionnée par la séchereſſe des fibres, on la reconnoît d'abord à la séchereſſe du tempérament, à l'âge du malade, aux exercices violens qu'il fait, aux liqueurs & aux boiſſons dont il fait usage, aux veilles & aux fatigues qu'il soutient, au peu d'urine qu'il rend, à leur couleur rouge & au peu de transpiration qui se fait chez lui.

Le remede le plus salutaire, dans ces sortes de cas, est d'abord de réformer toutes les causes qui peuvent occasionner la séchereſſe, de faire prendre au malade les bains domeſtiques pendant quinze jours, de le mettre à l'usage des lavemens, des boiſſons aqueuſes & chaudes, dont il prendra pluſieurs verres dans la journée.

Si ces remedes etoient inutiles, on pourroit tenter la saignée au bras, des bouillons de poulet, de veau; interdire au malade le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, rendre son sommeil plus long, diminuer son travail, lui ordonner une diéte relâchante, en lui faiſant faire usage de beaucoup de soupe, de bouillon, des cardes au jus, des légumes, & généralement de tout ce qui peut humecter & relâcher cette partie.

Quoique la foibleſſe d'estomac puiſſe être réellement occasionnée par la séchereſſe de ses fibres, il est pourtant eſſentiel d'obſerver que cet accident se rencontre rarement, & qu'il faut bien prendre garde de ne pas s'y tromper; de faire bien attention à tous les ſignes que

nous avons décrits ci-dessus ; car autrement tous ces remedes deviendroient plutôt nuisibles que salutaires, en contribuant au relâchement de l'estomac.

Foiblesse d'Estomac par le relâchement des Fibres.

La foiblesse de l'estomac, qui dépend du relâchement de ses fibres, est une maladie très-commune.

On la reconnoît d'abord au tempérament mol & lâche du malade, à la blancheur de son teint, à la foiblesse de sa voix, à la délicatesse générale de sa conformation, à la mollesse de ses chairs, à la couleur de ses cheveux, qui sont blonds ou châtains, à une espece de bouffissure ou de mauvaise graisse répandue sur son corps, aux glaires & à la pituite qu'il rend en abondance, à l'usage qu'il fait habituellement des eaux chaudes, du repos, du sommeil, à l'air épais, & à la vie douce & tranquille qu'il mene.

On ne peut remédier à cette indisposition, qu'en détruisant les causes qui l'ont fait naître : il faut d'abord réformer la façon de vivre du malade, en lui interdisant les boissons aqueuses & chaudes ; en lui en donnant de rafraîchies, & même à la glace, si la délicatesse de son tempérament ne s'y oppose pas ; en diminuant son sommeil, lui faisant faire de l'exercice, en l'envoyant à la campagne dans un air vif & sec, en lui ordonnant de boire un peu de vin pur après ses repas, en lui interdisant la soupe, ou en ne lui en faisant manger que très-peu, en ne lui permettant que de la viande des vieux animaux, comme du bœuf, du mouton, ou simplement du levraut, du perdreau, du poisson de mer, & généralement tout ce qui est de facile digestion.

Après ces attentions générales, on pourra prescrire au malade les remedes suivans :

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*
De Feuilles de Chicorée sauvage, une poignée.
De Sommités d'Absinthe.
De petite Centaurée, de chaque une pincée.

Faites bouillir la racine dans cinq demi-septiers d'eau,

pour réduire à pinte : vous laisserez ensuite infuser le reste sur des cendres chaudes, pendant une heure ; passez la liqueur, pour en donner un verre toutes les quatre heures, à l'exception des heures de repas.

Quand on aura pris de ce remede pendant trois ou quatre jours, on se purgera avec une once de catholicon double, une once de syrop magistral, un gros & demi de follicule de séné dans un verre d'eau de plantain.

Après l'usage de cette médecine, on fera prendre le lendemain les bols suivans :

Prenez, *De la Conserve d'Absinthe, une demi-once.*
De l'Opiat de Salomon.
De l'Extrait de Genièvre, de chacun deux gros.

Mêlez le tout, pour en prendre de la grosseur d'une noix muscade après le repas, dans du pain à chanter.

Le malade observera de se purger, après qu'il aura fini l'usage de ces bols ; après quoi, il prendra une cuillerée à café de l'élixir qui suit, dans un peu d'eau, avant ses repas ; c'est celui qu'on appelle communément *Elixir de Garus*.

Prenez, *D'Aloës soccotrin, deux onces & demie.*
De Myrrhe, demi-once.
De Safran oriental, deux gros.
De Cannelle concassée.
De Cloux de Girofle.
De Noix muscade, de chaque vingt-quatre grains.

Mettez le tout dans un vase de verre ; vous y jetterez ensuite

Une pinte d'Esprit-de-Vin.
Deux onces d'Eau commune.

Mettez le vaisseau sur des cendres chaudes, pendant douze heures ; distillez la liqueur au bain-marie, & alors vous prendrez partie égale de cette liqueur distillée & de syrop de capillaire ; vous les mêlerez ensemble, en y ajoûtant

Une certaine quantité d'Eau de Fleurs d'Orange,

pour lui donner un goût agréable.

Laissez reposer la liqueur pendant huit jours ; après quoi, vous la verserez par inclinaison, en laissant le dépôt.

Si le malade n'avoit point d'élixir de Garus, il pourroit y substituer une demi-cuillerée à café d'élixir de propriété.

Si tous ces remedes sont inutiles, le malade pourra, tous les matins, faire usage d'un verre de vin d'absinthe, que nous avons décrit à l'article Cachexie, (*Voyez* CACHEXIE,) ou un verre de vin de quinquina, dont voici la recette :

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux onces.*
De très-bon Vin rouge, trois chopines.

Laissez le tout, pendant une semaine, dans un vase de verre bien couvert, en observant de le remuer de tems en tems ; filtrez la liqueur pour le besoin.

En faisant usage de ces remedes, il faut bien prendre garde qu'ils n'excitent de l'ardeur dans l'estomac, & qu'ils ne fassent impression sur les autres viscere, dont les fibres se roidissent peu-à-peu ; ce qui produit insensiblement la consomption : voilà ce qui fait que les grands mangeurs qui font usage de teinture stomachique & de liqueurs spiritueuses, pour réveiller leur appétit, ou pour faire la digestion des alimens dont ils se sont farcis, dépérissent peu-à-peu, & meurent de bonne heure. On doit donc user de ce vin, comme de tous les remedes âcres, amers & aromatiques : ils ne conviennent qu'aux tempéramens relâchés & pituiteux, étant contraires à ceux qui sont secs, bilieux, & dont les viscères sont échauffés.

Foiblesse d'Estomac produite par la diminution des liquides digestifs.

Quand la foiblesse d'estomac dépend du vice des liquides, il péche, ou par leur qualité, ou par leur quantité.

Quand les liquides, qui operent la digestion, ne sont point en assez grande quantité, on s'en apperçoit par tous les signes qui caractérisent la sécheresse, par la chaleur habituelle que l'on sent en touchant l'estomac, par

la grande quantité de salive que rejette le malade dans la journée, par la constipation, par la sécheresse générale du tempérament.

On commencera, en ce cas, par faire prendre au malade une tisane apéritive, propre à faire couler la bile & les sucs digestifs; telle est, par exemple, une décoction d'une once de racine de chardon-roland, d'une pincée de véronique, & d'une demi-poignée de feuilles de chicorée sauvage dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-septiers: on en donne trois ou quatre verres le matin au malade, à une heure de distance l'un de l'autre.

Immédiatement après, on lui fera faire usage d'une eau ferrée, ou des eaux de Passy, dont il boira une pinte & demie tous les matins, pendant huit jours.

Il faut avoir attention, pendant ce tems, de ne point charger son estomac aussi fort que de coutume, & de suivre de point en point les préceptes que nous avons tracés à l'article Régime de la Foiblesse d'Estomac produite par la sécheresse. *Voyez* ci-dessus *Régime de la Foiblesse d'Estomac produite par la sécheresse.*

Foiblesse d'Estomac occasionnée par l'augmentation des liquides qui arrosent les Sucs digestifs.

La trop grande quantité des humeurs du corps est souvent sujette à arrêter l'action de l'estomac. Les vaisseaux gonflés broient mal le sang & les humeurs qui s'accumulent dans les glandes & dans les viscères, y produisent des engorgemens, & empêchent l'exportation des sucs digestifs dans l'estomac: cette affection rentre dans le cas de la plénitude & de la pléthore; elle doit être traitée de même.

On reconnoît quand la foiblesse d'estomac vient de cette cause par tous les signes qui caractérisent la pléthore. *Voyez* PLÉTHORE & PLÉNITUDE.

Quand les liquides de l'estomac sont abbreuvés d'une trop grande quantité de sérosité qui les énerve, ce que l'on connoît à un visage pâle & bouffi, à un écoulement

continuel de férosité par les urines, la bouche, les yeux, par une pituite abondante & des glaires que le malade rend à la moindre occasion, par des grandes boissons auxquelles il est accoutumé, par le défaut d'exercice & le trop de sommeil, on fera prendre au malade la tisane suivante, tous les matins, pendant huit jours :

Prenez, *De Racine de Chardon-Roland, une once.*
De Feuilles de Capillaire de Canada, une demi-poignée.
De Nître, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-septiers d'eau, pour réduire à pinte, pour prendre un verre, de trois heures en trois heures.

Après l'usage de cette boisson, on fera prendre la tisane purgative qui suit :

Prenez, *De Cerfeuil.*
De Pimprenelle, de chaque une poignée.
De Follicules de Séné, trois gros.
De Sel d'Epsom, demi-once.
De Quinquina pulvérisé, un gros.
De Racine de Squine, trois gros.

Faites bouillir le tout alternativement, pendant un demi-quart d'heure, dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine ; ajoûtez-y

Deux onces de Manne.

Passez la liqueur, pour prendre en deux verres, à une heure & demie de distance l'un de l'autre : on observera de mettre un grain d'émétique dans le deuxieme verre.

Cela étant fait, on fera prendre au malade une prise de la poudre qui suit :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*
De Cloportes en poudre, un gros.
De Sel de Quinquina, un demi-gros.
De Sel d'Absinthe, un gros.

Mêlez le tout, pour en faire des prises de vingt-quatre grains chaque ; & le malade en prendra une avant ses repas, soir & matin.

Quand ces poudres seront finies, on se mettra à l'usage de l'élixir qui suit :

Prenez, *De Teinture de Myrrhe, quatre onces.*
De Safran.
D'Aloës, de chaque trois onces.

Mêlez le tout : laissez-le en digestion pendant huit jours, en remuant le vase de tems en tems ; passez la liqueur, & ajoûtez-y partie égale de syrop de capillaire : le malade en prendra une cuillerée à bouche dans un demi-verre d'eau, avant ses repas.

On peut aussi employer avec succès une ou deux cuillerées de l'élixir qui suit :

Prenez, *Des Sommités d'Absinthe.*
De petite Centaurée, de chaque une pincée.
De Quinquina en poudre, une demi-once.
D'Aloës.
De Myrrhe, de chaque un demi-gros.
D'Ecorce d'Orange pulvérisée & séchée, trois gros.
De Safran, un gros,

Mêlez le tout, après avoir pulvérisé & coupé ce qui doit l'être, dans une pinte de bon vin d'Espagne ; laissez-le infuser sur des cendres chaudes, pendant vingt-quatre heures.

Ajoûtez-y pour lors
Une demi-livre de Sucre royal.

Passez le tout à travers un linge, avec expression, & repassez-le ensuite à travers le papier gris, pour en faire un élixir, dont on prendra, comme nous l'avons dit, une ou deux cuillerées à bouche dans un petit verre d'eau.

Cet élixir est excellent dans toutes les foiblesses d'estomac, occasionnées par une pituite épaisse & gluante attachée à l'estomac, ou par des sucs aqueux & énervés par la sérosité.

On peut substituer à cet élixir le vin de quinquina recommandée plus haut.

Enfin la foiblesse d'estomac peut venir de l'âcreté des sucs qui servent à la digestion : tels sont le suc pancréatique, la bile & celui qui sort des glandes répandues dans l'estomac.

Foiblesse d'Estomac occasionnée par l'âcreté des Sucs digestifs.

Quand ces sucs péchent par trop d'âcreté, ils s'arrêtent & se fixent dans les différens couloirs par où ils passent : ils y perdent leur principe actif ; ils s'y décomposent, & ne conservent plus qu'un piquant qui n'est propre qu'à exciter l'action des nerfs, produire de la douleur, & par-là s'opposer à la digestion.

On reconnoît ce vice des liquides de l'estomac à tous les signes qui caractérisent l'âcreté ; tels sont une peau brune, des cheveux très-noirs, la jeunesse, la force du corps & des vaisseaux, l'usage des liqueurs & du vin, l'odeur de l'haleine qui devient fétide, les demangeaisons, les rougeurs, les boutons qui surviennent sur le corps & le visage, qui est souvent sujet à être jaune ; ce qui prouve que la bile se sépare mal dans le foie.

On remédie à cette indisposition par tous les remedes qui s'opposent à l'âcreté. *Voyez* ÂCRETÉ & ACRIMONIE.

Quand on a mis en usage tous les remedes propres à détruire cette indisposition, on peut alors avoir recours à l'élixir que nous avons décrit ci-dessus dans la Foiblesse d'Estomac occasionnée par la trop grande férosité répandue dans les sucs digestifs.

On peut aussi avoir recours à l'opiat qui suit, quand on a détruit l'âcreté.

Prenez, *D'Extrait d'Absinthe, une once.*
D'Æthiops martial, un gros.
De Rhubarbe en poudre, demi-gros.
De Gomme Ammoniac, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop d'absinthe pour faire un opiat ; la dose est d'un demi gros avant chaque repas.

Au reste, quand on a corrigé l'âcreté du sang, la digestion se rétablit d'elle-même, par un exercice modéré & le choix de bons alimens.

La Foiblesse d'Estomac occasionnée par obstruction.

La foiblesse d'estomac vient quelquefois des obstruc-

tions des différens viſceres du bas-ventre ; elle ſe diſſipe en employant les remedes propres aux obſtructions. *Voyez* OBSTRUCTION.

Quelquefois la foibleſſe d'eſtomac vient à la ſuite de quelques maladies, comme dans les hydropiſies, la jauniſſe, la cachexie, &c. Il faut dans ce cas attaquer la maladie primitive, & combiner enſuite les remedes ſtomachiques avec ceux qui ſont propres à détruire la maladie eſſentielle. Dans la cachexie, par exemple, on unira les remedes propres à cette maladie, avec ceux que nous avons indiqués dans la Foibleſſe d'eſtomac.

Il arrive quelquefois que la foibleſſe d'eſtomac eſt produite par pluſieurs de ces cauſes réunies ; pour lors il faut ſuivre à-peu-près le même plan que nous avons tracé, & continuer beaucoup plus long-tems les remedes.

FOIBLESSE DES NERFS. Cette incommodité eſt ordinairement cauſée par une maladie précédente, comme vérole, mélancolie hypochondriaque, &c. En ce cas, il faut ôter la cauſe, & l'effet diſparoît *Voyez* MÉLANCOLIE, VÉROLE, &c.

Il eſt cependant des foibleſſes des nerfs, cauſées par quelques legeres obſtructions dans la partie foible, & alors on peut la guérir par le remede ſuivant :

Prenez, *Des Feuilles d'Yèble.*

D'Armoiſe, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir dans une pinte de lie de vin ; on en frote la partie, & on y applique le marc ; on peut auſſi avoir recours à la compoſition ſuivante :

Prenez, *Des Feuilles de Lavande.*

De Sauge.

De Romarin, de chaque une poignée.

Hachez le tout bien menu, mettez-le dans une pinte d'eau-de-vie ou d'eſprit-de-vin avec demi-livre de beurre frais ; &, après l'avoir fait bouillir à-peu-près juſqu'à ce que l'eau-de-vie ſoit conſommée, vous paſſerez le reſte par un linge, paſſant bien les herbes, & vous vous ſervirez de cet onguent.

Si la foibleſſe des nerfs n'eſt pas cauſée par quelque virus vénérien, ou par quelqu'autre maladie, on la guérira aiſément par l'uſage du baume ſuivant :

Prenez, *Des Feuilles d'Hyſſope.*
De Romarin.
De Thym.
De Baume.
De Lavande.
De Laurier, de chaque une poignée.
Des Grains de Genièvre.
Des Vers de terre, de chacun quatre onces.
Quatre petits Chiens nouveaux-nés.

Coupez les petits chiens par morceaux ; hachez les herbes & les vers de terre, concaſſez les grains de genièvre, & faites bouillir le tout ſur un petit feu dans un pot, pendant demi-heure, avec demi-livre de beurre frais, autant d'huile d'olive, & autant de graiſſe humaine, & un quarteron de cire jaune ; paſſez cet onguent avec une forte expreſſion ; battez-le bien enſuite juſqu'à ce qu'il ſoit froid : on le fait chauffer quand on veut s'en ſervir. On peut ſubſtituer à ce baume, de la graiſſe humaine, mêlée avec un peu d'huile eſſentielle de romarin.

Foiblesse naturelle. Il y a des tempéramens qui ſont d'une complexion ſi délicate, & qui ont les fibres ſi petites, qu'ils ſont d'une foibleſſe extrême ; c'eſt ce que l'on voit arriver, ſur-tout parmi les grands, dont les enfans ſont ordinairement conſtitués foiblement. Ils ont des os mols, des vaiſſeaux petits, une peau blanche & pâle, un extérieur efféminé.

On reconnoît la foibleſſe naturelle à la conſtitution particuliere du corps, à la blancheur de la peau, à la délicateſſe de la voix, à la petiteſſe des vaiſſeaux, au peu d'aptitude que l'on a à ſupporter la fatigue, aux ſueurs qui ſurviennent quand on eſt en mouvement, à la foibleſſe du pouls, & ſur-tout à un air pâle & efféminé.

La cauſe prochaine de la foibleſſe naturelle eſt la mauvaiſe conſtitution des os & des chairs ; ce qui vient ou de ce que les peres & meres ſont eux-mêmes d'une

foible conſtitution, incapables, par conſéquent, de fournir une ſemence active & vigoureuſe, ou de ce que la mere étoit valétudinaire, ſujette à des indiſpoſitions habituelles, ou de ce que l'enfant eſt venu au monde avant terme, ou enfin de ce qu'il porte en naiſſant quelque vice particulier qui s'oppoſe à la formation parfaite de ſon tempérament.

Si la foibleſſe naturelle vient de la mauvaiſe conſtitution des pere & mere, ou de ce que l'enfant n'eſt point reſté aſſez long-tems dans le ventre de ſa mere, on y remédie aſſez facilement; voici les précautions qu'il faut prendre.

Il faut d'abord le confier à une nourrice ſaine, qui ne lui donne que du bon lait, ne lui faſſe jamais manger de bouillie, de fruit, ni d'autres nourritures ſemblables: on ne lui donnera, pendant les dix-huit premiers mois, que le tetton; & pour le fortifier & donner plus de conſiſtance à ſes fibres, on lui fera faire la panade ſuivante:

Prenez, *De la Mie de Pain*,

que vous ferez bouillir avec un peu de beurre frais, d'eau & de ſel; ou, ſi l'on aime mieux, on aura recours à la nourriture qui ſuit:

Prenez, *De la Mie de Pain bien écraſée, une once.*

Faites-la cuire dans un demi-ſetier de lait.

Ajoûtez-y enſuite

Un Jaune d'Œuf.

Délayez le tout juſqu'à ce qu'il ait pris une conſiſtance de bouillie; mettez-y

Un peu de Sucre.

On donnera de cette bouillie à l'enfant, une fois ou deux par jour, pour le ſoutenir & le nourrir.

La nourrice aura ſoin de faire beaucoup d'exercice, de ne point enflammer ſon ſang par le vin & les liqueurs, encore moins par l'uſage des hommes; de ne point manger de choſes mal-ſaines, comme les chairs ſalées, & d'agiter & de remuer ſouvent l'enfant, lui faire prendre l'air, de ne point lui ſerrer le corps avec des bandes, de le tenir ſouvent dans des linges lâches où il puiſſe ſe remuer avec facilité,

Quand l'enfant sera parvenu à l'âge où il pourra se soutenir sur ses jambes, il faudra l'accoutumer à faire de l'exercice & du mouvement, lui faire faire des chariots, des chaises avec des roulettes, pour qu'il puisse s'y promener : on ne lui donnera pour lors pour nourriture, que de la soupe à la viande, du bouillon, du lait & du pain ; on aura soin, quand il commencera à grandir, de l'habituer à manger de tout, à faire toujours beaucoup d'exercice ; on endurcira son corps à la faim, au froid, à la fatigue, aux alimens de toutes especes : on rendra par ces moyens son corps à l'épreuve de tout.

Quand il aura atteint l'âge de puberté, on doit être fort attentif dans ce moment, parce que la nature prend une croissance considérable, que les passions se développent, & qu'il est à craindre que le jeune homme ne s'y livre avec trop de fureur. Comme la semence qui se forme dans ce tems est destinée en partie à la nourriture du corps & à son accroissement, si l'on en fait un mauvais usage, on s'énerve & on s'épuise pour le reste de la vie ; il faut que les jeunes gens se ménagent dans ces momens, qu'ils prennent beaucoup de nourriture, qu'ils dorment beaucoup, qu'ils fassent de l'exercice, pour tâcher de donner à leur corps toute la force dont il est susceptible : on peut, par exemple, leur apprendre à monter à cheval, à tirer des armes, & généralement à faire tous les exercices de leur âge, qui peuvent contribuer à les fortifier. Avec ces précautions, on verra le tempérament de l'enfant acquérir de nouvelles forces, & on rectifiera les impressions naturelles qui s'opposeroient, sans cela, au parfait développement de la machine.

Foiblesse de la Vue. *Voyez* Amblyopie.

FOLIE, s. f. C'est une espece d'égarement de l'esprit, dans lequel on a perdu sa raison.

On distingue ordinairement la folie du délire, en ce que celui-ci est le commencement de la folie : cependant souvent on se sert de cette expression pour caractériser la phrénésie ou le délire accompagné de fièvre & de fureur.

Il y a bien des causes qui peuvent déranger le cerveau

& produire la folie : telles ſont les vives paſſions de l'ame, la triſteſſe & la joie ſubite, la colere, la vengeance, &c; la trop grande quantité de ſang, les humeurs âcres & cauſtiques, la grande chaleur & la diſpoſition naturelle des organes à cette maladie.

Quand la folie eſt produite par plénitude ou par une trop grande quantité de ſang, ce dont on s'apperçoit après la ſuppreſſion de quelques évacuations, comme des régles, des hémorrhoïdes, par la rougeur des yeux, la force & la grandeur du pouls, les douleurs de tête fréquentes, on y remédie par les ſaignées multipliées faites au pied, par l'uſage de l'émétique, des bains, des lavemens, des boiſſons & de quelques purgations, & en tâchant de rétablir l'écoulement des régles & des hémorrhoïdes qui eſt ſupprimé.

Si la folie reconnoît pour cauſe la grande chaleur du climat ou de la ſaiſon, il faut faire ſaigner le malade une fois au bras & une fois au pied, à un jour d'intervalle l'un de l'autre, le mettre à l'uſage de la limonade qu'il boira en abondance, des lavemens, de l'eau à la glace, des bains froids, & généralement tout ce qui peut convenir à tempérer la chaleur du corps.

La folie qui dépend d'un vice naturel du cerveau, ou des organes acceſſoires, eſt très-difficile à guérir.

Celle qui eſt produite par quelques paſſions vives ou par quelques révolutions ſubites, ſe détruit avec le tems, & en détournant la cauſe qui l'a produite : il ſuffit d'obſerver un bon régime, de ne vivre que de choſes ſaines; il faut ſeulement avoir attention que ni la ſaignée, ni les bains, ni les remedes ne font rien dans cette eſpece de folie: un coup ou deux de vin pur par jour, une petite boiſſon faite avec moitié eau & moitié bière, quelques lavemens, ſont les meilleurs remedes auxquels on puiſſe avoir recours.

Quand la folie reconnoît pour cauſe quelques humeurs âcres qui dérangent le mouvement du ſang dans le cerveau, il faut employer les remedes que nous avons indiqués à l'article ÂCRETÉ: on peut ſeulement, en cette occaſion, pratiquer auparavant une ſaignée au pied, des lavemens & des bains, l'émétique, & ſonger enſuite

suite à tempérer l'âcreté des humeurs : le remède le plus sûr est de faire un emplâtre vésicatoire.

Voici la méthode que l'on peut suivre en pareil cas, quand quelqu'un est attaqué de folie à la suite de quelques suppressions des évacuations, comme les hémorrhoïdes & les régles.

On commencera par saigner le malade au bras, & on lui donnera le lavement suivant :

Prenez, *Des Feuilles de Mauve.*
De Guimauve.
De Pariétaire, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine, & ajoûtez-y

Une once de Lénitif fin.

Le second jour, on recommencera la saignée au bras & le lavement, comme ci-dessus ; on viendra ensuite à la saignée au pied, & aux bains qu'on lui fera prendre, pendant sept ou huit jours : on lui fera avaler beaucoup de petit-lait, dans lequel, sur une chopine, on ajoûtera une once de syrop de nénuphar ; après quoi, on le purgera avec la médecine suivante :

Prenez, *Des Feuilles de Séné, un gros.*
De Jalap en poudre, demi-gros.
De la Crême de Tartre, un gros.

Faites infuser le tout chaudement pendant demi-heure, dans un demi-setier d'eau ; passez la liqueur, & ajoûtez-y

Une once de Syrop de Pomme,

pour une dose.

On réitérera cette purgation pendant quinze jours, de trois jours l'un. & l'on continuera l'usage des bains tiédes dans les intervalles ; & on fera prendre au malade, tous les soirs de sa purgation, le julep suivant :

Prenez, *Des Sucs de Bourrache.*
De Buglose, de chaque deux onces.
De Teinture de Castoréum, vingt gouttes.
De Syrop de Stœchas, une once.

Mêlez le tout, pour prendre le soir en une dose, en se couchant.

Quand les humeurs seront suffisamment évacuées, &

que les fibres auront été relâchées, on pourra, si la folie dure encore, faire appliquer les sang-sues à l'anus ou à la vulve, ou établir un vésicatoire à la nuque, pour détourner une partie de l'humeur qui se porte au cerveau; on fera prendre en même tems l'opiat suivant:

Prenez, *De Conserve de Rose, une once.*
De Confection Alkermés, un gros.
De Corail rouge, trois gros.
De Myrrhe.
De Succin.
De Gomme Ammoniac, de chaque deux gros.
De Safran oriental, un gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité d'écorce de citron pour un opiat, dont on prendra gros comme une noisette, avant ses repas, en buvant par-dessus un verre d'infusion de caille-lait.

Quand la folie est dans sa force, & qu'on a pratiqué inutilement les saignées, les délayans & les bains, on peut avoir recours à la fomentation suivante:

Prenez, *De Feuilles de Marjolaine.*
De Mélisse.
De Romarin, de chaque une pincée.

Faites infuser le tout chaudement, pendant une demi-heure, dans un demi-setier de vin rouge.

On ajoûtera ensuite
De Myrrhe.
De Safran, de chaque un gros.

On laissera encore infuser le tout, pendant une demi-journée sur des cendres chaudes: on passera la liqueur, dont on frotera la tête deux fois par jour, après l'avoir rasée.

Il faut observer de ne point employer cette fomentation, que l'on n'ait fait précéder les saignées, les délayans, les boissons & les bains; autrement elle augmenteroit la fureur.

Voici un opiat, dont nous avons vu des effets surprenans dans les accès de folie produite par le chagrin ou par la suppression des régles: on en peut conseiller l'usage, sur-tout après avoir fait ce que nous avons prescrit pour chaque espece de folie.

Prenez, *Des Sucs épaissis de Sureau,*

Des Sucs épaiſſis de Raiſin doux, de chaque deux onces.
De Poudre de Caſtoréum, deux gros.
De Sel eſſentiel de Quinquina, un gros & demi.
De Racine de Valériane ſauvage pulvériſée, un gros.
De Sel ſédatif, deux gros.
D'Huile d'Amandes ameres, vingt gouttes.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'armoiſe ou de teinture de ſuccin, pour en faire des pilules du poids de douze grains : on en prendra une le matin, & l'autre en ſe couchant, en buvant par-deſſus un verre d'infuſion de feuilles de caille-lait.

FOLLETTE, ſ. f. eſpece de toux convulſive cataſrhale, & qui a les ſignes d'une coqueluche. *Voyez* COQUELUCHE. C'eſt un nom arbitraire.

FONDEMENT, ſ. m. Cette partie eſt ſujette à ſortir quelquefois de deux ou trois pouces, & même davantage.

La méthode curative demande, après avoir étuvé avec une liqueur convenable, de le remettre dans ſa place, & de l'y maintenir. On ſe ſert pour cela de compreſſes & de bandages faits pour cette maladie. *Voyez* CHUTE DE L'ANUS.

Une maniere bien ſimple de préſerver les enfans des chutes du fondement auxquelles ils ſont ſujets, eſt de les faire aſſeoir dans des fauteuils de paille ou de jonc, dont le milieu ſoit relevé, & ne puiſſe s'enfoncer. Pour cet effet, on met, ſous le milieu du ſiége, une vis de bois, qui monte & deſcend, ſur laquelle ſoit poſée une petite planche ; enſorte qu'en tournant la vis, ſelon un certain ſens, elle pouſſe la planche, & faſſe monter en haut la paille qui eſt ſous la chaiſe. Comme cette vis doit toujours porter ſur quelque choſe qui lui ſerve d'appui, on la poſe ſur une petite traverſe de bois, dont on cloue en bas les deux bouts au bâton de la chaiſe : il n'y a jamais de creux aux ſiéges faits de cette maniere ; & la vis qui empêche ce creux ne paroît point, à moins qu'on ne renverſe la chaiſe.

Les ſiéges dont nous parlons ont un ſecond avantage;

c'est d'empêcher les enfans de se gâter la taille, parce qu'étant assis dans ces sortes de sièges, ils sont obligés de tenir leur corps droit, au lieu qu'ils le voûtent toujours dans les fauteuils de paille ou de jonc, qui font un enfoncement dans le milieu.

FOULURE, s. f. extension violente des tendons & des ligamens, accompagnée de douleur, de gonflement, avec difficulté à exercer les mouvemens ordinaires de la partie.

Elle est plus fréquente aux pieds que par-tout ailleurs; & elle survient après les coups, les chutes, les contusions.

Voici un liniment auquel on peut avoir recours dans toutes sortes de foulures :

Prenez, *De l'Huile de Lin, trois onces.*
De la Cire jaune, une once.
Du Sang-Dragon, un gros & demi.
Du Camphre.
De la Pierre Hæmatite, de chaque deux gros.
De Laudanum solide, vingt grains.

Faites fondre la cire dans l'huile de lin, sur un petit feu, & faites une poudre du sang-dragon & de l'alun, que vous incorporerez dans la cire & l'huile d'olive à demi-refroidies; ajoûtez-y ensuite le laudanum, le camphre dissous auparavant dans l'huile.

Il faut en froter la partie blessée, & mettre par-dessus une compresse trempée dans de l'eau froide; ce que l'on réitérera tous les jours, jusqu'à parfaite guérison. On peut, au lieu du liniment ci-dessus, froter la partie avec l'huile de laurier. *Voyez* ENTORSE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FOURCHES, adj. pl. On appelle ainsi des abcès qui viennent aux mains & entre les doigts de quelques gens de travail.

L'onguent qui suit est très-propre pour les faire aboutir.

Prenez, *De bonne Huile d'Olive, quatre livres.*
Du Minium.
De la Cire neuve, de chaque une livre.
De la Térébenthine bien claire, six onces.

On mettra dans une baſſine, ſur le feu, l'huile & le minium; lorſqu'ils ſeront cuits en conſiſtance d'onguent, on ôtera la baſſine, pour y ajoûter la térébenthine, en remuant toujours avec une ſpatule de bois: on la remettra ſur le feu; &, quelques momens après, on ajoûtera la cire, & on fera cuire le tout à la conſiſtance d'un onguent; après quoi, on remettra l'onguent refroidir, en remuant toujours; ce qu'il faut obſerver depuis le commencement juſqu'à la fin.

Il faut garnir de cet onguent les mains, deſſus, dedans & entre les doigts, & par-tout où il y a de l'enflure; on laiſſera auſſi les emplâtres quatre ou cinq jours, tant qu'il y a de l'onguent.

Si les trous ſe trouvent profonds, on les panſera pendant quelques jours, avec le baume verd de Metz, étendu ſur de la charpie, afin de déterger l'ulcere, & d'incarner les trous d'où ſont ſortis les bourbillons. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FRISSON, ſ. m. tremblement du corps, cauſé par le froid qui vient au commencement d'un accès de fiévre, & qui eſt ordinairement ſuivi d'une grande chaleur: il ſe dit auſſi du tremblement que cauſent le froid ordinaire, la peur ou l'horreur de quelque choſe de déſagréable.

On remédie au friſſon, en ſe tenant chaudement, en buvant beaucoup de boiſſons chaudes, comme du thé, en faiſant baſſiner le lit, en faiſant faire des frictions ſur tout le corps, avec des ſerviettes chaudes.

Au reſte, comme le friſſon eſt moins une maladie qu'une diſpoſition à la fiévre, il eſt à propos de ne point tenter beaucoup de remedes pour le détruire; néanmoins, quand il dure trop long-tems, & qu'il ſe préſente avec trop de violence, on peut faire uſage de la potion ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Scabieuſe, quatre onces.*
De Fleurs d'Orange, une demi-once.
De Confection Alkermès, un gros.
Quinze Gouttes anodines.
De Syrop de Stœchas, une once,

pour prendre en deux doſes: ſi la premiere ne fait aucun

effet, au bout d'une demi-heure, on donnera la seconde ; sinon, on ne la donnera qu'au bout d'une heure & demie.

Quelques praticiens conseillent dans le frisson, quand il est bien violent, de donner un grain de laudanum.

Comme le frisson n'est autre chose qu'un spasme violent occasionné par l'effort que fait la nature, pour exciter la fièvre, il est certain que dans ce cas, les antispasmodiques, & en particulier l'opium, doivent être d'un prompt secours ; mais il est à craindre que ce même remede, en affoiblissant l'effort de la nature, n'empêche le progrès de la fièvre qui devient nécessaire, & ne produise des accidens plus graves.

Il ne faut donc user de ce remede, que quand le frisson est trop violent, & qu'il est à craindre que le malade n'en périsse. *Voyez* TREMBLEMENT, FIÈVRE.

FUNGUS, s. m. mot latin qui signifie *champignon*, & qui a passé par analogie dans la langue françoise, sans aucun changement, pour signifier les excroissances charnues qui viennent sur les membranes, sur les tendons, autour des articles, à l'anus, aux parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, ou qui s'élevent en forme de champignons dans les plaies, dans les membranes, dans les cancers & dans les autres ulceres malins.

On distingue le fungus de la chair surabondante, par sa texture : le fungus est d'une substance lâche & comme écailleuse ; la chair surabondante est en partie fongueuse & en partie fibreuse. Celle-ci vient dans les parties sanguines & charnues ; l'autre dans les tendons, les membranes & les articulations. Quand on irrite le fungus à sa racine, il est très-douloureux ; ce qui n'arrive point dans la chair surabondante.

La cause immédiate du fungus vient de l'engorgement des humeurs & de leur défaut de circulation ; ce qui l'occasionne, c'est une plaie mal détergée, des ulceres impurs, corrompus, des remedes âcres & caustiques, qui irritent les humeurs, & quelque vice particulier dans le sang.

Quand le fungus est petit, il ne peut point exciter de grands dommages ; mais quand il devient grand, il contient des vaisseaux & des nerfs considérables, &

devient d'une curation plus difficile : quand on le traite mal, il dégénere en cancer, & rend le malade hectique.

Quand le fungus est petit & récent, il l'enleve avec deux ou trois gouttes d'huile de térébenthine & d'aspic, avec un peu de castoréum : on mêle le tout ensemble, & l'on en porte sur le fungus une petite quantité avec un pinceau, ou avec un peu de charpie.

On recommande pour le même usage l'alun brûlé, ou l'onguent suivant :

Prenez, *De Miel blanc, deux onces.*
De Vinaigre très-fort, trois onces & demie.
De Verd-de-Gris en poudre, deux onces & demie.

On fait cuire le tout dans un vaisseau de terre, jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine consistance & une couleur de pourpre : on se sert de cet onguent que l'on applique sur le fungus.

Quand le fungus est trop sensible, on se sert de la potion suivante :

Prenez, *De la Racine d'Iris de Florence.*
D'Aristoloche ronde, de chaque une once.
De Feuilles de Romarin.
De Sauge.
De Rhue, de chaque une poignée.
De Myrrhe choisie.
D'Oliban, de chaque une once & demie.

Mettez le tout en poudre, & couvrez-en legérement le fungus, ou servez-vous seulement,

De la Racine d'Iris, une once.
De la Myrrhe, deux onces.

Quand le fungus est devenu considérable, il ne céde pour lors à aucun des remedes ci-dessus, & il faut avoir recours à la ligature & aux instrumens de chirurgie. *Voyez* EXCROISSANCE. *Voyez* le Diction. de Chirurgie.

FUREUR, s. f. C'est un symptome qui est commun à plusieurs sortes de maladies : il consiste en ce que le malade qui en est affecté, se porte avec violence à différens excès semblables aux effets d'une forte colere ; il

ne parle & ne répond qu'avec brutalité, en criant & en insultant.

La cure de ce symptome est la même que celle des maladies auxquelles il est joint, &, par conséquent, ne diffère point du plan qui est tracé dans ces sortes de cas. *Voyez* MANIE, DÉLIRE, PHRÉNÉSIE, FOLIE, RAGE, *& l'article suivant.*

FUREUR UTÉRINE, s. f. délire mélancolique, furieux, lascif & sans fièvre, dont les filles, les veuves, & même les femmes mariées sont quelquefois atteintes, en conséquence d'une passion amoureuse, excessive & charnelle.

Celles qui en sont attaquées, tombent d'abord dans une sombre mélancolie, & ensuite par degré, dans une telle fureur amoureuse, qu'elles ne gardent aucune mesure, n'ont plus de retenue, & s'abandonnent à toutes sortes d'indécences, tant dans leurs actions que dans leurs paroles : elles tiennent même les propos les plus obscènes, & font les choses les plus indécentes, pour exciter les hommes qui les approchent, à éteindre l'ardeur dont elles sont dévorées.

Les femmes attaquées de cette maladie, poussent quelquefois les choses au point de forcer les hommes à leur accorder ce qu'elles demandent.

Les causes éloignées de cet accident sont les lectures licencieuses, les propos, les conversations, les images obscènes, la passion de l'amour, les caresses de l'objet aimé, &c. Toutes ces choses établissent & augmentent beaucoup la disposition naturelle de la femme aux plaisirs ; l'âge, la vivacité, la bonne chere, l'oisiveté, disposent également à cet accident.

La cause immédiate est l'irritation de la matrice, du vagin & des parties génitales de la femme, occasionnée par les attouchemens, par le coït ou par l'action stimulante de quelques humeurs âcres, dont ces parties sont abbreuvées.

On range aussi, parmi les causes qui peuvent exciter cette maladie, les drogues auxquelles on attribue une vertu spécifique pour cet effet, que l'on appelle par

cette raison *Aphrodisiaques*, c'est-à-dire, propres à exciter aux actes vénériens ; tel est le borax, un mêlange de musc mêlé avec des huiles aromatiques, introduits par quelque moyen que ce soit dans le vagin, & sur-tout l'usage extérieur des mouches cantharides, appliquées à l'extérieur des parties génitales.

Il est aussi un moyen honteux dont on se sert pour augmenter l'ardeur de l'amour ; c'est de se faire battre de verges, afin d'exciter davantage le sang dans les parties de la génération.

Cette maladie ne se déclare pas subitement dans les filles ni les femmes ; la pudeur les retient pendant quelque tems ; elles sont alors d une humeur sombre, taciturne, triste ; & il leur échappe de tems en tems des soupirs, des regards lascifs, sur-tout lorsqu'il se présente à elles des hommes, ou que l'on tient quelque propos qui a rapport aux plaisirs de l'amour : le visage s'allume ; & si on touche le pouls, on le trouve plus agité.

On observe en général, que les jeunes personnes sont plus sujettes à la fureur utérine, que celles d'un âge plus avancé.

Les filles brunes, de bonne santé & de forte complexion, y sont plus exposées que les autres.

Cette maladie porte avec elle un caractere honteux ; & les femmes & les filles qui en sont attaquées sont presque toujours deshonorées : ce préjugé est pourtant quelquefois fort injuste, sur-tout lorsqu'il arrive que celle qui en est attaquée a toujours mené une vie sage & réglée. Cet accident provient de certaines impressions de la chair, auxquelles il est difficile de commander, & qui deviennent plus fortes que la raison.

Quand la fureur utérine dépend d'une vie licencieuse, & des lectures & des propos obscènes, c'est un mal très-difficile à guérir ; néanmoins on y peut réussir, en faisant changer de façon de vivre, & en éloignant tous les objets qui peuvent exciter ces sortes de passions.

Quand cette passion est poussée à ce point, on a beau l'assouvir, on n'y remédie pas : au contraire, le fréquent usage du coït renouvelle encore plus la chaleur ; & l'inflammation de ces parties augmente l'âcreté des

sucs, la tension des fibres, &, par conséquent, la sensibilité.

Quand on voit que cette maladie est la suite de la vigueur de l'âge, de la plénitude, de la force du tempérament, il faut pour lors avoir recours aux saignées réitérées, & à grande dose.

On fera prendre à la malade beaucoup de lavemens d'eau de riviere, dans lesquels on fera bouillir une once des quatre semences froides sur chaque pinte.

On fera en même tems des injections dans la matrice, avec une infusion de fleurs de nénuphar, dans laquelle on mettra un quart d'eau-de-vie.

Pour tisane, on donnera au malade une décoction d'agnus-castus & d'une pincée de tendron de saule dans une pinte d'eau, dans laquelle on ajoûtera deux onces de syrop de violette.

Si ces remedes ne réussissent point, on aura recours à la potion suivante:

Prenez *D'Eau de Joubarbe, deux onces.*
De Morelle, une once.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, trente gouttes.
De Teinture de Castoréum, vingt gouttes.
De Laudanum liquide, quinze gouttes.
De Syrop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout ensemble pour deux doses, à une heure & demie de distance l'une de l'autre.

On peut substituer à cette potion deux onces d'eau de fleurs d'orange, avec un demi-gros de laudanum liquide.

Pour rendre ces remedes plus salutaires, on peut employer en même tems l'usage des bains froids, dans lesquels on plongera plus ou moins long-tems la malade, selon ses forces; on la purgera ensuite avec une médecine simple ordinaire.

On lui appliquera, s'il est nécessaire, les sang-sues à l'anus, pour tâcher de produire un écoulement de sang, & dégager la matrice.

Telle est la conduite que l'on doit suivre dans cette fâcheuse maladie: si cependant l'accès étoit si violent & la fureur si grande qu'on n'eût pas le tems d'attendre

l'effet des remedes que nous venons d'indiquer, on pourroit sur le champ donner à la malade la potion suivante, pour calmer l'accident, & pour donner le tems de pratiquer les autres remedes.

Prenez, *D'Eau de Laitue, deux onces.*
De Nitre, quinze grains.
Quinze Gouttes anodines.
Du Syrop de Nénuphar, une once;

pour prendre en une dose.

Il faut observer de laisser agir ce remede pendant trois ou quatre heures, avant d'avoir recours aux saignées, aux lavemens & à tout ce que nous avons indiqué dans cette maladie.

FURONCLE, s. m. *ou* CLOU: tumeur inflammatoire, dure, douloureuse, d'un rouge vif, tirant sur le pourpre, également ronde, s'élevant en pointe, qui n'excede pas ordinairement la grosseur d'un œuf de pigeon, & qui ne suppure jamais entiérement.

Le furoncle diffère du charbon, en ce que ce dernier reste dur & noir, semblable à une croûte formée dans la chair, tandis que l'autre s'éleve en cone, s'enflamme & suppure.

Le furoncle s'annonce ordinairement par tous les signes qui caractérisent l'inflammation, comme la rougeur, la douleur, la tension, la chaleur, les élancemens, & par tous les signes qui accompagnent un abcès commençant. *Voyez* ABCÈS.

Le furoncle est plus ou moins dangereux, selon les parties qu'il attaque: il se déclare toujours dans les muscles & dans les parties charnues; mais quand il a son siége dans le voisinage des nerfs, des tendons, il est beaucoup plus à craindre que par-tout ailleurs.

Les moyens les plus sûrs pour remédier au furoncle, sont ceux qui sont propres à détruire l'inflammation, comme les saignées répétées, les délayans, les lavemens, les boissons adoucissantes. *Voyez* INFLAMMATION.

Quand le furoncle n'est pas considérable, & qu'il n'est point accompagné de grands accidens, il suffit d'une saignée & d'un peu de diéte; après quoi on fera usage de l'emplâtre qui suit:

Prenez, *Des Sommités fleuries & nouvelles de Mélilot, une livre.*

Coupez-les, & pilez-les dans un mortier; vous les jetterez ensuite dans une livre & cinq onces de graisse de bœuf fondue : faites cuire le tout jusqu'à ce que l'humide soit dissipé; passez par un linge le tout : exprimez-le fortement, & ajoûtez

De Résine blanche, deux livres.
De Cire jaune, une livre.

Mêlez le tout exactement, en le faisant chauffer encore sur le feu; laissez-le refroidir pour faire un emplâtre.

On fera usage de cet emplâtre qu'on étendra sur une peau, & que l'on renouvellera une fois par jour.

Si cet emplâtre ne réussit pas, on peut suivre, au sujet du furoncle, la méthode que nous avons tracée dans la cure de l'abcès. *Voyez aussi* le Dictionnaire de Chirurgie.

(GAL)

GALE, s. f. maladie de la peau, éruption de pustules entre les doigts, aux mains, aux poignets, aux bras, aux jarrets, aux cuisses, aux jambes, & souvent par tout le corps, excepté au visage. Ces pustules sont précédées & accompagnées d'une grande demangeaison.

On distingue deux sortes de gales: la premiere est appellée *gale canine*, parce que les chiens y sont sujets, ou *séche*, à cause qu'elle suppure peu, & *gratelle*, parce qu'on se grate sans cesse; la seconde est nommée *grosse gale*, ou *gale humide*, parce qu'elle est plus grosse que la premiere, & qu'elle suppure davantage.

La cause immédiate de la gale vient de l'introduction d'une humeur âcre & corrosive, qui s'insinue dans les glandes de la peau, y cause de la demangeaison & de la douleur, & la chaleur que l'on y ressent.

Les causes éloignées sont, les unes extérieures, les autres intérieures. Parmi les premieres, on range le contact immédiat d'un galeux, d'une chemise ou du linge qui lui aura servi; c'est pourquoi on voit des gens qui gagnent tous les jours cette maladie par l'attouchement seul d'un linge qui a servi à quelqu'un infecté de gale. Il faut, par conséquent, éviter de coucher avec des galeux, & d'habiter avec eux, parce que ce levain est très-contagieux. Le mauvais air, la mal-propreté peuvent aussi engendrer la gale, comme on le voit dans les prisons, & dans les maisons des pauvres gens, qui logent presque les uns sur les autres.

Quant aux causes intérieures éloignées, elles peuvent dépendre de l'âcreté du sang & de la lymphe, occasionnée par des alimens échauffans, par une vie turbulente; quelquefois aussi elle se déclare de pere en fils, & elle devient héréditaire.

La gale humide se reconnoît à de petites pustules enflammées, qui naissent entre les doigts des mains & des pieds, qui sont accompagnées de chaleur & de demangeaison, & qui, quand on les grate, répandent une humeur ichoreuse ou purulente.

La gale séche est plus rebelle & plus difficile à guérir que la gale humide; elle attaque plus ordinairement les hommes d'un certain âge, que ceux qui sont jaunes.

Le principal objet, dans cette espece de gale, est d'adoucir, de briser, d'évacuer les sels âcres du sang & de relâcher le tissu de la peau.

Le premier soin que l'on doit prendre, est de séparer la personne malade des autres avec qui elle est en société, pour rompre la communication; on la mettra ensuite à l'usage de la tisane qui suit:

Prenez, *De la Racine de Patience sauvage, mondée & coupée par morceaux, une once & demie.*

Faites-la bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

La dose est de trois ou quatre verres tiédes par jour, ce que l'on continuera pendant huit jours; après quoi, on saignera le malade au bras une ou deux fois, selon le besoin & sa force; on recommencera la tisane, comme

ci-dessus, pendant trois autres jours; après quoi, on purgera le malade avec la médecine qui suit.

Prenez, *De Jalap en poudre, demi-gros*
De Créme de Tartre, un gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau, pour réduire à la moitié.

Ajoûtez

Une demi-once de Confection Hamec.

Le lendemain, le malade se mettra à l'usage du bouillon qui suit:

Prenez, *De Racines de Patience sauvage.*
De grande Bardane, lavées & coupées par tranches, de chacune une once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de veau dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

Ajoûtez à la derniere demi-heure,

De Cerfeuil, une poignée.

Quand vous retirerez le vase du feu, mettez-y

De Cresson de Fontaine.
De Fumeterre, de chaque une demi-poignée.

Passez ensuite le tout par un linge avec une legere expression, & partagez-le en deux bouillons, à prendre le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, faisant fondre dans chacun un gros de sel de Glauber.

Au bout de cinq jours d'usage de ce remede, on se purgera, comme ci-dessus; après quoi, on passera à la poudre qui suit:

Prenez, *De l'Antimoine crud, une demi-once.*
De l'Æthiops mineral, deux gros

Réduisez le tout en poudre fine; & mêlez-le exactement: la dose est d'un demi-gros deux fois le jour, dans du pain à chanter, en buvant par-dessus un coup de la tisane de patience, que l'on continuera pendant tout le traitement, pour boisson ordinaire.

On aura soin en même tems de froter le malade deux fois par jour avec l'onguent qui suit:

Prenez, *Deux livres de Vieux-Oing.*
Une demi-livre de Beurre.
Une demi-once de Vif-Argent.

Battez le tout dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que le vif-argent ne paroisse plus.

Ajoûtez-y ensuite

Une demi-once d'Ellébore en poudre.

Une demi-once d'Euphorbe également en poudre.

Un gros d'Huile de Chenevi.

Mêlez le tout ensemble pour un onguent.

Il faut observer, avant de se servir de cet onguent, de faire raser la partie où réside le mal.

On peut aussi avoir recours à l'onguent suivant:

Prenez, *Une once d'Onguent Rosat.*

Un gros de Précipité blanc.

Mêlez ces deux drogues, & frotez-en les endroits affectés pendant trois ou quatre jours; on peut aussi faire usage de la composition qui suit:

Prenez, *Une once de Tabac bien menu.*

Faites-le infuser dans une pinte de vin blanc pendant un jour; vous en froterez les parties galeuses, soir & matin.

On ne doit point tenter tous ces onguens, sans avoir fait précéder les remedes que nous avons indiqués; &, quand on s'apperçoit que la gale diminue, il faut aussi diminuer l'application des onguens, sur-tout l'infusion de tabac, qui est sujette à donner des maux de cœur, des tremblemens dans les veines.

Tous les quinze jours, on se purgera, comme nous l'avons dit ci-dessus, en observant d'interrompre tous remedes le jour de la purgation.

Le traitement de la gale humide ne varie qu'en très-peu de choses de celui de la gale seche; on commencera, comme nous l'avons dit ci-dessus, par la même tisane, la saignée, les purgations, & on passera ensuite aux bols suivans:

Prenez, *De Fleurs de Soufre, douze grains.*

De Mercure doux, six grains,

De la Confection Hamec, deux gros.

Incorporez le tout avec suffisente quantité de poudre des bois sudorifiques, pour prendre un bol le matin à

jeun, à la dose d'un demi-gros, & le soir sur les six heures un autre de la même grosseur.

En même tems on emploira l'onguent qui suit:

Prenez, *Du Beurre* ou *de la Graisse de Porc récente*, *une livre.*

De la Céruse, une demi-livre.

Du Mercure sublimé corrosif, demi-once.

On nettoiera la graisse, & on la lavera plusieurs fois dans l'eau: on la fera fondre ensuite par un feu lent dans un plat de terre vernissé; puis on mêlera peu-à-peu la céruse avec le sublimé qu'on aura réduit auparavant en poudre subtile: on agitera l'onguent jusqu'à ce que les ingrédiens soient bien unis.

Il faut avoir l'attention, en se servant de cet onguent, de le préparer toujours d'avance, afin de ne pas laisser traîner le sublimé corrosif, qui est un des poisons les plus terribles, & dont il pourroit arriver de grands accidens.

Ceux qui ne voudront point se faire faire des frictions sur la peau, pourront avoir recours à une ceinture de mercure, que l'on prépare de la maniere suivante:

Prenez, *Du Mercure crud, une once.*

Six blancs d'Œufs.

Battez le tout dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'il se forme une écume, & que le mercure soit bien divisé: on prend pour lors une ceinture de coton, que l'on trempe dans cette écume; on la fait sécher, & on la porte sur les reins, jusqu'à ce que la maladie soit guérie.

Au reste, il vaut mieux avoir recours aux frictions que l'on fait sur la partie même affectée, & que l'on modere, comme l'on veut; car ces sortes de ceintures ne réussissent pas toujours, sur-tout en hyver, où le froid supprime la transpiration, & attire le mercure & l'humeur galeuse sur différentes parties du corps.

Quelquefois la gale est si nouvelle, & a fait si peu de progrès, qu'il est inutile d'employer des remedes aussi longs & aussi suivis que ceux que nous venons d'indiquer: il suffit, en ce cas, de se faire saigner & purger,

de

le prendre notre racine de patience, & de se froter ensuite avec l'onguent qui suit :

Prenez, *Du Sain-doux, six onces.*

Lavez-le plusieurs fois dans du suc de scabieuse.

Ajoûtez alors

De Racine de Patience sauvage, cuite en bouillie, & passée à travers un linge.

De Fleurs de Soufre, de chacune une once.

De l'Onguent populéum, demi-once.

Pilez le soufre dans un mortier, avec la pulpe de la racine de patience ; ajoûtez-y ensuite le populéum & le sain doux, avec lequel on se frotera plusieurs fois par jour.

On observera de se purger à la suite de ce remede.

Quand la gale se trouve réunie avec quelque vice écrouelleux, scorbutique ou vérolique, il faut associer les remedes de ces différens maux avec ceux qui sont propres à la gale.

GANGLION, s. m. C'est une tumeur dure, longue ou oblongue, quelquefois inégale, sans douleur & sans changement de couleur à la peau, mobile sur les côtés, fixe dans un autre sens, & grosse ordinairement comme une olive.

Cette tumeur est une espece de kiste qui se forme communément, sans qu'il ait précédé aucun accident.

Elle parvient quelquefois à une grosseur considerable, quand on n'a pas travaillé dès le commencement à y remédier ; alors elle devient incommode, en gênant le mouvement de la partie, & le rendant pénible & douloureux.

La cause de cette tumeur est une lymphe amassée dans une cellule du tissu qui est entre les tendons & les os du poignet.

Les contusions, les distensions violentes, les coups, les chutes sont ordinairement les causes occasionnelles de cette maladie.

On conseille dans ces sortes de maux, de comprimer la partie avec une plaque de plomb bien serrée sur la tumeur ; on la fait froter de vif-argent, du côté qui touche la peau.

Quelques personnes conseillent de se servir d'un petit marteau de bois ou d'yvoire, dont on frape le ganglion à plomb sur une table, en frotant la partie, aussi-tôt après l'opération, avec de l'eau vulnéraire ou de l'eau de lavande.

On peut faire usage avec succès de l'emplâtre qui suit:

Prenez, *De Cire jaune.*
De Résine de Pin, de chacune demi-livre.
De Poix blanche, sept onces.
De Gomme Ammoniac, dissoute dans le vinaigre scillitique, & épaissie en forme d'emplâtre, huit onces.

Faites fondre le tout au bain-marie, & ajoûtez ensuite,

Du Suc dépuré de Ciguë nouvellement préparé, trois pintes.

Faites cuire le tout à la consistance d'emplâtre, en ajoûtant, s'il est nécessaire, une suffisante quantité d'huile de captier ou d'huile de noix, pour donner plus de consistance à l'emplâtre.

Quand ces sortes de tumeurs sont parvenues à un volume trop considérable, pour espérer de les résoudre par les remedes, & qu'elles commencent à gêner le mouvement des mains, il n'y a point d'autre ressource que de se faire faire l'opération, qui consiste à ouvrir le follicule, & à en faire sortir l'humeur qui est enkistée: il y a plusieurs exemples du succès de cette opération, que l'on ne peut pas révoquer en doute. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GANGRENE, s. f. C'est un commencement de mortification & de corruption dans les parties molles du corps, accompagnée d'insensibilité, d'une couleur livide, & d'une odeur cadavéreuse qui en exhale.

Lorsque la mortification est entiere, on l'appelle *sphacèle. Voyez* SPHACÈLE.

On reconnoît la gangrene à l'extinction ou l'abolition parfaite du sentiment, au défaut de chaleur, à la lividité, à la mollesse, au relâchement, & à la corruption de la partie.

La cause prochaine de la gangrene est l'extinction

du principe vital dans les parties qui en ſont atteintes.

Les cauſes éloignées ſont les inflammations, l'étranglement, l'infiltration, les contuſions & ſtupéfactions, la morſure des bêtes venimeuſes, le froid exceſſif, la brûlure & la pourriture.

On diſtingue deux ſortes de gangrene; la gangrene ſéche & la gangrene humide.

On reconnoît la gangrene humide au gonflement, à l'engorgement, & aux autres ſignes que nous avons donnés ci-deſſus.

La gangrene ſéche n'eſt accompagnée que de la perte du ſentiment, de la lividité de la partie, & n'eſt caractériſée par aucun gonflement; elle eſt auſſi plus lente dans ſes progrès que la gangrene humide.

Tout ce qui peut détruire le mouvement dans une partie, peut y attirer la gangrene; c'eſt ce que l'on voit arriver après les inflammations, les coups, les contuſions, les bleſſures, les étranglemens, les compreſſions, &, en un mot, toutes les cauſes qui peuvent gêner ou détruire le mouvement de la circulation.

Quand la gangrene vient à la ſuite de l'inflammation, & que les ſaignées ni la diéte n'ont produit aucun ſuccès, qu'on voit la tumeur s'appaiſer, la chaleur s'éteindre, la rougeur s'obſcurcir, l'élaſticité s'anéantir, les chairs devenir compactes & un peu pâteuſes, ce ſont les ſignes de la ceſſation de l'action organique des vaiſſeaux engorgés; alors on a recours aux remedes vifs & actifs, pour rétablir le mouvement du ſang.

On fera d'abord des ſcarifications ſur la partie, & on y appliquera enſuite des compreſſes imbibées dans l'eſprit-de-vin camphré; & par-deſſus on fera uſage du cataplaſme ſuivant:

Prenez, *De Graine de Moutarde pulvériſée, deux onces.*
De Quinquina en poudre, demi-once.
De Fleurs de Camomille Romaine.
De Mélilot, de chaque deux onces.

Faites cuire le tout dans une chopine de vin rouge, pendant un demi-quart d'heure, dans un vaiſſeau couvert, que vous mettrez enſuite, pendant deux heures,

sur des cendres chaudes; après quoi, vous ajoûterez

Du Sel volatil Ammoniac, deux gros.

Vous réduirez le tout sur le feu, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance du cataplasme que vous appliquerez sur la partie affectée, & que vous renouvellerez deux fois par jour; après quoi, on fera usage du bol qui suit:

Prenez, *Du Quinquina pulvérisé, un gros & demi.*

Incorporez-le avec une suffisante quantité de syrop d'œillet, & partagez le tout en trois doses, à donner dans la journée, de quatre heures en quatre heures.

Si le cataplasme ci-dessus ne réussit pas, on peut y substituer la fomentation suivante.

Prenez, *De Feuilles de Persicaire douce, deux poignées.*

Faites-les bouillir dans une pinte de gros vin rouge, à la consomption du tiers; passez ensuite par un linge, avec une forte expression, & trempez dans ce vin des compresses que vous appliquerez chaudement sur la partie gangrenée, les renouvellant de trois heures en trois heures, & si elles sont séches, en les mouillant avec le même vin que nous venons de décrire.

On aura soin de faire avaler au malade, dans le tems qu'on bassinera la plaie, un petit verre chaud de cette même décoction de persicaire.

Quand tous ces secours sont inutiles, il faut faire des scarifications profondes dans la partie malade, & y insinuer des compresses & de la charpie imbibées dans de l'esprit de-vin-camphré, ou toucher les bords des chairs d'une dissolution de mercure dans l'esprit-de-nître.

Si l'action organique du tissu cellulaire est entiérement éteinte, on ne doit plus espérer de dégorgement par la résolution; il ne peut se faire que par la suppuration. On doit la hâter par des scarifications qui pénetrent le tissu des parties, & qui soient assez profondes, pour emporter facilement ce tissu par lambeau.

On se servira, en pareil cas, de l'emplâtre suppuratif que nous avons décrit. *Voyez* EMPLÂTRE.

Lorsqu'on verra que la suppuration commence à s'établir, on ajoûtera aux onguens le camphre, l'esprit-de-térébenthine, &c.

Si la mortification avoit fait des progrès considérables, que toute la partie fût endommagée, & que les remedes ne produisissent aucun effet, il faudroit nécessairement avoir recours à l'amputation : on peut cependant, dans ces sortes de cas, tenter, avant d'en venir à cette extrémité, une très-forte dose de quinquina en décoction dans de l'eau, comme, par exemple, de mettre une demi-livre de quinquina bouillir dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte, & dont le malade boira un verre toutes les trois heures, en suivant tout ce que nous avons prescrit ci-dessus.

Quand la gangrene est produite par une fiévre maligne, qui attaque subitement le principe des nerfs, & qui en détruit l'action, ce que l'on voit arriver dans les fiévres malignes, épidémiques, gangreneuses, dans quelques maux de gorge gangreneux & dans quelques maladies de cette nature, il faut bien se donner de garde de vouloir remédier à cette gangrene commençante, par l'usage des saignées, comme on le voit faire à quelques mauvais praticiens, il faut, au contraire, unir les cordiaux anti-putrides aux purgatifs les plus doux & aux legers diaphorétiques, selon l'indication. *Voyez* FIÉVRE MALIGNE, FIÉVRE PESTILENTIELLE, ESQUINANCIE GANGRENEUSE.

Il est bon d'observer que le quinquina en décoction est le meilleur remede que l'on puisse employer dans tous les cas où il y a disposition à la gangrene ; & on ne risque jamais d'en continuer l'usage dans ces sortes de cas, soit par lui-même, soit associé avec les autres remedes.

La gangrene séche est celle qui n'est point accompagnée d'engorgement, & qui est suivie d'un dessèchement qui préserve la partie morte de tomber en dissolution putride.

La partie commence à devenir froide ; la chaleur cesse avec le jeu des arteres ; les chairs mortifiées deviennent plus fermes, plus coriaces & plus difficiles à couper que les chairs vives : les malades éprouvent quelquefois un sentiment de chaleur brûlante ; quelquefois ils ressentent

un froid très-douloureux : il y a cependant des gangrenes séches qui ne causent aucune douleur.

Les causes qui détruisent l'action des vaisseaux, & qui produisent ensuite la perte de la partie, sont la mauvaise qualité des alimens, comme le bled ergoté, le virus vénérien & le scorbutique, l'épuisement & la caducité.

La gangrene produite par une humeur scorbutique, vérolique, se détruit par les remedes propres à ces sortes de maladies, conjointement avec ceux que nous venons d'indiquer pour la gangrene.

Dans la gangrene produite par la vieillesse ou l'épuisement, qui est proprement la gangrene séche des vieillards, il est difficile d'y porter remede; il faut suivre la méthode que nous avons tracée.

On peut mettre le malade à l'usage d'une tisane de quinquina, faite avec deux onces de cette écorce bouillie dans cinq demi-setiers d'eau réduits à pinte, dans laquelle on ajoûtera quinze grains de nître purifié, demi-once d'eau de fleurs d'orange, & une once & demie de syrop d'œillet, pour prendre un verre toutes les trois heures. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GARGARISME, s. m. remede liquide dont on se sert, pour se laver la bouche, la gorge, sans en rien avaler.

On s'en sert pour les maladies de la bouche, des gencives, de la luette, du gosier; en voici plusieurs modèles auxquels on peut avoir recours dans le besoin :

Gargarisme astringent.

Prenez, *D'Écorce de Chêne, une once.*
D'Alun de Roche, un gros.
Miel Rosat, une once.
Eau commune, une pinte & demie.

Faites bouillir l'eau avec l'écorce de chêne, jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à une pinte; faites-y dissoudre pour lors l'alun & le miel.

Ce gargarisme convient dans tous les cas où il y a de la chaleur à la bouche, de la douleur & de l'inflammation, & qu'en outre, on veut dissoudre la salive qui

est ténace, & repousser l'engorgement des glandes de la gorge.

Gargarisme rafraîchissant.

Prenez, *De l'Orge entier, deux pincées.*

Faites-le bouillir dans trois demi-setiers d'eau commune, que vous réduirez à une chopine.

Coulez le tout, & ajoûtez-y

De Syrop de Meures, une once & demie.

De Cristal minéral, un gros,

pour un gargarisme dont on se servira plusieurs fois le jour. Il convient dans tous les cas où on se sent la bouche échauffée, enflammée, & où l'on veut se procurer quelques rafraîchissemens.

On peut employer celui-ci dans le commencement des inflammations, & celui qui précede, sur la fin.

Gargarisme émollient adoucissant.

Prenez, *De Racine de Guimauve, deux onces.*

Quatre Figues grasses.

D'Eau commune, deux pintes.

Faites bouillir le tout, jusqu'à la réduction d'un tiers.

On se sert de ce gargarisme, lorsque la bouche est séche & brûlante; on y procure par ce moyen la fraîcheur & l'humidité nécessaire.

Gargarisme déterstif.

Prenez, *De Feuilles de Mauve.*

De Guimauve, de chaque deux pincées.

De Miel, une once & demie.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau pour réduire au tiers; passez & ajoûtez

De Teinture de Myrrhe, une once.

On emploie ce gargarisme, pour nettoyer les ulceres de la bouche & du gosier, quand il se fait quelque suppuration, à la suite d'une inflammation, aux différentes parties de la gorge.

Gargarisme répercussif.

Prenez, *De Feuilles de Venche.*

De Pervenche.

De Mille-Feuilles, de chaque deux pincées.

D'Alun de Roche, un gros.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau; passez; ajoûtez

Du Sel de Saturne, un gros.
D'Esprit de Vitriol, vingt gouttes.
Syrop de Coings, une once.

Mêlez le tout pour un gargarisme.

Cette composition ne convient que dans les cas où il se fait une vive & subite inflammation, & qu'on craint n'avoir point le tems d'en arrêter les progrès; mais il faut avoir attention, en en faisant usage, de ne point en avaler; car autrement on se feroit beaucoup de tort.

Gargarisme résolutif.

Prenez, *De Fleurs de Sureau.*
De Camomille, de chaque deux pincées.

Faites-les bouillir legérement dans un demi setier d'eau; passez le tout; ajoûtez-y

De Sel Ammoniac, un gros & demi.
De Syrop anti-scorbutique, une once.

Ce gargarisme convient dans les gonflemens des glandes qui viennent de l'épaississement de la salive, & dans les fluxions & les catarrhes lymphatiques.

GELÉE DE VIANDE, s. f. substance animale réduite en consistance d'une colle claire & transparente.

La gelée de substances animales se tire ordinairement de l'extrémité des parties d'animaux, de volaille & autres viandes qu'on juge convenables.

On fait cuire ces viandes, en le couvrant d'eau, de la hauteur d'un pouce ou de deux, jusqu'à ce qu'elles soient défaites & réduites en bouillie; on les exprime; on en coule le suc par l'étamine, ou un linge fort, dans une casserole: on dégraisse ce bouillon soigneusement; on y ajoûte du sucre, de la cannelle, & un peu d'écorce de citron; on fait encore recuire le tout ensemble; on le bat avec des blancs d'œufs, pour le clarifier; on le passe ensuite par la chausse, & on le porte dans un lieu frais où il se fige.

On s'en sert dans les maladies pour suppléer au bouillon.

Quand on veut en faire usage pour les enfans, il faut le composer avec moitié bœuf & moitié perdrix, pour empêcher qu'il ne s'aigrisse.

GENCIVES, s. f. Maladies des gencives. *Voyez* APHTHES, DENT, DENTITION, FLUXION SUR LES DENTS, GERÇURES, GRENOUILLETTE & SCORBUT.

GERÇURE, s. f. état contre-nature, qui arrive aux lévres, dans lequel elles se desséchent & se fendent.

C'est ordinairement l'air extérieur qui, par sa sécheresse, intercepte la respiration, augmente le ressort des fibres des lévres, qui occasionne la gerçure des lévres.

Cet état est plutôt une incommodité qu'une maladie; on y remédie avec l'onguent qui suit:

Prenez, *D'Onguent Rosat, une once.*
De Nutritum, demi-once.
D'Onguent de Céruse, trois gros.
De Cinnabre factice pulvérisé, un gros.

Mêlez le tout pour une pommade, dont on frotera les lévres deux fois par jour. On peut aussi se servir de la pommade de concombre.

Les enfans sont souvent tourmentés par des gerçures au nez, aux lévres & aux mains. Le froid est la principale cause de ces gerçures; leur traitement est fort simple: il suffit de les laver avec du vin chaud, & d'y appliquer quelque liniment adoucissant, comme l'huile d'amandes douces, ou le cérat de Galien.

Les nourrices sont encore sujettes aux gerçures des mammelles: on y remédie par des topiques adoucissans & desficatifs, comme le beurre, le mucilage de semence de coings, & le miel rosat. Quoique cette maladie soit legere, cependant, à cause de la grande sensibilité de ces parties & de la suction qui l'augmente encore, on est quelquefois obligé de faire perdre le lait aux nourrices. *Voyez* MALADIES DES NOURRICES, au mot NOURRICE.

GERME, (*faux-germe*) s. m. masse charnue, de la figure d'un gosier de volaille, qui se forme dans la matrice, en conséquence d'une conception défectueuse.

Les femmes le vuident ordinairement avant le

deuxieme ou troiſieme mois ; lorſqu'elles le gardent plus long-tems, & qu'il excede la groſſeur d'un œuf, il prend le nom de *mole*.

Il n'a ni placenta ni cordon ombilical, tout eſt confondu enſemble.

Cette maladie n'exige pas un traitement différent de celui de l'avortement. *Voyez* AVORTEMENT, FAUSSE-GROSSESSE.

GLAIRE, ſ. f. Ce terme eſt employé vulgairement pour déſigner une humeur gluante, viſqueuſe, une ſorte de mucoſité engendrée dans le corps humain par quelque cauſe morbifique.

Les glaires ſe forment ordinairement dans l'eſtomac, & y occaſionnent des peſanteurs, des foibleſſes & pluſieurs autres maux.

On reconnoît les glaires dans l'eſtomac, quand on eſt ſujet à beaucoup de pituite, qu'on a l'eſtomac froid, pareſſeux, qu'on ſe nourrit d'alimens qui tournent facilement en glaires, comme les œufs, la viande des jeunes animaux, comme le veau, l'agneau, les matieres gluantes, végétales, comme le pain, le riz, l'orge, &c. On reconnoît auſſi la préſence des glaires dans l'eſtomac à des maux de cœur fréquens & des envies de vomir, à des vents, & ſur-tout aux matieres excrémentitielles que l'on rend, qui ſont ordinairement chargées de glaires.

Nous avons traité de cette maladie à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC, dans lequel nous avons conſeillé l'uſage du ſyrop anti-ſcorbutique dans l'eau, continué pendant quelques jours ; après quoi, on peut purger le malade avec la potion qui ſuit :

Prenez, *De Miel blanc, deux onces*,
que vous ferez bouillir dans un demi-ſetier d'eau.
Diſſolvez-y
De la Manne, deux onces.
Paſſez la liqueur par un linge, & ajoûtez-y
Du Sel végétal, un gros.
De Kermès minéral, deux grains,
pour une potion, à prendre tiéde en une doſe le matin à jeun ; après quoi, on paſſera aux pilules ſuivantes :
Prenez, *De l'Aloës hépatique, une demi-once.*

De la Gomme Ammoniac, une once.

Diſſolvez le tout dans le vinaigre ſcillitique, en le réduiſant en conſiſtance de pâte ſolide.

Ajoûtez-y enſuite

Du Tartre vitriolé, deux gros.

De la Gomme-Gutte pulvériſée, un demi-gros.

Formez du tout des pilules de ſix grains chacune, dont la doſe ſera depuis deux pilules juſqu'à quatre, ſelon le beſoin, avant de ſe coucher, & deux heures après ſon ſouper: on obſervera de les réitérer, ſi la maladie l'exige.

Au reſte, on trouvera à l'article Foibleſſe d'Eſtomac, occaſionnée par le relâchement, des remedes contre les matieres glaireuſes. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

GLAIRE DES REINS & DE LA VESSIE. Quand les glaires ſe ſont amaſſées dans l'eſtomac à une certaine quantité, elles paſſent bientôt dans le ſang & elles cauſent différens ravages, ſelon les parties qu'elles attaquent; mais c'eſt ſur-tout aux reins & à la veſſie qu'elles s'attachent.

On reconnoît la préſence des glaires dans les reins, ou dans la veſſie, à une chaleur extraordinaire dans la partie, à une difficulté d'uriner, qui oblige l'urine à ſortir goutte-à-goutte, à la préſence des matieres glaireuſes dans les urines, aux douleurs vives que l'on reſſent à ces parties, ſans aucune marque d'inflammation ni de fiévre.

Pour lors on commencera par faire prendre au malade un lavement avec du ſon, de la graine de lin & du beurre frais; immédiatement après, on le mettra à l'uſage d'une tiſane faite avec une pincée de turquette & autant de pariétaire. Au bout de quelques jours, on purgera enſuite le malade, avec la médecine que nous avons décrite ci-deſſus à l'article GLAIRE DE L'ESTOMAC; après quoi, il fera uſage des pilules de ſavon, compoſées avec une once de ſavon, deux gros de farine de lin, mêlés & battus enſemble dans un mortier de marbre, avec ſuffiſante quantité de gomme adragant, pour faire des pilules de ſix grains, dont on

prendra une toutes les trois heures, en buvant par-dessus un grand verre d'eau seconde de chaux tiéde.

GLAUCOME, s. m. maladie des yeux, altération du cryſtallin, qui devient opaque & de couleur azurée ou de verd de mer, enſuite griſâtre ou blanchâtre.

Quand cette maladie commence, on s'imagine voir les objets au travers d'un nuage ou d'une fumée; lorſqu'elle eſt entiérement formée, on ne voit plus rien.

Comme on ne s'apperçoit point de cette maladie dans le commencement, parce que les progrès en ſont trop inſenſibles, il eſt preſqu'impoſſible d'y porter remede. Ceux que l'on emploie à l'extérieur & à l'intérieur deviennent preſque toujours inutiles.

Quelques auteurs prétendent que cette maladie conſiſte dans un vice du corps vitré, qui eſt devenu opaque, de tranſparent qu'il eſt naturellement.

Ce ſentiment vrai ou faux ne rend point la cure de cette maladie plus facile : on pourroit ſeulement avoir recours à l'extraction du cryſtallin. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GOÈTRE, ſ. m. C'eſt une groſſe tumeur, ordinairement ronde, qui croît à la gorge, entre la peau & la trachée-artere; elle eſt indolente, mobile, & ſans changement de couleur.

Cette tumeur renferme, ainſi que les autres de cette nature, tantôt des chairs fongueuſes, tantôt une matiere que l'on compare au ſuif, au miel & à la bouillie. On la diſtingue des tumeurs écrouelleuſes par l'examen du malade, de ſon tempérament, par la molleſſe de la tumeur qui eſt moins réſiſtante que les tumeurs ſcrophuleuſes, par le peu d'effet que font les remedes & par le peu de variété qui arrive à ces ſortes de tumeurs.

On reconnoît le goëtre à la place qu'il occupe; on voit les habitans des Alpes & des Pyrénées porter des tumeurs de cette nature, qui deviennent monſtrueuſes pour la groſſeur.

Le goëtre dépend du relâchement particulier du tiſſu cellulaire, & d'un épaiſſiſſement de la lymphe.

Pluſieurs cauſes peuvent produire cette incommodité, comme les neiges fondues, le grand uſage des

boiſſons à la glace, des acides, & une diſpoſition particuliere aux humeurs froides.

Quelquefois il ſe forme des goëtres ſubitement, par quelqu'effort violent, occaſionné par la colere, ou par l'accouchement dans les femmes; mais celui-ci ſe guérit rarement.

Il y a différentes eſpeces de goëtres: ſouvent cette maladie conſiſte dans le gonflement & un engorgement des glandes du col; quelquefois la tumeur eſt enkyſtée, & contient une matiere plus ou moins épaiſſe, qui reſſemble, par ſa conſiſtance, à du miel ou à du ſuif: dans d'autres perſonnes, la tumeur préſente une maſſe charnue, ſans être ſquirrheuſe.

Lorſque la tumeur eſt enkyſtée, & que l'on ſent une fluctuation obſcure, il faut appliquer deſſus des émolliens & des maturatifs, pour favoriſer la diſſolution parfaite de l'humeur; après quoi, on pourra en faire l'ouverture. *Voyez* ABCÈS.

Si le goëtre eſt abſolument dur, ſans aucune fluctuation, il faut avoir recours aux remedes intérieurs que nous avons indiqués à l'article Ecrouelles: (*Voyez* ÉCROUELLES,) & appliquer deſſus un emplâtre de diabotanum.

On peut auſſi faire uſage d'un cauſtique compoſé avec un gros de beurre d'antimoine, mêlé & battu avec une once de diachilon gommé; on en applique ſur le milieu de la tumeur, & on le renouvelle tous les jours juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit formée; on continue ainſi, ayant ſoin d'obſerver d'adoucir le cauſtique, ou d'en augmenter la force, ſelon le beſoin; ce que l'on peut faire, en ajoûtant ou diminuant la doſe de l'emplâtre diachilon.

Nonobſtant l'uſage de ce cauſtique, on peut prendre à l'intérieur la compoſition qui ſuit:

Prenez, *Des Fleurs de Camomille ſéchées & pulvériſées, une demi-once.*
De Safran de Mars apéritif, un gros.
De Mercure doux, ſix grains.
De Miel de Narbonne, deux onces.

Mêlez le tout enſemble, & prenez-en une petite cuil-

lerée à bouche le matin à jeun, & autant en vous couchant, en laissant fondre le tout dans votre bouche.

On peut aussi employer le remede qui suit :

℞. *De Polipode de Chêne en poudre, quarante grains.*

Mettez cette poudre dans un petit verre de vin rouge, & prenez-en matin & soir, pendant un mois.

Lorsque le remede aura commencé à produire quelqu'effet, on frotera la partie deux fois par jour, avec la composition qui suit :

Prenez, *Des Boutons de Roses rouges avec les grains qui y sont renfermés.*

Des Fleurs de Grenadier.

D'Alun de Roche, de chaque une once.

Faites bouillir le tout dans une pinte de vinaigre blanc, pour réduire à moitié.

Ajoûtez ensuite

De Sumac bien battu & bien fleuri, une once.

Faites bouillir le tout, jusqu'à ce que le vinaigre soit consommé. Passez & exprimez fortement à travers d'un gros linge, & servez-vous de la liqueur que vous exprimerez, mêlée avec partie égale de diachilon, pour appliquer sur la partie plusieurs fois par jour.

GONFLEMENT D'ESTOMAC. C'est une indisposition à laquelle sont sujets ceux qui ont l'estomac délicat & foible, quand ils ont mangé, ou long-tems après la digestion.

Ce sont les glaires & le reste des alimens de l'estomac qui entrent en fermentation, & qui produisent dans l'estomac le sentiment de gonflement que l'on ressent.

Il est rare que cette incommodité se trouve seule ; elle est presque toujours accompagnée des autres symptomes qui caractérisent la foiblesse d'estomac : c'est pourquoi on doit suivre, en ce cas, la méthode que nous avons tracée à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC, causée par le relâchement.

On doit avoir attention, quand on est sujet à ces sortes de maux, de ne point faire usage, le matin, de boissons abondantes, tiédes, capables de relâcher l'estomac, & de produire ces sortes de gonflemens.

Quand ce symptome n'est point accompagné d'une

foiblesse marquée de la part de l'estomac, on peut y remédier par l'usage du vin suivant :

Prenez, *Des Racines naissantes d'Aunée ratissées & coupées par tranches, deux onces.*
De Sommités d'Absinthe, une demi-poignée.
De Quinquina en poudre, demi-once.

Mettez macérer le tout à froid, pendant quinze jours, dans une pinte & demie de bon vin rouge, le vaisseau étant bien fermé, ou pendant vingt-quatre heures sur un bain de sable. Passez le tout; la dose est d'une ou deux cuillerées après le repas, en continuant pendant un mois.

Au reste, il est bien rare que le gonflement de l'estomac ne soit accompagné de quelqu'autre vice, comme rapport, aigreur, pesanteur, caractérisant plus particuliérement la foiblesse de l'estomac; c'est pourquoi il est peu d'occasions où l'on n'ait besoin de faire usage du vin ci-dessus, sans avoir fait précéder auparavant les remedes indiqués dans la Foiblesse d'Estomac, causée par le relâchement.

GONFLEMENT DES ARTICULATIONS. *Voyez* ANCHYLOSE, GOUTTE, FLUXION, DÉPÔT, ABCÈS, TUMEUR, & le Dictionnaire de Chirurgie.

GONORRHÉE, s. f. flux ou écoulement involontaire de semence, sans érection ni plaisir.

On distingue la gonorrhée en bénigne ou simple, & en maligne ou virulente.

La simple est dans les hommes un écoulement d'humeur séminale & lymphatique, qui se fait involontairement par l'uretre, sans cuisson, sans tension, sans douleur & sans plaisir.

Dans les femmes, la gonorrhée simple ne diffère point des fleurs blanches. *Voyez* FLEURS BLANCHES.

La gonorrhée virulente est un écoulement d'humeur purulente, visqueuse, blanchâtre, verdâtre ou jaunâtre, par les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, contracté par un commerce impur; ce qui lui a fait donner le nom de Chaude-pisse. *Voyez* CHAUDE-PISSE.

Nous ne donnerons point ici le traitement de la

gonorrhée virulente ; on peut consulter ce que nous en avons dit à l'article CHAUDE-PISSE.

A l'égard de la gonorrhée simple ou sans virus, elle est causée quelquefois par des exercices violens, par l'usage immoderé des alimens chauds, & sur-tout des liqueurs fermentées, comme le vin, la bière & le cidre.

Cette espece d'écoulement se guérit ordinairement par le repos, la tranquillité, la cessation de tous les exercices violens, des alimens & des boissons échauffantes.

Si cependant la maladie ne s'arrêtoit point d'elle-même, par ce que nous venons de dire, il faudroit avoir recours aux remedes suivans.

On commencera par faire saigner le malade au bras, s'il est d'un tempérament fort, & s'il est encore jeune ; on le mettra ensuite à l'usage de la liqueur qui suit :

Prenez, *De la poudre de Menthe.*
De Laurier.
D'Iris, de chaque une once.
De la Graine de Lin.
De la Semence de Laitue, de chacune six gros.
De la Térébenthine de Venise, quatre onces.
De Vin blanc, cinq demi-setiers.

Laissez digérer le tout pendant vingt-quatre heures ; & distillez-les ensuite au bain-marie.

On prend deux cuillerées de cette liqueur tous les matins à jeun dans un demi-verre d'eau, après s'être purgé avec une eau de casse, & avoir pris pendant trois jours une tisane faite avec une once de racine de grande consoude, une petite pincée de vulnéraire Suisse, que l'on fera infuser dans une chopine d'eau, en y plongeant plusieurs fois un fer rougi au feu.

Cette derniere boisson doit suivre la saignée, & précéder la médecine ; après quoi, on ne court aucun risque de faire usage de la liqueur que nous avons décrite ci-dessus.

Au bout de l'usage de ce remede que l'on continuera pendant trois semaines, si l'écoulement n'est point arrêté, on pourra faire une injection avec de l'eau de plantain

plantain & de grande consoude, dans laquelle on ajoûtera quelques gouttes d'esprit de vitriol.

Mais, en faisant tous ces remedes, il faut faire bien attention auparavant à la nature de la gonorrhée; car, si elle étoit virulente, ce que l'on connoît aux signes indiqués à l'article CHAUDE-PISSE, on risqueroit beaucoup de faire ce que nous venons de prescrire; ainsi le premier soin que l'on doit avoir, c'est de s'assurer si la gonorrhée n'est pas accompagnée d'une espece de virus, auquel cas, on ne risque rien de faire ce que nous venons d'indiquer.

GOUT DÉPRAVÉ. *Voyez* MAUVAIS GOUT A LA BOUCHE.

GOUTTE, s. f. maladie des jointures, douleur violente dans les articles, le plus souvent sans fiévre, ordinairement accompagnée de rougeur & de tumeur, quelquefois sans l'une & sans l'autre.

La goutte prend différens noms, suivant les parties qu'elle occupe : celle des pieds se nomme *podagre*; celle des hanches *sciatique*; celle des mains, *chiragre*. On appelle *goutte nouée*, celle qui est accompagnée de nœuds dans les jointures, remplie d'une matiere gypseuse, semblable à de la craie ou à de l'amydon : celle dont l'humeur reflue dans la masse du sang, & se jette sur toutes autres parties que les articulations, & surtout dans les parties nobles, est nommée *goutte remontée*.

On reconnoît la goutte à une douleur vive & presque toujours brûlante dans les articulations, qui commence par attaquer la jointure du gros doigt du pied, quelquefois le talon ou la cheville, quelquefois aussi quelqu'une des articulations des doigts de la main. On sent, au bout de vingt-quatre heures, un peu de gonflement, de la rougeur à la peau, de l'élevation & de l'engorgement dans les veines, une chaleur & quelquefois un feu semblable à celui d'un tison embrasé, enfin une impuissance au mouvement & une imbécillité des forces, qui rendent la partie attaquée incapable d'aucun exercice.

Outre la douleur excessive que l'on ressent, le malade est encore sujet à des inquiétudes, des insomnies, des

legers friſſons, des mouvemens de fiévre, des petites ſueurs, au dégoût des alimens.

Il eſt cependant bon d'obſerver que, quelque vives que ſoient ces douleurs, il ne ſurvient point de convulſion ni de mouvement convulſif, & que l'inflammation ne tourne jamais en ſuppuration dans cette maladie.

Quand la goutte ſe déclare, il n'y a point encore de gonflement: quelque tems après, il commence à paroître; ce qui fait diminuer la douleur. Quand le gonflement commence à ſe diſſiper, la douleur diſparoît; il ne reſte plus qu'une demangeaiſon à la peau, dont l'épiderme jaunit peu-à-peu, ſe ſéche, tombe par lambeaux; & la partie reprend ſon état ordinaire, à la réſerve qu'elle conſerve pendant aſſez long-tems une couleur violette ou bleue, ſemblable à la meurtriſſure: quelquefois auſſi la partie reſte œdémateuſe.

La goutte peut ſe déclarer dans tous les endroits où il y a des jointures & des articulations; mais communément elle ſe borne aux pieds & aux mains.

Quand la goutte eſt récente, & qu'elle eſt d'un bon caractere, elle ne laiſſe après l'accès aucun mauvais reſte: en vieilliſſant, ou lorſqu'elle eſt d'une mauvaiſe qualité, elle laiſſe ſur les parties qu'elle attaque, des dépôts tartareux, pierreux, qui uſent peu-à-peu la peau, l'enflamment & la percent; elle contourne auſſi les os, les déplace, les détruit, & fait naître différentes difformités.

La goutte eſt une maladie qui prend par accès, & qui ſe déclare ordinairement dans l'hyver, le printems & l'automne.

Quoique la goutte ait ſon ſiége principal dans les articulations, elle attaque cependant les autres parties du corps; on la voit quelquefois ſe jetter ſur tous les viſceres, & quitter plus ou moins rapidement les extrémités ou elle étoit fixée: on l'appelle dans ce cas *goutte remontée*, ou *goutte irréguliere*.

On diſtingue la goutte en héréditaire ou en accidentelle. La goutte héréditaire eſt celle qui nous eſt tranſmiſe de nos parens, & qui ſe répand de pere en fils;

celle qui eſt accidentelle ; dépend de pluſieurs cauſes particulieres au tempérament ; à l'âge & aux circonſtances.

Les cauſes prochaines de la goutte viennent de l'épaiſſiſſement de la lymphe & de la ſynovie, qui ſert à adoucir les ligamens & les articulations : ſans doute c'eſt une matiere âcre ; peut-être même acide, extrêmement ſubtile, qui fixe cette lymphe, & produit tous les ſymptomes qui accompagnent la goutte.

On regarde, en général, comme cauſes éloignées de la goutte tout les excès ; comme l'uſage immodéré du vin, des femmes, la bonne chere, un air épais & groſſier, un alternatif de chaud & de froid ; le défaut d'exercice, les liqueurs échauffantes comme le café, le grand uſage des vins acides, du vinaigre, de l'eau chaude, le chagrin ; les paſſions vives, l'épuiſement, la foibleſſe d'eſtomac, & tout ce qui peut épaiſſir la lymphe & rendre les ſels âcres & irritans.

Cette maladie eſt bien différente des autres qui attaquent le corps humain : bien loin de chercher à y porter remede, il ne faut ſouvent l'attendre que de la maladie même, faute d'en connoître bien la nature & les remedes.

Le plus sûr eſt donc de ſouffrir, parce que cette douleur n'eſt preſque jamais ſuivie d'aucun fâcheux accident ; au lieu que la plûpart des moyens qu'on emploie pour l'adoucir, la prolongent le plus ſouvent, la font dépoſer & quelquefois remonter. Nous ſentons combien ce précepte eſt difficile à mettre en exécution ; la douleur peut d'ailleurs vaincre toute patience & toute fermeté.

Goutte inflammatoire.

Lorſque l'accès de la goutte eſt accompagné de fiévre, & que les douleurs ſont très-vives, que le tempérament eſt ſanguin, jeune & pléthorique, on peut pratiquer une ou deux ſaignées dans le beſoin, mettre le malade à une tiſane legere, faite avec du petit-lait clarifié, dans lequel on ajoûte un demi-gros de ſel ſédatif par pinte ; du reſte, l'on traite ces accès comme une

inflammation, sur-tout lorsqu'il y a rougeur, gonflement, chaleur & tension à la partie. Rien ne convient mieux, en ce cas, que l'application des sang-sues sur la partie enflammée : en moins de vingt-quatre heures, elles produisent un effet merveilleux.

A l'égard des remedes extérieurs, quand la douleur est vive, on peut se servir du lait chaud qu'on applique avec des compresses; d'un cataplasme avec le lait, les farines d'orge, l'avoine & la mie de pain blanc bouillies ensemble, la pulpe d'oignon de lys cuit sous la cendre.

On peut faire usage du remede suivant, quand l'inflammation ou plutôt les douleurs sont dissipées.

Prenez, *Du Savon de Venise, deux onces.*
Du Camphre, deux gros.
De l'Opium, demi-gros.
Du Safran vingt-quatre grains.
De l'Esprit-de-Vin, une livre.

On fera dissoudre le tout dans la liqueur, & on y trempera des flanelles que l'on appliquera à plusieurs reprises, selon le besoin.

Autre Recette pour le même mal.

Prenez, *Du Savon d'Alicante, une once.*
De l'Opium, demi-once.
De Camphre, six gros.
De l'Esprit-de-Vin bien déphlegmé, dix-huit onces.

Mettez le tout en digestion au feu de sable, jour & nuit, pendant dix jours de suite. Passez la liqueur; trempez-y des linges que vous appliquerez sur les parties affectées dans les douleurs de goutte, & que vous renouvellerez de quatre heures en quatre heures.

On peut aussi en faire prendre depuis vingt jusqu'à trente gouttes par la bouche, dans une cuillerée de vin.

Quand la douleur subsiste, malgré ces remedes, & que la fièvre se soutient avec force, il faut continuer l'usage des saignées : on seconde leur effet par les boissons de petit-lait, par les lavemens émolliens, avec le son, la graine de lin, la pariétaire & le bouillon-blanc, & par le moyen des juleps anodins, tel que le suivant :

Prenez, *D'Eau de Nénuphar, quatre onces.*
De Teinture de Caſtoréum, trente gouttes.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.
De Syrop Diacode, demi-once.

Faites une potion pour prendre en deux doſes, à deux heures de diſtance l'une de l'autre.

La ſituation du membre ſouffrant eſt plus eſſentielle qu'on ne penſe, pour diminuer l'excès de la douleur; il doit être élevé autant qu'il eſt poſſible, débarraſſé du poids des couvertures, & ſouvent de la chaleur du lit, qui contribue ſi fort, ſur-tout pendant la nuit, à augmenter celle qui exiſte déja, & à irriter la douleur, au point de ne laiſſer prendre aucun repos au malade.

Quand, par le moyen des ſaignées & des délayans, on eſt venu à bout de calmer les premiers effets de la goutte, on peut alors employer les remedes propres à la réſoudre; tel eſt l'emplâtre ſuivant:

Prenez, *De l'Huile Roſat, une livre.*
Quand elle ſera chaude, délayez-y
Du Savon blanc rapé, quatre onces.
Enſuite ajoûtez-y
De la Céruſe.
Du Minium en poudre, de chaque quatre onces.

Cuiſez le tout lentement, en remuant toujours avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'un emplâtre; alors, après l'avoir laiſſé un peu refroidir en remuant toujours, mêlez-y une once de camphre.

On renouvellera deux fois par jour l'uſage de cet emplâtre ſur la partie.

On ſe ſert, dans le même cas, d'un topique compoſé
De Fleurs ſéches de Sureau.
De Camomille, de chaque deux poignées,
bouillies dans un demi-ſetier de vinaigre, avec une demi-poignée de ſel commun. Cette eſpece de cataplaſme appliqué ſur la partie excite la tranſpiration, & abrege la durée de l'accès. On le renouvelle trois fois par jour.

On peut auſſi appliquer avec utilité le baume de ſoufre térébenthiné, la térébenthine elle-même ſur des étoupes que l'on renouvelle pareillement pluſieurs fois dans le jour.

On peut donner en même tems au malade la poudre ſuivante :

Prenez, *De Chamædrys.*
De Chamæpitis.
De Fleurs de grande & de petite Centaurée.
De Racines d'Ariſtoloche longue.
De Gentiane, de chacune, partie égale.

Vous réduirez le tout en poudre ſubtile, pour en prendre un gros tous les matins dans un verre d'eau.

Il eſt bien eſſentiel d'obſerver de ne jamais appliquer ſur les parties goutteuſes, de compoſition huileuſes ni graiſſeuſes, qui bouchent les pores de la peau, & arrêtent l'évacuation de l'humeur goutteuſe, à moins qu'elles ne ſoient animées par quelques poudres ou quelques médicamens pénétrans & aromatiques.

On doit également faire attention de ne jamais faire uſage des topiques réſolutifs, quand la goutte eſt accompagnée de fiévre & d'une vive douleur, avant d'avoir employé auparavant les cataplaſmes anodins & adouciſſans.

Après avoir parlé de la goutte, accompagnée des ſymptomes de l'inflammation & de la fiévre, il nous reſte à traiter de celle qui s'annonce par accès réglés, ſans aucune marque de fiévre.

Goutte périodique.

On peut, dans ce cas, appliquer ſur le champ les cataplaſmes que nous avons indiqués ci deſſus, &, après avoir ordonné le petit-lait & les lavemens adouciſſans pendant un ou deux jours, paſſer à une tiſane faite avec une pincée de feuilles de germandrée dans une chopine d'eau, dont on prendra cinq ou ſix verres par jour.

Il faut mettre enſuite le malade à l'uſage du lait pour toute nourriture, afin de tempérer l'âcreté du ſang, & de rétablir la fluidité dans la lymphe. On peut conti-

fluer en même tems la poudre que nous avons décrite ci-dessus, prise dans un verre de vin.

On ne doit point songer à purger le malade dans la goutte, à moins que la violence de l'accès ne soit bien tombée, & qu'il n'y ait plus de douleur; auquel cas, on peut faire usage de la médecine qui suit:

Prenez, *De Salsepareille.*
De Squine.
De Racine d'Iris de Florence, de chaque une once.
De Follicules de Séné, une demi-once.
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau pour réduire à pinte; ajoûtez-y pour lors
Deux gros d'Anis.
Deux onces de Manne.

Laissez infuser le tout pendant demi-heure sur les cendres chaudes, passez la liqueur.

On en donnera deux verres le matin, à une heure & demie de distance l'un de l'autre, pendant trois jours, en mettant un jour d'intervalle, pendant lequel on fera prendre au malade son infusion de germandrée & sa poudre dans le vin, comme ci-dessus.

On observera de continuer pendant quelque tems cette infusion, & de se purger tous le mois avec la médecine ci-dessus.

On ne doit point perdre de vue, que le régime de vie doit être sévere; pendant l'accès, on doit se tenir au lait pour toute nourriture, & ne se permettre que quelques poissons de mer sur le gril, sans beurre ni assaisonnement.

Quand l'accès est passé, on peut se mettre à son train de vie ordinaire; mais il faut manger peu & souvent, éviter les ragoûts, la pâtisserie, le sel, les légumes, & se tenir toujours au gras.

Quelquefois la goutte, après l'accès, devient anomale, c'est-à-dire qu'elle ne se fixe sur aucune partie; qu'elle attaque tantôt l'une, tantôt l'autre, & qu'elle n'a aucune place déterminée. On peut faire usage, en ce cas, du remede suivant:

Prenez, *De Tendrons de Sapin, trois poignées.*

Faites bouillir le tout pendant un quart d'heure dans une pinte & demie d'eau, & une chopine de vin blanc, dont vous ferez prendre deux verres par jour, le matin à jeun. Il faut continuer ce remede pendant quinze jours ou trois semaines.

La poudre suivante réussit très-bien pour exterminer & détruire le levain de la goutte.

Prenez, *De Racines de Gentiane.*
De Rapontic.
D'Aristoloche ronde, de chaque demi-once.
De Feuilles de Chamœdris.
De Chamœpitis, de chaque deux pincées.
De Sommités de petite Centaurée, trois pincées.
De Safran de Mars apéritif, une once.
De Sel d'Absinthe, trois gros.
De Sel de Quinquina, deux gros.

Pilez les feuilles & les racines séchées, & réduisez-les en poudre, que vous mêlerez avec le reste, que vous aurez pareillement réduit en poudre, pour prendre un demi-gros le matin à jeun, & un autre sur les six heures du soir, en observant de se purger tous les quinze jours, avec les pilules qui suivent :

Prenez, *De la Gomme-Gutte, demi-gros.*
De la Poudre de Jalap.
De Diagrede, de chaque un scrupule.
De l'Arcanum-duplicatum, trois gros.
De Sel de Quinquina, deux gros.

Mêlez le tout, après l'avoir mis en poudre avec suffisante quantité de savon de Venise, préparé avec la gomme adraganth dissoute dans l'eau, pour faire des pilules de six grains chaque : le malade prendra depuis quatre jusqu'à huit pilules par jour, selon ses forces, pendant un mois.

On recommande beaucoup la boisson qui suit, pour préserver des rechutes de cette cruelle maladie,

Recette d'une Boiſſon propre à procurer une bonne digeſtion & un bon chyle : elle diminue auſſi, & rend moins fréquens les accès de Goutte & de Migraine.

Faites faire un tonneau neuf, qui contienne environ 64 pintes; laiſſez-le, pendant trois ou quatre jours, rempli d'eau, pour ôter le goût & la couleur du bois. Vuidez-le & le rempliſſez d'eau de riviere, & laiſſez-y l'eſpace pour les ingrédiens ſuivans, & pour qu'ils puiſſent fermenter ſans répandre.

1° Jettez-y quatre livres de graine de geniévre choiſies, mûres, & concaſſées dans un mortier;

2° Les écorces de trois citrons;

3° Une poignée d'orge mondée que vous aurez lavée dans de l'eau chaude;

4° Un pain de ſeigle pur de trois livres, pris ſortant du four, rompu, & jetté tout chaud dans le tonneau: c'eſt pourquoi, il faut que le bondon ſoit un peu plus large.

Vous laiſſerez fermenter le tout, pendant trois ſemaines; & l'hyver, il faut que ce tonneau ſoit dans un lieu chaud: c'eſt la ſaiſon la plus propre pour cette boiſſon, la graine de geniévre étant plus fraiche.

Ces trois ſemaines étant expirées, vous le tirerez en bouteilles bien bouchées que vous mettrez couchées dans la cave, afin que la fleur ne s'y mette pas.

Vous en pourrez boire à vos repas & hors vos repas; cela n'empêche pas de boire du vin.

Goutte remontée ſans inflammation.

A l'égard de la goutte remontée, où les forces vitales, trop affoiblies par l'âge ou par toute autre cauſe, ne peuvent plus pouſſer le levain de la goutte, il n'y a d'autre reſſource pour y remédier, que d'employer les cordiaux, tels que les bons vins vieux, la thériaque vieille, à la doſe d'un demi-gros, tous les ſoirs.

On peut auſſi, dans ce cas, employer la potion ſuivante;

Prenez, *D'Infusion de Camomille.*
De petite Centaurée.
De Chamædris, une chopine.
D'Eau de Fleurs d'Orange, une once.
De Confection Alkermès, deux gros.
De Kermès minéral, trois grains.
De Syrop d'Œillet, une once & demie,
pour prendre un verre toutes les quatre heures, pendant huit jours.

Il faut aussi en même tems avoir recours aux alimens nourrissans, faire de l'exercice, respirer un air pur & serein, & donner de la force & de l'activité à ses humeurs.

Goutte remontée, avec inflammation.

Quand la goutte remontée est accompagnée de fièvre, d'étouffemens, de douleurs, de maux de tête violens, en un mot, des symptomes de l'inflammation, le traitement en est fort critique.

Il est certain que les acides qui se présentent, exigent les saignées & les délayans; mais l'humeur goutteuse, par ces remedes, devient plus rebelle, & se fixe encore plus sur les parties nobles qu'elle attaque.

Le plus sûr moyen est de faire faire une ou deux saignées fort brusques, & d'appliquer en même tems, sur la partie anciennement attaquée de la goutte, des emplâtres propres à l'y attirer, comme le poix de Bourgogne, l'emplâtre véficatoire, & sur-tout le cataplasme qui suit:

Prenez, *De la Racine de Raifort sauvage.*
De l'Ail.
De Sommités de Rhue.
De la Fiente de Pigeon, de chaque une once.
Pilez tout dans un mortier, en l'arrosant de vinaigre.
Ajoûtez-y sur la fin.
De bonne Moutarde à manger, trois onces.
Faites du tout un cataplasme à appliquer sur la plante des pieds, que l'on renouvellera, lorsqu'il sera sec.

Si on manque de moutarde préparée, on prendra deux onces de vieux levain & une once de graine de

moutarde : on pilera la graine de moutarde, en l'arrosant de vinaigre ; on y ajoûtera le levain, & on achevera le cataplasme, comme il est dit ci-dessus.

Cette méthode est la seule que l'on doive suivre dans les cas de goutte remontée, avec inflammation ; car, si l'on se bornoit aux saignées & aux délayans, & qu'on se contentât de cette méthode, comme on fait dans les autres inflammations, on précipiteroit la mort du malade.

Comme ces sortes d'attaques de goutte remontée sont très-vives, & qu'il faut donner du secours promptement, on ne sçauroit employer trop de moyens pour y réussir. L'usage des bains chauds qui dilatent subitement les vaisseaux de la peau, & attirent avec force l'humeur de la goutte, peut être d'une très-grande efficacité ; on peut les employer en demi-bain, quand le mal est sur les parties supérieures, quand on veut l'attirer aux pieds ; il faut, au contraire, avoir recours aux bains entiers, quand tous les viscères sont attaqués à la fois.

GOUTTE-CRAMPE, espece de convulsion dans les doigts des mains ou des pieds, dans les bras, les jarrets, les jambes, qui les fait retirer ou étendre subitement avec beaucoup de violence & de douleur, mais qui dure peu.

Cette maladie se guérit avec des frictions legeres, faites avec des flanelles chaudes, ou de la laine grosse, chargée de populéum ou de baume tranquille.

Ordinairement on n'a pas besoin d'autre secours que du frotement. *Voyez* CRAMPE.

GOUTTE-ROSE. C'est une espece de maladie de la peau, accompagnée de pustules, de demangeaison & de difformité.

Cette maladie commence par des taches rouges chargées de pustules, de tubercules de couleur de feu répandus sur le visage, & particuliérement sur le nez & les joues.

Quelquefois la rougeur est si étendue & si vive, que l'on appelle cette maladie Couperose, & qu'un visage chargé de boutons de cette espece, s'appelle Couperosé.

Ces tubercules sont quelquefois si nombreux, si gros, & la peau du visage, & sur-tout du nez, en est si hérissée, qu'ils en rendent la surface très-inégale & fort tuméfiée. Ceux même qui en sont affectés, en deviennent défigurés & méconnoissables.

Cette maladie vient de l'épaississement de la lymphe & de l'âcreté des sels qui produisent des engorgemens & de legeres inflammations dans les vaisseaux capillaires.

Les excès du vin, des liqueurs spiritueuses sont ordinairement les causes éloignées de cette affection. On voit cependant quelquefois des personnes très-sobres qui en sont attaquées, sur-tout celles qui ont un sang échauffé, bilieux, âcre.

Quand la goutte-rose est au premier degré, elle peut être guérie par les remedes internes & par un régime convenable.

A l'égard des remedes, ils doivent être tempérans, rafraîchissans & adoucissans : on peut suivre la même méthode que nous avons tracée pour la DARTRE, l'ÉRÉSIPELE, la GALE. *Voyez* ces différens articles.

Pour ce qui concerne le régime, il est des plus essentiels dans le traitement de cette maladie : il faut éviter les alimens échauffans, les ragoûts, le sel & les autres nourritures indigestes, & s'en tenir aux bouillons, aux potages, aux viandes bouillies & rôties, & aux crêmes de riz. Il est à propos en même tems d'abandonner l'usage du vin & les liqueurs spiritueuses, comme la source directe de cette maladie.

Il est pourtant bon d'observer qu'on ne doit pas passer rapidement d'un regime chaud à un régime rafraîchissant, parce qu'il pourroit causer de grands dommages à l'œconomie animale : ainsi on pourroit, pendant quelque tems, permettre du vin coupé avec de l'eau, de la petite bière, & accoutumer la nature, par degrés, à se priver totalement de liqueurs fermentées.

Quant aux remedes topiques, on ne doit faire usage que de ceux qui ne sont point propres à repousser l'humeur à l'intérieur ; tels sont le lait chaud, une décoction d'orge & de figues grasses dans de l'eau, auxquels on fera succéder une décoction de son dans le vinaigre &

l'eau-rose, ou de fleurs de sureau dans une décoction de miel, dont on se lavera le visage plusieurs fois le jour.

Si ces topiques ne réussissent point, on peut avoir recours au cérat de Galien, auquel on ajoûtera, sur une once, un gros de sel de Saturne, ou bien on aura recours à la composition suivante :

Prenez, *D'Eau de Frai de Grenouille, quatre onces.*
De Sel de Saturne, un gros.
D'Alun brûlé.
De Sel de Prunelle, de chaque un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour servir au besoin.

On trempera des compresses dans cette liqueur, qu'on appliquera sur la partie enflammée.

Tous ces remedes extérieurs doivent se faire les uns après les autres, & par progression, en observant d'employer à l'intérieur les remedes indiqués, & en accompagnant le tout d'un régime tel que nous l'avons prescrit ci-dessus ; car si l'on passoit subitement à l'usage de ces topiques, ils agiroient trop précipitamment, & jetteroient le malade dans des accidens très-fâcheux.

La goutte-rose parvenue au second degré, est presqu'incurable, parce qu'il est presqu'impossible de faire changer de régime aux personnes qui ont contracté cette maladie, par un penchant invétéré à l'yvrognerie.

Quand cette maladie est parvenue à son dernier état, c'est-à-dire, quand le visage est rouge, gonflé, rempli de tubercules, qui jettent de la matiere ; quand il s'est formé des sillons remplis de squirrhosité, il n'y a pour lors aucun remede à tenter. C'est pourquoi ceux qui ont le visage ainsi bourgeonné, meurent avec leur mal qu'ils portent toute leur vie, & quelquefois même dans un âge très-avancé ; car cette maladie n'est point dangereuse par elle-même.

GOUTTE-SEREINE : privation de la vue sans aucun vice apparent dans le globe de l'œil, excepté que la prunelle n'a pas le mouvement comme dans l'état naturel, & qu'elle ne diminue point en approchant la lumiere, ni ne s'aggrandit en s'en éloignant.

Les symptomes qui précedent ou qui accompagnent la formation de la goutte-sereine, sont fort différens,

selon les différentes causes qui y donnent lieu. Ainsi les malades se plaignent d'abord, les uns de bourdonnement, de tintement dans les oreilles; les autres d'étourdissement, de vertige, de pesanteur de tête, d'assoupissement extraordinaire: d'autres enfin n'ont aucune de ces incommodités, & ne s'apperçoivent du mal naissant, que par l'obscurcissement de leur vue.

On distingue deux sortes de goutte-sereine, l'une parfaite, dans laquelle on n'apperçoit aucune trace de lumiere, & l'autre imparfaite, qui ne prive pas totalement de la vue, & qui laisse encore la faculté de distinguer la lumiere des ténébres.

On a attribué la cause prochaine de la goutte-sereine à la paralysie du nerf optique.

A l'égard des causes éloignées, ce sont les mêmes qui produisent la paralysie dans le reste du corps, comme l'abondance du sang vers les parties supérieures, les convulsions, les resserremens spasmodiques des nerfs, les transports de matiere purulente sur la partie, ou les dépôts critiques, les coups, les commotions, la trop grande application à la lecture, sur-tout à la lumiere ou au grand jour.

Cette maladie, quand elle est complette, n'est susceptible d'aucune guérison, sur-tout quand les sujets sont d'un âge avancé, & qu'elle s'est déclarée après quelques maladies violentes, comme l'apoplexie, la paralysie universelle.

La goutte-sereine imparfaite est susceptible de guérison.

Quand la paralysie du nerf optique dépend de l'engorgement du sang, ou de son abondance dans les vaisseaux du cerveau, on y remédie par les saignées faites aux bras, aux pieds, & sur-tout à la jugulaire; par les boissons délayantes, comme le petit-lait; par les lavemens, & en un mot, par tous les remedes indiqués dans la Paralysie produite par l'engorgement du sang. *Voyez* PARALYSIE.

L'application des sang-suës à l'anus & aux tempes sont aussi d'une grande utilité pour détourner le sang du cerveau.

Si la goutte-sereine dépend d'un dépôt d'humeurs séreuses, pituiteuses, ce que l'on connoît par le tempérament du malade, qui est pituiteux, gras, replet, sujet aux écoulemens de sérosité pituiteuse par le nez, par la bouche, par les yeux, par un pouls lourd, pesant & très-lent, on aura pour lors recours à l'usage des purgatifs réitérés, aux cauteres, aux sétons, aux vésicatoires, aux remedes propres à détourner & à évacuer les humeurs par la bouche & par le nez: (*voyez* APOPLEXIE, PARALYSIE;) car comme la goutte-sereine est une paralysie particuliere, elle exige le même traitement que la paralysie en général, à quelques modifications près, qui rendent l'usage des remedes moins longs & moins suivis.

Il y a des personnes qui sont sujettes à une sorte de goutte-sereine qui vient par accès; ce sont sur-tout les vaporeux, les hypochondriaques, les mélancoliques, les femmes en couches, qui sont exposés à ces sortes d'incommodités.

Cette indisposition dépend ordinairement de l'irritation nerveuse, qui resserre la capacité intérieure du nerf, qui interrompt quelque tems le cours du méchanisme de son organisation, & produit ces especes d'aveuglemens subits & momentanés.

Cette maladie ordinairement n'a point de mauvaise suite; &, au bout de quelques heures, la vue se rétablit: néanmoins si, dans ces sortes de tempéramens, le mal subsistoit trop long-tems, & qu'il y eût, par exemple, six ou sept heures qu'il durât, il faudroit avoir recours au remede suivant:

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul.*
D'Armoise, de chaque deux onces.
D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.
De Poudre de Guttete, un gros.
De Syrop de Karabé, une once.

Mêlez le tout ensemble pour partager en deux doses que le malade prendra à une heure & demie de distance l'une de l'autre, buvant par dessus un verre d'infusion de feuilles de tilleul.

GOUTTE SCIATIQUE: espece de goutte qui a prin-

cipalement son siége dans l'articulation du fémur avec l'os iſchion, & qui règne quelquefois tout le long de la cuiſſe. *Voyez* SCIATIQUE.

GRATELLE, ſ. f. gale ſéche. C'eſt une eſpece d'affection de la peau, qui eſt la même qu'on appelle Eſſère. (*Voyez* ESSÈRE, GALE.) On appelle cette maladie Gratelle, parce que cette eſpece de gale ſéche eſt beaucoup plus rongeante que l'autre, & qu'elle contraint à ſe grater fortement & ſouvent.

GRAVELLE, ſ. f. graviers, ſables, ou petites pierres qui ſe forment dans les reins ou dans la veſſie, & qui, en s'y arrêtant, cauſent une douleur appellée Colique néphrétique. *Voyez* COLIQUE NÉPHRÉTIQUE.

Cette maladie s'annonce par des douleurs dans les reins, une difficulté d'uriner accompagnée de douleurs vives, des urines rouges, enflammées, glaireuſes & bourbeuſes, & enfin par des petites pierres ſablonneuſes que l'on rend avec beaucoup d'effort.

La cauſe de cette maladie eſt ordinairement une âcreté conſidérable dans le ſang, un amas de glaires, une matiere viſqueuſe, qui ſéjourne dans les reins, & y contracte de l'épaiſſiſſement, de la ſolidité, & y devient pierreux.

Toutes les cauſes qui peuvent produire la pierrre, produiſent également la gravelle. *Voyez* PIERRE.

La gravelle diffère de la pierre, en ce que les douleurs ſont moins vives, moins lancinantes, parce que ces corps étrangers étant plus petits, ont plus de facilité à ſe faire jour au-dehors. Il eſt rare cependant que ces petites pierres ne ſe trouvent accompagnées de quelques groſſes. C'eſt pourquoi cette maladie exige à-peu-près le même traitement que celui de la pierre.

Cependant, comme on n'a point trouvé juſqu'à préſent de véritable diſſolvant de la pierre, & qu'on eſt obligé d'avoir recours à l'opération pour ſoulager le malade, il doit y avoir une différence eſſentielle entre le traitement de ces deux maladies.

Quand un malade reconnoîtra par les ſignes indiqués ci-deſſus, qu'il a la gravelle, il commencera par ſe mettre à l'uſage de la tiſane ſuivante:

Prenez,

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*

De la Graine de Lin renfermée dans un nouet, deux gros.

De Fleurs de Tussilage.

De Fleurs de Mauve, de chacune une pincée.

De la Réglisse, deux gros.

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante; &, après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur pour boisson ordinaire, légérement dégourdie. Après l'usage de cette tisane continuée pendant six jours, on fera prendre au malade une décoction de miel & de turquette dans une pinte d'eau, qu'il continuera pendant quatre jours; après quoi, il se purgera avec la médecine qui suit:

Prenez, *Deux onces de Manne.*

Deux gros de Sel de Glauber,

que vous ferez fondre dans un verre de décoction de miel; en passant le tout, ajoûtez-y

Une once de Syrop de Roses pâles,

pour une prise.

Après cette médecine, on mettra le malade à une infusion de feuilles vertes de persil, en guise de thé.

Après quoi, il prendra, soir & matin, des pilules de savon, à la dose d'un demi-gros: il continuera pendant un mois.

Si cependant l'accès s'annonçoit avec la chaleur, ardeur, fiévre & douleur vive, il seroit à propos de commencer par une ou deux saignées; & faire prendre ensuite l'émulsion suivante:

Prenez, *Des Amandes douces pelées.*

Des Graines de Concombre.

De Pavot blanc, de chacune demi-once.

Du Sucre blanc, une once.

Battez le tout ensemble dans un mortier, versant dessus peu-à-peu une pinte d'eau d'orge, pour faire une émulsion, selon l'art, ayant soin de ne point exprimer le tout trop fortement. On peut la prendre en quatre prises, à une heure de distance l'une de l'autre.

Si la douleur subsistoit encore après les saignées &

cette émulsion, on pourroit employer la composition suivante :

Prenez, *Des Racines de Guimauve, deux onces.*
De Bayes de Geniévre, demi-once.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau réduite à la moitié; passez; prenez ensuite

Des Semences d'Anis.
De Fenouil.
De Coriandre, de chacune deux gros & demi.

Battez ces graines dans un mortier; versez dessus

De l'Eau de Pouliot, quatre onces.
De l'Eau de Rhue, trois onces.

Faites infuser le tout dans un vaisseau bien fermé, pendant quatre heures, sur des cendres chaudes; passez cette liqueur, & mêlez-la avec l'autre, en y ajoûtant

De Syrop Diacode, une once.

La dose est de deux onces, suivant le besoin, c'est-à-dire, quand les douleurs sont vives, une ou deux fois par jour.

Quand on a tenté tous ces remedes, & que la douleur commence à se calmer, on peut pour lors passer à l'usage des remedes indiqués ci-dessus.

Il faut faire attention que le savon que nous avons prescrit comme un des plus puissans remedes de la gravelle, ne convient que dans le cas où la douleur est calmée; car autrement il augmenteroit plutôt le mal que de le diminuer: son usage est seulement fait pour détruire les petites pierres qui se forment dans les reins & la vessie, & demande à être continué pendant un tems très-long.

Au reste, nous donnerons des éclaircissemens plus amples sur cette maladie, à l'article Pierre. *Voyez* Pierre.

Les remedes que nous avons indiqués dans les articles Glaires, Colique néphrétique, conviennent très-fort dans cette maladie; ainsi *voyez* ces articles.

GRAVELLES, se dit de quelques petites tumeurs qui surviennent aux angles des yeux, & qui sont comme pierreuses.

Elles dépendent d'une humeur lymphatique, épaissie & pétrifiée par la chaleur du tempérament, & par la disposition particuliere des humeurs.

Ces sortes de tumeurs sont si petites & si lentes dans leurs progrès, qu'elles ne sont d'aucune conséquence. Le moyen de les détruire est de séparer avec une épingle la surpeau, & d'en faire sortir le petit corps pierreux qui y est contenu. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

GRÊLE, s. f. petite tumeur dure, ronde, mobile & transparente comme un grain de grêle, qui se forme à la paupiere supérieure.

La matiere qui forme ces especes de tumeurs est si épaisse, qu'on ne doit rien espérer des remedes qu'on proposeroit pour les ramollir.

Ce n'est point une maladie dangereuse; mais elle est très-incommode, sur-tout lorsqu'elle est sur la membrane interne des paupieres. Il n'y a point d'autre ressource que celle de l'opération. *Voyez* le Dictionnnaire de Chirurgie.

GRENOUILLETTE, s. f. tumeur qui se forme sous la langue, par l'amas de la salive dans les réservoirs.

Quand cette tumeur n'est pas invétérée, la liqueur qui en sort ressemble, par sa consistance & sa couleur, à du blanc d'œuf: la matiere est plus épaisse, si elle a séjourné plus long-tems; elle peut devenir plâtreuse, & même pierreuse.

Cette tumeur se guérit par les gargarismes avec le suc de cresson & de la graine de moutarde dans de l'eau de cerises noires, en observant de purger tous les huit jours.

Quand la matiere contenue dans la grenouillette est plâtreuse, elle devient du ressort de la chirurgie, & exige l'opération de la main. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GRINCEMENT DES DENTS. C'est un symptome qui accompagne ordinairement les fiévres malignes, les grandes convulsions, les frissons considérables, le grand froid, les passions vives, comme la colere & la peur.

Cet accident se détruit, en combattant la cause, ou par les calmans, comme l'opium & les anti-spasmodiques, comme le sel sédatif & les gouttes d'Hoffmann.

Il y a des personnes qui sont sujettes au grincement des dents, & qui ont cette habitude en dormant : il ne faut pas s'en effrayer ; car cet état n'exige aucun remede.

On peut, pour ménager les dents, attacher aux deux coins de la bouche deux petits morceaux de linge qu'on assujettit aux deux oreilles avec des rubans, ou au derriere de la tête.

GROSSESSE, s. f. (Maladies dépendantes de la grossesse.) Les femmes enceintes sont sujettes à des indispositions qui ne proviennent que des différens changemens relatifs à l'enfant qu'elles portent dans leur ventre.

La premiere maladie à laquelle peut être sujette une femme enceinte, est la plénitude produite par la suppression de ses régles ; car, dès le premier moment de la conception, il se fait un resserrement dans toutes les parties de la génération, qui arrête & fixe le sang, & l'empêche de prendre son cours par la route ordinaire.

Le moyen d'y remédier est de prendre de la nourriture legere pendant le premier mois, de faire de l'exercice, de dormir peu, & de prendre quelques petites infusions legeres, pour faire couler les urines, ou pour exciter la transpiration. Telle est, par exemple, la décoction suivante :

Prenez, *De Graine de Lin, une poignée.*

Faites-la bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire au quart.

Vous y ajoûterez

Quinze grains de Nître.

La malade prendra un verre de cette tisane le matin à jeun, & l'autre sur les six heures du soir.

La saignée qui est indiquée dans toute autre circonstance, quand il y a plénitude, devient ici critique ; il est à craindre qu'elle ne produise un relâchement capable de faire avorter. Il vaut mieux observer une diéte un peu plus exacte, en ne faisant usage que d'alimens

de facile digestion, tels que ceux qui sont indiqués à l'article Régime. *Voyez* Régime, Diéte, Abstinence.

Les autres indispositions qui dépendent de la grossesse, & qui se déclarent quelque tems après, sont des maux de cœur, des nausées & des vomissemens qui surviennent deux ou trois heures après avoir mangé, ou sur la fin de la digestion.

Dans le premier mois de la grossesse, les vomissemens ne sont point occasionnés par le reflux du sang vers les parties de l'estomac ; ce n'est simplement qu'une pituite âcre & visqueuse, qui séjourne dans l'estomac, & excite les envies de vomir. Le spasme & l'érétisme, qui succedent à la conception, resserrent le calibre des vaisseaux sécrétoires des sucs digestifs, &, par conséquent, diminuent leur affluence, & alterent leur qualité. Le principe des nerfs, en outre, est attiré vivement du côté de la matrice, & les esprits abandonnent, pour ainsi dire, l'estomac, qui devient languissant.

La maniere la plus sûre pour remédier à cette indisposition, est d'abord de diviser sa nourriture, & de la choisir de façon qu'elle ne puisse causer aucun dommage. Les femmes enceintes dans ce tems, doivent faire usage de potage au gras à leur dîner, d'un peu de mouton sur le gril, de volailles bouillies, ou de quelques poissons de mer frits : le soir, elles se contenteront d'une soupe grasse, ou d'un bouillon.

On ne voit presque jamais les femmes très-sobres, qui mangent peu à la fois, qui évitent toutes les drogues & les alimens indigestes, être attaquées de ces sortes de maladies : elles proviennent presque toutes de la gourmandise, ou du défaut de retenue ; car il y a des femmes enceintes qui, mangeant très-peu dans tout autre tems, font très-mal de ne pas diminuer leur nourriture dans le premier tems de la grossesse, par rapport à la plénitude dans laquelle elles sont.

Si, malgré ces précautions, les vomissemens subsistent toujours, on peut faire prendre avant le repas une cuillerée d'élixir de propriété dans de l'eau, ou de gouttes ameres, dont nous avons donné la description

à l'article Foibleſſe d'Eſtomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Quand ces remedes deviennent inutiles, & que le vomiſſement ſubſiſte toujours, on peut mettre la malade au lait de vache pour toute nourriture.

Quand les vomiſſemens, le dégoût, la dépravation de l'appétit, la peſanteur, la difficulté de reſpirer, la laſſitude, les douleurs dans les reins & par tout le corps ſe ſoutiennent juſqu'au deuxieme ou troiſieme mois, & qu'on a ſuivi la conduite que nous venons de tracer, il n'eſt pas douteux qu'il faut avoir recours à la ſaignée au bras, ſur-tout ſi le pouls eſt plein & fort, & s'il y a des ſignes de plénitude. *Voyez* PLÉTHORE.

On doit cependant tenter ce remede, avec bien de la prudence; car les femmes délicates s'en trouvent rarement bien, & les femmes robuſtes peuvent aiſément s'en paſſer.

Après la ſaignée, on peut preſcrire des boiſſons aigrelettes, comme de la limonade, du ſyrop de limon dans de l'eau; la tiſane nîtreuſe décrite ci-deſſus, ou la boiſſon ſuivante:

Prenez, *De Fleurs de Tilleul.*
De Camomille, de chaque une pincée.

Verſez deſſus une chopine d'eau bouillante; laiſſez refroidir le tout dans un vaiſſeau bien fermé.

Ajoutez-y
D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.
De Cannelle, deux gros,

pour prendre un verre toutes les trois heures, dans lequel on fera fondre une quantité ſuffiſante de ſucre candi. On continuera cette boiſſon pendant huit jours.

Si les vomiſſemens & les nauſées ſubſiſtent toujours, il faudra faire prendre à la malade deux onces de manne, un gros de ſel de Glauber & une once de catholicum double, diſſous dans un verre de petit-lait.

On paſſera le tout pour une doſe.

Il faut être autant réſervé ſur les potions purgatives que ſur les ſaignées, avec les femmes groſſes; car il eſt

à craindre qu'elles ne produisent une irritation dans le bas-ventre, & qu'elles n'excitent quelques révolutions qui conduisent à l'avortement.

Les douleurs auxquelles sont sujettes les femmes grosses, sont quelquefois si vives, quelles en perdent le sommeil & le repos, & qu'il est à craindre que le fœtus n'en souffre. La saignée, la diéte, les lavemens, les délayans conviennent fort dans ce cas, pourvu cependant qu'ils soient administrés avec prudence. Six gros de syrop diacode, le soir en se couchant, peuvent être d'une grande efficacité, ou, au défaut de ce syrop, un demi-gros de thériaque récente, dans un demi-verre de vin.

Les autres maladies auxquelles sont sujettes les femmes grosses, sont la constipation, que l'on guérit par le moyen des lavemens pris tous les jours, sans cependant en faire habitude; la difficulté d'uriner, qui dépend de la compression de la matrice sur les reins & la vessie, à laquelle on supplée par l'exercice, des boissons abondantes, une tisane propre à pousser à la transpiration, comme la suivante:

Prenez, *De Fleurs de Coquelicot récentes, deux pincées.*

Faites-les bouillir dans une chopine d'eau, avec autant de fleurs de bouillon blanc.

Passez-la liqueur; ajoûtez-y

Deux gros d'Eau de Cannelle.

Une once de Syrop d'Œillet.

On en prendra un verre, le matin à jeun, & deux verres le soir, en se couchant, aussi chaudement qu'on pourra la supporter, en observant de faire bassiner son lit, & de se bien couvrir, pour tâcher d'exciter la transpiration.

On continuera cette boisson pendant huit jours.

L'enflure des jambes & des cuisses, & même des grandes lévres, est une maladie assez commune parmi les femmes grosses, sur-tout dans les derniers tems, où le poids & la grosseur du fœtus sont si considérables, qu'ils empêchent le retour du sang des parties inférieures, & qu'il cause par-là une enflure qui ne se guérit ordinairement qu'après l'accouchement.

Quand cette indiſpoſition eſt ſupportable, le plus ſûr eſt de n'y faire aucun remede, que ceux qui dépendent du régime; de l'exercice & de la nourriture. *Voyez ce que nous avons dit ci-deſſus à ce ſujet.*

Mais, quand l'enflure eſt venue à un point qu'elle empêche le mouvement des parties, & qu'il eſt à craindre qu'elle ne s'oppoſe à la délivrance de la mere, ce qui arrive ordinairement ſur la fin du neuvieme mois, il faut pour lors prendre les remedes qui ſuivent :

Prenez, *De Racine de Chardon-Roland, une once.*
De Capillaire de Canada.
De Pariétaire, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau.

Ajoûtez-y vingt grains de nître purifié.

On donnera un verre de cette tiſane à la malade, toutes les deux heures.

Si cette boiſſon ne produit aucun effet, on la mettra à l'uſage du remede ſuivant :

Prenez, *De Cerfeuil, quatre poignées.*

Pilez-le dans un mortier, pour en tirer le ſuc.

Ajoûtez-y
Un gros de Sel d'Abſinthe.

On en donnera une cuillerée à bouche à la malade, toutes les heures; ou bien on aura recours à la poudre ſuivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecréviſſes, deux gros.*
De Sel d'Abſinthe, de chaque un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-once.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire des paquets de vingt-quatre grains chaque.

La malade en prendra trois par jour, à quatre heures de diſtance l'un de l'autre, en buvant un verre de la tiſane ci-deſſus.

Quand l'enflure qui gagne les grandes lévres eſt ſi conſidérable, qu'il eſt à craindre que la femme ne puiſſe point accoucher heureuſement, on peut, dans les premiers momens du travail, faire quelques mouchetures, afin de procurer de l'écoulement aux eaux.

Les hémorrhoïdes ſont auſſi beaucoup ſouffrir les femmes groſſes; mais, comme elles dépendent de la

même cause que nous avons indiquée ci-dessus, elles se traitent à-peu-près de même par les saignées, les délayans, les adoucissans, les cataplasmes émolliens & les remedes qui conviennent aux Hémorrhoïdes. *Voyez* HÉMORRHOÏDES.

Les femmes grosses sont aussi exposées aux varices, c'est-à-dire, qu'elles sont sujettes à avoir les veines extrêmement gonflées, aux jambes & aux cuisses, &c.

Cette maladie qui reconnoît pour cause, comme nous l'avons dit, la compression du fœtus sur les vaisseaux de la matrice, ne peut absolument se guérir qu'après l'accouchement; mais aussi elle entraîne rarement des accidens fâcheux.

Les frictions faites soir & matin, avec une flanelle trempée dans de l'eau-de-vie ou dans de l'eau de boule, réussissent assez bien: l'exercice, le mouvement, les bandes de linge, dont on entoure le soir les jambes & les cuisses, concourent aussi à la même vue; mais cette maladie, comme nous l'avons dit, est de peu de conséquence.

Les femmes grosses sont aussi sujettes à faire des chutes, & à se faire des contusions: on y remédie par les remedes appropriés à ces sortes de maux. *Voyez* CHUTE & CONTUSION.

Comme c'est presque toujours par imprudence que se font ces sortes de chutes, il est essentiel que les femmes grosses, qui ont de la peine à marcher, ne s'exposent jamais à le faire dans des endroits escarpés, glissans, & de prendre toujours le bras de quelqu'un, dans le dernier tems de leur grossesse, pour éviter tous les accidens à ces sujets.

Les maladies aiguës des femmes grosses se traitent à-peu-près comme celles des femmes qui ne le sont pas, à l'exception qu'on doit être beaucoup plus réservé sur les saignées, la diéte, les délayans, les purgatifs, que dans toute autre circonstance, & qu'on ne doit jamais perdre de vue l'enfant que la mere porte dans son sein.

GROS-VENTRE. C'est une tuméfaction morbifique externe de tout le bas-ventre, ou de la plus grande partie.

Cette tuméfaction provient de plusieurs causes : elle est produite ou par l'air, (*voyez* TIMPANITE ;) ou par l'eau, (*voyez* ASCITE ;) ou par l'engorgement & l'obstruction des glandes du mésentere, (*voyez* OBSTRUCTION ;) ou enfin elle est un symptome fréquent au commencement des maladies aiguës. *Voyez* MÉTÉORISME.

Il est une autre espece de tuméfaction causée par l'abondance de la graisse dans l'épiploon & le tissu cellulaire du bas-ventre. Dans les commencements, cette grosseur du ventre n'étant pas bien considérable, ne dérange point les fonctions de l'œconomie animale ; mais, le devenant par la suite, elle peut produire des maladies, plus ou moins graves, à raison de la compression qu'elle fait sur les gros vaisseaux & les visceres du bas-ventre. Ces maladies sont, une gêne considérable dans les mouvemens ; des obstructions dans les visceres du bas-ventre, & particuliérement dans le mésentere ; des reflux du sang vers les parties supérieures, d'où résulte quelquefois une apoplexie ; enfin l'atrophie & le marasme des extrémités, tant supérieures qu'inférieures.

Cette maladie est causée par l'action de plusieurs causes. Le tempérament sanguin, des alimens succulens ; tirés des animaux qui ont beaucoup de graisse, sur-tout de la volaille & du gibier ; l'usage des liqueurs spiritueuses & des vins de liqueur, sont les causes les plus communes de cet amas de graisse dans le bas-ventre.

Les femmes y sont plus sujettes, que les hommes à cause de la laxité de leurs fibres, &, par conséquent, de la foiblesse des forces expultrices. Les hommes qui sont d'un tempérament sanguin, & qui suivent le genre de vie rapporté ci-dessus, y sont encore très-sujets vers l'âge où la force procréatrice s'affoiblit, sur-tout quand ils joignent l'*insouciance* à la bonne chère.

On prévient plus facilement cette maladie qu'on ne la guérit. Quand elle est parvenue à un certain point, il n'y a qu'une fiévre aiguë & violente, qui puisse fondre cet amas de graisse.

La maniere de la prévenir consiste à suivre un genre de vie opposé à celui qui l'a produite. L'exercice, la diéte, l'abstinence des liqueurs spiritueuses, & du vin ;

les passions excitées jusqu'à un certain point, sont les moyens les plus propres à empêcher l'accumulation de la graisse, & à la diminuer, si elle a lieu.

GRUMELÉ. (*Lait*) Les mammelles, après l'accouchement, sont fort sujettes à s'engorger au moindre froid, & à s'enflammer par la négligence que les femmes ont de ne pas se couvrir. Le cataplasme qui suit résout le grumellement des mammelles, avec assez de succès, lorsque l'inflammation n'est pas violente; &, lorsqu'elle est trop avancée, il l'amene doucement à suppuration, & en calme la douleur.

Prenez, *Des Feuilles de Pariétaire, une poignée.*

Pilez-les, en y mettant peu-à-peu

De la Mie de Pain bien écrasé, deux onces.

Faites un cataplasme avec suffisante quantité d'huile de lys ou de camomille.

On le renouvellera, s'il en est besoin. *Voyez* MALADIES DES FEMMES EN COUCHE.

GUÊPES. (*piquure des*) *Voyez* PIQUURE.

(HAL)

HÂLE, s. m. espece de taches de couleur citrine, qui surviennent à la peau, quand il fait des vents desséchans, que l'on a la peau délicate & qu'on s'expose au soleil du midi, ou au couchant.

On se sert, pour combattre cette maladie, de beaucoup de remedes, de l'esprit de citron dont on frote la partie, du savon d'Alicante, dissous dans l'eau, &c. Le remede suivant est le meilleur.

Prenez, *De Fleurs de Sureau, une poignée.*

Faites-les infuser dans trois demi-setiers d'eau-de-vie, pour reduire à chopine; ajoûtez-y un gros de mercure précipité jaune; trempez des linges dans cette liqueur, pour mettre sur les taches; renouvellez soir & matin.

HALEINE PUANTE. L'haleine est sujette à con-

tracter des odeurs plus ou moins désagréables, selon les différentes causes qui peuvent y donner lieu, comme la carie des dents, un ulcere à la bouche, la vérole ou le scorbut, les crudités de l'estomac, l'abstinence forcée, les maladies longues, un ulcere dans le nez, ou quelqu'amas de sérosité dans les sinus frontaux.

Quand la mauvaise odeur de l'haleine est produite par la vérole, le scorbut, il faut employer les remedes que nous avons indiqués dans ces maux : si l'haleine est devenue puante par la communication d'un ulcere dans le nez, on y remédie par les secours convenables dans cette maladie. *Voyez* Ozène.

Quand les dents sont cariées ou mal-propres, il faut avoir grand soin de les nettoyer avec un cure-dent, chaque fois que l'on prend de la nourriture : si elles sont totalement gâtées, on les fera arracher ; sinon on les frotera avec la poudre qui suit :

Prenez, *De Myrrhe choisie.*
De Romarin pulvérisé, de chaque deux gros.
De Racine d'Iris de Florence en poudre, un gros.
D'Alun brûlé.
De Noix muscade, de chaque un demi-gros.

Faites-en une poudre très-fine, dont vous vous nettoierez la bouche, matin & soir, en la rinsant ensuite avec de l'eau de fleurs d'orange.

On peut se contenter, si l'on veut, de la poudre de myrrhe, mêlée avec celle de romarin.

On peut aussi faire usage du vin suivant, dont on se gargarise cinq ou six fois par jour.

Prenez, *De Racine d'Iris de Florence.*
De Costus.
De Souchet odorant.
De Calamus-aromaticus, de chaque un demi-gros.
De Feuilles de petite Centaurée.
De Marjolaine, de chaque une demi-poignée.
De Fleurs d'Orange, une poignée.
De Poivre long.

De Semence d'Anis, de chaque deux gros.

Concaſſez les racines, les ſemences, les fruits & les feuilles, & ajoûtez-y

Une pinte de Vin blanc bouillant.

Laiſſez le tout expoſé à la chaleur du ſoleil, pendant vingt-quatre heures, pour s'en gargariſer cinq ou ſix fois par jour, & pour en imbiber un coton que l'on mettra dans le creux d'une dent.

On peut ſubſtituer à ce vin un peu d'eſſence de cannelle, de laquelle on imbibera un petit tamponet de coton.

Si l'odeur de la bouche ne ſe corrige point avec ces remedes, & qu'elle ſoit trop forte, on y remédie en mettant un grain de muſc ou d'ambre, ou de camphre dans du coton, que l'on inſinue dans une dent.

HAUT-MAL. *Voyez* EPILEPSIE.

HECTIQUE, ſubſt. & adj. épithete qu'on donne à la fiévre lente, qui mine & deſſéche peu-à-peu tout le corps. On appelle *étique* ou *hectique* un homme maigre, décharné, atteint de fiévre hectique. *Voyez* FIÉVRE LENTE, FIÉVRE HECTIQUE, ETIQUE, *& l'article ſuivant.*

HECTISIE, ſ. f. On appelle ainſi une fiévre lente, qui, au moyen d'une chaleur continuelle, quoique douce & rémittente, conſume les ſucs, occaſionne une conſomption, & détruit les forces.

On diſtingue cette eſpece de fiévre de la fiévre lente, par les ſymptomes qui ſuivent. Dans la fiévre lente, la chaleur eſt modérée, les ſueurs copieuſes pendant le ſommeil: le pouls eſt naturel, lorſqu'on s'éveille, & avant midi, ſans aucune diminution conſidérable des forces ni d'appétit, ſans la ſéchereſſe du corps, la couleur livide de l'urine, ni un grand danger. Dans la fiévre hectique, la chaleur eſt continuelle; le pouls toujours dur, foible & fréquent: la peau & la langue deviennent ſéches, dures & arides, les joues rouges; tout le corps eſt foible & languiſſant; le ſommeil ne fait aucun bien; l'urine eſt rouge, dépoſe un ſédiment & porte ſur ſa ſurface une pellicule graſſe: le corps s'amaigrit à un tel point, que les os percent la peau.

Cette espece de fiévre vient ordinairement du défaut ou de la suppression des évacuations auxquelles on est accoutumé, comme les sueurs, la transpiration, les cauteres ou les ulceres invétérés, les catarrhes & les autres fluxions âcres, les diarrhées qui se suppriment & restent dans le corps, & qui corrompent les sucs nourriciers.

Le siége ordinaire de l'hectisie est ordinairement dans le méſentere : il s'y forme des engorgemens, des obstructions, des squirrhes, des suppurations, des abcès, & généralement les accidens accompagnés d'une intempérie fébrile.

Voici la marche & le progrès que fait l'hectisie. Le malade est d'abord attaqué d'un frisson leger & d'une douleur de poitrine, qui s'étend jusqu'au dos, quelquefois aussi d'une toux aiguë, qui est accompagnée d'une excrétion copieuse de salive claire & saline : dans la suite, tout le corps s'exténue, à l'exception des jambes qui s'enflent de même que les pieds ; les os se courbent, & les bras diminuent & s'affoiblissent : la gorge se couvre d'une espece de duvet ; le malade respire, comme s'il soufloit à travers d'un roseau ; &, pendant tout le cours de la maladie, il est extrêmement foible & altéré.

Comme l'hectisie vient, en général, des crudités visqueuses de l'estomac, ou d'une altération marquée dans le sang, il faut commencer la guérison par un vomitif que l'on fait prendre au malade, comme, par exemple, deux grains d'émétique dans de l'eau ; après l'usage de ce remede, on passera aux bouillons suivans :

Prenez, *De Mou de Veau, trois quarterons.*
De Racine de Guimauve, une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à la moitié.

Ajoûtez ensuite
De Feuilles de Bourrache.
De Bugloſe, de chaque une demi-poignée.
Des quatre Semences froides, deux onces.

Faites bouillir le tout pendant un quart d'heure ; paſ-

ſez la liqueur pour deux bouillons, dont le malade prendra un le matin, & l'autre ſur les huit heures du ſoir. Il continuera ces bouillons pendant huit jours ; après quoi, on le purgera de la maniere ſuivante :

Prenez, *Une poignée de Cerfeuil*,

que vous ferez bouillir dans un demi-ſetier d'eau.

Ajoûtez enſuite

De Follicules de Séné, un gros & demi.
De Sel de Glauber, un gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-ſetier d'eau.

Ajoûtez ſur la fin

Deux onces de Manne.

Paſſez la liqueur, pour prendre en une priſe ; après cette purgation, on fera prendre au malade l'opiat qui ſuit :

Prenez, *De Conſerve de Bourrache, une demi-once.*
D'Extrait de Genièvre, deux gros.
D'Yeux d'Ecreviſſe préparés, trois gros.
D'Extrait de Quinquina, un gros.

Faites-en un opiat avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'abſinthe, dont la priſe ſera d'un gros, une demi-heure après le repas.

Si le malade s'apperçoit que cet opiat lui occaſionne du feu & de la chaleur, il faut qu'il le ſuſpende pendant quelques jours, & qu'il y ſubſtitue le bouillon que nous avons décrit ci-deſſus, en ajoûtant ſur chaque bouillon un demi-gros de terre foliée de tartre ; après quoi, il recommencera l'uſage de l'opiat, comme ci-deſſus.

Si l'on reconnoît qu'il y ait une obſtruction marquée dans le bas-ventre, on donnera les remedes propres à cette maladie. *Voyez* OBSTRUCTION & SQUIRRHES DU BAS-VENTRE.

Quand tous les remedes que nous venons d'indiquer n'ont pas produit l'effet qu'on pouvoit en attendre, il faut les interrompre, & paſſer à l'uſage du lait d'âneſſe, ou du lait de chevre, que l'on coupera d'abord avec moitié eau de Cauteretz, ou avec une pareille quantité d'eau de Sedlitz : ſi l'on reconnoît que le lait n'a produit aucun mauvais effet, on peut en augmenter la doſe plu-

sieurs fois par jour, le donner même tout pur & pour toute nourriture.

On ne doit point négliger, pendant tout le traitement, d'avoir recours aux lavemens, & même aux bains tiédes, si la chaleur est grande & la foiblesse considérable.

Les vieillards sont sujets à tomber dans l'hectisie, par la grande sécheresse de leurs fibres & par l'âcreté de leur sang, qui ne se dépouille que très-difficilement des parties viciées qu'il contient. Cette maladie leur est presque toujours funeste: le meilleur moyen de les guérir, c'est de régler leur nourriture, de leur faire respirer un air frais & pur, & de leur faire faire beaucoup d'exercice. *Voyez* MARASME DES VIEILLARDS.

Les enfans sont aussi exposés à l'hectisie; mais cette maladie est presque toujours la suite de quelques obstructions du bas-ventre. *Voyez* ENFANT, CHARTRE, NOUEURE.

Le régime dans l'hectisie est le point le plus essentiel: il faut éviter toutes les nourritures échauffantes & qui peuvent enflammer le sang, comme les chairs salées, les ragoûts, le vin, les liqueurs, les exercices violens, les excès dans la débauche, & sur-tout celui avec les femmes; il faut continuellement tempérer son sang par des alimens doux & onctueux, comme les crêmes de riz, d'orge, le gruau, la semoulte, les panades faites avec le lait, la mie de pain & le sucre, & généralement tout ce qui peut humecter & rafraichir le sang. *Voyez* CACHEXIE, RÉGIME.

Quand le lait d'ânesse a de la peine à passer, on peut le faire bouillir pour le purifier, ou on le fait prendre non bouilli, coupé avec une troisieme partie d'hydromel & une quantité convenable d'origan qu'on y laisse infuser; on peut aussi le faire bouillir & éteindre dedans du fer rouge ou des cailloux ardens. De tous les laits, celui qui convient le mieux à l'hectisie, c'est le lait d'ânesse.

Quand, malgré tous ces remedes, le mal fait beaucoup de progrès, que l'amaigrissement augmente, ainsi que

que la chaleur & la sécheresse, il ne reste plus qu'une ressource; c'est l'exercice à cheval, qui a opéré quelquefois ce que n'ont pas fait les meilleurs remedes: il faut y habituer insensiblement le malade, en commençant, le premier jour, par une petite course que l'on augmentera insensiblement par degrés; si l'on n'est pas en état de supporter le cheval, on peut faire un voyage avec une chaise de poste; ce dont on s'est quelquefois bien trouvé.

Au reste, dans cette maladie, comme les remedes n'ont pas une grande efficacité, on ne court point de risque de les employer tous à la fois, parce que si l'un manque, l'autre peut au moins réussir. *Voyez* CONSOMPTION, ATROPHIE, MARASME.

HÉMIPLEGIE, s. f. paralysie de la moitié du corps: c'est un état qui succede ordinairement à l'apoplexie. Quand ce mal cruel n'emporte point le malade, il le prive de la jouissance de la moitié de son corps, & le laisse dans cet état d'immobilité & d'impuissance qu'on appelle *hémiplégie*. (*Voyez* APOPLEXIE, PARALYSIE.)

HÉMOPTYSIE, s. f. crachement de sang, causé par la rupture ou l'érosion de quelques vaisseaux du poumon, accompagné ordinairement de toux. *Voyez* CRACHEMENT DE SANG.

HÉMORRHAGIE, s. f. perte de sang de quelque partie du corps que ce soit, causée par l'ouverture, la rupture ou l'érosion des vaisseaux sanguins.

Les hémorrhagies se font ordinairement par tous les endroits qui sont d'un tissu lâche & délicat, tels que les narines, les poumons, les gencives, l'estomac, les intestins, l'anus, la matrice & le vagin.

On distingue deux sortes d'hémorrhagie; celle qui est critique, & par laquelle le malade se trouve soulagé; & l'autre symptomatique, qui lui est plutôt nuisible.

Les causes des hémorrhagies sont prochaines ou éloignées; les causes prochaines sont l'ouverture, la rupture ou l'érosion des vaisseaux: on voit les exemples du premier cas dans la saignée, dans les régles, les pertes, le flux hémorrhoïdal. L'hémorrhagie causée par la rupture des vaisseaux se trouve dans les efforts violens,

après des cris redoublés & un chant forcé, ou après des efforts violens pour aller à la selle : enfin l'érosion des vaisseaux sanguins se voit dans les fiévres malignes, dans les fiévres putrides, dans les tempéramens âcres, dans les maladies longues, qui tendent à la dissolution, comme la cachexie, la pulmonie & le scorbut.

Les causes éloignées sont ou l'augmentation du sang, ou son acrimonie : ainsi, toutes les fois que le sang se trouve en trop grande quantité, soit par la trop grande nourriture, le trop peu d'exercice & de dissipation habituelle, soit par la suppression de quelqu'évacuation ou par l'augmentation de la chaleur du sang, il distend le calibre des vaisseaux, & surmonte leur résistance. Les causes de l'acrimonie du sang sont les exercices violens, l'usage des liqueurs spiritueuses, la suppression de la transpiration & de quelques évacuations, comme les fleurs blanches, ou le mêlange de quelque vice particulier, comme le scorbut, la vérole, les écrouelles, &c.

Quand les hémorrhagies sont suivies de foiblesse, d'anéantissement, de défaillance, & que le malade ne s'en trouve point soulagé, elles sont ordinairement funestes : quand, au contraire, on s'en trouve plus leger, plus propre à exécuter ses fonctions, elles sont salutaires.

De l'Hémorrhagie du Nez.

Une des parties par où le sang se fait le plus communément jour, c'est par les narines. L'hémorrhagie du nez est ou habituelle ou accidentelle.

Quand cette maladie est habituelle, elle est ordinairement salutaire ; & on feroit très-mal de la supprimer. Ce sont ordinairement les jeunes gens, les personnes délicates, les grands mangeurs qui sont sujets à cette évacuation.

Quand elle n'est point abondante, qu'elle n'est point accompagnée d'épuisement, elle n'exige aucune espece de traitement, si ce n'est celui qui dépend du régime, comme de se régler sur sa nourriture ; de prendre beaucoup de boissons aqueuses & délayantes, pour laver son sang ; de faire de l'exercice le plus qu'il est possible ;

de dormir peu, & d'éviter toutes les passions vives. Parmi les boissons dont on peut faire usage, on peut choisir la limonade legere ou la boisson suivante :

Prenez, *D'Amandes douces pilées & lavées, une demi-once.*

Pilez-les dans un mortier, en y ajoûtant insensiblement une pinte de décoction legere d'orge mondé.

On ajoûtera ensuite

De Syrop de Violette, une once.

Passez le tout, pour prendre dans la journée par verrées, sans faire tiédir la liqueur.

On peut aussi, pour sa nourriture, se réduire aux alimens qui fournissent le moins de sang, comme les végétaux, tous les légumes, excepté les farineux : on peut aussi faire usage de la viande des jeunes animaux, comme du veau, de l'agneau, du cochon de lait.

Quand l'hémorrhagie du nez est trop considérable, & qu'elle jette le malade dans l'accablement & la foiblesse, elle exige beaucoup de soin & de ménagement : on ne doit point cependant vouloir l'arrêter tout d'un coup. Cette évacuation supprimé pourroit se porter sur quelque partie essentielle à la vie, & produire des maux encore plus grands : voici donc ce qu'il faut faire. Si le malade n'est point trop épuisé, on le saignera au bras ; après quoi, on le mettra à l'usage de l'apozème qui suit :

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache.*
De Bugloſe.
De Poirée.
De Chicorée blanche, lavées & coupées, de chaque une demi-poignée.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau commune, que vous réduirez à une pinte ; passez ensuite la liqueur avec une legere expression, & ajoûtez

De Syrop de Nénuphar, une once.

La dose est d'un verre tiéde, de trois heures en trois heures : on continuera cette boisson pendant huit jours.

Si, malgré ces précautions, l'hémorrhagie subsiste, il faudra réitérer la saignée, si les forces le permettent,

& appliquer enſuite ſur la partie des compreſſes imbibées dans un verre d'eau très-froide, dans laquelle on aura fait diſſoudre un demi-gros d'alun en poudre; & on ajoûtera vingt gouttes d'eau de Rabel : ſi ce remede n'opere point, on ne ſe contentera pas ſeulement d'imbiber l'intérieur du nez ; mais on y inſinuera de la charpie que l'on aura imbibée de cette liqueur. On fera prendre en même tems au malade le julep ſuivant :

Prenez, *D'Eau de Plantain, ſix onces.*
De Vinaigre diſtillé, demi-once.
De Bol d'Arménie.
De Sang-Dragon, de chaque demi-gros.
De Laudanum, trois grains.
Du Syrop de Myrte, une once & demie.

Mêlez le tout pour un julep que le malade prendra en quatre doſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre.

On peut ſubſtituer à ce julep

De l'Eau de Plantain, ſix onces.
Du Bol d'Arménie, un gros.
Du Syrop de Myrte, une once & demie.

Il faut éviter, autant qu'on peut, de donner les narcotiques dans les hémorrhagies, à moins que leurs cauſes ne viennent de ſpaſme & de criſpation dans les nerfs.

Quand, malgré tous ces remedes, l'hémorrhagie continue, il faut coucher le malade dans une ſituation où il aura la tête élevée, où il ſera dans un repos continuel, ſans parler ni ſe mouvoir : on fermera ſes rideaux, & on ôtera toute la lumiere de ſa chambre, afin de le laiſſer dans une plus grande tranquillité ; & on inſinuera dans le nez le remede qui ſuit :

Prenez, *Des Feuilles de Chardon de Foulon* ou *Chardon à Bonnetier.*

Pilez-les dans un mortier, avec du vinaigre diſtillé des plus forts, juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites en filaſſe, que vous tremperez dans la liqueur ſuivante:

Prenez, *D'Eſprit-de-Vin, deux onces.*
De Sel de Saturne, un gros.
D'Eau de Rabel, trente gouttes.

Mêlez le tout enſemble : c'eſt dans cette liqueur que l'on trempera les feuilles ci-deſſus, bien préparées, &

que l'on insinuera ensuite dans le nez, aussi avant qu'on le pourra.

Plusieurs personnes recommandent dans ce cas la poudre de sympathie, dont voici la description :

Prenez, *De Vitriol verd, telle quantité qu'il vous plaira.*

Mettez-le en poudre, & enfermez-le dans une bouteille de verre très-mince ; bouchez-la exactement ; exposez-la au soleil, pendant tout l'eté, ayant soin de la retirer la nuit, & dans la pluie, pour la mettre dans un lieu chaud.

Prenez, *Une partie égale de Gomme Adraganth & de Couperose verte,*

que vous pilerez séparement.

Tamisez cette poudre, & exposez-la au soleil dans une bouteille de verre, en même tems, & aussi longtems que l'autre.

Prenez ensuite égale partie des deux poudres contenues dans les deux bouteilles, & mêlez-les bien ensemble ; la dose est de vingt grains dans six onces d'eau de plantain, une ou deux fois par jour, selon l'urgence des cas : on peut également l'appliquer à l'extérieur.

Pendant tout le tems que dure l'hémorrhagie, on ne doit nourrir le malade, qu'avec des bouillons legers, faits avec le bœuf & le veau, ou avec une décoction d'une poignée de riz & d'une once de racine de grande consoude dans une pinte d'eau ; on peut donner aussi de tems en tems quelques cuillerées de gelée de viande, faite de la maniere suivante :

Prenez, *Un Poulet maigre.*
Quatre cuillerées de bon Riz.
Deux onces de Racines de grande Consoude.
Une poignée de Feuilles de Plantain.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, jusqu'à ce que le tout soit réduit en bouillie & en espece de colle : ôtez les racines, les feuilles & les os ; passez le reste à travers un gros linge, & laissez-le ensuite refroidir, pour en donner au malade une cuillerée toutes les deux heures.

Il faut bien se donner de garde de suivre le préjugé

du peuple, en cette maladie, qui eſt de donner de la nourriture liquide & ſolide, à proportion que le malade vuide du ſang; c'eſt le moyen de rendre la maladie incurable : l'eſtomac & les vaiſſeaux affoiblis & relâchés ne ſont plus en état de broyer la nourriture ; ce qui produit des crudités, & un chyle épais & viſqueux, qui ne peut qu'augmenter l'hémorrhagie : d'un autre côté, ſi les vaiſſeaux ont encore aſſez de reſſort pour altérer & broyer la nourriture qu'on leur donne, l'effort qu'ils ſont obligés de faire, renouvelle l'hémorrhagie; c'eſt pourquoi il vaut mieux donner des nourritures legeres & en petite quantité.

Hémorrhagie des Poumons.

Nous avons traité de cette eſpece d'hémorrhagie à l'article CRACHEMENT DE SANG, HÉMOPTYSIE. (*Voyez ces deux articles.*)

De l'Hémorrhagie des Gencives.

Cette maladie eſt rarement funeſte. Les perſonnes, qui y ſont ſujettes, ont ordinairement quelque vice particulier, comme une molleſſe & un relâchement dans toutes les gencives, occaſionnés par la carie, par le ſcorbut, ou par l'acrimonie particuliere de la ſalive & du ſang.

Quand l'hémorrhagie des gencives eſt habituelle, & qu'elle n'eſt point conſidérable, il eſt inutile d'y apporter aucun remede ; il ſuffit ſimplement, quand elle eſt paſſée, de ſe ſervir du gargariſme ſuivant :

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
De Sang-Dragon, demi-gros.
De Sel de Saturne, un gros.

Mêlez le tout, & mettez une cuillerée de cette liqueur dans un verre d'eau, pour vous gargariſer pluſieurs fois dans le jour.

On peut auſſi faire bouillir une poignée de mille-feuille, & autant de ſanicle dans une chopine de lait, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à un demi-ſetier, pour ſe gargariſer, comme ci-deſſus.

Quand l'hémorrhagie des gencives eſt occaſionnée

par la carie des dents, c'eſt l'affaire du dentiſte, auquel il faut ſe confier, pour les nettoyer ou pour les arracher.

L'hémorrhagie des gencives, accompagnée de ſcorbut, ſe guérit par les remedes appropriés à cette maladie. *Voyez* SCORBUT.

L'hémorrhagie des gencives, qui reconnoît pour cauſe l'acrimonie de la ſalive, exige le même traitement que l'acrimonie des humeurs en général. (*Voyez* ACRIMONIE.) On ſe contentera, dans ce cas, de faire uſage des gargariſmes adouciſſans, comme du lait chaud, une décoction d'orge & de riz: quelques figues graſſes, bouillies avec le miel dans de l'eau, ſont auſſi très-efficaces.

Les hémorrhagies des gencives, qui ſurviennent à la ſuite de l'extirpation d'une dent, ſont quelquefois très-dangereuſes. Comme les vaiſſeaux qui ſont ouverts, ſe trouvent ordinairement enfoncés dans l'alvéole, il eſt difficile d'y porter les remedes propres à arrêter l'hémorrhagie. Quand elle eſt conſidérable, il faut avoir recours à la ſaignée au pied, aux bains tiédes des parties inférieures, aux compreſſes d'eau très-froides, appliquées ſur les gencives, & à la glace inſinuée dans l'avéole. On peut faire uſage auſſi de tous les remedes que nous avons indiqués à l'article HÉMORRHAGIE DU NEZ.

Si ces remedes ne produiſoient aucun effet, on appliqueroit ſur les vaiſſeaux ouverts un peu d'agaric de chêne, bien battu, que l'on renouvelleroit de tems en tems; ou l'on porteroit ſur la partie un petit bouton de vitriol, pour cautériſer, s'il ſe peut, les petits vaiſſeaux d'où part le ſang.

Si cependant l'hémorrhagie venoit de quelque partie inacceſſible aux remedes, il faudroit inſinuer dans l'alvéole de la cire très-molle, que l'on comprimeroit le plus qu'il ſeroit poſſible, & que l'on laiſſeroit juſqu'à ce que les vaiſſeaux fuſſent parfaitement conſolidés.

On obſervera, dans le reſte du traitement, toutes les précautions preſcrites dans l'hémorrhagie du nez.

Hémorrhagie de l'Eſtomac.

C'eſt une des plus funeſtes hémorrhagies auxquelles on peut être expoſé. Le peu de facilité que l'on a pour appliquer les remedes, & la néceſſité ou l'on eſt de prendre de la nourriture qui charge cette partie, dans le tems qu'elle eſt mal affectée, la groſſeur des vaiſſeaux de l'eſtomac, tout rend cette eſpece d'hémorrhagie dangereuſe.

Pluſieurs cauſes peuvent donner naiſſance à l'hémorrhagie de l'eſtomac, comme la plénitude, la chaleur, les efforts violens, occaſionnés par le vomiſſement, les engorgemens particuliers à la ſuite d'une inflammation dans la partie, l'introduction des poiſons ou de quelques corps étrangers.

On reconnoît l'hémorrhagie de l'eſtomac, par le vomiſſement de ſang qu'éprouve le malade pluſieurs fois par jours, par un ſentiment de peſanteur à l'eſtomac, par des dégoûts, des nauſées, & un goût de ſang, qui revient à la bouche.

L'hémorrhagie cauſée par la plénitude ſe traite par la ſaignée, les délayans, le repos & la grande diéte. Celle qui vient de la chaleur ſe traite à-peu-près de même, à l'exception des ſaignées qui doivent être moins nombreuſes, & des boiſſons que l'on doit rendre beaucoup plus rafraîchiſſantes: la limonade très-fraîche eſt la meilleure boiſſon qu'on puiſſe donner dans ce cas, ſur-tout lorſqu'on y ajoûte vingt gouttes d'eſprit de vitriol ſur une pinte. Ces deux eſpeces d'hémorrhagie ont des ſignes particuliers, qui ſont ceux de la pléthore. *Voyez* PLÉTHORE VRAIE & PLÉTHORE FAUSSE.

Quand l'hémorrhagie de l'eſtomac eſt occaſionnée par des efforts violens, il faut laiſſer l'eſtomac dans un calme profond, en ne lui donnant aucune eſpece de nourriture à digérer, en faiſant précéder les ſaignées, les lavemens, & en mettant le malade à l'uſage des bouillons ſuivans, qu'il prendra pour boiſſon & pour nourriture, pendant trois jours.

Prenez, *Un Poulet maigre, que vous farcirez avec des Feuilles de Nénuphar.*

De Bourrache, coupées bien menues, de chaque une demi-poignée.

Des quatre Semences froides, quatre onces.

Vous ferez bouillir le tout dans trois pintes d'eau pour réduire à trois chopines. Passez pour en donner un petit verre, toutes les heures, au malade : on lui fera prendre en même tems le looch que nous avons décrit dans le Crachement de sang, (*voyez* CRACHEMENT DE SANG,) ou le julep décrit ci-dessus. *Voyez* HÉMORRHAGIE DU NEZ.

La décoction suivante est un des remedes les plus efficaces dans toutes les hémorrhagies intérieures.

Prenez, *D'Agaric de Chêne, deux gros.*

Faites le bouillir avec une bonne pincée de fleurs de sanicle dans une pinte d'eau, pour reduire à une chopine. Passez la liqueur pour en donner un verre toutes les quatre heures.

Quand on sera parvenu par les saignées répetées, par les bouillons & les tisanes que nous avons prescrites, à arrêter le vomissement de sang, il faut tâcher d'évacuer celui qui peut être amassé dans l'estomac : ce qui est assez difficile à faire, parce qu'il est à craindre que l'effet du purgatif ne renouvelle l'hémorrhagie. On ne doit, par conséquent, risquer un purgatif, que quand il y aura au moins six jours que le malade n'aura eu ni nausée ni vomissement, quand on ne sentira plus à la région de l'estomac un battement considérable, en un mot, quand on sera presque sûr par les saignées, la diéte, les boissons & les remedes, que l'ouverture du vaisseau doit être cicatrisée ; pour lors on pourra tenter la médecine suivante :

Prenez, *De Racine de grande Consoude, une once.*

De Feuilles de Plantain, une poignée.

De Follicules de Séné, un gros.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, jusqu'à la réduction de la moitié. Ajoûtez ensuite

Deux onces de Manne.

Une once de Catholicon double,

pour prendre en deux verres, le matin à jeun, à une heure & demie de distance l'un de l'autre. Après cette purgation, on fera prendre au malade, pendant quelques jours, une tisane de grande consoude & de riz, en le tenant en même tems aux bouillons, dans lesquels on pourra dissoudre un jaune d'œuf, & à un peu de soupe.

Quand l'hémorrhagie de l'estomac survient, par rapport à quelqu'inflammation ou quelqu'engorgement dans les parties voisines, elle exige le même traitement que l'inflammation, (*voyez* INFLAMMATION,) à l'exception que les saignées doivent être plus fréquentes, la diéte plus sévere, & que l'on ne doit faire usage que des adoucissans, & point du tout des remedes astringens, ni de purgatifs, & mettre le malade à l'eau de poulet, décrite ci-dessus.

Les hémorrhagies d'estomac produites par les corps étrangers, comme les os, les épingles, &c. sont les plus dangereuses : il est presque même impossible de les guérir, à moins que le corps étranger ne soit assez petit, & placé de façon qu'il puisse se faire jour par les intestins : on doit, dans cette hémorrhagie, comme dans les autres, faire usage des saignées abondantes, de l'eau de poulet, des huileux pris en grande quantité, tant en boisson qu'en lavement.

Les hémorrhagies d'estomac produites par l'introduction des poisons, exigent des saignées moins fréquentes, beaucoup de boissons délayantes ; & même, quand il est encore tems, c'est-à-dire qu'il n'y a pas longtems que le poison est avalé, il faut faire prendre au malade deux grains d'émétique en lavage. Les efforts du vomissement augmenteront l'hémorrhagie pour l'instant ; mais elle diminuera après, par l'évacuation des matieres âcres & corrosives du poison. Après l'usage de l'émétique, les remedes les plus prompts & les plus convenables sont les mucilagineux unis aux huileux ; on peut faire un looch de la maniere suivante :

Prenez, *De Gomme Adraganth dissoute dans de l'Eau, une once.*

D'Huile d'Amandes douces, quatre onces.

Mêlez le tout dans un mortier, avec un ou deux jaunes d'œufs bien battus & bien broyés ensemble : quand le mêlange sera fait, ajoûtez

D'Yeux d'Ecrevisses, une demi-once.

De Syrop de Guimauve, une once & demie.

Mêlez le tout, pour donner par cuillerées, de demi-heure en demi-heure, ou plus souvent, si le cas est pressant : il faut continuer l'usage de ce looch, jusqu'à ce qu'on ne sente plus aucune douleur intérieure, & qu'il ne vienne plus de sang ; après quoi, on purgera le malade avec quatre onces de casse en bâton, bouillies dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoûtera deux onces de manne & une once de catholicon double, pour prendre en deux verres, à deux heures de distance l'un de l'autre ; & on mettra le malade au lait, pour toute nourriture, pendant quinze jours.

Hémorrhagie des Intestins.

Les hémorrhagies des intestins sont moins communes que toutes celles des autres parties du corps : quand les vaisseaux s'ouvrent dans les intestins, le sang s'y accumule, ou il se fait jour par les parties inférieures : on voit des exemples du premier cas dans la maladie noire, & du second dans la dyssenterie & le flux du sang. Nous avons traité de la dyssenterie à son article. (*Voyez* DYSSENTERIE.) Nous allons suivre ici le flux de sang & la maladie noire.

Le flux de sang se déclare toutes les fois qu'il y a quelques vaisseaux sanguins, qui s'ouvrent dans les intestins ; ou il est accompagné de douleurs, de chaleur, de fiévre ; ou il n'est suivi d'aucun accident. Dans le premier cas, il faut faire beaucoup plus d'usage des saignées, des délayans, des lavemens, de l'eau de poulet, comme nous l'avons décrit à l'article HÉMORRHAGIE DE L'ESTOMAC.

Quand, malgré ces remedes, les douleurs subsistent, on peut faire usage de la tisane suivante :

Prenez, *De Riz lavé, deux cuillerées.*

Une Tête de Pavot coupée par tranches, avec les graines.

Mettez le tout dans une pinte d'eau, que vous ferez bouillir jusqu'à la réduction de trois demi-setiers ; passez la liqueur dont on prendra un verre toutes les trois heures.

Si la douleur ne se calmoit point, & que le flux de sang continuât toujours, il faudroit encore avoir recours à la saignée, aux lavemens & aux adoucissans : au reste, il faut prendre dans cette maladie les précautions usitées dans l'hémorrhagie en général.

La troisieme espece d'hémorrhagie des intestins est celle qu'on appelle la *maladie noire :* elle s'annonce par un sentiment de pesanteur, de douleur au bas-ventre, par des défaillances & des foiblesses continuelles, par des nausées, par des vomissemens & des déjections pas bas d'une matiere noire comme de l'encre, & épaisse comme de la colle, qui est d'une puanteur excessive.

La cause de cette maladie est un sang dissous, qui ronge la texture des vaisseaux, qui s'épanche dans les intestins, & qui acquiert la couleur & l'odeur propres à cette maladie.

On remédie à cet accident, en faisant d'abord tirer du sang du bras, si les forces le permettent ; car, comme cette maladie est accompagnée de défaillances fréquentes, la saignée peut être quelquefois très-nuisible : il vaut mieux, en ce cas, commencer par faire prendre au malade deux grains d'émétique, afin de faire évacuer cette matiere par haut & par bas ; il est pourtant essentiel d'observer que si, l'hémorrhagie est considérable, le vomissement pourroit encore l'augmenter : il vaut mieux pour lors employer les lavemens & les boissons, telle que la limonade ou le syrop de vinaigre délayé dans de l'eau ; ou, si l'on aime mieux, on peut faire une tisane avec du suc d'oseille dans de l'eau, à la dose, par exemple, de quatre onces sur une pinte, à laquelle on ajoûtera vingt gouttes d'esprit de vitriol : il faut que le malade prenne, le plus souvent qu'il pourra, ces sortes de boissons, pour rafraîchir & tempérer le feu intérieur des entrailles.

Quand on aura, pendant quelques jours, suivi ce

régime, on pourra faire usage d'une eau de casse legere, ou plutôt d'une eau de tamarins, faite avec deux onces de tamarins bouillis legérement dans un demi-setier d'eau, en y ajoûtant un gros de sel de Glauber & une once de syrop de limon, pour une prise.

Quand les forces sont très-abbatues, on peut ajoûter dans les boissons un peu d'eau de cannelle ou quelques gouttes d'eau de fleurs d'orange : on repurgera le malade, de trois jours l'un, jusqu'à ce qu'on n'apperçoive plus de matiere noire dans ses excrémens ; &, pendant tout son traitement, on lui fera prendre des bouillons faits avec moitié bœuf, moitié volaille & un peu de veau. On ne passera à la nourriture solide, que quand il n'y aura plus ni fiévre, ni dégoût, ni matiere noire dans les selles : on finira par mettre le malade au lait, pendant une quinzaine de jours, en y ajoûtant sur chaque verre une cuillerée ou deux de suc dépuré de cresson ; mais on ne fera usage du lait, que quand le malade aura été suffisamment purgé, & qu'il n'y aura plus de fiévre.

Hémorrhagie de l'Anus.

Nous traiterons de cette maladie à l'article Hémorrhoïde. *Voyez* HÉMORRHOÏDE.

Hémorrhagie par la Matrice.

Les femmes sont sujettes tous les mois à cette hémorrhagie ; mais, comme elle leur est salutaire, nous n'en traiterons point ici comme maladie. *Voyez* MOIS & RÉGLES.

Quand cette hémorrhagie à laquelle les femmes sont sujettes, est trop abondante, elle dégénere en perte, (*voyez* PERTE :) quand elle est en trop petite quantité, on la traite par les remedes convenables. *Voyez* SUPPRESSION DES RÉGLES.

Au reste, il faut observer, sur les hémorrhagies en général, que les saignées y sont presque toujours nécessaires, à moins qu'elles ne soient contre-indiquées par la grande foiblesse, par l'âge, & qu'elles ne soient une suite de la dissolution du sang, comme la pulmonie &

le scorbut; dans ces sortes de cas, la saignée est mortelle: il faut, au contraire, tâcher d'enchaîner ce liquide, & l'arrêter dans ses vaisseaux par toutes sortes de remedes. *Voyez* DISSOLUTION DU SANG.

Hémorrhagie des Plaies considérables.

Les hémorrhagies considérables, qui surviennent à la suite des blessures, des chutes, des plaies, sont celles qui exigent le plus de saignées, le plus de diéte, de boissons, de lavemens, de repos & de tranquillité: il faut même saigner ces malades jusqu'à ce qu'ils tombent en foiblesse; on évite par ce moyen les engorgemens, les dépôts: la suppuration est moins abondante, & les accidens sont moins funestes; il faut donc se donner bien de garde, comme font des gens imprudens & mal instruits, d'avoir recours, en ce cas, aux cordiaux, comme au vin & aux liqueurs spiritueuses: c'est cette mauvaise méthode qui fait périr une partie des blessés. Il est essentiel, dans les blessures considérables, d'être au moins les deux ou trois premiers jours à ne prendre que des tisanes d'eau de poulet & des lavemens, au bout desquels on peut donner du bouillon au malade, à proportion que ses forces l'exigeront, & que sa blessure paroîtra moins dangereuse.

HÉMORRHOÏDES, s. f. pl. C'est un écoulement de sang par les vaisseaux de l'anus. On appelle aussi Hémorrhoïdes la tumeur & le gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux.

On distingue les hémorrhoïdes en internes ou externes; les premieres sont cachées dans le rectum; les dernieres paroissent au dehors. On donne aussi le nom d'Hémorrhoïdes ouvertes à celles qui fluent, & d'Hémorrhoïdes aveugles à celles qui ne coulent point, & qui ne consistent que dans un gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux; ce qui forme quelquefois un paquet considérable à l'anus.

La cause prochaine des hémorrhoïdes vient de la difficulté que le sang trouve à circuler dans les veines hémorrhoïdales, à cause de leur situation perpendiculaire, & à retourner dans le foie par la veine-porte.

On doit regarder comme cause accessoire, la foiblesse & la mollesse des vaisseaux de cette partie, tout ce qui augmente la quantité, la chaleur & l'épaississement du sang : de là vient que ceux qui sont d'un tempérament lâche, spongieux & gras, dont les vaisseaux sont gros & remplis de sang, qui font bonne chère, & menent une vie sédentaire, ou qui sont nés de parens qui ont été sujets eux-mêmes à cette maladie, sont beaucoup plus exposés que les autres à des évacuations hémorrhoïdales excessives ; de-là vient encore que l'usage trop fréquent des purgatifs violens, des préparations chaudes, des alimens échauffans, l'interruption des saignées, ou la suppression de quelques évacuations auxquelles on est habitué, les passions sur-tout, la colere & le chagrin, les exercices violens, produisent les hémorrhoïdes. Une des causes occasionnelles les plus communes de cette maladie, c'est l'obstruction du foie, de la rate ou de quelques visceres du bas-ventre : aussi voit-on ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes avoir le visage jaune ; ce qui prouve que le foie fait mal ses fonctions.

Les hémorrhoïdes ne sont pas toujours funestes, & n'exigent pas qu'on y apporte des remedes. Cette évacuation est quelquefois salutaire : la nature se débarrasse, par cette voie, d'un sang inutile, qui s'amasse dans le corps, & qui pourroit y causer de grands ravages ; aussi voit-on des hommes, qui sont par cette partie, réglés comme les femmes.

Il est aisé de voir, quand cette évacuation est salutaire, par la legéreté qu'elle donne au corps, & lorsque le malade a plus d'appétit, & qu'après cette évacuation, il se sent plus fort qu'auparavant.

Il ne faut point, dans ces circonstances, employer de remedes propres à arrêter cette évacuation : il faut, au contraire, la favoriser ; car la santé & la vie en dépendent : ainsi ceux qui sont sujets à ce flux périodique, peuvent faire usage, à l'approche du tems de cette évacuation, d'une infusion de feuilles de véronique mâle, dans de l'eau, à laquelle on ajoûtera une pincée très-legere de mélisse citronelle, dont ils boiront trois

ou quatre verres par jour, cinq ou six jours avant l'apparition du flux.

Toute l'attention que doivent faire ceux qui sont dans ces cas, c'est d'éviter les alimens échauffans & âcres, les vins spiritueux, les exercices trop violens, les chagrins cuisans, & tout ce qui peut épaissir leur sang, comme l'air épais & grossier, les fruits aigres & cruds, le laitage, le sommeil trop long, & le trop peu d'exercice; comme cette évacuation est, de cette maniere, moins une maladie qu'une indisposition, nous ne nous y arrêterons pas plus long-tems.

Des Hémorrhoïdes aveugles.

On distingue deux sortes d'hémorrhoïdes aveugles; les unes sont internes, & les autres externes.

Les hémorrhoïdes internes sont occasionnées, ainsi que les externes, par l'engorgement du sang dans les vaisseaux hémorrhoïdaux, qui rempent autour de l'extrémité de l'intestin rectum, & qui ne sont point apparens à l'extérieur, qui forment un poids, & une douleur considérable, accompagnés quelquefois d'élancement & de pulsation. Les hémorrhoïdes, externes sont au contraire, apparentes, & même plus douloureuses que les internes, parce qu'elles forment un paquet de vaisseaux très-sensibles, que le frotement continuel irrite & enflamme.

Il y a deux tems à considérer dans les hémorrhoïdes, celui de l'inflammation, & celui de la résolution.

Dans le tems de l'inflammation, les douleurs sont très aiguës, le gonflement considérable; les chairs sont dures, rouges, animées: on sent à la partie des élancemens & des pulsations très-vives, accompagnés quelquefois d'accès de fiévre; il faut, dans ce cas, avoir recours à la saignée, comme au remede le plus efficace pour résoudre l'inflammation: on donnera, en même tems, des boissons délayantes, telle qu'une décoction de racine de chiendent, de feuilles de mauve, de guimauve & de graine de lin. On appliquera sur la partie, si les hémorrhoïdes sont externes, notre cataplasme anodin, (*voyez* CATAPLASME;) &, si les douleurs ne s'y opposent pas,

pas, on donnera quelques lavemens avec le son & la graine de lin : si les hémorrhoïdes sont internes, on injectera plusieurs fois par jour, par le moyen d'une petite seringue à injection, une décoction de racine de guimauve, ou du lait chaud ; si l'on aime mieux, on aura recours aux trochisques suivans :

Prenez, *De Semences de Laitue.*
De Pourpier.
De Pavot blanc.
De Concombre, de chaque cinq gros.
De Suc de Réglisse.
D'Amydon.
De Gomme Adraganth, de chaque un gros & demi.

Formez des trochisques avec le mucilage de psyllium, appellé en françois *herbe-aux-puces.*

On réduira ensemble en pâte les semences : on mettra en poudre séparément l'amydon & la gomme adraganth ; on concassera le suc de réglisse ; on le fera fondre dans une écuelle de terre, sur un petit feu, avec environ une once de mucilage de psyllium ; puis on mettra la matiere dans un mortier ; on mêlera les semences pilées & les poudres ; on battra bien le tout ensemble, pour faire une masse dont on formera des trochisques de moyenne grosseur, que l'on insinuera dans le fondement.

On peut substituer à ces trochisques l'usage des bains de vapeurs faits avec une décoction d'herbes émollientes, & dirigés sur la partie malade.

On réitérera la saignée, selon le besoin, c'est-à-dire, si les douleurs ne s'appaisent point, & qu'il y ait toujours les mêmes marques d'inflammation ; on pourra aussi appliquer à l'extérieur sur les hémorrhoïdes gonflées & douloureuses le liniment suivant :

Prenez, *De la Graisse de Porc non salée* ou *de Saindoux, une once.*
Une Coquille d'Huitre calcinée & réduite en poudre.

Mêlez le tout exactement, & faites-en une onction

ſur les hémorrhoïdes ; ce qui ſe répétera pendant quelques jours ; ou bien ſervez-vous de l'onguent populéum, ou du ſuivant :

Prenez, *De bonne Huile d'Olive, la quantité qu'il vous plaira.*

Mettez-en juſqu'à la moitié dans une bouteille que vous acheverez de remplir de feuilles de bouillon-blanc ; expoſez au ſoleil la bouteille bien bouchée, juſqu'à ce que le tout ait acquis une conſiſtance de bouillie, pour vous en ſervir en liniment.

Quand l'inflammation des hémorrhoïdes ſera un peu tombée, qu'il n'y aura plus de fiévre, on pourra appliquer deſſus, ſi elles ſont externes, la compoſition ſuivante :

Prenez, *D'Ecailles d'Huitres préparées, deux gros.*
D'Ardoiſe pulvériſée, trois gros.
De Sel de Saturne, deux gros.
D'Alun de Roche, un gros.

Pilez le tout en poudre très-fine ; &, avec ſuffiſante quantité d'onguent populéum ou de ſain-doux, faites un liniment qu'on appliquera ſur la partie, en le renouvellant deux fois par jour.

On pourra, dans les hémorrhoïdes internes, appliquer auſſi le même liniment que l'on inſinuera le plus avant que l'on pourra, en en chargeant un linge roulé en trochiſque, pourvu que les hémorrhoïdes ſoient, comme nous venons de le dire, moins enflammées, & qu'on ait fait précéder les remedes ci-deſſus.

Des Hémorrhoïdes ouvertes.

Quand les hémorrhoïdes fluent, elles ſont dans le cas des hemorrhagies : nous avons dit ci-deſſus, que quand cet écoulement étoit périodique, & par trop abondant, que le malade en étoit ſoulagé, il n'exigeoit aucun remede. *Voyez l'article* HÉMORRHOÏDES.

Quand les hémorrhoïdes fluent en trop grande abondance, & qu'elles jettent le malade dans l'épuiſement & la foibleſſe, il faut travailler à les arrêter par tous les remedes que nous avons indiqués à l'article HÉMORRHAGIE, qui ſont propres à reſſerrer le calibre des

vaisseaux, & à arrêter l'effort du sang; mais il est essentiel d'observer qu'on ne doit faire usage des astringens, de quelque nature qu'ils soient, que quand il n'y a un épuisement marqué : autrement il vaut mieux arrêter ce flux par les saignées, le repos, la tranquillité & les remedes adoucissans, comme nous l'avons marqué à l'article Hémorrhagie. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

Cure générale des Hémorrhoïdes.

Quand les accidens violens des hémorrhoïdes sont passés, il faut apporter toute son attention, pour empêcher la rechute, si elle est nuisible à la santé, & pour la favoriser, si elle est salutaire.

Lorsque les hémorrhoïdes sont périodiques, & que la nature est habituée à se débarrasser, par cette voie, d'un sang inutile, il est essentiel de soutenir cette évacuation : quand elles se suppriment, & que le malade ressent des inquiétudes aux hypocondres, des chaleurs & des douleurs d'entrailles, des courbatures dans les bras & dans les jambes, des vents, des rapports, de la difficulté de respirer, la fièvre, & des maux encore plus funestes, il faut rappeller ce flux, avec tous les remedes propres à cet effet.

Si les accidens sont pressans, on commencera par faire au malade une saignée au pied : on lui trempera les pieds dans l'eau chaude, deux ou trois fois par jour; on l'exposera à la vapeur de la décoction suivante :

Prenez, *De Lait de Vache, une chopine.*
De Fleurs de Mauve.
De Bouillon-blanc.
De Feuilles de Pariétaire, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure; versez-le ensuite dans un pot de chambre, sur lequel se placera le malade, pour en recevoir la vapeur toute chaude : on donnera en même tems des lavemens avec le son & la graine de lin, & on appliquera ensuite sur la partie le résidu des plantes, qui aura servi à faire la décoction ci-dessus. Si ces remedes n'ont aucun effet

marqué, on applique à l'anus les sang-suës, qui sont les remedes les plus efficaces dans ces sortes de maux.

Quand les hémorrhoïdes sont inutiles & préjudiciables à la santé, il faut travailler à les détruire: le regime en ce cas est une des choses les plus essentielles; on peut voir ce que nous avons dit ci-dessus, à ce sujet.

Comme les hémorrhoïdes dépendent, en général, de bien des causes, on ne peut réussir à les guérir, qu'en détruisant ces mêmes causes, & qu'en prenant une conduite opposée: telles sont les passions vives, les exercices violens, les alimens chauds, les vins spiritueux, l'interruption des saignées auxquelles on est habitué, &c. Il ne s'agit donc, en ce cas, que de faire le contraire de ce qu'on a fait pour éloigner le mal.

Cette indisposition dépend, en général, de l'épaississement du sang, occasionné par un mauvais chyle & par la foiblesse de l'estomac: on doit employer les remedes, & suivre la conduite que nous avons tracée dans l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Quand les hémorrhoïdes reconnoissent pour cause une obstruction ou une embarras dans le foie; ce que l'on reconnoît au teint jaune du malade, à sa constipation habituelle, aux douleurs qu'il ressent au côté droit, aux difficultés qu'il éprouve dans la digestion, il faut alors employer les remedes qui conviennent aux obstructions du foie. *Voyez* OBSTRUTION.

HÉPATIQUE. (*flux*) C'est un cours de ventre séreux, sanguinolent, semblable à de la lavure de chair, & qui est sans tranchée.

On reconnoît cette maladie aux déjections qui sont liquides & semblables à de la lavure de chair; & elles ne sont accompagnées d'aucune douleur ni d'aucune tranchée.

Cette maladie dépend de la foiblesse & de la mollesse du foie, de la chaleur & de l'âcreté de la bile qui, n'étant plus en état de produire un bon chyle, est chassée par les intestins, sous la forme de matieres charnues & pourries. Tout ce qui peut enflammer la bile, peut occasionner cette indisposition, comme les fiévres ardentes, la chaleur trop grande des entrailles, le trop grand

usage des liqueurs à la glace, les vins spiritueux, les alimens chauds, âcres & aromatisés, les médicamens violens, & les poisons.

Plusieurs auteurs pensent que c'est la propre substance du foie, qui se dissout & qui se fait jour par portion, par la voie des intestins.

On mettra d'abord le malade à l'usage du petit-lait clarifié, dans lequel on trempera, à plusieurs reprises, un fer rouge. Le malade en prendra une pinte par jour; ce qu'il continuera pendant tout le traitement, en faisant usage de la boisson qui suit :

Prenez, *De Racine d'Oseille, une once.*
De Feuilles d'Aigremoine.
De Chicorée sauvage, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte.

Ajoûtez ensuite
De Feuilles d'Absinthe, une pincée.
De Coriandre, un gros,

que vous laisserez infuser, pendant un quart d'heure, dans la liqueur ci-dessus, dans un vaisseau bien couvert, en ajoûtant dans la colature
De Syrop de Coings, une once & demie.

On donnera un verre de cette boisson toutes les quatre heures au malade.

Quand on aura suivi, pendant trois jours, les remedes que nous venons d'indiquer, on purgera le malade avec un gros de rhubarbe concassée, infusée dans une chopine d'eau, sur des cendres chaudes, en y ajoûtant
Une once de Syrop Magistral.

On lui donnera un verre de cette boisson, après l'avoir passée, de deux heures en deux heures; le lendemain, il reprendra ses boissons comme ci-dessus, en observant de prendre, en se couchant, la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Plantain, trois onces.*
D'Esprit-de-Vitriol, quinze gouttes.
De Syrop de Roses sèches, une once.

Mêlez pour une seule prise,

Il faudra purger le malade au bout de trois jours, comme ci-dessus.

Comme dans cette maladie le corps est sujet à tomber dans un amaigrissement considérable, il faut avoir soin de donner plus souvent des bouillons, que dans toute autre maladie, & de ramener peu-à-peu le malade à la nourriture solide : on peut, par exemple, délayer un jaune d'œuf dans son bouillon, & lui donner de la crême de riz bouillie & reduite en consistance d'une bouillie legere. Après l'usage des remedes ci-dessus indiqués, on peut employer l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait d'Enula-campana.*
De Genièvre, de chaque deux gros.
De Confection Alkermès, un gros.
De Safran de Mars aperitif, demi-once.
De Rhubarbe en poudre, un gros.
D'Aloës en poudre, un scrupule.
De Gomme Ammoniac, deux gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de syrop d'absinthe, pour en faire un opiat, dont le malade prendra un demi-gros le matin en se levant, & autant sur les six heures du soir ; ou bien on fera usage des pilules qui suivent :

Prenez, *De Savon de Venise, deux gros.*
De Magnésie blanche, un gros & demi.
De Succin.
De Nitre pulvérisé, de chaque un gros.
De Safran de Mars préparé à la rosée, deux scrupules.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de gomme adraganth ; faites des pilules du poids de dix grains. Il en prendra une toutes les trois heures, en buvant par-dessus un verre d'infusion de véronique : on observera de se purger au commencement & à la suite de ces pilules.

Ou bien le malade pourra se contenter de faire usage de l'opiat Salomon gros comme une noisette, auquel il mêlera de l'æthiops martial, à la dose de deux ou trois grains sur chaque prise.

On appliquera sur la région du foie le cataplasme suivant :

Prenez, *De Feuilles d'Endive* ou *Scariole.*
De Chicorée sauvage, de chaque une poignée.
De Cuscute.
D'Absinthe, de chaque une demi-poignée.
De Fleurs de Roses rouges, une pincée.
D'Yvoire brûlé, deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à la moitié.

Ajoûtez ensuite
De fort Vinaigre, deux onces.

Appliquez le tout chaudement sur la partie, ayant soin de faire réchauffer le cataplasme, quand il est refroidi.

HÉPATITE, s. f. maladie du foie, qui consiste dans son inflammation.

On reconnoît cette maladie à une douleur vive au côté droit, accompagnée de pesanteur, de chaleur, de tension dans la partie, avec des urines cruës, des excrémens blanchâtres, une bouche amere, des nausées & quelquefois des vomissemens.

L'inflammation du foie vient de l'engorgement du sang dans les extrémités capillaires de la veine-porte ou de l'artere hépatique. Les causes déterminantes sont en général celles de l'inflammation, auxquelles on peut ajoûter l'âcreté de la bile, un froid vif & subit, occasionné par quelques boissons à la glace ou par les bains froids. Il en est de même de l'agitation excessive, causée par les émétiques, les poisons; ce qui fait que le foie augmente insensiblement de volume, occupe presque tout le bas-ventre, gêne l'estomac & devient douloureux, ainsi que le diaphragme.

La cure de cette maladie est la même que celle de l'inflammation en général; on y réussit par le moyen des saignées plus ou moins fréquentes, par les lavemens, les boissons abondantes, telles que le petit-lait clarifié, uni au syrop de violette, que l'on peut employer, pendant les premiers jours, avec succès. Quand une fois

l'inflammation a cédé en partie aux remedes, on peut employer les apozèmes suivans :

Prenez, *De Tamarins, une once.*
De Raisin doux, trois onces.
De Raisin de Corinthe, deux onces.
De Feuilles de Pissenlit.
De Chicorée sauvage, de chaque une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, jusqu'à la réduction de trois chopines.

Ajoûtez

De Sel de Glauber, un gros.
De Manne, deux onces,

pour prendre trois verres dans le jour, à trois heures de distance l'un de l'autre.

On ne doit point négliger en même tems d'appliquer à l'extérieur des remedes propres à rafraîchir le foie; telle est la fomentation suivante :

Prenez, *De Fleurs de Mauve.*
De Guimauve, de chaque une demi-poignée.
De Feuilles de Pariétaire.
De Bouillon-blanc, de chaque une poignée.
De Fleurs de Nénuphar, deux pincées.

Faites bouillir le tout dans une pinte de vinaigre, que vous réduirez à une chopine : vous appliquerez chaudement toutes ces plantes sur la partie; après quoi, l'on aura recours à la fomentation suivante :

Prenez, *Des Têtes de Pavot blanc, brisées & contuses, avec leur graine, trois onces.*
De la Semence d'Aneth, une demi-once.
De Feuilles de Jusquiame.
De Cynogloſſe.
Des Fleurs de Camomille, de chaque deux poignées.

Faites bouillir le tout dans cinq pintes d'eau d'orge, réduites à trois; passez la liqueur à travers un linge, & servez-vous-en de la maniere suivante :

On trempe des flanelles dans cette fomentation: dès qu'on l'a retirée de devant le feu, & qu'elle eſt bien chaude, on les exprime legérement, & on les applique ſucceſſivement toutes chaudes ſur les parties douloureuſes; ce qu'on a ſoin de réitérer chaque fois que les douleurs ſe font ſentir avec violence. On ne doit cependant faire uſage de ce dernier remede, que quand on a ſuffiſamment employé les ſaignées, les délayans, les lavemens & la fomentation que nous avons décrite ci-deſſus.

Quand les ſaignées & la diéte auront détruit l'inflammation, ce que l'on connoît par la ceſſation des douleurs, de la chaleur, de la tenſion, &c. on purgera le malade avec une purgation ſimple, ou une tiſane royale: (*Voyez* PURGATION;) après quoi, on lui fera prendre, pendant une quinzaine de jours, les eaux de Paſſy dépurées, ou, au défaut de ces eaux, une infuſion legere faite avec la boule de mars, que l'on trempe dans une pinte d'eau, juſqu'à ce qu'elle ait acquis une couleur de citron: le malade boira une pinte de ces eaux tous les jours, en ſe purgeant après, comme ci-deſſus.

Si, malgré tous les remedes que nous venons de preſcrire, & ſur-tout les ſaignées fréquentes, on ne pouvoit obtenir la réſolution de l'inflammation, il ſuccéderoit néceſſairement une ſuppuration, un ſquirrhe ou la gangrene. *Voyez le traitement de ces différens articles.*

HERNIE, ſ. f. C'eſt une tumeur externe faite par la ſortie de quelques viſceres du bas-ventre, & cauſée par la rupture ou le relâchement du péritoine. *Voyez* DESCENTE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

HERPE *ou* DARTRE, ſ. f. Ce ſont des puſtules bilieuſes, qui paroiſſent ſous la peau, ſous différentes formes. Elle ſe déclare au viſage, ſur les mains & ſur différentes parties du corps. Nous avons traité très-au long des Dartres. *Voyez* DARTRES.

Quand on a employé les remedes généraux, & que l'on a fait tout ce que nous avons indiqué à l'article DARTRE, on peut appliquer ſur la herpe, qui eſt une eſpece de dartre ſéche, les remedes ſuivans, en ſui-

vant néanmoins toutes les précautions que nous avons prescrites en pareil cas.

Prenez, *D'Alun, une once.*
Du Vitriol blanc, deux onces.
De Racine fraîche d'Enula-campana, deux onces.
De Feuilles vertes de Tabac, une poignée.
Du Vinaigre le plus fort, une livre.

Faites bouillir le tout jusqu'à ce que le vinaigre soit réduit au tiers ; filtrez la liqueur, & ajoûtez du vitriol calciné, une demi-once ; trempez des linges dans cette préparation, & les appliquez sur les dartres ; continuez ce remede deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce qu'elles soient sèches, qu'il y ait escarre, & qu'il se forme un nouvel épiderme. L'onguent qui suit est aussi d'une grande efficacité ; voici la maniere de le préparer :

Prenez, *Du Mercure.*
De l'Orpiment, de chaque un gros.
Du Tartre.
Du Sel commun.
Du Savon noir, de chaque deux gros.
De l'Huile de Sureau, autant qu'il en faut, pour faire un onguent.

Pilez le tout avec le savon & l'huile, & faites-les cuire ensuite à un feu doux, jusqu'à consistance d'onguent, que vous appliquerez sur la partie affectée, en l'y laissant pendant vingt-quatre heures : il se formera une escarre que l'on guérira avec du blanc-raisin.

La pommade à cheveux, mêlée avec le précipité blanc, est un des remedes qui convient le mieux pour dessécher ces sortes de dartres. On recommande aussi l'onguent, dont voici la recette.

Prenez, *De Cire-Vierge, une once.*
D'Huile-Rosat, deux onces.
De Sel de Saturne, demi-once.

Faites sur un feu doux, cuire le tout, dans une bassine de terre, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'onguent, dont on couvre la partie deux fois par jour.

HÉTIQUE, adj. *Voyez* ÉTIQUE, HECTIQUE,

FIÉVRE HECTIQUE, FIÉVRE LENTE, HECTISIE.

HOQUET, s. m. mouvement qui consiste dans une inspiration subite & avec bruit, par laquelle le diaphragme est poussé tout d'un coup en en-bas. C'est une convulsion subite des muscles du larynx, qui répondent au diaphragme, & qui obligent ce muscle de se contracter avec violence, d'où suit une prompte dilatation de la poitrine.

C'est l'irritation & l'action du diaphragme qui produisent ce mouvement contre nature; & on doit regarder les nerfs agacés, comme la cause immédiate de cette maladie : les causes secondes & éloignées sont l'humidité & le grand froid de l'air, les alimens de mauvaise qualité, ou pris en trop grande quantité; ceux qui sont trop âcres, ou qui dégénerent dans l'estomac en impuretés visqueuses & mordicantes, capables de picoter les membranes de l'estomac : on peut mettre de ce nombre les émétiques, les purgatifs violens, les sérosités âcres, qui se portent dans cette partie; la suppression des diarrhées, des dévoiemens dyssentériques, la présence des acides, les inflammations; des dépôts critiques de matiere purulente, une plaie au foie, au diaphragme ou à l'estomac.

On distingue plusieurs sortes de hoquet, relativement aux causes qui l'ont produit; l'un qui vient de plénitude, l'autre d'inanition, le troisieme d'âcreté, le quatrieme par l'impression de quelque corps extérieur.

On reconnoît le hoquet produit par la plénitude, quand il survient dans un corps jeune & robuste, dont le pouls est fort plein, & qu'il se déclare à la suite de quelque grand repas, qu'il est accompagné de quelque sentiment de pesanteur, de lassitude dans les bras & les jambes, & des autres signes qui caractérisent la plénitude. Il faut alors employer les remedes que nous avons indiqués à l'article Plénitude. *Voyez* PLÉNITUDE. Ces remedes consistent dans les saignées, les délayans & les évacuans; mais il est bon d'observer que, comme le hoquet est une espece de mouvement convulsif, il faut être très-réservé sur l'usage que l'on peut faire des éméti-

ques & des purgatifs : il ne faut même en ce cas les employer, que quand la roideur des fibres a été diminuée par les saignées, les boissons & les lavemens. Ce que l'on dit ici de cette espece de hoquet, doit s'appliquer à celui qui est produit par un engorgement, ou par une inflammation, qui est une plénitude locale. *Voyez* INFLAMMATION.

La seconde espece de hoquet est celle qui vient d'inanition. Les vaisseaux de l'estomac se trouvant vuides & dépourvus du suc nerveux, le liquide s'y engorge, & produit cette irritation spasmodique, connue sous le nom de Hoquet.

Il faut prendre dans ce cas une conduite toute opposée à celle que nous venons de tracer, en faisant usage des bons bouillons, des nourritures legeres & succulentes, comme sont les bouillons de bœuf & de volaille; tel est le bouillon suivant :

Prenez, *De Tranche de Bœuf, quatre livres.*
Un vieux Coq, coupé en quatre.
Une vieille Perdrix.

Faites bouillir le tout dans six pintes d'eau, pour en faire du bouillon sans sel, dont on donnera une verrée toutes les deux heures au malade.

Si cependant sa foiblesse étoit si grande, qu'il ne fût point en état de digérer ce bouillon, on le couperoit avec un tiers d'eau, en y faisant infuser chaudement un morceau d'écorce de cannelle, ou une feuille de laurier.

Quand la foiblesse & le hoquet subsistent toujours, que l'inanition est considérable; que le pouls est foible, languissant; que le malade est pâle & épuisé, & que l'on sçait qu'il sort d'une longue maladie, ou de quelques évacuations copieuses, comme une perte de sang, ou un dévoiement considérable, il faut sur le champ avoir recours à la potion qui suit :

Prenez, *D'Eau de Rose incarnate, six onces.*
De Fleurs d'Orange, une once.
D'Orge.
De Cannelle, de chaque deux onces.

D'Eau compoſée de Pivoine, une once & demie.
De Muſc.
D'Ambre gris, triturés.
De Sel de Corne-de-Cerf, de chaque deux grains.
De Safran enfermé dans un nouet, un ſcrupule.
D'Huile de Cloux de Giroſle, quatre gouttes.
De Confection Alkermès, deux gros.
De Syrop d'Œillet, une once & demie.

Mêlez le tout enſemble : la doſe eſt d'une cuillerée toutes les heures. Ce remede eſt un cordial tempéré, très-efficace dans le hoquet produit par inanition, comme on le voit à la ſuite des fiévres malignes, des fiévres putrides, de la diéte forcée, & d'une longue abſtinence. On peut y ſubſtituer

Demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange.
Deux gros d'Eau de Cannelle ſimple.
De Muſc en poudre, un grain.
De Syrop d'Œillet, trois gros,

pour deux priſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre.

La troiſieme eſpece de hoquet eſt celle qui reconnoît pour cauſe quelques humeurs âcres, qui irritent la membrane de l'eſtomac, & y cauſent une impreſſion ſpaſmodique. On reconnoît cette eſpece de hoquet à l'âcreté générale des humeurs & du ſang de celui qui en eſt affecté, par des rapports acides, ſalés, âcres ou brûlans, par des vomiſſemens ou des déjections de matieres extrêmement puantes, & par tous les ſignes qui caractériſent l'âcreté. (*Voyez* ÂCRETÉ.) On doit ranger dans la même claſſe l'uſage des alimens échauffans, des liqueurs ſpiritueuſes, des émétiques, des purgatifs, l'action de quelques poiſons qui portent leur effet directement ſur l'eſtomac, en irritant les membranes, & produiſent le hoquet.

On doit, avant tout, faire prendre au malade une grande quantité de boiſſon aqueuſe, pour nettoyer, laver & déterger les crudités de l'eſtomac; après quoi, on peut lui faire prendre les huileux en abondance, comme

l'huiles d'amandes douces, à la dose d'une once, toutes les deux heures, ou mettre le malade à l'usage du lait chaud en boisson, s'il peut le supporter, en faisant infuser dans une chopine de lait bouillant une bonne pincée d'anis, & autant de fenouil, dans un vaisseau couvert pendant l'espece d'un quart d'heure. On se sert aussi, dans ce cas, avec succès, de l'eau de menthe, que l'on prend à la dose de deux onces toutes les trois heures. On peut aussi faire usage, avec succès, de la décoction suivante :

Prenez, *De Semences fraîches d'Aneth, quatre onces.*

Versez dessus une pinte & demie d'eau bouillante, laissez infuser le tout sur des cendres chaudes, pendant l'espace de deux heures, dans un vaisseau bien fermé ; passez la liqueur, pour en donner un verre toutes les heures au malade.

L'usage de la thériaque, à la dose d'un demi-gros, produit aussi de très-bons effets : le malade en peut prendre deux fois par jour ; ou, s'il aime mieux, il y suppléera par le laudanum liquide, à la dose de dix-huit gouttes.

Quand on s'est apperçu, par le moyen des adoucissans & de tous ces remedes différens, que le hoquet est diminué, ou qu'il y a moins de resserrement & de spasme à la région de l'estomac, il faut avoir recours aux émétiques en lavage, pour évacuer & entraîner ces matieres âcres, qui causent le hoquet. Si l'émétique, après avoir vuidé l'estomac, augmentoit le spasme & la crispation de cette partie, il faudroit faire prendre au malade vingt gouttes anodines, pour calmer cet effet, & lui donner ensuite la décoction ci-dessus.

La derniere espece de hoquet vient, comme nous l'avons dit, de l'impression de quelque corps extérieur, comme d'une plaie faite par un coup d'épée, ou un coup de feu : il n'y a, dans ce cas, d'autres remedes que les saignées multipliées, & la diéte la plus exacte, qui puissent calmer le hoquet.

Il arrive quelquefois qu'on est exposé à des hoquet legers qui ne durent que très-peu de tems, & qui ne peuvent pas avoir de suite fâcheuse. Il suffit, en ce cas, de

boire un verre ou deux d'eau fraîche, pour délayer la matiere qui cause le hoquet, & pour en diminuer l'activité. Quelques grains de dragée d'anis suffisent très-souvent pour le calmer.

HUMEURS FROIDES. *Voyez* ÉCROUELLES.

HUMEURS. (*maladies des*) On distingue les humeurs du corps en primitives & en secondaires : les premieres sont le chyle, le lait, le sang & la lymphe. On appelle Humeurs secondaires, toutes celles qui proviennent de la lymphe, comme la bile, le suc pancréatique, la salive, &c.

Les maladies du chyle ont été expliquées & traitées en différens articles. *Voyez* ACIDE, ALKALI, AIGREURS, CACOCHYMIE, FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On peut voir le traitement de celle du lait, aux articles FEMMES EN COUCHE, CROÛTES DE LAIT, LAIT RÉPANDU, POURPRE BLANC, LOCHIES, VUIDANGES, &c.

Nous avons exposé les maladies du sang, aux articles PLÉNITUDE, PLÉTHORE VRAIE, PLÉTHORE FAUSSE, INFLAMMATION, APOPLEXIE SANGUINE, HÉMORRHAGIE, HÉMORRHOÏDES, &c.

On trouvera les maladies de la lymphe à l'article Lymphe. *Voyez* LYMPHE. (*maladie de la*)

Les maladies des humeurs secondaires sont expliquées avec les maladies de la lymphe. (*Voyez cet article.*) Celles de la bile se trouvent aux articles OBSTRUCTION DU FOIE, JAUNISSE, ICTERE, HEPATITE, SQUIRRHE AU FOIE, &c.

HYDATIDE, s. f. est, à parler strictement, une maladie de la paupiere, qu'on appelle aussi *aquila* : c'est une excroissance grasse, contre nature, située sous la peau de la paupiere. Dans les sujets pleins d'humeurs, comme sont ordinairement les enfans, elle devient la cause de plusieurs symptomes fâcheux; l'œil en est comprimé, & il survient des fluxions : alors les paupieres paroissent aqueuses, à commencer précisément au-dessous du sourcil; on a de la peine à les élever : si on les presse avec les doigts, & qu'on les sépare, l'espace qui sera entr'elles paroîtra enflé; le

malade aura des attaques de fluxion, sur-tout le matin: il ne pourra soutenir les rayons du soleil sans verser des larmes, & il sera sujet à une chassie continuelle.

Dans ce cas, le malade étant placé droit, on lui comprimera la paupiere avec deux doigts, le premier doigt & celui du milieu; on les tiendra un peu séparés, afin qu'il puisse se faire entr'eux un plus grand amas d'eau. On ordonnera ensuite à quelqu'assistant placé par derriere, & qui soutiendra la tête, de distendre doucement la paupiere, en agissant aux environs du milieu du sourcil; puis on lui fera, avec une lancette, une incision transversale, de la largeur à-peu-près de celle que l'on fait à une veine dans une saignée, mais assez profonde pour diviser toute la peau, & même pour atteindre à l'hydatide. Cette opération demande de l'adresse & de l'attention; car il arrive quelquefois qu'en enfonçant trop l'instrument, on perce la cornée, ou du moins, qu'on offense le muscle de la paupiere: cela étant fait, si l'on n'apperçoit point d'hydatide, on donnera plus de profondeur à l'incision.

Lorsqu'on aura percé l'hydatide, on la saisira, à l'aide d'un linge doux & mollet; & on l'extirpera, tantôt en la faisant tourner sur elle même, tantôt en la secouant, selon différentes directions.

Après l'extraction, on appliquera sur la plaie une compresse de linge en double, trempée dans de l'eau & de l'eau-de-vie, & l'on fixera cette compresse. Lorsqu'on levera l'appareil, s'il n'y a point d'inflammation, on travaillera à faire cicatriser la plaie, en y appliquant dessus un peu de l'emplâtre de l'abbé de Grasse. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Il vient quelquefois au bord des cartilages des paupieres, ou à la conjonctive, une élévation semblable à ces vésicules qui paroissent sur la peau après une brûlure; elles sont de la grosseur d'un pois ou d'une lentille, & remplies d'une liqueur fort claire: on les appelle Hydatides, à cause de la lymphe qu'elles contiennent. Quelquefois entre la conjonctive & la membrane qui la couvre, il s'extravase une sérosité qui sépare ces membranes; &, lors du mouvement de l'œil, il paroît une

espece

espece de ride, par où on connoît qu'il y a entre ces membranes de la sérosité en stagnation, qui produit ce gonflement. Cette maladie n'est point du tout dangereuse; elle est seulement un peu incommode. Quand elle vient à un endroit seulement de la conjonctive, ou au bord de la paupiere, le plus sûr remede est d'ouvrir la tumeur, suivant sa direction longitudinale, avec la pointe d'une lancette: l'humeur, qui y étoit enfermée, en sort aussi-tôt, & la cure s'acheve d'elle-même, sans qu'il soit besoin d'autre remede.

Quand toute la circonférence du globe est remplie d'eau, la conjonctive devient rouge: en ce cas, il faut saigner le malade; &, lorsqu'il paroît que la sérosité diminue, il le faut purger, & lui appliquer sur l'œil un collyre composé de la maniere qui suit:

Prenez, *De la Pierre médicamenteuse de Crollius, un gros.*

Faites-la dissoudre dans une chopine d'eau commune; ou bien

Prenez, *De Roses rouges.*
Sauge.
Thym.
Absinthe, de chaque deux pincées.

Faites infuser le tout dans une chopine de vin rouge bouillant, que vous laisserez sur les cendres chaudes; vous passerez la liqueur; vous en imbiberez des compresses que vous appliquerez sur la partie.

L'eau de chaux est aussi très-bonne pour le même usage. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

HYDATIDES, s. f. pl. Ce sont de grosses vessies pleines d'eau & de sérosité, qui naissent en différentes parties du corps, tant intérieurement qu'extérieurement, comme sur la superficie du foie, au placenta, aux ovaires, aux jambes des hydropiques: telles sont aussi celles qui sont causées par les brûlures, les vésicatoires, le sphacèle, & les bandages trop serrés.

Les signes, qui caractérisent cette maladie, sont très-équivoques, quand les hydatides sont intérieures; tels sont la grosseur & le gonflement de la partie, la douleur. Quand les hydatides se forment dans la matrice, elles

en imposent quelquefois, sous l'apparence de grosseſſe ; & il est très-difficile de distinguer cette grosseſſe apparente d'avec la véritable, si ce n'est seulement que le ventre grossit trop rapidement, & qu'il est sujet à s'affaisser par l'écoulement subit des eaux qui sortent de ces vésicules. Si les hydatides se forment dans l'estomac ou les intestins, elles en imposent encore plus aux médecins ; mais dans ce cas, comme elles occasionnent des maux de cœur, des dégoûts, des défauts d'appétit, les indications curatives se réuniſſent à donner d'abord les délayans, ensuite les émétiques & les évacuans, enfin les apéritifs & les corroborans, comme dans la foibleſſe d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC. C'est pourquoi l'on réussit beaucoup mieux dans ces especes d'hydatides.

HYDROCÈLE, s. f. espece de hernie fausse, appellée Aqueuse, ou Hydropisie particuliere. C'est une tumeur du scrotum, ou des bourses, causée par une collection d'eau ou de sérosité.

Le traitement differe très-peu de celui de l'hydropisie, en général ; il y a des cas cependant où la ponction seule suffit pour guérir cette maladie, quand sur-tout les visceres ne sont point attaqués, quand cette hydropisie particuliere est produite par un coup, une chute, un gonflement local, & qu'elle ne dépend pas de quelqu'hydropisie plus considérable, ou d'un vice général dans le sang.

Si l'hydrocèle dépend d'une hydropisie universelle ou particuliere du bas-ventre & de la poitrine, elle se guérit avec les remedes appropriés à ces deux maladies. *Voyez* HYDROPISIE DE POITRINE & ASCITE.

Quand l'hydrocèle ne dépend point de quelques maladies primitives, il suffit d'appliquer sur les bourses des compresſes trempées dans de l'eau de chaux seconde, & de faire prendre l'apozème qui suit :

Prenez, *De Racine de Fraisier.*
De Pissenlit, de chaque une once.
De Feuilles d'Aigremoine.
De Capillaire de Canada, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-septiers. Passez la liqueur, & ajoûtez ensuite :

De Sel de Nitre, vingt grains.
De Syrop des cinq Racines, une once,

dont on fera prendre trois verres par jour, a quatre heures de distance l'un de l'autre ; ce que l'on continuera pendant huit jours.

On recommande l'emplâtre de cumin étendu sur un linge appliqué sur la partie, & renouvellé plusieurs fois par jour, & des compresses imbibées d'esprit de matricaire, appliquées chaudement.

Si, au bout de l'usage de ces remedes, l'hydrocèle subsiste toujours, on purgera le malade avec un demi-gros de jalap, autant de crême de tartre, & six grains d'ipécacuanha, le tout dans un bouillon ; après quoi, si l'enflure subsiste toujours, on aura recours à la ponction, ou aux remedes indiqués à l'article Hydropisie. *Voyez* Hydropisie, Ascite, & le Dictionnaire de Chirurgie.

HYDROCÉPHALE, s. f. hydropisie de la tête : il y en a de trois sortes ; dans la premiere, l'eau se ramasse entre les tégumens & le crâne ; dans la seconde, elle est renfermée entre le crâne & le cerveau, dessus ou dessous les membranes de ce viscere ; dans la troisieme, l'eau est contenue dans les ventricules du cerveau.

Les enfans sont plus sujets à l'hydropisie de la tête, que les adultes, parce qu'ils ont les sutures encore lâches, les vaisseaux mols & délicats, & le sang rempli de sérosité.

Dans la premiere espece d'hydrocéphale, la tête est gonflée ; quand on applique les doigts sur la peau, elle céde à leur impression, & l'on sent manifestement flotter une espece de sérosité ; sur-tout, en appuyant fortement sur un endroit, on voit la partie opposée se gonfler.

On peut remédier à cette espece d'hydropisie, par les mêmes remedes que nous avons indiqués à l'article Hydropisie. Si l'enfant est bien jeune, & qu'il n'ait qu'un an ou deux, on lui fera prendre soir & matin, pendant huit jours, une prise de la poudre suivante :

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, un demi-gros.*
De Mercure doux, six grains.
De Jalap en poudre, vingt-quatre grains.

Mêlez le tout ensemble pour six prises, ou pour douze, s'il est difficile de le faire prendre à l'enfant, en observant d'en donner deux prises à la fois, si l'on fait les doses plus petites. On peut incorporer le tout dans de la pomme cuite, ou de la marmelade d'abricot. Quand l'usage de cette poudre sera fini, on purgera l'enfant avec la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Scabieuse, une once.*
De Fleurs d'Orange, deux gros.
De Syrop de Rhamno, demi-once.

Mêlez le tout, pour donner par cuillerées à l'enfant, dans la matinée. On recommencera, le lendemain de cette médecine, la poudre comme ci-dessus.

Si l'enfant est dans un âge moins tendre, on donnera le double de tous ces remedes.

On appliquera à l'extérieur une large compresse trempée dans moitié d'esprit de lavande, & moitié d'eau de chaux ; ou l'on frottera la tête de l'enfant plusieurs fois par jour, avec de l'eau de la reine d'Hongrie. On appliquera aussi dessus, des fomentations aromatiques avec la sauge, l'origan, la menthe, la mélisse, que l'on fera bouillir legérement dans du vin rouge, & dont on frotera la tête de l'enfant, en ajoûtant, dans une chopine de cette décoction, un gros de sel de Saturne, quatre onces de vinaigre distillé. On observera seulement de n'appliquer ces remedes extérieurs, qu'après avoit fait précéder ceux que nous avons prescrits ci-dessus ; & on aura soin, plusieurs fois par jour, de raffermir la tête de l'enfant avec les mains, en la serrant avec des bandes pour la contenir.

La seconde espece d'hydrocéphale, où l'eau se trouve épanchée entre le crâne & le cerveau, est plus difficile à connoître que la précédente : cependant on s'en apperçoit par la grosseur extérieure & la transparence de la tête, en mettant une bougie allumée du côté opposé, par l'écartement des sutures, par des douleurs de tête,

un accablement, & une disposition continuelle au sommeil.

Il faut alors employer les remedes que nous avons indiqués dans la premiere espece d'hydrocéphale, si ce n'est qu'il faut les continuer plus long-tems, & rendre même la dose plus forte pour cette espece que pour l'autre. Si ce sont même des adultes qui sont attaqués de cette maladie, on aura recours aux remedes intérieurs, prescrits dans l'article HYDROPISIE DU BAS-VENTRE, l'ANARSAQUE, &c. *Voyez ces deux articles.*

A l'extérieur, si c'est un enfant, comme nous l'avons dit plus haut, on emploira tous les remedes que nous avons prescrits; si c'est un adulte, on lui fera prendre, outre tous les remedes ci-dessus, la poudre céphalique qui suit, en guise de tabac:

Prenez, *De Feuilles séchées de Marjolaine.*
De Lys des Vallées, ou Muguet.
De Marum, de chaque un demi-gros.
De Marron d'Inde séché, un gros.

Réduisez le tout en poudre fine, que vous tamiserez; & ajoûtez sur le tout
Demi-once de Tabac rapé.

Le malade fera usage, plusieurs fois par jour, d'une prise de cette poudre.

On fera des fomentations sur la tête, avec la fumée d'esprit-de-vin brûlé, dans lequel on ajoûtera un gros de camphre sur un demi-setier. Si tous ces remedes étoient sans effet, on appliquera un emplâtre véficatoire derriere les oreilles, & un autre au col: on entretiendra un séton aux jambes, pour produire un écoulement aux eaux. On fera même, s'il le faut, des scarifications derriere la tête; &, si l'on vient à bout d'arrêter la production des eaux, on achevera le traitement, en employant les remedes que nous avons conseillés dans l'Hydropisie, pour empêcher le retour des eaux. *Voyez* ASCITE, CACHEXIE, ANASARQUE, &c.

La troisieme espece d'hydrocéphale est celle où l'eau est épanchée dans les ventricules du cerveau. On la

reconnoît au gonflement considérable de la tête; à l'altération ou la cessation de toutes les fonctions animales, comme l'entendement, la mémoire, &c; à la bouffissure de la face, dont la partie inférieure est ramassée, pendant que le front s'éleve, & prend une croissance démesurée. Cette derniere espece d'hydropisie est incurable.

HYDROMPHALE, s. m. hydropisie du nombril. C'est une espece de hernie ou de descente fausse de l'ombilic.

On reconnoît cette espece d'hydropisie au gonflement du nombril, à sa transparence, au luisant de la peau, qui est extrêmement tendue & gonflée. Cette espece d'hydropisie n'est accompagnée de presqu'aucun accident; c'est ce qui l'a fait distinguer de la hernie du nombril, occasionnée par la sortie de l'épiploon ou de l'intestin: car il y a, dans ce cas, douleur, inflammation, étranglement; des nausées, des vomissemens, &c. *Voyez* DESCENTE.

Cette hydropisie arrive quelquefois sans aucune autre enflure du corps; pour lors il suffit d'appliquer dessus une fomentation chaude d'eau de chaux, fortifiée avec la pierre médicamenteuse de Crollius. On peut faire usage aussi de l'emplâtre de Nuremberg, en observant d'y faire beaucoup de petits trous, pour donner passage à l'humeur qui s'écoule. L'emplâtre de cumin & celui de Minsycht sont aussi fort propres pour cet usage, ainsi que tous les remedes que nous avons indiqués à l'article Hydrocéphale. *Voyez* HYDROCÉPHALE.

Quand l'hydromphale se trouve réunie avec quelqu'autre espece d'hydropisie, on ne doit espérer de guérison que quand le désordre général est dissipé.

HYDROPHOBIE, s. f. Ce terme signifie Crainte de l'eau, symptome qui arrive dans la rage; ce qui fait que cette maladie se nomme aussi *hydrophobie*. C'est un délire furieux, souvent sans fiévre, qui revient ordinairement par accès, dans lesquels les malades se jettent sur toutes sortes de personnes, leur crachent au visage, les mordent & les déchirent, à la maniere des bêtes féroces: ils tirent la langue, comme des lions; ils écument

de la bouche, & jettent beaucoup de salive : leur visage est rouge ; leurs yeux sont étincellans : ils sont tristes & inquiets : ils ont presque toujours une crainte & une aversion pour l'eau, pour tous les liquides, & même pour le vent, les flots de la mer, le bruit des rivieres, les glaces des miroirs, les couleurs blanches, & tout ce qui peut leur faire naître l'idée de l'eau ; quand on leur présente à boire, ou qu'on les force de prendre quelques boissons, ils ont coutume d'entrer dans des convulsions terribles.

Il y a des enragés qui ne laissent pas de boire les potions qu'on leur prescrit, pourvu que ce ne soit pas de l'eau, & qu'on ne leur en parle point. Plusieurs conservent leur bon sens dans les accès.

Cette maladie est ordinairement communiquée à l'homme par la morsure de quelques animaux enragés, comme les loups, les renards, les chats, les fouines, les belettes & les chiens : il arrive cependant quelquefois que l'homme est atteint de la rage, sans avoir été mordu ; ce que l'on appelle l'*hydrophobie spontanée* ; quelquefois même la respiration suffit pour donner la rage. Les auteurs rapportent plusieurs exemples de rage communiquée pour avoir respiré l'haleine d'un enragé.

Les signes, qui caractérisent l'hydrophobie, sont les suivans : quand quelqu'un a été mordu, son esprit devient ordinairement timide & inquiet : il ressent des anxiétés & des mal-aises dans tout le corps ; il pousse de grands soupirs : il devient mélancolique ; le lieu qui a été le premier envenimé devient douloureux : il se répand des douleurs vagues en d'autres parties ; on sent une lassitude, une pesanteur, une paresse dans tout le genre musculeux : on a un sommeil inquiet, troublé, agité d'effroi, de mouvemens convulsifs & de tressaillemens ; on est dans une inquiétude continuelle : on soupire, on est triste, on aime la solitude ; c'est à-peu-près ainsi que ce mal fait sa premiere attaque, & termine son premier degré : alors le sang tiré des veines paroît tout-à-fait bien conditionné. Les premiers accidens s'augmentent ; ensuite survient un grand resserrement aux hypocondres : la respiration se fait avec peine, & est entre-coupée de

soupirs ; on est saisi de certaine horreur : les cheveux dressent ; on tremble à la vue de l'eau, des liqueurs, quelles qu'elles soient, & des choses ou transparentes ou réfléchissantes, comme le miroir : on perd l'appétit ; on peut cependant avaler du pain, de la soupe : si l'on vient à toucher quelque liquide que ce soit, sur-tout des lévres ou avec la langue, on est saisi de tremblemens, & agité de convulsions énormes : on entre presqu'en fureur ; on vomit une bile gluante, brune ou poracée : le corps s'échauffe, la fiévre vient ; on a des insomnies continuelles, le priapisme, une foule de pensées étrangeres, extraordinaires, & sans aucune liaison : tels sont les progrès de ce mal ; & c'est ici que se termine ordinairement son second dégré. Tous les symptomes qu'on vient de décrire, deviennent communément plus violens ; ensuite la langue devient âpre, sort de la bouche : la bouche est ouverte ; la voix devient rauque ; la soif est extrême : les efforts qu'on fait pour boire, la vue, l'attouchement des fluides mettent en fureur ; la bouche se remplit d'écume ; on tâche même, malgré soi, de la cracher sur les autres : on aime, malgré soi, à mordre tout ce qui se présente ; la volonté ne peut réprimer cette envie : on fait des grimaces, & on grince les dents en écumant ; le pouls & la respiration manquent : on a des sueurs froides : la rage devient extrême, tandis qu'en même tems, ce qui est admirable, on conserve une présence & une prudence d'esprit, qui fait qu'on craint la disposition où l'on est de faire mal aux autres. De-là, dans l'espace de quatre jours, depuis le dernier degré, survient presque toujours une mort convulsive, avec une respiration extrêmement serrée.

Les causes de cette facheuse maladie sont d'abord le venin introduit dans le corps par le moyen de l'animal enragé, ensuite l'irritation produite sur les nerfs par le contact de ce venin : il ne paroît autre chose, par toutes les expériences que l'on a faites sur cette maladie, si ce n'est un spasme violent qui se passe dans la machine, une irritation convulsive des nerfs, & sur-tout de ceux de la gorge, qui produisent un étranglement dans cette partie, & une difficulté d'avaler, si grande, que les

malades souffrent des douleurs considérables dans cette partie.

Toutes les recherches que l'on a faites jusqu'à présent, pour trouver des remedes propres à guérir l'hydrophobie, n'ont pas paru jetter un grand jour sur cette partie : il est si difficile de constater la vertu des remedes que l'on a employés pour cet effet, que l'on ne peut pas y compter. On a souvent guéri des personnes mordues par des chiens enragés, qui n'étoient peut-être pas attaquées de l'hydrophobie : car le signe caractéristique est la frayeur de l'eau ; &, quand les malades sont tourmentés de ce symptome, ils sont presque hors d'etat de guérison.

Il faudroit donc, pour s'assurer si la rage a été communiquée, commencer par enfermer l'animal dont on a été mordu, pour sçavoir s'il est réellement enragé ; ce dont on sera sûr, quand il ne voudra plus ni boire ni manger, & qu'on le verra insensiblement périr en écumant, & dans des contorsions violentes. Sans cette précaution, il est presqu'impossible de statuer si l'animal, dont on a été mordu, étoit agité par la colere ou par la rage. Il faut bien se garder de tuer le chien ou le chat, immédiatement après qu'il a fait la morsure, parce qu'on se prive des moyens nécessaires pour constater l'hydrophobie : on a vu quelquefois des personnes mordues, commencer par tuer l'animal qui avoit fait la morsure, & faire ensuite des voyages à la mer, pour se guérir d'un mal qu'elles n'avoient pas.

Quoique la frayeur de l'eau soit le symptome qui caractérise la rage, il seroit pourtant imprudent d'attendre qu'il se fût déclaré, pour tenter quelques remedes, d'autant plus qu'il est presqu'impraticable d'en faire, quand on est venu à ce cruel état ; c'est pourquoi il faut suivre, aussi-tôt qu'on a été mordu, & qu'on a des preuves que l'animal étoit enragé, la méthode que nous allons tracer.

Il faut faire, aussi-tôt après avoir reçu la contagion, de profondes scarifications sur l'endroit affecté, & sur les parties voisines, pour en tirer beaucoup de sang : on applique de grandes ventouses qui tirent fortement, ou

on fait une brûlure assez profonde avec un fer rouge : c'est un remede souverain, il n'y en a point de plus certain ; mais il faut promptement l'apporter : on doit ensuite faire suppurer long-tems la partie, en y appliquant des remedes qui ulcerent & rongent continuellement, pendant tout ce tems ; depuis le commencement jusqu'à la fin, on doit toujours, sans aucune intermission, bassiner l'endroit avec une saumure faite de sel marin, de vinaigre, & continuer ainsi jusqu'au sixieme mois.

Il faut avoir la précaution de ne point approcher ni toucher les vêtemens, & les autres choses qui sont imprégnées du venin, ou qui peuvent l'exhaler.

Tous les matins à jeun, le mordu doit se faire suer un peu, en prenant du vinaigre aromatique, du sel marin, de l'eau chaude ; tous les jours se laver les pieds & les mains dans un bain d'eau, se laver la tête ; se rinser la bouche, le gosier, & souvent nager ; boire souvent de l'eau froide, la rejetter de même, prendre ensuite des liqueurs aigrelettes, observer un régime humectant, leger, relâchant ; avoir soin de provoquer souvent le vomissement ; éviter les aromatiques trop forts, les vins, tout ce qui échauffe, ainsi que la trop grande agitation du corps ou de l'esprit.

Un petit nombre d'expériences confirme qu'on doit adopter la méthode suivante, dans le premier ou second degré de la rage.

Aussi-tôt après les premiers signes de l'attaque du mal, il faut le traiter comme une maladie très-inflammatoire, en tirant du sang par une large ouverture faite à un grand vaisseau, jusqu'à défaillance : il faut aussi-tôt après donner des lavemens d'eau nitrée, & médiocrement salée, avec un peu de vinaigre, de la maniere qui suit :

Prenez, *De l'Eau d'Orge, dix onces.*
Du Nitre, deux gros.
Du Vinaigre de Sureau.
Du Miel rosat, de chaque une once ;

ou, si vous l'aimez mieux,

Prenez, *De l'Eau de Rhue, dix onces.*
Du Sel Marin, deux gros.

Du Vinaigre imprégné de Fleurs de Souci, ſix gros.

Du Miel, une once.

Faites un lavement.

On doit réitérer ces remedes hardiment, & même plus que la prudence ne le permettroit en d'autres cas: cela fait, on couvrira les yeux du malade; on le mettra dans un bain froid; on lui jettera de l'eau froide par-deſſus le corps, & on l'en arroſera juſqu'à ce qu'il ne craigne plus l'eau: on le forcera à boire beaucoup d'eau; &, après l'avoir ainſi tourmenté durant le jour, le ſoir, on lui procurera du ſommeil: quant au régime, il doit être humectant & leger.

Il n'eſt rien de plus cruel que de négliger le mal, en rejettant toute curation, ou de ſuffoquer le malade, comme c'eſt la coutume en Hollande, après en avoir obtenu la permiſſion du magiſtrat.

Il y a un uſage qui ſe perpétue depuis long-tems, pour guérir de la rage, c'eſt d'envoyer les malades à la mer, pour s'y baigner: on prétend qu'en les plongeant ainſi, à pluſieurs repriſes, dans l'eau, on peut les guérir de leur maladie. Ce remede eſt plutôt fait pour contenter l'eſprit de quelques perſonnes crédules, que pour former véritablement la guériſon: il eſt conſtant même que l'on ne peut pas guérir de cette maniere; & tous ceux que l'on dit avoir été guéris, en ſe plongeant dans la mer, n'étoient point enragés: c'eſt pourquoi il ne faut faire uſage de ce remede, que par rapport à la diſſipation que procure le voyage.

Parmi les remedes que l'on a vantés pour guérir de la rage, on donne le premier rang à la poudre ſuivante, qui eſt celle de *Palmarius*:

Prenez, *Des Feuilles de Rhue.*

De Sauge.
De Verveine.
De Bétoine.
De Méliſſe.
De Plantain.
De Mille-pertuis.
De petite Centaurée.

Des Feuilles d'Abſinthe.
D'Armoiſe.
De Polipode, de chaque un gros.

Cueillez ces plantes dans la ſaiſon où elles ſont dans la plus grande force ; faites-les ſécher dans un lieu où elles ne ſoient expoſées aux vents ni au ſoleil ; réduiſez-les en poudre, & les mêlez : faites-en prendre un gros, quand la morſure eſt récente ; & trois gros, quand elle eſt séche.

Faites ſur la plaie, deux ou trois fois par jour, des lotions avec la décoction de ces plantes.

On recommande en même tems les yeux d'écreviſſes, les écailles d'huitres priſes en omelette, à la doſe de deux ou trois gros par jour.

Il nous ſemble que les auteurs qui ont traité de l'hydrophobie, n'ont point aſſez développé les deux tems différens dans leſquels ſe trouve le malade.

Dans le premier tems, où il n'y a aucun ſigne encore de frayeur de l'eau, ni de ſpaſme, ni de convulſion, on peut, comme nous l'avons dit ci-deſſus, ſcarifier la partie, faire ſaigner le malade au bras, lui faire prendre les bains pendant huit ou dix jours, & lui donner enſuite les frictions mercurielles, juſqu'à ce que la ſalivation ſe déclare ; & on doit accélérer les doſes de mercure plus ou moins, ſelon que la maladie eſt plus ou moins récente : il y a beaucoup de malades qui ont été préſervés de l'hydrophobie, par le moyen des frictions mercurielles ; mais il eſt vrai que l'on conteſte leur guériſon, parce qu'on prétend qu'ils n'avoient aucuns ſignes qui caractériſaſſent la rage ; cependant, quand, ſur huit ou dix perſonnes mordues par le même animal ſur des parties découvertes, comme la main & le viſage, les unes ſont mortes hydrophobes, n'ayant point pris de mercure, & les autres ont été guéries par le moyen des frictions mercurielles, il eſt vraiſemblable de penſer qu'elles ſeroient mortes toutes dans l'hydrophobie, ſans l'effet du remede.

Au reſte, l'uſage du mercure n'empêche point qu'on ne prenne en même tems la poudre de Palmarius, parce que cette maladie eſt ſi funeſte, qu'on ne ſçauroit

employer trop de secours pour la détruire : il n'est pas moins vrai cependant que le mercure est le remede le plus efficace que l'on ait découvert jusqu'à ce jour, pour détruire la rage commençante. *Voyez la maniere de donner les frictions mercurielles dans l'article* MERCURE.

Dans le second tems de la rage, qui est celui de l'hydrophobie, le malade est dans un spasme & des mouvemens convulsifs énormes, les nerfs sont dans une irritation incroyable : le mercure ne paroît point ici indiqué par rapport à l'érétisme & à la tension de tout le système nerveux, & à cause de la rapidité de la maladie, qui se termine, en deux ou trois jours tout au plus, par la mort du malade; ce qui fait voir que le mercure n'auroit pas le tems de produire son effet, qui est la salivation, & ne feroit qu'augmenter le spasme, les convulsions, & accélérer la mort.

Il est donc plus prudent, en ce cas, de faire saigner le malade une ou deux fois; de le plonger, s'il est possible, dans les bains chauds, & appliquer sur le champ à sa gorge & à son cou un emplâtre de galbanum, dans lequel on incorpore une demi-livre d'opium : on lui fera prendre en même tems la poudre suivante :

Prenez, *De Cinnabre naturel* ou *factice*, *de chacun vingt-quatre grains.*

De Musc le plus parfait, *vingt grains.*

Réduisez le tout en poudre très-fine, que vous mêlerez avec un peu de miel, pour faire un bol, ou avec du syrop d'écorce de citron ; on continue ce bol soir & matin, en donnant en même tems le soir deux grains de laudanum.

Tous ces remedes réunis doivent être continués, tant que les spasmes & les convulsions durent; & on évitera, autant que l'on peut, de donner au malade des nourritures liquides : on y substituera de la gelée de viande, ou du riz au gras épaissis.

M. Méad, célébre médecin de Londres, s'est assuré de l'efficacité du remede qui suit, par plusieurs expériences, dont aucune, à ce qu'il dit, n'a jamais manqué. Il faut avoir l'attention de l'appliquer dans le tems convenable, c'est-à-dire, avant que les symptomes de

la rage se manifestent; ce qui n'arrive ordinairement que sept ou huit jours, après avoir été mordu.

Il s'agit d'une herbe qu'on appelle en françois *hépatique terrestre*, & en latin *lichen cinereus terrestris*: lorsque cette herbe sera bien nette, séchée & pulvérisée, on en prendra une demi-once que l'on mêlera avec deux gros de *poivre noir* pulvérisé; après quoi, l'on partagera cette poudre en quatre doses, & on en donnera une à la personne mordue, tous les matins à jeun, pendant quatre jours de suite, dans une chopine de lait de vache chaud.

Après ces quatre jours, on baignera la personne tous les matins à jeun, pendant quatre mois, dans un bain d'eau froide, soit dans une fontaine, soit dans une riviere: on plongera d'abord le corps tout entier avec la tête; ensuite l'on retirera seulement la tête hors de l'eau, & l'on y tiendra le corps pendant l'espace d'une demi-minute seulement, si l'eau est bien froide.

Lorsque le quatrieme mois sera fini, il suffira de baigner la personne trois fois la semaine.

L'herbe appellée *lichen cinereus terrestris*, ou *hépatique terrestre*, est très-commune en Angleterre: elle croît dans des terres sablonneuses; on la cueille en Octobre & en Novembre.

Plusieurs personnes conseillent de faire usage, dans les premiers accès de la rage, des alcalis volatils, comme nous l'avons prescrit à l'article de la Morsure de la Vipere. L'eau de Luce est sur-tout le remede le plus prompt & le plus efficace en pareil cas. Nous pensons même qu'on pourroit le tenter, avec assez de fondement, dans les attaques même de l'hydrophobie.

HYDROPISIE, s. f. C'est une habitude du corps extrêmement dépravée, tant dans les parties que dans les fonctions, accompagnée d'une stagnation & d'un amas d'eau contre nature, soit dans tout le corps, soit dans quelque cavité particuliere.

Cette maladie prend différens noms, suivant les parties qu'elle occuppe. Celle qui est produite par un épanchement d'eau dans le bas-ventte, s'appelle Ascite; celle de la tête se nomme Hydrocéphale; celle du scrotum, Hydrocèle; celle de tout le corps se nomme Anasarque;

celle qui se forme au nombril, Hydromphale ; celle qui attaque les cellules du corps graisseux, dans quelques parties seulement, se nomme Œdème : on donne aux autres le nom des parties qui en sont le siége, comme l'hydropisie de la poitrine, du péricarde, de la matrice & des ovaires.

De l'Hydropisie en général.

L'hydropisie est presque toujours la suite de la cachexie : ce sont les mêmes causes qui produisent l'une & l'autre maladie. L'hydropisie cependant est un degré de plus qu'acquiert la maladie.

Les malades attaqués d'hydropisie sont, en général, pâles, ont le visage de couleur plombée, de la difficulté de respirer, & de la toux : ils sont ordinairement lâches, indolens, & dégoûtés de tout aliment ; s'ils prennent quelques nourritures, quelque petite qu'en soit la quantité, & quelque peu propres qu'elles soient à donner des vents, le malade cependant s'en trouve enflé & distendu. Le repos est absolument sans humidité ; leur sommeil est court, fâcheux, accompagné d'oppressions : ils sont sujets au délire ; tout les chagrine & les inquiéte : ils sont perpétuellement dans la crainte de perdre la vie ; souvent la fiévre lente se met de la partie ; les coliques, la soif, les dévoiemens, les foiblesses, les défaillances continuelles, & le gonflement général ou particulier achevent de caractériser cette maladie.

L'hydropisie dépend de deux causes ; la mollesse & le relâchement des fibres, & la dépravation des liquides : ainsi tout ce qui peut donner occasion à ces deux différens vices, peut être la cause de l'hydropisie ; ce qui peut altérer la force des fibres, comme les exercices violens, la trop grande oisiveté, un air épais, les passions vives, les évacuations excessives, les veilles immodérées, le travail forcé, la trop grande quantité de boisson aqueuse, sont autant de causes capables d'occasionner le relâchement des fibres, & de faire naître une délicatesse universelle ou particuliere, propre à détruire le jeu des solides. La dépravation des liquides peut être produite par un air chaud & humide, ou froid & hu-

mide, par une nourriture groſſiere & indigeſte, par des excès dans le manger & dans le boire, par l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, & par une bonne partie des cauſes qui produiſent le relâchement des fibres. Les obſtructions des viſceres peuvent auſſi occaſionner des épanchemens: la circulation du ſang étant foible & languiſſante, ce liquide s'engorge dans les veines; la ſéroſité s'en empare, & ſe répand dans tous les endroits où elle ſéjourne : c'eſt une des cauſes les plus prochaines de l'hydropiſie.

Il y a deux choſes à conſidérer dans le traitement de l'hydropiſie: l'évacuation des eaux eſt l'indication la plus preſſante; le rétabliſſement des ſolides, & l'amélioration des liquides & leur dépuration forment la ſeconde indication qu'on doit remplir.

On doit tenter l'évacuation des eaux, d'abord par les remedes apéritifs, propres à pouſſer aux urines, aux crachats; 2° par les purgatifs qui détournent par les ſelles une partie de la ſéroſité; ce que l'on doit répéter juſqu'à ce que les eaux ſoient parfaitement évacuées, en donnant pendant trois jours les apéritifs, & purgeant le quatrieme, ou en uniſſant enſemble les apéritifs & les purgatifs, après quoi on doit encore continuer l'uſage des apéritifs mariés avec les remedes propres à donner du reſſort & du ton aux parties, & à empêcher la reproduction des eaux. Nous allons traiter en particulier de chaque eſpece d'hydropiſie, & preſcrire les remedes propres à chacune d'elles.

De l'Hydropiſie du Bas-Ventre.

Toutes le fois qu'il y a de l'eau amaſſée dans la cavité du bas-ventre, & qu'il y a une fluctuation marquée, on appelle cette hydropiſie Aſcite : nous en avons traité fort au long à cet article. *Voyez* ASCITE.

De l'Hydrocéphale.

C'eſt l'hydropiſie qui ſe forme dans la tête; nous en avons fait mention à l'article Hydrocéphale. *Voyez* HYDROCÉPHALE.

De

De l'Hydrocèle.

Quand la sérosité se trouve épanchée dans les bourses ou le scrotum, on appelle cette hydropisie Hydrocèle. *Voyez* HYDROCÈLE.

De l'Anasarque, ou de la Leucophlegmatie.

Quand l'hydropisie est universelle, c'est-à-dire, quand elle attaque toutes les parties extérieures du corps, on la nomme ANASARQUE, ou LEUCOPHLEGMATIE. *Voyez ces deux articles.*

De l'Hydromphale.

C'est l'hydropisie du nombril *Voyez* HYDROMPHALE.

De l'Œdème.

Quand quelque partie du corps est tuméfiée, comme le visage, les mains, les pieds, on appelle cette espece d'hydropisie Œdème. *Voyez* ŒDÈME.

De l'Hydropisie de Poitrine.

Cette maladie est très-difficile à bien caractériser, parce que les signes qui l'annoncent se confondent avec la plûpart de ceux des maladies de la poitrine. On la reconnoît cependant à la douleur & à la tumeur qui se forment à l'un ou à l'autre des bras, quelquefois à tous les deux; à une difficulté de respirer, qui commence au tems du sommeil, augmente pendant la nuit, & ne se calme qu'au jour. On entend aussi dans la poitrine, en appliquant l'oreille de très-près, & en agitant le malade, un bruit semblable au murmure des eaux, & une espece de sifflement, quand on appuie fortement sur les épaules du malade qui est debout, & qu'on les comprime de haut en bas.

Les causes de cette maladie sont les mêmes que celles de l'hydropisie en général, c'est-à-dire, le relâchement des solides, & la dissolution des liquides. Plusieurs causes peuvent y donner lieu, outre celles que nous avons rapportées à l'article HYDROPISIE : telles sont l'obs-

truction du poumon, la mauvaise conformation de la poitrine, qui, étant trop étroite, gêne la circulation; la toux violente, qui produit quelque déchirement dans les vaisseaux, & occasionne par-là un épanchement; un coup d'épée, ou un coup de feu dans la poitrine, qui facilitent l'épanchement de la férosité.

Il n'y a point de maladie dont le traitement soit plus difficile que celui-ci; car les forces du malade sont si épuisées, il est si difficile aux remedes d'exercer une action immédiate sur cette partie, que la guérison en est la plûpart du tems impraticable.

Quand l'hydropisie ne fait que commencer, on peut mettre le malade à l'usage de la boisson suivante :

Prenez, *De Racines de Patience sauvage, une once & demie.*

De Chardon-Roland.
De Fraisier, de chaque une once.
De Bayes de Genièvre, deux gros.
De Feuilles d'Aigremoine.
De Cerfeuil, de chaque une demi-poignée.
D'Arcanum-duplicatum, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau, pour réduire à deux pintes; passez la liqueur, & ajoûtez y

Une once & demie de Syrop des cinq Racines.

Le malade en prendra, toutes les quatre heures un verre, trois fois par jour; ce qu'il continuera pendant huit jours.

On peut substituer à cette tisane celle-ci, qui est plus simple :

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once & demie.*

De Feuilles de Cerfeuil, une bonne poignée.
D'Arcanum-duplicatum, trois gros.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau, que vous réduirez à une & demie, pour prendre comme ci-dessus; après quoi, on le mettra à l'usage du vin qui suit :

Prenez, *Un Oignon de Scille, ou deux, de la pesanteur de deux livres,*

dont vous ôterez la peau ; mettez-le sous une presse, pour en extraire promptement la partie aqueuse ; faites-le sécher ensuite au four pendant une heure ; mettez-le ensuite dans un vase tenant trois pintes ; versez dessus deux pintes de vin d'Espagne ; bouchez bien le tout avec de la pâte, & laissez infuser la liqueur, pendant douze heures, sur des cendres chaudes ; passez-la à travers d'un linge pour en prendre quatre fois le jour, deux cuillerées à bouche le matin à jeun ; trois heures après, deux autres cuillererés ; trois heures ensuite, une cuillerée ; & enfin une derniere cuillerée après le même intervalle, en prenant un bouillon entre chaque prise. On peut manger le soir du potage, pourvu qu'il y ait très-peu de bouillon. Il faut mettre entre le dîné & les remedes une distance de trois heures.

On continuera ce vin pendant huit jours ; après quoi, on prendra la potion suivante :

Prenez, *De Séné, deux gros.*
De Sel de Glauber, un gros.

Faites infuser le tout, pendant la nuit, dans un verre d'eau bouillante. Passez le lendemain la liqueur par un linge, avec expression, & dissolvez dans la liqueur,

De la Poudre Cornachine.
De Jalap, de chacune douze grains.
De Syrop de Nerprun, une once,

pour une portion à prendre le matin à jeun, en buvant par-dessus, une heure après, un bouillon coupé, & une infusion legere de fleurs d'ortie blanche.

Il faut avoir attention, dans l'hydropisie de poitrine, de rendre toujours les remedes diurétiques, c'est-à-dire, d'exciter le cours des urines, le plus qu'il est possible, parce qu'il y a un rapport très-grand de la poitrine avec les voies urinaires. Après cette purgation, on fera prendre au malade les pilules suivantes :

Prenez, *De Racines de Serpentaire de Virginie, séchée & mise en poudre, un gros.*
De Gayac, une once.
D'Arcanum-duplicatum, deux gros.
De Mercure doux, vingt-quatre grains.

D'Yeux d'Ecrevisses, un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop des cinq racines, pour faire des pilules de la pesanteur de douze grains, dont on prendra une toutes les deux heures.

Après l'usage de ces pilules, on repurgera le malade avec la potion ci-dessus.

Si tous ces remedes ne sont d'aucune efficacité, & que l'hydropisie subsiste toujours, il faut avoir recours à la ponction, c'est-à-dire à l'opération de l'empyème.

On peut aussi appliquer aux jambes un séton pour détourner la férosité des parties supérieures, un cautere à la nuque, ou des scarifications aux jambes.

Si l'on vient à bout, par tous ces remedes, d'évacuer les eaux, on terminera le traitement par les remedes & la conduite indiqués pour la Cachexie. *Voyez* CACHEXIE.

De l'Hydropisie du Péricarde.

Cette maladie est fréquente, difficile à connoître, & plus difficile à guérir.

Les causes prochaines sont les obstacles que trouve l'eau du péricarde à rentrer dans les voies de la circulation. La foiblesse du tissu des parties y contribue beaucoup : c'est ce que l'on voit arriver après les pleurésies, les asthmes, la phthisie, les inflammations du péricarde.

On reconnoît cette hydropisie à la difficulté qu'a le cœur de se contracter; ce qui cause des palpitations, des tremblemens, des défaillances, des syncopes. La respiration est très-difficile, sur-tout lorsque les malades se couchent sur les côtés : elle est plus facile, quand ils sont assis & appuyés un peu sur le dos. La toux est aussi un signe de cette maladie ; mais ce qui le détermine précisément, c'est la douleur & l'oppression sur la partie antérieure de la poitrine. Le pouls ordinairement est dur & vif; & on aperçoit entre la troisieme, la quatrieme & la cinquieme côte les flots de l'eau contenue dans le péricarde, lorsqu'il survient des palpitations.

L'unique ressource qui reste dans cette maladie dangereuse, c'est la ponction ; on peut ouvrir le péricarde dans l'espace qui est entre la troisieme & la quatrieme côte du côté gauche. A l'égard des remedes internes, ils ne sont, dans ce cas, d'aucune efficacité.

De l'Hydropisie de la Matrice & des Ovaires.

L'hydropisie de la matrice se distingue de celle du bas-ventre, en ce que la tumeur en occupe plus le fond ; au lieu que l'ascite distend tout le bas-ventre également. En outre, dans l'hydropisie de la matrice, la malade n'a pas le visage si pâle, & n'est pas si exténuée que dans l'hydropisie universelle : la langue n'est point séche, & la soif n'est pas si considérable ; & tous les symptomes sont plus doux dans cette espece d'hydropisie : enfin on sent une fluctuation sourde ; & la malade rend des eaux, de tems en tems, en assez grande abondance.

On pourra facilement distinguer l'hydropisie de la matrice d'avec la grossesse, si on fait bien réflexion sur tous les signes qui caractérisent la véritable grossesse, qui ne se rencontrent pas ordinairement dans cette maladie. La femme aura bien, à la vérité, le ventre enflé, & la suppression de ses mois, aussi-bien que pendant la grossesse ; mais dans l'hydropisie, elle aura les mammelles flasques, mollasses & abbatues : il n'y aura point de lait ; elle ne ressentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais seulement un frotement d'eau agitée ; elle aura une plus grande douleur & pesanteur au ventre qui sera aussi tendu de tout côté, plus également en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant ; son teint sera aussi bien plus mauvais que si c'étoit une vraie grossesse.

La guérison de cette hydropisie se fait avec les mêmes remedes que dans l'hydropisie du bas-ventre.

L'hydropisie des ovaires est assez difficile à connoître. On ne peut en juger que par un tiraillement que l'on ressent des deux côtés de la matrice, par un gonflement & une espece de fluctuation que l'on ressent

à ces parties, & par la plûpart des signes qui caractérisent l'hydropisie de matrice; car il est bien rare que l'hydropisie de matrice ne l'accompagne.

Le traitement est le même que celui de l'hydropisie ascite, excepté que les remedes doivent être plus doux & continués moins long-tems que dans l'hydropisie du bas-ventre. *Voyez* ASCITE.

De l'Hydropisie des grandes Lévres.

Les femmes sont sujettes à avoir quelquefois les lévres extérieures des parties honteuses tuméfiées par les eaux qui viennent de la matrice, & qui s'engorgent dans ces parties. Cette enflure est quelquefois si considérable, que les femmes ne peuvent point approcher les cuisses l'une de l'autre. Les femmes qui sont grosses de plusieurs enfans, sont très-sujettes à cette indisposition, vers les derniers mois de leur grossesse.

Cette enflure des lévres se reconnoît à leur grosseur, à leur transparence, qui les font ressembler à des vessies remplies d'eau.

On mettra la malade à l'usage d'une tisane faite avec

Des Racines de Chiendent.
De Patience sauvage, de chaque une once.

que l'on fera bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire aux trois quarts. On y ajoûtera

Un gros de Cryſtal minéral.

On fera prendre en même tems

Du Suc dépuré de Creſſon.
De Cerfeuil, de chaque une once,

dont le malade fera usage soir & matin. On y ajoûtera même

Un gros de Sel de Duobus.

Si l'enflure subsiste toujours, & qu'elle soit considérable, qu'elle puisse même nuire à l'accouchement, on y donnera un coup de lancette, pour vuider les eaux; & on y fera plusieurs mouchetures.

HYPOCHONDRIAQUE, (*affection*) ou Passion

hypochondriaque. C'eſt ainſi qu'on appelle une maladie compliquée, ou compoſée de mille accidens extraordinaires. Elle attaque le genre nerveux : ſon nom lui vient de ce qu'elle exerce principalement ſon action dans la région du bas-ventre qu'on appelle Hypochondre. *Voyez* VAPEURS HYPOCHONDRIAQUES.

HYSTÉRIQUE, (*affection*) ſe dit d'une maladie à laquelle les femmes ſont fort ſujettes, qu'on nomme Paſſion, ou Affection hyſtérique, vulgairement *vapeurs*, ou *mal de mere*. (*Voyez* VAPEURS HYSTÉRIQUES.)

(J A U)

JAUNISSE, ſ. f. épanchement de bile ſur toute l'habitude du corps, qui change ſa couleur naturelle en jaune.

On connoît cette maladie aux ſignes ſuivans : premiérement, on apperçoit dans le blanc de l'œil une certaine couleur jaune, qui ſe répand, dans la ſuite, ſur toute la peau ; l'urine eſt épaiſſe & d'un rouge foncé : elle teint le linge de couleur de ſafran, tandis que les excrémens ſont pâles. A meſure que la maladie augmente, la ſalive devient jaunâtre, & le malade trouve un goût d'amertume dans tout ce qu'il mange. On ſent, outre cela, un reſſerrement, une preſſion & une tenſion violente à la partie du foie, des inquiétudes dans la poitrine, une difficulté de reſpirer, & une agitation extraordinaire dans tout le corps. Les malades éprouvent une eſpèce de douleur mordicante à l'eſtomac, des dégoûts, des crudités, des inſomnies, de la triſteſſe & de la mélancolie.

On diſtingue la jauniſſe, en jauniſſe eſſentielle, & en jauniſſe accidentelle ; dans la premiere, le foie eſt obſtrué ou vicié, & la bile altérée ; dans la ſeconde, ce n'eſt qu'un vice accidentel qui la produit, comme une douleur violente, une colique vive, des paſſions ſubites en bien & en mal.

Toutes les fois que le calibre des vaisseaux du foie est resserré, ou que la bile péche par quelque mauvaise disposition, la sécrétion s'arrête ; elle reste dans le sang & dans tous les vaisseaux du corps, au lieu de se porter dans ceux du foie: ainsi la cause immédiate de la jaunisse essentielle, est l'obstruction formée par la bile dans le foie ; elle peut être occasionnée, soit par le vice des solides, soit par le vice des liquides. Tout ce qui peut relâcher, ou resserrer trop fortement les couloirs du foie, peuvent donner naissance à la jaunisse, comme les exercices violens ou la trop grande oisiveté, les veilles immodérées, ou le sommeil trop long ; les alimens échauffans, ou ceux qui sont visqueux & relâchans ; le vin, les liqueurs spiritueuses, les purgatifs & les poisons, ou les boissons aqueuses, prises chaudes, & en grande abondance ; l'augmentation des évacuations, comme les régles, les hémorrhoïdes ; & les passions vives, comme le chagrin, la colere & la jalousie. Tout ce qui peut vicier les humeurs, peut occasionner la jaunisse, soit en épaississant la bile, soit en la rendant trop âcre. Ainsi l'air grossier & terreux, celui qui est sec & vif, les alimens gluans ou trop âcres, le trop ou le trop peu d'exercice & de sommeil, les évacuations arrêtées ou trop abondantes ; les passions de l'ame, telles que celles que nous avons dites ci-dessus ; toutes ces causes peuvent produire l'épaississement ou l'engorgement de la bile dans le foie, &, par conséquent, la jaunisse.

La premiere chose que doit examiner celui qui traite une pareille maladie, c'est de faire attention à la cause qui l'a produite. Si ce sont, par exemple, des purgatifs violens, des poisons, une colique vive, spasmodique, hémorrhoïdale ou venteuse, des passions vives, comme la colere, la tristesse, la jalousie, il y a toute apparence qu'elle provient d'un resserrement subit des conduits biliaires, qui sont distribués dans la substance du foie. Dans ce cas, la premiere intention curative se réduit à relâcher les parties tendues, & à rétablir par ce moyen la sécrétion naturelle de la bile. On commencera, en ce cas, par faire saigner le malade au bras

une ou deux fois, selon la vivacité de la cause de la jaunisse. On le mettra en même tems à l'usage de la boisson suivante :

Prenez, *Des quatre grandes Semences froides, une once.*

De celles de Pavot.

De Chanvre, de chaque demi-once.

Pilez-les dans un mortier, en y ajoûtant une pinte d'eau distillée de fleurs de tilleul ; on y délayera ensuite

Six gros de Syrop de Pavot blanc.

Le malade en boira un verre toutes les quatre heures. La boisson ordinaire du malade sera composée de petit-lait clarifié, pris en grande abondance. Les bains tiédes sont aussi indiqués en pareil cas, pour détendre & relâcher les parties solides. On appliquera en même tems à l'extérieur, sur la région du foie, une vessie remplie de lait chaud, que l'on renouvellera deux fois par jour ; ce que l'on continuera pendant cinq ou six jours.

On observera cependant, si ce sont des purgatifs violens qui ayent occasionné la jaunisse, de faire passer beaucoup d'huile d'amandes douces, pour empâter les parties âcres de ces médicamens.

Quand on aura fait usage, pendant le tems prescrit, des remedes ci-dessus, on fera prendre au malade, pour dégager la bile qui doit être engorgée dans le foie, les eaux dépurées de Passy, ou l'apozème suivant :

Prenez, *Des Racines d'Oseille.*

De Polipode de Chêne, de chaque une once.

De Feuilles d'Aigremoine.

De Scolopendre, de chaque une demi-poignée.

D'Arcanum-duplicatum, un gros.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte ; vous passerez la liqueur, & y ajoûterez

Une once de Syrop des cinq Racines.

Le malade prendra un verre de cette boisson toutes les deux heures, en continuant l'usage des bains, jusqu'à ce

qu'il soit parfaitement guéri. La boule de mars médicamenteuse, prise en guise de thé, peut suppléer à la tisane ci-dessus, & aux eaux dépurées de Passy.

Il faut remarquer que si le malade est agité d'insomnie pendant sa jauniſſe, & que les remedes n'operent point assez promptement, on peut lui faire prendre, le soir en se couchant, quinze gouttes anodines, dans une cuillerée de vin, ou un demi-gros de thériaque. On peut aussi lui appliquer sur le foie, ou sur le creux de l'estomac, le liniment suivant :

Prenez, *De Thériaque, demi-once.*
D'Huile de Muscade, quinze gouttes.
De Safran.
De Camphre, de chaque un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble exactement, pour s'en servir deux fois par jour. On ne négligera point, pendant toute la cure, de faire prendre beaucoup de lavemens avec l'eau de riviere & un tiers d'huile d'olive, & quelquefois avec du lait chaud & un gros ou deux de baume tranquille. Voilà tout ce que l'on doit faire dans la jauniſſe accidentelle.

A l'égard de celle qui est essentielle, elle exige une conduite plus suivie, pour parvenir à la guérison. Il faut d'abord lever les obstructions des conduits biliaires & des vaisseaux qui servent à la sécrétion de la bile, &, en second lieu, rétablir la circulation du sang, dont la lenteur occasionne les engorgemens & les obstructions.

Pour satisfaire à ces intentions, on mettra d'abord le malade à l'usage de la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Dent-de-Lion.*
De Cersifi, de chaque une once.
De Feuilles de Chicorée sauvage, une bonne poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte. Ajoûtez-y

Une demi-poignée de Fenouil.
Un gros de Sel de Mars de Riviere.

Le malade continuera cette boisson pendant huit jours. Il en prendra un verre le matin, & l'autre sur les cinq heures du soir. Pour tisane, il fera usage d'une infusion

très-legere de fleurs de marrube blanc, à laquelle on ajoûtera, sur une pinte, quinze grains de nître; ce que l'on continuera pendant tout le traitement. On aura soin ensuite de purger le malade avec une tisane royale, pendant deux jours, en mettant un jour d'intervalle entre chaque purgation; après quoi, le malade se mettra à l'usage des eaux minérales de Sedlitz, ou de Passy de la seconde source, ou de Vichy, dont il boira deux pintes par jour dans la matinée, en ajoûtant, pendant les derniers jours, sur deux pintes de ces eaux, une demi-once de sel de Seignette, & un demi-gros de terre foliée de tartre.

On recommande pour boisson ordinaire, dans cette maladie, la semence d'ancolie, bouillie dans le vin blanc; la décoction d'argentine dans de l'eau. On peut se mettre, par exemple, à l'usage de l'apozème suivant:

Prenez, *Des Racines de Chélidoine.*
De Fraisier, de chaque une once.
De Polipode de Chêne, une demi-once.
De Feuilles d'Argentine.
De Chardon-Marie, de chaque une demi-poignée.
De Semences d'Ancolie, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois chopines de vin blanc, pour réduire à pinte.

Ajoûtez-y ensuite
Du Suc dépuré d'Endive, d u onces.
De Syrop des cinq Racines, une once & demie.

Le malade prendra un verre de cette décoction toutes les quatre heures.

Après l'usage de ces remedes suivis, on fera prendre les bains domestiques pendant huit ou dix jours, selon la force du malade, & l'état de la maladie; après quoi, on le mettra à l'usage des pilules qui suivent:

Prenez, *De la Crême de Tartre.*
De la Cochenille, de chacune demi-gros.
De Savon de Venise, trois gros.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire quarante-

huit pilules. La dose est de six pilules, trois fois par jour. Quand ces pilules seront finies, si l'obstruction du foie n'est point diminuée, & si la jaunisse subsiste toujours, on aura recours aux pilules suivantes:

Prenez, *De Savon de Venise, deux gros.*
De Safran, demi-gros.
De la Gomme Ammoniac.
D'Æthiops minéral, de chaque un gros.
De Safran de Mars apéritif, deux gros.

Pilez le tout dans un mortier avec de la gomme adraganth, pour faire des pilules de huit grains. Le malade en prendra six, deux fois par jour.

L'usage des eaux minérales, continué pendant longtems, telle que les eaux de Forges, de Passy, de Sedlitz, est d'un très-grand secours pendant cette maladie; mais, comme il arrive souvent que ces remedes sont trop dispendieux, on y suppléera par l'eau minerale qui suit:

Prenez, *Du Tartre martial soluble.*
De Sel de Glauber, de chaque une once.
De l'Eau de Riviere ou de Fontaine, cinq pintes.

Faites bouillir le tout ensemble, jusqu'à diminution du cinquieme de la liqueur. Retirez ensuite le vaisseau du feu, passez la liqueur; & laissez-la refroidir pour le besoin.

Il faut observer de purger le malade, pendant tout le traitement de cette maladie, tous les huit jours. On pourra même lui faire prendre deux grains d'émétique en lavage, si ses forces le permettent, & s'il y a des nausées, des envies de vomir, & une grande amertume à la bouche.

Les lavemens sont aussi d'une très-grande efficacité dans cette maladie, parce qu'ils humectent & délayent la bile qui est épaissie.

Quand on aura fait usage de tous les remedes indiqués ci-dessus, & que le foie sera suffisamment dégagé, il faudra pour lors fortifier les parties, en faisant usage des remedes corroborans: tel est, par exemple, une infusion des parties égales de feuilles de véronique &

de mille-feuille dans de l'eau, dans laquelle on plongera trois fois de suite un fer rouge. On passera cette boisson, & on la gardera pour son usage. Au bout de huit jours de l'usage de cette infusion, on prendra l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait d'Absinthe.*
De Fumeterre, de chaque deux gros.
D'Enula-campana, un gros.
De Safran de Mars astringent, demi-once.
De Fiel de Bœuf épaissi en consistance de miel, deux gros.
De Rhubarbe en poudre.
De Quinquina, de chaque un gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop d'absinthe pour un opiat, dont on prendra gros comme une noisette, une demi-heure avant ses repas.

On peut prendre, au lieu de cet opiat, gros comme une noisette de confection hiacynthe, ou d'extrait de geniévre, avec lequel on mêlera deux scrupules de quinquina en poudre pour chaque prise.

On aura soin de se purger, avant l'usage de cet opiat.

Quand la jaunisse résiste à ces remedes, il faut pour lors que l'obstruction du foie soit totalement formée, auquel cas, il faut avoir recours aux remedes appropriés à cette maladie. *Voyez* OBSTRUCTION DU FOIE.

Le régime est une des choses les plus essentielles dans le traitement de cette maladie ; l'exercice, & sur-tout celui du cheval, conviennent beaucoup : les liqueurs spiritueuses & les alimens échauffans sont très nuisibles. *Voyez* REGIME DES MALADIES CHRONIQUES.

ICTERE, s. m. maladie ainsi appellée, parce que toute la peau est jaune.

On donne aussi le nom d'Ictere blanc ou de Jaunisse blanche aux pâles couleurs.

On appelle Ictere noir, celui dont la couleur paroît d'abord d'un jaune clair, ensuite d'un jaune plombé, livide & basané. *Voyez* JAUNISSE, PÂLES COULEURS.

ILIAQUE. (*passion*) C'est une douleur très-aiguë

qu'on sent particuliérement dans l'intestin iléon, comme une corde qui serreroit le ventre, & qui est accompagnée d'une constipation totale, d'une enflure de l'abdomen, de vomissemens fréquens & si considérables, qu'on rend souvent les excrémens par la bouche. Cette maladie s'appelle *Volvulus*, Chordapse & Colique de *miserere*, à cause des vives douleurs qu'on souffre. *Voyez* COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

IMPERFORATION : vice de conformation aux parties génitales des femmes. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

IMPUISSANCE, s. f. Elle est dans l'homme ce qu'est la stérilité dans la femme, c'est-à-dire, un défaut d'habileté à la propagation de l'espece.

On reconnoît l'impuissance, au défaut d'érection complette, à l'éjaculation d'une semence trop liquide, au défaut de conformation de la verge, qui peut être trop petite, au dessèchement, ou à l'appauvrissement des testicules, & enfin au défaut de progéniture, après plusieurs coïts répétés avec une femme bien constituée. *Voyez* STÉRILITÉ.

Les causes de l'impuissance peuvent venir, ou du défaut des solides ou des liquides, du défaut de conformation, de quelque tumeur, inflammation, abcès, ulcere, ou corps étrangers, ou enfin de l'épuisement. Quand les fibres sont trop tendues, trop desséchées, que leurs canaux sont obstrués, comme dans un âge avancé; ou dans la vieillesse, elles s'opposent à la génération. Quand les solides, au contraire, sont si lâches, qu'ils ne peuvent broyer, comme il faut, la matiere de la semence, la graisse supplée à la liqueur prolifique, qui devient sans action, &, par conséquent, incapable d'engendrer; c'est ce que l'on voit arriver dans les personnes qui sont trop grasses. Les liquides peuvent produire l'impuissance, toutes les fois qu'ils sont trop épaissis, ou trop dissous. On voit arriver le premier cas dans les personnes qui sont attaquées de quelque vice écrouelleux, vénérien, qui fixe la lymphe, & lui donne un si grand degré d'épaississement, qu'elle est incapable de pénétrer dans les couloirs propres à former

la semence. Le dernier cas se rencontre parmi ceux qui font usage des liqueurs spiritueuses, qui sont attaqués du scorbut, ou de quelques fiévres qui jettent le sang & les humeurs dans la dissolution. La mauvaise conformation des parties de la génération contribue directement à l'impuissance, comme le défaut des testicules, la privation d'une partie de la verge, des véficules séminaires, par quelque tumeur, abcès, ulcere, ou la présence de quelques corps étrangers qui bouchent le canal, & interceptent le passage de la semence, comme on le voit dans les carnosités, dans la pierre, sur-tout lorsqu'il s'en engage quelqu'une dans le canal de l'uretre.

Pour guérir l'impuissance, il faut examiner la cause qui l'a produite. Si elle vient de la roideur des fibres, comme dans les vieillards ou dans les hommes trop maigres, il faut avoir recours à la saignée, aux bains tiédes, aux boissons aqueuses, abondantes, aux lavemens, & continuer l'usage de ces boissons & de ces bains pendant quinze jours, en observant un régime exact, en se nourrissant des chairs des vieux animaux, de poissons de mer, & en faisant un exercice convenable. Au reste, ces remedes deviennent assez inutiles, quand on est à un âge trop avancé. Ils ne peuvent convenir que dans les tempéramens où la trop grande sécheresse est la cause seule de l'impuissance.

Quand l'impuissance est produite par le relâchement des fibres, comme dans les personnes très-grasses, & dans celles qui sont extrêmement délicates, qui s'épuisent à la moindre fatigue, qui sont molles & lâches au travail, il faut recourir aux remedes propres à donner du ressort aux parties ; telles sont d'abord les eaux ferrugineuses, telles que les eaux de Forges, de Passy, que l'on continuera pendant un mois, pendant lequel tems on prendra l'opiat suivant :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre.*

D'Absinthe, de chaque une once.

De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre, deux gros.

De Ginseng pulvérisé, un gros & demi.

De Sang-Dragon.
De Bol d'Arménie, de chaque un gros.
De Safran de Mars astringent, demi-once.
De Fiel de Bœuf épaissi en consistance de miel, deux gros.
De Cochenille pulvérisée, un gros & demi.

Mêlez le tout ensemble avec une suffisante quantité de syrop de myrte astringent, pour en prendre un demi-gros soir & matin, en buvant par-dessus un verre d'eau minérale.

On aura soin de faire beaucoup d'exercice à cheval, de dormir peu, de respirer un air sain, comme celui de la campagne, de boire son vin pur, ou avec très-peu d'eau, de faire même usage du vin d'absinthe après ses repas, de se dissiper continuellement l'esprit, & de ne point mener une vie oisive. On aura aussi l'attention de ne jamais faire maigre, & de se purger tous les quinze jours, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive de quelque changement.

Si l'on observe bien toutes ces choses, on pourra se dispenser de faire usage de l'opiat ci-dessus.

Quand l'impuissance vient du vice des liquides qui pèchent par épaississement ou par dissolution, on emploie les remedes que nous avons prescrits dans ces deux différens cas. (*Voyez* EPAISSISSEMENT & DISSOLUTION.) On reconnoît les vices des liquides, produits par l'épaississement, par le tempérament gras & bouffi, la grosseur des parties, la pâleur du visage, par un amas de pituite, des pesanteurs, des lassitudes dans les membres, des mal-aises, des bâillemens, des maux de tête, des envies fréquentes de dormir, &c. La dissolution des liquides se reconnoît à un tempérament sec, aux hémorrhagies fréquentes, aux sueurs abondantes, aux écoulemens d'urine copieux, à l'amaigrissement général du corps, à l'odeur très-fétide de l'haleine, des excrémens, des sueurs & des urines, aux accès de fièvre fréquens, & même à la fièvre lente, aux douleurs vagues par tout le corps, aux enflures des bras, des mains & des pieds, &c.

L'impuissance occasionnée par le défaut de conformation,

tion, est incurable, sur-tout si elle vient de la privation des testicules, des vésicules séminaires, de la verge, en partie ou en entier.

Quand l'impuissance est occasionnée par une tumeur, une inflammation, un abcès, un ulcere, on y remédie par les remedes qui conviennent aux tumeurs, aux inflammations, aux abcès, aux ulceres. *Voyez ces différens articles, & les signes qui les caractérisent chacun en particulier.*

Si ce sont des carnosités, ou des pierres engagées dans le canal, qui s'opposent à la sortie de la semence, on emploira les remedes indiqués aux articles CARNOSITÉ & PIERRE.

L'impuissance occasionnée par l'épuisement, se reconnoît aisément par les signes suivans: si l'on a fait des exercices violens, & que l'on ait abusé de ses forces avec les femmes; si l'on s'est refusé la nourriture solide & propre à donner des forces au corps; si l'on est d'un tempérament délicat; si l'on ressent des foiblesses & des défaillances continuelles; si l'on a le pouls foible & petit, que l'on sente des pesanteurs dans les bras & dans les jambes, & un abbatement considérable.

On remédiera à cet épuisement, en prenant des nourritures choisies, telles que le bouillon, le potage au gras, les soupes au riz, la chair de bœuf, de mouton, la volaille; & l'on fera usage, pour boisson, d'une eau ferrée, dans laquelle on mettra la moitié de bon vin de Bourgogne. On prendra après ses repas deux ou trois cuillerées de vin de quinquina, décrit à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC; & on se mettra à l'usage de l'opiat suivant:

Prenez, *D'Extrait de Genièvre, deux onces.*
De Quinquina en poudre, deux gros.
De Racine de Genseng pulvérisée, deux gros.
De Cannelle en poudre, un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop d'écorce de citron, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros avant ses repas.

Après l'usage de cet opiat, on fera faire des bouillons consommés avec de la tranche de bœuf, un vieux co-

la moitié d'une perdrix que l'on fait bouillir jusqu'à ce que le tout soit réduit en un bouillon fort & nourrissant. On prendra trois de ces bouillons par jour, en continuant en même tems l'usage de l'opiat ci-dessus, qu'on fera renouveller. On prendra en même tems la décoction suivante :

Prenez, *De Racines de Genseng, lavées & ratissées, & dont on aura coupé les extrémités, deux gros.*

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau réduite à trois demi-setiers, que l'on boira dans la journée en plusieurs verres, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

Un demi-grain d'opium, le matin ou le soir, est propre pour ranimer les forces abbatues, pour rendre plus vigoureux auprès des femmes.

Si l'on se sent échauffé de l'usage de ce remede, il faut le suspendre. On ne doit espérer de guérison de l'épuisement, qu'autant qu'on se ménagera pendant l'usage de tous ces remedes, que l'on fera peu d'exercice, point d'excès, & qu'on demeurera dans la tranquillité & le repos convenable. *Voyez* ÉPUISEMENT, & le Dictionnaire de Chirurgie pour les impuissances que l'opération peut guérir.

INCONTINENCE D'URINE, s. f. écoulement d'urine, involontaire, & souvent insensible. Elle diffère de la strangurie & de la dysurie, dans lesquelles on rend l'urine par jets, ou goutte-à-goutte, involontairement & fréquemment, mais avec douleur.

Les enfans & les vieillards sont fort sujets à cette maladie, ainsi que les femmes après les accouchemens laborieux.

Les causes de l'incontinence d'urine, sont, ou le relâchement des solides, ou la dissolution des liquides. On voit des preuves de la dissolution des liquides dans les abcès ou les ulceres formés dans cette partie, & des corps étrangers qui s'y trouvent; dans le diabtès, qui s'annonce par une très-grande soif, une chaleur ardente dans la poitrine, l'abbatement des forces, la févre lente, & un écoulement involontaire & copieux d'urine. *Voyez* DIABÈTES.

Quand l'incontinence d'urine eſt occaſionnée par le ſimple relâchement des ſolides, ſi c'eſt à la ſuite d'un accouchement laborieux ou de l'opération de la taille, qui laiſſe dans les femmes le conduit de la veſſie extrêmement dilaté, cette maladie ſe guérit d'elle-même. On peut cependant employer en même tems les remedes ſuivans :

Prenez, *De Racine de grande Conſoude, une once.*
De Feuilles de Sanicle.
De Mille-feuille, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau pour réduire à trois demi-ſetiers ; le malade en boira un verre, de trois heures en trois heures, en prenant l'opiat qui ſuit :

Prenez, *De Conſerve de Roſes, une demi-once.*
De Coings, deux gros.
De Sang-Dragon, un gros.
De Cochenille en poudre, un gros & demi.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſyrop de myrte pour un opiat, dont la doſe eſt de demi-gros, avant les repas.

On appliquera à l'extérieur un cataplaſme fait avec
De Feuilles de Sanicle.
De Mille-feuilles, de chaque une poignée.
De Fleurs de Sumac, deux pincées,
bouillies dans une chopine de vin rouge, à laquelle on ajoûtera
Deux gros de Sel de Saturne,
pour faire un cataplaſme que l'on appliquera chaudement ſur les parties, trois fois par jour. On pourra expoſer les parties des femmes à la vapeur de cette décoction, & en injecter même dans le vagin, & dans la verge chez les hommes.

Quand tous ces remedes ne ſont d'aucune efficacité, & que l'écoulement eſt incurable, il faut avoir recours aux inſtrumens convenables qui compriment les parties, & empêchent l'écoulement de l'urine. Si cependant les hommes ou les femmes, qui ſont ſujets à cette indiſpoſi-

tion, n'en sont pas grandement incommodés, il vaut mieux qu'ils la supportent, que de tenter aucun remede. On peut cependant faire à l'extérieur des bains aromatiques, avec la sauge, le pouliot, le romarin, la marjolaine, l'origan, bouillis dans du vin rouge, & appliqués sur la partie. On peut aussi faire des fumigations avec l'encens, la myrrhe, le mastic, que l'on jette sur un réchaut plein de feu, & dont on reçoit la vapeur. Il faut faire attention cependant de ne point employer les remedes prescrits ci-dessus, avec trop de précipitation, & de purger tous les huit jours le malade, pour détourner par cette voie les urines qui pourroient se jetter sur quelque partie essentielle à la vie.

Quand l'incontinence d'urine vient de la paralysie du col de la vessie, il faut la traiter comme une paralysie particuliere, quoiqu'elle soit souvent incurable. (*Voyez* PARALYSIE.) Si cette indisposition vient de quelqu'abcès ou ulceres qui ayent rongé les parties, on emploira les remedes convenables. (*Voyez* ABCÈS & ULCERE.) Il en est de même de l'incontinence d'urine, occasionnée par quelque pierre engagée dans le canal de la vessie: on y remedie par les remedes contre la pierre. *Voyez* PIERRE.

INCUBE, s. m. *ou* COCHEMAR. C'est une espece d'oppression nocturne, si grande, qu'on ne peut ni respirer, ni parler, ni se remuer, quelqu'envie qu'on en ait. Les sens sont étonnés & engourdis. L'imagination en est troublée: le patient croit qu'une personne s'est jettée sur sa poitrine pour l'étouffer, ou qu'il est accablé par un pesant fardeau. *Voyez* COCHEMAR.

INDIGESTION, s. f. mauvaise coction des alimens dans l'estomac, digestion difficile & dépravée, d'où résultent des crudités, soit acides, soit alkalines. Cette maladie est la même que la Foiblesse d'Estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Le vulgaire entend ordinairement par indigestion, un défaut de coction dans l'estomac, qui survient à la suite de quelque grand repas, ou après avoir mangé des alimens de difficile digestion.

Cette maladie s'annonce par des pesanteurs d'esto-

mac, des feux qui montent à la tête, des rapports aigres ou d'œufs pourris, des rots, des nausées, quelquefois des vomissemens, des coliques, & le dévoiement.

L'indigestion est quelquefois si considérable, que l'estomac n'a point la force de se soulever, ni de produire les différens symptomes que nous venons de rapporter, qui sont autant de preuves des efforts qu'il fait pour se débarrasser du poids qui le charge. Aussi voit-on dans ce cas les personnes attaquées d'indigestion, tomber tout-à-coup sans connoissance, sans mouvement, comme si elles étoient frapées d'apoplexie. Il faut bien se donner de garde, en pareille occasion, de prendre le change & de faire saigner le malade; car il périroit sur le champ: nous avons dit comment il falloit s'y prendre, dans ce cas, à l'article Apoplexie. (*Voyez* APOPLEXIE.) On y trouvera aussi les signes qui distinguent la véritable apoplexie d'avec l'indigestion.

A l'égard de l'indigestion qui se caractérise par les signes que nous avons rapportés ci-dessus, voici le traitement qu'elle exige: on fera prendre au malade quelques tasses de thé bien chaud, ou un boisson faite avec une décoction de feuilles de véronique; on donnera en même tems des lavemens, pour tâcher d'attirer par bas les matieres qui causent l'indigestion. Quand on aura bu une certaine quantité de thée ou de véronique, si les rapports & tous les accidens subsistent, on donnera au malade l'émétique en lavage, en observant de lui faire boire beaucoup d'eau chaude; & le soir de l'émétique, on lui fera prendre la potion suivante:

Prenez, *D'Eaux de Camomille.*
De Mélilot, de chaque une once.
De Fleurs d'Orange, trois gros.
De Syrop de Pavot blanc, demi-once.

Mêlez le tout ensemble pour une potion qu'on prendra en une dose, le soir en se couchant.

Le lendemain, on continuera la décoction de véronique, en prenant quelques bouillons & un peu de potage, à moins qu'il n'y ait de la fiévre, auquel cas, on observera une diéte rigoureuse: on aura soin de purger

le malade au bout de deux jours, afin d'entraîner les crudités qui pourroient se trouver dans l'estomac; on lui fera prendre le soir de la médecine la même potion que ci-dessus: on ne négligera pas les lavemens tous les jours; après la purgation, on sera attentif à ne vivre que de nourritures legeres, & à prendre avant ses repas une cuillerée à café d'élixir de propriété, que nous avons décrit à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC. Au bout de quelques jours, le malade se repurgera, s'il sent encore quelques rapports & quelques dégoûts.

Quelquefois l'indigestion se trouve accompagnée de colique d'estomac: on la traite pour lors, comme cette seconde maladie l'exige. *Voyez* COLIQUE D'ESTOMAC.

Il arrive souvent que l'indigestion n'est point aussi manifeste que nous venons de le dire, c'est-à-dire que les accidens ne sont pas si graves, & qu'on sent seulement une lenteur dans la digestion, accompagnée de quelques rots & de rapports aigres. On peut en ce cas empêcher l'indigestion de se former, en prenant quelque chose de chaud, comme une ou deux cuillerées à bouche d'élixir de Garus ou de propriété, ou un demi-verre de vin d'absinthe, ou de ratafia de noix, décrit à l'article COLIQUE VENTEUSE. Si ces remedes ne réussissent point, il faut recourir à la méthode décrite ci-dessus.

INDISPOSITION. *Voyez* LASSITUDE.

INFLAMMATION, s. f. Elle consiste dans une pression & un frotement du sang des arteres arrêté dans les plus petits vaisseaux, accompagnée de chaleur, d'ardeur, d'âcreté & d'une rougeur qui survient aux parties externes du corps.

Les signes d'inflammation sont les suivans; 1° on sent un embarras, une pesanteur dans la partie: bientôt après, on y sent de la chaleur, de la rougeur & de l'ardeur; après quoi, il survient des douleurs de différente nature, lancinantes, pongitives, gravatives: insensiblement les symptomes augmentent jusqu'à ce qu'enfin ils se dissipent. Souvent l'inflammation est accompagnée de fiévre, sur-tout lorsqu'elle est considérable, & de

friſſons plus ou moins fréquens. Quand l'inflammation eſt interne, on s'en apperçoit par la ſenſibilité très-grande de la partie, par la chaleur, la ſoif conſidérable, la ſéchereſſe des crachats, l'urine qui eſt rouge & enflammée, & par des douleurs très-vives.

Toutes les parties du corps ſont expoſées à l'inflammation, ſur-tout celles qui ſont entourées de vaiſſeaux ſanguins: tels ſont les muſcles, les glandes, les membranes, les viſceres, la graiſſe, &c.

Les cauſes de l'inflammation ſont, ou prochaines, ou éloignées; la cauſe prochaine eſt l'engorgement du ſang dans les vaiſſeaux capillaires, produit, ou par la trop grande quantité du ſang, ou par ſa chaleur, ſon épaiſſiſſement & le relâchement des ſolides: ainſi tout ce qui peut augmenter la quantité, la chaleur & l'épaiſſiſſement du ſang, peut exciter l'inflammation; tels ſont un froid vif & ſubit, une chaleur exceſſive, un air épais & groſſier, des alimens pris en trop grande abondance, ou ceux qui ſont d'une nature échauffante, comme les ragoûts épicés, ſalés, la nourriture gluante & viſqueuſe, comme les légumes anciens, les farineux, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes & des boiſſons à la glace, des purgatifs violens, des poiſons, les mouvemens & les grands exercices, la tenſion, la contorſion des membres, les veilles immodérées, la ſuppreſſion de quelques évacuations, comme les hémorrhoïdes, les régles, la tranſpiration, les urines, la ſuppreſſion des fiévres mal traitées, & l'oubli des ſaignées habituelles, les paſſions vives, les coups, les chutes, les brûlures, l'action des corps tranchans ou piquans, les frotemens trop longs & trop continués, les ligatures & les vives demangeaiſons.

L'inflammation eſt interne ou externe. On diſtingue aiſément l'inflammation externe de celle qui ne l'eſt pas, parce qu'elle eſt apparente, & que les ſignes ſont extérieurs.

Quand il ſe forme une inflammation dans le corps, elle eſt univerſelle ou particuliere: l'inflammation particuliere ſe connoît, parce que les accidens ſe réuniſſent

à quelque partie ; au lieu que, dans l'inflammation universelle, ils sont répandus par tout le corps. Nous avons traité de l'inflammation universelle à l'article Fiévre inflammatoire. (*Voyez* FIÉVRE INFLAMMATOIRE). Nous traiterons ci-après de l'inflammation en particulier.

Quand tous les signes que nous avons décrits ci-dessus, se trouvent en total ou en partie, on peut raisonnablement en conclure qu'il se forme une inflammation, c'est-à-dire que le sang trouvant une résistance dans son passage, s'accumule dans les vaisseaux, y produit des engorgemens, & y cause les accidens précurseurs de l'inflammation : ainsi, toutes les fois que le sang s'amasse dans quelque partie, il cherche, par les efforts qu'il occasionne à la nature, à se faire un passage.

Quand, par le moyen des remedes & des efforts de la fiévre, cet engorgement se dissipe, & que le sang auparavant arrêté & fixé dans la partie, commence à circuler, on appelle cet état la résolution : c'est la maniere la plus douce & la plus salutaire de dissiper les inflammations.

Si ce même sang est si engorgé qu'il ne puisse point rentrer dans les routes de la circulation, parce qu'il est trop épais, ou parce que les vaisseaux ont perdu leur ressort, il se fait pour lors une fermentation dans la partie, les soufres du sang s'exaltent, les principes se décomposent ; & le sang amassé, ainsi que les vaisseaux qui le contiennent, dégénerent en suppuration, & cette espece d'inflammation se termine par un abcès.

Quelquefois la chaleur du sang est si vive, la force des vaisseaux est si considérable, que la partie engorgée se trouve totalement privée de son humidité, & qu'il se forme pour lors un desséchement des parties, qui les rend squirrheuses, & par conséquent incapables d'aucune altération.

Enfin, quand la nature n'est point assez forte pour produire une résolution prompte & salutaire ou une suppuration critique, ou que l'inflammation n'a pu dégénérer en squirrhe, la nature pour lors est totalement vaincue ; les vaisseaux sont sans mouvement, les humeurs sans

action, & la mortification des parties s'enſuit : c'eſt ce qu'on appelle *gangrene*, qui eſt l'état le plus fâcheux dans lequel le malade puiſſe ſe trouver, & la fin de l'inflammation la plus funeſte.

On voit par ce que nous venons de dire, que l'inflammation exige différens traitemens, ſelon les différens états par où elle paſſe. *Voyez* MALADIES AIGUES.

Dans les premiers tems de l'inflammation, c'eſt-à-dire, dans ceux où l'on peut encore eſpérer la réſolution, il faut mettre en uſage les ſaignées, pour empêcher le ſang de ſe porter avec vivacité dans la partie : celles que l'on fait dans les parties éloignées, ſont toujours les plus ſalutaires, comme au pied dans les inflammations de la tête, & au bras dans celles des parties inférieures. On doit en même tems preſcrire au malade beaucoup de boiſſons délayantes, des lavemens en grande abondance, des cataplaſmes émolliens & réſolutifs ſur la partie, & généralement tout ce qui peut donner de la fluidité au ſang, & le faire circuler avec plus de facilité. On reconnoît que l'inflammation eſt encore ſuſceptible de réſolution, quand tous les ſignes que nous avons dit ci-deſſus ſubſiſtent, tels que la tenſion, la chaleur, la douleur, l'ardeur, les battemens, & que le pouls eſt dur, prompt & ſerré.

Quand, dans l'inflammation intérieure, la fiévre eſt beaucoup moins forte, que les ſymptomes diminuent, que cependant le malade ſent une peſanteur, un battement conſtant & fréquent, un poids accompagné de douleurs, & qu'il ſe forme enſuite une eſpece de fiévre lente, on doit préſumer que la ſuppuration eſt faite. Quand, à l'extérieur, on voit, outre ces ſignes, la partie blanchir, devenir plus mollette, s'élever en pointe ; pour lors l'abcès eſt formé, & l'inflammation ſe traite comme une ſuppuration. *Voyez* ABCÈS, SUPPURATION.

Si l'inflammation a dégénéré en ſquirrhe, on s'en apperçoit par la ceſſation ſubite de tous les accidens, par une douleur ſourde & une peſanteur à la partie, & par une eſpece de difficulté & d'embarras aux mouvemens qui s'enſuivent : on apperçoit auſſi en même tems une

dureté & une espece de tumeur plus ou moins dure, qui occupe la partie où étoit l'inflammation. Cette maladie pour lors exige le même traitement que le squirrhe. *Voyez* SQUIRRHE.

On reconnoît la présence de la gangrene à la cessation subite & totale de tous les accidens, à un pouls petit, intermittent, accompagné de foiblesse & de défaillance, à l'abolition du sentiment dans la partie, quand l'inflammation est intérieure, & à la lividité, à la mollesse des chairs jointe à leur défaut de mouvement : quand elle est extérieure, il faut suivre la méthode que nous avons prescrite dans la Gangrene. *Voyez* GANGRENE.

Après avoir traité de l'inflammation en général, nous allons parcourir ses différentes especes, qui sont ou le phlegmon, ou l'éryſipelle, ou l'apostème.

De l'Inflammation phlegmoneuſe.

On appelle Phegmon une inflammation accompagnée de chaleur immodérée contre nature, avec tumeur ou sans tumeur, & qui occupe un espace plus large & plus profond ; c'est par-là qu'il diffère de l'éryſipelle, qui n'est qu'une inflammation de la peau sans aucune profondeur. La couleur de la peau dans le phlegmon est plus rouge, & plus jaune dans l'éryſipelle. Le phlegmon reste toujours dans le même endroit, & parcourt ses différens tems avec lenteur ; dans l'éryſipelle, c'est tout le contraire. L'éryſipelle excite une chaleur plus vive, & le phlegmon est plus souvent accompagné de fiévre. Quand on comprime l'éryſipelle, la couleur disparoît, & revient sur le champ. Le phlegmon est plus dur & plus ferme, & ne change point de couleur.

On reconnoît l'inflammation phlegmoneuſe à un gonflement qui s'étend en largeur & en profondeur ; la partie est dure, rouge : on y sent une chaleur plus vive que dans toutes les autres inflammations. Les douleurs s'annoncent avec élancement ; cette inflammation parcourt ses tems avec lenteur : elle n'est point

sujette à tourner en suppuration, à moins qu'elle ne soit mal traitée ; & pour lors elle produit un mauvais pus, & qui est très-disposé à former des ulceres. Cette inflammation attaque communément les parties charnues & spongieuses, comme les bras, les jambes & quelquefois la face, beaucoup plus rarement les cuisses & le reste du corps.

Les causes de cette inflammation sont à-peu-près les mêmes que celles de l'inflammation en général.

Quand le phlegmon est accompagné des signes que nous venons de rapporter, il faut, dans le commencement, employer la saignée au bras & au pied, que l'on répétera plusieurs fois, selon la force du malade & la vigueur de l'inflammation : on lui fera boire, pour tisane, d'une décoction d'une demi-poignée de chiendent, d'une pomme de reinette, coupée en quatre, & des fleurs de mauve & de guimauve, de chacune une pincée ; le tout, dans cinq demi-setiers d'eau pour réduire à pinte, en mettant dans chaque verre de cette tisane une cuillerée de syrop de nénuphar. On peut faire usage du petit-lait, clarifié avec une cuillerée de syrop de violette ; c'est une boisson aussi utile qu'agréable en pareil cas. Les lavemens que l'on prendra, de trois en trois heures, seront faits d'eau de riviere, ou d'une décoction d'herbes émollientes, comme la pariétaire, la mauve & la guimauve, dont on mettra une poignée de chaque dans deux pintes d'eau. Les lavemens composés avec la graine de lin & le son, à la dose d'une demi-poignée de chaque, dans une pinte d'eau, auxquels on ajoûtera un demi-verre d'huile d'olive, sont d'une très-grande efficacité. Les personnes, qui ne pourront point s'assujettir aux boissons ci-dessus, se contenteront de faire une tisane composée d'une demi-poignée de graine de lin, enveloppée dans un linge, & bouillie dans une pinte d'eau.

Après l'usage de ces boissons, des saignées & des lavemens, on prendra l'apozème qui suit :

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache.*

De Poirée.

Des Feuilles de Chicorée blanche, lavées & coupées, de chacune demi-poignée.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau commune, que vous reduirez à une pinte; passez ensuite la liqueur avec une legere expression, & ajoûtez

Du Syrop de Nénuphar, une once.

La dose est d'un verre tiéde, de trois en trois heures.

Quand on aura pratiqué tous ces remedes, on pourra tenter les remedes résolutifs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; on peut, par exemple, appliquer sur la partie la fomentation suivante:

Prenez, *Des Racines de Sceau de Salomon.*
De Bardane, de chaque une once.
De Bistorte, demi-once, coupées & brisées dans un mortier.
De Feuilles d'Hyssope.
De Cerfeuil, de chaque une poignée.
De Lierre terrestre, deux poignées.
De Fleurs de Camomille.
De Mélilot.
De Sureau, de chaque une bonne pincée.

Mêlez le tout successivement dans deux pintes d'eau bouillante, observant de couvrir le vaisseau, pour éviter la trop grande évaporation. On appliquera toutes ces plantes chaudement sur la partie affectée, ce que l'on renouvellera plusieurs fois par jour.

Si l'on aime mieux, on se contentera de faire bouillir des fleurs de sureau dans du vin blanc, qu'on appliquera, comme ci-dessus. L'emplâtre de frai de grenouille, auquel on ajoûtera, sur deux gros, vingt grains de camphre, peut aussi être appliqué avec succès.

Si le phlegmon est intérieur, les cataplasmes sont inutiles; il faudra, après les premieres saignées & l'usage des remedes que nous avons prescrits d'abord, avoir recours à l'apozème qui suit:

Prenez, *De Racines de Chicorée sauvage, une once.*
De Patience sauvage, demi-once.

De Feuilles d'Aigremoine.

De Cerfeuil, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, réduites à trois chopines.

Ajoûtez-y

De Nitre purifié, quinze grains.

De Syrop de Capillaire, une once,

pour un apozème, dont on prendra un verre toutes les quatre heures.

Il faut observer de ne point faire usage de cette boisson, avant que la fiévre ne soit beaucoup diminuée, & que les accidens soient moins violens; car autrement elle enflammeroit le sang, & augmenteroit la maladie.

Les bouillons & la diéte sont les mêmes que dans les maladies aiguës. *Voyez* RÉGIME & MALADIES AIGUES.

Quand le phlegmon est leger, qu'il n'est point accompagné de fiévre & que les accidens ne sont pas considérables, les saignées, les boissons doivent être moins fréquentes; & on doit passer plus promptement à l'usage des remédes résolutifs, comme les apozèmes & les fomentations ci-dessus.

On ne doit songer à purger le malade, que quand l'inflammation est totalement tombée, que la fiévre est beaucoup moindre, & que la plûpart des accidens sont dissipés; encore doit-on choisir des purgations douces, afin de ne point irriter les fibres qui sont déja dans une action trop vive.

Quand, malgré tous les remedes que nous venons d'indiquer, le phlegmon ne peut point se résoudre, il dégénere en suppuration, en squirrhe ou gangrene. *Voyez le traitement de ces différens articles.*

Il faut observer que dans l'inflammation phlegmoneuse, comme dans toutes les autres, quoique toute l'indication se borne à rafraîchir & à tempérer le sang, il ne faut pas faire usage des boissons trop fraîches ou glacées, parce que le contact seul de ces boissons peut fixer le sang, & par conséquent augmenter l'inflammation. On doit être aussi réservé sur la trop grande quantité des boissons aqueuses, parce qu'elles relâchent les solides, & favorisent par-là l'engorgement du sang.

De l'Inflammation éryſipélateuſe.

Cette eſpece d'inflammation eſt accompagnée d'un frémiſſement dans la peau, de douleur & de ſentiment de peſanteur : inſenſiblement il s'éleve une tumeur qui prend un accroiſſement ſi prompt, que la ſurpeau en eſt toute cuiſante. La couleur en eſt jaunâtre, & ſouvent elle ſe tranſporte d'une partie à une autre.

Nous avons donné à l'article précédent les ſignes qui diſtinguent cette eſpece d'inflammation d'avec le phlegmon, & on en trouvera le traitement à l'article Éréſipelle. *Voyez* ERÉSIPELLE.

De l'Inflammation apoſtémateuſe.

On reconnoît cette inflammation, parce qu'elle eſt plus circonſcrite, que l'engorgement du ſang n'eſt pas ſi étendu, & qu'il forme comme une eſpece de nœud ou de tumeur ronde & ramaſſée : elle arrive ſur-tout dans les parties charnues & glanduleuſes, & elle eſt très-ſujette à tourner en ſuppuration.

On doit employer, dans le commencement de cette inflammation, tous les remedes indiqués dans le phlegmon : les ſaignées même doivent être plus précipitées, & les délayans doivent être pris en plus grande abondance, parce que la marche de cette inflammation eſt beaucoup plus rapide. Quand, malgré ces ſoins, on ne peut point en obtenir la réſolution, & que la tumeur tourne en ſuppuration, on a recours pour lors aux remedes indiqués aux articles ABCÈS & SUPPURATION.

De l'Inflammation de la Gorge & des Amygdales.

Quand l'inflammation attaque différentes parties du corps, le traitement n'en devient pas différent ; elle prend ſeulement des noms appropriés aux parties qu'elle affecte : celle qui ſe déclare aux amygdales ou à la gorge, s'appelle Angine, Eſquinancie ou Inflammation de la Gorge & des Amygdales. *Voyez* ANGINE & ESQUINANCIE.

Des Inflammations de Poitrine.

Les inflammations qui ſurviennent à la poitrine ſont très-dangereuſes, ſelon les différentes parties qu'elles affectent. Nous en avons traité aux articles PÉRIPNEUMONIE, PLEURO-PNEUMONIE, FLUXION DE POITRINE, MAMMELLES ENFLAMMÉES.

Des Inflammations du Bas-Ventre.

Preſque toutes les parties du bas-ventre ſont ſujettes à l'inflammation. Nous avons traité de celle du foie à l'article HÉPATITE. Celles de l'eſtomac, des inteſtins, des reins, de la veſſie, n'exigent aucun traitement différent de celui que nous avons indiqué ci-deſſus. (*Voyez* INFLAMMATION *en général & en particulier.*) On doit ſeulement faire un plus grand uſage des lavemens, des cataplaſmes & des fomentations: on doit auſſi être beaucoup plus réſervé ſur l'uſage des purgatifs, dans ces inflammations, que dans les autres.

Des Inflammations de la Tête.

Le ſang eſt ſujet à former des engorgemens dans les différentes parties de la tête, comme le cerveau, le cervelet & les membranes qui recouvrent ces viſceres. *Voyez* MANIE, FOLIE, DÉLIRE, PHRÉNÉSIE, PARAPHRÉNÉSIE, APOPLEXIE SANGUINE.

Des Inflammations des Parties externes.

Les parties externes ſont expoſées aux inflammations plus ſouvent que toutes les autres; mais le danger en eſt moins grand, parce qu'on eſt plus à portée d'y appliquer les remedes, & parce que le voiſinage de la peau & de l'air extérieur en favoriſe le ſuccès. On a traité de ces eſpeces d'inflammations aux articles ERÉSIPELLE, BOUTON, TUMEUR, ABCÈS, BRÛLURE, PLAIE, BLESSURE, PETITE-VÉROLE & ROUGEOLE. *Voyez* auſſi le Dictionnaire de Chirurgie.

INOCULATION, ſ. f. C'eſt une méthode par laquelle on communique la petite-vérole aux enfans & aux adultes.

On a raiſon de dire que la petite véro'e eſt un des

plus cruels fléaux de l'humanité. De tous les hommes que la mort enleve annuellement par tant de maladies différentes, celle-ci en moissonne environ la quatorzieme partie; &, de ceux qui en sont attaqués, près d'un septieme périt, du moins dans certaines contrées.

C'est un germe destructeur que presque tous les hommes portent dans leur sang, qui est toujours prêt à se développer, & qui, semblable à un monceau de poudre, n'a besoin que de la plus petite étincelle, pour produire un embrasement funeste. Plus on differe de payer ce tribut à la nature, plus l'on court de dangers, lorsqu'elle l'exige. Si quelquefois cette maladie reste plusieurs années dans une sorte d'inaction, il en est d'autres, où sa fureur semble se ranimer, & où elle fait d'affreux ravages. Alors, presque tous ceux qu'elle atteint, en sont frappés mortellement, & les autres tristement défigurés, &, pour la plûpart, portent toute leur vie les marques de sa malignité. Ceux qui ne l'ont point encore eu, sont obligés de fuir au loin; &, malgré leurs précautions, ils n'éprouvent que trop, que la fuite ne les garantit point de cette cruelle ennemie. La crainte même, qui les agite, semble rendre ses traits plus sûrs & plus envenimés.

Cette triste peinture, qui n'est malheureusement que trop ressemblante, nous ne la faisons point pour exercer notre plume, mais pour disposer les esprits à réfléchir attentivement sur les avantages d'une pratique, dont l'objet est d'affranchir l'humanité de ces cruels ravages. Plus le sujet est important, plus on doit sentir la nécessité de ne consulter en cela, que la raison & les faits, non ceux qu'alléguent vaguement des gens faciles à se prévenir, ou que conduisent des motifs que nous ne voulons point approfondir, mais ceux qui sont fondés en preuves qui, ayant été publiées à la face des opposans, & n'en ayant pas même été contredites, portent un caractere suffisant d'authenticité. Quel homme, un peu touché du bien du genre humain, voudroit s'exposer à encourir le reproche de s'être décidé sur une matiere de cette nature, sans avoir pesé les raisons de part & d'autre, & d'avoir retardé, par une contradiction

tradiction opiniâtre, les progrès d'une invention qui peut rendre annuellement à la société plusieurs milliers de citoyens ?

L'histoire nous apprend que l'inoculation a été longtems en usage chez les Grecs & les Turcs, avant que de passer en Europe ; & les Anglois la pratiquerent les premiers, avec tant de succès, que le roi George I la fit faire à ses enfans. Les Allemands, sur-tout les habitans d'Hanovre, d'Onolsbac & de Pyrmont, ont suivi depuis, son exemple.

Il s'est trouvé quelques auteurs Anglois & François, qui ont condamné cette méthode, comme préjudiciable au genre humain, & tout-à-fait contraire au Christianisme ; mais leurs objections ont été depuis longtems réfutées par des personnes aussi recommandables par leur sçavoir que par leur piété.

La méthode, dont nous parlons, a pour elle l'expérience, qui est le meilleur guide que l'on puisse suivre dans les sciences. Quant à nous, nous sommes si fort éloignés de regarder l'inoculation comme préjudiciable, que nous la croyons, au contraire, extrêmement salutaire au genre humain ; car la petite-vérole provient selon nous, d'une matiere pestillentielle, qui se mêle avec le sang, dès le moment que l'homme est conçu, & qui se manifeste plutôt ou plus tard, selon les sujets : le plutôt même est le meilleur ; car cette maladie est souvent funeste aux personnes d'un âge avancé, ensorte qu'on diroit que son poison croît avec l'âge. Il semble que c'est-là la raison qui fait que la petite-vérole est plus favorable aux enfans qu'aux adultes. Si donc on procure la petite vérole bénigne à un enfant, tandis qu'il est encore jeune, & qu'on purge le sang du venin qui l'infecte, tandis qu'il est encore en petite quantité, il n'est pas douteux qu'on peut garantir un grand nombre d'enfans, non seulement des symptomes malins dont, pour l'ordinaire, elle est accompagnée, mais encore de la mort qui en est souvent la suite. Cette maladie est souvent mortelle, lorsqu'elle provient d'une infection naturelle ; au lieu que, lorsqu'on la procure par art, & qu'on a soin de préparer le malade, elle

est moins violente. Ces raisons sont plus que suffisantes, pour convaincre de l'utilité de cette méthode; & toutes celles que nous pourrions alléguer, ne serviroient de rien auprès des gens passionnés.

Quelque favorable que soit cette méthode, & quelqu'avantage qu'il en doive résulter pour la société, elle a eu bien de la peine à être adoptée des François; &, après plusieurs épreuves qui ont été presque toutes favorables, elle est encore retombée parmi eux en discrédit.

Il est certain qu'il y a des objections très-fortes contre cette méthode: il est, par exemple, possible de donner la petite-vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eu, & de lui causer en même tems la mort. Cette réflexion seule suffit pour détourner tout le monde de se faire inoculer. On peut dire de plus, que l'inoculation ne préserve point d'une rechute, & qu'il est très-possible que quelqu'un, qui a été inoculé, ait une seconde fois la petite vérole; auquel cas, cette méthode deviendroit inutile, & même abusive, puisqu'elle ne préserveroit pas le malade des maux dont on veut le garantir. On peut encore objecter que, ne sçachant pas dans quel état est la personne qu'on veut inoculer, ne connoissant pas parfaitement la nature du virus vérolique, & ne sçachant pas si le sujet dont on l'a tiré est sain, il pourroit se faire qu'on insinueroit en même tems quelqu'autre virus caché, ou du scorbut, ou de la grosse vérole qui, venant à se développer avec celui de la petite vérole, pourroit produire un contraste dangereux, rendre valétudinaire & infirme le malade pour le reste de ses jours. Enfin on peut représenter qu'il y a des années où les épidémies sont si bénignes, qu'il ne meurt presque personne de la petite vérole, auquel cas, l'inoculation est tout-à-fait inutile, & qu'il y a, au contraire des tems où cette maladie est si funeste, que tout le monde en meurt, & que, dans cette occasion, il seroit téméraire d'inoculer quelqu'un, parce qu'il est vraisemblable que l'état de l'atmosphere influe beaucoup sur ces maladies. De plus, on sçait qu'il y a des instans où notre corps paroît en santé, & où cepen-

dant il eſt le plus près de la maladie : ſi, par hazard, on inoculoit dans ce tems, il eſt certain qu'on développeroit d'un côté le germe de la petite vérole, & de l'autre celui de la maladie dont on eſt menacé.

Quoi qu'il en ſoit, on réfute ces objections par un calcul bien ſimple, par lequel on fait voir que, de quatre-vingt-onze perſonnes inoculées, il peut en mourir une, & qu'au contraire, dans la petite-vérole naturelle, il en meurt un ſeptieme ; ce qui fait environ treize ſur le même nombre. Il n'y a point de réponſe ſatisfaiſante contre cet argument ; & il ſuit de-là que l'inoculation de la petite vérole eſt, pour l'Etat & pour le Gouvernement, une très-bonne pratique, & que l'on devroit la mettre en uſage pour ſauver un plus grand nombre de ſujets. Mais, en même tems, comme il peut en mourir par cette méthode, il n'eſt point également avantageux au parriculier de la pratiquer, puiſqu'il peut être le malheureux ſur lequel le ſort tomberoit.

Les Turcs, les Indiens, les Perſes, les Anglois pratiquent cette méthode avec ſuccès, depuis très-long-tems ; mais tous ces peuples la font avec des précautions qui deviennent eſſentielles pour la réuſſite. Les attentions les plus néceſſaires dans la pratique de l'inoculation regardent le choix des ſujets ; car il en eſt qu'on peut admetre à l'inoculation ; & d'autres à qui on doit la refuſer. Quand on trouve quelqu'un cacochyme, d'un tempérament ſcorbutique, ſujet à quelque maladie particuliere, on ne doit point l'inoculer ; il faut attendre qu'il ſoit parfaitement guéri de ſa maladie, pour pouvoir enſuite ptatiquer cette méthode. Les ſujets que l'on veut inoculer, doivent être ſains, n'avoir aucun vice vénérien, ſcorbutique, cancéreux ou écrouelleux, en un mot, aucune maladie apparente.

L'âge du ſujet n'eſt pas moins eſſentiel : les adultes ont ordinairement la peau plus dure, le tempérament moins ſain que les enfans ; &, par cette raiſon, l'on doit choiſir l'âge de quatre ou cinq ans, comme celui qui eſt le plus avantageux pour faire cette opération. Quel-

ques médecins cependant prétendent que l'intervalle depuis cinq ans jusqu'à l'âge de puberté, approche le plus des heureuses dispositions propres à l'inoculation; & l'on a observé qu'il est mort moins de personnes de cet âge que de tout autre: ainsi c'est à sept, huit, neuf & dix ans, que l'on pratique cette méthode avec plus de sûreté. Il est aisé de sentir que, passé cet âge, l'inoculation devient de moins en moins avantageuse; les passions, le travail, la bonne chere & les débauches de diverses especes commencent à communiquer au sang une âcreté peu propre à cette opération. Cependant ceux qui se trouveroient fortement exposés à contracter cette maladie, ne doivent point hésiter à subir l'inoculation; elle leur sera toujours plus favorable que la maladie naturelle; car il est évident que le danger de celle-ci augmente en même proportion.

La saison de l'année demande encore une considération spéciale: le printems est, sans contredit, la plus favorable. Cette opinion est bien contraire au préjugé du vulgaire, qui prétend que la chaleur la plus forte est favorable pour cette maladie. On n'inocule à Constantinople, que dans l'hiver & le printems; & l'on a remarqué que la petite-vérole est bien plus fâcheuse dans les pays chauds que dans les tempérés. La température de l'automne semble être faite, ainsi que le printems, pour l'exécution de cette méthode; mais, comme on est plus disposé dans l'automne aux maladies que dans tout autre tems, il n'est pas étonnant que l'on préfere le printems,

A l'égard de la constitution, c'est un fait remarquable, que ceux qui promettent le plus de vigueur, ne sont pas ordinairement ceux à qui l'inoculation est la plus favorable; on peut remarquer que les personnes sur qui la petite-vérole a fait le plus de ravage, sont assez souvent d'un tempérament très-puissant & robuste; il semble que la force naturelle du corps se tourne contre elle-même, comme l'ont observé plusieurs médecins. Les personnes modérément délicates promettent à l'inoculation de plus heureux succès. Les gens bilieux,

ſanguins & phlegmatiques y ſont peu propres, ou du moins, ne doivent pas y être admis, ſans des préparations convenables.

Comme la nourriture des enfans eſt très-ſaine, & ordinairement de la meilleure eſpece, il ne faut qu'une legere préparation pour le germe de la petite-vérole: c'eſt pourquoi nous leur ordonnons ſeulement deux fois un leger purgatif, uniquement pour leur dégager les inteſtins; ce qu'on fera avec la manne, ou ſeule ou jointe à une legere infuſion de ſéné. Quand le ſujet eſt d'un tempérament un peu trop ſanguin, il faut le ſaigner un jour ou deux avant l'opération.

A l'égard des adultes, il eſt abſolument néceſſaire qu'ils vivent d'un grand régime; qu'ils boivent tous les matins une pinte de petit-lait, pendant une quinzaine de jours, & qu'ils prennent en même tems des lavemens, qu'ils ne mangent point de viande: ils doivent vivre de ſoupe au riz, de légumes au jus, tels que les épinars, des choufleurs, des artichauts, point d'œufs, & très-peu de vin; après quoi, on peut leur faire faire une ſaignée, leur donner une ou deux purgations, quelques jours avant de les inoculer, en continuant toujours le régime ci-deſſus.

Toutes les fois qu'on trouve des ſujets qui ont beſoin d'une grande préparation, on peut être preſque ſûr que leur ſanté eſt altérée. Il eſt inutile de tenter ſur eux aucune opération, parce qu'il eſt preſque conſtant qu'elle ne tourne point à bien; car, parmi les avantages qui ſuivent cette méthode, c'en eſt un conſidérable, que le corps, qui doit recevoir le virus varioleux, ſoit parfaitement ſain, & ait toutes ſes forces: or les ſaignées & les purgations ne manquent jamais de diminuer ces dernieres.

Quant aux perſonnes du ſexe, on doit les inoculer trois ou quatre jours après leurs régles, quoiqu'il ſoit aſſez ordinaire de voir arriver cet écoulement, dans quelque période que ce ſoit de la maladie, ſans aucun danger pour la malade.

Quelques legeres éruptions cutanées ſur le viſage ou ſur le corps, ne doivent pas diſſuader d'entreprendre

l'opération; car elles n'y mettroient aucun obstacle; & elles n'ajoûteroient rien au danger.

Maniere de faire l'Inoculation.

On tord d'abord un morceau de fil fin, en forme d'un gros fil à coudre; &, lorsqu'une petite-vérole bénigne commence à sécher sur le visage, on passe ce fil, à travers d'une pustule mûre, sur le bras ou sur la cuisse, après l'avoir piquée avec une aiguille. On le renferme ainsi, fort imbibé de virus, dans une petite boëte bien close: au bout de dix heures, on peut faire l'opération.

On fait d'abord, avec le scapel, une incision longitudinale d'environ un pouce sur le bras, à l'endroit où l'on fait ordinairement les cauteres, se contentant d'entamer la peau, sans la pénétrer. On applique sur cette blessure legere un morceau du fil dont nous venons de parler; on le couvre d'une compresse & d'un emplâtre, & on enveloppe le tout d'une bande, pour les empêcher de tomber. Cet appareil reste ainsi pendant une quarantaine d'heures, après lesquelles on le leve, & on panse la plaie tous les jours, avec les mêmes emplâtres digestifs & simples.

Il est une autre maniere d'inoculer, plus facile & plus sûre: on se procure un enfant qui ait la petite vérole naturelle, ou dont les boutons sont en pleine suppuration: on plonge une lancette à saigner dans ces boutons, à la profondeur de trois ou quatre lignes; puis incontinent on prend le bras de la personne qu'on veut inoculer; &, à l'endroit où l'on pratique ordinairement les cauteres, on introduit la lancette imbibée du pus variolique, entre la peau & l'épiderme, de la longueur de quatre à cinq lignes: ensuite, en retirant, on a soin de poser le pouce sur la lancette près de l'incision, afin de retenir le pus variolique dans la petite plaie; on réitere la même opération à un demi-pouce de distance. Cette maniere d'inoculer ne demande aucun pansement, & se fait ordinairement au grand air.

L'incision n'indique aucun changement les trois ou

quatre premiers jours; mais, vers le cinquieme, elle commence à donner des indices manifeſtes de l'approche du mal; ſes bords commencent à blanchir, & ſont environnés d'un rouge qui annonce l'inflammation.

On ſent auſſi, vers ce tems, des douleurs dans les aiſſelles; ce qui eſt un ſymptome aſſez favorable, & l'un des premiers. Vers le ſeptieme, quelquefois plutôt, on eſt pris d'un friſſon, & même d'un tremblement, avec une peſanteur de tête dans ſa partie antérieure, accompagnée d'une rougeur dans le viſage. Au premier ou ſecond jour du mal déclaré, il ſurvient quelques vertiges qui ſont ſuivis d'une ſueur abondante, pendant que les urines ſont d'une couleur de limon; mais, vers le troiſieme jour, cette couleur ſe change en celle d'une ſéroſité blanche avec un ſédiment blanc; ce qui eſt occaſionné par les ſymptomes dont nous avons parlé.

Les choſes arrivées à ce point, l'éruption ne doit pas tarder; car elle ſuit ordinairement de près cette derniere urine: dans cet état, il n'eſt pas néceſſaire d'ordonner ni ſaignée ni émétique, il ne faut, dans ce tems, que donner une priſe de poudre d'yeux d'écreviſſes, ſeule ou jointe à une petite portion de nître auſſi en poudre. Il ſurvient aſſez ſouvent, parmi les premiers ſymptomes, un vomiſſement qui ne ceſſe que lorſque l'éruption eſt achevée: un lavement donné une ou deux fois, ſuivant la circonſtance, le calme preſque toujours. Quand, dans ce période, il ſurvient un leger délire, on ne doit en tirer aucune conſéquence. Si l'éruption eſt précédée de quelques mouvemens convulſifs, au lieu de ſaignée, on appliquera un véſicatoire à la nuque. Dans quelque période de la maladie que ce ſoit, l'hémorrhagie eſt réputée un bon ſigne. L'éruption achevée, les inciſions commencent à verſer de la matiere purulente, & en d'autant plus grande quantité, qu'elle approche plus de la maturité. Les puſtules étant ſéches, la ſaleté extérieure, qui pénetre la peau, & ſouvent juſqu'à la membrane adipeuſe, commence à ſe ſéparer, & laiſſe une plaie nette, & qui

verse encore du pus, à proportion de sa grandeur : on la termine par les voies ordinaires.

Quant au régime qu'on doit observer, on ne doit manger qu'une fois de la viande, jusqu'à l'éruption ; mais on ne doit se nourrir que des farineux & des racines, suivant les différentes saisons de l'année. On se tiendra le ventre libre par des lavemens, tous les jours, ou par le moyen de quelques pommes cuites qu'on mangera. Lorsque les pustules sont séchées, on doit donner un médicament legérement purgatif, & le réitérer peu de jours après. Après cela, on fera faire une saignée au malade : enfin, la petite vérole étant terminée, on le purge deux ou trois fois.

INQUIÉTUDES, s. f. plur. C'est un mal-aise général, une espece d'agitation antérieure & de bouillonnement dans le sang, qui excitent le malade à se remuer, à changer de place, pour donner du cours au sang & aux humeurs qui circulent avec peine.

La cause immédiate de cette maladie est un commencement d'engorgement du sang dans les vaisseaux, produit par son épaississement, sa quantité, ou la foiblesse des vaisseaux. Ainsi tout ce qui peut relâcher les fibres, comme la mollesse, l'oisiveté, un air épais, un sommeil trop long, l'usage des boissons aqueuses & chaudes, les bains tiédes, la grande chaleur, peuvent donner des inquiétudes. Tout ce qui peut épaissir le sang, & en augmenter la quantité, comme l'excès dans le manger, le défaut d'exercice, les alimens épais & visqueux, l'usage des liqueurs spiritueuses, des acides, comme la limonade, des fruits crus ou cuits, comme les groseilles, les cerises, la suppression des régles, des hémorrhoïdes, de la transpiration, des saignées habituelles, les passions de l'ame, comme le chagrin, la tristesse, la jalousie, peuvent aussi occasionner cette indisposition ; la présence de quelques corps étrangers qui gênent la circulation, comme les pierres de la vessie, un squirrhe dans le ventre, des obstructions, & la grossesse : c'est pourquoi les femmes enceintes sont sujettes aux inquiétudes, à mesure qu'elles avancent dans leur grossesse.

Quand on connoît la cause qui produit les inquiétudes, il est facile d'y porter remede ; en général, on peut faire saigner le malade une fois au bras, lui faire prendre quelques lavemens, diminuer sa nourriture, & en faire un choix convenable, lui faire faire de l'exercice, lui donner de la dissipation, & suivre ce que nous avons prescrit à l'article AGITATION.

INSECTES. *Voyez* MORSURE DES INSECTES.

INSOMNIE, s. f. privation du sommeil, ou veille immodérée.

Toutes les fois que l'on se sent agité pendant la nuit, & que l'on n'a aucune disposition au sommeil, on appelle cet état insomnie. On en distingue de deux sortes, celle qui vient dans l'état de santé, & celle qui accompagne les maladies.

La cause immédiate de l'insomnie, dans l'état de santé, est l'agitation des nerfs du cerveau, & leur trop grande sensibilité : ainsi tout ce qui peut tendre les nerfs, augmenter le mouvement du sang, peut produire l'insomnie; tels sont les alimens échauffans, le trop grand usage du vin & des liqueurs spiritueuses, & des boissons échauffantes, comme le café, le thé, les ratafias & les élixirs, les exercices violens & les veilles immodérées, les passions vives, comme le chagrin & la colere.

On remédie facilement aux insomnies, quand elles dépendent de quelques-unes de ces causes : il suffit, pour y réussir, de cesser l'usage des choses qui peuvent avoir occasionné cette indisposition. Si malgré ces précautions, on ne réussissoit pas à la guérison, on commenceroit par saigner le malade au bras ; on lui feroit prendre des lavemens tous les jours, les bains tiédes, des boissons aqueuses abondantes, & tous les soirs le julep qui suit :

Prenez, *D'Eau de Laitue, quatre onces.*

De Syrop de Pavot blanc, demi-once,

pour prendre le soir en une dose, en se couchant.

Si ce julep ne réussit point on donnera l'émulsion suivante :

Prenez, *Quatre Amandes douces pelées dans l'eau chaude.*

Des quatre Semences froides majeures, deux gros.

Des Semences de Pavot, un gros & demi.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en verſant peu-à-peu deſſus un grand verre d'eau.

Ajoûtez-y enſuite.

De Laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes,

pour une doſe, à prendre à l'heure du ſommeil.

La poudre ſuivante eſt auſſi très-efficace pour calmer en pareil cas :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes en poudre, deux gros.*

De Cinnabre factice, un demi-gros.

De Tartre vitriolé, un gros

De Camphre purifié, vingt grains.

Mêlez le tout avec une ſuffiſante quantité de thériaque, pour faire des bols de la groſſeur de vingt-quatre grains. Le malade en prendra deux le matin, en ſe levant, & deux le ſoir, en ſe couchant, pendant pluſieurs jours.

Les inſomnies ſe déclarent quelquefois dans les perſonnes ſujettes aux vapeurs hypochondriaques ou hyſtériques. La potion ſuivante convient très-bien en ce cas.

Prenez, *Des Eaux d'Armoiſe.*

De Méliſſe ſimple, de chaque deux onces.

De la Poudre de Caſtoréum, vingt grains.

De Syrop de Karabé, ſix gros.

Mêlez le tout enſemble pour une potion, que l'on prendra le ſoir en ſe couchant; dans la journée, le malade prendra une infuſion de fleurs de tilleul pour boiſſon, & des lavemens avec les mêmes fleurs.

Quand l'inſomnie accompagne les maladies aiguës, elle dépend ordinairement de la maladie eſſentielle; & le ſommeil ne revient que lorſque la cauſe qui a produit cette maladie eſt détruite: c'eſt ainſi que l'on voit

dans les fiévres aiguës, malignes, putrides ou inflammatoires, l'insomnie subsiſter, juſqu'à ce que la maladie ait pris un tour plus favorable : il eſt même très-dangereux, dans ces ſortes de cas, de donner au malade l'opium ou quelques-unes de ſes préparations : car, ces remedes augmentent l'inflammation, ou ſupprimment les évacuations propres à vuider la matiere qui forme la maladie. L'opium ne convient, dans ces ſortes de maladies, que quand l'inflammation eſt tout-à-fait tombée, ou quand la matiere de la fiévre eſt ſuffiſamment évacuée.

Il y a des inſomnies qui dépendent de quelques cauſes particulieres, comme des douleurs vives, occaſionnées par un coup, une chute, un ulcere, une carie, la préſence des pierres dans la veſſie, quelques parties cauſtiques & âcres, qui ſe trouvent dans l'eſtomac & dans les inteſtins ; c'eſt pour lors qu'après avoir tenté les remedes généraux, l'opium fait des merveilles. On peut, par exemple, donner le ſoir quatre grains de pilules de cynogloſſe, un demi-gros de thériaque, un grain & demi de laudanum, & les potions calmantes, que nous avons preſcrites ci-deſſus.

INTERMITTENT. (*pouls*) L'intermittence du pouls eſt plus ſouvent un ſymptome de maladie, ou un ſigne annonçant une évacuation par bas, qu'il n'eſt une maladie. Ainſi, en remédiant à la maladie principale, on remettra le pouls dans ſon état naturel. Si, par exemple, le pouls devient intermittent ſur la fin d'une maladie aiguë, accompagné de ſignes bons, on purge doucement, ou on donne quelques lavemens : ſi l'intermittence du pouls eſt occaſionnée par une foibleſſe extraordinaire, la potion cordiale ſuivante ſera indiquée.

Prenez, *D'Eaux de Ceriſes noires, trois onces.*
De Menthe, deux onces.
De Lilium de Paracelſe, quarante gouttes.
D'Eſprit volatil-aromatique-huileux, trente gouttes.
De Syrop d'Œillet, une once.
D'Eau de Cannelle orgée, deux gros.

Mêlez le tout ensemble selon l'art, & faites-en une potion dont vous donnerez une cuillerée au malade, d'heure en heure, jusqu'à ce que les foiblesses commencent à revenir moins souvent.

Le pouls devient intermittent souvent dans les attaques de vapeurs, ainsi que dans les vapeurs hypochondriaques. Alors la potion suivante fait de très-grands biens, & nous en conseillons l'usage.

Prenez, *D'Eaux de fleurs d'Orange.*

De Tilleul, de chaque trois onces.

De Syrop de Stœchas, une once.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en une potion que vous ferez prendre, d'heure en heure, par cuillerées.

On peut, si cette potion n'est pas assez efficace, y ajoûter trente gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann; & soir & matin, on pourra faire prendre au malade la décoction suivante:

Prenez, *De Racines de Valériane sauvage, un gros & demie.*

De Feuilles de Gui de Chêne, un gros.

Faites-les bouillir ensemble dans trois verres d'eau, que vous réduirez à deux; l'un se prendra à jeun, & l'autre le soir, deux heures avant de se coucher: on pourra auparavant avaler un bol fait d'un demi-gros de poudre de guttete incorporé dans suffisante quantité de syrop d'armoise.

Quand le pouls devient intermittent dans toute autre cas que ceux que nous venons d'indiquer, il présente quelques obstacles qu'il faut travailler à enlever par des incisifs ou par des apéritifs, ou par des remedes indiqués à l'article des maladies qu'il accompagne.

INTERMITTENTE. (*fièvre*) On appelle particuliérement fiévre intermittente celle qui revient par accès, souvent périodiques, & qui cesse entiérement dans les intervalles: elle est expofée aux fiévres continuës. *Voyez* FIÉVRE INTERMITTENTE.

INTERMITTENTES-AUTOMNALES. (*fiévres*) Ces fiévres sont plus opiniâtres que les printannieres, & celles qui sont les plus fâcheuses, & en plus grand

nombre : elles arrivent d'ordinaire, après un été fort chaud.

Elles ſont auſſi plus difficiles à connoître ; car, dans le commencement qu'elles règnent, les paroxyſmes, ou accès ſont ſi longs, & les redoublemens ſi ordinaires, qu'elles ſemblent être continuës, & qu'il n'y a que peu ou point d'intermiſſion.

Quelquefois cependant la fiévre donne un peu de relâche ; mais elle revient peu d'heures enſuite, après avoir été précédée d'un friſſonnement leger. Quand la maladie commence à céder, on connoît ſeulement ſon caractere, on voit alors que la fiévre eſt une vraie fiévre intermittente ; & ſouvent ces ſortes de fiévres qui, dans le commencement, paroiſſent continuës, dégénerent en fiévres quartes.

Il arrive auſſi quelquefois que ces fiévres ſont, dans le commencement, intermittentes, & qu'après des accès longs & redoublés, elles ſe changent en fiévres continuës dangereuſes.

Ces fiévres ſont toujours bilieuſes, & l'eſtomac & les inteſtins ſont remplis de matieres corrompues : il faut les faire ſortir ſans délai ; car le retardement ſeroit nuiſible.

On donnera donc au malade la poudre émétique ſuivante :

Prenez, *De Tartre émétique, trois grains ;* ou *d'Ipecacuanha, une demi-dragme ;*

en obſervant à ce ſujet ce qui a été dit à l'égard des fiévres intermittentes-printannieres.

Mais ſi la peau du viſage eſt tendue & rouge, ſi les yeux ſont enflammés, ſi la chaleur eſt forte & générale par tout le corps, il faut qu'une ſaignée précede le vomitif.

Si, au contraire, le viſage du malade eſt pâle, s'il eſt retiré, & que le pouls ne ſoit point plein, il faut s'abſtenir de la ſaignée, qui nuiroit en ce cas-là.

On doit, au reſte, donner le vomitif au malade, dans le tems d'intermiſſion de la fiévre, ou, ſi elle ne ceſſe point tout-à-fait, choiſir du moins le moment où elle eſt dans ſa moindre force.

Il eſt auſſi quelquefois néceſſaire, dans les fiévres automnales, de répéter le vomitif; & c'eſt, lorſque les naufées & l'amertume de la bouche continuent, & que la langue demeure chargée.

Le jour auquel le malade ne prendra point l'émétique, il boira beaucoup de la décoction ſuivante: prenez quatres livres de décoction faite avec

D'Eſpeces Fébrifuges, trois onces,

que l'on aura fait bouillir, pendant une demi-heure, dans un vaſe couvert,

Avec une ſuffiſante quantité d'Eau commune;

& vous ajoûterez ſur chaque livre de cette décoction une once d'oxymel ſimple, préparé ainſi:

Prenez, *De Miel dépuré, trois livres.*

Mêlez avec

De bon Vinaigre, une livre.

On donne auſſi, de quatre heures en quatre heures au malade, après le vomitif, ſoit qu'il le prenne une ou deux fois, une des poudres ſuivantes:

Prenez, *De Crême de Tartre, quarante grains.*

De Sel Polychreſte, vingt grains,

& faites-en une poudre. Donnez-en pluſieurs doſes ſuivant le beſoin.

En ſuivant cette méthode, ces fiévres cédent d'ordinaire; &, ſi auparavant elles étoient continuës, elles deviennent manifeſtement intermittentes, de ſorte qu'il y a un intervalle conſidérable d'un accès à l'autre.

Il faut alors donner au malade de la mixture ſuivante:

Faites diſſoudre dans une demi-livre de décoction d'orge & deux onces d'eau d'écorce de citron,

De Sel Polychreſte, deux dragmes.

De Tartre vitriolé, une dragme.

De Syrop des cinq Racines apéritives, deux onces,

en ſuivant ce qui a été dit, lorſqu'on a parlé des fiévres intermittentes-printannieres.

Les alimens doivent être les mêmes que dans les fiévres tierces-printannieres: les bouillons avec du jus de citron, ou de la crême de tartre, pour les rendre

plus agréables, les pommes, les poires cuites, & le pain, qui eſt bien fermenté, formeront les principaux alimens. Lorſque les forces augmenteront un peu, l'on pourra ajoûter, aux alimens ci-deſſus, quelque peu de viande tendre, ſoit de veau, ou d'agneau : le vin pris modérément, pour réparer les forces, ne fera auſſi aucun mal.

Au reſte, comme le tems devient tous les jours plus froid, il faut, dans cette ſaiſon, munir les convaleſcens contre le froid, ſans quoi la rechute eſt très-à craindre.

De plus, il faut, pendant quatorze jours, donner aux convaleſcens, le matin à jeun, & une heure avant le dîner & le ſouper, la groſſeur d'une noix muſcade du remede ſuivant :

Prenez, *De Conſerve d'Abſinthe.*
De Thériaque-Diateſſaron, de chaque une demi-once.

Mêlez enſemble.

Quand ils auront été un mois ſans fiévre, il faut leur donner, le matin à jeun, les pilules ſuivantes.

Prenez, *Trente grains des Pillules de Rufus*, & faites-en ſept ; les leur faire prendre, après huit jours d'intervalle, & répéter, trois fois en tout, la même choſe.

Si cependant après le vomitif, & les autres remedes dont on a parlé, la fiévre ne ceſſe point, ſi les accès n'ont point de diminution, & ſi le malade s'affoiblit, l'uſage du quinquina devient néceſſaire ; ce qui arrive plus fréquemment dans les fiévres automnales, que dans les printannieres.

Il faut alors ſe ſervir du remede ſuivant :

Prenez, *De Quinquina finement pulvériſé, une once*, partager en douze doſes égales, ainſi que dans les fiévres printannieres, & le répéter quatorze jours après.

Si les yeux jauniſſent, ſi le malade a des anxiétés vers l'orifice de l'eſtomac, ſi les urines ſont ictériques, il faut ceſſer l'uſage du quinquina (à moins cependant que l'extrême foibleſſe du malade n'y obligeât) &

s'abſtenir alors, quinze jours de ſuite, de ce fébrifuge; au lieu duquel on donnera, pendant quelques jours, le remede ſuivant :

Prenez, *D'Oxymel ſcillitique, deux onces.*
De Sel Polychreſte, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme.
D'Eau commune, huit onces.

Mêlez enſemble, & ajoûtez-y
D'Eſprit de Menthe, demi-once,

dont on fera prendre, de trois heures en trois heures, deux cuillerées au malade, juſqu'à la diminution de ces ſymptomes : la fiévre reviendra néanmoins ; mais le malade, ayant pendant cet intervalle récupéré des forces, il la ſupportera plus aiſément, & bientôt elle ceſſera abſolument.

Si l'on s'opiniâtroit dans ce cas, à faire uſage du quinquina, il s'enſuivroit quelque maladie chronique, difficile à guérir.

On doit auſſi remarquer qu'il ne faut point ſe ſervir des pilules de Rufus, lorſque le quinquina a chaſſé la fiévre; car elles la font ordinairement revenir.

Il arrive quelquefois, que ces ſortes de fiévres ſont, dès leur commencement, accompagnées des plus mauvais ſymptomes; le pouls eſt inégal, le viſage cadavéreux ; le malade tombe dans de fréquentes foibleſſes, & a des ſueurs froides. Dans quelques-uns, une cardialgie, ou mal violent d'eſtomac, accompagne ces ſymptomes; dans d'autres, il ſurvient un aſſoupiſſement, lequel accompagne le paroxyſme ; & cet aſſoupiſſement eſt ſi profond, qu'on peut à peine réveiller les malades.

Dans ces cas, il faut au plutôt leur donner le quinquina; car il eſt à craindre qu'ils ne puiſſent point ſupporter l'accès ſuivant. On ſe ſervira, pour cela, du remede ſuivant :

Prenez, *De Quinquina finement pulvériſé, une once;*

partagez en douze doſes égales.

Si, par ce moyen, la fiévre étant ſupprimée, le viſage du malade devient couleur de cire, & s'il ſent des

des anxiétés vers l'orifice de l'eſtomac, il faut lui donner le remede ſuivant :

Prenez, *D'Oxymel ſcillitique, deux onces.*
De Sel de Polychreſte, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme
D'Eau commune, huit onces.

Mêlez enſemble, & ajoûtez-y

D'Eſprit de Menthe, demi-once,

de la maniere qui a été expliquée ci-deſſus.

INTERMITTENTES-PRINTANNIERES. (*Fiévres.*) Ces fiévres ſont preſque toujours tierces, & très-ſouvent d'une bonne eſpece : quelquefois elles ſont double-tierces, mais plus rarement que les automnales.

On appelle Fiévres double tierces, quand il ſurvient, le jour intercalaire, un accès nouveau : l'accès eſt alors communément plus leger que celui du jour précédent.

Dans le paroxyſme ou accès, il ſuffit de donner au malade beaucoup de boiſſon délayante : on peut la rendre agréable à prendre ; mais elle doit toujours être tiéde ; froide, elle ſeroit nuiſible.

Le malade peut donc boire autant qu'il voudra de la tiſane ſuivante :

Prenez, quatre livres de décoction faite avec

D'Eſpeces Fébrifuges, trois onces,

que l'on aura fait bouillir, pendant une demi-heure, dans un vaſe couvert,

Avec ſuffiſante quantité d'Eau commune.

Il lui faut auſſi de la tranquillité, & qu'il ſe tienne dans une chaleur modérée.

Le paroxyſme ſe termine d'ordinaire par une ſueur univerſelle, & chaude : il faut l'entretenir, en buvant chaud, mais ne pas la rendre trop abondante, ſoit par des couvertures, ſoit par tout autre moyen qui provoque la chaleur.

Il ſera bien dans ce moment (c'eſt-à-dire, ou vers la fin du paroxyſme, ou après qu'il aura ceſſé) de faire prendre au malade du bouillon, & d'y mêler du jus

de citron, ou de la crême de tartre, pour lui donner un peu d'acidité.

Les jours auxquels le malade eſt ſans fiévre, il peut prendre des alimens un peu plus ſolides, c'eſt-à-dire, manger un peu de viande, en obſervant de ne lui donner de la chair que de jeunes animaux: la viande de bœuf ne nuira point, pourvu qu'elle ſoit tendre; mais il faut s'abſtenir de tout ce qui eſt gras.

Il faut auſſi éviter de faire manger le malade vers le tems que le paroxyſme doit revenir, la nourriture qu'il auroit priſe lui chargeroit l'eſtomac pendant l'accès, & la digeſtion ſe feroit mal.

Quatre heures avant l'heure de la fiévre, on pourra cependant donner un bouillon leger.

Or, comme dans les fiévres-tierces-printannieres, les paroxyſmes anticipent d'ordinaire le tems où ils doivent revenir, il faut y avoir égard, par rapport à la nourriture que le malade doit prendre.

Si le jour où le malade eſt ſans fiévre, eſt ſerein, il ſera bon qu'il faſſe un peu d'exercice, mais ſans ſe laſſer; il faut auſſi qu'il dorme plus long-tems que de coutume.

On doit encore obſerver que les fiévres printannieres-intermittentes tournent ſouvent en maladies inflammatoires, principalement dans des ſujets jeunes & ſanguins: c'eſt pourquoi la ſaignée eſt convenable, ſur-tout ſi le malade a le viſage rouge, s'il ſe plaint d'un mal de tête violent, & s'il reſſent quelque douleur du côté de la poitrine.

Si le malade a des nauſées accompagnées de fréquentes flatuoſités, ſi la langue eſt chargée, la bouche amere, s'il a de legers vertiges, il convient de lui donner un vomitif.

On fera prendre alors au malade l'émétique, de la façon ſuivante:

Prenez, *De Tartre ſtibié*, *trois grains.*

Laiſſez-le diſſoudre dans deux verres, qui ſe prendront cinq heures avant l'accès, & à une heure de diſtance l'un de l'autre.

Quand les malades seront d'un tempérament plus foible, il sera mieux de les faire vomir avec un demi-gros d'ipecacuanha.

Aussi-tôt que le malade aura vomi par l'effet de ces remedes, il faut qu'il boive de l'eau tiéde à grands verres, bientôt il la rejettera par un vomissement nouveau; mais il faut lui en faire boire encore, & ainsi de suite, afin de délayer ce qui doit être chassé hors de l'estomac, & faciliter par-là le vomissement.

Après que le malade a vomi à quelques reprises, l'eau qu'il boit lui reste d'ordinaire dans le corps; lorsqu'il aura été une heure entiere sans vomir, on pourra, dans certains cas, lui donner la potion suivante:

Prenez, *De Laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes.*
De Syrop Diacode, une demi-once.
De Décoction d'Orge, une once.

Faites-en une potion, & attendez le paroxisme, pendant lequel on lui donnera de la tisane suivante:

Prenez, quatre livres de décoction faite avec
D'Especes Fébrifuges, trois onces,
que l'on aura fait bouillir, pendant une demi-heure, dans un vase couvert,
Avec suffisante quantité d'Eau commune,
en observant d'ailleurs tout ce qui a été dit ci-devant.

Si le malade se plaint de douleurs des lombes, si le ventre lui grouille, s'il a des vents, si le ventre est enflé, ou dur, il faut le purger de la maniere suivante:

On lui donnera donc, huit heures avant le retour du paroxysme, le purgatif suivant:

De la Poudre Cornachine, quarante grains;

& six heures après qu'il l'aura pris, c'est-à-dire, deux heures avant l'accès, on lui fera prendre la potion suivante:

Prenez, *Du Laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes.*
De Syrop Diacode, une demi-once.
De Décoction d'Orge, une once,
faites-en une potion.

Si les symptomes, qui ont déterminé à se servir du

vomitif ou du purgatif, continuent d'être les mêmes ; on pourra réitérer ces remedes.

Cependant la néceſſité de répéter le vomitif & le purgatif n'eſt pas fort fréquente dans les fiévres printannieres.

On doit de plus obſerver que quelquefois le vomitif n'évacue point par le ſeul vomiſſement, mais qu'il évacue par les ſelles, de même que les purgatifs agiſſent quelquefois par le vomiſſement. On ne doit cependant rien craindre, lorſque cela arrive, puiſque l'unique objet de ces remedes eſt d'évacuer l'eſtomac & les inteſtins.

L'eſtomac & les inteſtins nettoyés, on donnera au malade, de deux heures en deux heures, une cuillerée du remede ſuivant :

Faites diſſoudre dans une demi-livre de décoction d'orge & de deux onces d'eau d'écorce de citron,

De Sel Polychreſte, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme.
De Syrop des cinq Racines apéritives, deux onces,

après lequel on lui fera boire une taſſe d'infuſion de fleurs de camomille en guiſe de thé. Il faut cependant ne faire uſage de ce remede, que lorſque le malade eſt ſans fiévre, & ſuppoſé qu'il ne dorme point, & ne pas s'en ſervir dans le tems du paroxyſme.

C'eſt de cette maniere que l'on traite les fiévres printannieres ; & il eſt rarement beſoin de quinquina.

Si, après le troiſieme ou le quatrieme accès de ces fiévres, il ſurvient des puſtules ulcéreuſes aux narines, aux lévres, ou aux environs, ce ſigne eſt bon, & la fiévre ceſſe d'ordinaire bientôt ; mais il n'eſt pas auſſi sûr dans les fiévres automnales.

Il arrive, mais rarement, qu'après ſept ou huit accès, la fiévre printanniere ne ceſſe point ; qu'elle ne diminue pas même conſidérablement, & qu'au contraire, les accès deviennent plus longs & plus forts. Cela ſe voit ſurtout dans les malades qui, dès qu'ils ſont au lit, ſuent abondamment. Dans ce cas, le quinquina eſt néceſſaire.

L'on fera donc prendre au malade, dans le tems qu'il n'aura point de fiévre, & de trois heures en trois heures, la poudre ſuivante :

Prenez, *De Quinquina finement pulvérisé, une once;* partagez en douze doses égales, dans du vin.

Par-là il se trouvera bientôt guéri; &, comme dans le printems, la saison devient de jour en jour meilleure, la rechute est rarement à craindre.

INTESTINS GANGRENÉS. La gangrene des intestins est précédée le plus souvent d'inflammation: il peut arriver cependant que la gangrene survienne aux intestins, sans que l'inflammation ait eu lieu. Certains poisons pris du règne minéral, & même du règne animal, peuvent produire en peu de tems la gangrene sur le canal intestinal, ou sur une partie au moins.

Les signes, qui annoncent cette maladie que nous ne considérons que sous cet aspect, sont un visage pâle & plombé, le froid des extrémités qui est insurmontable, l'issuë involontaire de matieres qui sont très-noires, & rendent une odeur cadavéreuse, les foiblesses fréquentes; joignez à ces signes le rapport du malade, ou des assistans, sur ce qui a précédé la maladie, ou ce qu'il a pris, ou sur l'accident qui lui est arrivé, comme d'avoir été mordu par quelqu'animal venimeux, ou d'avoir avalé quelque poison.

Le but qu'on doit se proposer alors, est de ranimer les intestins, & de rappeller les esprits animaux dans des parties qu'ils sont près de quitter.

Pour satisfaire aux indications qui se présentent, après avoir mis le malade dans un lit qu'on aura chauffé avec le secours d'une bassinoire dans laquelle on mettra une douzaine de bayes de geniévre, on lui fera prendre par cuillerées la potion suivante:

Prenez, *D'Eaux de Chardon-bénit.*
De Fleurs d'Orange.
De Ceruses noires, de chaque deux onces.
De Cannelle orgée, deux gros & demi.
De Thériaque.
De Confection Alkermès, de chaque deux scrupules.
De Lilium de Paracelse, vingt gouttes.
De Sel volatil de Vipere, dix grains.

De Syrop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en une potion, dont on donnera au malade une cuillerée toutes les deux heures.

On peut se contenter, si l'on veut, de la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit.*

De Fleurs d'Orange, de chaque deux onces & demie.

De Lilium de Paracelse, vingt gouttes.

Mêlez pour prendre par cuillerées.

On donnera au malade des lavemens faits de la maniere suivante :

Dans trois demi-setiers de vin rouge, faites infuser une demi-once de roses rouges.

Le malade prendra par jour, deux ou trois lavemens ainsi composés.

De plus, s'il n'y a pas de contre-indication, on lui donnera, toutes les trois heures, le bol suivant :

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux scrupules.*

Faites-en un bol, avec suffisante quantité de syrop d'œillet.

Les vésicatoires appliqués à la nuque pourront aussi produire de bons effets.

Après l'opération du bubonocèle, on a souvent à craindre la gangrene : les lavemens que nous proposons ici, auxquels on pourra ajoûter un gros ou deux de quinquina, feront très-bien.

INTESTINS. (*inflammation des*) Les causes de cette maladie sont quelquefois les mêmes que celles de la dyssenterie.

On connoît l'inflammation des intestins par une douleur violente dans le bas-ventre du malade, laquelle souvent devient plus forte au tact, par l'enflure du ventre, par des vomissemens & par la constipation. Ces symptomes sont en même tems accompagnés d'une fiévre aiguë & continuelle, d'une grande soif, & d'une forte chaleur : le pouls est dur, les urines sont d'un rouge vif & clair, & les forces se perdent subitement.

Si ces symptomes sont violens, la mort s'ensuit

d'ordinaire bientôt. Avant que le malade expire ; la douleur ceſſe ; mais les extrémités deviennent froides & livides, le viſage cadavéreux, le pouls petit, très-vîte & inégal. Tous ces ſignes indiquent que la mort eſt prochaine, quoique le malade, & ceux qui ſont auprès de lui, tirent ſouvent un heureux préſage de la ceſſation de la douleur.

Il faut donc faire auſſi-tôt une ſaignée aſſez forte, & la répéter hardiment, ſi les douleurs ne ceſſent, ou ne diminuent point conſidérablement ; ou bien ſi elles recommencent, on donnera au malade, trois ou quatre fois le jour, le lavement ſuivant :

Prenez, *Des Eſpeces Emollientes, deux onces.*

Faites-les bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau, pendant une demi-heure : paſſez la décoction ſur dix onces d'huile de lin, & faites-en un clyſtere.

On lui appliquera ſans relâche ſur le ventre, de la flanelle trempée dans la fomentation ſuivante :

Prenez, *D'Eſpeces Emollientes, trois onces*, que vous ferez bouillir, pendant une heure, dans ſuffiſante quantité d'eau commune : ajoûtez

De Savon de Veniſe, deux onces ;

pour quatre livres de la décoction, après l'avoir paſſée à travers un linge.

La toilette d'un animal nouvellement tué, appliquée ſur le ventre du malade, produit auſſi un très bon effet.

On lui donnera de demi-heure, en demi-heure, une taſſe chaude du remede ſuivant :

Prenez, *De feuilles de Guimauve, deux poignées.*

De Racine de Guimauve, une once.

De Semence de Lin concaſſée, deux dragmes ;

faites une décoction. Lorſque le tout aura bouilli l'eſpace d'une demi-heure, dans ſuffiſante quantité d'eau commune, paſſez la décoction, & ajoûtez-y ſur trois livres :

De Nitre purifié, une dragme.

De Miel, deux onces.

Si le pouls devient, & reſte égal ; ſi la douleur diminue ; ſi le malade lâche des vents par le bas, & que le lavement entraîne avec lui des matieres, c'eſt un bon ſigne.

Quelquefois le ventre demeure opiniâtrement constipé, malgré plusieurs lavemens : on a vu, dans ce cas, de très-bons effets de la fumée de tabac injectée par le fondement.

La décoction d'orge chaude doit servir de boisson, & des bouillons legers former toute la nourriture, jusqu'à ce que le mal soit totalement appaisé, & ne revienne pas de trois jours.

Il faut même encore faire observer au convalescent, pendant plusieurs jours consécutifs, une diéte exacte, dans la crainte que les intestins, irrités de nouveau par des alimens trop âcres, n'occasionnent une rechute.

Cette maladie est, au reste, si violente, que, si elle ne céde pas bientôt aux remedes convenables : elle dégénere sans délai en gangrene mortelle. On peut espérer néanmoins, qu'en se servant exactement des remedes ci-dessus, on parviendra à résoudre l'inflammation des intestins.

Si l'on en a fait trop tard usage, si la maladie dure, sans empirer, plus de trois à quatre jours, & qu'une douleur sourde succède à la douleur aiguë du bas-ventre ; si en même tems le malade y ressent une pesanteur inusitée, & qu'il ait des frissons vagues par tout le corps, c'est une marque certaine qu'il se forme unn abcès.

Dans ces cas, il faut continuellement lui appliquer sur le ventre, pendant le jour, la fomentation suivante :

Prenez, *D'Especes Emollientes, trois onces*, que vous ferez bouillir, pendant une heure, dans suffisante quantité d'eau commune : ajoûtez-y

De Savon de Venise, deux onces,

pour quatre livres de la décoction, après l'avoir passée à travers un linge ; & servez-vous, pendant la nuit, d'un emplâtre de *Labdanum*.

Si cet abcès paroît vouloir se faire jour extérieurement, ce qui se peut lorsque les intestins sont collés au péritoine, (quoique cependant ce cas arrive très-rarement) il faut alors le percer pour en faire sortir le pus.

Si l'abcès creve dans la capacité du bas-ventre, les suites en sont très à craindre, à moins qu'on ne parvienne à tirer le pus sur le champ ; ce qui est néan-

moins difficile à faire : il n'eſt pas plus aiſé de juger de l'exiſtence de ce cas, parce que la quantité de pus, qui ſort de cet abſcès, n'eſt pas aſſez grande pour cauſer au ventre une enflure remarquable.

L'évacuation du pus ſe fait plus fréquemment par le fondement : le lavement ſuivant, répété pluſieurs fois, quand la ſuppuration ſe fait, facilite ſon cours, parce qu'amolliſſant la ſuperficie intérieure des inteſtins, le pus ſe trouve plus de facilité à couler par-là.

Prenez, *D'Eſpeces Emollientes, deux onces.*

Faites-les bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau, pendant une demi-heure : paſſez la décoction ſur dix onces d'huile de lin, & faites-en un clyſtere. Lorſque le pus s'évacue, ſoit qu'il ſorte ſeul, ou avec les excrémens, il faut faire boire au malade beaucoup de décoction ſuivante :

Prenez, *De la Véronique.*
De l'Aigremoine.
Du Lierre Terreſtre.
De la Verge d'Or, parties égales.

Faites-les infuſer dans de l'eau bouillante : édulcorez enſuite cette infuſion vulnéraire, avec ſuffiſante quantité de bon miel. On pourroit encore lui donner, trois fois par jour, le bol qui ſuit :

Prenez, *De Myrrhe, quinze grains.*
D'Yeux d'Ecreviſſes, un demi-gros.

Liez ces poudres avec ſuffiſante quantité de ſyrop de lierre terreſtre, pour faire un bol.

Si l'uſage de ce bol échauffoit beaucoup le malade, on diminueroit la doſe de la myrrhe, ou bien on n'en prendroit qu'un bol par jour.

Sa nourriture doit être compoſée de bouillons dans leſquels on peut mettre de la chicorée blanche (*endivia*), de la laitue, du cerfeuil, ou d'autres ſemblables herbages tendres. Ces bouillons doivent être paſſés au tamis, pour éviter qu'il ne ſe forme un amas de matieres dures dans les inteſtins.

Il faut continuer cette méthode, juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus de pus par le fondement, pendant trois jours

consécutifs, & remettre peu-à-peu le malade à sa manière de vivre accoutumée.

ISCHURIE, s. f. suppression totale des urines.

Cette maladie vient de ce que les reins ne filtrent pas l'urine, & n'en fournissent point à la vessie, ou de ce que les viscères, la vessie, son col & l'urètre n'en permettent pas l'issue. Le premier défaut est appellé *suppression*, le second *rétention*. (*Voyez* SUPPRESSION & RÉTENTION.)

(KYN)

KYNANCIE, s. f. espece d'esquinancie inflammatoire, dans laquelle les muscles internes du larynx sont enflammés; ce qui rend la respiration si difficile, qu'on est obligé de tenir la bouche ouverte, & de tirer la langue comme des chiens.

On reconnoît le caractere particulier de cette maladie à la tumeur de la gorge, qui est plus extérieure; à la bouche que l'on tient ouverte & qui est très-sèche, & à la langue qu'on est obligé de tirer en dehors. Ces sortes de malades ont quelquefois de l'écume à la bouche, & périssent dans les convulsions: c'est la plus fâcheuse esquinancie de toutes.

On doit, dans le traitement, rendre les saignées plus fréquentes, les boissons plus abondantes, & faire beaucoup d'usage des lavemens, des cataplasmes & des gargarismes; on pourroit en ce cas appliquer à l'extérieur des linges trempés dans l'esprit-de-vin camphré, & employer le gargarisme suivant:

Prenez, *De Racines de Sceau de Salomon.*

D'Iris de Florence, de chaque une once.

De Feuilles d'Hyssope.

De Cerfeuil, de chaque une demi-poignée.

De Fleurs de Sureau, une pincée.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, pour réduire à demi-setier ; passez, & ajoûtez

De Nitre, vingt grains.
D'Alun, un gros.
De Syrop de Coings, une once.

Le malade en tiendra une cuillerée dans sa bouche continuellement, pour repousser, s'il se peut, l'inflammation.

On aura soin cependant de ne faire usage de ce gargarisme, que quand on aura fait précéder les saignées, les délayans, les lavemens, & que l'on s'appercevra que l'inflammation est un peu tombée ; car il feroit beaucoup de mal dans les commencemens de la maladie. Nous avons rapporté à l'article ESQUINANCIE les gargarismes qui conviennent en ce cas. *Voyez* ESQUINANCIE.

KYSTE, s. m. tumeur contenue dans un sac, & remplie de matiere liquide ou épaissie, graisseuse, charnue, ou d'une autre nature.

Les glandes sont fort sujettes à cette espece de tumeur. *Voyez* TUMEUR. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

(L A D)

LADRERIE, s. f. gale très-invétérée & très-contagieuse, accompagnée de stupeur & d'insensibilité dans la peau.

On distingue deux sortes de ladrerie ; la premiere, que l'on appelle la *lépre des Grecs ;* la seconde, qui est le dernier degré de cette maladie, se nomme *elephantiasis*, parce que les malades ont la peau dure, épaisse & ridée, comme celle des élephans : voici la description de cette maladie. Ceux qui en sont attaqués, sont, dans le commencement, foibles, cachectiques, maigres ; mais, lorsque le gros des humeurs corrompues s'est jetté sur les pieds & sur les jambes qui sont ordi-

nairement le siége de cette maladie, ces parties commencent à devenir œdémateuses & gonflées de tumeurs aqueuses, comme dans l'anasarque, avec cette différence que l'impression du doigt n'est ni si profonde, ni si durable dans la ladrerie, que dans cette espece d'hydropisie.

L'enflure des jambes augmente peu-à-peu; les veines se distendent, & il se fait des varices, depuis le genou jusqu'aux extrémités des orteils: alors la peau commence à devenir rude & inégale; son tissu glanduleux & vasculeux se dilate: il se forme à sa surface des écailles, des especes de crevasses & des gerçures. Ces écailles ne sèchent point, & ne tombent pas: elles vont de jour en jour en augmentant; la jambe prend par ce moyen une grosseur énorme. Dans cet état, elle ressemble en petit à celle de l'éléphant, dont elle a la forme & les autres apparences extérieures, d'où l'on a formé le nom d'*elephantiasis*, que l'on a donné à cette maladie.

Quoique cette écorce écailleuse paroisse dure & insensible, cependant, pour peu qu'on en effleure la surface avec une lancette, le sang en sort librement: si on leve l'épiderme, dont l'apparence est si monstrueuse, on apperçoit dessous, à l'aide du microscope, les orifices d'une infinité de vaisseaux sanguins.

Tandis que le malade a les jambes d'une grosseur prodigieuse, les sécrétions se font en lui régulierement: il conserve son appétit; sa digestion se fait bien; & il paroît n'avoir d'autre incommodité que celle de porter ce poids énorme.

L'éléphantiasis n'attaque ordinairement qu'une jambe; cependant on a plusieurs exemples d'éléphantiasis aux deux jambes.

On a tenté plusieurs fois la cure par l'amputation de la jambe malade, mais toujours inutilement; le mal n'a jamais manqué de s'emparer de la jambe restante.

L'expérience a démontré que toutes les nations pouvoient être sujettes à cette maladie.

On reconnoît la ladrerie aux signes suivans, premiérement, à une gale répandue sur tout le corps, accompagnée de douleurs très-vives; les poils tombent avec

la peau : il en sort une sanie blanche ; la texture de la peau est totalement changée : elle devient inégale, épaisse, rabouteuse par les écailles dont elle est couverte ; elle perd le sentiment ; la face se tuméfie ; les dents noircissent ; l'haleine est puante : il survient des bubons & des ulceres malins par tout le corps ; la peau du visage tombe par lambeaux : les jambes & les pieds s'enflent ; & il survient une fièvre legere, qui emporte enfin le malade.

La cause prochaine de cette maladie est l'épaississement & l'âcreté de la lymphe, occasionnés par la mauvaise digestion des alimens, soit, lorsque, par voracité, on en prend une trop grande quantité, ou lorsqu'ils pèchent en qualité, comme les viandes enfumées, le lard & le porc trop salé, les substances trop grasses, les mets doux, les fruids cruds de l'été, les pois, les féves & autres semblables, les boissons mal-saines, les vins acides, les bières aigres & les eaux impures, l'oisiveté, le sommeil trop long, la suppression de la transpiration, les passions vives, comme le chagrin & la tristesse.

La ladrerie a été régardée de tout tems, comme une maladie contagieuse : c'est pourquoi les médecins ont jugé à propos de bannir les ladres de la société des autres hommes, & de les reléguer, hors des villes, dans les lieux solitaires. Cette maladie est extrêmement rare dans ces pays-ci : elle est plus commune en Egypte, & dans une partie de l'Amérique.

Quand la ladrerie n'est point à son dernier degré, il faut commencer par saigner le malade au bras une ou deux fois, selon ses forces, & le purger ensuite avec l'opiat suivant :

Prenez, *De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre, un gros.*

D'Ellébore noir en poudre, demi-gros.

De Mercure doux, six grains.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de syrop de Rhamno, pour faire une espece d'opiat, dont la dose est d'un demi-gros le matin en se levant, & une heure après son soupe ; ce qu'on continuera pendant six jours,

de deux jours l'un. Pour boisson ordinaire, il prendra une pinte par jour de petit-lait clarifié, avec une once de syrop des cinq racines, ou bien la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Polipode de Chêne.*
De Dompte-venin, de chaque une once.
De Feuilles de Chamædrys, une pincée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte. Il continuera cette boisson pendant quinze jours, en se purgeant à la fin, avec l'opiat ci-dessus; après quoi, il se mettra à l'usage de la décoction suivante :

Prenez, *De Squine, deux onces.*
De Graines de Genièvre, une once.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau, pendant un quart d'heure; passez par un linge, & ajoûtez
De Sel de Tartre, un gros & demi.
De Salsepareille, une once & demie.

Le malade en boira quatre verres par jour, à trois heures de distance l'un de l'autre; ce qu'il continuera jusqu'à parfaite guérison.

Après quelques jours de l'usage de cette décoction, on fera prendre au malade dix gouttes de la teinture suivante :

Faites fondre six onces de sel de tartre dans un creuset; jettez-y trois onces d'antimoine crud en poudre: laissez calciner, pendant trois heures, au milieu d'un bon feu de charbon; pilez ensuite cette masse : mettez-la dans une bouteille ou un matras de verre; versez-y demi-pinte d'esprit-de-vin : bouchez la bouteille, & mettez-la, pendant vingt jours, dans du fumier de cheval, où vous aurez soin d'en remettre de chaud tous les jours; vous filtrerez ensuite la liqueur par le papier gris, pour en donner au malade dix gouttes, le matin, dans une verre de sa tisane ordinaire; ce qu'il continuera jusqu'à parfaite guérison.

On aura soin de purger le malade, tous les quinze jours, avec un gros de jalap & un gros de crême de tartre dissous dans un bouillon.

Le mercure & toutes ſes préparations ne conviennent point dans la ladrerie ; ils augmentent beaucoup le mal : il en eſt de même de tous les remedes extérieurs dont on a voulu faire uſage, & qui n'ont été d'aucune efficacité ; on terminera ſeulement la cure, ſi l'on s'apperçoit de quelque changement en bien, par le bouillon qui ſuit :

Prenez, *Un Poulet maigre*,
& faites-en du bouillon dans deux pintes & demie d'eau. Ajoûtez enſuite

Une Vipere partagée en quatre,
& dont vous aurez coupé la tête,
Une once de Polipode de Chêne.
Une demi-once de Squine.
Une poignée de Feuilles d'Aigremoine.
Et autant de Cerfeuil.

Vous laiſſerez bouillir le tout dans un vaiſſeau couvert, pendant un quart d'heure ; vous ajoûterez une once de ſalſepareille que vous laiſſerez infuſer chaudement, pendant demi-heure : vous paſſerez le tout ; & le malade en prendra trois verres par jour, à quatre heures de diſtance l'un de l'autre ; ce qu'il continuera pendant un mois.

Tous ces remedes deviendroient inutiles, ſi l'on ne réformoit ſon régime, & ſi l'on ne vivoit d'alimens doux & de facile digeſtion ; ſi l'on ne faiſoit beaucoup d'exercice à pied ou à cheval, & que l'on n'évitât ſoigneuſement toutes les paſſions vives & tumultueuſes. Comme cette maladie eſt une eſpece de gale, elle exige à-peu-près le même traitement & le même régime. *Voyez* GALE, ÉLÉPHANTIASIS, LÉPRE.

LAIT. (*maladie du*) Nous avons traité des maladies occaſionnées par le lait à l'article FEMME EN COUCHE. Il nous reſte à dire quelque choſe ſur la maniere de faire perdre le lait aux accouchées.

Si les nouvelles accouchées n'ont pas deſſein de nourrir leurs enfans, & ſi le lait afflue trop abondamment aux mammelles, il faut le faire tirer, comme l'on ſçait, par la bouche de quelque femme entendue en cette partie.

On tiendra la femme à la diéte, ſans lui accorder ni viande, ni œuf, ni vin, juſqu'à ce que les mammelles ſe déſempliſſent; on lui donnera tous les jours un lavement: on aura ſoin en même tems de tenir les mammelles affermies par des linges qui les compriment ſans les contraindre.

Si les vuidanges ne viennent point abondamment, qu'il ne ſurvienne point quelques fleurs blanches ou quelqu'écoulement laiteux, on ſaignera la malade au bras une ou deux fois, ſelon ſa force & la plénitude dans laquelle elle ſe trouvera; on la mettra enſuite à l'uſage d'une tiſane faite avec une once de racine de patience ſauvage & une poignée de capillaire de Canada, bouillis dans cinq demi-ſetiers d'eau réduits à pinte: on y ajoûtera un gros de ſel de duobus, dont la malade prendra un verre toutes les deux heures; ce qu'elle continuera pendant trois jours. On la mettra enſuite à l'uſage des eaux de Vichy, à la doſe d'une pinte & demie par jour, dans laquelle on fera fondre une demi-once de ſel de Seignette, pour prendre en cinq verres, à une heure de diſtance l'un de l'autre.

Il faut faire attention, en même tems, de ſerrer par degré les compreſſes que l'on applique ſur le ſein, afin de détourner la matiere laiteuſe qui pourroit s'y porter.

Quand le lait ſe répand en différentes parties du corps, il exige pour lors un traitement particulier. *Voyez* LAIT RÉPANDU à l'article FEMME EN COUCHE.

LAIT CAILLÉ dans les mammelles. Nous avons traité de cette maladie. *Voyez* GRUMELÉ (*lait*). L'emplâtre qui ſuit, convient très-fort dans le grumelement du lait:

Prenez, *Du blanc de Baleine, une once.*
De la Cire blanche, deux onces.
Du Galbanum diſſous dans le Vinaigre, demi-once.
De l'Huile de Sureau, ſuffiſante quantité.

Mêlez le tout, & vous le ferez cuire dans une baſſine ſur le feu, pour en faire un emplâtre que l'on étendra ſur du linge, & que l'on appliquera ſur les mammelles.

LAIT ÉPANCHÉ. *Voyez* LAIT RÉPANDU à l'article FEMME EN COUCHE.

LAIT.

LAIT. (*fièvre de*) *Voyez* FEMME EN COUCHE.

LANGUE CHARGÉE. C'eſt moins une maladie qu'un ſymptome, qui prouve, en général, que l'eſtomac eſt foible, & fait mal ſes fonctions. Ce ſigne indique la purgation, ſur-tout lorſqu'il eſt accompagné de dégoût, de maux de tête, d'amertume dans la bouche, de rapports, de vents, de peſanteur d'eſtomac, de colique & d'aſſoupiſſement, auquel cas, il faut avoir recours aux remedes que nous avons indiqués dans la Foibleſſe d'Eſtomac, le Dégoût, l'Anorexie & les Rapports.

Cependant, quand on a la langue chargée, il n'y a point de mal de ſe ménager du côté de la nourriture, d'obſerver un peu de diéte, de prendre, pendant quelques jours, des lavemens & une tiſane faite avec une décoction legere de feuilles de chicorée ſauvage; après quoi, on ſe purgera doucement une ou deux fois, ſelon la néceſſité.

Il y a des perſonnes qui ont habituellement tous les matins la langue chargée; cela prouve qu'elles ont trop ſoupé la veille, ou que leur eſtomac eſt foible, & fait mal ſes fonctions. Dans le premier cas, il faut obſerver d'être plus ſobre le ſoir: dans le ſecond, il faut employer les remedes, & la conduite indiquée à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC.

La précaution principale, que l'on doit obſerver dans cette maladie, conſiſte à ſe nettoyer la bouche & la langue tous les matins, avec une petite ratiſſoire de buis ou d'écaille, & à ſe gargariſer avec la potion ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
D'Eau de Cannelle ſimple, demi-once.
De Suc exprimé de Creſſon, une once.

Mêlez le tout pour partager en deux priſes le matin & le ſoir. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC, HALEINE PUANTE, &c.

LANGUEUR, ſ. f. abbatement; eſpece d'épuiſement du corps, qui fait que les fonctions ſe font avec peine. *Voyez* FOIBLESSE.

La langueur accompagne preſque toutes les maladies

longues; elle dépend pour lors du vice qui occasionne la maladie : aussi ne cesse-t-elle qu'avec elle.

LARMOYEMENT, s. m. C'est un écoulement involontaire des larmes, qui vient de plusieurs causes: souvent il provient d'une fistule lacrymale; & on n'y remedie, qu'en guérissant la Fistule. (*Voyez* FISTULE.) Quelquefois aussi il vient d'une abondance de férosité : il suffit pour lors de prendre des feuilles récentes de bétoine, que l'on insinuera dans chaque narine, les y laissant, pendant une demi-heure, chaque fois; ce qui sera répété de tems en tems.

On fait usage en pareil cas, avec succès, de l'infusion suivante :

Prenez, *De Pierre Calaminaire, un demi-gros.*
D'Eaux de Plantain & de Roses, de chaque deux onces.

Mêlez, pour en bassiner les yeux cinq ou six fois par jour, en faisant usage de la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Petit-Houx.*
De Chardon-Roland, de chaque une once.
De Feuilles de Mille-feuille, une bonne pincée.
De Sel de Ducbus, un gros.

Faites infuser le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour en prendre une pinte par jour.

Quand le larmoyement survient dans les maladies aiguës, on regarde avec raison ce signe comme mortel, parce qu'il annonce le relâchement des parties solides, une atonie universelle, une âcreté & un épaississement de la lymphe.

LASSITUDE, s. f. fatigue ou sensation douloureuse de lassitude, qui n'est causée par aucun mouvement, exercice ou travail précédent.

Toutes les fois que le sang a de la peine à circuler, il se forme des embarras dans tout le corps, qui font naître des pesanteurs, des inquiétudes, & un sentiment de douleur dans les membres; c'est ce que l'on appelle Lassitude.

Quand les lassitudes viennent naturellement & sans

aucune cause apparente, elles prouvent manifestement l'embarras de la circulation; c'est ce qu'on voit arriver après les exercices violens, les longues promenades, les fatigues extraordinaires.

Plusieurs causes peuvent donner naissance aux lassitudes : d'abord la cause prochaine de cette maladie est, comme nous l'avons dit ci-dessus, l'embarras que trouve le sang à circuler ; ce qui peut provenir ou de l'épaississement des fluides, ou du relâchement des solides. Quand les lassitudes sont produites par le relâchement des solides, on les reconnoît à la mollesse du pouls, à l'abbatement des forces au moindre exercice, à la blancheur de la peau, à la délicatesse du tempérament & au peu de forces du malade; auquel cas, il faut employer tous les remedes propres à fortifier les solides : tels sont les exercices, la dissipation, l'air frais & sec, tel que celui du Nord, les boissons legérement fortifiantes, comme du vin vieux, l'usage des bains froids en été, les frictions faites sur tout le corps, avec une flanelle, l'usage des eaux ferrugineuses, telles que celles de Forges & de Passy.

Quand les lassitudes viennent d'épaississement des liquides, on s'en apperçoit à la lenteur de la circulation, à un pouls lourd & pesant, aux pesanteurs & aux maux de tête habituels, à l'inclination au sommeil, aux urines rouges & enflammées, & en petite quantité, aux alimens épais, gluans, aux liqueurs échauffantes dont se nourrit le malade, au peu de boisson aqueuse qu'il prend, aux passions habituelles qu'il éprouve, comme la tristesse, la haine, la jalousie, l'envie, &c.

On remédie à cette espece de lassitude par des boissons abondantes, comme le petit-lait, les eaux ferrugineuses de Passy & de Forges, ou par l'infusion suivante :

Prenez, *Des Cloux roullés, une livre.*

Ajoûtez

De Feuilles de Chicorée sauvage, une demi-poignée.

De Fleurs de Camomille, une pincée.

Versez dessus deux pintes d'eau de riviere ; laissez

infuser le tout pendant deux jours ; paſſez la boiſſon ; pour en prendre un verre, de deux en deux heures, hors des repas. On peut auſſi avoir recours aux lavemens, aux alimens doux & humectans, comme le bouillon, la ſoupe, les végétaux frais & les viandes blanches, à un exercice modéré, à la diſſipation, à un ſommeil leger & aux frictions legeres ſur le corps, ſoir & matin, avec des linges chauds.

Les femmes groſſes ſont ſujettes aux laſſitudes & aux inquiétudes dans les bras & dans les jambes ; & elles ſont produites ordinairement par la peine que le ſang trouve à circuler dans les différentes parties du corps, par rapport à la groſſeur du fœtus, qui empêche le retour du ſang des parties inférieures, & qui gêne ſon mouvement. La ſaignée eſt le ſeul remede de cette maladie, ainſi que le petit-lait, les lavemens, l'uſage des alimens ſains, & ſur-tout la ſobriété ; car la gourmandiſe & les caprices des femmes groſſes ſont la ſource de preſque tous leurs maux.

Quand les laſſitudes ſont habituelles, elles prouvent un mauvais tempérament, délicat, & dont le ſang & les humeurs ſont altérés ; c'eſt pourquoi il faut tâcher de démêler la diſpoſition particuliere du tempérament, pour y remédier, comme de ſçavoir ſi le malade a un virus vérolique, ſcorbutique, écrouelleux, ou s'il ne tourne point à la cachexie ou à la langueur. On reconnoîtra l'eſpece particuliere de virus qui domine dans le ſang du malade, par l'examen des ſignes qui les caractériſent. *Voyez* CACHEXIE, ÉCROUELLES, LANGUEUR, SCORBUT, VÉROLE, &c.

Les laſſitudes ſpontanées ſont ordinairement les précurſeurs de la fiévre : on doit y faire attention, ou pour vivre de régime, ou pour pratiquer les remedes propres à éviter la fiévre.

LAVEMENT, ſ. m. eſt une injection qu'on fait entrer dans les inteſtins, par le moyen d'une ſeringue, ou quelquefois d'une veſſie. On s'en ſert pour remédier à pluſieurs maladies, comme pour amollir & évacuer les matieres qui ſont endurcies & deſſéchées dans les

intestins, pour chasser les vents & les vers, pour exciter l'urine, pour hâter l'accouchement, pour arrêter les cours de ventre.

On peut dire que les lavemens sont des meilleurs & des plus salutaires remedes de la médecine, quand ils sont donnés à propos; mais on en abuse souvent: car un grand nombre de personnes accoutument tellement leurs intestins à ces sortes de remedes, dont elles usent tous les jours, en santé comme en maladie, qu'elles rendent leur ventre paresseux & incapable de faire de lui-même ses fonctions. Elles empêchent par-là que la digestion se fasse parfaitement; car il est besoin d'une certaine quantité d'excrémens, pour exciter la fermentation des alimens, & par conséquent la digestion: c'est pour cela que l'on voit que la plûpart de ceux qui se sont fait une habitude des lavemens, rendent leur tempéramen délicat & fluet; ils ont ordinairement le teint blême, & ils sont plus susceptibles de maladies que les autres. On peut même dire que leurs enfans participent, en naissant, des défauts de leur tempérament: on ne doit donc faire usage des lavemens, dans la santé, que dans le besoin; autrement on s'expose à n'en tirer aucun avantage dans la maladie.

Nous allons donner quelques modèles de différens lavemens, auxquels on doit avoir recours dans le besoin.

Lavement émollient.

Prenez, *Du Son.*
De la graine de Lin.
De Feuilles de Mauve, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, à la réduction d'une chopine; ajoûtez-y, quand vous l'aurez passé,

Deux onces d'Huile d'Olive, ou *un demi-quarteron de Beurre frais.*

Ce lavement convient dans tous les cas où il faut amollir les fibres, adoucir les douleurs, tempérer leur âcreté, & détendre les intestins qui sont trop resserrés,

comme dans les différentes coliques, dans les tranchées, les dévoiemens & l'inflammation du bas-ventre.

Lavement rafraîchissant.

Prenez, *De Feuilles de Nénuphar, deux poignées.*
De Guimauve.
De Pariétaire, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoûtez-y
De Cryſtal minéral, un gros.
De Miel violat, deux onces.

Paſſez le tout pour un lavement.

Ce lavement ſe donne dans le commencement des grandes inflammmations, dans les chaleurs d'entrailles conſidérables, & dans tous les cas où on veut rafraîchir. Au défaut de ce lavement, on peut y ſubſtituer ceux d'eau de riviere.

Lavement laxatif.

Prenez, *De la décoction émolliente ci-deſſus, une chopine.*

Diſſolvez-y
Du Lénitif, une once.
Du Miel mercurial, deux onces,
pour un lavement.

Ce lavement eſt très-propre pour évacuer doucement les humeurs dans tous les cas où on craindra d'employer les purgatifs & les émétiques, & où cependant il y a néceſſité urgente de purger : on fera bien de faire précéder ou ſuivre ce lavement par quelques lavemens d'eau de riviere, parce que ces ſortes d'électuaires purgatifs ont ſouvent beſoin d'être étendus dans beaucoup d'eau, pour qu'ils puiſſent agir, comme ayant une vertu évacuante.

Lavement purgatif.

Prenez, *Du Séné, deux gros.*

Faites-le bouillir dans trois demi-ſetiers d'eau, que vous réduirez à chopine ; coulez la liqueur, & diſſolvez-y

De Lénitif, une once & demie.
De Crystal minéral, deux gros.

La vertu de ce lavement est d'évacuer assez fortement les humeurs : ainsi il ne convient point dans les inflammations, dans la fièvre ni dans les maladies vives ; & il ne peut être mis en usage, qu'après avoir employé suffisamment les lavemens rafraîchissans & émolliens.

Lavement anodin ou adoucissant.

Prenez, *Des Feuilles de Bouillon-blanc, une poignée.*
De la graine de Lin, deux pincées.

Versez dessus une chopine d'eau bouillante ; coupez cette liqueur avec moitié eau de tripe.

Ce lavement convient dans les coliques douloureuses du bas-ventre, dans la dyssenterie, dans les tranchées vives : il faut faire attention seulement de n'en donner que la moitié de la seringue, & de le donner plutôt tiéde que chaud ; car autrement le malade ne pourroit pas le garder.

Lavement contre les vents.

Prenez, *De Feuilles de Pariétaire.*
De Mercuriale.
D'Origan, de chaque une demi-poignée.
De Fleurs de Camomille, deux pincées.
De Bayes de Laurier.
De Genièvre, de chaque deux gros.

On inciséra les herbes ; on concassera les bayes & les semences ; on fera infuser le tout dans une pinte d'eau ; on y ajoûtera, après l'avoir passé,

Un gros de Sel Gemme.
De Semences de Fenouil, deux gros,

pour deux doses.

Ce lavement est très-efficace pour emporter les glaires amassées dans les boyaux, pour chasser les vents & les autres humeurs grossieres contenues dans le bas-ventre, pour exciter la sortie des matieres excrémentitielles, durcies & desséchées.

On trouvera à chaque article les lavemens dont on peut faire usage en toutes sortes de cas.

Il y a des maladies où les malades souffrent trop de douleur par l'introduction du canon de la seringue, comme dans les hémorrhoïdes, les dyssenteries, les épreintes : on peut alors le passer dans un petit morceau de boyau de poulet ; ce qui le rend plus glissant & plus doux au passage : on peut aussi le tremper dans de l'huile, ou le garnir de suif ou de beurre frais. Pour réussir encore mieux, on peut insinuer dans le fondement un morceau de lard bien dessalé, pour défendre l'anus, & faciliter l'entrée du lavement.

Comme un lavement doit être gardé au moins pendant un demi-quart d'heure, pour qu'on en puisse tirer quelque succès, & qu'il arrive quelquefois que les malades ne peuvent pas le retenir, on doit en ce cas entourer le canon d'étoupe : en le retirant, on pousse l'étoupe avec la main vers le fondement, & on le tient ainsi fermé le plus long-tems qu'il est possible.

LENTILLES, s. f. pl. Ce sont des petites taches répandues sur la peau du visage & du corps, qui ressemblent à des especes de lentilles.

On en distingue de deux sortes ; celles qui sont naturelles, & celles qui sont accidentelles. Les lentilles de naissance restent pendant toute la vie, malgré tous les remedes qu'on peut y faire, sur-tout lorsqu'on est avancé en âge ; celles qui sont accidentelles se guérissent par les remedes suivans :

Prenez, *Un Fiel de Chèvre.*

Mêlez-le avec de la farine de pois, jusqu'à consistance de bouillie, & appliquez-en soir & matin. Vous vous laverez tous les matins, trois heures après l'application du remede ci-dessus, avec de l'eau dans laquelle vous aurez fait bouillir du son de froment ; ou, si vous aimez mieux, vous aurez recours au remede suivant :

Prenez, *De Gomme de Cerisier, une once.*
D'Ecorce de Grenade, une demi-once.
De Feuilles de Romarin séchées & pulvérisées.
D'Alun de Roche, de chaque deux gros.

Faites boullir le tout dans une pinte de vin rouge, jusqu'à diminution d'un quart ; lavez-vous en le visage soir & matin. *Voyez* TACHES.

LÉPRE, s. f. gale très-invétérée, accompagnée d'insensibilité à la peau : c'est la même chose que la ladrerie. C'est une maladie fort rare dans ce pays-ci : on en trouve cependant des exemples dans les ports de mer & dans les villes maritimes. *Voyez* LADRERIE.

LÉTHARGIE, s. f. sommeil ou assoupissement profond & contre-nature, accompagnée d'une diminution considérable du sentiment & du mouvement volontaire, de délire, d'oubli & d'une petite fièvre continuë.

On reconnoît la léthargie au sommeil profond, d'où le malade ne sort presque point : si on lui parle, & qu'il s'éveille, il ne sçait ce qu'il dit ; il oublie ce qu'il a dit, & retombe dans son premier état. Le pouls est à-peu-près dans l'état naturel, si ce n'est qu'il est legérement fiévreux.

On distingue la léthargie du carus & de l'apoplexie, en ce que les malades répondent & parlent, quand on les éveille ; ce qui n'arrive point dans le carus ni dans l'apoplexie. En second lieu, la respiration est moins embarrassée dans la léthargie, que dans les autres affections soporeuses, & le pouls est moins lent & moins large. La couleur du visage est presque la même que dans l'état de santé.

Ceux qui sont menacés de la léthargie sont ordinairement d'un tempérameut sanguin, phlegmatique, pituiteux & d'une corpulence grasse & épaisse ; les vieillards & les enfans y sont plus exposés que les adultes.

La cause prochaine de la léthagie vient de l'embarras du sang ou des humeurs dans le cerveau ; les causes éloignées sont la plénitude occasionnée par l'âge, le tempérament, l'air épais & grossier, le grand usage des boissons spiritueuses, la trop grande nourriture, le défaut d'exercice, la suppression des évacuations, comme la privation de l'usage du tabac, des vésicatoires, des ventouses ; les passions, comme le chagrin, la jalousie & la tristesse.

Quand le malade attaqué de la léthargie est dans un âge avancé, que l'on sçait qu'il est sujet à des évacuations périodiques qui se sont arrêtées, en un mot, qu'il

ressent depuis quelque tems de la plénitude, il faut commencer par le saigner au pied une ou deux fois, suivant le besoin; on lui donnera ensuite le lavement suivant :

Prenez, *Une Pomme de Coloquinte.*
Deux gros d'Agaric.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoûtez-y
De Sel Gemme, deux gros.
D'Hiéra-picra, demi-once,
pour un lavement.

On lui donnera ensuite l'émétique en lavage, à la dose de six grains dans une chopine d'eau. On a cet avantage dans cette maladie, que l'on n'a pas dans l'apoplexie & les autres affections soporeuses, c'est qu'il suffit d'appeller fortement le malade pour l'éveiller, & lui faire prendre ce qui lui convient.

On fera respirer au malade de l'eau de Luce, du sel volatil d'Angleterre; on lui arrachera les poils; on criera fortement à ses oreilles, toutes les fois qu'on voudra l'éveiller.

On réitérera tous les jours le lavement purgatif ci-dessus, & on appliquera à la nuque un emplâtre vésicatoire, large comme la paume de la main. On suivra, dans le reste du traitement, le plan que nous avons tracé dans les articles APOPLEXIE SÉREUSE, CARUS, COMA.

LEUCOMA, s. m. taie de l'œil, ou tache blanche, qui se forme à la cornée par une lymphe visqueuse engagée dans cette membrane, ou par une cicatrice, en conséquence d'une plaie, d'un ulcere, d'une pustule, comme il arrive souvent dans la petite vérole.

Quand il y a quelqu'humeur, comme une lymphe visqueuse, on fait l'ouverture de la cornée avec une aiguille, & on donne ainsi issuë à la matiere.

Quand la taie est formée par une cicatrice, elle est incurable. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

LEUCOPHLEGMATIE, s. f. espece d'hydropisie. *Voyez* ANASARQUE.

LIENTERIE, *s. f.* flux de ventre dans lequel on rend les alimens cruds, peu de tems après qu'on les a pris.

Cette maladie s'annonce par un dévoiement de matieres alimenteuses, qui n'ont encore subi aucune altération dans l'estomac : on ressent, immédiatement après, une défaillance, une chaleur intérieure, des épreintes & un abbatement général des forces.

La lienterie a son siége dans l'estomac ; c'est pour cela qu'on la distingue du flux cœliaque, qui réside dans les intestins ; car ces deux maladies sont à-peu-près les mêmes, excepté que les alimens, dans le flux cœliaque, sont un peu plus digérés que dans la lienterie ; ce qui rend celle-ci plus grave que l'autre.

La cause de la lienterie vient de la foiblesse d'estomac, ou des alimens qui sont par eux-mêmes trop indigestes, ou enfin par un relâchement du pylore & de l'estomac, comme on le voit arriver quelquefois après des blessures faites à cette partie, & après les dyssenteries. Quelquefois aussi la lienterie est occasionnée par le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins, qui est augmenté, & qui précipite les alimens, avant qu'ils ne soient digérés.

Si la foiblesse de l'estomac a produit la lienterie, ce dont on peut s'assurer par les caracteres qui marquent la foiblesse d'estomac, ces deux maladies exigent le même traitement. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Si la lienterie est occasionnée par des alimens indigestes, ce que l'on reconnoît aisément, en réfléchissant sur ce que l'on a mangé, & en examinant si le malade est vorace & gourmand, il faut pour lors réformer le régime de vivre, faire prendre l'émétique au malade, le mettre à l'usage d'une infusion de feuilles de véronique, le purger ensuite legérement, & lui faire prendre pendant quelques jours un verre de vin d'absinthe avant ses repas.

Quand la lienterie dépend du relâchement du pylore, à la suite de quelques dyssenteries ou blessures, le mal est beaucoup plus difficile à guérir, parce qu'il est probable qu'il s'est fait quelqu'ulcere intérieur qui s'est cicatrisé, & qui a élargi ou relâché le passage du pylore ;

on peut faire prendre, en ce cas, au malade la tisane qui suit :

Prenez, *De Racines de Patience sauvage.*
De grande Consoude, de chaque une once.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau, pendant un quart d'heure; ajoûtez-y
Un gros d'Alun,
pour en boire deux ou trois verres par jour. On mettra en même tems le malade à l'usage de l'opiat suivant :

Prenez, *De Conserve de Grate-cu, deux onces.*
De Quinquina en poudre, demi-once.
De Corail rouge, deux gros.
De Safran de Mars astringent, trois gros.

Faites-en un opiat avec suffisante quantité de syrop de coings : la dose est d'un demi-gros le matin à jeun, & d'autant le soir, sur les six heures.

On n'oubliera pas en même tems le régime qui doit être fortifiant; on doit sur-tout éviter les boissons chaudes, boire son vin plutôt pur, que coupé avec beaucoup d'eau. On ne doit pas faire usage de lavemens en ce cas, ne point manger de soupe, & prendre très-peu de nourriture à la fois. Les eaux de Spa sont très-bonnes pour terminer la cure. Le malade en prendra, pendant une quinzaine de jours : douze grains de rhubarbe en poudre, six grains de gingembre dissous dans un petit verre de vin d'absinthe, que l'on prend avant ses repas, pendant quinze jours, font des merveilles dans cette espece de lienterie.

Quand la lienterie est causée par l'augmentation du mouvement de l'estomac ou du mouvement péristaltique des intestins, on s'en assure en considérant les mouvemens & l'exercice que font ceux qui sont attaqués de cette maladie : on la reconnoît aussi à la vivacité du tempérament, à la chaleur de l'âge, & sur-tout en examinant si le malade est naturellement sobre & a l'estomac bon; auxquels cas, il est à présumer que la lienterie vient de l'augmentation du mouvement dans l'estomac & les intestins, sur-tout si le malade est d'un tempérament sec, fort vif, & qu'il ait les fibres dures

& ſenſibles. On recommande, dans la paſſion cœliaque, la poudre ſuivante, comme propre à fortifier l'eſtomac, à prévenir les rechutes.

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, un demi-gros.*
D'Extrait ſec de Quinquina, deux ſcrupules.
De Cannelle en poudre, demi-gros.

Mêlez le tout, faites-en des paquets de vingt grains. On en prendra un avant le dîné, l'autre avant ſoupé.

Comme la lienterie ne diffère de la paſſion cœliaque, que du plus au moins, ces deux maladies exigent à-peu-près le même traitement, excepté que comme le ſiége de celle-ci eſt dans l'eſtomac, on doit appuyer davantage ſur les émétiques. *Voyez* CŒLIAQUE, FLUX CŒLIAQUE.

LIPOTHYMIE, ſ. f. défaillance, diminution ſubite des forces du corps, accompagnée d'un pouls petit, foible & languiſſant, d'une reſpiration preſqu'inſenſible, d'une pâleur & d'une froideur aux mains, aux pieds & au viſage.

On diſtingue la lipothymie de l'apoplexie, par tous les ſignes qui caractériſent cette maladie, (*voyez* APOPLEXIE,) & en les comparant avec ceux de la lipothymie que nous rapporterons ci-deſſous.

On diſtingue la lipothymie de l'état convulſif, en ce que dans celui-ci tout le corps eſt tendu & roide; & dans l'autre il eſt flaſque & mol.

Quand la défaillance eſt legere, on l'appelle *lipothymie;* quand elle eſt pouſſée à certain degré, elle s'appelle *ſyncope.*

On reconnoît la lipothymie à une eſpece d'anxiété autour du cœur, à une ceſſation prompte & ſubite des forces, & à une diminution conſidérable des actions vitales: le pouls & le mouvement paroiſſent totalement ſuſpendus; le viſage eſt d'une pâleur mortelle; les chairs ſont molles & flaſques, les yeux ſont fermés ou troublés; les extrémités ſont froides. Dans la ſyncope, la ceſſation du pouls & de la reſpiration paroît complette: quand les malades commencent à revenir, ils font des ſoupirs profonds.

La cauſe prochaine de la lipothymie eſt la ceſſation

de l'influx des esprits dans les nerfs : ainsi tout ce qui peut en arrêter ou suspendre le cours, peut occasionner la lipothymie, comme la plénitude, l'épuisement, la voracité, la gourmandise, les poisons, les émétiques ; les évacuations abondantes & promptes, comme la saignée. Les hémorrhagies, les passions vives de l'ame, la joie, les tristesses subites, les amas glaireux qui se trouvent sur l'estomac, les aigres ou les matieres putrides qui y séjournent, peuvent aussi occasionner la lipothymie, comme on le voit dans les fleurs blanches où l'estomac est toujours chargé de glaires.

La lipothymie quelquefois est symptomatique, c'est-à-dire qu'elle dépend de quelques maladies qui l'occasionnent, comme on le voit dans les maladies vives, comme les fiévres putrides & malignes. Cette espece est fort dangereuse ; & on en prévient les rechutes, en guérissant la maladie dont elle dépend.

Quand quelqu'un tombe en lipothymie, on commence d'abord par exciter du mouvement en l'agitant & le remuant fortement : on lui jette de l'eau froide sur le visage : on lui fait mettre sous le nez de l'eau de luce ou de l'esprit volatil de sel ammoniac, de l'eau de la reine d'Hongrie. Quand le malade est habillé, on relâche tous ses vêtemens ; on le couche horizontalement dans un lit bien chaud ; on lui fait des frictions sur tout le corps avec des flanelles trempées dans de l'eau-de-vie ; on lui fait respirer de la poudre de bétoine, & on met sur sa langue du poivre concassé ou du sel volatil. On fait aussi usage, avec succès, en pareil cas, du vinaigre distillé, du sel de vinaigre. Quelquefois même, quand la défaillance est trop longue & qu'il y a à craindre pour la vie, on peut avoir recours à un demi grain de sublimé corrosif, que l'on insinue dans le nez pour exciter le mouvement & la vie. Quand le malade est un peu revenu à lui, on lui fait prendre un bon verre de vin de Bourgogne, ou quatre cuillerées d'eau de fleurs d'orange, & deux d'eau de cannelle, mêlées ensemble : si tous ces remedes sont inutiles, & que le malade soit toujours en foiblesse, on lui donnera le lavement suivant :

Prenez, *Deux onces de Lénitif.*
Une once de Diaphœnic.
Deux gros de Cryſtal minéral,
dans une chopine d'eau, pour un lavement.

On fera prendre en même tems la potion ſuivante:
Prenez, *D'Eau diſtillée de Ceriſes noires.*
De Lys des Vallées, de chaque deux onces.
D'Eaux ſpiritueuſes de Cannelle.
De Lavande, de chaque demi-once.
De Méliſſe compoſée, une once.
De Lilium de Paracelſe, vingt gouttes.
De Syrop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour une potion, à prendre par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure. On peut ſubſtituer à cette potion celle-ci plus facile à ſe procurer.
Prenez, *D'Eau de Méliſſe, quatre onces.*
De Lilium de Paracelſe, vingt gouttes.
De Syrop d'Œillets, une once.
Mêlez, pour prendre par cuillerées.

Quand la lipothymie vient après le repas, & qu'elle eſt occaſionnée par le défaut de digeſtion, l'émétique eſt le meilleur remede; les boiſſons abondantes, comme le thé, l'infuſion de véronique, ſont auſſi très-efficaces. On prend ſouvent cet état pour une apoplexie; c'eſt ce qui fait que l'on preſcrit indiſcrétement les ſaignées, qui tuent le malade ſur le champ. Ainſi on ne ſçauroit faire trop attention, quand le malade tombe dans cet état, ſi c'eſt long-tems après le repas; s'il eſt grand mangeur, ſujet aux indigeſtions, & s'il n'a pas eu, précédemment à cette attaque, des dévoiemens, des envies de vomir, des coliques, des rapports & des dégoûts; & on aura attention de comparer les ſignes de l'apoplexie avec l'état préſent du malade. *Voyez* APOPLEXIE.

Quand la lipothymie eſt occaſionnée par quelques vices de la matrice, comme on le voit dans la ſuppreſſion des régles & dans les pâles couleurs, il faut avoir recours d'abord aux remedes généraux que nous venons

d'indiquer dans cet article, & après l'attaque, à ceux qui conviennent dans ces maladies. *Voyez* PÂLES COULEURS, SUPPRESSION DES MENSTRUES.

Les hypochondriaques & les femmes vaporeuses sont fort sujettes aux lipothymies : on trouvera, à l'article VAPEURS, des remedes propres pour les détruire.

Si la lipothymie provient de la plénitude, il faut d'abord faire tout ce que nous avons dit ci-dessus, dans l'instant de la foiblesse ; après quoi, si l'on s'apperçoit de la plénitude, on prescrira les remedes convenables à cette maladie. (*Voyez* les signes & le traitement de la plénitude.) Cet état est bien voisin de l'apoplexie, & très-difficile à distinguer, si ce n'est par la réunion & la confrontation des signes de la plénitude & de l'apoplexie.

La saignée produit quelquefois des lipothymies & des défaillances dans les personnes saines & robustes; mais elles n'ont besoin d'aucun remede particulier : ce mal se dissipe en jettant de l'eau fraîche sur le visage, & en en faisant boire un coup. Au reste, quand les défaillances sont de trop longue durée, on peut fraper dans les mains du malade, le piquer, le pincer, lui faire respirer des eaux spiritueuses, comme nous l'avons dit ci-dessus.

La lipothymie qui suit les grandes évacuations, comme les dévoiemens, les hémorrhagies, les blessures, exige une diéte restaurante, unie à quelques cordiaux. On peut faire usage, par exemple, de bons bouillons, dans lesquels on met une ou deux cuillerées d'eau de cannelle simple : on laisse le malade dans le repos & la tranquillité; &, sur le soir, on lui fait prendre un demi-gros de thériaque délayée dans du vin & de l'eau.

A l'égard des lipothymies qui surviennent dans les maladies longues, elles sont ordinairement très-fâcheuses : elles n'exigent que très-peu de remedes; & on doit avoir soin, en ce cas, de combiner les cordiaux avec les remedes propres à la maladie.

Dans les maladies aiguës, les lipothymies viennent souvent des matieres qui se trouvent dans les premieres voies; auquel cas, les évacuations se dissipent ordinairement. Quand elles viennent après les saignées abondantes, la diéte & les purgations, on y remédie par le repos,

repos, la nourriture legere & les legers cordiaux *Voyez* SYNCOPE.

LIPITUDE, s. f. chassie, maladie des yeux, qui consiste dans l'écoulement d'une humeur épaisse, visqueuse & âcre, qui suinte des bords des paupieres, les colle l'une à l'autre & les enflamme. Nous avons donné à l'article Chassie les remèdes propres à cette maladie. *Voyez* CHASSIE.

LIPYRIE, s. f. espece de fièvre ardente, accompagnée d'une chaleur interne considérable aux visceres, & d'un grand froid aux parties externes.

Cette maladie se termine en plusieurs jours, & est très-dangereuse. *Voyez* FIÉVRE ASODES.

LOCHIES, s. f. vuidanges, évacuations de sang, de lait & d'humeurs qui sortent par la matrice, immédiatement après l'accouchement, c'est-à-dire après la sortie de l'enfant.

Cet écoulement dure huit, dix, quinze, & même dix-huit jours, en diminuant insensiblement. Les premiers jours, il est très-teint de sang, parce que les vaisseaux sont fort dilatés; ensuite, à mesure qu'ils se resserrent, il devient pâle & lymphatique. *Voyez* VUIDANGES, FEMME EN COUCHE.

LOMBRILS, s. m. pl. sont des vers ronds & longs, gros comme un tuyau de plume, longs de demi-pied & plus. C'est la même espece que ceux qu'on nomme Strongles. *Voyez* VERS.

LOUP, s. m. ulcere malin, virulent, chancreux, qui vient aux jambes, & qui ronge & consume les chairs voisines; c'est de-là qu'on lui a donné le nom de Loup.

Dans cette espece d'ulcere, comme dans la plûpart des ulceres intérieurs, on doit faire usage des pilules de ciguë, avec un régime convenable. *Voyez* CANCER. *Voyez* ULCERE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

LOUPE, s. f. C'est ainsi qu'on appelle une tumeur ronde, plus ou moins dure, quelquefois grosse, quelquefois petite, sans douleur, sans inflammation, sans changement de couleurs à la peau.

Il y a plusieurs especes de loupes, qui prennent différens noms, selon les parties qu'elles occupent. On

appelle *goître*, celle qui est faite de chair, & qui vient à la gorge; celles qui contiennent une matiere semblable à du suif s'appellent *stéatome*, &c.

Ces tumeurs ressemblent à des ganglions, à l'exception qu'elles sont ordinairement plus mollasses: ainsi soit qu'une loupe se trouve sur la tête, ou qu'elle se rencontre sur le dos, elle exige le même traitement.

La cause immédiate des loupes vient du relâchement de la peau & de l'épaississement des humeurs; les causes occasionnelles sont internes ou externes. On range, parmi les premieres, tout ce qui peut épaissir la lymphe, & lui donner de l'âcreté, comme l'air épais & grossier, les alimens visqueux & gluans, le grand usage des liqueurs spiritueuses, le repos, l'oisiveté, la suppression des évacuations, comme les hémorrhoïdes, les régles, les saignées & les purgations habituelles. Parmi les causes externes, on place les coups, les chutes, les piquures, les morsures, & généralement tout ce qui peut relâcher la peau. On prescrit dans les commencemens des cataplasmes avec des herbes résolutives; tel que le suivant:

Prenez, *De Séneçon.*
De Plantain, de chaque une poignée.
De Pariétaire, deux poignées.

Pilez-les dans un mortier, en y versant insensiblement de l'huile de lys, une once & demie, pour faire un cataplasme que l'on renouvellera deux fois par jour, ayant soin d'ôter les côtes des plantes qui pourroient incommoder le malade. On fera faire en même tems usage des pilules de Belloste, que l'on continuera pendant une quinzaine de jours, en observant d'interrompre quelquefois, pour éviter l'effet trop sensible de ce remède. Le remède suivant est encore très-efficace.

Prenez, *Douze Limaçons rouges sans coquille.*

Pilez-les bien, & mêlez-les avec du savon noir, autant qu'il en faut, pour les mettre en consistance d'emplâtre.

Ajoûtez-y une suffisante quantité d'huile d'olive, pour la rendre un peu liquide. Appliquez-en sur la loupe, & laissez-la jusqu'à ce qu'elle soit dissipée.

Il faut bien prendre garde d'appliquer des corrosifs sur les loupes, sur-tout si elles sont noires, parce qu'on pourroit y exciter des ulceres cancéreux, qui seroient plus incommodes & plus difficiles à guérir que la loupe même; on doit éviter pareillement les remèdes violens, quand ces tumeurs sont proches des tendons, des gros vaisseaux ou des sutures du crâne.

Si ces remèdes ne réussissent pas, il faut avoir recours à l'opération, sur-tout lorsque la loupe est sujette à causer quelqu'incommodité. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, où vous trouverez les traitemens des différentes especes des loupes, & la maniere de faire les opérations nécessaires en pareil cas.

LUETTE. (*maladie de la*) La luette est cette appendice charnue qui se trouve au fond de la bouche, dont on ne connoît pas les usages.

Cette partie est sujette à s'enflammer comme toutes les autres parties du corps; ce qui arrive très-souvent dans l'esquinancie, dans l'inflammation de la bouche & des amygdales. Quand cette inflammation est réunie avec celles de parties voisines, elle exige le même traitement que l'esquinancie: si elle se trouve seule attaquée de l'inflammation, il suffit de se gargariser avec des feuilles de mauve bouillies dans du lait, & de faire boire au malade une tisane faite avec une poignée de quintefeuille, bouillie dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoûte un gros de crystal minéral: on peut aussi se gargariser avec la même décoction.

La luette est sujette à s'abbatre par inflammation ou par relâchement. Nous avons traité ci-dessus de l'inflammation de la luette. La poudre suivante est très-bonne pour la chute de la luette produite par le relâchement.

Prenez, *Du Cachou brut.*
Des Fleurs de Grenade, de chaque douze grains.
De l'Alun.
Du Poivre long, de chacun cinq grains.

Mêlez le tout, & réduisez-le en poudre fine. Il faut tenir la langue abbaissée avec le dos d'une cuiller, &

souffler ensuite la poudre sur la luette, au moyen d'un chalumeau; ce qu'il faut réitérer deux fois par jour: on peut se servir aussi, en pareil cas, du gargarisme suivant:

Prenez, *Six Noix de Galle, & autant de celle de Cyprès*, ou, à leur défaut, *douze Noix de Galle.*

Une poignée de Plantain.
Une pincée de Roses rouges.
Autant de Fleurs de Grenade.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, pour réduire à la moitié; passez la liqueur par un linge, & ajoûtez-y

Trente Gouttes d'Esprit de Vitriol,

pour un gargarisme, dont on se servira plusieurs fois. *Voyez* CHUTE DE LA LUETTE.

Le poivre réduit en poudre seulement, & soufflé sur la luette peut suffire. On peut se contenter de même, pour gargarisme, d'une once d'oxymel avec douze gouttes d'esprit-de-vitriol.

Quelquefois la luette se trouve couverte de boutons & d'aphthes, comme on le voit dans la vérole & le scorbut *Voyez* APHTHE, VÉROLE & SCORBUT. Voici un gargarisme qui nous a bien réussi en pareille circonstance.

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
D'Esprit-de-Vin, demi-once.
De Sublimé corrosif, un grain.

Mêlez pour un gargarisme: on aura grand soin d'y ajoûter de l'eau, s'il est trop fort, & de n'en pas avaler, de peur de danger. On peut en porter sur la luette avec un petit bâton garni de linge.

LYCANTHROPIE, s. f. espece de rage ou de folie, dans lesquelles les hommes se croient changés en loups, & qui courent les rues en hurlant, & outragent ceux qu'ils rencontrent; le peuple les appelle *loup-garou*. Cette maladie est communément accompagnée de la rage. *Voyez* RAGE, HYDROPHOBIE.

LYMPHE. (*maladie de la*) La lymphe est cette partie blanche du sang, qui roule & circule dans les vaisseaux, & qui est composée de deux parties; d'une, qui

se nomme la partie séreuse, qui n'est autre chose que de l'eau chargée de quelques sels, de quelques soufres & de quelques molécules gélatineuses; l'autre, qui est purement mucilagineuse, est proprement celle qu'on appelle Lymphe, qui se trouve toujours réunie avec la partie séreuse.

Toutes les fois que la partie séreuse, les sels, les huiles, les soufres se trouvent en proportion exacte avec la partie gélatineuse, la lymphe coule librement dans les vaisseaux, sans aucun vice particulier; mais, quand il y a quelqu'excès, c'est-à-dire qu'elle péche, ou par trop peu de sérosité, ou que les sels trop exaltés ont acquis de l'âcreté, il survient des dérangemens dans le corps, qui produisent différentes maladies. Ainsi la lymphe peut pecher par épaississement, par âcreté, ou par dissolution.

De l'Epaississement de la Lymphe.

Toutes les fois que la lymphe se trouve privée de l'humidité nécessaire, elle s'épaissit & se fixe en diverses parties du corps, dans lesquelles elles produit différentes maladies, selon son degré d'épaississement, & selon la nature des parties qu'elle affecte.

On reconnoît l'épaississement de la lymphe en général, à l'inspection d'abord du tempérament qui est chaud & sec, ou froid & sec; à un écoulement considérable de pituite épaisse, & visqueuse par le nez, la bouche; par un amas considérable de glaires dans les urines & les selles; par des tumeurs qui surviennent aux différentes parties du corps, comme à la mâchoire, au col, aux oreilles; par l'épaississement du sang qu'on a tiré dans la poëlette. On juge aussi de l'épaississement de la lymphe, par un air sec & grossier que respire le malade, des alimens visqueux & gluans dont il fait usage; par le défaut de boissons aqueuses, & la trop grande quantité du vin & des liqueurs spiritueuses; par la vie sédentaire du malade, sa disposition au sommeil, au défaut d'exercice; par des sueurs & des urines abondantes, & par les peines d'esprit dont il est tourmenté.

Les causes de l'épaississement de la lymphe sont d'abord toutes celles que nous venons de rapporter dans les

signes, & ensuite un levain acide ou âcre, qui en fixe les molécules, les rassemble & les épaissit; c'est ce qu'on voit arriver dans les personnes qui font usage des fruits acides, de la limonade, du vinaigre, du sel; celles qui sont sujettes à la suppression de la transpiration, de la pituite, & à la rétention des fleurs blanches. Un vice vérolique, scorbutique, cancéreux ou scrophuleux peut également occasionner l'épaississement de la lymphe. Cette maladie est aussi héréditaire; les peres & meres qui sont sujets à l'épaississement de la lymphe, ont des enfans qui apportent en naissant les mêmes vices.

Après ce que nous venons de dire, il est aisé de concevoir que la lymphe étant répandue par-tout, & étant la source de presque toutes les humeurs du corps, doit causer beaucoup de dérangement par-tout où elle est infectée de ce vice.

Dans les vaisseaux, elle produit des embarras, des obstacles pour la circulation du sang; de-là naissent les anxiétés, les mal-aises, les lassitudes spontanées, les courbatures, les engorgemens & la disposition à l'inflammation.

Dans les glandes, la lymphe épaissie produit des engorgemens, des gonflemens, des tumeurs, des obstructions, des squirrhes, des inflammations & des cancers. Les glandes qui servent à la digestion, se trouvant obstruées, ne séparent plus qu'un suc épais & visqueux, incapable de suffire à la digestion des alimens; celles dont l'usage est de préparer quelqu'humeur, de l'affiner, se trouvant remplies d'un suc épais & grossier, se gonflent, se tuméfient, perdent leur action & leurs forces, deviennent incapables d'accomplir le ministere auquel elles sont destinées: c'est ce qui produit la dépravation des sucs, & qui leur ôte toute énergie.

Quand la lymphe épaissie passe par les différens couloirs de la peau, il y survient des tumeurs, des gonflemens, des boutons, des rougeurs & des difformités.

Dans tout le corps on voit naître des tumeurs froides & des gonflemens douloureux, qui tournent en squirrhe ou en ulcere cancéreux.

Les remèdes que l'on peut employer avec succès dans

ces maladies ſont les boiſſons abondantes, les lavemens, les bains tiédes, les tiſanes faites avec le chiendent, le bouillon-blanc & la pariétaire bouillis dans de l'eau, avec quinze ou vingt grains de nitre ſur chaque pinte. Après l'uſage des délayans continués, pendant un tems plus ou moins long, proportionnellement à l'ancienneté & à la force de la maladie, on paſſe aux remèdes apéritifs, comme les tiſanes faites avec les racines de patience ſauvage, de fraiſier, de piſſenlit, de chardon-roland, d'oſeille, de ſceau de Salomon, de dompte-venin; les feuilles de chicorée ſauvage, de pimprenelle, de cerfeuil d'aigremoine, de ſcolopendre; les fleurs de camomille, de mélilot, de ſureau, de bouillon-blanc; les ſels de nître, de duobus, d'Epſom, de Seignette; les ſyrops de capillaire, des cinq racines, &c. On peut, avec tous ces remèdes, faire des tiſanes ou des apozèmes, ſelon le beſoin; après quoi, on paſſera aux fondans plus actifs, comme la gomme ammoniac, le ſafran de mars apéritif, la racine de ſerpentaire de Virginie, l'æthiops minéral, le mercure doux, les fleurs de ſafran, les cloportes en poudre, le ſel ammoniac, le benjoin, les fleurs de ſoufre, les extraits d'énula-campana, de centaurée, &c. On peut faire, avec toutes ces drogues, des pilules, des bols ou des opiats. Nous avons donné des recettes particulieres & des modeles de tous ces remedes dans toutes les maladies de la lymphe. Les eaux ferrugineuſes comme celles de Paſſy, de Forges; les eaux de Cranſac, de Spa, de Vichy, de Plombieres, de Cauteretz, ſont auſſi très-utiles dans ces maladies.

Enfin on termine le traitement de l'épaiſſiſſement de la lymphe, par une diéte convenable, en prenant beaucoup de boiſſons aqueuſes, en vivant d'alimens qui ne ſoient ni groſſiers ni indigeſtes, en évitant tous les fruits, les ragoûts, le ſel, les épiceries, les ratafias; le maigre, de quelque nature qu'il ſoit, & ſur-tout les farineux; en faiſant beaucoup d'exercice, en dormant peu, mangeant ſobrement, & prenant beaucoup de diſſipation. On aura ſoin auſſi de purger le malade tous les quinze jours, pendant tout le traitement.

De l'Acreté de la Lymphe.

On reconnoît l'âcreté de la lymphe à un tempérament très-échauffé, à la couleur de la peau qui eſt noire, ſéche; au pouls qui eſt vif & prompt, aux rapports âcres, aux ſueurs & aux ſelles fétides, aux urines enflammées, aux demangeaiſons de la peau, aux boutons, aux douleurs vagues du corps.

Comme nous avons diſtingué trois ſortes d'âcreté, l'alkaline, l'acide, & la muriatique ou ſalée, la lymphe eſt expoſée à ces trois eſpeces d'acrimonie. Nous avons rapporté aux articles ACIDES, ALKALIS, ÂCRETÉ, ACRIMONIE, les ſignes & le traitement de ces maladies.

Toutes les fois que la lymphe ſe trouve imprégnée de quelque levain, il y excite une fermentation; & inſenſiblement toute la maſſe acquiert un degré d'âcreté conſidérable: de-là ſurviennent des embarras dans la circulation, des gonflemens dans les vaiſſeaux, des élancemens dans les parties charnues & membraneuſes; des congeſtions, des tumeurs, des obſtructions, des ſquirrhes & des cancers. Les ſucs qui ſe diſtribuent dans l'eſtomac & les inteſtins, ayant un degré d'âcreté, enflamment ces ſortes de parties, y produiſent des chaleurs & des tenſions douloureuſes, des irritations de nerfs. A la poitrine, il ſe forme des picotemens, des douleurs, des toux opiniâtres, des tubercules qui tournent ſouvent en ſuppuration, & cauſent la phthiſie. On reſſent à la tête des élancemens, des douleurs vagues, des peſanteurs, des embarras, qui menent ſouvent à l'inflammation. Sur toute la peau, ce ſont de rougeurs, des éryſipelles, des demangeaiſons & des dartres.

On remédie, en général, à l'âcreté de la lymphe, par les ſaignées, les boiſſons abondantes & adouciſſantes, les bouillons rafraîchiſſans & tempérans, les lavemens, les bains, les abſorbans, les purgations répétées, les remèdes propres à fortifier l'eſtomac; les eaux de Vichy, de Sedlitz, de Forges; le lait de vache ou de chévre, continué pendant pluſieurs mois, & le régime convenable, qui conſiſte à prendre des alimens doux, comme

la soupe grasse, la chair de poulet, les crêmes de riz, d'orge; la semoulte, le gruau, l'exercice modéré, le sommeil tranquille, la privation totale du vin & des liqueurs; & enfin des passions douces, & une vie sans agitation ni inquiétude d'esprit.

De la dissolution de la Lymphe.

On nomme ainsi cet état de la lymphe, dans lequel ses principes se désunissent & se décomposent, pour former un liquide plus tenu & plus subtil.

On reconnoît la dissolution de la lymphe aux signes qui caractérisent d'abord la dissolution du sang; à un tempérament chaud & sec, qui est dans la force de l'âge; à la vivacité naturelle du pouls, à la fétidité de l'haleine, des urines, des selles & des sueurs; aux lassitudes spontanées, aux demangeaisons universelles de la peau, aux rougeurs, aux boutons, aux ulceres dans les différentes parties du corps, aux foiblesses habituelles, aux dégoûts, au défaut d'appétit, & en comparant toutes les causes qui peuvent produire la dissolution.

Ainsi tout ce qui peut exciter le mouvement du sang & des humeurs peut faire tourner la lymphe en dissolution, comme les alimens chauds, & assaisonnés d'aromates, les liqueurs spiritueuses, un vice vénérien, scorbutique, scrophuleux ou cancéreux; un air sec & vif, les exercices violens, les veilles immodérées; les évacuations forcées, comme celles de la sueur & des urines; ce que l'on voit arriver dans le diabètes, la phthisie, & les passions vives & tumultueuses.

On conçoit aisément le désordre qui peut résulter de la dissolution de la lymphe. Les vaisseaux se trouvent excités par une humeur âcre, qui en augmente le mouvement, & qui produit des fièvres habituelles qui accélerent encore la dissolution de la lymphe. Les humeurs secondaires, comme la bile & le suc gastrique, provenant d'une lymphe décomposée, n'ont aucune action, & sont incapables d'opérer la digestion. La bile elle-même, âcre & mordicante, se répand dans tous les couloirs du corps, les irrite, y produit des crispations de nerfs, des ardeurs, des douleurs vives, des tumeurs

& des ulceres. Toutes les autres humeurs agitées & fouettées trop vivement dans leurs vaiſſeaux deviennent fétides, & exhalent une odeur infecte. Les cheveux, les chairs, les membranes, les os même ſont inſenſiblement rongés, cariés ou détruits; & le corps tombe dans un amaigriſſement & un maraſme épouvantable.

Tout ce qui peut diminuer l'action des vaiſſeaux, ralentir le mouvement de la circulation, & porter au ſang & aux humeurs un adouciſſement, convient dans la diſſolution. On emploie en ce cas les boiſſons délayantes, les bains froids, les lavemens, les bouillons rafraîchiſſans & empâtans, comme ceux qui ſont faits avec le veau, le poulet, les grenouilles, les limaçons, le lait de vache, d'âneſſe & de chévre; les crêmes de riz, d'orge, le gruau, la ſemoulte, & la farine de ſagou.

Au reſte, on doit obſerver la cauſe qui a produit la diſſolution. Si elle vient de quelque vice particulier, comme de la vérole, du ſcorbut, &c. on doit l'attaquer conjointement avec les remèdes propres à ces maladies. Si ce ſont des évacuations abondantes & forcées qui y ont donné lieu, il faut conſulter les articles qui ont rapport à chacune des évacuations.

Il faut ſe méfier de la ſaignée & des purgations, dans ce vice particulier de la lymphe: il eſt accompagné de foibleſſe & d'épuiſement ſi conſidérables, que le malade ne peut que très-difficilement ſoutenir ces évacuations.

On trouvera les vices particuliers de la diſſolution de la lymphe, aux articles Âcreté, Alkali, Conſomption, Diabètes, Diſſolution, Fiévre lente, Marasme, Phthisie, Scorbut & Vérole.

Fin du Tome I.

Extrait du Catalogue des Livres qui se trouvent chez VINCENT.

ALBERTI *Haller* ad Ant. *de Haën* difficultates apologia, de irritabilitate, in-12, *broch.* 12 s.

L'Amputation à lambeau, ou nouvelle Méthode d'amputer les membres, par *Verduyn ;* traduction nouvelle, avec des augmentations considérables ; par *Maſſuet*, in-8°, *Fig.* 4 l.

L'Anatomie d'*Heiſter*, avec des Eſſais de Phyſique, ſur l'uſage des parties du corps humain ; par M. *Senac*, permier Médecin du Roi, nouvelle édition augmentée de notes ſur les nouvelles découvertes, *avec Fig.* in-12, 3 vol. 7 l. 10 s.

Aphoriſmes de M. *Boerhaave*, ſur la connoiſſance & la cure des maladies, traduits en françois par M. *Delametrie*, nouvelle édition, revue & corrigée, in-12, 3 l.

Avis au peuple ſur ſa ſanté; par M. *Tiſſot*, nouvelle édition augmentée, les 2 vol. en un, in-12, 3 l.

Collection de Theſes médico-chirurgicales ſur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, publiées par M. le baron de *Haller*, rédigées en françois par M. *Macquard*, D. M. P. *in*-12, 5 volumes, *avec Fig.* 12 l. 10 s.

—— Séparément les Tomes II & III. 5 l.

—— Et les Tomes IV & V. 5 l.

Conſultations choiſies de pluſieurs Médecins célèbres de l'univerſité de Montpellier, ſur les Maladies aiguës & chroniques, *in*-12, 10 vol. 25 l.

—— Séparément les Tomes I, II, III, IV. 10 l.

—— Et les Tomes V, VI, VII, VIII. 10 l.

—— Et les tomes IX, X. 5 l.

Deſcription abrégée des Maladies qui règnent le plus communément dans les Armées, avec la méthode de les traiter; par M. le baron de *Van-Swieten*, premier Médecin de la Reine de Hongrie, *in*-12, nouvelle édition. 2 l.

Description de la Vessie urinaire de l'homme, & des Parties qui en dépendent; par *Parsons*, in 12, *avec Fig.* 2 l.

Desmographie, ou Description des Ligamens du Corps humain; par M. *Tarin*, in-8°, *Fig.* 3 l.

Dictionnaire des Pronostics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais évènemens dans les maladies; par M. *D. T.* docteur en médecine, *in*-12, 1770, 2 l. 10 s.

Dictionnaire du Diagnostic, in-12, 3 l.

Dictionnaire portatif d'Anatomie, & de Physiologie, *in*-8°, 2 vol. petit format. 10 l.

Dictionnaire portatif de Chirurgie & Pharmacie, servant de suite au Dictionnaire de Santé, *in*-8°, petit format, *avec Fig.* 1771, 5 l.

Dissertation sur les Vapeurs, Pertes de sang, Pertes blanches, Grossesses & Couches, &c. par M. *Maria*, in-12, 2 l.

Elémens de Chymie; par M. *Boerhaave*, in-12, 6 vol. *avec Fig.* 15 l.

Essai sur la Maniere de perfectionner l'espece humain; par M. *Vandermonde*, D. M. P. *in*-12, 2 vol. 5 l.

Essai sur les Alimens, pour servir de Commentaire aux Livres diététiques d'*Hippocrate*; par M. *Lorry*, D. M. P. *in*-12, 2 vol. 5 l.

Essai sur les Maladies de Dunkerque, par M. *Tully*, médecin, in-12. 2 l.

Essai sur les Vertus de l'Eau de Chaux, pour la guérison de la pierre, de M. *Whytt*; & la Méthode de dissoudre la Pierre par la voie des injections de M. *Butler*, traduits par M. *Roux*, D. M. P. nouvelle édit. in-12. 2. l. 10 s.

Essais anatomiques, contenant l'histoire exacte de toutes les parties qui composent le corps de l'homme, avec la maniere de les découvrir & de les démontrer, ornés de figures; par M. *Lieutaud*, nouv. édit. *in*-8° 7 l.

Exposition anatomique de toutes les parties du Corps humain, par M. *Winslow*, nouv. édit. in-12, 4 vol. 12 l.

Familles des Plantes; par M. *Adanson*, de l'Académie Royale des Sciences, *in*-8°, 2 vol. 12 l.

Formation du Cœur dans le poulet; par M. de *Haller*, in-12, 2 vol. 5 l.

Hiſtoire des Drogues tant ſimples que compoſées ; par M. *Pomet*, in-4°, 2 vol. *Fig.* 18 l.

Hiſtoire des Plantes, in-12, 2 vol. 5 l.

Hiſtoire des Poiſſons, in-4°, 1770, 8 l.

Hiſtoria anatomico-medica, ſiſtens numeroſiſſima cadaverum extiſpicia, quibus in apricum venit genuina morborum ſedes; horumque obviæ fiunt cauſæ, vel referantur effectus; auctore *Lieutaud*, cum obſervationibus *Portal*, in 4°, 2 vol. 20 l.

Hiſtoria Morborum Uraſtilavienſium; auct. *Haller*, in-4°, 8 l.

De l'Homme & de la reproduction des différens individus, pour ſervir d'introduction à l'Hiſtoire naturelle de M. *de Buffon*, in-12, 1 l. 10 ſ.

Les Inſtitutions de Médecine de M. *Boerhaave*, in-12, 2 vol. 5 l.

Inſtitutions de Médecine de M. *Boerhaave*, avec un Commentaire par M. *de la Mettrie*, médecin, ſeconde édition, *in*-12, 8 vol. 20 l.

—— Le Tomes IV, V, VI, VII & VIII, ſéparément, à 50 ſols le volume.

Inſtituts de Chymie de M. *Spielmann*, traduits par M. *Cadet*, & revus par M. *Devilliers*, *in*-12, 2 vol. 1770, 6 l.

Inſtructions ſuccintes ſur les Accouchemens, &c. par M. *Raulin*, médecin du Roi, in-12, petit format, 1770, *Fig.* 2 l.

Introduction au Dictionnaire de Santé, *in*-8°, *ſous preſſe*.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. *in* 8°. *Il en paroît un Cahier chaque mois, qui ſe vend ſeize ſols. On ſouſcrit pour les douze Cahiers, par an, 9 liv. 12 ſols. Le port par la Poſte eſt 4 ſols par Cahier, dans toutes les Villes du Royaume, que l'on paye d'avance.*

Lettre de M. *Buttini* ſur la cauſe de la non-pulſation des Veines, in-8°, *broch.* 12 ſ.

Lettres ſur la Minéralogie & la Métallurg. in-8°, 2 l. 10 ſ.

Lettres ſur pluſieurs Maladies des yeux, cauſées par le rouge & le blanc; par M. *Deshayes Gendron*, D. M. P. in-12, *broch.* 6 ſ.

Maladies des yeux, par M. *Boerhaave*, à quoi l'on a

joint son Introduction à la Pratique clinique, & ses Leçons sur la Pierre, in-12, 2 l. 10 s.

Materies medica Regni animalis & mineralis, *Caroli Linnæi*, in-8°, *Fig.* 15 s.

le Médecin des Dames, par M. **, in-12, 3 l.

le Médecin des Jeunes-Gens, in-12, *sous presse.*

Mémoires sur la formation des Os, par M. *de Haller*, in-12. 2 l.

Mémoires sur la nature sensible & irritable des Parties du corps animal; par M. *de Haller*, in-12, 4 vol. 10 l.

Mémoires sur le Mouvement du sang, par M. *de Haller*, in-8°. 3 l.

Mémoires sur les Eaux minérales d'Ax; par M. *Sicre*, Chirurgien, in-8°, *broch.* 12 s.

Méthode sur le Laminage du Plomb, in-12, *br.* 12 s.

Méthode de tailler au petit appareil, traduite du latin d'*Heister*, in-8°, 2 l. 10 s.

Méthode de traiter les plaies d'armes à feu, par M. *Ranby*, premier Chirurgien du Roi d'Angleterre, in-12, 2 l.

Méthode générale d'Analyses, ou Recherches physiques sur les moyens de connoître les Eaux minérales; traduite de l'anglois par M. *Coste*, médecin, *in*-12, 2 l. 10 s.

Minéralogie ou Nouvelle Exposition du Règne minéral, avec un Dictionnaire nomenclateur, & des Tables synoptiques; par M. *Valmont de Bomare*, in 8°, 2 vol. 10 l.

Nouvelles Observations sur le Pouls intermittent, de M. *Cox*, médecin de Londres, pour servir de suite aux *Recherches sur le Pouls, par rapport aux Crises*; par M. *de Bordeu*, D. M. P. *in*-12, nouv. édit. 2 l. 10 s.

Observations chirurgicales sur les Maladies de l'urèthre, traitées suivant une nouvelle méthode; par M. *Daran*, Chirurgien du Roi, cinquieme édit. *in*-12, 2 l. 10 s.

Observations de Chirurgie pratique, par *Chabert*, in-12, 2 l. 10 s.

Observations météorologiques de Dunkerque, in-8°; *brcoh.* 1 l. 4 s.

Opuscula minora; auctore *Haller*, in-4°, *Fig.* deux vol. en un. 15 l.

Opuſcula pathologica; auctore *Haller* in-8°, *Fig.* 3 l.
Opuſcules chymiques de M. *Margraf*, publiés & corrigés par lui-même, in-12, 2 vol. 5 l.
Parallele de la Taille latérale de M. *Le Cat*, avec celle du Lithotome caché, *in*-8°, *Figures.* 6 l.
Pathologie de M. *Gaubius*, traduit par M. *Sue* le jeune, in-12, 1770. 3 l.
Pharmacopée galénique & chymique de Charras, nouv. édit. augmentée par M. *Lemonier*, D. M. P. in-4°, 12 l.
Phyſiologia Corporis humani; auct. *Haller*, in-4°, 5 vol. 60 l.
Précis de Chirurgie pratique, contenant l'hiſtoire des Maladies chirurgicales, & la maniere la plus en uſage de les traiter; par M. *Portal*, *in*-8°, 2 vol. *Fig.* 10 l.
Précis de la Médecine pratique; par M. *Lieutaud*, troiſieme édition augmentée, in-8°, 2 vol. 10 l.
Précis de la Matiere médicale; par le même, in-8°, 1770. 11 l.
Recueil de Piéces concernant l'Inoculation de la petite Vérole, & propres à en prouver la ſécurité & l'utilité, in-12, 2 l. 10 ſ.
Recueil des Remèdes faciles & domeſtiques; par Madame *Fouquet*, in-12, 2 vol. derniere édition, 5 l.
Recueil ſur l'Electricité médicale, dans lequel on a raſſemblé les piéces publiées ſur les moyens de guérir en électriſant les malades, ſeconde édition, in-12, 2 vol. 5 l.
Réflexions ſur les Affections vaporeuſes, ou Examen du Traité des Vapeurs des deux Sexes; par M. *P.* in-12, 2 l.
Théorie nouvelle du Flux menſtruel, & Curation des Maladies de la Tête, de M. *Robert Emett*, médecin, in-12, 2 l.
Traduction des Ouvrages de *Celſe*, ſur la Médecine & la Chirur. par M. *Ninnin*, médecin, in-12, 2 vol. 5 l.
Traité complet de la Gonorrhée virulente des hommes & des femmes, & la maniere de la traiter, &c. ſuivi d'un Mémoire ſur un inſtrument pour tirer l'urine de la veſſie, par M. *Daran*, Chirurgien du Roi, in-12, *avec Figures.* 2 l. 10 ſ.

Traité de la Matiere médicale, pour servir à la composition des remedes indiqués dans les Aphorismes de M. *Boerhaave*, auquel on a joint les opérations chymiques du même Auteur, trad. par M. *Delamétrie*, in-12, 2 l. 10 s.

Traité de la petite Vérole, avec la maniere de la guérir, suivant les principes de M. *Boerhaave*; par M. *Delamétrie*, in-12, 2 l. 10 s.

Traité de la Structure du Cœur, de son Action, & de ses maladies; par M. *Senac*, premier médecin du Roi, in-4°. 2 vol. *Fig.* 21 l.

Traité de l'Opération de la Taille; par M. *Collot*, in-12, 2 l. 10 s.

Traité des Maladies des Femmes en couche, fait par ordre du Miniſtere; par M. *Raulin*, médecin du Roi, in-12, 1771, 2 l. 10 s.

Traité d'Oſtéologie, dans lequel, après la deſcription exacte des os & l'explication de leurs mouvemens, on indique les inſertions des Muſcles, l'attache des Ligamens & des Cartilages, le cours des Vaiſſeaux & des Nerfs; par M. *Bertin*, D. M. P. in-12, 4 vol. 10 l.

Traité des Fiévres malignes, peſtilentielles, & autres, avec des Conſultations ſur pluſieurs ſortes de Maladies; par M. *Chirac*, D. M.M. in-12, 2 vol. 5 l.

Traité des Parties qui ſervent de paſſage à l'urine, & des Maladies qui affectent ces parties, ſur-tout de la Pierre dans les Reins & dans la Veſſie; par M. *Rutty*, médecin, in-12, *Fig.* 2 l. 10 s.

Traité des Sels; par *Stahl*, dans lequel on démontre qu'ils ſont compoſés d'une terre ſubtile, intimement combinée avec l'eau, in-12, 1770, 3 l.

nouveau Traité du Poul-; par M. *Menuret*, pour ſervir de ſuite à celui de M. *de Bordeu*, & à celui de M. *Cox*, in-12, 2 l. 10 s.

les Vapeurs & Maladies nerveuſes, hypochondriaques ou hyſtériques, reconnues & traitées dans les deux ſexes; traduites de l'anglois de M. *Whytt*: on y a joint l'Expoſition anatomique des nerfs par M. *Monro*, & l'Extrait des principaux ouvrages ſur cette matiere, in-12, 2 vol. *avec Fig.* 6 l.

La nouvelle Edition d'un Ou
vrage où l'on peut prendre
les instructions qu'il im
porte le plus d'avoir pour
se conduire dans l'Etat de
maladie, et consulter en
connoissance de Cause un
Médecin éclairé, ne peut être
qu'agreable au Public. Cette
Edition est d'ailleurs enrichie
De quantité de bonnes Observa
tions, de plusieurs formules
faciles à exécuter et de
diverses corrections qui lui
feront donner la préférence
sur celles qui l'ont precedée.

Le nom de Vincent placé sur
le revers du titre servira pour
le distinguer des Exemplaires
contrefaits